

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE DROIT ET DES SCIENCES ÉCONOMIQUES

**LE GOUVERNEMENT
ET L'ADMINISTRATION CENTRALE
DE L'EMPIRE BYZANTIN
SOUS LES PREMIERS PALÉOLOGUES
(1258-1354)**

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'ÉTAT

(Droit romain et Histoire du Droit)

présentée et soutenue publiquement le 12 janvier 1963

par

Léon-Pierre RAYBAUD

Membres du Jury :

M. J. GAUDEMET Président

MM. P. TIMBAL. {
J. DE MALAFOSSE } Assesseurs

SIREY

PARIS

1967



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES SCIENCES
LE GOUVERNEMENT
ET L'ADMINISTRATION CENTRALE
DE L'EMPIRE BYZANTIN
POUR LES ÉTUDES PALEOLOGUES
THÈSE
pour
LE DOCTORAT
EN DROIT

THÈSE
pour
LE DOCTORAT
EN DROIT

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE DROIT ET DES SCIENCES ÉCONOMIQUES

**LE GOUVERNEMENT
ET L'ADMINISTRATION CENTRALE
DE L'EMPIRE BYZANTIN
SOUS LES PREMIERS PALÉOLOGUES
(1258-1354)**

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'ÉTAT

(Droit romain et Histoire du Droit)

présentée et soutenue publiquement le janvier 1963

par

Léon-Pierre RAYBAUD

Membres du Jury :

M. J. GAUDEMET Président

MM. P. TIMBAL. }
J. DE MALAFOSSE } Assesseurs

SIREY

PARIS

1968

UNIVERSITE DE PARIS

FACULTE DE SCIENCES ÉCONOMIQUES

LE GOUVERNEMENT
ET L'ADMINISTRATION CENTRALE
DE L'EMPIRE BYZANTIN
SOUS LES PREMIERS PAÉOLOGUES
(1258-1354)

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'ÉTAT

Présentée par M. LÉON-PHILIPPE RAYBAUD

Présentée et soutenue publiquement le 10 Juin 1963

Léon-Philippe RAYBAUD



M. J. CARPENTIER, A. L. LAMBERT

et P. TISSOT

DE MATHÉMATIQUES

La thèse a été déposée le 10 Juin 1963
à la Bibliothèque de la Faculté de Sciences Économiques
de l'Université de Paris

PREFACE

La thèse de L.-P. Raybaud est à notre connaissance la première étude de droit public sur l'empire byzantin, et plus particulièrement sur la basse époque. Ce travail concrétise un élargissement remarquable de nos études historiques qu'il est plus facile d'inscrire dans un programme que de traduire dans les faits. Force est de reconnaître d'ailleurs que les réticences qui accueillent les innovations en la matière s'expliquent par la régression notable des études techniques qui s'opère au profit d'une certaine sociologie, synonyme le plus souvent de phraséologie ou de comparaison aussi vaines qu'approximatives.

Ce n'est certes pas un tel reproche de facilité que peut encourir le présent travail. Si le droit public est déjà un genre quelque peu délaissé, que dire des sources grecques et plus spécialement de celles de l'époque byzantine ? Aux difficultés de langue s'ajoute, en effet, l'obstacle majeur résultant de l'ancienneté des éditions souvent inexactes, toujours inadaptées aux besoins de la critique historique moderne. Or, à notre époque de spécialisation croissante, c'est beaucoup demander à un juriste que d'être expert en philologie et en codicologie. L'étude des manuscrits reste cependant indispensable à qui veut étudier les institutions byzantines, sous peine de n'avoir qu'une vue superficielle parce que stéréotypée. L.-P. Raybaud montre sans affectation qu'il est parfaitement capable de surmonter ce handicap. A cet égard, la mention de manuscrits dans les sources consultées ne constitue pas un vain ornement.

Aux difficultés matérielles s'ajoute encore un état d'esprit en tout point regrettable. L'évolution des institutions byzantines est couramment considérée comme une déformation au sens le plus péjoratif du terme. Déformation d'un idéal, c'est-à-dire d'un passé occidental et romain. Le moins surprenant n'est pas qu'une telle conception se retrouve aussi bien chez les byzantins que chez les historiens modernes. A ce stade, il n'est plus guère question de faire des comparaisons, mais bien plutôt d'opérer une résurrection à tout prix de l'archétype romain. Les juristes, il faut bien le dire, sont les principaux responsables de cet état de choses.

Le droit de Justinien apparaît comme l'aboutissement d'une évolution dont le centre se situe à l'époque classique. La trop fameuse chasse aux interpolations a eu pour principal but la purification du Corpus iuris civilis des scories issues du Bas Empire. La recherche a été freinée brutalement quand on s'est aperçu qu'à force d'épurer et de réduire le noyau

central le Corpus risquait de devenir, quantitativement tout au moins, byzantin.

Ce mépris à l'endroit des modifications du droit romain se retrouve dans les compilations byzantines et caractérise la tendance de droit savant. Nombre de manuscrits témoignent que leurs auteurs s'efforcent de revenir au texte archaïque, et cela en contradiction parfois avec la législation impériale.

Il paraît donc essentiel d'étudier d'abord les institutions byzantines pour elles-mêmes, sans les ramener systématiquement aux équivalents de la civilisation occidentale considérés comme des modèles. Qu'une telle comparaison soit utile, voire nécessaire, dans une synthèse, cela est évident, mais il en va tout autrement dans un travail de recherche. Avec une méthode contraire, on aboutit à des conclusions artificielles, mais d'autant plus facilement acceptées qu'elles évoquent des images familières, l'originalité de la civilisation byzantine demeurant parfaitement méconnue.

Le danger de ces comparaisons aussi superficielles que spectaculaires est illustré par l'actuel problème de la féodalité byzantine. Le grand historien Ostrogorsky, dans un livre récent et au titre évocateur : Pour l'histoire de la féodalité byzantine, s'est fait le champion d'un rapprochement entre la pronoïa et le fief. Depuis lors, de nombreuses études de représentants de la byzantinologie marxiste n'ont pas peu contribué à passionner le débat.

Sous le couvert de la féodalité, on s'efforce de démontrer comment à Byzance les luttes de classes ont provoqué au XIV^e siècle la désintégration de l'Etat. Il était d'autant plus difficile pour L.-P. Raybaud d'y voir clair dans de telles discussions que les études byzantines ne familiarisent guère avec le maniement d'une bibliographie aussi pléthorique qu'orientée. Conscient d'avoir son mot à dire, il aborde cependant la question sous un angle nouveau et apporte dans un sujet en apparence rebattu des précisions fort utiles. Ce changement de rythme constituait une épreuve redoutable dont il a brillamment triomphé. Pour la plupart des autres questions, en effet, qu'il s'agisse des théories ou des pratiques politiques, L.-P. Raybaud a surtout dû se référer aux sources. Elles sont aussi nombreuses que variées, ce qui accroît la difficulté de leur utilisation. Sigillographie, numismatique, épistolographie et iconographie s'ajoutent aux sources littéraires et sont utilisées avec un égal bonheur.

La traditionnelle imprécision de la terminologie grecque n'était pas pour faciliter la tâche de l'auteur. Certes, comme se plaisait à le souligner le doyen Aymard, défendant l'hellénisme contre le reproche d'imprécision que lui font les juristes : c'est le meilleur esprit juridique, celui que la lettre n'étouffe pas. Mais à Byzance la lettre reste parfois romaine pour des concepts devenus byzantins, et la réciproque n'est pas fausse.

On conçoit dès lors combien il est difficile d'approcher la réalité. Telle institution connaît dans les textes des périodes d'amoindrissement, sinon

d'évanouissement, et il faut toute la sagacité de l'auteur pour apprécier au travers des rites et des traditions la vitalité ou l'infléchissement des concepts. La part de la coutume et de l'habitude, les transformations du fait en droit sont partout finement analysées.

Telle quelle, et en dépit ou à cause des points d'interrogation qui sont posés, cette étude est un instrument de travail extrêmement précieux. Elle permet de déceler le pourquoi et le comment d'une évolution qui recouvre ainsi toute son ampleur et toute son originalité. Sans rien sacrifier aux exigences d'une étude technique, L.-P. Raybaud a su donner à ses recherches la hauteur de vue qui est le propre de l'historien des idées politiques et du sociologue.

J. DE MALAFOSSE

INTRODUCTION

L'histoire des institutions publiques byzantines a souffert du long discrédit qui s'attachait à l'histoire byzantine tout entière. Les raisons en sont bien connues, singulièrement l'annexion par les philosophes de l'histoire d'une civilisation qu'ils jugeaient avec une sévérité au moins égale à leur ignorance (1). Les progrès réalisés par la byzantinologie ont redressé bien des jugements hâtifs. Notre connaissance des institutions du vieil empire est encore imparfaite, mais point tant que nous devions, comme le voulait Diehl, « nous borner à les décrire à grands traits, sous peine de fausser le véritable aspect des choses » (2). Ernst Stein a apporté, il y a plus de quarante ans, une contribution précieuse dans un Mémoire très suggestif (3). Plus récemment, M. le Professeur Guiland a fait paraître, dans un certain nombre de revues spécialisées, des études prosopographiques qui sont des modèles du genre (4). La matière n'en garde pas moins beaucoup d'obscurité. En particulier, les Byzantins n'ont pas éprouvé, dans les deux derniers siècles de l'empire, le besoin de donner un exposé complet de leur droit public. Sans doute, le traité *Des offices*, faussement attribué à Codinos, constitue-t-il une mine de renseignements non encore épuisée (5), mais il est moins riche que le *Livre des Cérémonies*, de quatre siècle antérieur. En outre, il reflète l'état du droit public vers 1350, à une époque où celui-ci ne cesse d'évoluer. Ces transformations ne nous sont point connues grâce aux traités juridiques, qui ne sont guère que des compilations, ni par les actes de la pratique, toujours

(1) Le sentiment prévaut qu'après Du Cange, et pendant un siècle et demi, les historiens se sont imités. Gibbon reprend les idées de L. A. Schloetzer, puis, à son tour, influence Hegel, V. sur ce point le livre utile d'Ernst GERLAND, *Das Studium der byzantinischen Geschichte vom Humanismus bis zur Jetztzeit*, in *Neugr. Jahrb.*, Beiheft 12 (1934). Les critiques faites ressortissaient plutôt au domaine de l'éthique ou à celui de l'esthétique. Les empereurs et les règnes étaient confondus en une image unique et faisaient l'objet d'un jugement global et défavorable. Les études byzantines ont été, de ce fait, longtemps délaissées, en France surtout. C'est ainsi que jusqu'en 1858 trois Mémoires seulement de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres furent consacrés à Byzance. Ils ne portaient ni sur la basse époque, ni sur l'histoire des institutions.

(2) Ch. DIEHL, *Etudes byzantines* (Paris, 1905), p. 105. En revanche, Diehl accorde une importance accrue aux institutions dans ses ouvrages postérieurs.

(3) E. STEIN, *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte*, in *Mitt. zur osman. Gesch.*, 2 (1923-1925), 1-62.

(4) Le Professeur GUILLAND a réuni certaines de ses études dans un recueil d'*Etudes byzantines*, paru en 1959.

(5) Ps.-CODINOS, *Περὶ τῶν ὁφικίων τοῦ παλατίου Κωνσταντινουπόλεως καὶ τῶν ὁφικίων τῆς μεγάλῃς Ἐκκλησίας* et les listes contenues dans les manuscrits suivants : *Paris. gr.* 1360 ; *Paris. gr.* 1783, *Venet. Marc. gr.* 183, *Cod. Ambros. gr.* 185 (c. 7, sup.). Le traité du pseudo-Codinos a été édité par Migne (P.G., CLI).

précieux, mais dont un petit nombre seulement a été édité⁽⁶⁾ et dont l'interprétation est toujours délicate. Aussi est-il indispensable de recourir aux sources littéraires. C'est une vérité d'évidence que Bury énonçait déjà, il y a un demi-siècle, pour l'époque méso-byzantine⁽⁷⁾. Il semble cependant qu'elle n'ait pas été unanimement acceptée et qu'il soit nécessaire de la rappeler. La connaissance des institutions byzantines pose un problème préalable d'interprétation des faits, qu'il faut soigneusement étudier et, au besoin, critiquer. C'est un travail ingrat qui ne manque pas de contempteurs. L'objection la plus commune est qu'en adoptant ce point de vue on fait en quelque sorte disparaître l'histoire institutionnelle derrière l'histoire événementielle. La réalité des structures serait masquée par l'accumulation des faits, et les normes seraient mal dégagées, à moins qu'elles ne le fussent point du tout. C'est une critique sérieuse, mais elle fonde un mauvais procès. L'historien du droit du Moyen Age occidental dispose d'une documentation souvent, mais pas toujours, impressionnante. Il lui est parfois loisible de recourir aux secours du droit comparé. Le byzantiniste n'a pas d'aussi bons arguments à faire valoir. Il paraît honnête de convenir que les derniers siècles de l'empire sont mal connus et que nous nous trouvons, à maintes reprises, devant de larges blancs, ces *terrae incognitae*, dont les géographes du siècle dernier parsemaient leurs atlas. Il est improbable que notre ignorance soit, un jour, miraculeusement dissipée⁽⁸⁾. Notre premier but est donc la recherche d'une probabilité historique, qui est loin d'être généralement acceptée. Se pose ensuite le problème de l'interprétation. Prenons un exemple. Le sénat (σύγκλητος) byzantin des XIII^e et XIV^e siècles est mentionné tout au plus par une cinquantaine de textes, au demeurant peu explicites⁽⁹⁾. Le juriste doit-il donner de l'institution une image aux contours fermes ou suppléer aux lacunes de l'information par les ressources que lui fournit le raisonnement analogique si dangereux cependant ? C'est une grave question. Les dangers d'une réponse affirmative nous paraissent être grands. Nous préférons donc encourir le reproche d'un « pointillisme » qui paraît être, en l'occurrence, la seule manifestation d'une souhaitable probité historique.

Notre étude porte sur une période relativement courte mais décisive de l'histoire byzantine, celle qui s'étend de la prise du pouvoir par Michel Paléologue (1258) à la chute de Jean VI Cantacuzène (1354). C'est

(6) *Actes d'Esphigménou*, in *Viz. Vrem.* (1905), *Actes de Zographou*, in *Viz. Vrem.* (1907), *Actes de Chilandar*, in *Viz. Vrem.* (1911), *Actes de Philothée*, in *Viz. Vrem.* (1913), *Actes de Kutlumis* (éd. Lemerle, Paris, 1945), *Archives de Saint-Jean-Prodrome sur le Mont Ménécée* (éd. Guillou, Paris, 1954). Les *Actes de Lavra* (éd. G. Rouillard et P. Collomp, Paris, 1937), jusqu'à présent édités, n'intéressent pas la période par nous étudiée.

(7) V. J.B. BURY, *The imperial administrative system in the ninth century* (London, 1911), p. 9.

(8) Le chaos politique, la désagrégation de l'empire, les troubles sociaux et l'action des Turcs dans les jours qui suivirent la conquête ont dû éparpiller bon nombre de documents. Remarque faite sous bénéfice d'un inventaire qui est loin d'être achevé.

(9) V. *infra*, p. 113 et ss.

l'accalmie entre deux tempêtes. L'empire latin, création artificielle et sans âme, a disparu comme il s'était imposé, brutalement. Avec lui, les structures de l'Etat, fondé sur un complexe système féodal, s'effondraient. Cependant, l'étranger faisait sentir partout sa présence menaçante. La nouvelle dynastie avait donc une tâche exaltante. Il lui fallait doter l'empire retrouvé de l'administration fortement centralisée qui avait permis aux Byzantins de résister victorieusement aux invasions et aux vicissitudes. Cette tentative aboutit à un échec. A la merveilleuse faculté d'assimilation des temps passés s'était substitué le conservatisme le plus étroit; à l'activité féconde, l'inertie. Il paraît intéressant d'en rechercher les raisons. Tel est l'objet de notre travail.

Nous disposons d'une documentation d'apparence impressionnante, mais de valeur inégale. Les sources littéraires y tiennent, nous l'avons dit, une place de choix. Mais tous les historiens byzantins de cette époque n'ont pas atteint à l'objectivité prônée par Acropole. Des considérations d'ordre métaphysique et éthique alourdissent leurs exposés. Toutefois l'étiologie est par eux moins dédaignée qu'elle ne le fut dans les premiers siècles de l'empire et qu'elle ne le sera par la suite. Les hagiographes fournissent des détails précieux sur la vie byzantine. Les poètes, pour leur part, révèlent tel trait significatif, comme par mégarde. L'hyperbole est, du reste, par sa nature même, parfois explicite. On doit accorder une particulière attention aux autobiographies impériales. Sans doute sont-elles suspectes, mais elles traduisent avec plus ou moins de clarté les principes de gouvernement de leurs auteurs, et, à ce titre, elles ne peuvent être négligées. Rares sont, enfin, les ouvrages qui font la théorie de l'Etat, qui étudient la nature des rapports existant entre le basileus et ses sujets. Les traités de Théodore Métochite et de Thomas Magistros présentent, de ce point de vue, un exceptionnel intérêt. Les autres sources documentaires ne doivent pas être dédaignées. Les monuments sigillographiques sont cependant rares et, en général, peu suggestifs⁽¹⁰⁾. Décevants également, les documents iconographiques : il s'agit le plus souvent d'archétypes répétés depuis des siècles; seule la singularité du détail est digne d'attention.

Nous nous proposons de mieux connaître l'économie des institutions et leur esprit. La description de l'histoire de chaque institution sera donc omise. Elle ne rendrait pas compte de la signification particulière, du sens profond, d'une réforme déterminée, à un moment donné. En bref, nous adoptons un point de vue statique, qui est l'inverse de celui de Stein. Notre sujet souffre encore une limite. L'administration provin-

(10) On trouverait avec peine plus de cinq pièces concernant notre période dans la *Sigillographie de l'empire byzantin*, de G. SCHLUMBERGER. Encore la datation de deux d'entre elles paraît-elle bien douteuse. Une collection aussi importante que la *Collection Orghidan*, objet, en 1952, d'une publication du P. LAURENT, ne contient que deux sceaux susceptibles de nous intéresser. Ce même auteur a inventorié un grand nombre de bulles métriques, et il nous faut encore constater les lacunes de notre documentation sigillographique. En revanche, la numismatique permet d'utiles observations.

ciale reste, en principe, hors du champ de nos recherches. Elle exigerait, en effet, une étude particulière. Une synthèse des renseignements recueillis est encore impossible ⁽¹¹⁾. En revanche, les fonctionnaires provinciaux les plus importants appartiennent à la hiérarchie de la noblesse aulique, et nous ne les pouvons ignorer.

Une riche matière est ainsi offerte aux réflexions de l'historien du droit et du comparatiste. Certes, nous ne méconnaissions pas l'intérêt des monographies consacrées à une institution ou à un règne, dont Diehl souhaitait jadis, à bon droit, qu'elles se multipliasent. Nous sommes également convaincus que l'étude des manuscrits et l'édition commentée des textes constituent deux tâches impératives pour le byzantiniste ⁽¹²⁾. Notre but est ici tout autre. Il s'agit de prendre contact avec des problèmes nombreux et divers, dont les études de détail ne donnent qu'une vue fragmentaire, sans que l'ensemble apparaisse nettement ⁽¹³⁾. Sur bien des points, le sénat, le service diplomatique, l'armée, la marine, où, pour la basse époque, les monographies font défaut, nous avons tenté d'apporter des éléments de réponse. Ailleurs, notamment en ce qui concerne l'appartenance des fonctionnaires et des dignitaires à la hiérarchie de la noblesse aulique, nous contestons certaines conclusions et nous les discutons. Nous n'avons pas la prétention de présenter au lecteur un traité qui exigerait de nombreuses années d'analyse et une grande expérience. Ce travail comporte assurément bien des imperfections dont nous sommes conscients. Nous voudrions simplement répéter, après Diehl, « qu'il importe de dire ce qui a été fait, ne fût-ce que pour indiquer ce qui reste à faire. » ⁽¹⁴⁾. On voudra bien, cependant, reconnaître à l'auteur le mérite d'avoir abordé des textes d'un accès souvent difficile, qu'il est assurément plus facile d'ignorer que de comprendre, et sa sympathie pour une civilisation pleine d'attraits et encore mal connue.

Nous apprécierons, tout d'abord, les fondements sur lesquels repose le gouvernement impérial, les idées par lui défendues et qui inspirent l'administration, enfin le degré de cohésion de la doctrine gouvernementale (*titre I*). Il faudra ensuite déterminer la mesure dans laquelle l'administration centrale traduit les injonctions du pouvoir et le degré de rigidité de cette administration. Le problème du rapport des fonctions et de la titulature aulique retiendra également notre attention (*titre II*).

*
* *

(11) Les ouvrages de Tafrali sont bien vieillis. Le Professeur LEMERLE a renouvelé la matière dans sa thèse, *Philippes et la Macédoine* (Paris, 1945).

(12) Les *Hypomnêmatismoi*, de Théodore MÉTOCHITE, mériteraient en particulier une réédition et un commentaire soigneux.

(13) L'ouvrage de L. BRÉHIER, *Les institutions de l'empire byzantin* (Paris, 1949) est précieux. Mais il est à la fois dense et, sur certains points, peu explicite.

(14) DIEHL, *op. cit.*, p. 83.

TITRE PREMIER

LE GOUVERNEMENT DE L'EMPIRE

Ὑπὸ πάντων γὰρ τοῖς βασιλεῦσιν
ὑπὲρ τοῦ τὰς πόλεις σῶτειν πάντα
τολμᾶν συγκεχώρηται

Démétrios CYDONÈS, *Correspondance*,
Lettre I, p. 1.

La forme monarchique du gouvernement n'a pratiquement jamais été contestée par les Byzantins. Ils avaient, sur ce point, recueilli l'héritage hellénique et retenu l'essentiel. C'est plutôt sur l'exercice du pouvoir impérial que toutes les réflexions portaient (chap. I). Aux vues théoriques, il faut opposer la réalité aux dures arêtes, découvrir la ou les sources du pouvoir impérial (chap. II) et dans quelle mesure l'exercice de ce dernier répondait aux vœux publics (chap. III). Le pouvoir absolu de l'empereur trouva-t-il des limites dans l'action des corps constitutionnels (comme le sénat ou le peuple) ? La réponse doit être nuancée (chap. IV). La perte de prestige du gouvernement impérial est, au ^{xiv}^e siècle, évidente. On soutient généralement que cette circonstance jointe à la désorganisation de l'administration a suscité une féodalité byzantine identique ou analogue à la féodalité d'Occident. Nous tenterons de serrer de plus près les données complexes de ce problème délicat (chap. V).

CHAPITRE PREMIER

THÉORICIENS ET THÉORIES DE L'ÉTAT

L'histoire des idées politiques dans l'empire byzantin reste à faire ⁽¹⁾. Ce domaine si curieux de la byzantinologie n'a pas piqué la curiosité des chercheurs. Plusieurs raisons, très sérieuses, expliquent cette réserve. En bon rang, une conception simple et rassurante de l'histoire byzantine, qui admet la permanence de la pensée traditionnelle et son intangibilité. Les problèmes de la source, de l'organisation et de l'exercice du pouvoir impérial auraient été résolus, une fois pour toutes, avant le x^e siècle. Constatation ou préjugé ? Il ne nous appartient point de trancher. Notre désir est plus modeste : nous nous proposons de découvrir et de mettre en évidence les thèmes politiques les plus fréquemment traités pendant une courte période. Nos recherches ne sauraient donc aboutir à des conclusions générales. Nos remarques elles-mêmes seront nuancées. L'enquête, pour aboutir à des résultats, même provisoires, devrait être systématiquement menée. Un plan de travail pourrait être établi, qui tiendrait compte de tous les témoignages et permettrait de saisir une pensée politique moins élaborée, moins raisonnée, mais, dans une certaine mesure, plus originale et plus importante.

C'est ainsi que l'idéologie politique byzantine devrait être étudiée dans :

- 1° les Correspondances;
- 2° les Histoires et les Chroniques;
- 3° les Œuvres de circonstance et les poèmes;
- 4° les *βασιλικὰ λόγοι* et les ouvrages de la rhétorique d'école;
- 5° les Traités.

Notre méthode a donc pour objet de dégager les grandes lignes de la pensée (ou du sentiment) politique du plus grand nombre, et de mettre en évidence, par contraste, le détail de la doctrine des personnages d'exception. Ce programme ne peut, ici, être suivi à la lettre : des

(1) L'ouvrage d'Ernest BARKER, *Social and political thought in Byzantium*, paru en 1957, parfois utile, est trop fragmentaire et donne une trompeuse impression d'unité. Il n'est du reste pas exempt d'erreurs. V. le compte rendu du Professeur LEMERLE, in R.H. (1959), pp. 172-173.

exigences matérielles s'y opposent. Le sujet justifierait de longues et fastidieuses recherches au lointain aboutissement. Nous avons dû, pour cette raison, et afin d'assurer une juste mesure dans l'économie de notre travail, éliminer de nombreuses œuvres qui eussent mérité un meilleur sort (2).

Les Byzantins furent des épistoliers abondants, et les événements de la ville ou de la Cour suscitérent des œuvres mineures mais élégantes. Certains ouvrages de circonstance présentent les mêmes caractères. Une manifestation remarquable de l'éloquence d'apparat est l'épidictique, dont l'éloge de l'empereur est la manifestation la plus intéressante. Au même courant essentiellement traditionaliste appartiennent divers traités qui analysent la nature du pouvoir impérial, mais mettent surtout l'accent sur son exercice. Parfois, comme chez Magistros et Métochite, l'argumentation est plus serrée et la dialectique plus habile. On trouve également chez eux des remarques personnelles, suscitées par les événements contemporains, mais qui ne constituent jamais des remises en question des institutions séculaires. En somme, cette littérature représente la force de la tradition (sect. I). Le basileus Théodore II Lascaris et le grammairien Manuel Moschopoulos, contemporain d'Andronic II, ont traité des mêmes thèmes avec une certaine ambiguïté; aussi a-t-on voulu voir, parfois, en eux des novateurs (sect. II). Il faut, enfin, apprécier l'apport du mouvement des Zélotes à l'idéologie politique (sect. III).

SECTION PREMIÈRE.

Le pouvoir impérial et la doctrine traditionnelle.

La doctrine traditionnelle est représentée par les Correspondances et les œuvres de circonstance d'une part, et les traités d'autre part. Il n'existe pas de frontières bien délimitées entre la Correspondance et l'œuvre de circonstance. L'épistolographie fut, en effet, à Byzance, un genre littéraire qui eut ses règles propres, mais qu'il est difficile de distinguer des œuvres purement oratoires (3), au point que l'on ne sait si tel détail concret ne relève pas du domaine de l'affabulation. L'épistolier byzantin cherche à plaire et, ce faisant, à convaincre. Il s'agit souvent d'un styliste émérite (Choumnos, Métochite), auquel tout souci de précision chronologique demeure étranger. Que cet art épistolaire s'inspire du modèle attique ou du modèle laconique, qui coexistèrent jusqu'à la fin de l'empire, il n'en demeure pas moins, par sa langue toute classique, plus proche de celui

(2) Par exemple, la *Correspondance* de PLANUDE, les *Carmina* de PHILÈ, l'*Histoire* de GRÉGORAS. Les ouvrages de Blastarès et d'Harménopoulos ne sont que des compilations.

(3) V. notamment J. SYKOUTRIS, *Problem der byz. Epistolographie*, in *A.C.I.E.B.* (1930), pp. 295-310, en particulier pp. 305-310, et J. DARROUZÈS, *Epistoliers byzantins du X^e s.*, in *A.O.C.* (t. VI) (Paris, 1960), 432 pp.

des écrivains de l'Antiquité que de celui des écrivains modernes. Ce caractère oratoire de la Lettre byzantine est un inconvénient dans la quête des idées politiques des contemporains des premiers Paléologues. Le même grief peut être fait à l'œuvre de circonstance, qui n'est souvent que la pâle copie d'un archétype antique (4). Formellement au moins, les traités présentent la même absence d'originalité.

A. — Correspondances et œuvres de circonstance.

Les *Correspondances* du patriarche de Constantinople Athanase et de Démétrios Cydonès sont particulièrement représentatives de la mentalité byzantine de la basse époque. Nous les avons, pour cette raison, choisies de préférence à d'autres (5). Chez ces deux épigones de la haute société byzantine, les considérations de *pratique* politique ont, du reste, au moins autant d'importance que les constantes préoccupations d'ordre littéraire. C'est une source supplémentaire d'intérêt.

Les débuts du règne d'Andronic II furent marqués par la forte personnalité du patriarche œcuménique Athanase. Les rapports entretenus par ce dernier avec le pouvoir impérial étaient étroits, et le patriarche exerça une grande influence sur le basileus (6). La faveur dont il bénéficia ne fut sans doute point constante, mais elle le fut suffisamment pour que notre auteur ait été renseigné de première main sur la marche des affaires de l'empire. Il révèle, dans sa *Correspondance*, d'un trait, sa conception de la société byzantine. Il appelle, en effet, la miséricorde divine sur la tête « des très saints évêques, des très glorieux membres du sénat οἱ ἔδονξάτατοι τῆς συγκλητοῦ βουλῆς), des très honorables clercs et moines, de ceux qui font le métier des armes, de tous les citoyens riches et pauvres, hommes et femmes » (7). Cette société est donc hiérarchisée. Au sommet, le clergé. Le fait n'est pas étonnant. Les *συγκλητικοί* occupent une place de choix entre les évêques et les clercs. L'antiquité de l'institution fait présumer la prud'homie et la rare piété des sénateurs (8). Il est remarquable qu'Athanase cite, après les clercs, les hommes de guerre. La tragédie catalane mettait en évidence les besoins militaires de l'empire et son dénuement. On comprend donc la place accordée par Athanase au soldat dans la cité. L'étude des idées politiques du patriarche mériterait d'être approfondie. Mais il faut observer que la hiérarchie par

(4) Comparer, par exemple, la Lettre adressée par Démétrios Cydonès à la basilissa Hélène (V. CYDONÈS, *Correspondance*, Lettre XII, pp. 27-29), où les réminiscences platoniciennes sont évidentes, et la *Dédicace* de l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore Calliste XANTHOPOULOS (sur cette *Dédicace*, v. *infra*, p. 20 et ss.), surtout col. 588 B et 593 CD.

(5) Les *Correspondances* de Nicéphore GRÉGORAS et de Nicéphore CHOUMNOS sont cependant tout à fait dignes d'intérêt et ne le cèdent point en qualité. Sur la *Correspondance* de GRÉGORAS, v. GUILLAND, *Essai sur Nicéphore Grégoras*, pp. 258-269 ; sur celle de CHOUMNOS, v. J. VERPEAUX, *Nicéphore Choumnos*, pp. 65-81.

(6) V. *infra*, p. 107 et ss.

(7) ATHANASE, *Correspondance*, col. 493 D.

(8) Sur la participation du sénat à la vie de l'Eglise, v. *infra*, p. 125 et ss.

lui décrite, et de manière générale toute hiérarchie de la société byzantine, ne peut avoir, en face du *monos* divin et de sa traduction politique, aucune conséquence sur le plan de l'action. C'est le fruit d'un moment de la pensée, qui ne correspond à rien de profond du point de vue de la finalité.

La *Correspondance* de Démétrios Cydonès couvre plus d'un demi-siècle. Son ampleur et la personnalité de son auteur, mêlé à tous les grands événements politiques de son temps, lui confèrent un exceptionnel intérêt⁽⁹⁾. Pour Cydonès, le principe fondamental est celui de l'origine divine du pouvoir impérial. Dans une lettre adressée à Cantacuzène, en 1350, il oppose aux désordres des Zélotes les vertus de l'homme d'ordre symbolisé par le basileus et il écrit : « Mais Dieu connaissait depuis longtemps celui qui devait prendre soin de la justice et qui devait établir son gouvernement sur les lois de là-haut. »⁽¹⁰⁾. Le choix divin, lui-même, est motivé par les qualités *héréditaires* de la famille des Cantacuzènes : sérieux, application à l'étude, modération, équanimité⁽¹¹⁾. Toutefois, Cydonès ne se fait guère d'illusions sur la réalité du pouvoir dont dispose le basileus, et procède à une cruelle analyse avec une lucidité admirable : « Il demeure le mal qui a tout détruit, l'antagonisme des basileis *pour cette apparence de pouvoir* qui les oblige à servir le Barbare, car c'est leur seule possibilité de respirer. »⁽¹²⁾. Et il ajoute cette phrase surprenante, le destinataire de la lettre étant le despote Manuel Cantacuzène, fils du basileus : « Aussi les empereurs deviennent-ils ses esclaves (du Barbare) avant les citoyens et sont réduits à vivre selon ses injonctions. »⁽¹³⁾. Cette liberté de ton, dont la *Correspondance* fournit d'autres exemples⁽¹⁴⁾, est propre à modifier nos idées, souvent préconçues, sur l'obséquiosité quasi

(9) Cydonès mourut nonagénaire, au début du x^ve siècle. Il connut tous les hommes illustres de son temps. Son père, familier d'Andronic III et de Jean Cantacuzène, et souvent chargé par les basileis de délicates missions diplomatiques, l'avait très tôt initié aux subtilités de la Cour. Il entra, vers 1341, au service de Cantacuzène, qui en fit son mészôn, et auquel il resta fidèle. Mais, après la chute du basileus, il se rapprocha de Jean V Paléologue. Sa présence dans l'entourage de ce dernier est attestée vers 1361. Thessaloniciens, Cydonès et les siens eurent à souffrir de la révolte des Zélotes. Notre auteur était également un théologien de valeur. Son œuvre théologique est considérable (v. sur ce point, M. JUGIE, *Démétrios Cydonès et la théologie de Byzance au XIV^e et au XV^e siècle*, in *E.O.* (1928), surtout pp. 388-392).

Comme épistolier, l'œuvre de Cydonès n'a d'égale que celle de Michel Gabras. Cammelli avait inventorié 447 Lettres (v. G. CAMMELLI, *Introduction à la Correspondance de Démétrios CYDONÈS*, p. xxxiv). M. Verpeaux en comptait 450 (v. J. VERPEAUX, *op. cit.*, p. 63). Ces listes ne sont point limitatives. De cette *Correspondance*, une faible partie a été éditée au siècle dernier et par Cammelli, en 1930 : au total une centaine de Lettres. Le R.P. Loenertz a heureusement, mais en partie, comblé cette lacune par de remarquables éditions, qui se sont succédé depuis une quinzaine d'années : v. R.J. LOENERTZ, *Les recueils de Lettres de Démétrios Cydonès*, in *Studi e Testi* (fasc. 131) (Città del Vaticano, 1947); édition de la *Correspondance* de Démétrios CYDONÈS (t. I), in *Studi e Testi* (fasc. 186) (Città del Vaticano, 1956).

(10) CYDONÈS, *Correspondance*, Lettre à Cantacuzène, n° 4, p. 9, ligne 8 (C.).

(11) *Id.*, *ibid.*, Lettre à Cantacuzène, n° 4, p. 9, ligne 45 (C.).

(12) *Id.*, *ibid.*, Lettre au despote Manuel Cantacuzène (c. 1353), n° 5, p. 11, ligne 50 (C.).

(13) *Id.*, *ibid.*, Lettre au despote, n° 5, p. 12, ligne 57 (C.).

(14) V. la Lettre insolente adressée par Cydonès à Andronic IV Paléologue (c. 1376-1378) : CYDONÈS, *Correspondance*, n° 24, pp. 55-57 (C.).

servile des courtisans byzantins envers leur maître. Cydonès approfondit son analyse en cherchant les causes du déclin de l'empire. Il distingue les causes extérieures, les invasions et leurs conséquences, des causes intérieures. Et, parmi ces dernières, il incrimine tout particulièrement le mauvais esprit qui règne à la Cour de Constantinople et les intrigues qui s'y donnent libre cours ⁽¹⁵⁾. Au milieu de ces tracasseries, quelle est la conduite du basileus ? Il est de ceux « qui gouvernent les grands Etats » : ils ne s'appartiennent pas, mais, comme le navire doit suivre le vent, ainsi eux-mêmes doivent suivre les affaires ⁽¹⁶⁾. C'est un changement de perspective : l'empereur n'impose plus sa volonté à l'*oikouménè*, il doit tenir compte de l'attitude et des décisions d'Etats puissants. Certes, Michel VIII n'avait pas fait autrement : mais il temporisait, ses successeurs subissent. Cydonès narre à ce propos une anecdote bien significative : Conrad d'Ancône avait fait rendre les plus grands honneurs à Jean V Paléologue, lors de son séjour en Italie. Il se trouva dans la détresse et réclama quelques subsides au basileus. Cydonès rappelle à ce dernier que la munificence est la qualité des princes. Toutefois, comme le Trésor n'est pas à l'aise, on se contentera de faire à Conrad une promesse de don ⁽¹⁷⁾.

On peut suivre les étapes de ce désenchantement. Pour Cydonès, l'annonce périodiquement faite de l'envoi de subsides et de troupes par les princes occidentaux a pour seul résultat d'apaiser momentanément les esprits ⁽¹⁸⁾. On n'y peut compter. Mieux, il tiendra pour certaine en 1362, la prise prochaine de Constantinople par les Turcs ⁽¹⁹⁾.

La fidélité au prince, à l'empereur, prend chez Démétrios la forme de l'amitié, une amitié un peu rude : « Le basileus n'a nul besoin d'éloges excessifs. » ⁽²⁰⁾. Mais il s'agit d'un sentiment très humain, et, pour Cydonès, l'empereur est parmi les hommes. Peut-être les amitiés romaines de notre auteur ont-elles influencé son attitude. On voit que, pour Cydonès, le respect dû au basileus ne cache ni la lucidité, ni la franchise, quels que soient les éloges, souvent dithyrambiques, par lui prodigués. Le pessimisme hautain de l'homme balance la souplesse du courtisan. Mais il affirme la nécessité de la lutte, bien qu'il la juge désespérée, et attribue au seul basileus le privilège de la mener. Nous retrouvons l'expression de ce sentiment dans les discours adressés à Jean VI Cantacuzène et à Jean V Paléologue ⁽²¹⁾. Ils sont difficiles à classer, soit dans le genre

(15) CYDONÈS, *Correspondance*, sans adresse (a. 1353), n° 6, p. 17, ligne 93 (C.).

(16) *Id.*, *ibid.*, sans adresse (c. 1362-1370), n° 13, p. 31, ligne 43 (C.).

(17) CYDONÈS, *Correspondance*, Lettre à Jean V Paléologue (c. 1370-1376 ou 1379-1391), n° 19, p. 46, ligne 32 (C.).

(18) *Id.*, *ibid.*, sans adresse, n° 13, p. 32, ligne 95.

(19) *Id.*, *ibid.*, sans adresse, n° 13, p. 33, ligne 113.

(20) *Id.*, *ibid.*, Lettre à l'empereur (sans date), n° 255, p. 176, et n° 324, p. 185.

(21) Les deux discours adressés à Jean VI Cantacuzène datent de 1347. Le second dut être rédigé après l'entrée du basileus dans Constantinople. Ils ont été édités respectivement par R.J. LOENERTZ, *Correspondance de Démétrios Cydonès*, pp. 1-10, et par CAMMELLI, *Demetrii Cydonii ad Joannem Cantacuzenum oratio*, in *Byz. Neugr. Jahrb.* (1923), p. 77. Sur les discours adressés à Jean V Paléologue (en 1371), v. R.J. LOENERTZ, *op. cit.*, p. 11, et CAMMELLI, *Demetrii Cydonii ad Joannem Palaeologum oratio*, in *Byz. Neugr. Jahrb.* (1924), pp. 284-287.

épistolaire, soit parmi les œuvres oratoires, au point que le R.P. Loenertz les a édités dans la *Correspondance* de Cydonès. Nous les croyons, pour notre part, beaucoup plus proches de l'éloquence d'apparat, en dépit d'allusions précises à des événements contemporains. Les discours adressés à Cantacuzène contiennent, outre un éloge classique de l'empereur, un portrait détaillé de l'homme providentiel, du grand général qui a triomphé de l'adversité et emporté l'adhésion populaire, de ce peuple trompé par le « néfaste » Apocaucos (22). L'empereur est donc, pour notre auteur, un chef de parti victorieux. Quelques années plus tard, Cydonès constatera la vanité de cette victoire. Mais il est remarquable que, même dans le triomphe, objet de discours ornés, la sérénité n'ait nulle part sa place. Rien n'est, en réalité, certain, et la stabilité du pouvoir est sans cesse compromise. Les *Discours* de Cydonès sont, nous l'avons dit, proches des œuvres oratoires. Ils sont également, dans une certaine mesure, des œuvres de circonstance, dont nous donnerons deux exemples significatifs. Celles qui vont retenir notre attention ont été composées entre 1345 et 1354, c'est-à-dire dans la période qui s'étend de la fin de la régence d'Anne de Savoie à la chute de Cantacuzène. Elles sont intéressantes, en dépit d'un certain artifice et de leur affectation littéraire, car elles permettent d'apprécier l'état de la doctrine impériale pendant une période de troubles et au terme d'une usurpation. Les deux auteurs retenus sont Grégoire Palamas et Nicéphore Grégoras (23), la fleur de l'érudition byzantine du xiv^e siècle, avec Cydonès, Magistros et Métochite.

La coutume voulait, à Byzance, qu'une prière fût dite après la collation de l'investiture épiscopale, en présence de l'empereur, de la famille impériale et des dignitaires (24). Ces petites pièces ont le mérite de la clarté et de la concision. La prière prononcée, en mai 1347, devant Jean Cantacuzène, par Grégoire Palamas, en témoigne (25). Cantacuzène, qui a triomphé du pouvoir légitime, vient d'entrer dans Constantinople. C'est donc en présence du légitime empereur, Jean V Paléologue, et de Cantacuzène, l'usurpateur couronné, que Palamas récite sa *Prière*. Elle évoque les rapports traditionnels de l'Eglise et du pouvoir impérial. Le Christ est le Roi des rois. De lui le basileus tire son autorité. Il doit, avec l'Eglise, exercer le ministère chrétien et révéler aux hommes le message divin. Les fondements du pouvoir impérial ont été posés par Dieu, à la volonté duquel le basileus se soumettra humblement (26). Le basileus devra, c'est sa tâche essentielle, défendre l'orthodoxie contre ses nombreux

(22) CYDONÈS, *Discours à Cantacuzène* (L), p. 4, ligne 5, et ss. Cydonès regagnera la Cour du Paléologue, « sous la contrainte », affirme-t-il, entre 1361 et 1369. V. CYDONÈS, *Discours à Jean Paléologue*, p. 284.

(23) Notons que la querelle hésychaste opposera Palamas, Grégoras et Cydonès.

(24) Plusieurs de ces *Prières* nous sont connues. V. sur ce point, J. MEYENDORFF, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, p. 387.

(25) Grégoire PALAMAS, *Prière dite selon la coutume à l'audience impériale après le sacre*, in *Paris. gr.* 1232, ff^{os} 304-305 v^o. Sur Grégoire Palamas, v. *infra*, p. 102 et ss.

(26) Peut-être ce passage fut-il intentionnellement accentué par Palamas à l'attention de Jean V Paléologue.

ennemis et soutenir, de toute sa force, l'Eglise. On sait que la politique religieuse des premiers Paléologues, souvent nuancée, ne satisfaisait que modérément aux désirs de Palamas, car, depuis 1323, les négociations entre les papes et les basileis s'étaient poursuivies. Momentanément interrompues, elles seront bientôt reprises, à l'instigation de Cantacuzène (27). Le désaccord est évident : le pouvoir impérial, par nécessité, abandonne la politique religieuse amendée de Michel VIII, alors que le courant anti-latin reprend de la force, gagne de nouveaux adeptes, conserve sa clientèle monastique. En fait, l'antagonisme est celui du gouvernement impérial et de la partie active du clergé byzantin, qui assume l'orthodoxie et se veut représentative de toute l'Eglise byzantine. La formule énoncée par Palamas est, assurément, d'usage courant, mais la gravité des événements fait craquer le moule classique et rassurant de l'éloquence d'apparat, et la louange contient un déferent avertissement.

Le discours-panégyrique adressé au roi de Chypre par Nicéphore Grégoras (28) est plus complexe. Ce court ouvrage emprunte à la forme du βασιλικὸς λόγος, mais il en diffère substantiellement par un souci évident des problèmes et des détails pratiques (29). Il y aurait quelque chose de vain à le vouloir comparer au *De regimine principum* de saint Thomas d'Aquin, dédié à Hugues II de Lusignan, roi de Chypre. Le discours-panégyrique n'est remarquable, ni par la vigueur de la pensée, ni par l'originalité des idées qui y sont évoquées. Mais cette banalité même est pleine d'enseignements. Grégoras marque la parfaite harmonie du paysage chypriote et du roi que Dieu a bien voulu donner à l'île (30), et qui est le meilleur de ses ministres (31). Le régime monarchique est, pour notre auteur, le seul concevable. Aussi n'éprouve-t-il pas la nécessité de lui consacrer de longs développements. C'est l'exercice du pouvoir impérial qui suggère à Grégoras quelques réflexions où se manifeste une volonté réformatrice. Les questions économiques ne sont point négligées, et la chose est rare dans les œuvres, fussent-elles de circonstance.

Les transactions commerciales seront soigneusement vérifiées. Elles doivent être équilibrées (32). Le roi a prouvé sa philanthropie en améliorant le sort des captifs (33). Plus généralement, il a fait de la justice le fondement de son règne (34). La modération et l'efficacité sont les qualités majeures du roi selon le cœur de Grégoras. Sans doute, la monarchie

(27) Sur l'envoi par Cantacuzène, en 1348, d'une ambassade en Avignon, v. CANTAC., III, 53. V. également, O. HALECKI, *Un empereur de Byzance*, p. 12 et ss.; KRUMBACHER, *op. cit.*, p. 105 et ss.; M. JUGIE, *Le schisme byzantin*, p. 261 et ss.

(28) Le Discours avait été inexactement attribué par Migne au grand logothète Métochite, v. P.G., CXLV, col. 397-404. Il est, en réalité, l'œuvre de Grégoras, v. GUILLAND, *Correspondance de Nicéphore Grégoras*, p. 360.

(29) Les références aux auteurs de l'Antiquité sont cependant, comme de coutume, innombrables, v. GRÉGORAS, *Discours*, col. 397 (Homère, Sophocle, Diogène Laërce).

(30) GRÉGORAS, *op. cit.*, col. 401 C.

(31) Id., *ibid.*, col. 400.

(32) Id., *ibid.*, col. 401 C.

(33) Id., *ibid.*, col. 401 D.

(34) Id., *ibid.*, col. 403.

est-elle plus apte à réaliser l'idéal de notre auteur qu'une démocratie, par exemple. Mais il est indispensable que le roi *démontre* sa qualité royale, et il s'expose, de ce fait, à être jugé. La crainte de la tyrannie permane, si elle n'est pas clairement manifestée. Le même souci éthique se retrouve dans la *Dédicace* de l'*Histoire ecclésiastique* du Thessalonicien Nicéphore Calliste Xanthopoulos. Ce dernier retrouva la tradition perdue de l'histoire religieuse. Sa volumineuse *Histoire ecclésiastique* se laisse lire sans peine et sans plaisir, mais on voit bien que le sens critique n'est pas le fort de l'auteur. Nicéphore Calliste dédia l'ouvrage au basileus Andronic II⁽³⁵⁾. L'Epître dédicatoire est un singulier compromis de tous les lieux communs et de conseils pratiques judicieux. Une certaine liberté de ton modère le tour panégyrique du propos. Xanthopoulos rappelle que le basileus est à l'image du premier homme. Dieu l'a *directement* envoyé en possession de l'empire⁽³⁶⁾. Il évoque ensuite le père du basileus régnant et souligne la force particulière du principe héréditaire⁽³⁷⁾. Le choix divin se combine donc avec la loi successorale. L'enfant Andronic montrait déjà les vertus de sa maturité⁽³⁸⁾. Sa piété était vraiment extraordinaire, ainsi que les qualités qui en découlent naturellement (sobriété, modération)⁽³⁸⁾. Michel VIII remporta de grandes victoires, mais Andronic fit mieux : il mit son bras au service de l'orthodoxie et n'oublia jamais que le gouvernement de l'empire a pour guide et secours la crainte de Dieu⁽³⁹⁾. Andronic a consacré de longues veilles à la défense de l'Etat⁽⁴⁰⁾. Il mit beaucoup de soin à rendre la justice et s'attacha à de longues études⁽⁴¹⁾. Il pratiqua le jeûne souvent, et pendant deux ou trois jours⁽⁴²⁾. Il faut toujours revenir sur ce point : la piété est source de bonheur pour le basileus et pour l'empire⁽⁴³⁾. Les lois rendues par Andronic en sont empreintes, et c'est pourquoi le bien et l'honnêteté ont pénétré le cœur de ses sujets⁽⁴⁴⁾. Nicéphore se défend d'être un flatteur. Il se contente de décrire ce que tout le monde peut voir et admirer : les serviteurs de Dieu protégés et honorés, et la Cour devenue un véritable monastère⁽⁴⁵⁾. La piété du basileus est encore remarquable par ce fait qu'elle lui a permis de chasser la mauvaise doctrine⁽⁴⁶⁾. Elle permet d'établir une comparaison entre Constantin le Grand et Andronic : s'ils avaient vécu

(35) Nicéphore Calliste XANTHOPOULOS, *Histoire ecclésiastique*, in P.G., CXLV, col. 564 et ss. Sur Nicéphore Calliste, qu'il ne faut point confondre avec son frère Théodore Xanthopoulos, v. KRUMBACHER, *op. cit.*, p. 291 et ss., et PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Nikephoros Kallistes Xanthopoulos*, in B.Z. (1902), pp. 38-49.

(36) Nicéphore CALLISTE, *Dédicace*, col. 564 A.

(37) *Id.*, *ibid.*, col. 564 C : « Tu as reçu l'empire avant ta naissance (πρὸ γενέσεως). »

(38) *Id.*, *ibid.*, col. 565 CD et 567 B.

(39) *Id.*, *ibid.*, col. 567 BC et 568 A.

(40) *Id.*, *ibid.*, col. 572 A.

(41) *Id.*, *ibid.*, col. 569 D.

(42) *Id.*, *ibid.*, col. 572 B.

(43) *Id.*, *ibid.*, col. 573 A.

(44) *Id.*, *ibid.*, col. 573 BC.

(45) *Id.*, *ibid.*, col. 576 A : Τίς δὲ πάλιν τὰ βασίλεια κατ' οὐδεν διαφέρειν ἀσκητηρίου παρασκευάσατο τῇ τε μακρᾷ προσοχῇ καὶ τῇ ἰσάγγαν εὐλαβείᾳ καὶ κοσμητικῇ. V. également, col. 581 C et 585 A.

(46) *Id.*, *ibid.*, col. 581 A, 592 CD et 596.

en même temps, on les eût pris l'un pour l'autre⁽⁴⁷⁾. Pour conclure, Jésus-Christ, le Roi des rois, a choisi le basileus pour défendre la vraie foi. Andronic se montrera digne de ce choix : il vaincra les ennemis qui entourent l'empire, il les soumettra ou les détruira⁽⁴⁸⁾. Tout le respect manifesté par Nicéphore ne suffit pas à adoucir cette mise en garde : le sort de l'Etat est étroitement lié à celui de l'orthodoxie, dont la défense est la justification suprême du pouvoir impérial. L'exercice de celui-ci ne peut aboutir à d'heureux résultats si la conduite du basileus n'est pas conforme à l'enseignement des Ecritures. Certes, le basileus n'est pas simplement le bras séculier de l'Eglise. Tous deux sont dépositaires du Message. Pour Nicéphore Calliste, il n'y a pas de problèmes concernant la forme, le régime de l'Etat, qui ne peut être que monarchique, parce qu'il est le projet humain du Royaume de Dieu. Dans cette optique, toute hiérarchie sociale est inconcevable, et ceci renforce encore le principe monarchique. Le seul choix possible est celui du basileus entre le Bien et le Mal.

Bien qu'ils traitent de thèmes identiques, les βασιλικοί λόγοι n'en présentent pas moins, du point de vue formel, des caractéristiques différentes de celles des Discours et de l'Epître dédicatoire que nous venons d'analyser.

*Deux exemples de βασιλικοί λόγοι * : les panégyriques de Michel VIII et d'Andronic II par Grégoire de Chypre.*

Le βασιλικὸς λόγος, l'éloge de l'empereur, est une des formes de l'épédicte. Il obéissait à des règles très strictes, sans qu'elles fussent immuables⁽⁴⁹⁾. Les βασιλικοί λόγοι ne furent pas moins nombreux sous les règnes des Paléologues qu'ils ne l'avaient été dans les siècles précédents. Tous les grands écrivains byzantins ont eu à cœur de s'essayer à cet exercice de style. Nicéphore Choumnos, notamment, s'y illustra. Les ressemblances entre les différents βασιλικοί λόγοι sont donc considérables. Leur intérêt, il faut en convenir, est souvent médiocre : le style est ampoulé, les redondances ne manquent pas. Aussi leur lecture est-elle souvent fastidieuse. En revanche, on peut obtenir, par la méthode comparative, quelques renseignements précieux, en particulier d'ordre psychologique. Nous nous bornerons à évoquer brièvement les deux βασιλικοί λόγοι qui eurent pour auteur Grégoire de Chypre et inspirèrent vraisemblablement Choumnos⁽⁵⁰⁾. Le *Panégyrique de Michel VIII* ressortit à la

(47) Nicéphore CALLISTE, *op. cit.*, col. 589 BCD et 593 AB.

(48) *Ibid.*, col. 601 C.

(49) L'éloge devait traiter successivement des biens extérieurs des biens du corps et des biens de l'âme, v. WALTZ, *Rhetores graeci* (t. II), p. 109 et ss., et MARROU, *Hist. de l'éducation dans l'Antiquité*, pp. 273-274.

(50) V. VERPEAUX, *op. cit.*, p. 90.

chanson de geste ⁽⁵¹⁾. L'auteur insiste sur les rares qualités des ancêtres du basileus. La justification du pouvoir de l'empereur par les vertus de ses ascendants constitue un thème cher aux Byzantins et sert de support au principe héréditaire. Le *Panégryrique d'Andronic II* y fait également allusion ⁽⁵²⁾. Mais le vrai sujet de ces deux βασιλικοί λόγοι est, peut-être, autant que le basileus, la capitale. Constantinople est, en effet, le cadre *naturel* du pouvoir impérial ⁽⁵³⁾. Ailleurs, et ceci mérite de l'attention, Grégoire oppose l'orthodoxe Andronic à son père, aux décisions duquel, en matière religieuse, il n'avait point voulu se soumettre ⁽⁵⁴⁾. Ainsi le cadre du βασιλικός λόγος permettait-il, de façon bien mesurée et prudente, aux serviteurs dociles du basileus de glisser une remarque un peu vive sous le fard de la louange.

B. — Les traités.

Les grands écrivains byzantins ont étudié et analysé les fondements du pouvoir impérial dans des ouvrages étendus où la philosophie et la théologie se combinent inextricablement avec la rhétorique. En fait, seule la théologie donne tout son sens à la réflexion politique, car elle permet d'atteindre à la vérité ⁽⁵⁵⁾. C'est un trait commun aux plus remarquables de ces traités, qui reflètent, par ailleurs, les qualités et les défauts de leurs auteurs : Nicéphore Blemmydès, Thomas Magistros et Théodore Métochite.

1. — LA « STATUE IMPÉRIALE », DE NICÉPHORE BLEMMYDÈS.

Le jeune Georges de Chypre, après avoir quitté son île natale, se rendit en Asie Mineure, pour suivre les cours de maîtres éminents. Un nom surtout était célèbre, celui de Nicéphore Blemmydès, dont le renom de sagesse était grand ⁽⁵⁶⁾. Mais l'illustre professeur était d'un abord difficile ⁽⁵⁷⁾. Blemmydès se résume en ce trait : un grand savant, éducateur de talent, mais dont l'audience fut limitée aux grands et qui n'eut pour les problèmes concrets qu'une attention peu soutenue. Le néo-platoni-

(51) GRÉGOIRE DE CHYPRE, *Panégryrique de Michel VIII*, in P.G. Migne, XLII, col. 350-386. Sur Grégoire (Georges) de Chypre, v. *Dict. Th. cath.* (t. VI), col. 1231-1235.

(52) GRÉGOIRE DE CHYPRE, *Panégryrique d'Andronic II*, in P.G. Migne, XLII, col. 387-418, et particulièrement col. 389 C.

(53) *Id.*, *ibid.*, col. 393 D. Par ailleurs, notre auteur met surtout en évidence les qualités militaires de Michel VIII (*Panégryrique de Michel VIII*, col. 365 A, 376, 377 B, 384) et, ce qui est plus inattendu, celles d'Andronic II (*Panégryrique d'Andronic II*, col. 401 et 404).

(54) GRÉGOIRE DE CHYPRE, *Panégryrique de l'autokrator Andronic*, in *Anecdota graeca* (t. I), pp. 381-382.

(55) Sur la limitation apportée par la théologie au domaine de la philosophie, v. VERPEAUX, *op. cit.*, p. 123.

(56) GRÉGOIRE DE CHYPRE, *Autobiographie*, in LAMEERE, *La tradition manuscrite de la Correspondance de Grégoire de Chypre*, p. 181, ligne 12 : 'Ο βλεμμύδης πυθόμενος ἄνθρωπος ἐλεγτο οὐ μόνον Ἑλλήνων τῶν ἐφ' ἡμῶν ἀλλὰ καὶ πάντων ἀνθρώπων σοφώτατος.

(57) *Id.*, *ibid.*

cien Blemmydès, qui tenta, avec un bonheur inégal, d'opérer la synthèse du néo-platonisme et du christianisme, ne resta pas cependant indifférent aux problèmes politiques. Il y consacra un court opuscule, dont le titre même (βασιλικὸς ἀνδριάς) indique où vont ses préférences. Ce court traité fut dédié à Théodore II Lascaris⁽⁵⁸⁾. Il est composé de quatorze chapitres très équilibrés, de style oratoire. C'est évidemment la statue du souverain idéal que dresse Blemmydès, en s'inspirant de Platon. L'idée fondamentale est que le basileus doit également être un philosophe. La symbiose de la philosophie et du pouvoir dans la personne du basileus, tel est l'idéal préconisé par notre auteur⁽⁵⁹⁾. Cet idéal est une nécessité : si l'empereur se détourne de la sagesse, il s'éloigne de Dieu⁽⁶⁰⁾. Mais, au contraire, s'il recueille la leçon de la philosophie, de quel bonheur l'Etat ne jouira-t-il point ! Il est très important que le basileus maîtrise ses passions et se contrôle⁽⁶¹⁾. Les rois qui laissent leurs passions les dominer provoquent la chute de leurs Etats, ainsi Sardapale; ceux qui les ont modérées ont assuré la prospérité de leurs sujets, à l'exemple d'Alexandre de Macédoine⁽⁶²⁾. Remarque banale, mais que Blemmydès complète par une référence à l'histoire contemporaine, et ceci est plus intéressant : la prise de Constantinople par les Francs a été la conséquence directe de la lâcheté et de l'intempérance des souverains alors régnant⁽⁶³⁾. Cette modération, le basileus la traduira encore dans l'exercice de son pouvoir : il saura se montrer clément⁽⁶⁴⁾, il ne cherchera point une gloire inutile⁽⁶⁵⁾ et, à l'image du Christ, sera tout humilité⁽⁶⁶⁾. De même manifestera-t-il une stricte observance des préceptes du fils de Dieu : désintéressement, altruisme⁽⁶⁷⁾. Les biens de chacun sont les biens de tous : il en assure la gérance pour le profit de la communauté⁽⁶⁸⁾.

Par une démarche, que nous retrouverons chez Magistros et qui imite un procédé isocratique, Blemmydès passe du général au singulier et des problèmes abstraits aux problèmes de plus en plus concrets. L'empereur ne doit pas prendre à la légère les nécessités militaires : l'armée sera constamment entraînée⁽⁶⁹⁾; il faudra également se préparer avec le plus grand soin à la guerre navale. Blemmydès propose en exemple, à cet égard, les Athéniens, qui tinrent la balance égale entre les débats législatifs et les solutions à apporter aux problèmes militaires⁽⁷⁰⁾. Mais il est un souci pour Blemmydès : les fonctionnaires doivent être incor-

(58) BLEMMYDÈS, *Statue royale*, in P.G. Migne, CXLII, col. 613-657.

(59) Id., *ibid.*, col. 613 AB.

(60) Id., *ibid.*, col. 613 C.

(61) Id., *ibid.*, col. 613 CD.

(62) Id., *ibid.*

(63) Id., *ibid.*

(64) Id., *ibid.*, col. 624 et 625 AB.

(65) Id., *ibid.*, col. 625 CD; 628-629.

(66) Id., *ibid.*, col. 633 AB.

(67) Id., *ibid.*, col. 613 A.

(68) Id., *ibid.*

(69) Id., *ibid.*, col. 636 D et 637 ABC.

(70) Id., *ibid.*, col. 637 D et 639 ABC.

ruptibles et justes. Cependant le goût de la culture se perd et la licence règne. C'est que l'on a choisi des hommes de basse condition pour assumer des fonctions ecclésiastiques et parfois politiques (71). Le traité se termine par le rappel du principal devoir du basileus, qui est la défense de l'orthodoxie et de la tradition (72).

Les préoccupations de Blemmydès sont, on le voit, essentiellement d'ordre éthique. Tout au plus peut-on penser que ce monarchiste par habitude était un aristocrate par tempérament. Nul doute que la structure sociale de l'Etat ne dût obéir au principe aristocratique. Mais il en va tout autrement des formes politiques, dont la permanence est assurée par la monarchie. En somme, l'œuvre de Blemmydès n'est pas simplement l'exercice de style que l'on peut être tenté d'y voir (73), mais il traduit à merveille les sentiments de l'intellectuel conservateur que fut Nicéphore Blemmydès, dont procéda, à la génération suivante, Thomas Magistros. Nous allons étudier plus en détail la pensée de ce dernier.

2. — LE CAS DE THOMAS MAGISTROS.

« Cet écrivain mériterait d'être mieux connu qu'il ne l'est actuellement », A. A. VASILIEV, *Histoire de l'empire byzantin* (t. II), p. 412, n. 1.

L'œuvre de Magistros est mieux connue que sa vie (74). Philologue de talent, il fut également un théologien de valeur (75). Il pratiqua, en outre, comme ses contemporains, les exercices de la rhétorique d'école. Ce n'est pas exactement à ce genre qu'appartiennent le *Discours au grand stratopédarque Ange*, l'*Adresse au très saint patriarche œcuménique Niphon* et l'*Adresse au grand logothète Métochite*. Ces ouvrages de circonstance méritent de l'attention. Mais Magistros est également, et surtout, l'auteur de deux traités, l'un sur les devoirs du basileus (Περὶ βασιλείας), l'autre sur les devoirs de l'Etat (envers le basileus) (Περὶ πολιτείας). Nous leur consacrons l'essentiel de cet exposé.

(71) BLEMMYDÈS, *op. cit.*, col. 644, CD, 645, 648 AB.

(72) Id., *ibid.*, col. 646, 649, 652, 653 ABC.

(73) Tel est notamment l'avis de M. Guillard. V. GUILLAND, in *H.G. (M.A.)* (t. IX), p. 193. M. Guillard juge cependant qu'est peint « le portrait sincère de Théodore II Lascaris ».

(74) Il naquit vers 1280, dans la ville de Thessalonique. Ce point est important, car son œuvre est émaillée de réflexions sur l'état social de la grande cité. Il revêtit ensuite l'habit monastique et prit le nom de Théodule. Cet événement est vraisemblablement antérieur à la requête adressée par notre auteur en faveur de Chandrénos, un général tombé en disgrâce. Magistros se rendit à Constantinople, peut-être entre 1310 et 1314. M. Zakythinos propose : entre 1314 et 1318 (v. ZAKYTHINOS, *Crise monétaire*, p. 117). Il se lia d'amitié avec Grégoras. La correspondance qu'il échangea avec ce dernier permet d'établir qu'il vivait encore en 1326, peut-être en 1330, mais la chose est moins sûre (v. GRÉGORAS, *Correspondance*, Lettre X, p. 6. La date proposée par M. Guillard pour la Lettre XXXVII, p. 62, n'est pas sûre). Sur Magistros, on peut toujours consulter avec profit KRUMBACHER, *op. cit.*, p. 548.

(75) Ses commentaires d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et de Pindare suscitaient l'admiration. Sur l'œuvre théologique de Magistros, v. K. PRAECHTER, *Zu Thomas Magistros*, in *B.Z.* (1905), pp. 492-494.

Le traité sur les devoirs du basileus.

Cet ouvrage se présente sous la forme de trente paragraphes de longueur inégale (76). Le premier point est que l'empereur doit être vertueux et probe; son pouvoir est *par-là* justifié (77). L'orgueil est nuisible : il faut le fuir. Dieu est le maître et le modérateur universel : le respect lui est dû, et sa volonté doit être satisfaite (78). Avant de gouverner les autres, l'empereur gouvernera ses passions, car leur obéir, c'est se soumettre à un véritable esclavage (79). Il devra être accessible à ses sujets et montrer un esprit paternel et bienveillant. Il se conduira de même dans ses rapports avec les cités et les ambassadeurs étrangers (80).

Toute son action doit tendre à être *utile* à l'Etat (81). L'empereur doit être, aussi, humain envers tous, mais il est indispensable que quiconque ne puisse se dire lésé : « De même, en effet, qu'une ville ne peut se dire en sécurité sans retranchements et sans remparts, le pouvoir ne peut l'être s'il n'est juste. » La discrimination entre les bons et les méchants est un facteur de la paix publique. La soumission aux lois constitue un impératif majeur : si une personne de l'entourage de l'empereur a commis un crime, elle ne saurait être soustraite à la justice (82). Mais cette équanimité, il faut aussi la manifester en temps de guerre, qui est un ultime recours (83). Qui veut la paix, prépare la guerre ! On souhaite la première, on ne peut fuir la seconde. D'ailleurs, l'expert dans l'art militaire est craint. Mais les préparatifs doivent être méthodiquement menés : *la marine ne doit pas être négligée* (84). Assurément, l'art militaire est une chose excellente, merveilleuse. Mais il est un point qui mérite une attention particulière : « Nos alliés et les mercenaires, qui nous ont prêté serment de fidélité, nous trahissent dans l'adversité et passent à l'ennemi, ce qui décourage nos troupes. » Il faut donc se priver des mercenaires. l'empereur disposant de soldats en nombre suffisant et entraînés, de telle sorte que les ennemis soient frappés de terreur (85). Le moral de l'armée nationale doit être constamment élevé : les soldats doivent être persuadés que ce qui a été perdu sera reconquis avec profit. S'ils sont battus, l'empereur s'adressera à eux comme à des vainqueurs. S'ils laissent des enfants, ceux-ci recevront de l'Etat une éducation militaire, seront adoptés

(76) Thomas MAGISTROS, *Opera*, in *P.G.*, CXLV, col. 447-548. En appelant « longs », les paragraphes de plus de 20 lignes, dans l'édition de Migne, et « courts », ceux de moins de 20 lignes, et en tenant compte des cas marginaux, on dénombre quinze paragraphes appartenant au premier type : 1, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 20, 24, 28. Les autres appartiennent au second type.

(77) MAGISTROS, *op. cit.*, col. 448-449 AB.

(78) *Id.*, *ibid.*, col. 449 D.

(79) *Id.*, *ibid.*, col. 451 AB.

(80) *Id.*, *ibid.*, col. 451 CD.

(81) *Id.*, *ibid.*, col. 453 C et 455 A.

(82) *Id.*, *ibid.*, col. 455 BCD.

(83) *Id.*, *ibid.*, col. 457 ABC.

(84) *Id.*, *ibid.*, col. 457 CD et 460 AB.

(85) *Id.*, *ibid.*, col. 460 D et 461 AB.

par lui, les honneurs conférés à leur père leur seront accordés (86). L'empereur doit être pacifique ou belliqueux, à bon escient, mais toujours craint : les ambassadeurs étrangers ne doivent pas rester trop longtemps dans son intimité (87). Cette crainte est mêlée de respect : l'empereur est le parangon de toutes les vertus. Ses hauts faits provoquent l'admiration et l'émulation (88). Ainsi, le Trésor de l'Etat lui appartient incontestablement, mais il n'en fera usage que dans l'intérêt de tous (89). Et, s'il ne rend de compte à personne, il n'oubliera jamais que tous les regards sont braqués sur lui, car s'il fait un mauvais usage des deniers publics il aura usurpé le nom de roi et ne sera plus en conformité avec l'image de Dieu (90). Il est, en tout cas, nécessaire, que le basileus se donne des conseillers d'âge et d'expérience. Sans doute, il prend ses décisions seul. Mais il montrera beaucoup de prudence pour parvenir à ses fins. Par exemple, s'il veut porter la guerre chez les Bulgares, il feindra d'en menacer les Serbes (91). Il ne faut pas tenir pour des amis ceux qui ne sont que des flagorneurs très peu dignes d'honneurs. En revanche, il faut prendre pour familier celui qui donne des conseils salutaires : « un ami sûr est la plus belle des richesses », disait Alexandre (92). Le gouvernement doit être dirigé en se conformant aux lois, non en tenant compte de l'avis des adulateurs et des intérêts particuliers (93). Que dans les discours l'empereur montre de la force et de la justesse, que la volonté et la magnanimité y apparaissent (94). La vénalité des charges est la pire des choses dans un Etat : elle provoque la ruine des cités et des provinces, engendre la corruption et l'usure (95). Chose regrettable : les trésors trouvés sont purement et simplement confisqués par l'Etat : cette innovation est absolument contraire à la volonté divine, qu'elle offense (96). Il y a plus grave, les sujets du basileus sont accablés d'impôts, or de l'or, de l'argent, des bijoux avaient été amassés pour subvenir aux besoins de l'Etat. Il aurait fallu d'abord utiliser ces ressources (97). Les mers sont peu sûres et les pilliers d'épaves toujours redoutables : les commerçants doivent être protégés (98). Il est nécessaire que les villes soient abondamment approvisionnées en blé, pour éviter les cruelles disettes. Le basileus y pourvoira (99). Fait scandaleux : la succession des personnes mortes sans héritiers directs sera recueillie par l'Etat. L'em-

(86) MAGISTROS, *op. cit.*, col. 461 CD.

(87) *Id.*, *ibid.*, col. 464 AB.

(88) *Id.*, *ibid.*, col. 464 CD et 465 AB.

(89) *Id.*, *ibid.*, col. 468 D.

(90) *Id.*, *ibid.*, col. 469 A.

(91) *Id.*, *ibid.*, col. 469 D et 470 ABC.

(92) *Id.*, *ibid.*, col. 472 D et 473 AB.

(93) *Id.*, *ibid.*, col. 476 A.

(94) *Id.*, *ibid.*

(95) *Id.*, *ibid.*, col. 476 D et 477 AB.

(96) *Id.*, *ibid.*, col. 477 BCD et 480 AB. Sur ce point, v. *infra*, p. 186.

(97) *Id.*, *ibid.*, col. 482 AB.

(98) *Id.*, *ibid.*, col. 481 CD.

(99) *Id.*, *ibid.*, col. 484 ABC.

pereur doit chercher une solution plus souple⁽¹⁰⁰⁾. Il doit être cultivé, car la culture, qui possède un charme intrinsèque, a aussi valeur d'exemple. Elle élève l'âme⁽¹⁰¹⁾. Par la Connaissance et la Sagesse, le divin devient accessible. Cette Connaissance s'acquiert par la Raison et s'applique dans la conduite des affaires de l'Etat. Par la pratique de la Sagesse, on tend à l'immortalité⁽¹⁰²⁾. La Connaissance est même supérieure à la Loi : entre autres avantages, elle grandit l'homme, dont la loi bienfaisante protège la vie⁽¹⁰³⁾. L'Etat développera l'enseignement : c'est pour lui un devoir. L'enseignement (*paidéia*) ne provoque-t-il pas une saine émulation ? Il n'est pas de tâche plus haute, plus agréable à Dieu et plus bénéfique à l'empereur que d'assurer son triomphe, qui est celui de la Sagesse. D'ailleurs, la culture et la pratique des armes ne sont point incompatibles. Magistros n'en veut pour preuve que l'exemple des descendants d'Enée⁽¹⁰⁴⁾. Pour se résumer, il faut se méfier des flatteurs et examiner, sans complaisance, ses actions quotidiennes, fuir la compagnie des personnes dépravées, mais se souvenir que celles qui ont une mauvaise renommée peuvent, parfois, être utiles, car, après avoir mené une vie dissolue, elles ont pu s'amender⁽¹⁰⁵⁾. Se souvenir, enfin, que Platon a dit justement que seront heureuses « les cités où les philosophes règnent et où les rois sont philosophes ». On n'en peut que déduire le sort mauvais des cités dont le roi est corrompu⁽¹⁰⁶⁾.

L'impression produite par le traité de Magistros est complexe. Certes, sa composition est assez lâche, mais un certain nombre de thèmes se dégagent avec une force très grande et exempte du verbiage diffus, habituel aux rhéteurs byzantins. La modération, telle est la qualité majeure du souverain, selon notre auteur. Elle est le fruit de la Raison, de la Sagesse, enrichies par la culture. Ainsi, la vérité est dans la mesure. Cet enseignement n'est point nouveau. Isocrate l'avait déjà donné dans son discours à Nicoclès (II). Magistros s'en est certainement inspiré. Mais dans quelle mesure ? Kyriakidès, dans son utile dissertation de l'Université d'Erlangen, établit minutieusement les « points de contact » entre les deux ouvrages et conclut à une imitation très poussée⁽¹⁰⁷⁾. Pour M. Guillard, Magistros, au contraire d'Isocrate, ne « s'en tient pas à de vagues, à de banales généralités ou à des lieux communs. Il fait œuvre utile. »⁽¹⁰⁸⁾. Pour porter un jugement équitable, nous devons examiner d'un peu plus près l'œuvre d'Isocrate. Les qualités de clarté de l'auteur de l'*Aréopagitique* se retrouvent au suprême degré dans son discours à

(100) MAGISTROS, *op. cit.*, col. 484 D et 486.

(101) Id., *ibid.*, col. 489.

(102) Id., *ibid.*, col. 490 AB.

(103) Id., *ibid.*, col. 490 CD.

(104) Id., *ibid.*, col. 492.

(105) Id., *ibid.*, col. 493 BCD.

(106) Id., *ibid.*, col. 496 ABC.

(107) G. KYRIAKIDÈS, *Thomas Magistros et Isocrate*, Dissert. Erlangen (1893) (en grec), pp. 1-41.

(108) GUILLAND, in *Correspondance de Grégoras*, p. 349.

Nicoclès (II) ⁽¹⁰⁹⁾, et font de celui-ci un exemple digne d'admiration et d'imitation, d'autant que les qualités de fond y sont aussi évidentes : déférence, habileté, précision dans les critiques et les suggestions. Les rhéteurs byzantins en firent leur délice. Comment s'en étonner ? On sait même que les basileis ne dédaignèrent point de s'en inspirer, ainsi Manuel II Paléologue dans ses *Règles de vie*, dédiées, vers 1415, à son fils Jean ⁽¹¹⁰⁾.

Isocrate avait adressé son discours à un sien disciple, Nicoclès, roi de Salamine, dans l'île de Chypre. Si nous en croyons Théopompe, ce Nicoclès était un personnage sans envergure, sans énergie ⁽¹¹¹⁾. Isocrate voulut, sans doute, raffermir cette volonté débile, en donnant au souverain un certain nombre de conseils dont le caractère pratique est évident, quel que fût le sort à eux réservé par les postérieures discussions d'école. Le texte du Nicoclès a subi de nombreuses additions ⁽¹¹²⁾, mais les grandes lignes apparaissent avec une netteté suffisante. La fin ultime de l'homme, selon Isocrate, est le bonheur. Mais, cet eudémonisme, il le conçoit dans la cité et par elle. Le régime politique lui était assez indifférent ⁽¹¹³⁾, bien qu'il ait parfois marqué sa préférence pour une démocratie tempérée par la présence, à la tête des affaires, des notables. Pour Isocrate, l'art du gouvernement prime tout, d'où le caractère tout pratique de ses conseils. Maîtriser ses passions et éviter les excès, tels sont les deux grands principes complémentaires ⁽¹¹⁴⁾, dont voici plusieurs applications. Il faut établir des lois, mais éviter la chicane ⁽¹¹⁵⁾, être « magnifique » sans gaspillage ⁽¹¹⁶⁾, respecter les hôtes et les traités signés, par utilitarisme ⁽¹¹⁷⁾, savoir être terrible et indulgent ⁽¹¹⁸⁾. Une phrase est significative : « Mieux vaut rester en arrière que de dépasser la mesure. *La moyenne est dans l'insuffisance plutôt que dans l'excès.* » ⁽¹¹⁹⁾. Isocrate convient également qu'il n'y a rien de neuf dans ses propos, mais que leur répétition est nécessaire, car « les hommes se livrent à des plaisirs qui sont en contradiction avec leurs intérêts » ⁽¹²⁰⁾. En somme, ce qu'il offre est, selon ses propres termes, un « entraînement moral » ⁽¹²¹⁾. C'est un des buts poursuivis par Magistros, ce n'est pas le seul. Car nous sommes surpris du ton parfois véhément avec lequel notre auteur

(109) Nous suivons la numérotation adoptée par G. MATHIEU, dans son édition en trois volumes des *Discours* d'Isocrate. Un autre Discours d'Isocrate « en faveur » de Nicoclès, est destiné aux Chypriotes.

(110) V. MATHIEU, *Introduction au Nicoclès* (II), in *Discours* d'Isocrate (t. II), p. 94. A noter que Matthieu ne cite point Magistros parmi les imitateurs du Nicoclès.

(111) THÉOPOMPE, fgt 126. Notons que Magistros dédie son traité à Andronic II, dont la personnalité a fait l'objet des plus vives critiques.

(112) V. MATHIEU, *Introduction au Nicoclès* (II), pp. 91-92.

(113) V. MATHIEU, *Les idées politiques d'Isocrate* (Thèse lettres, Paris, 1925), surtout pp. 111 et ss.

(114) ISOCRATE, *A Nicoclès* (II), p. 106.

(115) Id., *ibid.*, p. 102.

(116) Id., *ibid.*, p. 103.

(117) Id., *ibid.*, p. 104.

(118) Id., *ibid.*, p. 104.

(119) Id., *ibid.*, p. 106.

(120) Id., *ibid.*, p. 111.

(121) Id., *ibid.*

dénonce les faiblesses ou les erreurs du pouvoir. Seulement, et c'est ce qui est intéressant, il le fait dans l'esprit d'Isocrate et dans le cadre, dans le moule offert dans ce dernier. Magistros appartenait à la classe aisée, sinon à celle des « dunatoi », du moins à celle des notables (προϋχοντες) par lui opposée au δῆμος (122). De l'appartenance de l'illustre écrivain au « parti des honnêtes gens », nous verrons d'autres preuves (123). Fait plus caractéristique encore. Magistros est un notable thessalonicien, un membre de la classe aisée. Bien des mesures préconisées par notre auteur (approvisionnement des villes, sécurité des mers) ont un but apparent d'intérêt général, mais par le prisme de la défense des intérêts de la classe aisée, singulièrement des marchands. Mais parce que Magistros avait une belle âme, il y a une manière d'innocence dans cet égoïsme, qui ne l'empêche point de déplorer, avec courage, la pratique fâcheusement établie de la vénalité des charges. Ainsi le Thessalonicien retrouvait-il l'inspiration du *Discours à Nicoclès*, où il dut voir la réponse à certaines de ses préoccupations. D'autres ouvrages d'Isocrate durent, également, lui paraître d'actualité. Par exemple, ce problème si grave et douloureux des mercenaires, dont les habitants de la grande cité avaient souffert les avanies, Magistros le trouvait exactement posé et résolu par Isocrate dans le *Sur la Paix* (124) et le *Busiris* (125). Le thème du développement et du contrôle de l'enseignement par l'Etat est abondamment traité dans l'*Aréopagitique* (126). En bref, Magistros n'a point plagié Isocrate. Il en a retrouvé l'âme, à l'occasion d'événements et d'un contexte historique rappelant, sur plus d'un point, ceux dans lesquels l'œuvre d'Isocrate avait pris naissance. Mais, prisonnier du cadre formel, qu'il s'était imposé, Magistros s'en échappe parfois; c'est qu'il est très sensible au réel et même au réel quotidien. Mais l'étude des régimes politiques, de leurs sources, de leurs structures, voire une révision des conceptions les plus couramment admises, lui apparaissent comme inutiles. Son ambition est tout autre. Il suggère des recettes de bon gouvernement et énonce des préceptes de morale politique. Le second traité (sur les devoirs des sujets) ne fait que confirmer notre assertion. Nous lui consacrerons, pour cette raison, des commentaires plus brefs.

Le traité sur les devoirs de l'Etat.

Le traité sur les devoirs de l'Etat est un peu plus court que celui sur les devoirs du basileus : il ne compte que vingt-sept paragraphes, de

(122) MAGISTROS, Τοῖς Θεσσαλονικεῦσι περὶ ἡμονίας, in *Paris*, gr. 2629, f° 130 v°.

(123) V. *infra*, p. 30.

(124) ISOCRATE, *Sur la Paix*, 43-48.

(125) Dans le *Busiris*, Isocrate se prononce pour la création d'une armée nationale et permanente.

(126) ISOCRATE, *Aréopagitique*, 43-46. Mais Isocrate souhaitait que l'éducation donnée fût différente selon les classes de la société. Sauf erreur, ce vœu n'est point formulé par Magistros. V. MATHIEU, *Idées politiques d'Isocrate*, p. 143.

longueur égale, à l'exception du dernier. Le style est plus nerveux. L'influence d'Isocrate moins visible⁽¹²⁷⁾. Magistros trouve des accents émouvants pour louer sa ville : « La cité, c'est l'unité dans la pluralité »⁽¹²⁸⁾, et cet hommage à la tradition d'un traité inédit paraît faire écho : « Ce qui constitue une ville, ce ne sont pas les pierres et le bois..., mais les citoyens qui ont les mêmes sentiments et qui conservent ce qui a été fait. »⁽¹²⁹⁾. Quel bel éloge de la démocratie ! Ces citoyens sont « zélés » pour le peuple : ce sont vraiment, pour employer le mot inventé par Magistros, des « Zélotes »⁽¹³⁰⁾. Mais Tafrali note justement que, pour le Magistros des années trente, les Zélotes, ce sont les nobles⁽¹³¹⁾. Dieu a voulu que la société fût divisée en deux classes, celle des notables et le peuple, et que la richesse appartînt à la première. C'est un fait : il faut l'admettre. Seulement, les privilégiés ont des responsabilités : ils doivent être humains et compatissants envers leurs frères⁽¹³²⁾. En effet, à la base de tout, il y a la pitié (εὐσέβεια) et le respect (σέβας). Le culte de la vertu et la révérence envers Dieu doivent animer les actions humaines. Les sujets doivent être dans les mêmes dispositions d'esprit envers leurs souverains⁽¹³³⁾. La vie de la cité doit s'en inspirer. Dieu est l'objet premier de toutes les pensées⁽¹³⁴⁾. La volonté de maintenir l'équilibre moral et l'ordre social est la conséquence naturelle du respect de l'enseignement divin. Ainsi, il n'est pas bon que les hommes restent oisifs. Il faut donner à chacun un emploi, un métier⁽¹³⁵⁾. En compensation du travail fourni, un juste salaire sera versé⁽¹³⁶⁾. Mais, la paix sociale assurée, il faut encore que le bon ordre règne dans la cité. Les notables, au sens de Magistros, sont les plus aptes à l'assurer par leur instruction, et bien qu'aucune disposition ne leur attribue exclusivement ce privilège. Parmi eux seront donc choisis les magistrats municipaux⁽¹³⁷⁾, les fonctionnaires de la police et notamment les περίπολοι, qui sont des manières de guetteurs⁽¹³⁸⁾. Cette fonction de gardien n'est pas très brillante, mais, remarque Magistros, les pauvres qui l'assument généralement se laissent aisément corrompre, et la ville risque d'être livrée⁽¹³⁹⁾. Il faut donc à ces postes des hommes sûrs, les notables⁽¹⁴⁰⁾. Magistros justifie ce choix par l'instruction reçue par ces derniers. C'est donc une fois encore au problème de l'enseignement qu'il va consacrer de longs développements.

(127) V. KYRIAKIDÈS, *op. cit.*, pp. 31-41.

(128) MAGISTROS, *De subd. off.*, col. 500 CD : καὶ ὅπως ἑνδιὰ πάντων παντάπασιν εἶναι.

(129) *Id.*, Τοῖς Θεσσαλονικεῦσι περὶ οἰκονομίας, in *Paris. gr.* 2629, f° 129 v°.

(130) *Id.*, *De subd. off.*, col. 513, 544, 548.

(131) TAFRALI, *Thessalonique au XIV^e siècle*, p. 229, n. 2.

(132) MAGISTROS, *De subd. off.* (§ 4), col. 501 C.

(133) *Id.*, *ibid.*, col. 497 D et 500 A.

(134) *Id.*, *ibid.*, et col. 505 C.

(135) *Id.*, *ibid.*, col. 508 D et 509 A.

(136) *Id.*, *ibid.*, col. 513.

(137) MAGISTROS, *op. cit.*, col. 529, et TAFRALI, *op. cit.*, p. 78.

(138) MAGISTROS, *op. cit.*, col. 524. Les notables sont également les chefs des agents de police de Thessalonique (col. 524 et 525).

(139) *Id.*, *ibid.*

(140) *Id.*, *ibid.*

Magistros attire l'attention sur ce devoir primordial. Le plus beau des dons que les parents puissent faire à leurs enfants, c'est une bonne éducation et la possibilité de se cultiver ⁽¹⁴¹⁾. L'enseignement des arts libéraux est indispensable, mais Magistros veut que l'enfant connaisse, avant tout, les Saintes Ecritures ou, tout au moins, leur résumé. Ses qualités naturelles seront ainsi judicieusement développées. Les Athéniens, qui voulaient obtenir la suprématie des mers, donnaient à leurs enfants une éducation essentiellement nautique. Les sujets de l'empereur sont les compagnons et les disciples du Christ, l'enseignement de l'histoire sacrée est donc un impératif ⁽¹⁴²⁾. Le problème des maîtres est, ensuite, posé. Ils doivent être patients, d'un heureux caractère. Ils éviteront de brusquer et de fâcheusement impressionner l'esprit malléable des enfants. Ceci est d'autant plus important que jusqu'à leur adolescence ils leur seront confiés, après quoi ils pourront commencer l'apprentissage d'un métier ⁽¹⁴³⁾. Les maîtres ne doivent traiter devant les enfants que de sujets élevés; ainsi Platon interdisait-il aux nourrices, qui toujours devaient être grecques, de faire aux tout-petits des contes et de broder sur des thèmes vulgaires ⁽¹⁴⁴⁾.

Ce souci de l'éducation, Magistros l'a partagé avec les hommes de son temps, mais longue était la théorie des Byzantins qui, au cours des siècles, s'en étaient préoccupés. Ce vœux pieux est-il un simple exercice d'école, pièce d'étoffe chatoyante sur un vêtement sobre? On peut en douter, car les deux traités, sur ce point, se répondent. Au fond, Magistros ne souhaite rien moins que de mettre les Saintes Ecritures à la base de l'enseignement inférieur. C'est surprenant, car, à Thessalonique, et depuis longtemps, ce vœu avait été matérialisé. L'enseignement « primaire » y était donné par des laïques ou des ecclésiastiques, souvent des moines. Ces *grammatistai* ou ces *paideutai* faisaient précisément des Saintes Ecritures et des hymnes religieuses les fondements de leur enseignement ⁽¹⁴⁵⁾. Si nous tournons nos regards vers la capitale de l'empire, il n'en est plus exactement de même. Sans doute, l'histoire de l'enseignement inférieur à Constantinople, sous les Paléologues, reste à faire, et rien n'indique qu'elle le sera avant longtemps. Néanmoins, les connaissances fragmentaires que nous pouvons déduire de documents fort lacunaires permettent certaines conclusions. La tradition antique y était certainement respectée. Était-ce le simple prolongement de la pédagogie hellénistique, comme le pense M. Marrou ⁽¹⁴⁶⁾? C'est vraisemblable, bien que nous n'en ayons aucune preuve décisive. Il est certain, en revanche, que l'enseignement du *grammatikos*, au stade supérieur, celui du secondaire, est purement classique (Homère, Ménandre,

(141) MAGISTROS, *op. cit.*, col. 541-544.

(142) Id., *ibid.*, col. 544 CD.

(143) Id., *ibid.*, col. 550.

(144) Id., *ibid.*, col. 545 BCD et 548 A.

(145) TAFRALI, *op. cit.*, pp. 161-162.

(146) MARROU, *Hist. de l'éducation dans l'Antiquité*, p. 449.

Euripide, Démosthène) ⁽¹⁴⁷⁾. L'enseignement supérieur est fondé sur l'étude des arts libéraux, et c'étaient encore les œuvres classiques qui faisaient l'objet des plus savantes exégèses. Il n'était pas jusqu'à l'école patriarcale, où les sujets tirés de l'histoire sacrée ne voisinassent avec ceux nés de la tradition hellénistique. Le souhait de Magistros s'inscrit donc dans ce cadre. Deux interprétations sont possibles. Notre Thessalonicien prétend-il réagir contre une tendance très particulière à l'époque des Paléologues, qui fait coexister l'humanisme chrétien et l'humanisme antique, avec son subtil et dangereux parfum de paganisme ? Il faudrait admettre que l'enseignement inférieur, à Thessalonique, ne répondait point à la description que nous en avons donnée. Plus sûrement, Magistros pense à l'exemple donné par sa ville natale et la compare à la capitale décadente. C'est le particularisme thessalonicien qui anime Magistros, lorsqu'il compose son second traité, même s'il accorde à ses réflexions très pratiques une portée générale. Evoque-t-il le problème du choix et de l'exercice d'une profession, celui de l'emploi, la situation des classes sociales de Thessalonique éclaire son propos. A son avis, les citoyens doivent pratiquer un métier, non seulement parce que ce dernier leur permet de vivre, mais parce que cela est nécessaire au bon ordre de la cité, sans quoi des troubles peuvent agiter l'Etat ⁽¹⁴⁸⁾. C'est un devoir, également, que de rechercher la sagesse, de l'honorer et de la payer à sa valeur (avantages de la sagesse et de la connaissance). Rien n'est plus profitable aux hommes que d'acquérir le bonheur, fruit de la sagesse, au prix d'un peu d'argent ⁽¹⁴⁹⁾. Le citoyen a des obligations militaires aussi bien que des obligations civiles : les premières ne doivent pas être négligées au bénéfice des secondes. Les femmes, enfin, et c'était le souhait de Platon, devraient porter les armes et prendre place dans l'armée, comme les Scythes (Russes). Magistros veut encore que les artisans détiennent des armes de toute sorte, restent constamment sur leurs gardes et, s'ils ont des loisirs, qu'ils s'entraînent régulièrement. Que cette milice s'ajoute à l'armée nationale et serve de bouclier à l'Etat ! En revanche, notre auteur souhaite que les soldats réguliers de qualité médiocre connaissent un métier, ce qui est toujours utile en cas de guerre ou même s'ils sont faits prisonniers ⁽¹⁵⁰⁾.

Magistros n'innove point. On a reconnu un de ses thèmes de prédilection et l'inspiration isocratique. Cette singulière préoccupation d'armer les artisans fait douter de sa clairvoyance. Car, en somme, il exigeait que la noblesse assumât les plus hautes fonctions et il demandait aux artisans de les défendre, en protégeant la cité. Cette curieuse construction intellectuelle présentait des dangers certains. Dans la mesure où de graves crises économiques sévissaient, ce qui était le cas, et où les artisans

(147) Mais l'étude ne se limitait pas à ces quatre « classiques », v. MARROU, *op. cit.*, pp. 225-229.

(148) MAGISTROS, *op. cit.*, col. 508-509 AB.

(149) Id., *ibid.*, col. 508-509 AB.

(150) Id., *ibid.*, col. 509 et 512 A.

ruinés formaient un prolétariat aigri et remuant, l'utopie suscitait le drame. Vingt années ne se seront pas écoulées avant que les artisans reçoivent des armes et les utilisent contre leurs concitoyens ⁽¹⁵¹⁾. Notez que Magistros préconise des réformes qui constituent les devoirs des sujets *envers l'Etat*, ce qui impliquait la non-intervention de ce dernier. C'était beaucoup demander à la classe aisée de Thessalonique : son égoïsme et sa cupidité étaient connus. Or Magistros appartient à cette classe, et il prétend lui voir jouer un rôle prééminent et d'organisation. Quelle contradiction ! Les notables s'enrichissent (et souvent par quels moyens !), et c'est aux artisans appauvris qu'est impartie la défense des fortunes particulières ! Des charges incombaient aux *προϋχοντες*, entre autres celle d'assurer un emploi aux pauvres et aux oisifs. Ils ne surent ou ne voulurent point les assumer. A la ploutocratie intelligente souhaitée par Magistros allait être substituée cette « étrange ochlocratie » des Zélotes, dénoncée par Grégoras.

La correspondance et les œuvres de circonstance.

Cependant, si Magistros ne pouvait pas ne pas voir les inégalités honteuses, il était surtout préoccupé par les invasions étrangères et le cortège de deuils qui ne cessait de grandir en Thrace. Sa réponse à une Lettre de Grégoras est un véritable thrène ⁽¹⁵²⁾. Et c'est encore les problèmes de défense nationale qui paraissent l'obséder : il faut opposer à l'ennemi des troupes entraînées et bien équipées. « La guerre doit être préparée de longue main », précepte inlassablement répété par notre auteur ⁽¹⁵³⁾. Telle lettre au grand logothète est un interminable exercice de style parsemé d'allusions fines et de réminiscences classiques : Aristophane, Démosthène, Sophocle et, plus rarement, Euripide et Synésios ⁽¹⁵⁴⁾.

Cet ennui, distillé avec grâce, nous vaut cependant un brillant couplet sur la nécessité de l'obéissance aux lois, ce qui n'implique nullement, bien entendu, que celles-ci fussent respectées ⁽¹⁵⁵⁾. C'est encore au grand logothète Théodore Métochite que Magistros destina un discours-panégyrique ⁽¹⁵⁶⁾. Le grand logothète avait appuyé la supplique du Thessalonicien en faveur de Chandrénos. Magistros lui marquait sa reconnaissance. Il loue ses talents de philosophe, d'astronome et d'orateur, et soutient ce los par de nombreuses citations (Pindare, Hérodote, Aristophane, Homère, Eschyle, Platon, Périclès, Pythagoras). La mesure est ainsi donnée. La bienveillance de l'empereur, dont Métochite est le représentant le plus

(151) Cette erreur, Machiavel semble, deux siècles plus tard, l'avoir commise, qui pensait que les dangers présentés par les milices de citoyens seraient heureusement atténués, soit par l'autorité des chefs, soit par la désignation comme ennemi d'un pays voisin. V. MACHIAVEL, *L'art de la guerre*, p. 751 et ss. (éd. de la Pléiade). Mais les événements, dans leur sèche rigueur, ne s'accommodent pas toujours de ces subtilités.

(152) MAGISTROS, *Epist.*, col. 444 D et 445 A.

(153) *Id.*, *ibid.*, col. 445 D.

(154) *Id.*, *ibid.* (*Epist. ad Metoch.*), col. 404-446.

(155) *Id.*, *ibid.*, col. 408-409.

(156) *Id.*, *ibid.*, col. 381-389.

qualifié, s'étend à tout le genre humain ⁽¹⁵⁷⁾. Cette qualité de compliment, nous la retrouvons souvent dans les ouvrages de circonstance, et Magistros ne manque point à la règle. L'empereur est loin, il n'est pas toujours aisé de l'aborder, alors le pouvoir se résume dans la personne du favori du jour, du ministre préféré. Nulle épithète ne peut évoquer la grandeur de ses vertus. L'empereur règne, mais ses courtisans, souvent, gouvernent. On devine que cet état de choses ne favorise point les abstraites spéculations politiques. L'auteur n'est subtil, en ce domaine, que dans la flatterie, et celle-ci est souvent immotivée. Le discours adressé par Magistros au « très saint patriarche œcuménique Niphon » est, à cet égard, un modèle du genre ⁽¹⁵⁸⁾. Sa platitude paraît inégalable (elle est souvent égalée et dépassée par les contemporains). Le patriarche est paré, avec l'aide de Platon, de Sophocle, voire d'Oppien, de toutes les vertus. L'empereur, lui-même, l'admire ⁽¹⁵⁹⁾, car Niphon est juste, humain, compatissant envers les pauvres ⁽¹⁶⁰⁾. Mais nous savons que le patriarche fut, en 1318, déposé par le synode, après avoir été convaincu de simonie ⁽¹⁶¹⁾. Le réquisitoire avait été dressé par Choumnos : il est accablant ⁽¹⁶²⁾. Grégoras est tout aussi sévère ⁽¹⁶³⁾. Quel devait être le climat moral d'une société où les réputations s'effondraient aussi rapidement qu'elles étaient nées !

Magistros s'adresse parfois à des personnages, apparemment, plus intéressants. Son discours au grand stratopédarque Ange ⁽¹⁶⁴⁾ fourmille, naturellement, de lieux communs. Cet ouvrage de circonstance est construit sur le modèle des βασιλικοί λόγοι. Magistros loue les qualités de son héros :

- 1° Humanité;
- 2° Tempérance. Modération;
- 3° Eloquence;
- 4° Equité. Justice;
- 5° Bravoure au combat. Qualités de chef.

Comme le grand stratopédarque est un vaillant soldat, c'est à ses dons militaires que Magistros consacre la majeure partie de ses développements : Ange a vaincu des cités et des peuples; à la suite de ses succès, beaucoup se sont ralliés à l'empire. Il a fait, notamment, mordre la poussière aux Turcs, avec un peu de troupes ⁽¹⁶⁵⁾. Il a gagné, également, la confiance des populations par ses talents d'administrateur ⁽¹⁶⁶⁾. Le discours se ter-

(157) MAGISTROS, *Epist. ad Metoch.*, col. 384 C.

(158) MAGISTROS, *Orat. ad Niph.*, col. 389-396.

(159) *Id.*, *ibid.*, col. 391 C.

(160) *Id.*, *ibid.*, col. 393.

(161) CHOUMNOS, *Réquisitoire contre Niphon, qui fut en tout très mauvais patriarche*, in *Anecd. graeca* (t. V), pp. 255-283, et VERPEAUX, *op. cit.*, pp. 100-101.

(162) V. CHOUMNOS, *Réquisitoire*, pp. 280-283.

(163) GRÉG., I, 260, 271.

(164) MAGISTROS, *Orat. ad Angelum*, col. 373-380.

(165) *Id.*, *ibid.*, col. 377 D et 380.

(166) *Id.*, *ibid.*, col. 380.

mine enfin, après d'interminables périodes, par le rappel des rares qualités du grand stratopédarque ⁽¹⁶⁷⁾. Un discours inédit adressé au grand domestique Jean Cantacuzène paraît constituer une variation sur le même thème ⁽¹⁶⁸⁾.

Si médiocres qu'ils soient, ces ouvrages de circonstance révèlent un état d'esprit assez inquiétant, où le rhéteur le dispute au courtisan. On ne saurait les opposer, à cet égard, aux deux traités du même auteur. Dans tous les cas, le fondement du pouvoir impérial n'est pas mis en question, ni recherché, ni même évoqué. L'imagination politique n'était apparemment, pas le fort des Byzantins. C'est sur un plan plus modeste, dans un cadre plus restreint, limité aux horizons provinciaux et urbains, qu'ils se sentent à l'aise. Dans une certaine mesure, par ce trait, Magistros s'oppose à Choumnos, bien que ce dernier soit essentiellement le témoin de la vie de la société et de la Cour de Constantinople. Sans doute, la vie intellectuelle de Constantinople et celle de Thessalonique avaient plus d'un point commun. Ces similitudes étaient dues, selon M. Verpeaux, aux fréquents séjours, dans la grande cité thrace, de certains basileis, tels Andronic II et Michel IX, et de nombreux membres de la famille impériale ⁽¹⁶⁹⁾. C'est incontestable, mais ces ressemblances sont superficielles. D'ailleurs, le problème n'est pas, strictement, celui de la vie intellectuelle, mais aussi celui de la vie politique et surtout celui de la vie sociale. Or, Thessalonique était la ville de l'empire où le commerce était le plus actif, les influences étrangères les plus fortes, les inégalités sociales les plus choquantes, le particularisme le plus vif.

Magistros en est le reflet, mais il n'en est que le reflet. A cet égard, son infériorité, par rapport à Théodore Métochite, dont nous allons maintenant étudier les idées politiques, est évidente.

3. — THÉODORE MÉTOCHITE, HOMME D'ÉTAT ET HOMME DE LETTRES.

Ρητορικὸν μὲν γὰρ καὶ ποιητικὸν
καὶ ἀστρονομικὸν καὶ πρὸς γε δὴ
πολιτικὸν καὶ πρακτικὸν καὶ
γνωμοδότῃν λέγοντες πάνυ τοι
σφόδρα ἀληθεύομεν ὅτι πάντως

GRÉGORAS, *Correspondance*, Lettre à Métochite, p. 63.

Sur une mosaïque de Khairè-Djami, un visage barbu et énergique se détache avec netteté, celui du grand logothète et mésazôn Théodore

(167) MAGISTROS, *Orat. ad Angelum*, col. 380.

(168) Id., *Orat. ad Cantac.*, in *Cod. Vatic. gr.* 174, ff^{os} 266-270. Magistros loue surtout les qualités militaires de Cantacuzène, ses succès sur les Serbes, les Bulgares et les Turcs. V. le Résumé par GUILLAND, in *Correspondance de Grégoras*, p. 351.

(169) VERPEAUX, *op. cit.*, p. 12, n. 1.

Métochite, qui, confident du basileus Andronic II, paya de la perte de ses titres et biens la fidélité à son ancien maître⁽¹⁷⁰⁾. Métochite n'était pas un homme d'Etat ordinaire. Les devoirs de sa charge remplis, il se livrait jusqu'à une heure avancée de la nuit aux études les plus austères. De ses longues méditations résulta une œuvre immense, qui embrasse à peu près tous les domaines, scientifique et littéraire, et dont la majeure partie est restée inédite. La pensée du grand logothète n'est pas aisée à saisir, car il manie, avec subtilité, une langue difficile. Ajoutez à cela la complexité d'un esprit également soucieux des spéculations abstraites et des problèmes pratiques, voire quotidiens. On comprend, dans ces conditions, la fragilité des jugements que nous pouvons porter sur cette œuvre, dont nous ne connaissons encore que les prolégomènes⁽¹⁷¹⁾. Nous limiterons nos recherches aux idées politiques du grand logothète, telles qu'elles peuvent être dégagées de ses *Hypomnematismoi* (ou *Miscellanées*). Il s'agit d'un recueil, composé de soixante-dix essais, qui abordent les sujets les plus divers.

Métochite se pose la question de savoir quel est le meilleur régime politique. Il en énumère trois : le démocratique, l'aristocratique et le monarchique. La démocratie fait l'objet des plus vives critiques. Dans l'Antiquité, assure le grand logothète, Athènes était l'exemple parfait d'une démocratie⁽¹⁷²⁾, dont l'Hybris provoqua la corruption et la chute⁽¹⁷³⁾. L'Hybris prend, en régime démocratique, une forme particulière. En théorie, les hommes sont libres, mais cette liberté est un mythe, car le plus grand nombre opère un véritable nivellement des valeurs et, par un égalitarisme jaloux, interdit aux hommes de talent de donner leur mesure et manifeste son ingratitude à ceux qui les ont bien servis. Par exemple, Thémistocle, qui a défendu contre les Perses, non seulement la liberté des Athéniens, mais aussi celle de tous les Grecs, quel a été son sort ? La sottise, les calomnies, l'ingratitude de la masse ont condamné le Lycomide à l'exil⁽¹⁷⁴⁾. On aurait tort de croire, ajoute Métochite, que l'histoire contemporaine n'offre pas d'exemples de ce vice de la démocratie. Celui de Gênes est, à cet égard, éclatant. Voilà une cité florissante, bien possessionnée, énergique, active, et cependant déchirée par les querelles intestines ! C'est que le culte de la liberté porté à son degré suprême et l'égoïsme sont étroitement liés dans l'esprit de chaque citoyen, en sorte que la cupidité, des ambitions effrénées et querelleuses priment les néces-

(170) Sur la carrière de Métochite et les circonstances de sa chute, v. l'utile travail de H.G. BECK, *Theodoros Metochites*, p. 15 et ss.

(171) Sur l'œuvre inédite de Métochite, v. GUILLAND, in *Correspondance de Grégoras*, pp. 358-369.

(172) MÉTOCHITE, *Misc.*, p. 647 : δημοκρατικῶς εἰ δὴ τις καὶ ἄλλη πόλις.

(173) L'Hybris, pour Métochite, ne corrompt pas seulement le régime politique ; elle engage le sort même de l'Etat ; elle décida, par exemple, du destin de l'hégémonie spartiate, v. MÉTOCHITE, *Misc.*, p. 773 et ss.

(174) MÉTOCHITE, *Misc.*, p. 608 : Καὶ Θεμιστοκλῆς ὁ πολὺς ἑκεῖνος καὶ τὴν σοφίαν καὶ τὰς πολιτικὰς καὶ στρατηγικὰς πράξεις καὶ τῆς τῶν Ἀθηναίων αὐτοῦ μαλλόν δὲ καὶ καθόλου τῶν Ἑλλήνων ἐλευθερίας ἀπὸ Περσῶν αἰτιώτατον ὑπὸ τῆς Λυκομήδους ἐπιρροῆς ; καὶ συκοφαντίας καὶ τῆς ἀμαθίας καὶ ἀγνόουσιν τοῦ πλείστα καὶ μέγιστ' εὐπαθῶντος ὑπ' αὐτοῦ δῆμου τῆς πατρίδος ἐφευγεν.

sités du bien public. Les démagogues jouent un rôle important. L'instabilité dans les relations individuelles et extérieures domine (175).

Le régime aristocratique est plus séduisant, mais il ne l'est qu'en apparence (176). D'une part, les qualités ne sont jamais réparties également et au même degré entre plusieurs individus (177), d'autre part, il existe une tendance naturelle à l'aristocratie à dégénérer en oligarchie, puis, par la constitution de clans et l'apparition de dissensions internes, on aboutit, au dernier stade, à la tyrannie.

Reste la monarchie : « C'est la meilleure des constitutions. » (178). Le monarque est en accord avec la Loi. Il exerce une « paternelle autorité ». Il décide seul et il est irresponsable (179). Le monarque doit être doué d'un bon jugement, de caractère, voire d'expérience, et soumis à une discipline de vie. Mais, avec ce seul personnage, « les lois divines de notre religion chrétienne, qui contiennent en leur parfaite sagesse toutes les choses divines et humaines, conservent leur place et leur pouvoir » (180). Par ailleurs, les sujets obéissent plus aisément à un seul individu qu'à plusieurs, car la pluralité c'est aussi la diversité et la partialité (181). Comme l'arbitre des jeux, le monarque apprécie les belles actions et récompense leurs auteurs (182). Mais l'assistance de conseillers avisés est requise. Dans une monarchie, la diversité des sujets s'efface derrière le principe unitaire constitué par le basileus. Grâce à lui, le concert discordant devient symphonie et harmonie (183). Les désordres de l'esprit humain et ceux de l'Etat sont analogues. Le pire de tous les maux est que le monarque, abandonnant son office de chef légitime et conservant son pouvoir irresponsable, devienne un tyran et manifeste une insolente arrogance (184). Mais il n'en faut pas pour autant condamner le principe monarchique, car si les tyrans n'accumulent que les ruines, les bons monarques, comme Alexandre, Auguste, Constantin et Théodose, attirent sur la tête de leurs sujets les plus grands avantages.

Si les idées politiques de Métochite sont claires, leur originalité est des plus contestables. Sathas, tirant argument de la possibilité permanente pour le monarque omnipotent et irresponsable de se transformer en tyran, en concluait un peu hâtivement, semble-t-il, que les vœux du grand logothète allaient à une monarchie constitutionnelle (185). Cette idée eût dû paraître bien saugrenue à l'entourage d'Andronic II et au basileus si elle avait été énoncée devant eux. En réalité, Métochite est d'un confor-

(175) MÉTOCHITE, *Misc.*, pp. 616-617.

(176) *Id.*, *ibid.*, p. 618.

(177) *Id.*, *ibid.*, p. 624.

(178) *Id.*, *ibid.*, p. 625.

(179) *Id.*, *ibid.*

(180) *Id.*, *ibid.*, p. 626.

(181) *Id.*, *ibid.*, p. 627.

(182) *Id.*, *ibid.*, p. 630.

(183) *Id.*, *ibid.*, pp. 634-635.

(184) *Id.*, *ibid.*, p. 637.

(185) La thèse de Sathas a été étudiée et réfutée par HESSELING, *Een konstitutioneel Keizerschap*, in *Hermeneus* (1938-1939), pp. 89-93, C.R. DÖLGER, in *B.Z.* (1939), p. 263.

même rassurant. Il paraît, dans son *Essai*, avoir subi deux influences. Le respect de la monarchie, par lui prôné, quels qu'en fussent les vices, a des résonances néo-platoniciennes qu'une étude plus poussée ferait mieux apparaître. L'essentiel est que, pour notre auteur, la monarchie est une concession divine, une image divine. Le principe moniste est un principe d'ordre. La description du monarque répond, en revanche, plutôt à l'idéal plutarquien, dont on sait qu'il anima toujours Métochite. Ces deux influences se complètent donc. Tout pétri d'hellénisme, Métochite s'est penché sur l'histoire grecque et a prétendu en tirer des leçons. Il s'est livré notamment à une étude comparative des institutions politiques des grandes cités, comme Sparte ou Athènes⁽¹⁸⁶⁾. Il a également compris dans son domaine de recherches la Crète et Carthage. Toutes les considérations d'ordre ethnologique ou historique ne manquent pas d'intérêt⁽¹⁸⁷⁾. Métochite aborde-t-il les problèmes constitutionnels, l'influence d'Aristote y apparaît avec une telle évidence que M. Beck, l'apologiste du grand logothète, a dû admettre la quasi-identité des vues du Stagyrite et de Métochite⁽¹⁸⁸⁾. En vérité, les vues politiques de ce dernier n'ont rien pour surprendre. Ce grand savant n'était qu'un commis zélé et sans grande imagination dans les problèmes de gouvernement. En témoigne la banalité de ses propos sur l'administration des finances, qu'il devait pourtant connaître mieux que quiconque⁽¹⁸⁹⁾. Lisez encore son compte rendu d'ambassade⁽¹⁹⁰⁾ ou le *Proemium* dont il orne tel chrysobulle impérial⁽¹⁹¹⁾, ne s'y révèle-t-il pas tout entier, ce grand savant, ce lettré délicat, mais aussi ce traditionaliste, cet ami de l'ordre et enfin ce sujet exemplaire, fidèle jusque dans sa chute à son souverain ?

SECTION II.

Les idées politiques de Théodore II Lascaris et de Manuel Moschopoulos.

La doctrine contemporaine a souligné toute l'importance, pour une plus juste appréciation de l'idéologie politique byzantine, de deux traités qui doivent être respectivement attribuée à Théodore II Lascaris et à Manuel Moschopoulos⁽¹⁹²⁾. Ces deux auteurs auraient exprimé sur les

(186) *Περὶ τῆς Λακεδαιμονίων πολιτείας*, in *Misc.*, pp. 652-667, et *Περὶ τῆς Ἀθηναίων πολιτείας* in *Misc.*, pp. 642-652. V. également, pp. 667-671.

(187) V., par exemple, les excellentes pages sur les rapports des Grecs et de la mer, in *Misc.*, pp. 761-769.

(188) H.G. BECK, *op. cit.*, p. 73.

(189) V. MÉTOCHITE, *Misc.*, chap. 82 et 83.

(190) MÉTOCHITE, *Προσβευτικός*, in SATHAS, *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη* (t. I), pp. 154-193.

(191) Id., *Proemium*, in SATHAS, *op. cit.*, pp. 193-195.

(192) N. SVORONOS, *Le serment de fidélité à l'empereur byzantin*, in *A.C.I.E.B.* (1948), pp. 193-197.

rapports du basileus et de ses sujets des opinions personnelles, plus originales en tout cas que celles de la grande majorité des écrivains de leur temps. Peut-être ce jugement favorable doit-il être nuancé. Il convient de remarquer, au préalable, que le basileus nicéen et le grammairien contemporain d'Andronic II vécurent dans un cadre géographique différent, respectivement dans l'empire réduit à son expression asiatique et dans la capitale reconquise, et à un demi-siècle d'intervalle. Une coupure plus nette encore les sépare, celle de la crise unioniste du règne de Michel VIII, qui marque une transformation du climat intellectuel et moral. Ce point ne doit pas être perdu de vue.

La personnalité de *Théodore II Lascaris*, monarque autoritaire et philosophe est connue ⁽¹⁹³⁾, moins peut-être qu'on ne le croit. Un traité inédit, par lui composé, et dont la majeure partie est contenue dans de nombreux manuscrits du fonds grec de la Bibliothèque nationale de Paris, tendrait à le prouver ⁽¹⁹⁴⁾. Son titre évoque « les rapports des maîtres et des esclaves » ⁽¹⁹⁵⁾. Il faut entendre « les rapports du souverain et des sujets ». L'argumentation est, en apparence, aisée à résumer. L'amitié du monarque est un bienfait de Dieu. En la gagnant, on acquerra toutes les vertus souhaitables, car le basileus est un reflet divin. Le sujet sera devenu, au sens profond du mot, vertueux, et sa quête du bonheur sera, par là même, achevée. Mais ce thème simple comprend également des variations sur les devoirs respectifs du souverain et des sujets. La formule « Donne et reçois » (δότης καὶ λαβέτω) les résume. Le sujet donne; en fait, il se donne au basileus. En contrepartie, ce dernier doit accorder son amitié, dès lors que le sujet se sera entièrement soumis à lui. On voit bien que, malgré les apparences, l'accent est mis sur les devoirs du sujet, qui se résument dans celui d'être sujet. Mais il est vrai que celui-ci en tire certains avantages. En particulier, le basileus devra, si la chose est nécessaire, sacrifier sa vie pour le défendre. En fait, il semble bien que le sujet soit la traduction mineure d'entités plus nobles, la nation et la patrie (γένος πατρίς). Cette interprétation n'est ni complètement, ni unanimement adoptée. Selon M. Svoronos, Théodore II admet l'existence d'un véritable contrat bilatéral entre le monarque et ses sujets ⁽¹⁹⁶⁾. Cette assertion s'intègre dans une thèse plus générale du même auteur, qui affirme l'existence d'une féodalité byzantine en plein épanouissement aux XIII^e et XIV^e siècles ⁽¹⁹⁷⁾. Elle appelle, nous semble-t-il, quelques observations. L'interprétation très juridique que M. Svoronos donne du traité ne paraît pas correspondre exactement ni au ton général de l'exposé, ni à ce que

(193) V. PAPADOPOULOS, *Théodore II Lascaris, empereur de Nicée*, Paris, 1908.

(194) V. les manuscrits suivants : *Paris. sup. gr.* 37 ; *Paris. sup. gr.* 472 ; *Paris. gr.* 1193 ; *Paris. gr.* 3648. D'autres manuscrits nous sont demeurés inaccessibles : *Ambros.* 917 (c. 308 inf.) et *Scorial.* Y.1.14.

(195) V. par exemple, *Paris. gr.* 3648, f^o 51 v^o, et *Paris. sup. gr.* 472, f^o 61 v^o : Τοῦ αὐτοῦ Θεοδώρου Δούκα τοῦ Λάσκαρι τοῦ υἱοῦ τοῦ ὑψηλοτάτου βασιλέως κυροῦ Ἰωάννου τοῦ Δούκα ποτὶ τὸν Μουπάδωνα κυρὸν Γεώργιον ἑρωτήσαντα ὁποίους δεῖ εἶναι τοὺς δούλους εἰς τοὺς κυρίους καὶ τοὺς κυρίους εἰς τοὺς δούλους.

(196) SVORONOS, *art. cit.*, p. 196.

(197) V. *infra*, p. 41 et ss.

nous connaissons de la personnalité et du comportement du basileus nicéen. Celui-ci a incontestablement subi l'influence d'Aristote (198). Toutefois, et au contraire du Stagyrite, il donne de l'amitié une définition s'appuyant plus sur l'utilitarisme que sur l'éthique. La rhétorique du traité ne doit point dissimuler en effet son caractère tout pratique (199). La date de rédaction de l'ouvrage (1254) et la personnalité du destinataire (Georges Mouzalon, le futur régent de l'empire) laissent présumer qu'au seuil de son règne Théodore II avait voulu dresser un projet de gouvernement fondé, sinon sur un pacte social, du moins sur une vertu à la fois plus chrétienne que la crainte et qui comportât une résonance philosophique, l'amitié.

Il est remarquable, en outre, que l'*Oraison funèbre* de Jean III Vatatzès, rédigée par Acropolite à la demande de Théodore II, contienne un portrait du souverain idéal directement inspiré du « gouvernant parfait », du philosophe-roi platonicien (200).

Acropolite défend également le caractère unitaire de l'Etat : il n'y a qu'un seul empire byzantin, dont l'empire de Nicée est le digne successeur (201). Ajoutons que Théodore II mena une politique autoritaire et à tendance centralisatrice, tout à fait opposée aux intérêts de la haute noblesse. Il estimait qu'aux nobles suffisaient « leurs titres de gloire et de noblesse » (202). Enfin, et c'est l'ultime objection, le centre de l'exposé, dans le traité, est occupé par la personne du basileus, et c'est par rapport à elle que sont définis les devoirs des sujets. On ne voit nulle part de contrat librement consenti entre les deux parties. La même observation peut être faite à propos de l'ouvrage de Manuel Moschopoulos, qui va retenir notre attention.

Manuel Moschopoulos présente avec Thomas Magistros de nombreux points communs. Grammairien de talent, il fut également le savant commentateur de Pindare, d'Euripide, d'Hésiode, de Théocrite et de bien d'autres auteurs de l'Antiquité (203). Sa *Correspondance* obéit aux règles de l'épistolographie byzantine et n'a rien que de très banal (204). Mais, contemporain d'Andronic II, Moschopoulos a dédié à ce basileus un petit

(198) La *Morale à Nicomaque* (1158 b-1161 b) et la *Grande Morale* (1211 b) ont exercé une influence directe sur cet ouvrage du basileus lascaride, comme sur le traité *De l'unité de la Nature*, du même auteur. V. également E. LAPPA-ZIZICAS, *Un traité inédit de Théodore II*, in *A.C.I.E.B.* (1948), pp. 119-126, surtout pp. 124-126. Mais on décèle également des emprunts au stoïcisme et au néo-platonisme.

(199) Sur l'importance des préoccupations d'ordre pratique, v. LAPPA-ZIZICAS, art. cité, p. 121.

(200) ACROPOLITE, *Epitaphios*, in *Opera* (t. II), pp. 14-29, particulièrement pp. 27-28. V. également V. VALDENBERG, *Notes sur l'Oraison funèbre de Jean Vatatzès*, in *B.Z.*, pp. 91-95, surtout p. 93.

(201) ACROPOLITE, *op. cit.*, p. 27.

(202) M. GUILLAND (*Polit. intér.*, p. 34) a pu justement écrire que Théodore fut fidèle « à la tradition des empereurs byzantins qui s'opposaient à l'aristocratie et à ses tendances féodalisantes ». Pour un point de vue analogue, v. A. GARDNER, *The Lascarids of Nicaea*, p. 180 et ss.

(203) Sur Moschopoulos, v. KRUMBACHER, *op. cit.*, p. 547.

(204) Il est vrai que le recueil de ses Lettres est des plus minces. On n'en connaît que huit : v. N. SVORONOS, *Le serment de fidélité à l'empereur byzantin*, in *R.E.B.* (1951), p. 130, n. 2, et VERPEAUX, *op. cit.*, p. 63.

traité qui intéresse, comme ceux de Magistros, l'histoire des idées politiques. Le titre (*Sur le serment*) paraît singulièrement modeste. Ce n'est qu'une apparence. Ce court ouvrage⁽²⁰⁵⁾ comporte deux parties, qui épousent la dialectique de l'auteur. Moschopoulos note que les sujets en entrant au service de l'empereur (c'est-à-dire les fonctionnaires, les dignitaires, voire les mercenaires), s'engagent envers lui par un lien personnel. C'est le premier point. Nous devons nous y arrêter. M. Svoronos, avec l'optique qui lui permit d'analyser le traité de Théodore II, estime que cet engagement a « le caractère bilatéral de l'engagement féodal »⁽²⁰⁶⁾. La contrepartie des services rendus par les sujets résiderait dans le « salaire » (μισθός), le bénéfice en langage féodal⁽²⁰⁷⁾. Moschopoulos, par ailleurs, essaie de concilier l'inconciliable. Il distingue les serviteurs de l'empereur, attachés à la personne de ce dernier par un lien *personnel*, de tous les sujets de l'empire, liés, non à la personne de *basileus*, mais au concept par lui représenté, la Loi. Si l'engagement personnel est particulier aux serviteurs du prince, le serment politique (ὄρκος πολιτικός) constitue le lien qui unit l'ensemble des Byzantins au basileus. Il paraît logique de déduire que les serviteurs de l'empereur voient leur dépendance à l'égard du pouvoir accrue, car les fonctionnaires, par exemple, prêtent un double serment de fidélité, comme fonctionnaires et comme sujets (ὄρκος βασιλικός et ὄρκος πολιτικός).

Quelle conclusion M. Svoronos tire-t-il de l'exposé de Moschopoulos ? L'idée de *politéia*, menacée par les tendances décentralisatrices de l'empire, aurait toutes les faveurs de Moschopoulos, et c'est à la *politéia*, non à la personne de l'empereur, que le serment aurait été prêté⁽²⁰⁸⁾. La *politéia*, c'est-à-dire l'Etat, la forme du gouvernement. Soit dit en passant, l'affirmation de M. Svoronos selon laquelle l'idée de *politéia* n'aurait été vivante que dans les premiers siècles de l'empire⁽²⁰⁹⁾ est contestable, car elle n'est ignorée ni de Léon VI, au x^e, ni de Constantin IX au xi^e⁽²¹⁰⁾. La *politéia* appartient donc toujours à l'idéologie politique byzantine. Seulement, Moschopoulos écrit au tournant du xiii^e et du xiv^e siècle, à une époque où le pouvoir impérial, ébranlé par les échecs de la politique religieuse de Michel VIII, avait gaspillé son prestige. En donnant au concept d'Etat la prééminence, il ne prétendait pas faire disparaître la personne impériale, mais lui redonner ce caractère religieux et intangible qu'elle avait perdu. Le basileus ne disparaît pas derrière l'Etat : il se

(205) Le traité a été édité dans les *Studi di Filologia classica* (1902), pp. 64-68.

(206) SVORONOS, *Le serment de fidélité*, in *A.C.I.E.B.* (1948), p. 196.

(207) *Id.*, *ibid.* Quel sens faut-il donner au mot μισθός ? Il semble qu'il s'agisse de la protection, de l'amitié, au sens aristotélicien, du basileus. Rien de commun, en tout cas, avec le *beneficium* occidental. D'abord, parce que le mot, avec son sens technique occidental, est inconnu de la terminologie byzantine. Ensuite, parce que, sous les Paléologues, on note un retour très net à la tradition hellénique, aux sources hellénistiques. On commente, on retrouve, mais l'imagination créatrice est restée, dans le domaine juridique, singulièrement stérile.

(208) SVORONOS, art. cité, p. 197.

(209) *Id.*, *ibid.*

(210) LÉON VI, *Proemium* des Nouvelles, pp. 4-9, et CONSTANTIN IX, *Nov.* in *Jus graeco-rom.*, app. 5, t. 1, p. 619.

confond avec lui. Il n'y a point de pacte passé entre le basileus et l'ensemble de ses sujets, ni de contrat bilatéral, *a fortiori* « d'engagement féodal » des serviteurs envers leur impérial maître. En effet, la dévaluation des titres, la désorganisation des services publics étaient telles que les titres et les fonctions ne suffisaient désormais à assurer ni la marche normale du gouvernement, ni le minimum d'attachement requis aux institutions de l'empire. Pour employer une métaphore chère aux Byzantins, le « navire impérial » continue à voguer, le pilote (le basileus) est toujours présent, mais le bateau est démâté et surtout l'équipage est incomplet et novice. Le basileus n'avait plus que l'arme du serment pour contraindre à la fidélité des serviteurs douteux. On sait avec quelle fréquence il en usa ⁽²¹¹⁾. A cet égard, le traité de Moschopoulos n'innove point : il se contente de justifier une pratique séculaire avec une grande richesse d'arguments, où l'influence d'Aristote se fait nettement sentir ⁽²¹²⁾.

Nous aurons souvent l'occasion de remarquer combien les Byzantins marquèrent de l'attachement à l'institution impériale et peu de constance dans leur fidélité à la personne de leurs princes. Le problème dynastique fut, sous les premiers Paléologues, d'une gravité exceptionnelle, sans que la forme même de l'Etat fût jamais contestée. Mais les incertitudes qui compliquaient le premier ne pouvaient qu'affaiblir le pouvoir. Moschopoulos propose une explication des mécanismes du gouvernement impérial, mais surtout un remède propre à assurer la stabilité dans l'Etat. Le véritable bénéficiaire du système exposé par Moschopoulos est, en effet, le basileus et, *par conséquent*, l'Etat, que l'on ne saurait discriminer. Il y a là un enchaînement logique, et non une différenciation. Quant aux serviteurs et à l'ensemble des sujets, s'ils s'engagent, et on peut noter que ce qui les distingue c'est la technique et non l'essence de leur engagement, ils le font par utilitarisme. Mais il paraît difficile d'analyser les bienfaits du prince comme la stricte contrepartie de leur fidélité accrue. L'exposé de Moschopoulos démontre, tout au contraire, que les labeurs et les peines des hommes doivent être sacrifiés à la sauvegarde du principe moniste impérial, représentation inégalable de la majesté divine.

SECTION III.

Le régime des Zélotes et l'idée démocratique dans l'empire byzantin au XIV^e siècle.

La sédition des Zélotes présente un égal intérêt pour l'historien et le sociologue. Il est malaisé de rattacher ce mouvement insurrectionnel à

(211) V. *infra*, p. 61.

(212) Le gouvernement modéré et équilibré souhaité par Moschopoulos doit également s'inspirer, pour partie, de l'idéal isocratique.

une idéologie quelconque (213). On s'accorde, le plus souvent, à reconnaître, après les auteurs byzantins du ^{xiv}^e siècle, que les Zélotes établirent un régime *démocratique*. La difficulté majeure est de savoir ce que représentait le mot de démocratie pour les contemporains de Cantacuzène (214). On peut, en simplifiant, distinguer deux courants. Le premier reflète l'opinion commune, celle de la noblesse et celle des membres de la classe moyenne. Une anecdote contée par Cantacuzène la résume (215). La jalousie d'Anne de Savoie contre Irène, l'épouse de Cantacuzène, avait diminué l'engouement de la basilissa pour le grand domestique. Les courtisans s'enhardirent à lui montrer de la froideur, et l'un d'eux en vint même à prétendre qu'un dignitaire inférieur avait le droit, s'il avait quelque chose à dire, de prendre la parole avant les plus hauts dignitaires. Les amis de Cantacuzène, membres de la haute noblesse, se récrièrent : « Mais c'est faire de l'empire des Romains une démocratie, si le premier venu peut exprimer son sentiment et prétend l'imposer à ceux qui ont de l'expérience. » (216). Ainsi, pour Cantacuzène, qui est un grand seigneur, la démocratie est, avant tout, le contraire de la hiérarchie, en d'autres termes, le désordre. Un second courant a une source antique. Pour Grégoras, pour Métochite, la démocratie par excellence, c'est la démocratie athénienne. Mais, doctes ou ignorants, dignitaires ou marchands, les Byzantins accordaient au mot « démocratie » une nuance péjorative, soit par l'effet de la conscience de classe, soit qu'ils ne reconnussent point dans les événements contemporains la marque de la sagesse et de l'histoire antique. C'est pourquoi nous voyons dans le même temps Cantacuzène abominer les Zélotes, comme une manifestation de l'esprit démocratique, et Grégoras les exécrer, parce que le régime qu'ils avaient institué « ne rappelait aucune forme de *politéia* et qu'il s'agissait d'une sorte d'ochlocratie étrange » (217).

Il eût été souhaitable que les Zélotes aient pris soin de définir les buts de leur action. Ils ne l'ont pas fait, peut-être précisément parce qu'ils n'avaient point de programme politique. Traditionnellement, on admettait que le discours prononcé par Nicolas Cabasilas devant les tribunaux (218) reflétait les idées des Zélotes, afin de les mieux condamner (219). Sevtchenko a récemment fait justice de ces affirmations (220). Il est cependant intéressant de déterminer si les Thessaloniciens aisés, à l'image de Cabasilas, pensaient réellement que les Zélotes fussent des démocrates. Cydonès salue en ces termes leur chute survenue en 1350 : « Ils (les Zélotes)

(213) Sur l'aspect politique de la sédition des Zélotes, v. *infra*, p. 143 et ss.

(214) V. le travail utile de G. BRATIANU, *Démocratie dans le lexique byzantin à l'époque des Paléologues*, in *Mémorial Louis Petit*, pp. 32-40.

(215) CANTAC., III, 21.

(216) *Ibid.*

(217) GRÉG., II, 795-796.

(218) Nicolas CABASILAS, *Logos*, Paris. gr., 1213, f° 245 v°.

(219) Tafrali le pensait, v. TAFRALI, *Thessalonique au XIV^e siècle*, p. 261, n. 2, et, tout récemment encore, M. BARKER, *op. cit.*, p. 187.

(220) V. SEVTCHENKO, in *D.O.P.* (1957), p. 79 et ss.

remplissaient tout de carnage et de troubles, livraient à l'ennemi ceux dont ils prétendaient prendre soin et *refusaient de laisser régner celui qui les aurait entravés*, afin de pouvoir, eux, commettre impunément des actes dont le seul récit fait frémir, et voir les autres subir les souffrances de ceux qui sont châtiés chez Hadès. » (221). La vigueur du ton employé est explicable : Cydonès avait durement payé dans ses biens sa fidélité à Cantacuzène (222). Mais il est évident que le grief majeur qu'il adresse au mouvement des Thessaloniciens est de s'être affranchi de toute autorité extérieure à eux, et surtout de l'autorité monarchique. Remarquons-le, Cydonès n'invoque pas l'autorité légitime, mais bien l'homme providentiel, sans qu'il s'embarrasse de subtilités juridiques. En fait, il raisonne, ou plus exactement réagit, comme Grégoras. L'empereur est un principe d'ordre; refuser d'obéir aux injonctions du pouvoir, c'est créer le désordre et susciter le crime. La démocratie se confond, en réalité, pour lui, avec l'anarchie. Mais Cydonès, sans bien s'en rendre compte, apprécie le mouvement des Zélotes, non sur le plan politique, mais sur le plan *social*. La meilleure preuve en est, ainsi que nous le verrons, que les Zélotes marquèrent un constant attachement à la dynastie des Paléologues et une opposition déterminée envers l'usurpateur Cantacuzène.

*
* *

L'essence du pouvoir impérial est exactement définie par la nature royale du fils de Dieu. Celle-ci, incontestée, est unique. A cette unicité, certaines personnes élues participent, en reçoivent le reflet et le transmettent à la pluralité, au multiple. Ainsi, l'écu, le basileus en l'espèce, procède à la fois de l'unique et du multiple. Mais comme il est *librement* choisi, il ne peut être révoqué, car, s'il l'est, s'il est vaincu, déchu, c'est évidemment qu'il n'avait point été choisi. L'imposteur n'est point le reflet de l'unique. Le curieux est que l'exégèse christologique disparaissait derrière l'expression brutale des volontés humaines. La théologie de l'Histoire se résumait, pour les Byzantins, en un fatalisme, mais un fatalisme tempéré, car les spéculations intellectuelles auxquelles ils s'adonnaient se doublaient de préoccupations plus modestes et quotidiennes. Au basileus, il était demandé de manifester dans son gouvernement les vertus dont sa piété le rendait digne. La construction logique est impeccable : si le basileus n'est pas pieux (223), il ne peut faire le bonheur de ses sujets. Or, et ce point serait à approfondir, il y eut toujours, dans la littérature

(221) Démétrios CYDONÈS, *Correspondance*, Lettre à Jean Cantacuzène (a. 1350), n° 4, p. 8 (éd. Cammelli).

(222) CAMMELLI, *Demetrii Cydonii ad Joannem Cantacuzenum oratio*, in *Byz. Neugr. Jahrb.* (1923), p. 70.

(223) On notera que l'épithète la plus fréquemment décernée au basileus est celle de « pieux » (εὐσεβής), v. *infra*, p. 93.

byzantine, un courant eudémoniste qui n'était pas sans quelque teinte de paganisme.

Mais l'appartenance de la majorité de nos auteurs à un laïcat bien différent du laïcat occidental donne à leurs œuvres un accent particulier. Le *laïcus* ne participe point à la culture de l'Occident médiéval, car, au sens le plus profond du mot, il est *illettré* (224). A Byzance, il en allait tout autrement, l'élite des dignitaires et des hauts fonctionnaires était avide des choses de l'esprit. Un lien très étroit unit ainsi la puissance ecclésiastique et la puissance séculière. Une égale connaissance des problèmes d'ordre temporel et d'ordre spirituel s'établit, et aussi un véritable équilibre. Les Byzantins en venaient, tout naturellement, à admettre l'intangibilité des pouvoirs, à reconnaître tous les avantages nés de leur stabilité. C'est elle qui devait être préservée. Aussi, le problème de la source et de la nature du pouvoir ayant été, une fois pour toutes, résolu, nos auteurs se plaisent à mettre en évidence les caractères que, selon eux, doit revêtir l'action du pouvoir impérial. Le basileus prépare les âmes des orthodoxes à l'éternité, mais il doit aussi assurer à ses sujets la sécurité, l'ordre, la tranquillité durant leur vie terrestre. On ne lui demande ni plus ni moins : il est inspiré, mais il est homme, avec ses qualités et ses défauts. Mais, par son élection, il est *inégalable* et superlativement doué. C'est assez dire que les théories féodales de l'Occident médiéval n'ont point leur place ici, qu'elles sont, profondément, inconcevables.

La monarchie était donc unanimement acceptée. Cela était naturel, car les Byzantins résolvaient leurs problèmes politiques en termes théologiques, et, sur ce plan, la certitude était atteinte. Ce sentiment monarchique était si unanimement ressenti que nos auteurs croient bon de le signaler, au détour d'une phrase, au terme d'une période, qui ne sont pas nécessairement les plus longues. « Le basileus règne. C'est bien ! Mais qu'il gouverne ! » Ainsi peut-on résumer le vœu commun à tous les Byzantins. Pour un Magistros, un Métochite, le pragmatisme, au sens où l'entendait Quintilien, doit s'appuyer sur l'utilitarisme. Nous quittons insensiblement, bien que ces auteurs soutiennent, de bonne foi, le contraire, le domaine de la morale politique pour participer à la défense d'intérêts privés. Une bonne dose d'égoïsme est nécessaire pour assurer le salut de l'Etat. Les inégalités sociales sont, d'ailleurs, naturelles. Si tel était le raisonnement des élites byzantines, et pas seulement des dignitaires, quelle étrange contradiction ! *En principe*, tous les sujets sont égaux par rapport au basileus. Cependant, les inégalités sociales exaspérées trouvent des apologistes. Le pouvoir impérial est, dès lors, ébranlé dans ses assises les plus profondes.

Lui-même est reconnu et révééré, mais non plus craint. Le symbole monarchique perd de plus en plus de sa signification. On demande au basileus d'assurer la défense et la police de l'Etat, alors que ce dernier

(224) V. Y. CONGAR, *Notes sur le schisme oriental*, p. 37.

est en proie à des querelles intestines. Le nationalisme byzantin est chanté dans le temps où la cohésion nationale est compromise. Le rôle du basileus apparaît comme devant être considérable. Arbitre ou chef de parti ? L'alternative comporte des dangers certains. La question est de savoir avec quelles armes le basileus les peut réduire. Nous allons tenter d'y répondre.

CHAPITRE II

LES SOURCES DU POUVOIR IMPÉRIAL

Le principe de la légitimité ne triompha que lentement à Byzance, après de cruelles péripéties. Au cours des premiers siècles, le pouvoir impérial s'appuyait plus aisément sur le fait, entendez l'usurpation, que sur le droit, le principe successoral. La civilisation byzantine, la remarque est classique, est le fruit de la synthèse gréco-romaine et orientale. Ces caractères se retrouvent, sous les premiers Paléologues, mais altérés inégalement. Un quatrième élément avait fait son apparition, l'orthodoxie, dont l'importance grandira sans cesse.

Ainsi, le basileus est, à la fois, l'élu de Dieu et le successeur des empereurs romains⁽¹⁾. Mais les Romains n'avaient pas su organiser la succession au trône. L'affirmation du droit s'était inclinée devant le triomphe du fait : l'armée *voulait* l'empereur. Dans la mesure où le pouvoir impérial eut, à Byzance, d'autres origines, on peut dire que l'influence romaine perdit de sa force. La faiblesse de l'armée byzantine, la pauvreté du recrutement national, aux XIII^e et XIV^e siècles l'empêchèrent de jouer un rôle politique important et la confinèrent, sur le plan constitutionnel, dans la place médiocre d'un témoin le plus souvent passif. Il est vrai que, par ailleurs, l'élection n'apparaît plus, à cette époque, comme la source essentielle du pouvoir impérial (sect. I).

En effet, la transmission était réglée, depuis le IX^e siècle, par le principe héréditaire, et ce dernier n'a triomphé que par le jeu de l'association à l'empire (sect. II). Mais la force du droit successoral, si grande fût-elle, ne suffit point à expliquer cette extraordinaire stabilité dynastique de près de six siècles⁽²⁾. En vérité, les Byzantins justifiaient ainsi le pouvoir du basileus : il était l'élu de Dieu et le glaive de l'orthodoxie. Mais le choix divin doit être prouvé. Cette preuve, le couronnement la donne et le patriarche de Constantinople la produit (sect. III). Ainsi le couronnement et la capitale de l'empire consacrent le pouvoir du basileus. Le rapprochement avec la Rome médiévale est, à cet égard, instructif. Rome

(1) V. OSTROGORSKY, *The byzantine emperor and the hierarchical order*, in *Slavonic Review* (1956), pp. 1-14.

(2) De 867 à 1453, six dynasties se succédèrent, dont quatre totalisent 548 ans.

légitima les avènements impériaux, mais « ne sut point donner une image concrète de l'empire » (3); son rôle est singulier, non point œcuménique. A Constantinople, tous les éléments de la population participaient à l'élection du basileus. Il n'en est plus ainsi sous les premiers Paléologues : le patriarche définit, pendant la cérémonie du sacre et du couronnement, l'image du basileus : il est l'élu de Dieu, et celle de l'empire : il est le siège de l'orthodoxie. Ainsi, les destins de la Rome pontificale et de la « Nouvelle Rome », après bien des siècles, finissaient-ils par se rapprocher.

SECTION PREMIÈRE.

L'élection.

La souveraineté impériale avait, juridiquement, deux sources : le choix divin et la délégation populaire. Cet héritage romain fut progressivement subtilisé. D'une part, la communauté des habitants de l'empire remit ses pouvoirs, afin qu'ils en disposassent, à deux corps électoraux, le sénat et l'armée, auxquels vint s'adjoindre, mais de manière moins formelle, le peuple de Constantinople (4). Le choix divin demandait, d'autre part, à être interprété. Les organes constitutionnellement dépositaires de la souveraineté populaire étaient, par leur précellence, tout désignés pour révéler la volonté divine. Mais si leur accord était nécessairement et en théorie parfait, il en alla tout autrement dans la pratique. Les premiers siècles de l'empire virent, le plus souvent, l'armée imposer sa volonté au sénat et au peuple (5). Notre objet n'est point de décrire les péripéties au milieu desquelles l'un ou l'autre de ces corps électoraux fit prévaloir son exégèse. Nous déterminerons simplement la place de l'élection comme source du pouvoir impérial *sous les premiers Paléologues*. Or, les opinions les plus contradictoires sont, sur ce point, émises. Pour Paillard, la force des Paléologues ne réside point dans une « vague tendance à l'hérédité », mais bien dans l'élection populaire dont ils sont issus (6). Bury n'est pas loin de partager son avis, lorsqu'il soutient que l'armée exerça son droit électoral jusqu'au bout (7); mais il résume l'élection dans *un* corps électoral. Charanis est plus nuancé encore, qui note la permanence du principe électif, mais reconnaît l'importance considérable du principe héréditaire (8). Pour Treitinger, la participation électorale de l'armée, du sénat et du

(3) R. FOLZ, *L'idée d'empire en Occident*, p. 186.

(4) V. BURY, *The constitution of the later roman empire*, p. 9.

(5) Sur le rôle respectif de l'armée, du sénat et du peuple dans les élections impériales, v. BRÉHIER, *Institutions*, pp. 6-8, 11, et surtout TREITINGER, *Oströmische Reichsidee*, p. 18.

(6) PAILLARD, *Hist. de la transmission du pouvoir impérial*, pp. 492-495. L'auteur voit essentiellement dans l'empire byzantin le successeur de l'empire romain, d'où une certaine étroitesse de vues.

(7) BURY, *op. cit.*, p. 13 et ss. Du moins, le grand historien reconnaissait-il que l'association avait quelque peu modifié le principe électif.

(8) CHARANIS, *Internal strife at Byzantium*, in *Byz.* (1940-1941), p. 221.

peuple était, dans les derniers siècles, toujours juridiquement requise, mais, en réalité, leur rôle était insignifiant⁽⁹⁾. Bréhier se contentait de souligner la permanence du rite, laconiquement⁽¹⁰⁾. Le Professeur Guiland n'est qu'en apparence plus prolix : il met en évidence le principe héréditaire, mais note que « l'héritier présomptif devait être investi du pouvoir *en vertu d'une sorte d'élection* à laquelle prenait part le sénat, l'armée et le peuple, et que confirmait dans *un certain sens* le patriarche »⁽¹¹⁾. Cette ambiguïté n'est qu'apparente, et, sans doute, M. Guiland juge-t-il que l'élection recouvrait une réalité brutale et sans nuances. Nous n'en disconviendrons pas, mais l'éminent byzantiniste nous paraît surtout apprécier le rôle politique des corps électoraux, mais non leur fonction purement constitutionnelle et replacée dans le cadre de la complexe doctrine impériale⁽¹²⁾. Nos recherches sont limitées, dans les lignes qui suivent, à cette dernière. Relevons, enfin, l'opinion d'un historien qui s'est récemment penché sur la question. L'élection est, pour M. Svoronos, un acte purement symbolique : le principe demeure, certes, mais inefficace en regard du principe héréditaire, dont l'importance n'a cessé de croître⁽¹³⁾. Que conclure ? *Seule, une minutieuse étude des textes permettra d'apprécier l'exacte importance des corps électoraux et de leur rôle aux XIII^e et XIV^e siècles*. Il paraît, en effet, de mauvaise méthode de raisonner à partir de témoignages non contemporains. La permanence séculaire d'une institution ne correspond pas nécessairement à l'immutabilité de ses formes. Le témoignage d'un homme du XIV^e siècle ne doit pas être *nécessairement* analysé à la lumière de l'histoire institutionnelle des XI^e et XII^e siècles. Dans le cadre chronologique restreint que nous avons choisi, nous devons, en d'autres termes, faire d'abord œuvre d'historien, afin de déterminer des données sûres et utiles au juriste.

L'élection s'est essentiellement et normalement traduite par l'élévation du basileus sur le pavois et par les acclamations. Il faut, par ailleurs, déterminer dans quelle mesure l'accession au trône de Michel VIII Paléologue et celle de Jean VI Cantacuzène ont été les fruits de l'élection.

1. — L'ÉLEVATION SUR LE PAVOIS ET LES ACCLAMATIONS.

L'origine du rite de l'élévation du basileus sur le pavois trouve peut-être sa source dans une coutume spécifiquement germanique⁽¹⁴⁾. Elle était accompagnée, dans les premiers siècles de l'empire, de la remise à l'empereur d'un *torques*, d'une chaîne d'or, dont ce dernier enserrait son

(9) TREITINGER, *op. cit.*, p. 251, n. 8.

(10) BRÉHIER, *Institutions*, p. 6.

(11) GUILLAND, *Études byz.*, p. 210.

(12) Sur le rôle politique des organes constitutionnels, v., *infra*, chap. IV, p. 113 et ss.

(13) SVORONOS, *Le serment de fidélité dans l'empire byzantin*, in *R.É.B.* (1951), surtout, pp. 117, 123, 125.

(14) V. TREITINGER, *op. cit.*, p. 22, n. 59.

chef⁽¹⁵⁾. Les deux opérations étaient connexes et précédaient la cérémonie religieuse du couronnement. Elles avaient pour objet de faire de l'empereur le Commandant en chef de l'armée. Ce caractère militaire était encore accentué par les circonstances de la cérémonie. Elle se déroulait au milieu des soldats rassemblés et, le plus souvent, sur le Champ de Mars⁽¹⁶⁾. Ainsi, l'armée paraissait-elle avoir imposé le basileus avant même que les autres corps aient pu donner leur avis. Le sénat et le peuple se contentaient d'entériner ce choix⁽¹⁷⁾ par leurs acclamations. La description que nous donnent de cette cérémonie, au XIV^e siècle, le traité *Des offices* du pseudo-Codinos et les sources narratives est bien différente. Certes, le rite de l'élévation est conservé : le *Skylitzès* de Madrid (XIV^e)⁽¹⁸⁾ nous en restitue l'image exacte et, semble-t-il, immuable. Mais des différences considérables n'en existent pas moins. Ainsi, le pseudo-Codinos affirme bien que la cérémonie de l'élévation sur le pavois précède le couronnement du basileus par le patriarche, mais sa description montre que les participants et, dans une certaine mesure, la signification de l'acte ont changé. Son témoignage est, sur ce point, corroboré par celui de Cantacuzène. La différence réside en ceci : la part prise par les militaires à la cérémonie est plus faible. En effet, après avoir placé le nouveau basileus sur le bouclier, le patriarche et le père de l'élu⁽¹⁹⁾ saisissent un coin du bouclier, les dignitaires civils et les chefs militaires, l'autre partie et les côtés. Ils élèvent ensuite le bouclier de telle sorte que le peuple et l'armée puissent voir et acclamer le basileus⁽²⁰⁾. Quelle signification donner à cet antique usage ainsi modifié ? Syméon de Thessalonique, au XV^e siècle, donne le commentaire suivant : le pavois est un bouclier de soldat, ce sont les dignitaires qui le soulèvent. L'empereur est, en même temps, acclamé par l'armée et le peuple, ce qui fait de lui le général en chef et le roi du peuple, le basileus⁽²¹⁾. Pour Syméon, l'élévation sur le pavois est un acte à la fois civil et militaire⁽²²⁾. Cette interprétation est généralement adoptée⁽²³⁾. Elle ne nous paraît pas cependant absolument satisfaisante. En effet, le rite de l'élévation se situe

(15) Il s'agit bien d'un couronnement, mais il est impossible d'affirmer qu'il fût indispensable. Sur le *torques*, v. le résumé de la Communication d'Ensslin, in *A.C.I.E.B.* (1939), p. 17.

(16) V. O. SICKEL, *Das byz. Krönungsrecht*, in *B.Z.* (1898), pp. 511-557, surtout p. 521.

(17) Contrairement à une opinion répandue (v., par ex., BRÉHIER, *Institutions*, pp. 7, 182), nous estimons que le sénat n'a point eu d'activité électorale précise ni importante. Il a le plus souvent souscrit au choix de l'armée. Nous espérons consacrer à ce sujet une étude particulière.

(18) Bréhier, date, à tort, le *Skylitzès* de Madrid du XIII^e siècle, v. BRÉHIER, *Institutions*, p. 7, n. 6.

(19) Ps.-Cod., *De off.*, col. 88. Sans doute, s'agissait-il d'un empereur associé, v., *infra*, p. 54.

(20) Ps.-Cod., *op. cit.*, *loc. cit.*, et CANTAC., I, 196-199.

(21) SYMÉON, *De sacro templo*, col. 352.

(22) Militaire par le seul *objet* (bouclier), non par la qualité des participants, parmi lesquels se trouvent des chefs militaires ; les acclamations de l'armée n'ont, également, pour Syméon, qu'une importance secondaire. En fait, l'archevêque de Thessalonique veut seulement souligner le symbolisme du rite et singulièrement celui de l'objet. Dans cette optique, le rôle électoral de l'armée paraît médiocre.

(23) TREITINGER (*op. cit.*, p. 23) appelle joliment élévation sur le pavois une « pacifique coutume militaire ».

entre deux actes religieux : la remise de la profession de foi impériale au patriarche et au saint-synode et la collation des insignes impériaux. Il est donc étrange que cette cérémonie civile s'insère dans un contexte qui ne l'est point. La présence du patriarche confère, selon nous, à l'élévation un caractère nettement religieux. Il s'agit de la véritable annexion d'un acte païen par l'Eglise, et elle s'est opérée avec d'autant plus d'aisance que le premier couronnement, la remise du *torques*, avait, depuis longtemps, disparu. Ainsi, l'armée ne joue plus, dans le cérémonial de l'élévation, que le rôle d'un témoin. Mais l'a-t-elle toujours joué ? En d'autres termes, l'élévation sur le pavois a-t-elle été la règle dans tous les avènements impériaux, sous les premiers Paléologues ? Il faut répondre par la négative : seuls ont été élevés Michel VIII, Michel IX, Andronic III et Jean VI Cantacuzène (24). Réserveons le cas de Michel VIII et de Jean VI Cantacuzène, tous deux usurpateurs avérés. Nous n'avons de l'élévation d'Andronic III que le témoignage de Cantacuzène. Mais le basileus a composé un petit traité du couronnement impérial plus qu'il n'a voulu décrire les circonstances de celui d'Andronic III (25). L'élévation n'est donc réellement attestée que pour Michel IX (26). Nous n'en déduisons pas qu'elle ne se produisit point pour les autres basileis, mais il faut constater que si les *couronnements* de tous les basileis sont évoqués par les textes, il n'en est point de même des élévations sur le pavois. L'élévation sur le pavois représente donc, *normalement*, un élément important, mais non essentiel, du cérémonial. Nous verrons si, dans les cas d'usurpation, sa place fut, également, secondaire ou majorée.

Si l'armée a perdu, sinon le droit, du moins l'exercice de son droit électoral, que dire du peuple et surtout du sénat ? Passe encore pour le peuple, qui accourut toujours à Constantinople au secours du vainqueur et ne fut jamais qu'un témoin. Il donnait les répons dans la liturgie du couronnement et joignait ses acclamations à celles de l'armée, lors de l'élévation sur le pavois. Ce respect du rite n'impliquait point, cela va sans dire, une réelle initiative. Le peuple (27) se bornait donc à manifester sa liesse, mais qu'en était-il du sénat ? Fait troublant, le pseudo-Codinos ne le mentionne point dans sa description des cérémonies du sacre (28). Ce mutisme contraste singulièrement avec la prolixité du *Livre des Cérémonies*. Sans doute, la décadence de l'institution sénatoriale, dès la fin du XIII^e siècle, en est-elle la cause (29). Un cas, cependant, prête à

(24) Bréhier omet, sans doute est-ce un simple oubli, de citer Cantacuzène (v. BRÉHIER, *Institutions*, p. 7, n. 7).

(25) Cantacuzène corrobore, la chose est fréquente, le pseudo-Codinos. Sur l'influence possible du premier sur le second, v. p. 161.

(26) PACHYM., I, 196 et ss.

(27) C'est apparemment le peuple, dans le sens constitutionnel, le *λαος*, qui prête serment de fidélité au basileus (v. par ex., PACHYM., I, 317-318). Toutefois, pour Grégoras, il s'agit de l'ensemble des Byzantins (*τὸ Ρωμαίων γένος*) (v. GRÉG., I, 109). La dernière explication semble devoir être préférée. V. sur ce point, SVORONOS, art. cité, p. 114.

(28) Sauf une médiocre exception, qui ne concerne point le sénat en tant que corps.

(29) Il est, par exemple, douteux que la *synklétikè problêsis* soit encore formellement requise au XIV^e siècle.

discussion : selon Cantacuzène, le couronnement de Jean V Paléologue aurait été décidé de l'avis commun de la basilissa (Anne de Savoie) et du sénat⁽³⁰⁾. Mais Grégoras propose une autre version, dans laquelle le patriarche Jean XIV Calécas joue le rôle essentiel : il aurait pris l'initiative du couronnement⁽³¹⁾. Cette explication est la plus vraisemblable. Le couronnement est un acte religieux et, nous le verrons, politiquement essentiel. Or le patriarche, qui occupait un place éminente dans le gouvernement de la régence, voulait faire pièce à Cantacuzène, par lui excommunié, et qui venait de chausser les brodequins impériaux. Faire couronner l'héritier légitime des Paléologues, c'était lui opposer, mieux qu'un concurrent, un prince. On comprend bien, en revanche, que Cantacuzène, en butte à l'hostilité des sénateurs⁽³²⁾, leur ait attribué ce coup droit. Au demeurant, l'influence du sénat, organe collégial, paraît avoir été moins grande que celle de certains de ses membres comme conseillers de la basilissa⁽³³⁾.

La participation des trois corps électoraux à l'élection du basileus n'a plus guère, dans les derniers temps de l'empire, qu'une signification symbolique. On peut se demander, il est vrai, si la fréquence des usurpations n'a pas périodiquement et artificiellement redonné vie à l'institution. L'étude des circonstances qui ont entouré les usurpations de Michel VIII Paléologue et de Jean VI Cantacuzène permettront d'en décider.

2. — ELECTIONS ET USURPATIONS.

L'assassinat du régent de Mouzalon permit à Michel Paléologue de manifester à nouveau son génie de l'intrigue et de faire triompher ses ambitions⁽³⁴⁾. Une assemblée tenue dans les derniers jours de novembre 1258 le reconnut comme coempereur⁽³⁵⁾. La composition de cette assemblée est digne d'intérêt. Acropolite mentionne la participation de l'armée et de la noblesse. Il faut entendre : les chefs militaires, les troupes fidèles au Paléologue, et la haute noblesse, celle des *mégistanoi* et des *archontes*⁽³⁶⁾. Mais le sénat est masqué par cette expression d'une politique

(30) CANTAC., II, 218 (a. 1341).

(31) GRÉG., II, 616-617.

(32) V. *infra*, p. 134 et ss.

(33) Niebuhr dut bien le sentir, car, dans sa traduction latine de Cantacuzène, il rend *σύβουλος* par *consiliarii*.

(34) Il avait été successivement nommé grand connétable (ACROP., *Chron.*, p. 134, ligne 10; PACHYM., I, 26; GRÉG., I, 59), régent (ACROP., *Chron.*, p. 156, ligne 19), mégaduc (PACHYM., I, 68) et despote (ACROP., *Chron.*, 159, ligne 4; PACHYM., I, 26; GRÉG., I, 71). On sait que le Paléologue ne ménagea point les promesses de pensions et de dignités à la noblesse, et que l'armée et le peuple bénéficièrent de ses largesses (v. PACHYM., I, 97).

(35) Cette assemblée a peu retenu l'attention des byzantinistes, M. GUILLAND (*Polit. int.*, p. 53) se borne à la mentionner et M. Ostrogorsky garde le silence. Les avis diffèrent sur la date de cette assemblée. Pour M. GUILLAND (*op. cit.*, *loc. cit.*), elle aurait eu lieu au début de décembre 1258, l'élévation sur le pavois serait intervenue au début de janvier 1259, le premier couronnement dans le cours du même mois. M. Dölger, à l'opinion duquel nous nous rallions, fixe la date de l'élévation au 1^{er} décembre. L'assemblée se serait donc tenue peu de jours auparavant (v. F. DÖLGER, *Die dynastische Familienpolitik des K. Michael Palaiologos*, in *B.Z.*, 1940, p. 180). V. la discussion in OSTROGORSKY, *Hist. de l'Etat byz.*, p. 471, n. 1.

(36) ACROP., *Chron.*, p. 156, ligne 19.

de classe, et l'adhésion populaire n'est pas certaine⁽³⁷⁾, en sorte qu'il est difficile d'attacher à la proclamation du Paléologue une signification purement constitutionnelle. La réussite de cette manœuvre *politique* est due à l'intervention du patriarche Arsène, trompé par les protestations loyalistes de Michel. Le 1^{er} décembre 1258, dans le palais de Magnésie, ce dernier était élevé sur le pavois, en présence d'une assistance vraisemblablement restreinte⁽³⁸⁾. Mais le rite de l'élévation sur le pavois ne semble point avoir été, aux yeux de Michel VIII, déterminant, car il n'eut de cesse de se faire couronner par le patriarche⁽³⁹⁾. D'ailleurs, si le couronnement ouvrait l'accès au trône, il était encore nécessaire qu'il se déroulât dans le cadre imposé par la tradition, celui de la capitale. Seul, son second couronnement, en août 1261, fera de Michel VIII Paléologue un empereur byzantin.

Le cas de Jean Cantacuzène est différent. L'armée, la noblesse et le clergé étaient divisés à son sujet⁽⁴⁰⁾. Aussi l'élévation sur le pavois du grand domestique, le 26 octobre 1341, ne peut-elle être interprétée comme la traduction de la volonté divine par les corps traditionnels. De l'aveu même de Cantacuzène, l'intervention des membres de la noblesse sénatoriale fut déterminante⁽⁴¹⁾. D'ailleurs, Cantacuzène est si peu convaincu de la validité de son élection qu'il essaie de justifier son usurpation par d'autres motifs : désir d'exécuter la volonté du défut basileus (Andronic III), existence d'une parenté spirituelle avec ce dernier. Fait remarquable, cependant : Cantacuzène n'a invoqué cette parenté spirituelle qu'après avoir été élevé sur le pavois et avoir chaussé les brodequins impériaux⁽⁴²⁾. En somme, l'acte rituel de l'élévation sur le pavois avait perdu sa signification première. Détaché du choix des corps traditionnels, il se suffisait à lui-même. Impuissant à donner le trône, il per-

(37) Il est certain que les Nicéens restèrent toujours attachés aux Lascaris et que, par ailleurs, la décision de l'assemblée ne laissait que peu de place à l'équivoque.

(38) Selon ACROPOLITE (*Chron.*, p. 159, ligne 10), les principaux acteurs de la cérémonie furent de hauts dignitaires, membres de la grande noblesse, et des prélats : ils soulevèrent le bouclier et acclamèrent Michel. Ainsi, le caractère religieux que nous attribuons à l'élévation semble-t-il être mis en évidence par la participation à la cérémonie de nombreux prélats. Notons, toutefois, que GRÉGORAS (I, 78) ne mentionne que les dignitaires laïques. La brièveté du récit de Grégoras pourrait bien, par ailleurs, traduire le caractère précipité de la cérémonie. Mais, il ne faut point s'y tromper : elle était nécessaire. Elle permettait aux partisans du Paléologue de l'appeler « basileus », et cela bien que la présence du sénat et du peuple n'ait nullement été établie. Un parallèle avec l'élection de Théodore II Lascaris est, à cet égard, instructif. Sans doute cette dernière avait-elle été, selon l'expression de A. GARDNER (*The Lascaris of Nicaea*, p. 198), « peu démocratique », du moins la présence de l'armée et du sénat à la cérémonie de l'élévation était-elle constatée par Acropolite (*Chron.*, p. 158). En revanche, la participation du sénat à l'élévation de Michel, affirmée par A. Gardner (*op. cit.*, p. 237), n'est nullement certaine. Mais si l'élévation était nécessaire, elle n'était point, de l'aveu même d'Acropolite (*Chron.*, p. 159), suffisante : le couronnement était indispensable.

(39) Le Paléologue dut vaincre la méfiance du patriarche, qui avait fait prêter un serment de fidélité à la personne de Jean IV Lascaris. Le sénat, le peuple et l'armée s'étaient exécutés dans l'enthousiasme (v. PHRANTZÈS, *Chron.*, p. 12). Arsène leur reprochera, en termes cinglants, de s'être parjurés (ARSÈNE, *Testament*, col. 951-953).

(40) V. *infra*, p. 122 et ss.

(41) CANTAC., II, 315-316. V. également, GRÉG., II, 612 et PHRANTZÈS, *Chron.*, p. 91.

(42) V. l'article fondamental de M. DÖLGER, *Johannes Kantakuzenos als dynastischer Legitimist*, in *Ann. Inst. Kondakov* (1938), pp. 19-30.

mettait de s'en approcher. Cantacuzène, qui protesta toujours de son loyalisme, savait fort bien que seul un couronnement donnerait du poids à ses prétentions. Ainsi s'expliquent ses deux couronnements successifs, dans la ville d'Andrinople, puis à Constantinople.

Une des causes essentielles du déclin de l'élection réside dans l'évolution du cours de l'histoire byzantine. Pendant des siècles, l'armée, le sénat parfois, avaient imposé leurs candidats, mais dans la capitale même. A partir de la conquête latine, la vie politique byzantine déserta, et pour un demi-siècle, l'antique Byzance. Ce cadre géographique traditionnel et, dans un sens très profond, consacré, fit cruellement défaut et ne permit point aux institutions nicéennes de connaître une vie *régulière*. Il manque encore, lors de ces deux rares exemples d'élections, imparfaites il est vrai, que nous présentent les règnes des premiers Paléologues : celles de Michel VIII et de Jean VI Cantacuzène. Encore étaient-elles illégitimes : il n'y avait point de vacance du trône, simplement la volonté d'une faction de substituer son candidat, sous quelque prétexte (ainsi l'absence de maturité chez l'adversaire) au souverain légitime. En fait, nous avons quitté le domaine du droit. Revient-on au lent déroulement des règnes paisibles et non contestés, les corps électoraux n'apparaissent plus que comme les témoins passifs d'un acte religieux. Rien ne montre mieux que l'élection a cédé le pas devant le principe héréditaire et l'acte décisif du couronnement assorti de l'onction.

SECTION II.

L'association et le principe héréditaire.

La permanence du pouvoir impérial, pendant onze siècles, surprend. Elle avait un fondement puissant : par le jeu de l'association à l'empire, les basileis dégagèrent d'abord le principe héréditaire, qu'ils firent, ensuite, triompher. Mais, sous les premiers Paléologues, de graves atteintes lui furent portées. Les minorités des basileis posèrent, enfin, de sérieux problèmes. L'organisation des régence est mal connue; nous en amorcerons l'étude.

1. — L'ASSOCIATION A L'EMPIRE.

Constantin, en faisant de Byzance la Nouvelle Rome, y introduisit l'usage connu depuis Hadrien de l'association au trône. Ses modalités varièrent au cours des siècles, mais jamais, à Byzance, la collégialité ne fut la règle⁽⁴³⁾. Le système des deux empereurs fit son apparition sous

(43) V. sur ce point, les développements de BRÉHIER, *Institutions*, p. 42 et ss.

Héraclius (44). Cependant, et assez rapidement, un empereur prit le pas sur son collègue : par son expérience ou sa force, tout d'abord, puis grâce au triomphe du droit de primogéniture, au ^x^e siècle, sous la dynastie macédonienne. La dualité était, d'ailleurs, sur le plan de la doctrine impériale, profondément choquante. Il y avait une contradiction fondamentale entre la vocation œcuménique de l'empire, hautement affirmée par le basileus et l'Eglise, et cette réalité dualiste. Ce que la tétrarchie dioclétienne justifiait, la conception moniste de l'empire byzantin ne s'en pouvait accommoder. Les Romains résolvaient un problème administratif, les Byzantins, une difficulté théologique.

La pratique fut plus conciliante que la théorie. Une manière de dédoublement fonctionnel s'opéra.

Sous les premiers Paléologues, les cas d'association au trône furent, comme tout au long de l'histoire byzantine, fréquents. Les circonstances dans lesquelles elles furent décidées retiendront notre attention, puis nous étudierons l'étendue exacte des droits et privilèges du coempereur au cours de cette période.

De 1258 à 1354, quatre empereurs furent associés :

- Andronic II le fut par son père, Michel VIII, à l'âge de 3 ans, en août 1261, mais il ne fut couronné, étant coempereur, qu'en novembre 1272 (45);
- Michel IX avait 4 ans, en 1281, lorsque son père, Andronic II, l'associa à l'empire; son couronnement de coempereur n'intervint cependant qu'en 1294;
- Andronic III fut associé à son grand-père, Andronic II, et couronné le 2 février 1325. Il avait alors 29 ans (46);
- Mathieu, fils de Jean VI Cantacuzène, fut associé à son père en 1353. Jusqu'à cette date, il avait occupé dans la hiérarchie une place intermédiaire entre celle de despote et celle d'empereur (47). Il fut couronné l'année suivante. Nous ignorons son âge (48).

(44) Sur la succession d'Héraclius, en 641, v. KORNEMANN, *Doppelprinzipat*, p. 164.

(45) Nous omettons, dans notre liste, Michel VIII Paléologue et Jean VI Cantacuzène, dont la source du pouvoir était illégitime.

(46) Sur l'âge d'Andronic III, v. CANTAC., I, 50, et GRÉG., I, 559-560, dont le témoignage est critiqué par M. GUILLAND, *Etudes byz.*, p. 10, n. 6. Il faut d'ailleurs noter que l'héritier présomptif, avant son association, n'en portait pas moins le titre de basileus. Andronic, fils de Michel IX, émit, à ce titre, un certain nombre de chrysobulles entre 1316 et 1320 (v. DÖLGER, *Facsim.*, col. 34).

(47) CANTAC., III, 33.

(48) Nous savons seulement que Mathieu épousa, à l'instigation d'Andronic III, Irène Paléologine en 1340. Cantacuzène note, de son côté, que Mathieu et son frère Manuel n'étaient pas encore des adolescents, en 1343 (v. CANTAC., II, 359). Il avait cependant participé à une expédition militaire aux côtés de son père, l'année précédente (v. CANTAC., I, 628). M. Zakythinos conjecture, nous ne savons sur quelles bases, que Manuel avait 26 ou 27 ans en 1348 (v. ZAKYTHINOS, *Despotat de Morée*, t. I, p. 95, n. 3). Mathieu, étant l'aîné, aurait donc atteint à la même époque la trentaine, ce qui contredit le témoignage de Cantacuzène. Nous savons, par ailleurs, que Mathieu était, en 1380, déjà avancé en âge (v. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, p. 114). A notre avis, il faut faire remonter la date de naissance de Mathieu à 1322 ou à 1325. Il aurait donc été associé à l'empire à 28 ou à 31 ans.

Si nous omettons l'association d'Andronic III, imposée à Andronic II, les autres basileis ont été exaltés, paisiblement et logiquement, dans l'évident désir d'assurer le sort de la dynastie. Cela est si vrai que, dans deux cas, les coempereurs sont des enfants. Leurs prérogatives sont, de ce fait, diminuées. Ils représentent les virtualités impériales. Tout le prouve : le coempereur est le « petit empereur » (ὁ μικρός βασιλεύς), l'empereur principal, le « grand empereur » (ὁ μέγας βασιλεύς). Ce n'est pas une simple figure de rhétorique. Examinons quelques séries monétaires : les deux basileis y montrent la nature exacte de leurs rapports. Sur l'avvers d'une pièce d'argent⁽⁴⁹⁾, un Andronic II barbu se tient debout, de face; à ses côtés, un Michel IX imberbe. Entre eux, une croix à longue branche inférieure, communément, et improprement⁽⁵⁰⁾, appelée « croix patriarcale ». Sur l'avvers d'une pièce d'argent doré, étudiée par Longuet, et dont l'authenticité est douteuse, non la symbolique, deux empereurs diadémés sont représentés⁽⁵¹⁾. Chaque basileus tient dans une main le labarum, dans l'autre, un court bâton. Le basileus de gauche, par rapport à l'observateur, tient la main plus élevée que celle de son collègue. Il s'agit sans doute d'Andronic II et de Michel IX, car nous connaissons d'autres types monétaires identiques. Mieux, sur l'avvers d'une pièce de bronze représentant les mêmes personnages, on peut lire la légende *Andronikos despotis*⁽⁵²⁾. Seul donc est mentionné le nom d'un basileus, celui du « grand basileus ». Les pièces afférentes à l'association d'Andronic II et d'Andronic III permettent de confirmer ces premières observations. Les basileis sont représentés sur l'avvers des pièces, le plus souvent debout de face, en longs habits de cour. Une croix « patriarcale » se dresse entre eux. Sur l'un de ces monuments monétaires, le basileus de droite, par rapport à l'observateur, tient, comme son collègue, un bâton⁽⁵³⁾. Mais sa main est plus élevée que celle de son collègue de gauche⁽⁵⁴⁾. Sur l'avvers d'une autre pièce sont représentés une fois encore deux basileis⁽⁵⁵⁾. On ne distingue pas très bien ce que tient le personnage de gauche, par rapport à l'observateur, mais celui de droite tient, dans sa main gauche, un sceptre à triple fente⁽⁵⁶⁾. La lecture « *And (ronikos)* » est difficile⁽⁵⁷⁾. Sur l'avvers d'une pièce en argent, un Andronic II barbu est séparé par le labarum d'un Andronic III imberbe⁽⁵⁸⁾. Ainsi les graveurs byzantins ont-ils restitué, assez grossièrement, la réalité constitutionnelle. La suprématie de l'empereur principal est essentiellement tra-

(49) GOODACRE, *A handbook of the coinage*, n° 21, p. 329.

(50) V. les critiques de GRABAR, *L'empereur dans l'art byzantin*, p. 34.

(51) LONGUET, *Die unedierten byz. Münzen des Wiener Kabinetts*, in *Nümismatischen Zeitschr.* (1957), pp. 28-57. La pièce étudiée porte le numéro 299, p. 49.

(52) GOODACRE, *op. cit.*, n° 29, p. 329.

(53) Peut-être s'agit-il du *baktèrion* ou bâton de commandement.

(54) LONGUET, art. cité., n° 300, p. 50.

(55) *Id.*, *ibid.*, n° 301, p. 50.

(56) Cas rare qui ne se rencontre guère que sur les monnaies de Trébizonde. Bertelé, qui a étudié deux pièces identiques, n'y voulait reconnaître à tort qu'un seul empereur; v. BERTELÉ, in *Zeitsch. f. Nümism.* (1934), p. 60.

(57) V. les observations de LONGUET, art. cité, *loc. cit.*

(58) GOODACRE, *op. cit.*, n° 36, p. 331.

duite par le port de la barbe, symbole de maturité et de puissance, et par la position, plus élevée, du bras ⁽⁵⁹⁾.

La lecture du pseudo-Codinos laisse bien apparaître, pour sa part, la subordination protocolaire du coempereur au *mégas basileus* ⁽⁶⁰⁾. L'empereur principal est, seul, précédé du glaive. Son trône est exhaussé dans les cérémonies. Il prend la parole le premier. Surtout, il tranche, en dernier ressort, de tout, et, si le coempereur exerce certains droits, il les doit au *mégas basileus*. Seule, l'absence de ce dernier lui permet de rentrer dans la plénitude des droits impériaux. Le *mikros basileus* joue donc le second rôle ou, mieux, les seconds rôles. La titulature en porte les traces. L'empereur principal était despote ⁽⁶¹⁾ et autocrator. L'histoire de ce dernier titre est, à nos yeux, particulièrement instructive. On convient généralement que seul l'empereur principal le porta jusqu'au XIII^e siècle ⁽⁶²⁾. Sous les Paléologues, ce privilège est partagé avec le coempereur. M. Ostrogorsky y voit l'amorce de la transformation « du régime personnel centralisé en une souveraineté collective de la maison impériale sur les parties relâchées de l'empire » ⁽⁶³⁾. Nous en doutons. La collation de l'autocratorie est, en effet, soumise à l'autorisation du *mégas basileus* : il serait étrange qu'une souveraineté collective, si contraire à la tradition byzantine, fût établie si elle était susceptible d'être révoquée. On peut difficilement soutenir, en outre, que l'autocratorie est la traduction dans l'empereur unique de l'empire unitaire ⁽⁶⁴⁾ et admettre qu'elle est également conférée à deux basileis dans un but évident de décentralisation. Il n'est nullement certain, du reste, que le port du titre soit en rapport direct avec l'association. Prenons un exemple. Deux pièces d'argent sont afférentes à l'association d'Andronic II et d'Andronic III; sur le revers de l'une d'elles, nous lisons : *Αυτοκράτωρ* ⁽⁶⁵⁾ et sur l'avvers de l'autre : *Αυτοκρατορες* ⁽⁶⁶⁾. Il y aurait donc contradiction : dans un cas, le *mégas*

(59) Il est remarquable que le basileus unique soit toujours représenté barbu, ainsi Jean V Paléologue, V. une pièce d'argent de ce dernier, in GOODACRE, *op. cit.*, n° 7, p. 341. Un fait curieux : les monnaies ou médailles de Jean VI Cantacuzène et de son fils Mathieu sont rarissimes. Nous n'en connaissons point de représentants associés. La brièveté de l'association est, sans doute, la seule explication plausible.

(60) Ps.-Cod., *De off.*, col. 34.

(61) Le titre de « despote » est surtout mentionné sur les sceaux et les monnaies : v., par ex., l'avvers d'une pièce d'argent des empereurs associés Andronic II et Michel IX, avec la lecture aisée : *Andronikos despotis*, in GOODACRE, *op. cit.*, n° 22, p. 329.

(62) M. OSTROGORSKY, in KORNEMANN (*Doppelprinzipat*, pp. 166-178), estimait que le titre avait été conféré dans tous les cas au coempereur à l'époque mésobyzantine. L'opinion d'Ostrogorsky fut révoquée en doute par M. DÖLGER, in *B.Z.* (1933), p. 140. L'éminent byzantiniste révisa absolument son point de vue, in *Selbstherrscher u. Autokrator*, *Glas. serb. Akad. d. Wiss.*, II^{ter} Kl. (1935), pp. 123-145 : v. les commentaires de M. DÖLGER, in *B.Z.* (1936), pp. 123-145. Le dernier état de la doctrine de M. OSTROGORSKY est donné dans son *Histoire de l'Etat byzantin*, p. 501 et sa note 2. Stein, pour sa part, datait la collation de l'autocratorie au coempereur de la seconde moitié du IX^e siècle, des premières décennies de la dynastie macédonienne : v. STEIN, *Postconsulat et autocratoria*, in *Mél. Bidez* (t. II), pp. 909-912. V. les critiques de TREITINGER, *op. cit.*, p. 187, n. 118 ; p. 188, Ann. 119.

(63) OSTROGORSKY, *Hist. de l'Etat byz.*, p. 501.

(64) SINOGOWITZ, *Die Begriffe Reich, Macht u. Herrschaft im byz. Kulturbereich*, in *Saeculum* (1953), pp. 450-455, surtout pp. 450-453.

(65) GOODACRE, *op. cit.*, n° 43, p. 331.

(66) LONGUET, art. cité, n° 302, p. 51.

basileus Andronic II a seul droit au titre d'autocrator, qui revient, sur l'autre monument, aux *deux* basileis. Cette difficulté peut être résolue. Nous constatons, en effet, qu'Andronic III, encore simple *basileus* en 1319, fut associé à l'empire en 1325 et couronné peu de temps après. Nous devons rattacher la collation du titre d'autocrator à l'une de ces trois dates. Il est évident que ce ne peut être la première, car le père d'Andronic III, Michel IX, était alors autocrator titulaire⁽⁶⁷⁾. Deux dates sont encore possibles : celle de l'association et celle du couronnement. La dernière doit être retenue. L'étude des autres exemples d'association montre, en effet, que la collation du titre est concomitante ou postérieure au couronnement. Postérieure, celle d'Andronic II, qui, associé en 1261, couronné en 1272, ne reçoit l'autocratorie qu'après cette date⁽⁶⁸⁾. Michel IX, associé, ne devient autocrator qu'en 1294, à l'époque de son couronnement⁽⁶⁹⁾. *Le port du titre est donc étroitement lié, sous les Paléologues, à la cérémonie du couronnement, alors qu'elle dépendait, depuis des siècles, de la bonne grâce des empereurs principaux.* Une fois encore, le couronnement apparaît comme la véritable source de la souveraineté impériale.

En réalité, et pour des raisons politiques, le rôle des coempereurs ne fut pas aussi médiocre que nos observations précédentes ont pu le laisser croire.

Avec Michel Paléologue, une nouvelle dynastie naissait, mais elle naissait d'une usurpation. Elle rencontra, naturellement, plus d'oppositions que si elle eût recueilli l'empire en déshérence. Le premier soin de Michel fut donc d'assurer le trône à sa descendance. Il est intéressant de noter que l'association au trône de son fils Andronic (août 1261) précède de quelques mois l'aveuglement, par lui ordonné, de Jean IV Lascaris (25 décembre 1261). On peut y voir l'effet d'un plan concerté. De même, Michel ne laissa-t-il à Andronic une partie du pouvoir que lorsque celui-ci eut atteint l'âge d'homme⁽⁷⁰⁾. Encore mit-il une condition préalable : Andronic devrait prendre femme⁽⁷¹⁾. Le mariage politique ne dissimulait point la volonté d'assurer la continuité du pouvoir. C'était, en fait, une nouvelle victoire du principe héréditaire.

Ces conditions remplies, Andronic fut couronné. A cette occasion, Michel VIII lui conféra, par l'important prostagma du 8 novembre 1272, des droits importants, exorbitant du domaine habituel de compétence des coempereurs⁽⁷²⁾. Le nouveau *basileus* était autorisé à signer, à l'encre

(67) V. STEIN, *Postconsulat et autocratoria*, p. 911.

(68) *Id.*, *ibid.*, et DÖLGER, in *B.Z.* (1932), p. 281, et in *B.Z.* (1933), p. 141; v. également in *Dynastische Familienpolitik*, p. 183.

(69) PACHYM., II, 195, 197, 561.

(70) PACHYM., I, 317 : 'Ἐπεὶ δὲ καὶ ὁ υἱὸς τοῦ βασιλεῦς ἡνδρῶντο Ανδρονίκος ἔν καὶ εἰς βασιλεῖαν διὰδοχον ὧς καὶ τῶν ἄλλων πρότερον προητοίματε.

(71) PACHYM., *loc. cit.* La première femme du jeune coempereur fut Anne de Hongrie. Le prénom byzantin de celle-ci avait été choisi par Michel VIII.

(72) V. R.K.O.R. (t. III), n° 1994, p. 60; v. également STEIN, *Untersuch.*, pp. 16-17, et surtout HEISENBERG, *Aus der Gesch. u. Liter. aus der Palaiologenzeit*, pp. 70-75.

de cinabre, les prostagmata : « Andronic, par la grâce de Dieu, empereur des Romains » (73). Mais s'il pouvait indiquer l'année pendant laquelle la décision avait été prise, il n'en pouvait préciser le mois. Cette dernière prérogative étant réservée au *mégas basileus*. Le prostagma tenait sa valeur juridique parfaite du respect des formes dans lesquelles il avait été composé. Le ménologe était l'une d'elles. De plus, le coempereur put faire accompagner ou suivre les lettres destinées à l'étranger et les chrysobulles, de lettres ou de chrysobulles de contenu identique, mais portant sa signature (74). Mais, si l'on omet cette intéressante restriction, il faut reconnaître que le coempereur est réellement mis sur un pied d'égalité avec l'empereur principal. Il peut intervenir dans les affaires intérieures de l'empire, entendez les plus graves. Sur le plan de l'étiquette, les différences importantes que nous avons constatées sont abolies : le *mikros basileus* qui reçoit les acclamations impériales (βασιλικαὶ εὐφημίαι) est, dans les cérémonies, précédé du grand domestique qui tient le glaive (75). Précédé par les Vardariotes, qui lui ouvrent le chemin, il est escorté par les Varanges (76). Mais il ne faut point s'y tromper : Michel VIII gardait la souveraineté pleine et complète à Constantinople. Andronic ne pouvait donner la mesure de ses droits et de ses talents que dans les provinces, exceptionnellement dans la capitale, pendant l'absence de son père.

On ne saurait dire si l'accroissement considérable des droits du coempereur était le résultat d'une réorganisation profonde des structures du pouvoir impérial ou le fruit des nécessités du moment. *Le couronnement d'Andronic II le provoqua, non son association au trône*. Politiquement, on peut y voir un net retour à la tradition constantinienne, et cela ne nous étonne point : le goût pour l'archaïsme des contemporains de Michel VIII est connu. Mais ce retour aux antiques formes politiques n'était point une régression. Le principe héréditaire, de tous admis, s'en affermissait encore (77).

(73) GRÉG., I, 109.

(74) V. R.K.O.R. (t. III), n° 2072-2075, p. 75. Tous les actes de donations et de ventes de propriété, ainsi que les privilèges et immunités, furent ainsi confirmés.

(75) V. HEISENBERG, *op. cit.*, loc. cit., A défaut du grand domestique, le protostrator, ou, en second rang, un des parakimomènes du sceau rempliront cet office.

(76) Sur ces corps composant la garde impériale, v., pour les Vardariotes et pour les Varanges, *infra*, p. 246, n. 148.

(77) L'héraldique refléchit peut-être cette réforme. Andronic II adopta sans doute l'aigle bicéphale par imitation des empereurs latins de Constantinople. Il n'est pas impossible qu'il voulût aussi traduire la réalité du pouvoir politique, tout en affirmant ses prétentions orientales.

L'aigle bicéphale apparut, pour la première fois, avec le chrysobulle de Monemvasie, en 1293, Solovjev a établi l'origine latine de l'emblème impérial, v. SOLOVJEV, *Les emblèmes héraldiques de Byzance*, in *Sem. Kondak* (1935), pp. 119-164, et surtout pp. 120-121 et 130-133. V. également, WROTH, *Imperial byzantine coins* (t. II), p. 544, et G. GARCIA, *L'aquila bizantina e l'aquila imperiale a due testì*, in *Félix Ravenna* (t. XLIII), pp. 7-36. I.N. Svoronos donne l'explication suivante : Andronic II adopta l'aigle bicéphale, en 1288, pour l'opposer aux Turcs comme le symbole de ses prétentions sur l'Orient (v. I.N. SVORONOS, *Byzantiaka nomismatika zètèmata*, 1899, p. 363 et ss.). On sait que les empereurs latins prétendirent exercer leur souveraineté également sur l'Occident et l'Orient (v. SOLOVJEV, art. cité, p. 121). Deux points restent obscurs : la date de l'apparition de l'emblème impérial n'est pas sûrement établie ; celle proposée par Svoronos n'est pas solidement motivée. Il est

Cette idée est, du reste, exprimée par Pachymère à l'occasion du couronnement de Michel IX ⁽⁷⁸⁾. Andronic II, écrit Pachymère, voulait accorder à son fils les mêmes droits dont il jouissait. C'est pourquoi, après l'avoir proclamé basileus, il le fit « aussitôt couronner par le patriarche et le sain-synode » ⁽⁷⁹⁾, et fit mentionner désormais son nom, avec son titre, sur les prostagmata.

Cantacuzène, maître de Constantinople, non content de s'associer à Jean V Paléologue, dicta à Anne de Savoie un traité dont les clauses étaient exorbitantes du droit commun. Cantacuzène assumerait, *seul*, pendant dix ans, la charge du pouvoir, après quoi celui-ci serait partagé avec le jeune basileus ⁽⁸⁰⁾. La raison alléguée, la jeunesse de Jean V, est faible : le fils d'Andronic III avait alors 17 ans. La dyarchie envisagée était, en outre, parfaitement inconciliable avec la tradition constitutionnelle byzantine. On ne peut croire, enfin, qu'un monarque exerçant un pouvoir absolu pendant dix ans accepte l'idée d'une déchéance. L'institution du *mégas basileus* permettait, après une transition, l'avènement du coempereur. Ici rien de tel : le projet de Cantacuzène n'est assorti d'aucune garantie sérieuse en faveur de la dynastie des Paléologues. Bien au contraire, la basilissa et Jean V sont astreints à prêter le serment de respecter les clauses du traité, sans que nous ayons la preuve que Cantacuzène les ait imités ⁽⁸¹⁾. Cantacuzène donnait ainsi une base plus ferme à ses desseins et paraissait respecter la volonté de la partie adverse.

L'association de Mathieu Cantacuzène à son père fournit un bon exemple de la doctrine impériale, en la matière, au milieu du xiv^e siècle. Mathieu refusa, en effet, obstinément, de porter les insignes impériaux avant d'avoir été couronné ⁽⁸²⁾. Seul, le couronnement pouvait, à son avis, lui assurer des droits et lui permettre de les exercer. Encore, Nil Cabasilas fera-t-il appel, pour justifier l'accession au trône de Mathieu, moins au couronnement qu'à la fabuleuse ascendance royale de Cantacuzène ⁽⁸³⁾. Il rendait ainsi un bel hommage au principe héréditaire.

2. — LE PRINCE HÉRÉDITAIRE.

Le concept de la succession impériale en ligne directe et par droit de primogéniture (πρεσβυγένεια) naquit sous les Macédoniens, se fortifia sous

difficile, en outre, de préciser le moment où l'emblème devint le blason des Paléologues. En revanche, on peut tenir pour certain que l'aigle bicéphale ne put être adoptée comme symbole prestigieux par Michel VIII : des raisons de convenance et de diplomatie s'y opposaient.

(78) PACHYM., II, 197-198.

(79) Id., *ibid.*

(80) CANTAC., II, 613-614 : μετὰ τοῦτο δὲ τῆς ἀρ' ἧς συμμετέχειν.

(81) CANTAC., II, 613-614, et GRÉG., II, 779-783. Le traité des Blachernes fut passé le 6 février 1347.

(82) CANTAC., III, 271.

(83) Nil CABASILAS, *Discours panégyrique de Mathieu* (Paris, gr. 289 1^o-292 1^o). V. également M. JUGIE, *L'éloge de Mathieu Cantacuzène par Nil Cabasilas*, in *E.O.* (1910), pp. 338-343.

les Commènes, fut, sinon incontesté sous les Paléologues, du moins peu contesté.

L'exemple le plus couramment invoqué est celui d'Andronic III. Andronic II avait prétendu, en 1318-1319, lui barrer la voie du trône et lui substituer Michel Katharas, fils illégitime de son second fils Constantin⁽⁸⁴⁾. Il ne s'en tint pas là et interdit le port des insignes impériaux à Andronic. Il soutint, enfin, que le serment de fidélité prêté au basileus et à la famille impériale, à l'occasion du couronnement et depuis Michel VIII, ne devait plus l'être qu'à lui seul. Était mis en cause le principe de la succession en ligne directe, mais non celui de la succession elle-même. Avec Michel VIII, Jean Cantacuzène et son fils Mathieu, le problème est posé différemment. Nous connaissons déjà la louable tentative de Cabasilas pour donner à ces deux derniers basileis une ascendance flatteuse, Cabasilas, apparemment, estimait l'argument insuffisant et en proposait un autre : « Celui qui gouvernait d'abord a, *de lui-même*, rejeté le sceptre, et c'est pour cela qu'au lieu de régner il a été obligé de fuir »⁽⁸⁵⁾, et Cabasilas d'ajouter en s'adressant à Mathieu : « Voici que maintenant Dieu lui-même te met le sceptre en main par ses prêtres et *sanctionne ainsi la volonté des sujets* dont la clairvoyance est rendue manifeste. »⁽⁸⁶⁾. En somme, Nil invoque le seul prétexte susceptible de justifier l'avènement de Mathieu : l'héritier des Paléologues a abandonné son trône. Celui-ci, vacant, doit revenir, au basileus *couronné*, à l'homme le mieux désigné, par ses rares qualités, pour l'occuper : Mathieu Cantacuzène. Mais, nous objectera-t-on, Cabasilas soutient que le couronnement est la conséquence naturelle de l'expression de la volonté des sujets : par eux, le nouveau basileus aurait été choisi. Nous retrouvons une question longtemps débattue. En réalité, il s'agit d'un simple artifice de rhétorique, car Jean VI avait exigé pour son fils le serment de fidélité. Sa prestation enthousiaste (ou contrainte) impliquait nécessairement l'adhésion au nouveau basileus. Il reste que la proclamation de Mathieu par Jean VI⁽⁸⁷⁾ apparaît à beaucoup de byzantinistes comme un acte réellement extraordinaire. La décision (*Χειροτονία*) prise par le basileus bafouerait les droits constitutionnels des corps électoraux⁽⁸⁸⁾. Mais nous savons dans quelle mesure ces derniers les ont exercés, et l'acte de Cantacuzène ne nous semble point audacieux. En revanche, la déposition de Jean V Paléologue par Cantacuzène nous paraît beaucoup plus surprenante. Jean VI présentait son pouvoir comme légitime et son gendre⁽⁸⁹⁾ comme un rebelle. La légitimité changeait de camp.

En dernière analyse, les basileis ne croyaient point avoir assuré leur pouvoir s'ils n'en avaient rattaché l'origine aux règnes de leurs prédécesseurs, proches ou lointains, et si, au-delà, ils n'avaient établi leur filiation

(84) GRÉG., I, 293-294 ; sa mère était la fille du protoasécète Néokaisarités.

(85) CABASILAS, *op. cit.*, *loc. cit.*

(86) *Id.*, *ibid.*

(87) CANTAC., III, 257, 565.

(88) *Id.*, *ibid.*

(89) Jean V avait, en effet, épousé l'une des filles de Cantacuzène, Hélène.

avec le fondateur de la « Nouvelle Rome » (90). Michel VIII, dans son *Autobiographie*, rappelle sa haute lignée, paternelle et maternelle, et ajoute : « Dieu avait donc depuis longtemps pourvu à l'illustration de ma naissance et établi les bases de mon pouvoir actuel. » (91). Le basileus, qui n'a garde d'oublier ses ancêtres maternels, va même beaucoup plus loin : il en adopte le patronyme. Ainsi, dans les documents officiels de son règne, il se désigne comme « Comnène Doukas Ange Paléologue ». Par l'évocation d'alliances, dont certaines sont difficiles à établir (92), il annexait deux siècles d'histoire byzantine.

Andronic II imita l'exemple paternel. Le *Catalogue des souverains et des hauts barons* avec lesquels la République de Venise entretenait des relations nous présente, pour l'année 1313, les hauts personnages de l'empire (93), savoir dans l'ordre : « *Ser Andronicus in Christo deo fidelis et Romeorum Duchas Angelus Comnenus Paleologus semper Augustus; domina Erina in Christo deo fidelis imperatrix et moderatrix Romeorum Duchena Comnena Paleologina semper Augusta, Monstisferrati marchionissa.* » (94). Jean Cantacuzène apporta quelques raffinements supplémentaires à cette construction, qui n'en était point cependant dépourvue. Dans un certain nombre d'actes de la pratique, il se déclare le « frère » d'Andronic III (95), et pour ne pas laisser de doute, il désigne Andronic II comme son « grand-père » (96). Mais Anne de Savoie est pour lui une « sœur », et, entre Jean V et lui, existent les rapports « que les pères ont avec les fils » (97). Comment faut-il interpréter les déclarations de Cantacuzène ? Ecartons l'éventualité de son adoption par Michel IX : M. Dölger estime avec juste raison que les textes contemporains en auraient gardé la trace (98). Est-ce un exemple de cette ἀδελφοποιΐα que ne cessèrent de pratiquer les Grecs ? L'ἀδελφοποιΐα et son doublet τοῦιοθεσία sont deux concepts grâce auxquels le basileus tenait les princes étrangers pour ses frères et le pape pour son père (99). Ils étaient donc surtout employés dans

(90) Ainsi, Michel VIII se plut-il à apparaître aux yeux de ses sujets comme le « nouveau Constantin ».

(91) MICHEL VIII, *Autobiographie*, in CHAPMAN, *Michel Paléologue*, pp. 167-177, et surtout p. 167.

(92) Cf. PAPADOPOULOS, *Genealogie der Palaiologen*, pp. 1-50. Michel descendait d'Alexis III l'Ange par sa grand-mère Irène, d'Alexis I Comnène par Théodora Comnène, et des collatéraux de la branche régnante des Doukas par Irène Doukas.

(93) Edité par HOFFE, *Dynastae Graeciae*, pp. 177-178.

(94) Selon DÖLGER (in *B.Z.*, 1934, p. 120), Andronic II aurait abandonné ces surnoms dès 1315. Ce n'est pas impossible, bien que nous n'en ayons aucune preuve décisive. L'incertitude demeure sur la nature de l'événement qui aurait provoqué cette décision.

(95) *Chrysobulles pour le monastère d'Ibéron* (14 juillet 1351), cités par DÖLGER, *Johannes Kantakuzenos*, p. 19.

(96) *Chrysobulle pour le monastère de Mégaspélaion* (1348), in ZACHARIA, *Jus graecorum*. (I), coll. V, n° 51, p. 593.

(97) CANTAC., II, 614, et les textes cités par DÖLGER, art. cité, p. 20.

(98) DÖLGER, art. cité, *loc. cit.* Le seul lien de parenté existant entre Jean Cantacuzène et les Paléologues était le fait de Théodora Cantacuzène, mère du grand domestique et tante d'Andronic III.

(99) Sur l'origine orientale de l' ἀδελφοποιΐα, v. ZACHARIAE, *Gesch. des gr. röm. Rechts*, p. 118. Le rapprochement fait par cet auteur entre l'adoption et l'ἀδελφοποιΐα n'est pas très convaincant, v. ZACHARIAE, *op. cit.*, p. 70, n. 139. Il est cependant généralement admis, v. DÖLGER, *Johannes Kantakuzenos*, 21, n. 12. La question mériterait une étude particulière.

le domaine des relations extérieures ⁽¹⁰⁰⁾, mais le droit privé les a également connus ⁽¹⁰¹⁾. Cette parenté spirituelle se limitait à la personne du prince vivant, Cantacuzène l'étend au prince défunt et à toute sa famille. Il ne s'agit donc pas exactement d'un cas d'αδελφοποιΐα. M. Dölger, qui a pour Cantacuzène une prédilection, propose une explication bien ingénieuse. Il constate que la première mention de la fraternité existant entre Cantacuzène et Andronic III est immédiatement postérieure à l'élévation du grand domestique sur le pavois. M. Dölger en conclut, non que ce lien de parenté est issu de l'élévation, mais, plus subtilement, que la seconde, intervenue *nutu divino*, a rendu possible la formation du premier ⁽¹⁰²⁾. Soit. Mais comment ce lien de parenté fictif a-t-il pu être établi, également, avec tous les membres de la famille des Paléologues ? La réponse de M. Dölger est toute prête : Cantacuzène, familier d'Andronic III, en avait reçu une recommandation. L'empire ne devait point souffrir de la présence au pouvoir d'une femme et d'un enfant mineur. En outre, le défunt basileus aurait formellement promis au grand domestique de l'associer à l'empire et lui aurait même fait revêtir les habits impériaux ⁽¹⁰³⁾. Jean VI n'aurait eu de cesse de réaliser ce souhait. Il aurait pris sous sa protection, l'élévation sur le pavois lui en donnant le droit, Jean V et sa mère. Puis, couronné et devenu coempereur, il les aurait traités comme ses parents. Il se sentit alors réellement membre de la famille des Paléologues. M. Dölger rend enfin hommage à l'élévation de pensée et au mysticisme de Cantacuzène.

La thèse de l'éminent byzantiniste ne nous paraît point tout à fait convaincante. Elle est évidemment basée sur une interprétation des faits très favorable à Cantacuzène. Notre point de vue est autre. Selon nous, le grand domestique est un légitimiste d'éducation, un usurpateur par tempérament et, surtout, un maladroit politique. L'incohérence de ses actes s'explique par ces contradictions.

Selon M. Dölger, la première mention de la parenté spirituelle découlerait directement de l'élévation qui a aplani la route du pouvoir ? C'est accorder à l'élévation, bien que M. Dölger s'en défende, une importance qu'elle n'a point. A notre avis, cette fraternité fictive est née du couronnement de Cantacuzène, et Jean VI en a fait une application rétroactive pour justifier le coup d'éclat de Dydimotique ⁽¹⁰⁴⁾. A-t-elle la signification toute mystique que lui prête M. Dölger ? Le mysticisme a pu exercer quelque influence sur le comportement de Cantacuzène, mais il ne suffit pas à tout expliquer.

En invoquant une parenté spirituelle avec Andronic III, Cantacuzène

(100) Cf. TREITINGER, *op. cit.*, p. 195, n. 158 ; p. 196, n. 165. Ainsi les rois de Saxe, de Bavière et de France sont, pour le basileus, des αδελφοι.

(101) V. HARMÉNOPOULOS, *Hexabiblos*, V, 8, 92. Mais Harménopoulos, comme souvent, se contente de reproduire une indication des *Basiliques*, v. *Basil.*, XXXV, 13, 17.

(102) DÖLGER, art. cité, p. 20.

(103) Id., *ibid.*

(104) M. Dölger évoque la possibilité de rattacher cette parenté fictive au couronnement et à l'onction, mais, pour la repousser (v. DÖLGER, art. cité, p. 25, n. 19).

prétendait respecter le principe héréditaire, et donnait à son usurpation la première apparence d'une légitimité que le couronnement allait parfaire.

3. — LES RÉGENCES.

Une étude systématique des régence n'a jamais été tentée. Elle mériterait de l'être, en dépit d'une documentation lacunaire. Apparemment, les Byzantins se contentaient de résoudre empiriquement les difficultés suscitées par la vacance du trône et la minorité de l'héritier légitime. La terminologie traduit ces improvisations. On utilisait indifféremment, pour désigner la régence, le mot *ἐπιτροπή*, qui signifie plutôt *gouvernement*, et le mot *διοίκησις*, qui peut être traduit par *administration* ⁽¹⁰⁵⁾. A y regarder de plus près, des précisions peuvent être apportées sur deux points. D'une part, la régence était toujours confiée à un Conseil de régence. D'autre part, le patriarche (de Nicée, puis de Constantinople) y participait et y joua un rôle important ⁽¹⁰⁶⁾. Cette ordonnance régulière cachait souvent une réalité moins rassurante. Le basileus avait soin de désigner, avant sa mort, un de ses proches, afin qu'il assurât, sous le couvert du nom de l'héritier légitime, l'exercice du pouvoir et conservât l'héritage de ce dernier intact. La régence se résumait donc souvent en un régent. Ce personnage, généralement un haut dignitaire laïque, subissait, en principe, le contrôle du patriarche, véritable caution morale. Ce n'était pas exactement une dyarchie, mais plutôt une dicéphalie. Cette précaution s'expliquait, car le régent de l'empire avait également la tutelle de l'enfant impérial ⁽¹⁰⁷⁾. La tentation était grande, bien entendu, pour un ambitieux, de faire disparaître cet ultime obstacle avant la prise totale du pouvoir. La présence du patriarche dans le Conseil de régence éliminait théoriquement ce risque. En fait, au cours de la période par nous étudiée, la régence aboutit dans deux cas à l'usurpation (Michel Paléologue et Jean Cantacuzène). Dans un autre cas, la base juridique, la dernière volonté du défunt, n'existait point, et l'on vit le patriarche, Jean XIV Calécas, s'arroger des pouvoirs exorbitants. Il est donc clair que les régimes de transition n'eurent point, au moins aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e, une issue favorable à la légitimité institutionnelle. L'étude du détail des régence, sous les premiers Paléologues, le prouve.

La première étape dans la conquête du pouvoir par Michel Paléologue

(105) Parisot, arguant de cette distinction, soutenait, au siècle dernier, que Cantacuzène, n'ayant que l'*administration* de l'empire, n'était point régent. V. V. PARISOT, *Cantacuzène, homme d'Etat et historien*, p. 161.

(106) Sur la participation des patriarches aux régence avant le ^{xiii}^e siècle, quelques renseignements donnés par BRÉHIER, *op. cit.*, p. 495.

(107) Le mot *ἐπιτροπος* sert à la fois à désigner la personne qui détient le gouvernement de l'empire (*ἐπιτροπος τῶν κοινῶν πραγμάτων*), le gouverneur d'une ville ou d'une province, ou le tuteur. Ainsi, Laonikos Chalkondylès, à propos de Cantacuzène et du petit Jean Paléologue, exprimera l'idée que le grand domestique devait assurer la tutelle de l'enfant; v. Laonikos CHALKONDYLÈS, *Histoire*, 24, lignes 7-10; τὸν τε παῖδα ἐπιτροπεύειν.

fut son entrée au Conseil de régence⁽¹⁰⁸⁾. Elle fut décidée hors de la présence du patriarche Arsène, qui conteste, pour cette raison, la validité de la désignation⁽¹⁰⁹⁾. Pachymère affirme que la décision fut prise dans une assemblée où prédominaient les dignitaires auliques, et qu'elle eut également pour objet de confier la tutelle de l'enfant au grand connétable⁽¹¹⁰⁾. Mais Acropolite, qui est bien renseigné, affirme que c'est Arsène qui décerna au Paléologue le titre de tuteur⁽¹¹¹⁾. Il lui aurait également permis de disposer du Trésor impérial. Tout permet de penser que la décision n'était pas inconstitutionnelle et que seule la faiblesse du patriarche, mis devant le fait accompli, lui donna force exécutoire. En revanche, il n'est pas douteux que le patriarche ait disposé du privilège de nommer le tuteur. Arsène reconnaîtra, du reste, avec mauvaise grâce qu'il s'était trompé autant qu'on l'avait abusé⁽¹¹²⁾. Il paraît donc peu probable que l'investiture de l'assemblée ait été suffisante et que le Paléologue ait demandé l'accord du patriarche et du clergé par simple diplomatie⁽¹¹³⁾. En fait, s'il n'avait nul besoin de requérir l'accord et l'appui du haut clergé, qui lui étaient déjà acquis, il ne pouvait se dispenser de l'assentiment du patriarche, qui était le seul dépositaire des dernières volontés du défunt basileus. Il était, en somme, nécessaire que le choix de l'assemblée coïncidât avec la volonté impériale, dont Arsène était le seul exégète⁽¹¹⁴⁾.

Le cas de Jean Cantacuzène présente plus d'ambiguïté. Le grand domestique a beaucoup d'apologistes. Il en a toujours eu. Spandoni Cantacuzène, dont le *Petit traité de l'origine des Turcs* parut, dans sa traduction française, en 1519, notait déjà : « Andronicque Paleologo empereur de Constantinople, à son trépas laissa tuteur de ses enfants Caloiany ou Beau Jean et Andronicque, ung de ses familiers serviteurs nommé Jehan Cantacusan, lequel combien qu'il se portast bien et sagement en ladite tutelle, toutesfoys il ne fut déboutté par l'envye du patriarche et de quelque autre personnage de basse condition, mais de grand crédit auprès du jeune empereur Caloiany. »⁽¹¹⁵⁾. Deux siècles plus tard, vers 1710, Jean Comnène tenait

(108) Grégoras en fait la remarque (v. GRÉG., I, 70-71).

(109) ARSÈNE, *Testament*, col. 949 B. Le patriarche se contente d'observer que le sénat et les évêques ont « mis au pouvoir » Michel Paléologue. Ce dernier disposerait d'un simple pouvoir de fait.

(110) PACHYM., I, 66. Acropolite, pour sa part, ne donne pas des renseignements très précis sur la composition de l'assemblée. Il suggère, en revanche, que l'accord se fit promptement sur le nom du Paléologue ; v. ACROP., *Chron.*, 156, ligne 22 : σκέψιν ἐπεπονηντο περὶ τῶν κοινῶν πραγμάτων, τίς ἐν εἰρήσειος, τὴν τούτων οἰκονομίαν λαβεῖν.

On sait que le grand connétable avait des concurrents sérieux dans les familles des Nestongoi, des Tornikioi et des Tzamatouroi (v. SCOUTARIOTÈS, *Addit.*, p. 293, ligne 11, et surtout PACHYM., I, 65).

(111) ACROP., *Chron.*, 15 et ss.

(112) ARSÈNE, *Testament*, col. 952 et ss.

(113) Tel est cependant l'avis de M. Guiland, v. GUILLAND, *Polit. intér.*, p. 49.

(114) Michel tiendra du patriarche, non seulement le titre de tuteur et la libre disposition du Trésor, mais aussi la dignité de *Basileopator*, plus en harmonie avec sa fonction de régent (v. PACHYM., I, 74).

(115) Spandoni CANTACUZÈNE, *Petit traité*, p. 269. Le personnage de basse condition est, sans doute, Apocaucos. La précision de Spandoni est ici remarquable, supérieure en tout cas à celles d'un Royou, d'un Ameilhon, qui sévirent au cours des siècles suivants. Une petite erreur cependant : il confond Andronic, le fils de Jean V, avec Michel, le frère de ce basileus.

des propos analogues dans sa remarquable et trop peu connue *Vita Joannis Cantacuzeni* (116). De nombreux contemporains adoptent le même point de vue (117). Plus rares, les adversaires du grand domestique n'en sont pas moins ardents, et ils ont dénoncé, parfois avec véhémence, la duplicité de Cantacuzène (118). Mais les partisans ou les adversaires de ce dernier ont un point commun : ils font débiter l'usurpation de Cantacuzène par le coup de force de Didymotique. Il convient d'en rechercher plutôt l'origine dans cette régence de quatre mois où le grand domestique annonce le basileus, Cantacuzène, et ceci le distinguait de Michel Paléologue, avait été choisi par Andronic III pour exercer la régence. Tombé gravement malade, en 1329, le basileus avait confié, en présence du sénat et des hauts dignitaires, « la basilissa et tous les Romains » au grand domestique (119). A plusieurs reprises, dans le passé, Andronic III aurait laissé présager cette ultime décision : il aurait fait revêtir les habits et les ornements impériaux à Cantacuzène et lui aurait vainement proposé de l'associer à l'empire (120). En fait, il s'agissait plus d'un véritable legs du pouvoir que de la désignation d'un régent. Le réel engouement du basileus pour Cantacuzène ne l'empêcha nullement, après sa guérison, de choisir pour régent le patriarche Calécas (121). Le problème de la régence allait se compliquer à la mort d'Andronic, survenue en 1341. Le basileus, oubliant apparemment la commission donnée au patriarche, convoqua à son lit de mort, une nouvelle fois, la basilissa, le grand domestique et les hauts dignitaires. Il demanda solennellement à Cantacuzène de prendre les pleins pouvoirs et d'assurer la protection de ses enfants (122). Le basileus mort, le grand domestique se serait inquiété, le fait est curieux, du désir de la basilissa : devait-il seulement veiller à la sécurité de la famille impériale ou assumer le pouvoir et la tutelle des enfants ? La basilissa aurait opté pour la dernière solution (123). Cantacuzène devint régent, et le Conseil de régence préféra se décharger de toute responsabilité au profit de l'homme provi-

(116) Jean COMNÈNE, *Vita J. Cantacuzeni*, p. 11 (nous traduisons) : « C'est avec beaucoup d'hésitations et de regrets que Jean Cantacuzène devint basileus des Romains. »

(117) V. par ex. GUILLAND, *Europe or.*, in *H.G. (M.A.)* (t. IX), p. 323 : « Cantacuzène, il ne faut pas l'oublier, avait été appelé à la régence par Andronic III ; son refus de prendre la pourpre fut d'ailleurs aussi funeste pour l'empire que pour lui-même. » V. également OSTROGORSKY, *op. cit.*, pp. 536-543.

(118) V. par exemple l'ouvrage cité de Parisot, dont l'hypercriticisme est sévèrement apprécié par M. DÖLGER (*Johannes Kantakuzenos*, p. 29, n. 43). V. également VASILIEV, *Hist. de l'empire byz.* (t. II), pp. 258-260, et M. LEMERLE, *Philippes*, pp. 198-203.

(119) CANTAC., I, 391-393.

(120) Id., I, 367 et I, 369 : (συμβασιλεύοντα ἀποδείξει). Parisot interprète les offres du basileus comme une manière de badinage, dont il cite d'autres exemples (v. PARISOT, *op. cit.*, p. 159). Ce n'est pas tout à fait notre avis ; le comportement d'Andronic III au cours des années 1329-1330 garde plus d'un reflet de ses désordres passés. Enthousiaste et versatile, le basileus était fort capable, selon nous, de proposer l'association au grand domestique, pour en abandonner l'idée quelques jours plus tard, au gré de son humeur. Mais l'intangibilité du principe héréditaire dut, sans doute, corriger les écarts d'une imagination excessive.

(121) Le basileus prit cette décision, en 1334, à la veille de son départ pour la Macédoine, où il allait combattre Syrgiannés (v. GRÉG., I, 496).

(122) CANTAC., I, 559.

(123) Id., I, 560. Le récit de Cantacuzène constitue le seul témoignage sur les derniers moments du basileus. Il est donc sujet à caution.

dentiel. L'opinion publique simplifiait donc un peu la situation, lorsqu'elle jugeait que le défunt basileus « avait laissé l'empire des Romains à son fils Jean et le gouvernement à Jean Cantacuzène, qu'il tenait pour son frère » (124). Hésitant et versatile, Cantacuzène suscita des inimitiés, qui en dernier état de cause expliquent les prétentions du patriarche Calécas. Celui-ci produisit une Lettre d'Andronic III qui lui conférait la régence. La commission était, de toute évidence caduque (125), mais Cantacuzène hésita à engager la lutte contre le patriarche et se retira *more antiquo* sous sa tente (126).

Le patriarche Calécas, membre de droit du Conseil de régence, prit la place vacante (127). Il n'est pas inutile de rechercher dans quel esprit il prétendait exercer la régence. Il avait déclaré au Conseil, en produisant la Lettre d'Andronic III : « Il est juste et nécessaire que l'Eglise soit unie à l'empire, comme l'âme au corps... ce n'est que de cette manière que l'Etat et la religion se peuvent soutenir. » Il avait, en outre, sèchement noté au passage : « Plaise à Dieu que je ne m'inspire de la faiblesse et de la mollesse d'Arsène. » (128). La partie théorique du discours manque d'originalité (129), mais la participation de l'Eglise au gouvernement de l'empire est affirmée avec une force exceptionnelle. Le trait piquant est l'allusion au patriarche Arsène. Par ce biais, Calécas suggère subtilement que le patriarche a parfaitement le droit d'exercer un contrôle sur le régent désigné. Le meilleur régent est en fait le plus sûr apologiste de l'orthodoxie, c'est-à-dire, bien que Calécas ne le dise pas expressément, le patriarche. L'idée paraît sous-entendue qu'un homme de talent sur le trône patriarcal peut inspirer, voire diriger, la politique de l'empire. La forme affectée par sa régence traduit assez bien ses desseins ambitieux. Cantacuzène veut que Calécas ait chaussé les brodequins rouges, signé ses lettres à l'encre de cinabre et coiffé une mitre d'or et de soie (130). Le

(124) *Epirotica*, fgt II, 209. L'auteur anonyme complète (volontairement ?) son affirmation première en notant qu'Andronic III a transmis en mourant l'empire à (Cantacuzène) et à son fils. V. également PHRANTZÈS, *Chron.*, p. 39, et CHALKONDYLÈS, *op. cit.*, *loc. cit.*

(125) Si l'on en croit GRÉGORAS (II, 579), le véritable instigateur de la manœuvre aurait été le parakimomène Apocaucos, qui aurait mis fin aux hésitations du patriarche.

(126) Calécas était parvenu au patriarcat, en 1332, grâce à l'appui de Cantacuzène, qui ne manquera pas de le lui rappeler (CANTAC., II, 26). Apocaucos, pour sa part, avait été l'homme de confiance du grand domestique, avec lequel il se serait brouillé, pour lui avoir proposé au moment de la mort d'Andronic III de revêtir les insignes impériaux (CANTAC., I, 557-558). Il fallait que Cantacuzène eût une piètre connaissance du cœur humain pour exiger, avec la morgue du grand seigneur, de la reconnaissance de ces deux orgueilleux de talent.

(127) Apocaucos n'en continua pas moins à jouer un rôle occulte important, v. GRÉG., II, 780.

(128) GRÉG., II, 579.

(129) Le patriarche Isaïe, qui avait pris, en 1327, la défense d'Andronic III contre son aïeul Andronic II, et auquel ce dernier empereur avait enjoint de porter ses soins aux seules affaires de l'Eglise, invoquait le même argument : « Je ne suis pas médiocrement étonné que vous m'ordonniez, si je me souviens bien, de donner mes soins aux affaires ecclésiastiques et à elles seules... Il en serait de même si le corps disait à l'âme : Ton aide et ta réunion à moi, je les juge inutiles. » (CANTAC., I, 248-251). C'est un thème bien connu des écrivains ecclésiastiques : v., par ex. LÉONCE DE BYZANCE, *Advers. Nestor.*, in *P.G.*, LXXXVI, col. 1428 A-B.

(130) GRÉG., II, 697-698. Les deux premiers privilèges sont des privilèges impériaux.

patriarche voulait-il établir une sorte de théocratie⁽¹³¹⁾ ? Fut-il le simple défenseur de la légitimité menacée ?⁽¹³²⁾ Il est difficile de trancher. D'ailleurs, le rôle de la basilissa, dans le Conseil de régence, ne cessera de grandir, aux dépens de celui du patriarche, en défaveur dès 1344, et qui sera déposé en 1347⁽¹³³⁾. A supposer que Calécas n'ait point eu les vastes desseins que lui attribuaient ses contemporains, il serait encore étonnant qu'on ait pu les lui prêter aussi aisément. C'est assez dire que la régence ne présente point, sous les premiers Paléologues, l'aspect d'une institution aux contours bien définis; l'établissement des régence a eu, au XIII^e et au XIV^e siècle, une cause unique, la minorité de l'héritier légitime. Mais, alors qu'en Occident, et singulièrement en France, le roi choisissait de préférence le régent dans le cercle étroit de sa propre famille, déployait un grand luxe d'arguments pour justifier la désignation d'une régente, et n'osait pas imposer son ou ses hommes de confiance pour assumer la régence (du moins, dans le cas de la minorité), il en allait tout autrement à Byzance⁽¹³⁴⁾. Le trait le plus frappant et original réside

(131) GRÉG., II, 697-698.

(132) Tout récemment, M. Joannou s'est attaché à réhabiliter le patriarche (v. P. JOANNOU, *Joannes XIV Kalkas Patriarch v. Kpel unedierte Rede zur Krönung Joannes V*, in *O.C.P.*, 1961, pp. 38-45). Un discours inédit du patriarche (in *Coisl. gr.* 286, ff^{os} 164 v^o, 168 v^o), vraisemblablement prononcé à l'occasion du couronnement de Jean V, éclairerait d'un jour nouveau ses intentions. Calécas serait un sujet loyal, d'un conformisme rassurant, et un patriote hors de pair. L'étude du discours induit à moins d'enthousiasme. On y trouve certes un panegyrique d'Anne de Savoie, « dont la couronne de vertu ajoutée à la couronne impériale orne la tête » (*Coisl. gr.* 286, f^o 164 v^o, 1-7 : *Καὶ ὁ βασιλεὺς στέφανος τῷ τῆς ἀρετῆς ἡρμοσμένος στεφάνῳ κοσμεῖ τὴν κορυφὴν*), une condamnation sévère de Cantacuzène et de ses partisans, et un exorde qui ne manque pas de grandeur, où le patriarche souhaite notamment « que le basileus voie ses enfants régner sur les Romains et sa dynastie gouverner éternellement l'oïkoumène ». (*Coisl. gr.* 286, f^o 165 v^o, lignes 26-30 : *Ὁ δὲ αὐτοκράτωρ φιλάτος καὶ Ῥωμαῖοις ἅπασι θεϊότατος καὶ παθούμενος βασιγεωῶς εἴη Ῥωμαῖον καὶ παῖδας ἰδοὶ παῖδων βασιλεύοντας, Ῥωμαίων καὶ ἡ τοῦ βασιλείου καὶ Χρυσοῦ τῷ ὄντι γενοῦς τοῦ ὑμετέρου σειρὰ νόμου καὶ θεοῦ προνοία διὰ παντός αἰῶνος ἄγει τὴν οἰκουμένην*)

En fait, il s'agit de l'expression d'un nationalisme byzantin qui n'est point récent, et les protestations de loyalisme ne valent assurément pas des preuves. De plus, l'éloquence d'apparat n'est pas l'étalon à l'aide duquel se mesure la réalité des ambitions politiques.

(133) L'importance accrue du rôle joué par la basilissa s'explique, peut-être, par le titre d'impératrice principale porté, pendant quelque temps, par l'épouse d'Andronic III, et dont témoignent quelques séries monétaires (v. sur ce point, F. DÖLGER, in *B.Z.*, 1938, p. 195). Quant au patriarche, le bruit de sa déposition pour avoir ordonné l'hérétique Akyndinos avait couru dès 1344, et cet argument sera repris par le synode, présidé par le patriarche de Jérusalem Lazare, et composé de métropolitains thraces et d'évêques palamites. Ce synode se tint, le 21 mai 1346, dans la ville d'Andrinople, et il aboutit à la déposition de Calécas (v. CANTAC., II, 564-565, et III, 92; GRÉG., II, 762. V. également G.T. DENNIS, *The deposition of the patriarch John Calacas*, in *Jahrb. der österr. byz. Gesellschaft*, 1960, pp. 50-55). La basilissa déposa le patriarche, le 2 février 1347 (GRÉG., II, 926; la datation a été établie, de manière irréfutable, par le P. Vitalien Laurent, sur la base d'un Tome d'Antioche, v. V. LAURENT, in *E.O.*, 1937, p. 170). En fait, on peut dire que le patriarche fut déposé par une décision synodale prise à l'instigation de la basilissa. Cette dernière a-t-elle décidé d'abandonner un homme trop compromis politiquement et de le sacrifier au vainqueur ? Cette thèse est soutenue par M. MEYENDORFF, in *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, p. 118. Tout récemment le P. Candal a proposé une autre explication : la basilissa aurait voulu déjouer les entreprises secrètes du patriarche, qui avait proposé de traiter avec Cantacuzène; v. CANDAL, *La confesion antipalamita de Gregorio Acindino*, in *O.C.P.* (1959), pp. 215-264, et surtout p. 238. Nous reconnaissons avec le R.P. Candal que la figure d'Anne de Savoie reste mal connue, mais on voit mal, dans le cadre politique défini de la fin de 1346 et du début de 1347, comment la basilissa pouvait éprouver une réelle crainte devant un homme discrédité. On peut croire que la chute de Calécas constituait simplement le prix de la victoire des hésychastes.

(134) V. pour la France, F. OLIVIER-MARTIN, *Les Régences et la Majorité des Rois sous les Capétiens directs et les premiers Valois* (1060-1375) (Paris, 1931), p. 178.

dans l'importance du rôle joué par le patriarche, qui parfait ou défait le régent laïque. Ce dernier, qui était souvent le confident du basileus défunt, constituait un danger permanent pour la dynastie affaiblie, et souvent sans défenseurs, et, en définitive, pour la stabilité même des institutions. On doit voir là un des vices les plus graves, sinon le plus grave, du gouvernement impérial de la basse époque. La régence ne fut que trop souvent l'avant-poste de l'usurpation. Il reste que l'Eglise, par le patriarche, octroyait et garantissait. Nous allons voir qu'elle légitimait.

SECTION III.

Le couronnement.

La cérémonie du couronnement se décomposait, au ^{xiv}^e siècle, en une série d'actes religieux, dont la signification symbolique était considérable. Le patriarche de Constantinople était vraiment l'agent de la volonté divine, à un triple point de vue : bénédiction des insignes impériaux, sacre, couronnement proprement dit. Après l'élévation du basileus sur le pavois, la remise des insignes impériaux se déroulait, devant Sainte-Sophie, dans une petite bâtisse en bois dressée pour la circonstance. Le basileus y revêtait le *sakkos* ⁽¹³⁵⁾, chaussait les bottes souples et ceignait, enfin, le diadème (*stéphanos*) ⁽¹³⁶⁾. Le patriarche bénissait les ornements impériaux. Puis le cortège se mettait en marche. Les étendards et les bannières étaient jetés devant lui et jonchaient le sol jusqu'à la fin de la cérémonie. Le patriarche et le basileus pénétraient alors dans Sainte-Sophie.

La cérémonie se déroulait en deux temps. Le sacre du basileus, qui occupe dans la doctrine impériale du ^{xiv}^e siècle une place très particulière et le couronnement, acte religieux d'une extrême importance, qui conférait l'investiture divine au nouveau basileus.

1. — LE SACRE.

Le sacre du basileus, sous la forme d'une onction, pose des problèmes qui ne sont point encore élucidés : celui de la date d'apparition du rite, celui de son importance sous les premiers Paléologues. L'accomplissement

(135) Le *sakkos* était une longue tunique de couleur brodée et couverte de perles. Il était considéré, au ^{xi}^e siècle, comme le vêtement du patriarche et, au ^{xiii}^e siècle, comme celui de l'archevêque.

(136) Les bottines souples, de couleur pourpre, les *kampagia*, sont particulières au basileus et présentes sur toutes les représentations figurées du couronnement (v. KONDAKOV, *Emaux byz.*, p. 104, n. 4). Elles étaient ornées d'aigles impériales et d'émaux. Grâce à elles fut rendue possible, en 1453, l'identification du corps de Constantin XII Dragasès.

V. Ps.-Cod., *De off.*, col. 49-52, et REGEL, *Analecta*, p. xci et ss.

du rite est décrit par le traité *Des offices* du pseudo-Codinos et un passage des *Histoires* de Cantacuzène.

Le basileus entre dans la Sainte Eglise. Il est conduit vers une estrade recouverte de drap pourpre, sur laquelle sont disposés des trônes dorés. Puis le patriarche, qui s'est recueilli quelques instants, se dirige vers l'ambon. De hauts dignitaires ecclésiastiques l'accompagnent. Les prières précédant le sacre s'élèvent, alternativement dites à voix basse et à voix haute. Le patriarche s'approche enfin du basileus. Devant les assistants dont la tête est nue, il trace le signe de croix à l'aide de l'huile sainte (αγιω μύρω) sur le front de l'élu divin. Puis, par trois fois, il dit, à voix haute, le mot *agios* (saint). La foule des assistants entonne alors le chant du *Trisagion* ⁽¹³⁷⁾. Le rite du sacre, tel que le décrit le pseudo-Codinos, constitue une innovation certaine par rapport à la liturgie des siècles passés. Ce n'est pas que le mot même d'onction ⁽¹³⁸⁾ fut inconnu des Byzantins. Nous le retrouvons, en effet, au IX^e siècle, dans les écrits de Photios, et au XII^e siècle, dans ceux de Nicétas Acominatos ⁽¹³⁹⁾. Mais avec quelle signification ? Sur ce point, les opinions divergent. Poupardin voulait, au début de ce siècle, que le rite de l'onction ne fût pas en usage dans l'Eglise grecque. Les basileis étaient bien, *du point de vue spirituel*, les « oints du Seigneur », mais « le premier basileus *matériellement* sacré semble avoir été Basile le Macédonien en 866 » ⁽¹⁴⁰⁾.

Ebersolt rejetait avec vigueur ce point de vue. Basile le Macédonien, comme Alexis III Ange, dont le couronnement est relaté par Acominatos, ne sont pour lui que « les oints spirituels du Seigneur », et la consécration matérielle du basileus un emprunt à la pratique occidentale ⁽¹⁴¹⁾. M. Bloch, dans une thèse justement célèbre, s'est livré à une critique plus approfondie de la solution proposée par Poupardin. Il note que les Byzantins « tournaient en ridicule le rite de l'huile sainte » ⁽¹⁴²⁾. Il rappelle que le premier témoignage sûr relatant un sacre par onction remonte au XIII^e siècle. Il révoque en doute les allégations des textes antérieurs. La raison invoquée par Bloch ne manque pas de force : la religion impériale, toujours vivace dans la Rome de l'Est, y rendait inutile le rite nouveau ⁽¹⁴³⁾. Mais Bloch ne tenait pas compte de l'indéniable perte de prestige subie par le basileus depuis la conquête de Constantinople par les barons francs. La plupart des byzantinistes s'accordent avec la thèse défendue par Ebersolt et Bloch. Ostrogorsky n'admet l'apparition du rite qu'à une époque tardive (spätby-

(137) PS.-COD., *De off.*, col. 86, et MEURSIUS, *Glossar. graeco-barb.*, p. 4.

(138) Les mots les plus fréquemment employés sont : χρίσις, χρίειν, χρίσμα.

(139) V. par ex. PHOTIUS, *Homélies*, II, 437, et *Lettre XVI*, in *P.G.*, CII, col. 765.

(140) POUPARDIN, *L'onction impériale*, in *M.A.* (1905), pp. 113-126. Mais POUPARDIN (art. cité, p. 114) se gardait d'être catégorique et notait que REISKE, dans son *Commentaire* sous le *De ceremoniis*, mettait en doute la réalité du fait.

(141) EBERSOLT, *Mélanges*, p. 27.

(142) M. BLOCH, *Les rois thaumaturges* (2^e éd., Paris, 1961), p. 464. Bloch cite comme preuve un passage de Théophane (ΘΕΟΦΗ., II, 315) où il est dit que « le pape oignit Charlemagne de la tête aux pieds (χρίσας ἑλαίῳ ἀπὸ κεφαλῆς ἕως ποδῶν) ». Mais nous y voyons une preuve de naïveté, plus que de causticité.

(143) BLOCH, *op. cit.*, p. 65.

zantinisch)⁽¹⁴⁴⁾, mais s'agit-il du XII^e ou du XIII^e siècle ? Bréhier retient le XII^e, mais avoue ignorer s'il s'agit d'une imitation de la pratique occidentale⁽¹⁴⁵⁾. En outre, le seul sacre attesté au XIII^e est celui de Michel IX, en 1295⁽¹⁴⁶⁾. Pour cette certitude, que de faits demeurent troublants ! Ainsi, les textes qui mentionnent, entre la fin du XII^e et 1295, tous les couronnements gardent le silence sur les sacres. Sans doute, un demi-siècle d'occupation étrangère n'y est-il pas pour rien. Mais l'on s'explique moins bien le mutisme des historiens de Nicée et des contemporains de Michel VIII et d'Andronic II. Un cas doit être cependant réservé, celui de Théodore II Lascaris, oint, écrit Grégoras, en 1254⁽¹⁴⁷⁾. Mais il s'agit, selon Bloch, d'une interpolation⁽¹⁴⁸⁾. La démonstration de ce dernier n'est pas, il est vrai, très convaincante. Sans doute Grégoras écrivait-il vers 1359, soit plus d'un siècle après l'événement par lui décrit, mais à ce compte il faudrait examiner avec méfiance les *Histoires florentines* de Machiavel ou l'*Histoire d'Italie* de Guichardin ! Les silences d'Acropolite et de Blemmydès sont plus significatifs. Si le sacre était un élément essentiel de la cérémonie du couronnement sous les Lascaris, on peut imaginer que Michel VIII en eût exigé l'accomplissement. Or, Pachymère et Acropolite ont laissé des récits extrêmement détaillés de ses deux couronnements, et le rite de l'onction y est omis. Cela est étrange car le propre de l'usurpation est d'imiter la légitimité, dans le moindre de ses traits comme dans le plus important. On pourrait objecter que le sacre est sous-entendu et comme caché par l'acte même du couronnement⁽¹⁴⁹⁾. Dans ce cas, l'abondance de détails donnés sur les sacres des basileis à partir de Michel IX devient incompréhensible. La personnalité de cet empereur associé suffit-elle à justifier le triomphe du rite ? Michel IX a été couronné et sacré à l'âge de 17 ans. On peut supposer qu'il l'a été en respectant les mêmes formalités, auxquelles avait été astreint son père, Andronic II. Cependant Grégoras comme Pachymère gardent le silence sur le sacre de ce dernier.

Le rite de l'onction n'en connut pas moins un sort brillant au XIV^e siècle, en particulier sous le règne de Jean VI Cantacuzène. Dans sa description du couronnement d'Andronic III, qui est une manière de traité théorique plus qu'une relation circonstanciée, Cantacuzène donne toute son attention au sacre : « l'empereur qui va être oint est élevé sur le pavois... » ... « les prières s'élèvent pour que Dieu soit favorable à l'empereur qui vient d'être oint... » ... « Après le couronnement, la foule répète les paroles du

(144) OSTROGORSKY, *Gesch. u. Entwicklung der byz. Krönungsordnung*, Communication résumée in *A.C.I.E.B.* (1939), p. 14.

(145) BRÉHIER, *Institutions*, p. 14.

(146) PACHYM., II, 197-198.

(147) GRÉG., I, 53-54.

(148) BLOCH, *op. cit.*, pp. 473-474.

(149) Dans un panégyrique de Michel VIII, nous trouvons le passage suivant : « Tu devrais être le nouveau Zoroabel, l'oint (ὁ χριστός) du Seigneur pour la nouvelle Sion. » Ce panégyrique a été édité par PREVIALE, *Un panegirico inedito per Michele VIII Palaiologo*, in *B.Z.* (1943-1949), p. 24. Mais cette flagornerie évoque plutôt l'onction spirituelle.

patriarche comme après l'onction... » (150). Il écrira même une phrase étonnante, en évoquant le moment où Andronic a été fait empereur *par* l'huile sainte (151). Ailleurs, il rappellera la pression exercée par le patriarche Calécas sur Anne de Savoie « afin qu'elle prit soin de faire oindre son fils Jean avec l'huile sainte (μύρον χρίειν) et de le faire couronner » (152). Un passage très important et qui n'a pas, semble-t-il, retenu suffisamment l'attention des historiens, est celui relatif au second couronnement de Jean VI Cantacuzène aux Blachernes, en 1347. Cantacuzène affirme qu'il voulut se faire couronner une seconde fois, « bien qu'il eût déjà reçu la couronne des mains du patriarche de Jérusalem Lazare (153), dans la ville d'Andrinople *et que l'onction avec l'huile sainte eût suffi* » (154). La raison donnée par le basileus est significative : il voulait éviter qu'on lui reprochât de ne s'être point fait couronner à Constantinople, suivant la coutume (155). Rien ne montre mieux l'importance du rite. L'existence d'une théorie du sacre semble, en outre, établie, car le basileus invoque l'avis des experts. Si le sacre peut ou doit être répété, un seul couronnement est suffisant. Cela n'implique point que le premier soit subordonné au second : soit que Lazare n'ait pas sacré Cantacuzène à Andrinople (156), et il était indispensable que ce dernier le soit à Constantinople, ou qu'il l'ait déjà oint, et il était nécessaire que Cantacuzène le fût, à nouveau, dans la capitale, alors que le couronnement n'avait nul besoin d'être réitéré. Dans les deux cas, le sacre est un élément indispensable de l'investiture impériale. Il l'est au moins aux yeux de Cantacuzène, qui considère son fils Mathieu, couronné en 1354, comme « le nouvel empereur oint » (157). C'est le thème sur lequel Cantacuzène ne cessera jamais de broder, il soutiendra qu'il est interdit de porter la main sur l'oint du Seigneur (Χριστός Κυρίου) (158). Nous pouvons penser qu'il s'agit d'une onction matérielle. Il est cependant étrange que le sacre ne tienne qu'une place médiocre chez les historiens contemporains de Cantacuzène. Sans doute, dans son désir de faire oublier son usurpation et de légitimer son pouvoir, le basileus faisait-il preuve d'ultracisme. Mais le développement du rite semble devoir être rattaché à une autre usurpation, celle de Michel VIII. On peut conjecturer qu'il y vit un moyen d'assurer le trône à sa lignée. La conquête franque avait accoutumé les Byzantins au sacre, bien qu'il se déroulât selon le rite latin. Anathémisé, puis absous, Michel saisit fort bien la fragilité d'un pouvoir contesté par l'Eglise. Nous émettons l'hypothèse qu'il fit sacrer son fils, Andronic II. Le basileus était mieux armé par sa « purification », caractère traditionnellement attaché à

(150) CANTAC., I, 198. On voudra bien noter que le mot μύρον désigne à la fois, ici, l'huile sainte et l'onction.

(151) Id., *ibid.*

(152) Id., II, 64.

(153) Sur Lazare, v., *infra*, p. 224.

(154) CANTAC., III, 29.

(155) Id., *ibid.*

(156) Mais nous n'en trouvons point de trace dans les textes.

(157) CANTAC., III, 27.

(158) Id., I, 45.

l'onction, pour résoudre le délicat problème de l'union des Eglises, Mais il était aussi « sanctifié », et sa sanctification, il la tenait de Dieu même, par le truchement du patriarche, exégète indispensable. Le basileus ne tenait pas du sacre le pouvoir : le sacre l'en rendait digne ⁽¹⁵⁹⁾. On conçoit que Cantacuzène, âme profondément religieuse, l'ait particulièrement mis en évidence. Nous verrons si du sacre peut-être déduite une véritable fonction sacerdotale du basileus.

Il est, en tout cas, certain que l'onction est devenue, sous les premiers Paléologues, et singulièrement au ^{xiv}^e siècle, un rite dont l'importance balançait, sans l'égaliser absolument, celle du couronnement. Dans les deux actes, le patriarche demeurait, par son refus possible, le maître de l'impériale destinée. Singulier paradoxe : les basileis croyaient assurer leur pouvoir par le sacre, ils portaient une atteinte irrémédiable au culte impérial et faisaient de l'Eglise orthodoxe l'arbitre suprême et le censeur sévère.

2. — L'IMPOSITION DE LA COURONNE IMPÉRIALE.

Le couronnement du basileus est le prolongement naturel du sacre. Il est aussi le point culminant de la cérémonie religieuse, le moment le plus solennel, le plus émouvant : Dieu donne un maître aux « Romains ». Cette révélation, acceptée d'abord avec humilité et dans le silence, provoque ensuite la liesse générale. Elle a des interprètes qui diffèrent selon les circonstances, à l'exception du patriarche, qui permance. L'empereur est-il associé, et ce sera le cas le plus fréquent, l'empereur principal et le patriarche lui imposent, en commun, la couronne (stemma) ⁽¹⁶⁰⁾, insigne impérial par excellence. Dans le cas contraire, seule l'intervention du patriarche est requise. Après avoir couronné le basileus, le patriarche prononce par trois fois le mot *axios* (digne), répété par la foule, comme le mot *agios*, après l'onction ⁽¹⁶¹⁾. Des hymnes s'élèvent et des prières concluent la cérémonie.

Si le basileus est marié, il pourra couronner de ses mains son épouse. Ainsi Jean VI Cantacuzène, comme l'avait fait Michel VIII Paléologue, imposa la couronne à la basilissa Irène, après avoir été couronné par le patriarche Lazare, en 1346 ⁽¹⁶²⁾. *La concomitance du couronnement du*

(159) Il est très remarquable que le rite de l'onction, au contraire du couronnement, soit ignoré de l'iconographie. Mais Bloch ne faisait-il pas la même constatation à propos de l'iconographie occidentale ? Dans le cadre byzantin, cela s'explique assez bien par le caractère préparatoire du sacre, qui « met en condition » le basileus, pour le rendre digne de l'investiture divine. Le couronnement est, au contraire, un acte parfait, que le peintre se plaît à traduire par une représentation symbolique ou, moins fréquemment, réelle.

(160) Ps.-Cod., *De off.*, col. 86 ; CANTAC., I, 196 (couronnement d'Andronic III par son grand-père) et CANTAC., III, 275 (couronnement de Mathieu Cantacuzène par son père et le patriarche Philothée). Sur le détail de la cérémonie du couronnement, v. TREITINGER, *op. cit.*, pp. 15-30.

(161) CANTAC., I, 198, et MEURSIUS, *Glossar. graeco-barb.*, p. 37.

(162) CANTAC., II, 564. Andronic III avait également imposé la couronne à son épouse, v. CANTAC., I, 205.

basileus et de la basilissa au cours de la même cérémonie n'était nullement requise : Jean V Paléologue, qui avait reçu le stemma en 1341, ne se maria qu'en 1347 et couronna son épouse la même année (163).

La coutume imposait cette pratique (164), vestige des siècles lointains où le patriarche n'était que le témoin respectueux de la cérémonie laïque et militaire du couronnement. Ces temps n'étaient plus. « Tout le monde concède aux princes, écrit Cydonès, le droit de tout oser pour leurs Etats. » (165). Mais cette concession émanait avant tout du patriarche. Les preuves n'en manquent pas. La plus éclatante, peut-être, est, malgré les apparences, donnée par Michel VIII Paléologue. Après son élévation sur le pavois, celui-ci devait être couronné, ainsi que son épouse, la basilissa Théodora, mais après que Jean IV Lascaris eût, lui-même, reçu le stemma. Le Paléologue était ainsi réduit au rang de coempereur. Il s'y résigna publiquement. Mais ses amis, au nombre desquels on comptait de nombreux sénateurs, répandirent le bruit que seul un homme d'expérience pouvait gérer les affaires de l'empire, et donc recevoir la couronne : Jean IV devait être laissé à ses jeux (166). L'opinion publique se fit l'écho de cette revendication. Des moines, des évêques et des sénateurs, gagnés par Michel, firent pression sur le patriarche dans ce sens (167). Mais un parti hostile au Paléologue se déclarait dans le haut clergé (168). Arsène, hésitant selon son habitude, se laissa convaincre par les partisans du régent. Fût-ce par crédulité ? Pensait-il que Michel respecterait le serment par lui prêté de sauvegarder les droits de Jean IV ? Nous croyons surtout qu'une grande lassitude l'accablait et qu'il eût accepté toute solution présentée avec un peu d'insistance. Or ce qu'on lui demandait n'était rien moins que de porter un coup singulièrement grave au principe le mieux établi, celui de la succession en ligne directe. La raison d'Etat l'emportait sur la monarchie héréditaire et la succession par primogéniture. La nécessité, expliquaient encore les partisans de Michel, imposait que Michel reçut *seul* la couronne. Il ne s'agissait même plus de rétrograder, au cours de la cérémonie, l'héritier des Lascaris. Le Paléologue voulait éviter d'avoir à ses côtés un principe vivant : dans quelques années, Jean IV, couronné, et ayant atteint sa majorité, pourrait faire valoir la plénitude de ses droits et prendre sa revanche sur l'habile usurpateur. La requête adressée au patriarche n'avait d'autre but que de légitimer l'usurpation. La décision prise par Arsène était donc d'une extrême gravité. La cérémonie ne s'en

(163) CANTAC., III, 29, et DOUKAS, *Chron. univ.*, p. 38.

Nous ne voyons pas sur quelles bases M. Guiland attribue à Jean V (mort en 1391, à l'âge de 61 ans) un règne de 52 ans ; v. GUILLAND, *Etudes byz.*, p. 11. V. également CANTAC., III, 30.

(164) *Id.*, *ibid.*

(165) CYDONÈS, *Correspondance*, Lettre I, p. 1.

(166) PACHYM., I, 101. Pachymère laisse entendre que le meurtre de Jean IV avait été envisagé.

(167) GRÉG., I, 79.

(168) Il comprenait le métropolite de Sardes Andronic, et surtout l'archevêque de Thessalonique Manuel ; v. PACHYM., I, 102, 118.

déroula pas moins selon les vœux de Michel VIII (169). Le basileus et son épouse furent couronnés, cependant que Jean IV, qui n'avait point ceint la couronne impériale (οὐκ ἐν στέφει βασιλικῷ), recevait un diadème d'or avec des incrustations de pierres précieuses (170). Mais le couronnement, comme l'élévation sur le pavois, ne prenait tout son sens que dans le cadre constantinopolitain. Aussi Arsène dut-il couronner, une seconde fois, Michel dans la capitale reconquise. Le nom de Jean IV ne fut, cette fois, pas même prononcé (171). Son droit au trône, il faut le souligner, n'était cependant nullement contesté. Aveuglé, puis exilé dans le château de Dakibitza (172), il n'en reçut pas moins, en 1290, la visite d'Andronic II, venu lui demander de reconnaître la légitimité de son pouvoir (173). Or, ce basileus avait été couronné comme empereur associé en 1272, et il était empereur principal depuis 1282. Cet hommage de l'usurpation à la légitimité ne doit point dissimuler ce fait : *le couronnement rend possible l'exercice des droits du basileus*. La couronne est de symbole de la souveraineté. Cette idée est exprimée par Grégoras, qui écrivait, à propos d'Andronic II, qu'il était couronné du « symbole impérial » (174). Et si Grégoras se déclarait surpris de la précipitation avec laquelle le patriarche Calécas fit couronner Jean V (175), Cantacuzène, en revanche, comprenait fort bien toute l'importance de l'événement : il s'était fait acclamer à Didymotique, mais le fils d'Andronic était, lui, couronné par le patriarche de Constantinople. On conçoit que tous les efforts du grand domestique, mis désormais hors la loi, aient tendu à réintégrer la légalité. Ce n'était point un usurpateur ordinaire : il voulait entrer dans la dynastie des Paléologues, et non s'y substituer. Dans cette optique, son refus de faire couronner Mathieu, en 1346, malgré les pressions de son entourage et de l'armée, s'explique parfaitement (176). Mais, l'année suivante, il reçut le stemma des mains du patriarche, aux Blachernes, et en présence de la basilissa Anne et de Jean V. Tout changea. Couronné et seul maître de l'empire pour dix ans, il devint moins conciliant. Les rapports tendus qu'il entretenait pendant quelque temps avec son fils Mathieu retardèrent vraisemblablement le couronnement de celui-ci (177). Nous connaissons déjà le prix attaché par Mathieu à cette cérémonie. Les menées subversives de Jean V décidèrent Cantacuzène : le

(169) Mais l'archevêque de Thessalonique provoqua de sérieux incidents, pendant la cérémonie, v. ACROP., *Chron.*, p. 178, et SCOUTARIOTES, *Addit.*, p. 299, ligne 10.

(170) PACHYM., I, 103.

(171) Id., I, 173.

(172) GRÉG., I, 93.

(173) Id., I, 173.

(174) GRÉG., I, 109 : καὶ ἀμα τῷ βασιλικῷ καταστέφει συμβῶν. Pachymère, de son côté, désigne Michel IX comme le « nouveau couronné » (PACHYM., II, 197-198), c'est-à-dire à la fois plus et mieux que le « nouveau basileus ». Cantacuzène montre Andronic III, le nouveau basileus couronné par son grand-père Andronic II et par le patriarche Isaïe (CANTAC., I, 198).

(175) Grégoras s'étonnait notamment de ce que le patriarche n'ait point tenu compte de l'âge de l'enfant (il avait 11 ans) et qu'il ait choisi un jour ordinaire, le 19 novembre, pour le couronner (v. GRÉG., II, 616-617).

(176) CANTAC., II, 565.

(177) Id., III, 66-67 ; GRÉG., II, 836-839 ; v. également M. JUGIE, art. cité, in *E.O.* (1910), p. 341.

jeune basileus reçut le stemma, au mois de février 1354, dans l'église de la Vierge des Blachernes ⁽¹⁷⁸⁾. On peut penser qu'un souci de sécurité fit préférer l'église du palais à Sainte-Sophie. Cantacuzène triomphait : il régnerait avec son fils aîné comme empereur associé. A sa mort, seul Mathieu lui succéderait : Jean V Paléologue, qui troublait la paix publique, serait écarté du trône ⁽¹⁷⁹⁾. Le couronnement est assurément l'usage constitutionnel le plus important dans l'empire byzantin sous les premiers Paléologues. L'Eglise se laisse-t-elle aussi aisément situer sur le plan constitutionnel ? En vérité, peu de sujets continuent de provoquer autant de controverses. Les byzantinistes peuvent être classés, semble-t-il, en trois groupes.

Pour Sickel ⁽¹⁸⁰⁾, le patriarche agit moins comme un prêtre que comme le représentant des corps électoraux traditionnels. Le Professeur Dölger ⁽¹⁸¹⁾ et Treitinger ⁽¹⁸²⁾ ont repris, dans ses grandes lignes, la thèse de Sickel, à laquelle on peut faire un reproche majeur : le caractère religieux de l'acte du couronnement est par trop ignoré.

Par réaction, ce trait est mis en évidence dans une autre théorie, qui fait de l'Eglise le quatrième élément constitutionnel de l'empire, et dont MM. Grabar ⁽¹⁸³⁾ et Ostrogorsky ⁽¹⁸⁴⁾ sont les apologistes. M. Charanis, dans un article brillant ⁽¹⁸⁵⁾ et au terme d'une analyse pénétrante, concluait dans le même sens.

Cette thèse est repoussée avec la plus grande vigueur par M. Svoronos ⁽¹⁸⁶⁾, qui admet, certes, le caractère religieux du couronnement, né de l'introduction de l'origine divine du pouvoir impérial, mais se refuse à voir dans l'Eglise un élément constitutionnel de l'empire : « Il n'est pas d'exemple d'empereur qui ait eu recours à l'Eglise pour légitimer son pouvoir. » ⁽¹⁸⁷⁾. Nous croyons que les deux thèses extrêmes, celle de Dölger et celle de Svoronos, sont également inacceptables. On ne peut soutenir que l'Eglise est devenue le premier et le seul électeur du basileus, en résumant les corps traditionnels, dont la représentativité est faible au XIII^e et surtout au XIV^e siècle. Entre les masses et le basileus, point d'intermédiaires; entre le basileus et Dieu s'interpose le patriarche : le patriarche de Constantinople et non « l'Eglise », comme on l'écrit souvent ⁽¹⁸⁸⁾. Le couronnement ne saurait être expliqué par le concept de la délégation popu-

(178) CANTAC., III, 275. Bréhier situe, à tort, le couronnement de Mathieu au mois de mars 1354; v. BRÉHIER, *Vie et mort de Byzance*, p. 445, n. 8, et LEMERLE, *Philippes*, p. 202.

(179) GRÉG., III, 204.

(180) SICKEL, *Das byz. Krönungsrecht*, in *B.Z.* (1898), p. 523.

(181) DÖLGER, in *B.Z.* (1938), p. 40.

(182) TREITINGER, *op. cit.*, pp. 30-31.

(183) GRABAR, *L'empereur byz.*, p. 112 et ss.

(184) OSTROGORSKY, *Die Entwicklung der Kaiseridee in Spiegel der byz. Krönungsordnungen*, in *A.C.I.E.B.* (1936), p. 299.

(185) CHARANIS, *Coronation*, in *Byz.* (1940-1941), pp. 49-66.

(186) SVORONOS, *Le serment de fidélité au basileus*, in *A.C.I.E.B.* (1948), pp. 193-194, et in *R.E.B.* (1951), p. 125 et ss.

(187) SVORONOS, art. cité, p. 193.

(188) Le couronnement de Cantacuzène par le patriarche Lazare ne suffit pas, aux yeux du basileus lui-même, à lui conférer valablement l'investiture impériale.

laire; du reste, toute trace séculière finit par s'estomper dans le déroulement de la cérémonie.

Le point de vue de M. Svoronos n'est pas plus admissible. Il y a quelque paradoxe, semble-t-il, à soutenir qu'aucun empereur n'a eu recours à l'Eglise pour légitimer son pouvoir. Cela signifie, si nous comprenons bien, que le couronnement n'emporte point de conséquence constitutionnelle. On nous objectera, bien entendu, que cette conclusion est excessive et que le couronnement, formalité indispensable, ne pouvait être refusé par le patriarche. Cependant, le patriarche Calliste refusa de couronner Mathieu, et l'on peut croire que cette décision ne fut point l'effet d'une saute d'humeur. L'étude des avènements impériaux a, en outre, suffisamment prouvé que les basileis cherchaient à assurer leur pouvoir, *avant tout*, par leur couronnement. M. Svoronos invoque un argument subsidiaire en forme de syllogisme : les corps électoraux ne jouent qu'un rôle symbolique, or l'Eglise est, par hypothèse, un élément constitutionnel, donc son rôle est symbolique⁽¹⁸⁹⁾. Ce n'est pas très probant, parce que l'Eglise, plus précisément le patriarche, n'est pas un « élément constitutionnel » comme les autres. Il est aussi l'épigone de l'orthodoxie, et c'est à ce titre qu'il couronne le basileus⁽¹⁹⁰⁾. Le raisonnement de M. Svoronos serait plus convaincant si le pouvoir impérial n'émanait pas *directement* de Dieu. L'iconographie fournit, à cet égard, des témoignages significatifs. Dans le *Skylitzès* de Madrid une miniature représente la cérémonie du couronnement⁽¹⁹¹⁾. Au centre, un petit groupe : le basileus orant, agenouillé, reçoit la couronne du patriarche debout derrière lui; des clercs inégalement répartis sont aux côtés des protagonistes. Deux groupuscules se tiennent à une certaine distance du groupe central : à droite, par rapport à l'observateur, on distingue des dignitaires dont l'appartenance à l'armée ne fait point de doute : ils sont au nombre de six. A gauche, se tiennent également, debout, neuf dignitaires civils. Civils ou militaires, ils sont essentiellement des témoins. L'empereur, lui, est au sein de l'Eglise, et il reçoit, avec soumission, le pouvoir octroyé par Dieu. Si Dieu n'est pas représenté, la répugnance des illustrateurs byzantins à le faire figurer dans des scènes réalistes en est la cause. Mais l'attitude pleine d'humilité du basileus, si rare dans l'iconographie byzantine, est, au contraire, bien indiquée. Le couronnement est, donc, un acte divin dont le basileus reçoit les effets. Un exemple plus suggestif encore est la miniature qui sert de frontispice à la traduction bulgare du *Synopsis Historikè* de Constantin Manassès, dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque Vaticane⁽¹⁹²⁾. Ce travail fut exécuté à Tirnovo, en 1344-

(189) SVORONOS, art. cité, p. 127. Le fait singulier est que M. Svoronos ne partage pas formellement l'opinion selon laquelle l'Eglise serait un élément constitutionnel : il est surprenant qu'il en admette ensuite la possibilité, fût-ce pour conclure que les éléments constitutionnels n'avaient qu'un rôle symbolique.

(190) SVORONOS, art. cité., *loc. cit.*

(191) GRABAR, *op. cit.*, pl. XXVII-2.

(192) Nous avons utilisé, dans les lignes qui suivent, le commentaire de la miniature du manuscrit bulgare par le Professeur Grabar; v. GRABAR, *op. cit.*, p. 121; v. également,

1345. Les personnages sont au nombre de trois : le tsar bulgare Jean-Alexandre, revêtu des habits impériaux byzantins et représenté « en majesté »; à ses côtés, le Christ; un angelot, enfin, qui impose la couronne au tsar. Au-dessus de la tête du Christ, on peut lire l'inscription suivante : « Jésus-Christ, Tsar des tsars et Tsar éternel. » Il s'agit ici de la transposition de la doctrine impériale byzantine; de même, le cérémonial aulique bulgare subit-il l'influence du cérémonial byzantin. Cette scène était, du reste et depuis longtemps, représentée par les artistes de la « Nouvelle Rome », avec toutefois certaines variantes. Ainsi, dans le *Parallela patrum* (XI^e s.), la Vierge couronne Eudocie et son mari, Constantin Doukas, dont les deux fils sont également couronnés par deux anges⁽¹⁹³⁾. En tête des *Homélies* de saint Jean-Chrysostome se trouvent quatre peintures à fond d'or : l'une d'elles⁽¹⁹⁴⁾ représente l'empereur Nicéphore III Botaniatè et son épouse, l'impératrice Marie, couronnée par le Christ. Cette peinture date également du XI^e siècle, tout comme un ivoire, conservé au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale à Paris, et qui montre un Christ exhaussé imposant les couronnes à Romain IV et à son épouse Eudocie. On voit que le manuscrit bulgare s'est inspiré d'un archétype byzantin, connu au-delà des frontières de l'empire. Il n'en reste pas moins que la collation de la couronne par un ange, comme dans le manuscrit bulgare, ou par le patriarche, scène réaliste, comme dans le *Skylitzès* de Madrid, traduisent la même idée : le Christ-Dieu est le Roi des rois (le Tsar des tsars). Il est le Principe éternel; le basileus est le principe périssable. C'est par sa seule volonté que la *basiléia* de l'empereur existe ou n'existe pas, et cette volonté, révélée par le patriarche, est matérialisée par l'imposition de la couronne et la couronne elle-même. C'est assez dire l'influence considérable que pouvaient exercer sur le déroulement de certains règnes des patriarches à la forte personnalité. Mais le basileus issu du choix divin est aussi *en* Dieu. Jean-Alexandre peut se désigner « en Christ-Dieu Tsar et autocrator de tous les Bulgares et de tous les Grecs »⁽¹⁹⁵⁾. Le basileus, avant son élévation sur le pavois, s'engageait à respecter et à défendre l'orthodoxie. De plus, la légitimité naissait du couronnement, mais aussi du principe héréditaire, lui-même né et affermi par le couronnement, car Dieu avait voulu que les fils ou les filles aînées⁽¹⁹⁶⁾ succédassent à leurs pères. Il était donc nécessaire que le couronnement du basileus respectât les règles successorales. Ce sentiment fut

FILLOW, *Die Miniaturen des Evangeliums Iwan Alexander's in London*, in *Byz.* (1927-1928), pp. 313-319.

(193) *Parallela patrum*, Paris. gr. 922, f^o 6, et BORDIER, *Description des peintures des manuscrits grecs*, pp. 126-128.

(194) *Coisl.* 78 f^o 2 bis v^o; v. également GRABAR, *Peinture byz.*, pp. 179-180.

(195) GRABAR, *L'empereur byz.*, p. 121.

(196) La loi salique était inconnue à Byzance; ainsi les filles, les femmes ou les sœurs des empereurs pouvaient accéder au trône; v. BRÉHIER, *Institutions*, pp. 19-21. Le problème ne s'est, peut-être, posé qu'une fois au cours de notre période : il est possible que la basilissa Anne, épouse d'Andronic III, ait régné quelque temps comme impératrice principale (v., *supra*, p. 68, n. 133). Ce n'est pas une certitude.

parfaitement exprimé par Michel II, despote d'Epire, à l'annonce de l'usurpation du Paléologue. Lorsqu'il apprit que Michel VIII « avait fait noier le fils de l'empereur Lascari son seignor *et s'estoit fait coronner* de l'empire, si en fu moult coroucies... si fit ainsi comme il le devoit et depuis ne vot obeir a cellui empereour faulx » (197). Il y a, dans ce passage, deux idées bien distinctes. La première est que le couronnement n'est pas l'acte uniquement religieux par lequel l'orthodoxie reconnaît son défenseur et le « maître des Romains ». Le Paléologue se fit « couronner de l'empire » : expression admirable dans sa concision ! A partir du moment solennel où il reçoit le stemma, le basileus peut *tout* pour ses peuples.

La seconde idée est que le couronnement ne produit aucune conséquence si l'avènement du basileus est dû à l'usurpation. Elle est plus discutable, car les réticences du despote d'Epire sont celles d'un grand seigneur hostile au Paléologue. La foule des sujets oubliait plus rapidement ses scrupules : l'usurpation de Michel VIII fut prescrite en peu de temps, et la dynastie des Paléologues dura cent quatre-vingt-quinze ans.

Les Byzantins pardonnaient plus malaisément à leurs basileis que, dans l'exercice de leur pouvoir, la Providence ne se manifestât point. Ils se reconnaissaient toujours les sujets de leurs empereurs, mais ils n'en furent point constamment les fidèles (198).

(197) *Livre de la Conquête*, pp. 75-76.

(198) La confiance faite par Georges Lapihe à Agathangélos, un disciple de Grégoras (et rapportée par celui-ci : GRÉG., III, 37), éclaire parfaitement cet état d'esprit : la tristesse de Lapihe avait pour raison, non la prise de la capitale (en 1347) et du pouvoir ('*basiléia*) par Cantacuzène, mais le triomphe des Palamites impies. Sur Lapihe, v. GUILLAND, *Essai sur Nicéphore Grégoras*, p. 40.

CHAPITRE III

L'EXERCICE DU POUVOIR IMPÉRIAL

Le basileus traduit la volonté divine quand il légifère et quand il juge. L'exercice du pouvoir législatif et du pouvoir judiciaire du basileus se confond avec le fonctionnement de la Chancellerie et des tribunaux impériaux, que nous étudions par ailleurs (1). Il suffit de mettre ici en évidence les traits les plus caractéristiques. Tout acte juridique de portée individuelle ou générale émane de Dieu. Le proemion des chrysobulles ou l'incipium des prostagmata commence fréquemment par l'invocation : « Au nom du Seigneur. Amen. » (2). Cette inspiration divine guide positivement les actes impériaux. Un témoignage significatif est offert par une miniature représentant l'oblation par Andronic II d'un chrysobulle à Dieu (3). Le basileus a seul le privilège de faire des constitutions. En conséquence, toutes les décisions d'ordre administratif sont prises par délégation impériale et exigent la confirmation du basileus (ou du *mégas basileus*); la chose est vraie pour les membres de la famille impériale, pour le coempereur ou pour l'épouse du *mégas basileus*, comme pour les hauts dignitaires et les hauts fonctionnaires agissant sur ordre. Les premiers Paléologues paraissent avoir beaucoup légiféré. Manuel Hobolos félicite Michel VIII pour son expérience juridique et pour les lois qu'il a promulguées (4). Nicéphore Calliste Xanthopoulos admire, pour sa part, la merveilleuse aptitude d'Andronic II à légiférer pour corriger les mœurs dissolues (5). Les lois importantes des XIII^e et XIV^e siècles intéressent les finances publiques et surtout l'organisation et l'administration de la justice. Les règnes d'Andronic II et d'Andronic III sont, à cet égard, exemplaires. Les coupe-jarrets infestaient les villes, la capitale en particulier; les brigands de grand chemin mettaient les provinces sous leur coupe, et les mers étaient

(1) Sur la Chancellerie, v. *infra*, pp. 227-229; sur l'administration de la justice, v. *infra*, pp. 259-267.

(2) V., par ex., l'incipium d'un chrysobulle d'Andronic II (a. 1324), in *M.M.* (t. III), p. 100.

(3) V. in GRABAR, *op. cit.*, pl. XXVI-2. Il s'agit, bien entendu, d'un acte d'adoration, mais aussi de la consécration par Dieu de la décision impériale.

(4) L. PRÉVIALE, *Un panegirico inedito di M. Holobolo*, in *B.Z.* (1940-1945), p. 42.

(5) Nicéphore Calliste XANTHOPOULOS, *Dédicace*, col. 581 B.

sillonées de corsaires ou d'ennemis avérés de l'empire. Les efforts des basileis pour assurer l'ordre public n'obtinrent point les résultats escomptés (6). Rien ne valait contre la corruption des juges et le désordre moral de la société.

Cependant, la doctrine continuait à donner du basileus une image magnifique. Il était celui que la Droite du Seigneur faisait toujours triompher de ses ennemis, le vainqueur par excellence (sect. I). Il était surtout le bouclier de l'orthodoxie, et, à ce titre, il prenait une part importante à la vie de l'Eglise (sect. II).

SECTION PREMIÈRE.

L'empereur « toujours vainqueur ».

Le thème de l'empereur « toujours vainqueur » a été exploité par les Byzantins de toutes les époques (7). Dans une certaine mesure, on peut dire qu'il s'agissait d'un véritable dogme, dont la titulature et l'iconographie portèrent témoignage. Sous les premiers Paléologues, la Victoire impériale est symboliquement affirmée, mais la réalité offre un démenti cruel.

1. — SYMBOLIQUE DE LA VICTOIRE IMPÉRIALE.

La Victoire impériale reçoit trois traductions symboliques majeures : la croix nicéphore, l'image de l'empereur équestre (peut-être celle de l'empereur debout), enfin la représentation d'une ville conquise. Les deux premiers types sont les plus importants (8).

La place remarquable tenue par la croix nicéphore dans l'iconographie post-constantinienne est connue (9). A la basse époque byzantine, la croix nicéphore revêt essentiellement deux formes : celle du sceptre du basileus, dont l'image se retrouve sur les monuments monétaires, et celle du labarum, qui figure au revers de bon nombre de pièces. Le labarum est cependant souvent remplacé par l'image d'un saint, mais d'un saint guerrier, comme saint Georges ou saint Michel, triomphant de l'hérésie. Cette victoire de l'orthodoxie place au second plan la personne même de

(6) En dépit de succès provisoires, notamment ceux d'Andronic II sur les malandrins, qui infestaient Constantinople, v. Nicéphore Calliste XANTHOPOULOS, *Dédicace*, col. 592 B.

(7) Sur la Victoire impériale dans les premiers siècles de l'empire, v. les articles bien connus de M. le Professeur J. GAGÉ, *La Victoire impériale dans l'empire chrétien*, in *R.H.Ph.R.* (1933), pp. 370-400, et in *R.H.* (1933), pp. 1-44.

(8) Il convient également de mentionner, pour mémoire, le *loros*, devenu *diadème* sous les Paléologues. Il s'agissait d'une sorte de large ceinture, qui serrait le *sakkos* impérial et dont les extrémités retombaient sur le bras gauche du basileus. Il avait une signification militaire, sinon triomphale (v. sur ce point, G.P. GALAVARIS, *The symbolism of the imperial costume*, in *Amer. num. soc. Museum Notes*, 1958, p. 114, n. 74, et p. 115). Du point de vue de la symbolique, son importance paraît avoir été secondaire.

(9) V. surtout GRABAR, *op. cit.*, pp. 39-66.

l'empereur, que magnifie, en revanche, le portrait équestre. Celui-ci est partout : sur l'étendard impérial, sur certains drapeaux de la flotte, sur les boucliers des quatre archontes, qui assistent le basileus pendant la cérémonie du couronnement⁽¹⁰⁾. Les vêtements de cour de nombreux dignitaires portent également l'image équestre du basileus. Parfois, l'image de l'empereur équestre voisine avec celle de l'empereur trônant, symbole de majesté⁽¹¹⁾. Mais, sur les costumes de certains dignitaires (mégaduc, grand primicier, protostrator, grand stratopédarque, grand logothète), l'empereur trônant est représenté devant et l'image de l'empereur debout, sur le dos⁽¹²⁾. Quelle signification donner à l'image de l'empereur debout ? Deux interprétations sont possibles : l'image de l'empereur debout a la signification majestueuse de l'empereur trônant ou celle victorieuse de l'empereur équestre. La dernière solution semble devoir être retenue, car les Byzantins évitaient de rapprocher deux images dont la signification fût semblable⁽¹³⁾. Une remarque subsidiaire peut être faite : l'image de l'empereur debout est surtout représentée sur les vêtements d'apparat des hauts dignitaires *militaires* (protostrator, grand primicier, grand stratopédarque, grand drongaire de la Veille)⁽¹⁴⁾.

Elle annonce la victoire du basileus. Ce dernier ne peut être défait : il est, par sa nature propre, *le* triomphateur. La représentation de la conquête ou de la dédition des villes met, également, ce caractère en évidence. Par exemple, une petite pyxide en ivoire, confectionnée entre 1348 et 1352, montre deux basileis, deux basilissai, deux princes et un groupe de musiciens et de danseurs. Le premier groupe comprend Jean VI Cantacuzène, son épouse Irène, leur petit-fils Andronic; le second est composé de Jean V Paléologue, de la basilissa Hélène, d'un de leurs fils⁽¹⁵⁾. C'est à Cantacuzène qu'un personnage présente une ville fortifiée en réduction.

(10) Ps.-Cod., *De off.*, col. 29, 48, 99.

(11) V. par ex., pour le grand drongaire de la Veille, Ps.-Cod., *De off.*, col. 21.

(12) Ps.-Cod., *De off.*, col. 37 D, 40 B, 40 C.

(13) Le symbole triomphal de l'empereur debout était bien connu des Byzantins des premiers siècles, en sorte qu'il faut expliquer sa réinvention par le goût de l'archaïsme des contemporains d'Andronic II.

(14) Le *skaranikon*, lorsqu'il a la forme d'une coiffure, porte parfois l'image du basileus. Smirnov, cité par GRABAR, *op. cit.*, p. 22, n. 5, mentionne une icône de la Lavra de Saint-Serge, près de Moscou. Sur le cadre en argent de celle-ci, en relief, on distingue un haut dignitaire, Constantin Acropolite, dont le *skaranikon* est orné d'un portrait d'un personnage représenté à mi-corps. Mais le commentaire du Professeur Grabar manque ici de précision. Il identifie le personnage représenté avec le basileus, *mais est-ce le basileus trônant ou debout* ? Nous trouvons un indice dans la dignité exercée par Constantin Acropolite : il était grand logothète (v. *infra*, p. 234) et sénateur (v. *infra*, p. 128). Or, nous savons que le grand logothète portait sur ses vêtements les deux images. On peut donc hésiter sur l'appartenance et la qualité de celle du *skaranikon*, comme sur l'importance attribuée à l'un ou à l'autre des symboles. Peut-être même s'agit-il d'un insigne sénatorial.

(15) V. A. GRABAR, *Une pyxide en ivoire à Dumbarton Oaks*, in *D.O.P.* (1960), pp. 123-146, et, surtout, p. 124. Un rapprochement peut être fait avec la pyxide en ivoire, jadis décrite par GRABAR (*op. cit.*, p. 56). Elle représentait, selon cet auteur, Andronic II, la basilissa Irène et Michel IX. Une ville était offerte au fils de Michel VIII. Constatation intéressante : Michel IX, coempereur, était représenté sous les traits d'un jeune garçon, ce qui corrobore les témoignages numismatiques. La situation très particulière de Jean VI abolit cette distinction : la taille de Jean V est normale. Il n'y a point entre le Paléologue et son beau-père de disparité juridique, bien que le second ait imposé sa volonté au premier par le traité des Blachernes.

Ainsi, la prise de Constantinople par Jean VI, en 1347, était-elle commémorée (16). Il ne s'agit point d'une innovation. Pachymère rapporte que Michel VIII, pour célébrer sa victoire sur les Latins, fit frapper des pièces d'un modèle nouveau : leur revers porte l'image de la capitale reconquise (17).

Sur des pièces de bronze du même Michel VIII, le même symbole est répété et explicité. L'avvers représente le basileus avec le sceptre et l'*akakia*, et le revers, la capitale, à trois portes, avec des tours. La souscription « Victoire » (Νίκη) est très visible (18). Le thème triomphal est, on le voit, très rigoureusement traité. Mais les événements, en contrepoint, offrent un spectacle plus terne.

2. — DU BASILEUS VAINQUEUR AU BASILEUS VAINCU.

Parmi les épithètes décernées aux premiers Paléologues, celle qui fait allusion à la « puissance » du basileus revient fréquemment dans les textes. Celles qui évoquent ses qualités guerrières sont plus rares. Seul, et sans que l'on en sache la raison, le despote Manuel Paléologue, fils d'Andronic III, a droit à être appelé « le plus habile à commander » ὁ στρατηγικώτατος (19). Au demeurant, et en dépit d'une bravoure personnelle incontestable, les empereurs byzantins furent des chefs de guerre trop souvent malheureux (20). Sans doute, les revers ne leur sont-ils que partiellement imputables, la faiblesse du recrutement national, le peu de sûreté des mercenaires y ont assurément leur part. Plus grave encore est l'absence de sens stratégique, qu'ils partagèrent avec le plus grand nombre des généraux byzantins. Cependant, la gloire des victoires et le poids des défaites étaient par eux assumés. Il est possible de disgracier un général malheureux, mais, s'il s'agit d'un membre de la famille impériale, voire du coempereur, l'affaire est plus délicate, car le basileus *ne peut* pas être vaincu. La défaite sera donc noyée sous un flot de rhétorique. Dans cette optique, le moindre succès local, dans une série d'échecs, prend figure de triomphe. Les basileis durent, toutefois, convenir qu'ils ne pouvaient

(16) Etrange paradoxe que cette ville conquise et dont l'oblation au vainqueur a pour témoin principal le vaincu ! Ceci démontre bien la prééminence de Cantacuzène dans le pouvoir et sa tranquille impudence.

(17) PACHYM., II, 493-494. V. également DU CANGE, *Dissertatio*, p. 104 : « Michaelis Palaeologi nummorum aureorum nemini Georgius Pachymeres, atque recepta a Latinis Constantinopoli postica facies, ejusdem urbis figuram effingi curasse metalli probitate detrita. » Sur l'abaissement du titre légal de l'hyperpère, v. ENGEL, *Traité de Numismatique* (t. II), p. 902, et ZAKYTHINOS, *Crise monétaire*, p. 8 et ss.

(18) V. DU CANGE, *op. cit.*, p. 105, et BANDURI, *Numismata imperat. roman.* (t. II) p. 770 et ss.

(19) G. CODINOS, *De annorum et imperatorum serie*, p. 164.

(20) Prenons le cas de Michel IX, dont MUNTANER (*Chron.*, p. 186) disait qu'il était « bon chevalier » et que « rien ne lui manquait, si ce n'est la loyauté ». Il est battu par les Turcs d'Osman, en 1301 (PACHYM., II, 410 ; GRÉG., I, 205), écrasé par les Catalans à la bataille d'Apros, en 1307 (PACHYM., II, 549 ; GRÉG., I, 229-230), mis en déroute par les Turcs mercenaires des Catalans, en 1314 (GRÉG., I, 256).

empêcher les Barbares d'envahir le territoire national. C'est ainsi que pendant trente ans, la Thrace subit les déprédations serbes, turques et bulgares. C'est un effroyable sentiment d'impuissance que procure la lecture de Cantacuzène ou de Grégoras (21). On devine que les réfugiés qui affluèrent à plus d'un moment dans la capitale ne contribuèrent point à rehausser le prestige impérial. Aussi les Byzantins sont-ils restés plus fidèles à la monarchie qu'à la personne de leurs empereurs. Il est certain que les basileis ne surent jamais faire utilement face au danger turc et, plus généralement, qu'ils furent incapables d'opérer une réforme de structure de l'armée. Cette remarque vaut pour Michel VIII et pour Jean Cantacuzène, auxquels l'empire dut cependant ses rares succès.

Michel VIII fut essentiellement un empereur heureux. Il fit la preuve de ses talents militaires avant son couronnement. Par la suite, le hasard le servit. La prise de Constantinople n'est pas la conséquence d'un plan mûrement pensé, ni la victoire de Pélagonie, remportée en 1259 par son frère, le sébastocrator Jean, le fruit d'une combinaison savante. Admironz cependant la modestie du basileus revendiquant ce succès : « Je vainquis en Thessalie, au début de mon règne, des Romains séparés depuis beaucoup d'années de l'empire romain, devenus plus opposés à nos intérêts que nos ennemis naturels (22) et je vainquis avec eux leurs alliés, qui avaient pris pour général le prince d'Achaïe... Leur nombre était grand et dépassait tout calcul, leur puissance était plus grande que leur nombre. » (23). Il est assez aisé de convaincre Michel VIII de hâblerie (24). En chantant son propre los, le basileus contruisait sa légende : un usurpateur en a toujours besoin. Le danger était que les Byzantins, à la tête volontiers épique, ajoutassent foi à des chimères rassurantes et se contentassent de solutions de facilité. Pour leur malheur, c'est ce qui advint. Cantacuzène se trouvait dans des conditions nettement plus défavorables (25). Il lui fallait susciter des rêves de grandeur, des songes héroïques, alors qu'il subissait des revers cuisants. Ainsi s'explique-t-on que, sous son règne, l'étiquette de Cour, tombée en désuétude, reprenne vie. Sans doute, les Etats décadents prétendent-ils conjurer le sort en habillant à

(21) CANTAC., I, 323 (a. 1328); II, 65 (a. 1341), 461-465 (a. 1343); GRÉG., I, 101 (a. 1264), 545 (a. 1338-1339); II, 747 (a. 1345).

(22) Il s'agit du despote d'Epire (v. *Epirotica*, fgt 1). Sur la politique autonomiste du despotat d'Epire (fondé en 1205), v. l'article classique de VASILIEVSKIÏ, *Epirotica saeculi XIII*, in *Viz. Vrem.* (1896), pp. 233-294, surtout pp. 280-284.

(23) MICHEL VIII PALÉOLOGUE, *Autobiographie*, in CHAPMAN, *op. cit.*, p. 171.

(24) V. *infra*, p. 244.

(25) Les qualités militaires de Cantacuzène sont reconnues par DOUKAS, que nous citons dans sa traduction vénitienne, le meilleur manuscrit de sa *Chronique*, selon GRÉCU (*Pour une meilleure connaissance de l'historien Doukas*, in *Mémorial Louis Petit*, p. 141) : « Zuane Catacusino, homo savio e molto exertato in le cose bellice... » Mais notre historien doit bien expliquer les déboires de l'empire, et voici son explication, si caractéristique : « Ma la mala fortuna de Greci semina invidia, la qual partori odio e inimicitia, perchè quanto più la virtù se exalta, tanto più la invidia inimica dele virtude cresce. » (DOUKAS, *Chron. univers.*, p. 347.) Cette justification est intéressante sur le plan de la psychologie individuelle, mais elle est inquiétante, car les problèmes ne sont plus posés sur le plan étatique de l'Etat centralisé. On ne cherche point de raisons, mais on trouve des excuses.

l'antique leurs statues brisées. La Victoire impériale appartenait au domaine du souvenir. Ironie des temps, les vaincus recouvraient leurs fronts de lauriers.

SECTION II.

L'empereur très orthodoxe.

Le monarque oriental est celui qui « officie sa royauté » (26). Par cette formule concise, Iorga rapprochait le basileus byzantin d'un Cyrus ou d'un Darius. La chose n'est vraie qu'en partie. Certes, au-delà des formes constitutionnelles éphémères, la source du pouvoir impérial était en Dieu, et c'était l'image divine que les Byzantins révéraient dans leurs basileis. Mais le basileus n'est plus le seul prêtre de sa royauté. Il gouverne sans doute, mais l'orthodoxie règne, dont il est le protecteur naturel, mais non l'exégète majeur. L'Eglise byzantine assume cette fonction. C'est l'orthodoxie qui, par la main du patriarche œcuménique, promeut, couronne et oint le basileus. L'élévation à l'empire se fait dans le cadre tracé, dans le décor par elle construit. Mieux encore, elle inspire l'exercice du pouvoir impérial. Le basileus qui ne vit pas l'orthodoxie n'est plus en conformité avec son essence impériale. Cette symbiose était prévue avant la cérémonie du couronnement. Le basileus était, en effet, astreint à prêter un serment de fidélité à l'orthodoxie. Il en remettait le texte par lui signé au patriarche œcuménique et au synode, qui en restaient les dépositaires (27). Le pseudo-Codinos a conservé la formule du serment tel qu'il était prêté vers 1350, avec de légères variantes dans le cas où l'empereur qui allait être couronné avait un fils (28). Le serment commence par une profession de foi : Πιστεύω εἰς ἓνα Θεὸν Πατέρα παντοκράτορα ποιητὴν οὐρανοῦ καὶ γῆς ὁρατῶν τε πάντων καὶ ἀορατῶν. Le basileus promet ensuite de respecter « les décisions et les dispositions des sept conciles œcuméniques et des synodes locaux, ainsi que les privilèges de la Très Sainte Eglise de Dieu », et encore « d'être juste et véridique, de ne point tuer ni mutiler ses sujets, d'anathémiser et de répudier ce que les Pères avaient anathémisé et répudié » (29). Il manifeste son entière croyance, d'âme, d'esprit et de cœur, au Saint Symbole et jure, enfin, de maintenir l'orthodoxie (30).

La comparaison du rite du couronnement du tsar, tel qu'il était pratiqué en Russie au XVI^e siècle, et de celui du basileus est, à cet égard, instructive. L'inspiration byzantine du cérémonial, pour partielle qu'elle

(26) IORGA, *Quelques observations sur l'hist. de Byzance*, in *B.Z.* (1928), p. 273.

(27) Ps.-COD., *De off.*, col. 101. Il en donnait auparavant lecture à haute voix (v. sur ce point, BRIGHTMAN, *Byz. imperial coronations*, in *Journal of theological Studies*, 1901, p. 387 et ss.).

(28) Le titre d'autocrator était alors omis : Ps.-COD., *De off.*, col. 101 A.

(29) Ps.-COD., *De off.*, col. 101 C et D.

(30) Ps.-COD., *De off.*, col. 104 A : Ταῦτα δὲ πάντα ὑπὸ πνεύματι φυλάττειν ἐνώπιον τῆς ἁγίας τοῦ Θεοῦ καθολικῆς καὶ ἀποστολικῆς Ἐκκλησίας. Mention est faite du mois, du jour, de l'année. La profession de foi est réitérée et souscrite (Ps.-COD., *De off.*, col. 104 B).

soit, est néanmoins incontestable⁽³¹⁾. Or il apparaît que le tsar orthodoxe ne promet point, dans le protocole du couronnement, de défendre l'orthodoxie. Ceci est assez troublant, car le rôle du patriarche ou du métropolite dans la cérémonie du couronnement russe est considérable. Ainsi le nationalisme russe paraît primer l'orthodoxie; à Byzance, l'orthodoxie est une partie intégrante du nationalisme byzantin. Celui-ci a, au ^{xiv}^e siècle, des traits helléniques marqués qui ne s'accordent point à l'œcuménisme prétendu de l'Eglise orthodoxe et du pouvoir impérial. Cet Etat grec recueille les traditions helléniques et hellénistiques, mais aussi orientales, tout en conservant le souvenir imprécis de l'empire et de l'empereur romains. Cet héritage est donc divers, mais les Byzantins de la basse époque lui ont imposé, si l'on ose dire, le moule de l'orthodoxie. Ainsi, le vieux culte impérial subsiste, mais il est transformé. Les rapports de l'Eglise et du pouvoir impérial sont étroits, au point qu'on a pu soutenir, avec quelque apparence de raison, que le basileus exerçait une fonction sacerdotale. Cette assertion est cependant contredite par les faits. Le basileus promettait, nous l'avons vu, de respecter les décisions des conciles œcuméniques et d'en affermir l'autorité. Il avait pour cela une bonne raison : la présidence des conciles lui revenait de droit. Mais les basileis prirent part aux débats d'une manière plus active que ce poste honorifique pourrait le laisser croire. Enfin, ils intervinrent souvent dans les élections des patriarches et provoquèrent parfois leur démission.

A. — Survie et métamorphoses du culte impérial.

Le ^{xiv}^e siècle byzantin est un siècle étonnant. Dans l'empire désarmé, attaqué et meurtri, l'empereur est fêté, honoré, chéri. Mieux, certaines cérémonies témoignent de la résurgence, timide, du culte impérial. Mais un esprit nouveau anime les formes désuètes. L'empereur est, en effet, l'image de Dieu *révélée par l'Eglise*, et, comme telle, vénérée par les Byzantins. La transition s'est opérée entre le culte impérial et ce que l'on a proposé d'appeler, avec bonheur, « la religion monarchique »⁽³²⁾. Nous retrouvons cette évolution dans trois cérémonies importantes : la *proskynêsis*, le *péripatos* et la *prokypsis*. L'étude de l'iconographie, des vêtements et des insignes impériaux et des épithètes décernées au basileus permettra de mieux connaître ce mystérieux personnage qu'est l'empereur byzantin.

L'adoration de la pourpre impériale, devenue celle de la personne de l'empereur, a une longue histoire que nous ne pouvons retracer ici⁽³³⁾.

(31) Le premier couronnement d'un tsar fut celui d'Ivan IV le Terrible, en 1533. Le protocole russe du couronnement est directement inspiré par le chapitre XVII du traité *Des offices* du pseudo-Codinos, chapitre intitulé « Du couronnement impérial ». Une autre source est constituée par le récit d'Ignace de Kiev, qui avait assisté au couronnement de Manuel II Paléologue, V. M. ANDREEVA, *Le rite du couronnement des tsars et des empereurs russes comparé au rite byzantin*, in A.C.I.E.B. (1939), pp. 15-17.

(32) BRÉHIER et BATIFFOL, *Les survivances du culte impérial romain*, p. 72.

(33) L'exposé le plus complet sur l'origine et l'évolution de la *proskynêsis* est celui de TREITINGER. *op. cit.*, p. 84.

1. — LA PROSKYNÈSIS.

Sous les premiers Paléologues, l'existence de la cérémonie, dont les formes sont simplifiées, est attestée. Le caractère essentiel de la *proskynèsis* était, comme son nom l'indique, le prosternement. Ce privilège était restreint à la noblesse aulique et aux représentants des puissances étrangères favorisées (34). La *proskynèsis* du patriarche était, en revanche très simplifiée : lorsqu'ils se rencontrent, le basileus et le patriarche s'adorent réciproquement par une simple inclinaison de la tête (35). Par ailleurs, la prohibition dominicale de la coexistence des *proskynèseis* divine et destinée à l'empereur paraît avoir disparu au xiv^e siècle. C'est que la *proskynèsis* appartient au protocole, à l'étiquette, et que le basileus s'est, dans une certaine mesure, humanisé. De fait, nous trouvons, aux xiii^e et xiv^e siècles, quelques exemples de *proskynèsis* de l'empereur, mais ils sont rares; Pachymère décrit, par exemple, une statue de Michel VIII, érigée en 1261 : le basileus, prosterné devant son saint éponyme, l'archange Michel, lui offre le symbole de la capitale reconquise (36). Il est certain que la *proskynèsis* de l'empereur a une tout autre signification que celle destinée à l'empereur. Dans le premier cas, on manifeste du respect, dans le second, une consécration est implorée, une supplique adressée. L'adoration de l'image impériale est en étroite corrélation avec la *proskynèsis*. Le basileus était représenté de face, *en majesté*, trônant et paré des insignes impériaux. *La majesté impériale était ainsi publique*. Le culte de la personne impériale a une traduction plus éclatante encore : le jour de Noël, parmi les icônes portées en procession, se trouve l'image du basileus. Ce dernier est donc honoré à la manière des saints. Il est remarquable que l'une des épithètes les plus fréquemment décernées aux empereurs byzantins soit celle de *saint*. Sans doute, lui fut-elle de plus en plus contestée, surtout par les princes étrangers. Mais si Frédéric Barberousse s'indigne de son application au basileus (37), Villehardouin, dans la fière réponse qu'il fit à Michel VIII après la bataille de Palégonie, n'hésita point à l'appeler : « Monseigneur le saint empereor. » (38). On devine cependant que l'étiquette plus que la réalité des faits requiert cette dénomination. Il est remarquable, en outre, que les canonisations impériales, jadis si fréquentes, se raréfient à partir du xiii^e siècle (39). Les basileis, surtout Michel VIII et Andronic II,

(34) Le podestat de Gênes possède ce privilège, au contraire des Francs et des Vénitiens (v. ps.-Cod., *De off.*, col. 92 A), en vertu d'un traité passé entre Michel VIII et Gênes. Sur le détail de la cérémonie, v. ps.-Cod., *De off.*, col. 89.

(35) Ps.-Cod., *De off.*, col. 93 A. V. également BRÉHIER et BATIFFOL, *op. cit.*, p. 59.

(36) PACHYM., I, 234. De même, l'iconographie nous montre-t-elle, nous l'avons vu, Andronic II, adorant le Christ et lui présentant un chrysobulle.

(37) Cf. TAGENO DE PASSAU, in *M.G.H.Ss.*, (t. XVII), p. 510, cité par BLOCH, *op. cit.*, p. 64, n. 3.

(38) *Livre de la Conquête*, p. 116.

(39) Sur les canonisations impériales, v. BRÉHIER et BATIFFOL, *op. cit.*, p. 72. Le dernier empereur canonisé paraît avoir été Jean III Vatatzès (1222-1254).

s'attachèrent à produire, aux yeux des Byzantins, mille preuves de leur intimité avec Dieu. Michel souligna sa parfaite orthodoxie avant son entrée solennelle dans Constantinople. Il ordonna à Georges Acropolite, devenu grand logothète, de composer quatorze prières, à la fois actions de grâce et souhaits ardents adressés à Dieu, de faire triompher l'orthodoxie (40). Une des raisons de sa victoire sur les Latins, explique-t-il dans son *Autobiographie*, est la « rare piété de ses ancêtres » (41). Le véritable principe de gouvernement est, pour lui, « l'obéissance à Dieu » (42). Il reconnaît, enfin, que les armes et son éloquence étaient insuffisantes à lui donner le trône : « C'est ta Droite, Seigneur, qui m'a élevé. » (43). Cette humilité est-elle suspecte ? Sans doute. Remarquons au passage que, par une savante gradation, le basileus laisse entendre que ses rares qualités ne pouvaient être surpassées que par la volonté divine. Michel attribuait son triomphe à Dieu et par là même estompait la grandeur de ses forfaits. Mais notre vision des choses est, assurément, incomplète, car le basileus pouvait fort bien, dans le même temps, être sincère. La complexité humaine de l'homme du Moyen Âge se nuance encore de cette teinte byzantine, si subtile, aux reflets si changeants. Cet accord, cette communion de l'empereur byzantin avec Dieu sont merveilleusement illustrés par les monuments monétaires et les miniatures (44). La symbolique du couronnement nous est bien connue. Le thème du Dieu tutélaire retiendra ici notre attention. Les sceaux de Michel VIII et d'Andronic II portent sur leur revers l'image du Christ debout et, sur leur avers, celle du basileus debout (45). Sur les pièces d'or, d'argent ou de bronze des premiers Paléologues, l'image du Christ alterne avec celle de la Vierge ou des saints. Pour ces derniers, saint Démétrios est le plus souvent représenté, avec saint Georges (46) et saint Michel (47), sur les pièces de Michel VIII. Le Christ est parfois debout, souvent trônant (48).

(40) ACROP., *Chron.*, pp. 185-186.

(41) MICHEL VIII PALÉOLOGUE, *Autobiographie*, in CHAPMAN, *op. cit.*, p. 168.

(42) *Id.*, *ibid.*

(43) *Id.*, *ibid.*, p. 171.

(44) Les mosaïques byzantines de la basse époque nous sont parvenues en petit nombre et en mauvais état. Nous savons cependant que les basileus et leur famille étaient souvent représentés sur les monuments publics, et que ces images, animées d'un souffle de vie, inspiraient au spectateur « un sentiment de respect mêlé de crainte » ; v. PHILÉ, *Carmina* (t. II), p. 234. Michel VIII, son épouse la basilissa Théodora et son fils Constantin avaient leurs images placées dans le monastère de la Vierge Péribléptos, V. EBERSOLT, *Les arts somptuaires*, p. 136.

(45) V. par ex., EBERSOLT, in *Catalogue des sceaux byzantins*, n° 10, p. 160 (Michel VIII) et p. 161 (Andronic II).

(46) V. LONGUET, *Die uned. Münzen*, n° 293, p. 48 (règne de Michel VIII) : saint Démétrios (v. également sur une pièce d'Andronic II, n° 304, p. 51), et sur le revers d'une pièce de Jean V (in GOODACRE, *A Handbook of the coinage*, n° 6, p. 341). Saint Georges est représenté sur le revers d'une pièce d'argent de Jean V (V. GOODACRE, *op. cit.*, n. 7, p. 341), et sur le revers d'une pièce de Michel VIII (in LONGUET, art. cité, n° 291, p. 47).

(47) Saint Michel figure sur de nombreuses pièces de Michel VIII (v. GOODACRE, *op. cit.*, pp. 319-323), et en buste, de face, tenant un sceptre, sur le revers d'une pièce de bronze d'Andronic II et de Michel IX (v. GOODACRE, *op. cit.*, n° 21, p. 329).

(48) Le Christ debout et bénissant est représenté sur des pièces d'Andronic II (v. LONGUET, art. cité, n° 299, p. 49, et in *Rev. numism. fr.*, 1938, table II). Le Christ assis figure sur le revers d'une pièce d'argent de Michel IX et d'Andronic II (v. GOODACRE,

La dévotion toute particulière des Byzantins pour la Théotokos est connue. Aussi est-elle abondamment représentée sur les monuments monétaires (49). Le revers de quelques séries porte des anges ou, plus fréquemment, le labarum (50). Reste ce que l'on pourrait appeler la *symbolique de l'empereur ailé*. Ce thème angélique révèle évidemment l'inspiration, le souffle dont le basileus est le bénéficiaire. Mais il ne s'agit point d'une création constantinopolitaine. Les premiers Paléologues ont repris le symbole adopté par les empereurs de Thessalonique (51).

L'effigie impériale ressortit-elle à la symbolique ? Les images divines ont-elles une seule signification ? Il n'est pas aisé de répondre à ces deux questions, et le champ des hypothèses est encore bien vaste. Que l'effigie impériale ait valeur de symbole, la monotonie des séries monétaires suffit à le prouver. Mais le sens que l'on doit lui donner est plus difficile à déterminer. L'introuvable fonction sacerdotale du basileus ne saurait être mise en cause (52).

L'interprétation de l'effigie impériale doit être, en réalité, complétée par celle de l'image divine, qui figure sur le revers de la plupart des pièces. Le pouvoir impérial procède de Dieu. Le basileus se met sous la protection du Christ, de la Vierge ou des saints, dont il prétend être plus directement inspiré. L'empereur exprime sa souveraineté sur les hommes et sa soumission à Dieu. Le culte impérial est ainsi très atténué, car l'empereur en majesté n'est que le reflet de la majesté divine. L'hommage qui lui est rendu est adressé à Dieu. Or, la voie étroite qui, de l'essence divine, mène au pouvoir séculier, est celle de l'orthodoxie. Seul le respect scrupuleux de ses règles, de ses canons, permet de conformer la personne impériale avec l'essence de son pouvoir. La symbolique des images divines traduit la volonté constante du basileus de se soumettre aux dogmes. Cette « religion monarchique », est, avant tout, orthodoxe. La cérémonie de la *prokypsis*, si elle a la teinte païenne qui lui est, parfois, reconnue, constituerait une exception de taille et infirmerait notre thèse. Mais une autre explication paraît, nous le verrons, plus vraisemblable. Le rapprochement de la *prokypsis* et de la cérémonie du *péripatos* est à cet égard intéressant.

op. cit., n° 18, p. 329), et le Christ trônant, sur le revers d'une pièce d'argent d'Andronic II et d'Andronic III.

(49) La Théotokos est représentée seule, debout, de face, et dans l'attitude de la prière (v. par ex., sur le revers d'une pièce d'Andronic II, in GOODACRE, *op. cit.*, n° 6, p. 327, et sur le revers d'une pièce d'Andronic II et d'Andronic III, in LONGUET, art. cité, n° 301, p. 50), ou assise, avec l'image du Christ sur les genoux (v. le revers d'une pièce d'Andronic II et de Michel IX, in LONGUET, art. cité, n° 299, p. 44 ; v. également, sur une bulle appendue à un praktikon de 1263, in *M.M.*, t. VI, p. 216), ou, enfin, aux côtés d'un saint et de l'image des derniers Évangiles (v. le revers d'une pièce d'Andronic II, ou d'Andronic III, in LONGUET, art. cité, n° 304, p. 51).

(50) Les anges sont représentés sur le revers d'une pièce d'Andronic II et de Michel IX (v. GOODACRE, *op. cit.*, n° 21, p. 329) et le labarum, par exemple, sur le revers d'une pièce d'Andronic II et de Michel IX (v. GOODACRE, *op. cit.*, n° 22, p. 330).

(51) V. LAURENT, *Bulletin de numismatique byz.*, in *R.E.B.* (1951), p. 235.

(52) J. Babelon a fort brillamment soutenu ce point de vue : J. BABELON, *Le portrait dans l'Antiquité*, p. 173. Cette fonction sacerdotale est cependant mythique, v., *infra*, p. 95.

2. — LE PÉRIPATOS (53).

Au ^{xiv}^e siècle, se déroulait, dans la capitale le dimanche des Rameaux, une magnifique procession. Le pseudo-Codinos montre le basileus, en costume d'apparat (*sakkos, tzangia*), tenant le *skèptron* dans la main droite et l'*akakia* dans la main gauche. Il quitte le palais précédé du lampadarios, suivi de l'héritier du trône, des membres de la famille impériale et de l'archidiacre de la Grande Eglise portant l'Evangile (54). Le patriarche œcuménique, les autres patriarches présents à Constantinople et des diacres portant un certain nombre d'icônes font également partie de la procession. Celle-ci se dirige vers Sainte-Sophie. La route que le cortège doit emprunter est ornée de lauriers, de myrrhes et de branches d'olivier. Les façades des maisons, les colonnades en sont également décorées. Après l'office religieux, le cortège impérial regagne, *par le même chemin*, le Palais, et les gardes du basileus dépouillent, avec sa permission, les maisons et les colonnes de leur ornementation (55). Ainsi, le basileus « vit-il » l'entrée du Christ dans Jérusalem, comme, de nos jours, la Passion est *vécue* par des figurants anonymes, dans certaines parties de l'Europe méridionale (56). Mais s'il est exact que formellement l'empereur imite le Christ, il le fait comme un acteur *illustre* un texte. Le basileus n'est donc plus transcendant, mais il n'est pas non plus exactement « l'imitateur du Christ » que Treitinger croyait discerner : il en est devenu le grand illustrateur. Les raisons de cette évolution ne sont pas très claires, ni les circonstances dans lesquelles elle se fit. Par un phénomène de compensation, l'empereur, qui ne pouvait appuyer son pouvoir sur sa transcendance perdue, trouva dans les Evangiles un support idéal. Alors, la liturgie et l'iconographie religieuses influencèrent plus profondément la liturgie et l'iconographie impériales. L'étude de la *prokypsis* en fournit un autre exemple.

Cette étrange cérémonie nocturne se déroulait dans une cour du Palais, la veille de Noël, et en présence des dignitaires (57). Une estrade de bois

(53) Selon le pseudo-Codinos, le péripatos désignait le chemin suivi par la procession, v. Ps.-Cod., *De off.*, col. 85 D. L'exposé le plus clair sur l'origine de la cérémonie est celui de TREITINGER, *op. cit.*, p. 125. On doit, peut-être, rapprocher la *prokypsis* de la *προέλευσις*, cérémonie qui est mentionnée par Pachymère à propos du premier couronnement de Michel VIII (v. PACHYM., I, 100). Mais la chose n'est pas certaine. La *prokypsis*, telle qu'elle est décrite dans le pseudo-Codinos dut, en tout cas, apparaître au ^{xiii}^e siècle.

(54) Ps.-Cod., *De off.*, col. 84-85, et GRETZER, sous le *De off.*, col. 350 D. Il s'agit d'un privilège impérial. Aussi, le coempereur, s'il se trouve dans la capitale, ne peut-il prendre la tête du cortège, mais, s'il séjourne dans d'autres villes de l'empire, il y est tenu, v. HEISENBERG, *Aus der Geschichte*, p. 85. Peut-être, le prostagma de novembre 1272 a-t-il, sur ce point, apporté quelque modification.

(55) Cet acte est accompagné du chant suivant : « Sortez nations, sortez aussi peuples, contemplez, aujourd'hui, le roi des cieux ! » (Ἐξέλθετε ἔθνη, ἐξέλθετε καὶ λαοί, θεάσασθε σήμερον τὸν βασιλέα τῶν οὐρανῶν).

(56) TREITINGER (*op. cit.*, p. 126) observe, avec raison semble-t-il, que l'idée n'en pût être conçue qu'après l'époque des iconoclastes.

(57) Ps.-Cod., *De off.*, col. 65, 68, 85. L'exposé classique d'HEISENBERG (*Aus der Geschichte*, pp. 85-132) est le plus complet ; v. également, TREITINGER, *op. cit.*, p. 112 et ss., et, dans une optique différente, M.A. ANDREEVA, *O cerimonii « prokipsis »*, in *Semin. Kondak*. (1927), pp. 157-173.

était dressée. Elle était cachée par de lourdes tentures. Le basileus et la famille impériale y prenaient place. Puis la cérémonie, réglée par le *protovestiarior*, commençait. Les chants s'élevaient et des poèmes de circonstances étaient récités. Puis le silence se faisait. Les tentures s'écartaient, et le basileus apparaissait, dans un environnement de torches et d'épées brandies (58). L'origine païenne de la cérémonie est probable. On peut y voir, en effet, une réminiscence du culte solaire (59). Il est, cependant, remarquable que les poèmes récités trouvent leur inspiration dans l'Ancien et le Nouveau Testament (60). De plus, la *prokypsis* est ignorée des textes du XII^e siècle, si elle est mentionnée au XIII^e siècle. Ce hiatus paraît surprenant, si l'on soutient la permanence, même sous des formes atténuées, du culte solaire (61). Sans être trop affirmatif, il n'est pas interdit de voir dans la *prokypsis* une nouvelle manifestation de l'esprit qui anime le basileus quand il accomplit le *péripatos*. La liturgie impériale traduit, sous les Paléologues, les Saintes Ecritures, comme l'artiste byzantin interprète la réalité sensible. Seul le christianisme donne son sens profond à la *prokypsis*. Le basileus mime la naissance du Christ ou la Cène avec le goût fastueux et sûr du miniaturiste ornant le manuscrit de Barlaam et de Joasaph.

3. — LA SYMBOLIQUE DES INSIGNES ET DES VÊTEMENTS IMPÉRIAUX.

Le basileus offre, en costume d'apparat, un spectacle impressionnant. Un portrait de Jean VI Cantacuzène, contenu dans un manuscrit de ses œuvres théologiques, en est une heureuse illustration (62). Le basileus couronné du *stemma* (dont la forme s'apparente plutôt ici à celle de la *tiara*), revêtu du *sakkos*, la taille serrée par le *diadèma*, tient dans sa main droite le sceptre et, dans sa main gauche, un coussin orné de l'aigle bicéphale, sur lequel repose l'*akakia*. La signification symbolique du sceptre et du *diadèma* est déjà de nous connue. Celle du *sakkos* et de l'*akakia* va retenir notre attention.

(58) Ps.-Cod., *De off.*, col. 70 ABC et 71 D. « L'empereur est le soleil dans la nuit », écrit de son côté Nicéphore Calliste XANTHOPOULOS (*Dédicace*, col. 581 C). V. également CANTAC. (II, 587). ANDREEVA (art. cité, p. 157) remarque que le caractère nocturne de la cérémonie n'est attesté que par le passage de Cantacuzène précité, et situe la cérémonie beaucoup plus tôt, vers trois heures de l'après-midi. Mais cette argumentation suscite de nombreuses critiques, et, en particulier, on ne voit pas très bien le rôle des torches brandies en plein jour autour de l'empereur. Du reste, le pseudo-Codinos précise que les préparatifs de la cérémonie avaient lieu à la tombée du jour (V. ps.-CODINOS, *De off.*, col. 65 D : ψαλλομένης ὁδὸν τῆς λειτουργίας ἢ μόνον τοῦ ἑσπερινοῦ, εἰ ἐν σαββάτῳ ἢ κυριακῇ τυχού).

(59) V. HEISENBERG, *op. cit.*, p. 118 et ss.

(60) S'inspirent de l'Ancien Testament, les poèmes II, V, VI, VII, IX, XIX, de l'édition Heisenberg et du Nouveau Testament, les poèmes XII, XIII, XIV, XV. Certains poèmes (VII, VIII, XII) évoquent le thème de l'Ange, Michel VIII appartenant, on sait par quelle filiation, à la famille des Anges. Ailleurs, il est vrai, Holobolos montre le basileus dans son éclat, brillant sur son « sommet » (il s'agit de toute évidence de la *prokypsis*) (v. Poème I).

(61) Sur le silence observé par les textes sous le règne de Manuel Comnène, v. HEISENBERG, *op. cit.*, p. 92.

(62) Paris. gr. 1242, f° 123 v°.

Le *sakkos* est une manière de tunique rigide et sans pli, qui, au ^{xiv}^e siècle, est le plus souvent de couleur noire ou violacée. Il symbolise, selon le pseudo-Codinos, les mystères de la royauté. Il est remis, après avoir été béni, par le patriarche au basileus, avant la cérémonie du couronnement (63). L'*akakia* peut revêtir deux formes, soit celle d'un sachet analogue à la *mappa*, et qui contient de la poussière, et le basileus est ainsi invité à l'humilité et au renoncement des biens terrestres (64), soit celle d'un rouleau rappelant le *volumen*, sur lequel est inscrite la loi divine qui symbolise « l'œuvre de bonté et d'amour » (65).

D'autres insignes retiennent moins l'attention : ainsi, la *μανδύας*, un manteau qui a remplacé la chlamyde, et le *κατωμαδόν*, un collet qui recouvre les épaules du basileus. Le basileus n'apparaît dans son magnifique costume d'apparat que dans certaines occasions exceptionnelles, le jour de Pâques surtout. Nous avons trouvé quelques reflets de la tradition impériale romaine (sceptre, *akakia*), mais le sens des insignes impériaux, leur signification symbolique sont radicalement transformés : tout marque la prééminence du pouvoir spirituel. Les qualités du basileus sont évangéliques (humilité, charité), elles se donnent cours dans le cadre de l'Eglise (orthodoxie), que l'empereur a mission de défendre (victoire sur l'hérésie). Les mystères de la royauté, que symbolise le *sakkos*, sont ceux de Dieu. L'hommage rendu à l'empereur revient au Christ-Dieu, ou à la Sainte-Trinité. La personne impériale s'efface de plus en plus, derrière le représentant divin et le bras séculier de l'Eglise. Le nimbe, accordé aux basileis dans l'iconographie impériale, révèle assez bien cette dualité et traduit cette évolution (66). Enfin, la liste des épithètes décernées permet d'intéressantes observations.

(63) Ps.-COD., *De off.*, col. 69-70, et CANTAC., I, 197. V. également DU CANGE, *Glossar.* (t. II), col. 1322.

(64) Ps.-COD., *De off.*, col. 51. V. également DU CANGE, V^o *Akakia*, in *Glossar.* (t. I), col. 38.

(65) V. EBERSOLT, *Mélanges*, p. 66. Sur la bulle d'or appendue à l'acte de concession par Michel IX à Stefan Douchan du village de Kastriion, rétrocedé par celui-ci à Chilandar (juin 1300), on distingue, sur l'avvers, le basileus en grand costume impérial, tenant dans la main droite le sceptre et dans la main gauche le rouleau, avec la légende « Michel Paléologue, despote en Christ » ; v. *Actes de Chilandar*, n^o 17, pp. 38-39. Les mêmes caractéristiques se retrouvent sur la bulle d'or appendue à la Lettre en forme de sauf-conduit, adressée par Andronic III à son beau-frère Henri de Brunswick (au début de 1330). V. MEIMBOM, *Aurea bulla*, p. 8, et OHNSORGE, *Abendland. u. Byzanz*, p. 502. L'étude systématique, que nous ne pouvions entreprendre ici de tous les monuments sigillographiques et monétaires, permettrait, peut-être, d'établir dans quelles proportions les représentations de l'*akakia*, sous la forme du rouleau, sont plus fréquentes que sous celle du sachet. S'il apparaissait que le rouleau était surtout représenté sur les sceaux des actes officiels, on pourrait en conclure que, dans les rapports de droit public, l'image de l'empereur humble et dédaigneux des biens de la terre était proscrite. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

(66) Le *nimbe* a connu dans l'iconographie impériale byzantine une fortune particulière. Il eut originellement une double signification. Il était le symbole de la sainteté et de la divinité du culte impérial : le Christ, la Vierge, les saints sont nimbés ; les basileis le sont également. Ces derniers étaient particulièrement représentés sur les monuments monétaires et les miniatures. Une coupure brutale intervint au ^{ix}^e siècle. Les séries monétaires ne confièrent plus le nimbe qu'aux saints. En revanche, les miniatures continuèrent à l'accorder aux basileis : c'est le cas de Michel VIII et d'Andronic II, dans le *Commentaire d'Aristote* de Georges PACHYMÈRE (v. LAMBECIUS, *Commentariorum*, t. VII, p. 71, et CODINOS, in *Monac. gr.* 442, f^o 174 r^o et 175 v^o), de Jean V Paléologue, dans

Liste des épithètes décernées aux basileis(XIII^e-XIV^e siècle) (67).

εὐσεβής et ses variantes : εὐσεβέστατος, ὁ εκ Θεοῦ εὐσεβέστατος
 βασιλεὺς⁽⁶⁸⁾ = pieux, très pieux.

ἅγιος = saint⁽⁶⁹⁾.

κράτιστος et ses variantes, par exemple : κράτιστος παντῶ ἐν οικτιρμοis
 = puissant⁽⁷⁰⁾.

θεῖος et sa variante θεϊότατος = divin, très divin⁽⁷¹⁾.

φιλοχριστος et sa variante φιλοχριστότατος = ami ou très ami du
 Christ⁽⁷²⁾.

πιστός et ses variantes : ὁ εν χριστῷ τῷ Θεῷ πιστός = le croyant au
 Christ-Dieu⁽⁷³⁾.

une esquisse médiocre du traité *Des offices* (ps.-Cod., *De off.*, in *Paris. gr.* 1783, f° 2), de Jean VI Cantacuzène, dans ses *Œuvres théologiques* (Jean CANTACUZÈNE, *Œuvres théologiques*, in *Paris. gr.* 1242, f° 123 v°), de Manuel II Paléologue, enfin, à une époque postérieure (V. *Œuvres* de saint DENYS L'ARÉOPAGITE, *Paris Louvre*, Ivoires A 53, f° 2 ; v. également Manuel PALÉOLOGUE, *Oraison funèbre de Théodore, Despote de Morée*, in *Paris. sup. gr.* 309). L'interprétation du symbole est délicate. M. COLLINET-GUÉRIN (*Histoire du Nimbe*, p. 375) estimait que le nimbe était un « adjuvant chronologique » et qu'il « annonçait la dignité impériale ». En somme, nous serions en présence d'une manifestation du culte impérial. Cette explication ne paraît pas satisfaisante. L'étude de la miniature du manuscrit des *Œuvres* de saint Denys l'Aréopagite est, à ce point de vue, pleine d'enseignements. Le basileus est représenté à gauche, par rapport à l'observateur, son épouse, la basillissa Hélène, à l'extrême-droite. Trois de leurs fils, Jean (le futur Jean VIII), Théodore le Porphyrogénète et Andronic, y figurent également. Or, seuls, le basileus, la basillissa et Jean sont dotés du grand nimbe circulaire.

Si nous observons avec plus de soin encore, nous constatons que Jean porte le *stemma* et ses frères le *stéphanos*. Nous pouvons en conclure que l'octroi du nimbe est subordonné au couronnement préalable de l'héritier du trône. Ainsi, le nimbe ne suffit point à révéler la « dignité impériale » : les deux plus jeunes basileis n'en sont point pourvus. Nous revenons donc, une fois encore, à cet acte essentiel du couronnement, par lequel la volonté divine se manifeste. Lorsque Dieu, la Vierge, ou les anges imposent la couronne à des basileis nimbés, c'est le couronnement qui engendre le nimbe et non pas la nature impériale. Il semble que le rôle du nimbe, au cours des derniers siècles soit déclinant. Sans doute les archétypes sont, inlassablement répétés, mais cette constatation intéresse moins le pouvoir impérial que les règles esthétiques. Notons qu'il est malaisé d'expliquer la disparition du nimbe sur les monuments monétaires et sa permanence sur les miniatures. On observera, en outre, que, sur les mosaïques de Khairé-Djami, le nimbe est réservé à la Vierge, à l'Enfant divin et aux anges. Ce sont donc les œuvres destinées à être vues, *connues du plus grand nombre* (monnaies, mosaïques), qui restreignent le nimbe au Christ, à la Vierge, aux saints et aux anges. Si la miniature fit coexister le nimbe et la couronne impériale, dans des représentations du couronnement ou à lui postérieures, c'est que les artistes en connaissaient la signification constitutionnelle : le nimbe en est déduit. A la divinité impériale est substitué le basileus choisi et couronné. Il n'y a pas d'essence impériale, mais un devenir impérial, dont l'Eglise est, dès l'origine, la maîtresse.

(67) M. Guiland a donné une liste d'épithètes décernées aux basileis, mais essentiellement durant les six premiers siècles de l'empire (v. GUILLAND, *Etudes byz.*, p. 218).

(68) PHILÈ, *Carmina* (t. II), app. XVI, p. 375, et Lettre à Phokrasès, in *Anecd. nova*, p. 23 ; CODINOS, *De annorum et imperatorum serie*, pp. 163-164.

(69) Son emploi est très fréquent, moins toutefois semble-t-il qu'au cours des siècles passés ; v., par ex., CANTAC., II, 445-446, et ATHANASE, *Correspondance*, col. 492 A.

(70) PHILÈ, Seconde lettre à Phokrasès, in *Anecd. nova*, p. 23, et ATHANASE, *Correspondance*, col. 488 D.

(71) V., par ex., GRÉG., I, 337 : θεῖος καὶ ὑπὲρ ἀνθρώπων ἄνθρωπος (homme divin et homme au-dessus des hommes) ; un exemple de l'emploi de θεϊότατος in *Coisl. gr.* 286, f° 165 v°.

(72) PHILÈ, *Carmina* (t. I), LXXX, p. 257, v. 29 ; Nicéphore Calliste XANTHOPOULOS, *Dédicace*, col. 560 ; v. également col. 596.

(73) XANTHOPOULOS, *op. cit.*, col. 565.

ἀοιδίμος = digne d'être chanté (74).

μακαρίτης = bienheureux (75).

χριστὸς Κυρίου = oint du Christ (76).

τῶν χαριτῶν συνδρομή = la réunion des grâces (77).

ὀρθοδοξωτάτος = très orthodoxe (78).

φιλόανθρωπος φιλόανθρωπότατος = humain, très humain (79).

εὐμενής et εὐμενέστατος = bienveillant, très bienveillant (80).

Θεῷ κεχαρισμένος = agréable à Dieu (81).

θεόστεφθεις = couronné par Dieu (82).

Μόνος τῶν βασιλεῦων = le basileus unique (83).³

γῆς ἥλιος = soleil de la terre (84).

νοῦς ἀσυγκριτος = l'âme à nulle autre pareille (85).

ὁ βασιλεὺς ὑπεραγάθος Λογος = le Logos souverain et excellent (86).

θαυμαστός = admirable (87).

λαμπρός = magnifique (88).

πτωχοτρόφος = charitable (89).

στεῖρός = inflexible (90).

φίλτατος = très aimé (91).

σταυροφόρος = porteur de croix (92).

Cette liste ne prétend pas être exhaustive. L'ingéniosité des rhéteurs et des courtisans est infinie. De ces épithètes, un certain nombre révèle l'origine divine du pouvoir impérial : divin, ami du Christ, oint du Seigneur, couronné par le Christ. D'autres, ce sont les plus importantes peut-être, situent le basileus dans l'Eglise de Dieu : pieux, bienheureux, orthodoxe, saint. La piété (εὐσέβεια) est le concept auquel se réfèrent, avec le plus de fréquence, les contemporains. Mais le basileus est aussi parmi les hommes. Sa bienveillance, sa philanthropie, sa charité sont,

(74) Première proclamation « d'éternelle mémoire » (ἀωγίας μνήμης) dans le *Triodon liturgique* : Ἀνδρονίκου τοῦἀοιδίμου καὶ μακαρίτου βασιλέως. Passage concernant Andronic III et son rôle dans la querelle hésychaste.

(75) *Ibid.*

(76) V. CANTAC., I, 45 : τῷ Θεῷ κεχαρισμένος et PLANUDE, *Correspondance*, I, p. 1.

(77) CODINOS, *De annorum et imperatorum serie*, p. 163; *Carmen iamb. anonyme*, attribué par Labbé à Xanthopoulos, v. LABBÉ, *De byzantinae historiae scriptoribus*, p. 17, v. 5.

(78) V. MILLET, PARGOIRE et PETIT, *Inscriptions de l'Athos*, n° 48, p. 16. Cette inscription de Vatopédi, datée de 1312, évoque Andronic II Paléologue.

(79) PHILÈ, *Carmina* (t. I), LXXX, p. 257, v. 29, et XANTHOPOULOS, *Dédicace*, col. 560.

(80) PHILÈ, Seconde lettre à Phakrasès, p. 23.

(81) XANTHOPOULOS, *Dédicace*, col. 565.

(82) GRÉG., II, 1282, et ATHANASE, *Correspondance*, col. 485 A.

(83) XANTHOPOULOS, *Dédicace*, col. 573.

(84) GRÉG., I, 330.

(85) CODINOS, *De annorum et imperatorum serie*, p. 163.

(86) PHILÈ, *Carmina* (t. II), app. IX, p. 354, v. 2.

(87) PHILOTHÉE, *Encomion*, in P.G., CLI, v. col. 601 B.

(88) *Carmen iamb. anon.*, p. 17.

(89) PHILÈ, *Carmina* (t. I), LXXX, p. 257, v. 29.

(90) *Carmen iamb. anon.*, p. 17.

(91) *Coisl. gr.* 286, f° 165 v°, ligne 26.

(92) ATHANASE, *Correspondance*, col. 488.

pour cette raison, soulignées. Les qualités du chef du pouvoir temporel sont beaucoup moins en évidence : le basileus est inflexible, mais il s'agit de Michel VIII, il est puissant; mais cette épithète, appliquée à Andronic II, prête à sourire. Il y a, enfin, comme un parfum de paganisme dans ce « soleil de la terre » évoqué par Grégoras. Mais nous n'en pouvons conclure, comme le fait M. Guiland, à l'existence, au ^{xiv}^e siècle, d'une « conception théocratique du pouvoir impérial »⁽⁹³⁾. Certes le basileus est l'élu de Dieu et par lui inspiré, mais la doctrine et l'évolution des idées lui ont dénié l'exercice du pouvoir au spirituel; plus exactement, elles en ont donné une définition restrictive. Le césaropapisme byzantin est, au ^{xiv}^e siècle, une conception aussi anachronique que la théocratie pontificale, dans le *De statu et planctu Ecclesiae* d'Alvaro Pelayo, dont la dernière rédaction date de 1340. Une tendance très nette se dessine dans la politique byzantine, qui accorde à l'Eglise et malgré bien des oppositions au patriarche de Constantinople, une place prééminente. Dans les périodes troublées et les règnes des empereurs faibles, l'intrusion du patriarcat œcuménique dans les affaires ressortissant au pouvoir temporel est flagrante. Cette « théocratie patriarcale » n'a point connu son achèvement, car, et c'est un singulier paradoxe, la doctrine contemporaine élaborait, en fait retrouvait, une théorie du despote éclairé qui se conciliait mal avec les aspirations de l'Eglise. Le basileus et le patriarche ne se limitaient point : ils se complétaient ou se paralysaient. Mais, si l'on omet le règne de Michel VIII, les empiètements du basileus dans le domaine spirituel furent voués à l'insuccès. Ceux de l'Eglise dans le domaine temporel, s'ils n'ont pas la même netteté brutale, n'en sont pas moins réels.

B. — Le basileus exerce-t-il une fonction sacerdotale ?

Le basileus ne se contentait pas d'être le principal thuriféraire du culte impérial : il participait, de la manière la plus intime, à la vie de l'Eglise. L'accord ne se fait pas, cependant, sur l'étendue de cette participation : fonction sacerdotale⁽⁹⁴⁾, épiscopat impérial⁽⁹⁵⁾, voire pontificat⁽⁹⁶⁾. Ces expressions sonores recouvrent des réalités différentes. Le problème peut se poser en ces termes : l'origine divine du pouvoir impérial confère-t-elle

(93) Dans ce sens, v. M. GUILLAND, *Etudes byz.*, pp. 209-210.

(94) TREITINGER, *op. cit.*, p. 124. Diehl soutient que la vie du basileus « est sans cesse mêlée à celle des prêtres et lui-même est prêtre : seul, il est admis à franchir avec les clercs la barrière sacrée de l'iconostase »; v. DIEHL, *Byzance*, p. 30. Mais l'argument avancé par le maître de Paris n'est pas décisif, v. *infra*, p. 97, n. 108.

(95) GASQUET, *De l'autorité impériale en matière religieuse*, p. 59. En réalité, la pensée de Gasquet est plus nuancée que cette affirmation brutale ne pourrait le laisser croire.

(96) Démétrios Chomatènes, qui vivait au ^{xii}^e siècle, écrit : « Quant à notre empereur, il est le Christ du Seigneur à cause de l'onction royale (διὰ το χρῆσμα τῆς βασιλείας) il est notre Christ et notre Dieu, à l'image de ses prédécesseurs, il est aussi notre grand pontife (καὶ ἀρχιερεὺς ἡμῶν) »; v. CHOMATÈNOS, *Responsa*, 2, in P.G. 119, col. 949. Nous reviendrons sur ce passage. Observons simplement, que, seul, le mot *hiéreur* est employé au ^{xiv}^e siècle. et, singulièrement, dans un passage qui réclame une interprétation restrictive, v. *infra*, p. 110, et sa note 5.

au basileus une place exceptionnelle dans l'Eglise de Dieu ? Sans doute, le basileus et l'Eglise sont consubstantiels. Ils procèdent de l'Unique, du Monos, s'inspirent de la Sainte-Trinité. Mais l'empereur vit sa religion dans le siècle : il est le projet divin et immortel, parmi les mortels. Il communie avec Dieu, il coexiste avec les hommes, et, parlant nécessairement leur langage, il leur transmet le Message de l'Eternel. Cette dualité, divine et humaine, qui fut celle voulue par le Christ, comment le basileus la traduit-il, l'assume-t-il ? Par l'exercice d'une véritable fonction sacerdotale. Théoriquement, cette réponse, souvent donnée, est satisfaisante. Mais les textes, qui dédaignent l'absolu, la démentent. Les preuves matérielles manquent. Ecartons la tonsure, simple privilège d'inviolabilité de la personne impériale (97), et la prière par laquelle le basileus proclame l'ouverture des vendanges, et qui n'est point liée à l'exercice de la fonction liturgique (98). L'assomption de la fonction sacerdotale peut être rattachée soit à la communion sous les deux espèces, et à la collation par le patriarche du titre de δεποτάτος soit à l'entrée du basileus dans au basileus, le sanctuaire. Le rite du lavement des pieds de douze pauvres, le jeudi saint, a une signification particulière que nous préciserons.

Le jour de son couronnement, affirme le pseudo-Codinos, le basileus communiait « comme les prêtres ». Il recevait des mains du patriarche une parcelle de l'hostie, puis il buvait le vin, changé en sang (99). Les recherches faites pour justifier ce privilège aboutissent à des résultats surprenants. Bloch, par une exégèse peut-être hardie de Codinos et de Cantacuzène, l'expliquait par la collation et l'exercice de la fonction de *δέποτατος*. Mais qui est exactement le *δέποτατος* ? Bloch, qui s'est plu à mettre en parallèle l'évolution de la royauté sacerdotale en Occident et à Byzance, donne une réponse quelque peu embarrassée. Après avoir noté que les ordines du couronnement, à partir du XIII^e siècle, tendaient à assimiler « la situation ecclésiastique du chef temporel de la chrétienté à celle d'un diacre, ou plus souvent d'un sous-diacre », le grand historien décelait une situation analogue à Byzance. Il assure que « les écrivains officiels ne lui (au basileus) assignent plus que le rang de diacre ou même de *δέποτατος*, officier ecclésiastique d'un degré encore inférieur » (100). Il est malaisé de saisir exactement ce que Bloch entendait par « officier ecclésiastique, d'un degré encore inférieur ». Le *δέποτατος* est-il par lui, assimilé, mais non identifié, au sous-diacre ? Ce n'est pas certain, et la pensée de Bloch conservait, sur ce point, de l'ambiguïté. On convient

(97) V. BRÉHIER, *Hiéreur et basileus*, in *Mémorial Louis Petit*, p. 43. *Contra*, TREITINGER, *op. cit.*, p. 106. Mais le seul texte intéressant notre époque est une notule de BLASTARÈS, dans l'*Euchologion* (éd. Goar), p. 377, qui est fort peu suggestive.

(98) BRÉHIER, art. cité, p. 44. *Contra*, TREITINGER, *op. cit.*, p. 142. Cette cérémonie est, remarquons-le, décrite par Constantin Porphyrogénète (*De caerim.*, I, 373), mais elle est ignorée, sauf erreur, du pseudo-Codinos. Nous ne sommes point certain de sa survie au XIV^e siècle.

(99) Ps.-Cod., *De off.*, col. 96. Au X^e siècle, la communion du basileus, les jours de fêtes, se faisait selon un cérémonial dont le détail est donné par Constantin PORPHYROGÉNÈTE (*De caerim.*, I, 22) ; v. également GASQUET, *op. cit.*, p. 57, et TREITINGER, *op. cit.*, p. 139, n. 21, avec une bibliographie.

(100) BLOCH, *op. cit.*, p. 202.

généralement, et avec prudence, qu'il s'agissait d'une dignité très modeste, voire de pur apparat⁽¹⁰¹⁾. Après avoir revêtu la *μανδύας* et reçu la verge symbolique, le basileus prenait la tête d'un long cortège, qui parcourait l'Eglise⁽¹⁰²⁾. Il était ainsi le symbole du défenseur de l'orthodoxie écartant ses ennemis. On ne saurait dire que cette fonction de *depotatos* conférât au basileus une autorité sacerdotale, bien plutôt elle lui rappelait, semble-t-il, qu'il devait toujours rester au service de l'Eglise⁽¹⁰³⁾. Cette subordination constitue, dans une certaine mesure, une atteinte à la religion monarchique. Les derniers vestiges du culte impérial contrastent curieusement avec cette soumission formelle du basileus, qui n'est donc plus, par bien des traits que le plus grand des orthodoxes. On ne peut donc déduire la fonction sacerdotale du basileus du port du titre de *depotatos*. Il est aussi inexact d'en voir une manifestation dans le rite communautaire pratiqué par tous les fidèles dans l'Eglise primitive. La persistance de cet usage à travers dix siècles ne suffit pas à justifier le privilège impérial⁽¹⁰⁴⁾. Ce serait expliquer un cas particulier par un phénomène général, dont le caractère de généralité a précisément disparu. La prérogative impériale, était, semble-t-il, due à une concession du patriarche. Syméon de Thessalonique, au xv^e siècle, la faisait dépendre du sacre⁽¹⁰⁵⁾. La même remarque s'applique aux basileis des xiii^e et xiv^e siècles, voire à ceux de la fin du xii^e. Démétrios Chomatènos, à cette époque, déduit le « pontificat impérial » de l'onction royale⁽¹⁰⁶⁾. La mesure de la perte de prestige du basileus entre le xii^e et le xv^e siècle est donnée : pour Chomatènos, l'empereur est « notre grand pontife » ; pour Syméon, il est, avant tout, le « défenseur de l'Eglise »⁽¹⁰⁷⁾. L'élu de Dieu est devenu le protecteur de l'orthodoxie, désigné par le patriarche, consacré par lui. L'onction, nous en avons une nouvelle preuve, a porté une sérieuse atteinte au culte impérial, dont la désuétude fut ainsi accentuée⁽¹⁰⁸⁾. Cette idée donne tout son sens au rite du lavement des pieds, qui fut tardivement, semble-t-il, introduit dans le cérémonial aulique.

(101) Du Cange hésite quelque peu à le définir ; v. DU CANGE, *Glossar.* (t. I), col. 280 : « *Depotatos, seu ministerium est in Ecclesia, non vero officium : sed quale illud sit non omnino constat.* » V. également TREITINGER, *op. cit.*, p. 140, qui reconnaît cependant au *depotatos* « *eine gewisse geistliche Stellung* ». Bréhier comparait, plus justement, le *depotatos* au suisse de nos églises (v. BRÉHIER, art. cité, p. 44). Mais, quand cette fonction est exercée par le basileus, elle acquiert un lustre incomparable, qui, dans une certaine mesure, la transforme.

(102) Ps.-Cod., *De off.*, col. 96.

(103) V., dans ce sens, BRÉHIER, art. cité, p. 45.

(104) *Contra*, BRÉHIER, art. cité, p. 43.

(105) SYMÉON, *De sacro templo*, in P.G., CLV, col. 143-148. TREITINGER (*op. cit.*, p. 140) donne une interprétation trop étroite de ce passage, quand il affirme que Syméon fonde « l'entrée du patriarche dans le clergé non sur l'onction, mais sur le titre de *pieux* (*εὐσεβής*) ». Ce n'est qu'en partie exact, car l'archevêque de Thessalonique fonde le pouvoir du basileus en matière ecclésiastique, et non sa fonction sacerdotale, sur son titre de défenseur de l'Eglise » (*δεφέντωρ τῆς ἐκκλησίας*), sur son caractère d'oint du Seigneur (*χριστὸς Κυρίου*) et sur sa qualité de basileus, régissant l'oikouménè.

(106) Démétrios CHOMATÈNOS, *op. cit.*, loc. cit.

(107) SYMÉON, *De sacro templo*, col. 352, et CANTAC., I, 200.

(108) Notons que DIEHL (*op. cit.*, loc. cit.) faisait dépendre la fonction sacerdotale de l'empereur du franchissement par celui-ci de la barrière sacrée de l'iconostase. On sait que le basileus entrait dans le sanctuaire (*béma*) par une porte latérale. Des diacres lui

Le rite du lavement des pieds.

Le jeudi saint, avant le service liturgique, se déroulait au Palais impérial une cérémonie très remarquable, dont le pseudo-Codinos a laissé la description (109). Ce jour-là, douze pauvres habillés de neuf (chemise, culotte courte) étaient introduits dans les appartements impériaux. Le protopappas gardait la porte (110). Après les prières liminaires, un prêtre lisait l'Evangile selon saint Jean (XIII, 1), pendant que le basileus s'approchait d'un bassin (νιπτήρ). Au passage « Jésus verse l'eau dans le bassin », le basileus remplissait le νιπτήρ, et les pauvres s'avançaient. La lecture continuait. Au passage « Jésus se mit à laver les pieds de ses disciples jusqu'au dernier », le basileus lavait le pied droit de chacun des douze participants et l'essuyait avec un linge dont il était ceint. Les pauvres recevaient ensuite trois nomismata d'or, et la cérémonie prenait fin.

Le rite du lavement des pieds, sous forme aulique, n'est point mentionné dans le *Livre des Cérémonies*. Mais si nous tournons nos regards vers les Cours occidentales, il en est autrement. Gretser, dans une Dissertation bien oubliée, énumérait les rois, les reines, voire les papes qui avaient rempli cet office, dès le XI^e siècle (111). On peut donc se demander si la Cour de Constantinople n'en a pas subi l'influence. Il faut noter que les textes cités par Gretser ne couvrent pas moins de dix siècles (de Grégoire de Tours à Luther) et qu'ils présentent des différences souvent considérables. Il faut donc écarter, par exemple, la description, par Guillaume de Nangis, du lavement des pieds de *trois vieillards* pauvres par Saint Louis : le rite était accompli le samedi saint (112). L'évêque de Lincoln, Hugo, qui vivait en 1200, lavait les pieds de *treize* pauvres, mais nous ne

faisaient cortège. Le basileus encensait l'autel et le patriarche, qui agissait ensuite de même à son égard. Enfin, le basileus ôtait son *stemma*, et la cérémonie de la communion se déroulait (v. ps.-Cod., *De off.*, col. 96). Ce privilège impérial était en contradiction flagrante avec le Canon 69 du concile Quinisexte (v. MANSI, *Concill.*, XI, c. 69, col. 974). Toutefois depuis le deuxième concile de Constantinople, l'accès du basileus au sanctuaire avait été rendu de plus en plus aisé. La coïncidence des fonctions liturgiques du basileus avec celles du diacre et du sous-diacre a naturellement été évoquée. Ce rapprochement paraît être, cependant, de pure forme. Par son sacre, le basileus appartient au laïquat et au cléricat, mais il n'est pas un prêtre, et, en particulier, il ne peut sacrifier. En fait, le grand prêtre du culte impérial participe à la vie de l'Eglise de Dieu, mais il n'est point un fidèle comme les autres et, à ce titre, dispose d'un statut spécial. C'est une manière de compensation, qui marque bien, en définitive, l'entière soumission du basileus à l'Eglise.

(109) Ps.-Cod., *De off.*, col. 86-88. V. également S. PETRIDÈS, *Le Jeudi Saint dans l'Eglise grecque*, in *E.O.* (1900), pp. 321-326, et EBERSOLT, *Mélanges*, p. 100.

(110) Sur le protopappas et sur son rôle dans les offices religieux du palais, v. BRÉHIER, *Civilisation byz.*, p. 74. Le nom de Notaras, protopappas vers 1350, a été conservé (v. C. HOFF, *Chilas chron.*, in *Chron. gréco-rom.*, p. 348). Il ne faut point confondre ce personnage avec un mégaduc du même nom.

(111) GRETSEY, *Podonipteron seu Pedilavium* (s.l.s.d., paginé de 295 à 334). Le chapitre XIII est particulièrement digne d'attention (titre : *Exempla aliorum regum, principum et episcoporum, qui Christi exemplum imitari voluerunt, tam die coenae Domini, quam aliis annis temporibus*). V. également la note de Gretser, sous le *De officialibus*, du pseudo-CODINOS, col. 318.

(112) GRETSEY, *op. cit.*, p. 333. Le lavement des pieds comme cérémonie spéciale du samedi saint a une histoire toute différente, v. *Dict. Th. cath.* (t. IX), col. 21 et ss.

savons pas s'il le faisait au cours de la semaine sainte⁽¹¹³⁾. Ecartons encore quelques textes peu convaincants⁽¹¹⁴⁾. Plus digne d'intérêt est un passage du *De Roberto rege Franciae*, composé entre 1048 et 1052, par Helgaud, moine de Fleury⁽¹¹⁵⁾. Ce texte présente une similitude absolue avec la description du *De officialibus* du pseudo-Codinos. Les plus anciens ordines romains attestent, par ailleurs, le lavement des pieds, par le pape, de douze sous-diacres, et, à partir de la fin du XII^e siècle, de treize pauvres⁽¹¹⁶⁾. Sous Innocent VIII, les treize pauvres sont remplacés par treize prêtres vêtus de blanc⁽¹¹⁷⁾. Treitinger cite bien le cas d'Innocent III, qui lavait les pieds de douze pauvres, puis leur remettait de l'argent après les avoir fait nourrir⁽¹¹⁸⁾. Mais ce rite était accompli le dimanche soir, et notre enquête le doit ignorer. La *Vie de la Bienheureuse reine Elisabeth de Portugal*, du jésuite Pedro Perpina, montre une reine dans l'exercice de cet office, au début du XIV^e siècle⁽¹¹⁹⁾. Ainsi, l'existence du rite est attestée dans les Cours occidentales, entre le XI^e et le XIV^e siècle. Mais le lavement des pieds était connu de textes beaucoup plus anciens. Le canon 3 du concile de Tolède le mentionne, et le pontifical mozarabe témoigne de son existence, en Espagne, jusqu'au XI^e siècle⁽¹²⁰⁾. Mais il fut, surtout, représenté dans les pays de rite romain, par le lavement des murs et du parvis de l'Eglise, acte purement symbolique⁽¹²¹⁾. Ainsi, en Occident, le rite était accompli dans certaines Cours, pas dans toutes, et avec des nuances; il n'est pas certain, de plus, qu'il le fut fréquemment. Nous n'en pouvons donc pas conclure avec certitude que la Cour de Constantinople s'en est directement inspirée. D'ailleurs, le lavement des pieds était connu des Byzantins, au IV^e siècle, mais, chose curieuse, aucune description n'en a été donnée avant le X^e⁽¹²²⁾. A cette époque, le *μντήρ*⁽¹²³⁾ se déroulait dans la Sainte Eglise et les monastères, avec des variantes notables et un commun manque d'éclat : à Sainte-Sophie, c'est un prêtre, et non le patriarche, qui officie avant la petite entrée.

(113) *Hugonis episcopi Lincolniensis Vita*, in P.L., CLIII, col. 1007. Hugo paraît surtout avoir eu un pouvoir thaumaturgique. Peut-être faudra-t-il étudier le texte précité dans cette optique.

(114) Par ex. *Chron. cassin.*, *De Lothario saxone, imperatore*, IV, 125. La description du rite est très différente, ou encore, *Chron. cassin.*, *De Leone IX*, II, 85.

(115) Helgaldus FLORIACENSIS, *De Roberto rege Franciae*, in P.L., CXLI, col. 924.

(116) V. WETZER et WELTES, *Kirchenlexikon* (t. IV), 2145-2148.

(117) V. BUSCH, *Die Behörden v. Hofbeamten der päpstl. Kurie des 13^{ten} Jahrh.*, p. 64, n. 374.

(118) TREITINGER, *op. cit.*, p. 127.

(119) P. PERPINIA (Perpinianus), *De vita et moribus B. Elisabethae Lusitaniae reginae historia* (Coloniae Agrippinae, 1609), p. 42; v. également pp. 43-44. Elisabeth ne fut canonisée qu'en 1625.

(120) V. MANSI, *Concil.* (t. XII), col. 97-98, et V. *Dict. Th. cath.* (t. IX), col. 24.

(121) *Dict. Th. cath.* (col. 25). Cf. GRETSER, sous le *De officialibus*, col. 318, et in *Podoniptron*, p. 332 : « Porro de ritu lavandi pedes die Coene Domini legendi sunt, qui de officiis ecclesiasticis scripserunt, ut Alcuinus, Amalarius, Rupertus, Rebanus et Alii, qui olim colonie uno in volumine editi, et nuper Tomo primo Auctarii ad Bibliothecam SS. Patrum recusi sunt; qui etiam explicant morem lavandi eo die altaria, et pavementum Ecclesiae, qui mos Graecis itidem usitatus, ut apparei ex Euchologio Graecorum cap, 144 ubi et illud traditur, spongas sive lineas, quibus altare abluatur, purgatur, et extergitur, lotionem absolutam, benedictionis loco distribui. »

(122) V. PÉTRIDÈS, art. cité, p. 321.

(123) Le mot a fini par désigner le rite.

Dans les monastères, l'higoumène lavait le pied droit de douze moines (124). Le rite se conserva jusqu'au début du ^{xx}e siècle dans trois églises grecques, parmi lesquelles le monastère Saint-Jean-de-Patmos.

La transposition du rite dans le cérémonial aulique, après le ^xe siècle, pourrait donc être due, soit à l'influence latine, soit à celle, sans cesse accrue, des monastères sur le gouvernement impérial et sur la vie byzantine. Nous pensons que ces deux influences agirent conjointement. L'invention d'un document relatant le lavement des pieds des pauvres par les empereurs latins résoudrait, peut-être, ce problème délicat.

L'empereur, en accomplissant le rite, n'administre point un sacrement, il réalise un symbole. Vivante image du Sauveur, il donne un exemple à ses sujets, comme le fils de Dieu à ses disciples, son humilité : ses sujets « égaux en Christ » sont dépositaires du Message. Cette explication est naturellement insuffisante : on doit faire appel au symbole de la purification. Le basileus, au sens propre, illustre. La source de cette faculté est, à notre sens, et bien que l'idée n'en ait point été retenue, dans le sacre. L'onction parfait la représentation divine du basileus. Nous avançons donc l'hypothèse de la concomitance historique de l'onction et du rite du lavement des pieds. Les deux rites sont inconnus à Byzance au ^xe siècle, et usités au ^{xiv}e. Leur apparition dans le cérémonial aulique pourrait donc être située sous les règnes des empereurs Comnènes, dans la seconde moitié du ^{xii}e siècle. Ils auraient, peut-être, été empruntés aux Cours occidentales, où leur usage est attesté au ^{xi}e siècle. Il est difficile de préciser les étapes de cette tradition. On peut toutefois supposer que l'emprunt n'a pas été global, que la conquête latine de 1204 a permis de cristalliser ces notions éparses et que la synthèse fut réalisée avec la pratique ecclésiastique, à la fin du ^{xiii}e siècle.

C. — La présidence des conciles.

Le basileus présidait en personne les conciles, qui différaient des synodes ordinaires par la publicité de leurs séances (125). Il s'agissait d'un privilège strictement impérial (126). Cette présidence faisait du basileus un arbitre. En fait, on le vit souvent intervenir dans les débats pour faire triompher ou tout au moins pour défendre des thèses pénétrées de l'esprit de parti. L'étude des importants conciles de 1277, de 1341 et de 1351 en fournit de bons exemples.

(124) V. *Euchologion*, p. 745, et DU CANGE, *Glossar.*, Vo *Niptēr* (t. I), col. 999.

(125) Il va sans dire que le basileus peut également présider les synodes ordinaires : ainsi Jean Cantacuzène, lors du synode qui confirma la déposition de Jean XIV Calécas ; v. CANTAC., III, 23.

(126) Calécas refusa d'officialiser le concile d'août 1341, parce que Cantacuzène y assistait et qu'il ne pouvait lui en reconnaître la présidence, sans le saluer comme empereur ; v. CALÉCAS, *Interprétation du Tome* (d'août 1341), col. 901 AB : *Διότι κατενόησαμεν τὸν εἰς τοῦτο, παρ' αὐτῶν προσκληθέντα καὶ ἡμᾶς συνωθούμενον ἑαυτῷ ἐπιγράψασθαι βουλόμενον τὴν ἐντεῦθεν τιμὴν ὅπερ ὕψειν ἐκρίναμεν τῆς βασιλικῆς τιμῆς καὶ μεγαλειότητος.*

La convocation du concile était décidée par le basileus, comme en 1351, ou par le patriarche, comme en 1277. Les séances se tenaient dans le Triclinion du palais des Blachernes. Outre les clercs, de nombreux dignitaires y participaient et, sinon le sénat en corps, du moins des sénateurs⁽¹²⁷⁾. Le basileus, lorsqu'il préside, est vraiment, aux yeux des Byzantins, l'image de Dieu sur la terre. L'iconographie ne l'a peut-être jamais plus magnifié qu'en cette occasion. La description de l'une des trois peintures à pleine page ornant le manuscrit des *Œuvres théologiques* de Jean VI Cantacuzène en témoigne. Elle représente le concile de 1351⁽¹²⁸⁾. Le basileus, exhaussé et trônant en habits impériaux, tient dans la main droite la croix et, dans la main gauche, l'*akakia* (ce qui confirme la description du pseudo-Codinos, qui place l'*akakia* dans la main gauche du basileus). Des ecclésiastiques, au nombre de neuf (peut-être est-ce une évocation du nombre parfait), dont deux évêques, sont assis à droite par rapport à l'observateur, et autant à gauche. Derrière le basileus se tiennent cinq dignitaires civils et huit militaires, dont l'un porte le glaive impérial et archaïque. Le basileus, de taille colossale, domine toute l'assemblée et, sans doute, du point de vue esthétique, le procédé est-il « brutal et archaïque »⁽¹²⁹⁾. Le symbole n'en est pas moins évident, et le rapprochement avec le Pantocrator s'impose. Les regards des assistants convergent vers la personne du basileus. Il est le Logos : par lui, la vérité va être exprimée.

Dans la pratique, il en allait un peu différemment, et l'opinion des participants au concile ne s'accordait pas toujours avec celle du basileus. Celui-ci imposait parfois sa volonté, mais il advenait aussi qu'il se plîât aux désirs des théologiens les plus nombreux ou les plus habiles, ou qu'il subît d'autres influences. La volonté impériale ne triomphait pas toujours de l'obstination des clercs. Le concile tenu en avril 1277 eut une conclusion surprenante. La majorité des métropolitains et des moines refusa, bien que Michel VIII en eût exprimé le désir, de ratifier les décisions du concile de Lyon de 1274⁽¹³⁰⁾. Le basileus et le coempereur Andronic II n'en donnèrent pas moins leurs signatures. Une bulle d'or authentiqua les actes rédigés en latin⁽¹³¹⁾. Le patriarche Beccos, dans une lettre, prétendait résumer le sentiment de l'Eglise grecque en donnant son accord au pape Jean XXI⁽¹³²⁾. Rien n'y fit : Beccos brandit en vain l'arme de l'excommunication au cours de la séance du 16 juillet tenue dans Sainte-Sophie. Les Anti-Unionistes ne cessèrent de gagner du terrain. La vive réaction du pouvoir impérial n'en put triompher. *La portée des actes*

(127) Sur la participation des sénateurs aux conciles sous les premiers Paléologues, v. *infra*, p. 126.

(128) *Paris. gr.* 1242, f° 5 v° V. également BORDIER, *Description des peintures*, p. 238 ; DIEHL, *Manuel d'art. byz.*, p. 790 ; LEMERLE, *Style*, p. 100 et pl. XXXVIII.

(129) GRABAR, *op. cit.*, p. 92.

(130) PACHYM., I, 456 ; GRÉG., I, 129.

(131) *Id.*, I, 460 et ss.

(132) *Id.*, *ibid.*

des conciles, c'est une première constatation, dépend donc étroitement de l'accord de la majorité du clergé et du basileus. Une dissension se produit-elle, le basileus ne pourra faire triompher son point de vue que momentanément et hors du cadre régulier des sessions conciliaires. Parfois, entre le clergé et le pouvoir impérial, un troisième élément s'interpose, la haute noblesse, et singulièrement la haute noblesse sénatoriale. Elle ne joue point sa propre carte : à la coïncidence des points de vue de la majorité des clercs et de l'empereur se substitua, dans la première moitié du ^{xiv}^e siècle, l'accord intime des moines qui avaient été à la pointe du bon combat entre l'Unionisme et de la noblesse, qui, pour la même cause, avait souffert. A cet égard, nous assistons à une revanche de la grande aristocratie sur le pouvoir impérial.

Les séances du concile de 1341 furent animées. Le différend qui opposait, à propos de la doctrine hyséachaste, le Calabrais Barlaam et Grégoire Palamas y fut tranché (133). Aux citations du *Κατὰ Μασσαλιανῶν* de Barlaam, les moines hésychastes répondaient par des citations patristiques ou invoquaient le *Code hagiorétique* (134). Barlaam avoua sa défaite et Andronic III, note Cantacuzène, prononça un discours de clôture d'une grande élévation de pensée, où il célébrait les avantages de la conciliation (135). Faut-il croire que les vertus de l'éloquence athonite ont amené à résipiscence l'intrépide joueur qu'était Barlaam ? C'est improbable. Nous savons, en effet, que le basileus fit entendre au Calabrais que sa cause était mauvaise et qu'il avait avantage à faire retraite. L'attitude d'Andronic III étonne : n'avait-il pas confié, l'année précédente, une mission délicate à Barlaam (136), qui jouissait alors de sa pleine confiance ? Ce brusque revirement nous surprend moins lorsque nous constatons la présence de Cantacuzène, gagné à l'hésychasme, aux côtés d'Andronic III, sur lequel il exerçait une grande influence (137). L'étude des séances conciliaires d'août 1341 nous confirme dans notre sentiment (138). La condamnation des écrits de Barlaam y fut réitérée, mais le basileus avait rendu l'âme depuis deux mois : la décision prise ne le fut pas par simple respect pour sa mémoire. Deux points méritent d'être mis en évidence. D'une part, le grand domestique assiste aux séances, sans que le patriarche veuille lui en reconnaître la présidence (139), comme un souverain de

(133) Sur les rapports de Palamas et de Barlaam avant 1341, V. GUILLAND, *Essai sur Nicéphore Grégoras*, p. 16 et ss.

(134) CANTAC., I, 551.

(135) *Id.*, I, 555. Le patriarche Calécas prêcha, également, l'apaisement des passions.

(136) *Id.*, I, 538, et GRÉG., II, 555. Barlaam avait été chargé de négocier l'union avec la Cour de Rome. Long mirage, qui dura aussi longtemps que l'empire.

(137) CANTAC., I, 551.

(138) Les débats se déroulèrent en août (CANTAC., I, 551-552) et non en juillet comme le veut M. GUILLAND, *op. cit.*, p. 26.

(139) Calécas produit un autre argument : après avoir dirigé les débats au cours des premières séances, il s'était retiré. Les archevêques et les sénateurs avaient, alors, fait triompher leurs passions. Mais lui, Calécas, ne leur avait rien permis ou accordé : ce concile était donc illégal. V. CALÉCAS, *Graeca sentent.*, in *P.G.*, CL, col. 901 AB. Jugement sévère de l'attitude du patriarche par le P. Loenertz ; v. LOENERTZ, *Dix-huit Lettres de Grégoire Acyndine*, in *O.C.P.* (1957), p. 117.

fait, sinon de droit. La patriarche Philothée ne s'y trompa point, qui, bien que courtisan à la souple échine, écrivait, en évoquant le concile d'août : « L'admirable empereur (Cantacuzène) était présent, bien qu'il ne fût pas alors investi du pouvoir. Plus exactement il avait le pouvoir et la direction des affaires publiques, mais l'appellation impériale et le diadème lui faisaient encore défaut. » (140).

En dépit de cet euphémisme, nous comprenons que le grand domestique se conduisait en maître. Or, c'est précisément au cours des séances du mois d'août que la noblesse joua le rôle le plus actif et manifesta son accord parfait avec les moines palamistes. Le grand domestique voulait-il se ménager des amitiés sûres (dans deux mois, il sera élevé sur le pavois) ? On peut le croire. La grande idée de Cantacuzène fut, à partir de 1347, de réunir un concile œcuménique pour assurer le triomphe définitif de Palamas (141). Mais le concile par lui réuni en 1351 n'avait rien d'œcuménique, car seuls vingt-cinq métropolitains et sept archevêques y participèrent (142). La valeur des décisions était donc contestable, et, si nous en croyons Grégoras, Cantacuzène le reconnut implicitement, qui soutenait avoir abandonné l'idée du concile œcuménique avec un tel regret qu'il avait pensé ne point assurer la présidence (143). Ce concile restreint réglera, cependant, des questions dogmatiques d'une extrême gravité. On voit bien toute la duplicité du basileus. Il en donnera d'autres preuves au cours des débats. Il affirmera, hautement, la pureté de ses sentiments et son impartialité, feindra même d'accabler Palamas de reproches, mais le soutiendra dans sa controverse avec Grégoras (144). Ses adversaires ne s'y trompaient point, Grégoras et Arsène de Tyr ont pu dénoncer son arbitraire (145). Le patriarche Arsène de Tyr a, du reste, précisé ses accusations en trois points : les participants au concile étaient, dans leur grande majorité, acquis aux idées de Palamas; le patriarche de Constantinople avait résolu les problèmes dogmatiques sans consulter les patriarches orientaux; enfin, Cantacuzène, prétextant de son impartialité, avait fait triompher son point de vue (146). Cette dernière observation est intéressante, car elle situe la place que devait théoriquement tenir le basileus dans les débats conciliaires : il devait solennellement enregistrer la volonté du concile dans la mesure où les patriarches la traduisaient. Que le basileus tentât d'apaiser les trop vives passions, rien de plus

(140) PHILOTHÉE, *Encomion*, in P.G., CLI, 601 B. L'épithète « admirable » (θαυμαστός) est également attribuée par Philothée à Andronic III et à Grégoire Palamas; v. PHILOTHÉE, *op. cit.*, 580 BC.

(141) CANTAC., III, 59. Il n'avait pas abandonné cette idée en 1351, v. CANTAC., III, 168.

(142) Parmi les vingt-cinq métropolitains, vingt-deux appartenaient à l'épiscopat de la partie européenne de l'empire, v. GRÉG., II, 881.

(143) GRÉG., II, 911.

(144) GRÉG., II, 898. Sur le soutien apporté par Cantacuzène à Palamas, v. GUILLAND, *Essai*, p. 37 et ss.

(145) GRÉG., II, 936.

(146) ARSÈNE DE TYR, in *Vatic. gr.*, pars. IV, ff^{os} 233 v^o, 234. Ce fragment a été publié par MEYENDORFF, *op. cit.*, p. 146, n. 90 : Προεβαλες οὖν ὡς ἡ ἐκκλησία πᾶσα ὁ πατριάρχης φησὶ καὶ οἱ ἀρχιερεῖς οἰκόμενοι ἐαυτοῖς τὴν τοῦ Θεσσαλονίκης κατηγορίαν ὥστε τοῦτ' ἐπ' ἡγχεας ἴστω λοιπὸν Θεὸς κριτὴς κατὰ >. Κάντεθεν ἄμενοι ἐπελάβου καὶ τοῦ δικαστικοῦ θρόνου.

naturel : la belle ordonnance de l'église orthodoxe, dont il est le garant, ne doit point être troublée. Mais, en matière dogmatique, sa neutralité est requise. Cette remarque s'applique, naturellement, aux rapports de l'Eglise et de l'Etat au ^{xiv}^e siècle; elle ne vaut pas pour toute l'histoire byzantine. Le règne de Michel VIII avait provoqué la méfiance de l'Eglise. Le renforcement de l'autorité du patriarche affermit encore ce sentiment. Certes, des rapports étroits continuèrent à exister entre l'Eglise et le pouvoir impérial, mais il est excessif d'en conclure à l'existence d'un « césaropapisme byzantin » (147). Le basileus n'a point uni les puissances civile et religieuse sous sa seule direction. Les règnes des premiers Paléologues sont, au contraire, marqués par la résistance accrue du patriarche aux requêtes du pouvoir, séculier. Mais le basileus ne se borne pas à assumer la présidence des conciles, il en authentifie également les décisions, en signant le Tome qui les réunit. De fait, le Tome met toujours en évidence la présence du basileus (148). La souscription de ce dernier ne rend pas exécutoire les décisions conciliaires, *mais elle constitue un des éléments qui en rendent la réalisation possible*. Juridiquement, celle-ci est déduite de la remise du Tome par le basileus au patriarche et de sa lecture dans Sainte-Sophie (149). Un problème particulier est celui de la part prise par les coempereurs aux conciles et à leurs conclusions. Incontestablement, la signature du ou des coempereurs parfait la valeur juridique du Tome. Jean V ne la donna que six mois plus tard, en mars 1352, et Mathieu Cantacuzène après son couronnement, en février 1354 (150). Mais, ce qui montre la portée et la gravité de l'acte, Jean V affirmera qu'il a signé le Tome *sous la contrainte* (151). Il est vrai que cette déclaration, postérieure à la chute de Cantacuzène, est rapportée par Grégoras. Palamas la conteste formellement (152). L'assertion de Grégoras n'en est pas moins plausible, mais l'important est que l'empereur se soit senti engagé, lié par sa signature et par le serment prêté avant son couronnement de respecter les décisions conciliaires.

D. — Le basileus et l'élection du patriarche.

La faculté d'intervenir dans l'élection du patriarche est reconnue au basileus dès le ^x^e siècle (153). Les évêques réunis dans la Sainte Eglise,

(147) Dans ce sens, M. P. BASTID, dans son *Cours de droit constitutionnel* (Doctorat 1959-1960), p. 100.

(148) Par exemple, dans le Tome de 1341, la présence du basileus est ainsi évoquée : προκαθήμενου καὶ τοῦ θειοτάτου βασιλέως.

(149) CANTAC., III, 185.

(150) V. LOENERTZ, *Wann unterschrieb Johannes V Palaiologos*, in *B.Z.* (1954), p. 116. Le Professeur Guiland place, à tort, la signature de Jean V au mois d'août 1351; v. GUILLAND, *Essai*, p. 37, et LEMERLE, *Le Tomos de 1351*, in *R.E.B.* (1950), p. 60.

(151) GRÉG., III, 268-269.

(152) PHAKRASÈS, *Epitomos*, *Coisl. gr.* 100, f° 233.

(153) Constantin PORPHYROGÈNETE, *De caerim.*, II, 564. V. également BRÉHIER, *Investiture des patriarches* (*Studi e testi.*, fasc. 123), p. 368 et ss.

sur son ordre, faisaient choix de trois candidats. Ils en présentaient la liste au basileus, qui désignait le patriarche⁽¹⁵⁴⁾. Les métropolitites se rangeaient nécessairement à son avis, avec la restriction toute formelle que le candidat fût digne de sa haute fonction. Le patriarche est, sans doute, élu par le seul décret du synode, mais l'investiture impériale parfait l'élection⁽¹⁵⁵⁾. Parfois même, l'avis du synode n'est pas demandé⁽¹⁵⁶⁾. Cette *πρόβλησις* du patriarche s'est effectuée selon les mêmes rites jusqu'au xv^e siècle. Cependant, la formule de l'investiture, telle qu'elle nous a été transmise par le pseudo-Codinos, a des résonances infiniment moins hautaines que celle du *Livre des Cérémonies*⁽¹⁵⁷⁾. Certes, le patriarche est encore l'élu de Dieu par le truchement de l'empereur, mais les basileis ont parfois dû infléchir la rigueur du principe. Ainsi, au concile de 1354, Jean VI Cantacuzène déclara aux évêques qu'il « leur restituait cette vieille liberté d'élire le patriarche », mais il ajoutait aussitôt : « pas tant à vous qu'à Dieu, à qui il plaira de veiller sur l'Eglise future »⁽¹⁵⁸⁾. C'est un trait significatif. En effet, de 1258 à 1354, les basileis avaient désigné le patriarche de leur choix, et Pachymère remarque justement, à propos de l'élection de Joseph I (en décembre 1266), que l'on ne s'accordait sur un nom que dans la certitude qu'il serait agréable à l'empereur⁽¹⁵⁹⁾. Parfois les proches et l'entourage du monarque exercent une certaine influence et provoquent le choix final⁽¹⁶⁰⁾.

Le basileus se reconnaît, par ailleurs, le droit de provoquer la démission

(154) Toutefois, le basileus pouvait choisir un quatrième nom.

(155) Ps.-Cod., *De off.*, col. 101-102. Le basileus qui remettait au patriarche le *dikanikion*, la crosse patriarcale, insigne de sa dignité (v. ps.-Cod., *De off.*, col. 119-120). On observera que les higoumènes élus reçoivent également l'investiture impériale. C'est ainsi que le supérieur du Prodrome doit la demander, après son élection, au basileus. S'il est empêché, il délèguera quelqu'un auprès de ce dernier, afin de recevoir le prostagma l'autorisant à prendre le *bakterion*, le bâton de l'higouménat (v. M. JUGIE, *Typicon du monastère du Prodrome*, in *Byz.*, 1937, p. 32. Ce typicon doit être daté de 1332. Un chrysobulle d'Andronic II, de la même époque, confère à l'évêque de Zichna Joachim le titre de métropolitite de la même cité.) En outre, le basileus accordait l'investiture aux patriarches melkites, bien qu'ils fussent dans la dépendance des sultans mamlouks (v. sur ce point, M. CANARD, *Lettre du sultan Mâlik-Nâsir, à Jean VI Cantacuzène*, in *A.I.O.A.*, 1937, pp. 34-35).

(156) Ce fut le cas pour Grégoire II, élu le 11 avril 1283 (v. PACHYM., II, 16-19, et GRÉG., I, 160-161).

(157) La formule de l'investiture est également donnée par SYMÉON DE THESSALONIQUE (*Opera*, col. 224, 226-229). Sur la comparaison de la formule de l'investiture dans le *Livre des Cérémonies* et dans le traité *Des offices*, v. BRÉHIER, art. cité, p. 369.

(158) CANTAC., III, 274.

(159) PACHYM., I, 303-304. La prédilection de Cantacuzène pour les moines athonites et pour les Palamites l'induisit à choisir l'évêque de Monemvasie Isidore, qui succéda à Jean XIV Calécas (v. GRÉG., II, 786), Calliste, en 1350 (GRÉG., II, 871-873) et Philotée, évêque d'Héraclée et ancien modérateur de la laure de l'Athos, en 1353 (v. CANTAC., III, 275). L'élection d'Isidore suscita des protestations. Calécas soutenait que sa déposition avait été illégale. Il refusa de se rendre à un nouveau synode convoqué par Cantacuzène (CANTAC., II, 23). Un Tome, en février 1347, confirma les précédentes décisions synodales (sur ce Tome, v. P.G., CLI, col. 769-774, surtout col. 772 AB). Les Anti-Palamites, pour leur part, affirmaient que l'élection d'Isidore n'avait point été faite librement (v. *Tome des Anti-Palamites*, in P.G., CL, col. 88 ABC). De fait, les circonstances politiques et les troubles religieux rendent probable l'intervention du basileus (*Contra*, MEYENDORFF, *Introduction*, p. 131). Isidore était pourtant, il faut le remarquer, un hésychaste modéré.

(160) Ainsi Jean XIV Calécas dut-il son élection au grand domestique Jean Cantacuzène, qui ne manquera jamais de le lui rappeler (v. GRÉG., II, 755, et CANTAC., I, 435).

des patriarches dont la docilité ne lui paraissait plus à toute épreuve. L'avis du synode est requis : lui seul peut motiver juridiquement la déchéance du patriarche⁽¹⁶¹⁾. Celui-ci n'était cependant pas irrémédiable. Les changements de règnes, la versatilité des basileis, parfois celle des patriarches eux-mêmes provoquèrent des rétablissements surprenants. De 1254 à 1354, sur les seize patriarches qui occupèrent le siège de Constantinople, cinq l'occupèrent à deux reprises⁽¹⁶²⁾. Il est, en outre, remarquable que, de 1261 à 1328, sous les règnes de Michel VIII et d'Andronic II, seuls deux patriarches n'aient pas été contraints à l'abdication. Elle était diversement provoquée. Parfois, le basileus convoquait le synode, y assistait en personne, faisait hâter la procédure, exigeait et obtenait une condamnation sévère⁽¹⁶³⁾. En d'autres occasions, le mécontentement du basileus, son animadversion suffisaient à entraîner la démission du patriarche, ce fut le cas pour Germain III, Jean Beccos et Jean XII Cosmas. Plus rarement, le clergé se plaint auprès de l'empereur de la sévérité du patriarche, et celui-ci doit se retirer dans un but d'apaisement, ainsi Athanase.

La politique religieuse des basileis ne coïncidait pas toujours avec les principes rigides défendus par le patriarcat. Le schisme des Arsénites et la querelle hésychaste, et, plus généralement, l'Anti-Unionisme d'une grande partie du clergé byzantin tendirent souvent les rapports des basileis et des patriarches. Nous n'avons pas à insister sur ce point⁽¹⁶⁴⁾. On peut observer, en revanche, que la popularité du patriarche est telle

(161) Les motifs sont variés : par exemple, la transgression du serment, dans le cas de Joseph I. Ce dernier avait promis de se retirer si l'Union était réalisée et n'avait pas tenu parole. Un synode réuni en décembre 1274 décide, après audition de témoins, que le maintien du patriarche sur le siège épiscopal était incompatible avec son refus de l'Union (v. PACHYM., I, 398). L'expulsion du patriarche Nippon (le mot est de Grégoras) était due à ses pratiques simoniaques (v. GRÉG., I, 269-270). Parfois, la déposition du patriarche est décidée par la simple application des canons conciliaires : Germain III étant métropolite (d'Andrinople) ne pouvait être élu patriarche de Constantinople. Son élection fut invalidée (v. PACHYM., I, 300).

(162) A savoir : Arsène Autorianos (de 1255 à 1259 et de 1261 à 1265); Joseph I (de 1266 à 1275 et de 1282 à 1283); Athanase I (de 1289 à 1293 et de 1303 à 1309); Calliste I (de 1350 à 1353 et de 1355 à 1363) et Philothée Kokkinos (de 1353 à 1354 et de 1364 à 1376). Il faut remonter au x^e siècle pour trouver un phénomène analogue. Dans la période qui s'étend de 847 à 931, et qui fut celle de l'opposition décidée de l'Eglise byzantine à l'universalisme romain, on compte douze patriarches, dont trois occupèrent à deux reprises le siège de Constantinople.

(163) Ainsi Michel VIII, obtint-il du synode, en 1267, qu'il déposât et qu'il excommuniât le patriarche Arsène. Les accusations portées contre ce dernier prétaient cependant, de l'aveu même des contemporains, à sourire (v. GRÉG., I, 92-93, et PACHYM., I, 256; v. également R.K.O.R., III, n° 1946, p. 51). La présidence du synode fut assurée par le basileus et les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie. L'efficacité de la décision synodale fut jadis contestée par KRAUSE, *Die Byzantiner des Mittelalters*, pp. 369-370. Cet auteur estimait que la popularité du patriarche était un obstacle sérieux à sa mise à l'écart ou à son exil. Dans le cas d'Arsène, elle ne semble pas avoir présenté une véritable difficulté aux yeux du basileus.

(164) Sur le schisme des Arsénites, v. le beau travail du P. LAURENT, in *Hellénika* (1930), p. 464 et ss. Sur la querelle hésychaste, v., entre beaucoup d'autres, les travaux déjà anciens de J. BOIS, in *E.O.* (1902), pp. 1-11, 65-73, et in *E.O.* (1903), pp. 50-60. V. également le bon résumé de TATAKIS, in *Philosophie byzantine*, pp. 261-281, et surtout le petit livre clair et brillant de M. MEYENDORFF, sur *Saint Grégoire Palamas* et son *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*.

et balance si bien celle du basileus que celui-ci, faute de pouvoir obtenir son abdication, s'efforce d'en restreindre le domaine de compétence. Ainsi, en février 1279, Michel VIII décréta que les monastères stavropégiaques ne ressortiraient plus à la juridiction du patriarcat de Constantinople ⁽¹⁶⁵⁾. Le patriarche était ainsi privé des ressources considérables dont bénéficiaient les évêques dans le ressort desquels se trouvaient les monastères. Le siège œcuménique était réduit aux dimensions d'un petit évêché. En revanche, le patriarcat de Constantinople fut le grand bénéficiaire de la politique anti-unioniste menée par Andronic II ⁽¹⁶⁶⁾.

*
* *

L'intervention parfois brutale du basileus dans le gouvernement de l'Eglise ne résume pas les rapports existant entre le pouvoir temporel et le pouvoir ecclésiastique. Ceux-ci furent, en effet, plus complexes. L'Eglise prit, nous le verrons, une part grandissante à la vie politique de l'empire. Sous certains règnes, une véritable collaboration s'établit entre le basileus et le patriarche. Ce dernier requiert même, à l'occasion, l'aide du bras séculier. Un horismos du début de 1268 prévoit que les prescriptions du patriarche Joseph devront être considérées par les autorités provinciales et locales comme des ordres du basileus ⁽¹⁶⁷⁾. Mieux, sous le premier patriarcat d'Athanase, la justice ecclésiastique connaît des affaires civiles ⁽¹⁶⁸⁾. Mais, il fallut se rendre à l'évidence, les juges ecclésiastiques étaient aussi corrompus que les laïques ⁽¹⁶⁹⁾. Les évêques eux-mêmes narguaient le patriarche. Athanase constate : « A part quelques-uns d'entre eux, les évêques invités aux offices de la Veille, non seulement n'ont pas obéi, mais encore ils ont calomnié le patriarche en se moquant de lui et quand il a ordonné à ceux qui étaient venu d'officier en habits sacerdotaux, ils se sont refusés à tenir compte de ce qu'il disait. » ⁽¹⁷⁰⁾. Le basileus, en 1295, condamna et interdit pour l'avenir les pratiques simoniaques ⁽¹⁷¹⁾, mais il ne fut pas obéi, et, une dizaine d'années plus tard, Athanase put constater leur survie. Le mal dut empirer encore, car Bryennios, écrivant vers 1360, compte l'immoralité du clergé comme l'une des causes des malheurs de l'empire ⁽¹⁷²⁾. Ce désordre des mœurs avait de

(165) V. PACHYM., I, 452, et R.K.O.R. (t. III), n° 2040, p. 72. V. également DU CANGE, *Glossar.* (t. II), col. 1433.

(166) V. *infra*, p. 110.

(167) PACHYM., I, 317, et R.K.O.R. (t. III), n° 1957, p. 53.

(168) V. *infra*, p. 260.

(169) ATHANASE, *Correspondance*, Paris. sup. gr., 516 ff^{os} 156 r^o, 159 r^o, 160 r^o. V. également GUILLAND, *La Correspondance inédite d'Athanase*, in *Etudes byz.*, pp. 68-69.

(170) Cité par BANESCU, *Le patriarche Athanase et Andronic II*, in B.H.A.R. (1942), pp. 1-29.

(171) PACHYM., II, 200, et l'allusion très nette faite par Nicéphore Calliste XANTHOPOULOS, in *Dédicace*, col. 581 B.

(172) Bryennios remarque encore : « Le comble est que les membres du clergé après s'être comportés de façon dissolue, s'approchent de la Sainte Table et officient. » (BRYENNIOS, *Opera*, édit. Bulgaris, t. III, pp. 119-123, cité par ŒCONOMOS, in *L'état intellectuel et moral de Byzantins au XIV^e siècle*, M.D., t. I, p. 231).

graves conséquences pour la paix publique. Les évêques ignoraient leurs diocèses, les stériles querelles doctrinales n'étaient plus endiguées, les pratiques superstitieuses se donnaient libre cours. Les faiblesses des clercs mettaient en évidence l'incapacité du pouvoir impérial à les redresser, et l'on peut croire que les responsabilités en incombent également aux basileis et aux patriarches, trop souvent dociles ou ambitieux à l'excès. A la vérité, ni l'Eglise byzantine, ni le pouvoir impérial ne surent déterminer leurs domaines de compétence respectifs. La défense de l'orthodoxie devenait, à la limite, la source d'abus de pouvoirs.

CHAPITRE IV

LE SÉNAT ET LE PEUPLE DANS LA VIE POLITIQUE BYZANTINE

La tradition accordait à l'Eglise, au sénat et au peuple de Constantinople un droit de regard sur les affaires de l'empire. En fait, leur antique pouvoir de révéler l'empereur leur conféra une importance qui au cours des siècles ne fut point constante. Il est impossible de figer les institutions byzantines dans des formules toutes faites. On observera cependant que leur rôle se définit par référence à la stabilité du pouvoir impérial, éminemment variable selon les règnes. La participation de l'empereur à la vie de l'Eglise avait un doublet, l'activité politique de l'Eglise byzantine. Il ne saurait être question d'en retracer l'histoire, qui déborderait largement le cadre de notre exposé, et qui est, du reste, assez bien connue. Certains aspects particulièrement importants doivent, cependant, être mis en évidence avant d'aborder l'étude du sénat et du peuple.

Les propriétés monastiques constituaient, dans l'empire, sous les premiers Paléologues, la seule véritable puissance économique; une législation successorale très favorable l'accrut encore (1). C'est dans les monastères

(1) Une novelle d'Andronic (de 1306) sur la *trimoiria* fut sans doute inspirée par une décision synodale de l'année 1305, qui avait été prise à l'instigation d'Athanase (v. ZACHARIAE, *Jus graeco-romanum*, t. III, col. V, 26, p. 628 et ss.). Notons que le texte officiel de la novelle est resté inconnu (v. sur ce point, J. de MALAFOSSE, *La part du mort à Byzance*, in *Mélanges Le Bras*, t. II, p. 1315, n. 19). La novelle était afférente à la succession *ab intestat* et prévoyait deux hypothèses : 1° Si un homme ou une femme meurt sans descendance, le tiers de l'héritage revient au propriétaire, dont ils étaient les parèques, le second tiers au survivant et le dernier tiers pour le salut de l'âme du défunt (*anémossyna*) à une église ou à un monastère... Si le survivant décède, le tiers de l'héritage qu'il avait recueilli passe au père, ou à la mère, ou au frère, ou à qui possède légalement un droit successoral. Mais si le défunt ne laisse aucun des parents susnommés, les trois sixièmes de sa part reviendront au propriétaire et les trois autres sixièmes à l'église ou au monastère; 2° Si l'un des époux prédécède en laissant un enfant et si cet enfant meurt à son tour, les parents du défunt auront droit au tiers de l'héritage, l'époux survivant aura un tiers et l'église ou le monastère le dernier tiers. On peut admettre que cette disposition, à l'origine limitée aux parèques, tendait à réglementer la succession *ab intestat* dans son ensemble (v. ZACHARIAE, *Gesch. des gr. röm. Rechts*, pp. 140-142; K. TRIANTAPHYLLOPOULOS, *Die Novelle des Patriarchen Athanasius über die « trimoiria »*, in *Byz. Neugr. Jahrb.*, 1936, pp. 136-146, et l'article précité de M. de Malafosse, qui remarque que, dans le cas où il existe des héritiers autres que les descendants, un tiers va à l'église ou au monastère, et les deux autres tiers, en fait, au fisc, qui était partie aux héritiers subséquents. J. de MALAFOSSE, art. cité, p. 1316). Le fisc se superpose, en quelque

athonites que Michel VIII Paléologue trouva les opposants les plus fermes à sa politique unioniste. Jean Cantacuzène y choisit, en revanche, nous l'avons vu, les patriarches. Les liens des monastères atthonites et du patriarcat furent encore resserrés par un chrysobulle d'Andronic II, de novembre 1312. Le basileus faisait dépendre du patriarche les monastères de l'Athos, directement soumis à l'empereur depuis le XI^e siècle (2). Cet éclat retrouvé du patriarcat de Constantinople, les immenses richesses des monastères de la Sainte-Montagne, le sentiment profond d'être également le chantre et la bannière du traditionalisme byzantin, expliquent la volonté de l'Eglise de prendre part aux affaires de l'empire. Cette volonté se traduit de la manière la plus aigüe aux moments des crises. A la mort de Michel VIII, le patriarche Grégoire II *somme*, dans un synode réuni aux Blachernes, la basilissa Théodora, veuve du basileus défunt, de répudier l'union avec Rome, et celle-ci doit s'exécuter et reconnaître, dans un chrysobulle, ses erreurs (3). En 1327, le patriarche Isaïe prend parti pour Andronic III contre son grand-père Andronic II, et ce dernier doit faire emprisonner des évêques et reléguer le patriarche aux Manganes (4). La précarité et la vanité de ces solutions de force étaient évidentes. Aussi les basileis recourraient-ils de préférence à l'arme du serment, renforcé de l'anathème (5). Mais, dès le couronnement de Michel IX, en 1294, on assiste à une vigoureuse réaction de l'Eglise, qui prétend donner au serment une portée plus limitée, en estimant suffisantes les sanctions civiles (6). Cantacuzène, si l'on en croit Grégoras, aurait fait œuvre de novateur. Il aurait imaginé de donner aux clercs la qualité de fonctionnaires. Disons, pour être plus précis, que les clercs eussent également été des fonctionnaires (7). Il ne s'agissait naturellement pas d'une sécularisation, qui eût été incompréhensible aux Byzantins, mais d'un double engagement, dont le serment fournissait l'occasion. La prééminence du pouvoir civil, surtout, était mise en évidence, ainsi que le refus à

sorte, au propriétaire (pour une interprétation un peu différente, v. R. GUILLAND, *Etudes byz.*, p. 59). Sur l'immense propriété monastique, v., entre beaucoup d'autres, les articles de G. ROUILLARD (*Les actes de Lavra*, in *Byz.*, 1926, pp. 252-264; *La politique de Michel VIII à l'égard des monastères*, in *R.E.B.*, 1943, p. 73-84) et son beau livre posthume : *La vie rurale dans l'empire byzantin* (Paris, 1953), particulièrement pp. 143-161.

(2) Ce chrysobulle a été édité par P. MEYER, *Die Haupturkunden für die Geschichte des Athosklösters*, p. 192 et ss. Le *protos* de la Sainte-Montagne fut, à partir de cette date, nommé par le patriarche. A la même époque, Andronic II soumit 112 métropoles à l'autorité et à la juridiction du patriarcat constantinopolitain. Un bon résumé de la politique religieuse des Paléologues est donné par G. ZANANIRI (*Histoire de l'Eglise byzantine*, pp. 240-244). V. également H. HUNGER, *Byzantinische Geisteswelt*, p. 261 et ss.

(3) PACHYM., II, 52-53. Trait remarquable, la présence au synode de soldats commandés par Michel Stratégopoulos, qui fut nommé protostrator après le synode des Blachernes, v. PACHYM., I, 160, 188; II, 425. V. également GRÉG., I, 190, 195, 197. Le chrysobulle de Théodora a été édité par S. PÉTRIDÈS, in *E.O.* (1911), pp. 25-28.

(4) CANTAC., I, 248.

(5) Le serment de fidélité fut exigé du patriarche Joseph I et des évêques, lors du couronnement d'Andronic II, en 1271 (v. HARMÉNOPOULOS, *Narratiuncula de tribus tomis synodiis*, in *P.G.*, CLIII, col. 42-44).

(6) PACHYM., I, 197-198. Néanmoins, Andronic II obtint de l'Eglise qu'elle anathémisât Andronic III. L'anathème fut, d'ailleurs, rapporté au moment de la réconciliation (v. GRÉG., I, 319, et CANTAC., I, 93, 116).

(7) GRÉG., II, 600.

l'Eglise de toute initiative politique. La chute de Cantacuzène mit fin à ce beau projet. Du reste, dans les cruelles péripéties du XIV^e siècle, l'Eglise, en dépit des querelles doctrinales et de la dissipation de certains hiérarques, représentait le seul élément réel de stabilité. Le patriarche, dont le pouvoir juridictionnel s'est accru, est le protecteur des pauvres, et certains archevêques et évêques montrent une bonne connaissance des problèmes sociaux⁽⁸⁾. Il semble, en fait, que les prélats du XIV^e siècle soient plus soucieux de la vocation universelle de l'Eglise que de ses traits spécifiquement byzantins⁽⁹⁾. Ainsi peuvent être, en partie, expliqués les rapports entretenus sans aménité excessive, mais aussi sans inimitié extrême, par le patriarche de Constantinople avec le conquérant turc⁽¹⁰⁾. Le patriarche devint le seul représentant des habitants grecs de Constantinople et l'arbitre de leurs différends civils. Et il le demeura. Vers 1570, Philippe Du Fresne-Canoyer, visitant Constantinople, note que le patriarcat œcuménique a été transféré de l'église des Saints-Apôtres à la Pammacharisto, et décrit le patriarche « entouré de quelques Grecs qui viennent tous à lui pour leurs différends civils et ecclésiastiques, comme à leur juge suprême »⁽¹¹⁾.

Ainsi l'Eglise byzantine a prolongé, par d'autres voies, l'œuvre impériale, mais elle ne s'est pas substituée au pouvoir civil, qui portait les germes de sa mort. Sa permanence, sa cohésion l'ont préservée, en dernier état, du chaos politique. Quand tout se fut apaisé, quand la nuit se fut abattue, l'Eglise orthodoxe reprit le flambeau de l'hellénisme.

Dans les lignes qui suivent, nous nous attacherons à déterminer la place réelle occupée par le sénat dans la vie politique byzantine (sect. I). L'action des masses populaires déborda, au XIV^e siècle, le cadre constantinopolitain. Il convient d'en préciser les caractères et d'en apprécier l'importance (sect. II).

*
* *

(8) Ainsi Palamas, devenu archevêque de Thessalonique, fera le procès des usuriers avec une vigueur au moins égale à celle de Nil Cabasilas; v. PALAMAS, *Homélies*, XLV, in P.G., CLI.

(9) V. le jugement modéré porté par Palamas, capturé par les Turcs, sur ses geôliers. Sur ce point, cf. Georgiadès ARNAKIS, *Gregory Palams among the Turks and documents historical sources*, in *Speculum* (1951), p. 118.

(10) Dès 1454, le patriarche se réinstallait à Constantinople, et le sultan, continuateur de la tradition byzantine, laissait au synode le soin d'élire le patriarche et se réservait le droit de ratifier l'élection (v. *Historia patriarch.*, p. 81 et ss.; v. également KRAUSSE, *op. cit.*, pp. 367-368).

(11) Ph. DU FRESNE-CANOYER, *Voyage de Levant* (1573), in *Rec. des voyages et de documents*, Paris, 1897, p. 107. Le voyageur rapporte (*op. cit.*, p. 109) un trait curieux : le patriarche possède une belle bibliothèque grecque, et, cependant, il ne sait pas le grec. La régression de cette langue était normale. L'important est que le sentiment de l'originalité byzantine ait permané.

« Noch immer fehlt es an einer wirklich grundlegenden Monographie wie über den früh-u.-mittel so auch über spätbyzantinischen Senat die zu schreiben es umfassender, wohl jahrelangen Quellenstudien bedarf. »

(E. STEIN, *Untersuchungen*, p. 58, n. 1.)

SECTION PREMIÈRE.

Le sénat.

L'étude du sénat byzantin des derniers siècles, singulièrement sous les règnes des premiers Paléologues, suscite, au triple point de vue du recrutement, des attributions et du fonctionnement, plus d'hypothèses qu'elle n'apporte d'éléments précis. Les Byzantins désignaient l'institution sénatoriale par le terme générique de *synklêtos* (12), employé par la majorité des historiens ou chroniqueurs des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles (Pachymère, Grégoras, Cantacuzène, Codinos (13), Phrantzès, Doukas (14), comme par les auteurs ecclésiastiques contemporains (Nicéphore Calliste Xanthopoulos, Nicolas Cabasilas et Mathieu Caryophyllè (15). Mais les moralistes et, plus généralement, les rhéteurs se servent d'expressions souvent différentes (16). Grégoire de Chypre, dans un ouvrage de circonstance, utilise le mot *gérousia*, mais sa terminologie manque de rigueur (17).

Le goût de l'archaïsme paraît animer Thomas Magistros, qui recourt au mot *συνέδριον* (18). Ce dernier évoque, bien entendu, l'institution hellénistique, mais peut-être devons-nous y voir un reflet lointain du sénat nicéen. Maxime Planude, enfin, dans l'un de ses poèmes, fait état d'un

(12) Les sénateurs : *hoi synklêtikoi*, *hoi ek tès synklêtou* ou *hoi ek tès synklêtou boulès*.

(13) CODINOS, *Des origines de Constantinople*, col. 465. Le pseudo-CODINOS, dans le traité *Des offices*, se sert également du mot *synklêtikos* pour désigner un sénateur ; v. *infra*, p. 113, n. 23.

(14) On trouve le mot *gérousia* chez DOUKAS (*Hist.*, V, 21), chez PACHYMÈRE (II, 97, 498, 534), qui désigne les sénateurs par l'expression « *hoi ek tès gérousias* », et chez GRÉGORAS (II, 598). Cydonès, dans une lettre adressée à Cantacuzène (été ou automne 1345), emploie le mot *Boulè* en opposant le sénat aux citoyens ; v. CYDONÈS, *Correspondance* (L.), *Lettre VII*, p. 34. Le mot *synklêtos* est d'un emploi plus fréquent.

(15) Nicéphore Calliste XANTHOPOULOS, *Hist. ecclès.*, col. 91 A ; Nicolas CABASILAS, *De la primauté du pape*, col. 704 B ; Mathieu CARYOPHYLLÈ, *Réfutation de Nil*, col. 794. Sans doute, ces auteurs sont-ils, Xanthopoulos notamment, des compilateurs auxquels manquent le sens historique et, dans une certaine mesure, le sens critique. Mais l'objet de leurs travaux est de montrer la continuité de l'Eglise, la pérennité de l'orthodoxie et la constance de ses soutiens, parmi lesquels figure, en bonne place, le sénat. Dans cette optique, la terminologie demeure intangible, et l'on peut tenir pour certain que le mot *synklêtos* était la désignation traditionnelle, voire constitutionnelle, du sénat de Constantinople. L'intermède nicéen a, nous le verrons, quelque peu compromis cette belle ordonnance.

(16) Nous avons déjà souligné la confusion des genres littéraires chez les Byzantins et ses conséquences sur le plan terminologique.

(17) GRÉGOIRE DE CHYPRE, *Panégryrique de Michel VIII*, col. 353 B. Ailleurs, dans le *Panégryrique d'Andronic II* (col. 390 C), Grégoire de Chypre se sert du mot *bouleutès*, qui peut désigner un sénateur ou un conseiller. Le contexte ne permet pas de dissiper cette équivoque.

(18) MAGISTROS, *Du pouvoir impérial*, col. 480 C.

prosèdreuon, qui ne serait autre que le *synklêtos* byzantin⁽¹⁹⁾. Mais ce n'est que pure conjecture : aucun autre exemple ne vient confirmer cette assertion.

Le terme *synklêtos* recouvre, d'autre part, deux catégories bien différentes. On peut y voir la manifestation de l'assemblée sénatoriale ou de l'ordre sénatorial. La terminologie byzantine est, sur ce point, particulièrement défectueuse, et cette incertitude règne tout au long de l'histoire de l'empire⁽²⁰⁾. Exceptionnellement, cependant, le doute n'est point permis. Tel passage d'Attaliote, intéressant la fin du XI^e siècle, s'applique sans conteste à l'ordre sénatorial⁽²¹⁾. Ajoutons que le *synklêtos*, jadis par excellence le sénat de Constantinople, a fini par désigner certains sénats locaux⁽²²⁾, sinon tous. Il y a là une difficulté supplémentaire de vocabulaire qui rend très délicate l'interprétation de certains textes⁽²³⁾.

Ces difficultés de principe soulignées, d'autres se présentent, tout aussi irritantes. Le laconisme des auteurs n'est pas la moindre. Il est de fait que nous sommes renseignés sur le sénat des XIII^e et XIV^e siècles par une cinquantaine de textes dont la majorité ne dépasse pas cinq lignes et dont le caractère descriptif est dominant. Un tel silence est exceptionnel dans l'historiographie byzantine. Nous tenterons d'en dégager la signification. Nous avons pu apprécier l'étendue réelle des attributions constitutionnelles du sénat. Nous étudions plus loin sa participation à l'administration de la justice⁽²⁴⁾. Le rôle joué par le sénat dans le gouvernement de l'empire, ses rapports avec l'Eglise, retiendront ici notre attention.

A l'image de toutes les institutions byzantines, le sénat apparaît agissant. Il semble de bonne méthode de suivre le mouvement des textes et de montrer comment fut le sénat, avant de déterminer ce qu'il fut. La composition de l'assemblée, son recrutement permettent, peut-être, de déterminer certaines tendances de la politique sénatoriale.

Nous esquisserons, enfin, à grands traits, les lacunes de notre documentation nous l'imposent, une morphologie de la classe sénatoriale byzantine.

I. — L'ASSEMBLÉE SÉNATORIALE ET LE GOUVERNEMENT DE L'EMPIRE.

Les institutions politiques, l'âme de Byzance, avaient immigré à Nicée. De l'avis général, les institutions de l'Empire de Nicée elles-mêmes nous

(19) Cf. KUGEAS, *Analekta Planudea*, in *B.Z.* (1909), p. 109.

(20) GUILLAND, *Europe or.*, p. 380 : « Le Sénat qu'il est toujours difficile de distinguer de l'ordre sénatorial. »

(21) ATTALIOTE, *Hist.*, p. 275.

(22) Sur le « sénat » de Thessalonique, cf. TAFRALI, *Thessalonique au XIV^e siècle*, p. 21. Cf. également STEIN, *op. cit.*, p. 24.

(23) Ainsi, parmi les *synklêtikoi* présents aux côtés de Cantacuzène (CANTAC., III, 257), figurent peut-être des membres du Sénat de Constantinople, ceux des sénats locaux et des personnages de classe sénatoriale..., ou bien deux, ou une seule, de ces catégories. On voit l'incertitude à laquelle nous sommes condamnés et que rien, selon toute vraisemblance, ne viendra dissiper.

(24) V. *infra*, p. 264 et ss.

sont encore mal connues, en dépit des travaux estimables ou importants de M. Miliarikis, A. Gardner et M.A. Andreeva. Du moins, l'existence d'un sénat héritier du sénat constantinopolitain est-elle prouvée. Nicéphore Blemmydès le désigne par l'expression *synklêtos tôn hêllogimôn andrôn* et nous apprend que ses membres étaient appelés « synédroi » (25). La langue juridique connaissait-elle cette dénomination ? On ne saurait l'affirmer.

De la composition de l'assemblée, des privilèges et des devoirs de ses membres, nous ne savons rien. Tout au plus pouvons-nous supposer que leur statut était, dans ses grandes lignes, celui des sénateurs constantinopolitains. Il serait, en revanche, téméraire d'affirmer que la composition de l'assemblée est restée inchangée. Du moins, la participation de ce sénat aux élections impériales ne fait-elle point de doute. Son rôle purement politique apparaît avec infiniment moins de netteté. Pour nous en tenir au règne de Théodore II Lascaris (1254-1258) et à la période intermédiaire qui s'étend de sa mort au second couronnement de Michel VIII Paléologue (1258-1261), le silence des textes apparaît comme particulièrement frappant, et plus significatif encore le mutisme d'un contemporain comme Georges Acropolite. Sans doute l'historien nous fournit-il de précieux renseignements, mais nous ne voyons pas qu'il accorde une place de choix au sénat dans le gouvernement de l'Empire (26). Tout au contraire, sont mis en avant par lui l'armée et surtout la noblesse, *mégistanoi* et *archontes*. Ce trait est commun à la plupart des historiens postérieurs. Son importance nous paraît grande. Le déclin des assemblées d'Etat s'accroît. Le rôle des classes sociales est mis en évidence. La solution de facilité consiste à faire apparaître les sénateurs derrière les nobles. A défaut d'opérer une discrimination sérieuse, il paraît préférable de s'en tenir aux textes où le sénat est expressément mentionné. Cette remarque vaut également pour le sénat de Constantinople.

On ne s'étonnera point, dans ces conditions, du peu d'intérêt accordé par les historiens modernes au sénat de Nicée (27). Ce dédain n'est pas tout à fait justifié. N'est-il pas étonnant, par exemple, de voir l'historien Phrantzès, qui écrit dans les dernières décennies du xv^e siècle, évoquer le sénat de Nicée et ignorer le sénat de Constantinople sous les premiers Paléologues ! Ce fait ne laisse-t-il point présumer que dans cet Etat, à l'origine exigu, et dont l'administration ne s'est que lentement réorga-

(25) Nicéphore BLEMMYDÈS, *Autobiographie*, p. 15. Mais Georges ACROPOLITE, lui-même sénateur, se sert du mot *gêrousia* dans son *Epitaphios de Jean III Vatatzès*, in *Opera*, t. II, p. 14. Cf. les remarques de Heisenberg, l'éditeur d'ACROPOLITE, *op. cit.*, t. II, p. XVIII.

(26) ACROP., *Chron.*, p. 111, et les *Additamenta* de SCOUTARIOTÈS, p. 299, ligne 10.

(27) MILIARIKIS n'accorde que deux brefs passages au sénat : *Hist.*, pp. 538-541. Les institutions n'occupent, il est vrai, qu'une place restreinte dans son monumental ouvrage. A. GARDNER évoque rapidement l'assemblée : *The Lascaris of Nicaea* : pp. 198, 237, 259. Plus récemment, M. GEANAKOPOS a fait une brève allusion au sénat, in *Traditio* (1953), p. 422, n. 18.

nisée, le sénat a joué, nécessairement, un rôle original ? Il fut l'artisan de l'élection de Théodore II Lascaris (28), mais l'autoritarisme de ce dernier ne dut point s'embarrasser d'une entrave aussi gênante. Le basileus semble avoir confondu dans la même haine la haute noblesse nicéenne et les sénateurs. Assurément, la haute noblesse devait compter dans son sein de nombreux membres de l'assemblée sénatoriale. L'hostilité du sénat à la politique lascaride se fit sentir avec une singulière acuité, lorsque le basileus mourant désigna le patriarche Arsène et le protovestiarios Mouzalon comme régents, dans l'attente de la majorité de son fils Jean. Pour être plus précis, Arsène n'était qu'associé au conseil de régence, mais il semble que le basileus ait désiré qu'une personnalité aussi indiscutable que celle du patriarche cautionnât celle de Mouzalon, qui l'était certes moins. Ainsi les sources nous montrent-elles les deux hommes partageant également la confiance de Théodore. Mieux, à la mort du basileus, la convocation du sénat est décidée par le seul Arsène (29), et le patriarche incite les sénateurs à demeurer fidèles à l'enfant basileus et au régent Mouzalon. Les préventions devaient être bien fortes (30). Selon d'autres sources, le sénat aurait été convoqué par Mouzalon (31). Mais s'agit-il du même événement ? On peut en douter. Dans le premier cas, *seul* le sénat est réuni; dans le second, les chefs militaires et la haute noblesse participent *avec* le sénat à l'assemblée. Il est difficile, en outre, d'admettre que le régent demande au sénat de manifester sa fidélité à la personne du jeune basileus *et* à la sienne propre, si nous ramenons le premier témoignage au second et tenons ce dernier comme seul authentique. Ajoutons que la succession de ces deux assemblées dans un laps de temps assez court présente, au moins, les caractères de la vraisemblance. Il paraît certain que, malgré son indéniable habileté, le régent ne parvint pas à désarmer l'hostilité sénatoriale. Bien au contraire, la faction sénatoriale et les membres de la haute noblesse ourdirent avec une partie de l'armée le complot qui devait aboutir, en août 1258, à l'assassinat de Mouzalon. Les sources imputent la responsabilité de ce meurtre à la noblesse (32), ou à l'armée (33), ou à la noblesse *et* à l'armée (34), ou enfin au sénat. Cette dernière explication est avancée par deux textes. Pour Scoutariotès, la participation de *certain*s sénateurs

(28) ACROP., *Chron.*, p. 111.

(29) PHRANTZÈS, *Chron.*, p. 12.

(30) La personne même de Mouzalon nous paraît, bien qu'on soutienne généralement le contraire, constituer un facteur secondaire mais non négligeable de cette animadversion qui accablait une politique.

(31) PACHYM., I, 41, et GRÉG., I, 64.

(32) PHRANTZÈS, *Chron.*, pp. 13-14. C'est apparemment la thèse à laquelle se sont ralliés OSTROGORSKY (*Hist. de l'Etat byz.*, p. 470) et A. GARDNER (*op. cit.*, p. 233), après DU CANGE, *Hist. de l'emp. de Constantinople* (t. II), p. 329-330.

(33) PACHYM., I, 55. L'historien affirme que le régent fut la victime de l'armée et met en relief le rôle joué par les contingents latin (Varanges) et (παρα τοῦ στρατοῦ) couman. Rappelons que le chef des mercenaires latins n'était autre que Michel Paléologue. La thèse de Pachymère a été reprise par GEANAKOPOLOS, art. cité, p. 424, et R. JANIN, *Les Francs au service des Byzantins*, in *E.O.* (1930), pp. 62-73, et surtout p. 71.

(34) ACROP., *Chron.*, p. 155, ligne 16.

au meurtre ne fait aucun doute (35). Cette nuance disparaît dans la *Chronologie des Césars* d'Ephraïm : Mouzalon fut la victime du sénat (36). Mais ce dernier témoignage est contestable. Poème, la *Chronologie* présente, selon les règles du genre et dans le but évident de frapper l'imagination, les caractères de la simplification. Ephraïm a, par ailleurs, composé son ouvrage en 1313, soit plus d'un demi-siècle après les événements par lui décrits. Faut-il pour autant marquer du dédain à son endroit ? Nous ne le croyons pas. Les sources d'Ephraïm paraissent sérieuses, même si nous n'admettons pas, à l'encontre de Hirsch (37), que la *Chronique* d'Acropolite, a, seule, influencé la *Chronologie des Césars* pour la période postérieure à 1204. Des liens plus étroits paraissent, en revanche, exister avec notre second texte. Scoutariotès est nuancé, généralement digne de foi et bien renseigné (38). Il semble qu'il ait complété Acropolite, qui n'insiste pas sur la personnalité des assassins, peut-être par prudence. La confrontation de plusieurs textes imprécis et d'un texte plus précis nous induit à accorder, *mutatis mutandis*, une plus grande créance au dernier. Cela ne signifie nullement que Scoutariotès donne des événements une description générale et complète. A notre sens, le meurtre du régent est l'œuvre d'une faction sénatoriale et d'une partie de l'armée. Le fait que les membres de cette faction aient appartenu à la haute noblesse est probable, et, dans ce sens, nos différentes sources ne s'opposeraient point. Mais il est important de ne point prendre la partie pour le tout, attitude très byzantine, nous le verrons. Il est indispensable de nuancer, dans la mesure du possible.

Le sénat, paraît, en fait s'être rallié, dans son ensemble et sans grande réticence, au Paléologue. L'assemblée de nobles, qui, selon Pachymère (39), provoque la désignation de Michel comme régent, est-elle, en réalité une assemblée du sénat élargie par l'adjonction de hauts dignitaires ecclésiastiques et civils ? A notre avis, et si l'on se rappelle le rôle traditionnellement joué par le sénat pendant les régence, une réponse affirmative peut être faite. Mais nous restons encore dans le domaine des probabilités. D'autres témoignages prouvent les excellents rapports des sénateurs et du Paléologue après son premier couronnement. Grégoras remarque que, par ses qualités et sa prestance, le basileus avait rallié à sa personne les officiers subalternes et supérieurs, la troupe, le peuple et enfin *tous les sénateurs* (40). Il y a là un évident jeu d'antithèses, pour marquer, à travers l'opposition des masses (troupe, peuple) et des élites (officiers, sénateurs), l'existence du consentement général. Dans ce sens, il nous paraît qu'il faut interpréter *hoi tès synklêtou lamproi* comme désignant

(35) SCOUTAR., *Addit.*, p. 299, ligne 10.

(36) EPHRAÏM, *Chronol.*, v. 9311 et v. 9325-9327.

(37) HIRSCH, *Byz. Studien*, p. 392.

(38) Cf. KRUMBACHER, *op. cit.*, pp. 90 et 392, et HEISENBERG, *Prolég.* à la *Chronique* d'ACROPOLITE, *Opera*, t. I, p. XIV.

(39) PACHYM., I, 66.

(40) GRÉG., I, 68.

les membres de l'assemblée et non de l'ordre sénatorial. On pourrait objecter qu'il s'agit d'une vue idyllique, ne traduisant point la réalité des choses. Ce n'est pas certain, car la personnalité vigoureuse de Michel était la seule, sans doute, à pouvoir gagner un grand nombre d'appuis dans toutes les classes de la société. Nous avons la preuve, en outre, que le basileus comptait de très nombreux partisans parmi les membres de l'ordre sénatorial. En 1259, Michel VIII, ayant décidé d'en finir avec le despote d'Epire et ses alliés occidentaux, organisa une puissante armée dont il confia le commandement à son frère, le sébastocrator Jean, auquel il adjoignit de nombreux *synklêtikoi* qui avaient l'habitude des armes (41). Le contexte permet, sans nul doute, de décider en faveur de l'ordre sénatorial. Ce dernier et l'assemblée paraissent être, en ce début du règne, les plus fermes soutiens du trône. Une disposition contemporaine au premier couronnement de Michel VIII, et à laquelle nous avons déjà fait allusion, éclaire cette situation prépondérante du sénat d'une lumière toute particulière. En janvier 1259, Michel VIII prête le serment de veiller sur son jeune collègue à l'empire, Jean IV Lascaris, devant un certain nombre de clercs et de sénateurs, qui, à leur tour, prêtent serment aux empereurs. Mais l'on convint, surtout, qu'en cas de parjure de l'un des empereurs celui-ci serait mis à mort, et *un membre du sénat* serait élu basileus (42). Clause de toute première importance, qui traduit bien le désir du sénat d'éviter que la politique anti-nobiliaire d'un nouveau Théodore se donnât libre cours. Soumettre les basileis au contrôle de l'assemblée, telle était la grande idée des sénateurs, idée soigneusement cachée sous le respect dû au caractère sacré du serment. Le Paléologue s'appliqua à feindre et montra la plus grande déférence au sénat. Ainsi, lorsque la nouvelle de la prise de Constantinople parvint à Nicée, elle fut accueillie avec incrédulité, puis il fallut se rendre à l'évidence, et des prières, des actions de grâce furent ordonnées pour célébrer cette « divine surprise » (43). De cette gloire, le basileus et le patriarche recueillent les rayons, mais, au second plan, le sénat en reçoit les reflets (44). Pachymère nous décrit, pour sa part, le retour triomphal. Il montre le basileus Michel VIII Paléologue avec sa suite composée des hauts dignitaires et de ses familiers, et en compagnie de la basilissa, son épouse, et de son fils Andronic (45). A ce propos, l'historien note un trait du caractère de Michel VIII qui situe bien le personnage : « Il avait nommé son fils Andronic pour honorer son défunt père. Il jurait par la mémoire de ce dernier pour appuyer chacune de ses affirmations, non sans une espèce d'ostentation de piété filiale. » Pachymère ajoute que faisaient partie de la suite : « l'impératrice-mère,

(41) GRÉG., I, 72.

(42) ARSÈNE, *Testament*, col. 949 B, et ACROP., *Chron.*, p. 158.

(43) PHRANTZÈS, *Chron.*, p. 19.

(44) Id., *ibid.*

(45) PACHYM., I, 160.

qu'on appelait en manière d'hommage la Grande Maîtresse, le Grand Domestique (46), tous les sénateurs et tout le sénat » (47).

Ce récit n'est pas le plus suggestif des textes par nous cités, et cependant on y a vu *la seule preuve* du rôle d'organe consultatif qu'aurait joué le sénat (48). Cette thèse ne nous convainc nullement. Assurément, le sénat tient, dans la première manifestation publique de l'empire des Romains rénové, une place considérable en rapport avec son influence accrue depuis la mort de Théodore II Lascaris, mais faut-il en déduire aussitôt qu'il accompagne le basileus, dans son voyage de retour, au titre de conseil ? Hypothèse et, pensons-nous, hypothèse gratuite. Nous croyons que l'on peut s'en tenir aux remarques suivantes. L'empereur rentre dans la capitale abandonnée et dépeuplée d'un empire démembré. Il représente la tradition, mais il la représente dans un cadre, on pourrait dire un décor, auquel participent d'autres éléments : le patriarche de Constantinople, le sénat de Constantinople... L'absence de l'un de ces éléments eût marqué, pour le Byzantin « moyen », la fin d'un monde. Des générations avaient vu vivre ces institutions; point de cérémonies, d'événements tristes ou joyeux auxquels elles n'aient pris part. L'empereur, le patriarche, le sénat formaient un tout sur le plan affectif : Byzance, la Mémoire des temps passés... Mais, sur le plan politique, il est douteux que cette réapparition du sénat dans sa bonne ville ait la signification précise à elle attribuée.

L'intérêt du récit de Pachymère est donc assez modéré. Néanmoins, ce passage offre matière à réflexion. Il présente une petite énigme; la coexistence de deux appellations identiques : *σύγκλητος* et *γερουσία*. On observera, dès l'abord, que toute redondance est pratiquement exclue des *récits* de notre auteur. L'absence de tout lyrisme dans le passage précité nous incline à rechercher une autre explication (49). Possevino, l'éditeur de Pachymère dans le *Corpus* de Bonn, rend *γερουσία* et *σύγκλητος* respectivement par *maiores natu cuncti* et par *universus senatus*. Ce n'est qu'éluder le problème avec élégance, car, sauf erreur, *maiores natu cuncti* désigne en latin, le plus souvent, il est vrai dans la langue de Tite-Live, le sénat-assemblée. La même difficulté se présente : l'emploi de synonymes. Une solution est-elle possible ? Nous le pensons, mais, il faut l'avouer, les preuves décisives manquent. Il semble que, dans la langue administrative, le mot *synklêtos* ait toujours désigné le sénat de Constantinople et le mot *gérousia*, à l'origine, le sénat romain. Puis le mot *gérousia*, délais-

(46) Peut-être s'agit-il d'Alexis Philè, frère du basileus. GRÉGORAS (I, 87) ne signale que la présence de la basilissa et de son fils.

(47) PACHYM., *loc. cit.* : < συνάμα τῇ γερουσίᾳ πάση καὶ τῇ συγκλήτῳ >.

(48) Cf. M. DENDIAS, *Etudes sur le gouvernement et l'administration byzantine*, in *Studi biz. e neoell.* (1936), p. 145. Ce travail très solide est consacré, pour sa plus grande part, et on ne peut que le regretter, au x^e siècle. Le rôle d'organe consultatif généralement attribué au sénat ressortit à une conception communément admise, mais qui, nous le verrons, ne trouve guère de fondements dans les textes.

(49) La coexistence dans une même phrase de ces deux termes est, il faut le noter, tout à fait exceptionnelle dans l'œuvre de Pachymère. Mais Grégoras emploie, au moins une fois, la même formule; v. GRÉG., II, 760-761.

sant la langue politique, pénétra la langue littéraire. Or, son emploi, rare dans les siècles précédant la conquête latine, devient plus fréquent, à partir du XIII^e siècle. Dans l'entre-temps, l'empire de Nicée connut une éphémère existence. Pour la tradition constitutionnelle byzantine, le sénat nicéen constituait une nouveauté, et sans doute ne sut-on trop quel nom lui donner, tant il était admis que le mot *synklêtos* ne pouvait s'appliquer qu'au sénat *constantinopolitain* ou aux différents micro-sénats urbains. Il est alors probable que des réminiscences historiques et littéraires imposèrent les mots de *synklêtos tôn hêllogimôn andrôn* et de *gêrousia*. Cette expression de *synklêtos tôn hêllogimôn andrôn* traduit en partie du regret, en partie de l'incertitude. Cela est si vrai que ses membres ne sont point appelés *synklêtikoi* mais *synédroi*. Puis l'habitude se forma, avec le regain de prestige dû aux Lascaris, de nommer *gêrousia* le sénat nicéen. La reconquête de Constantinople ne pouvait rendre absolument caduque cette dénomination. Du reste, le Paléologue voyait clairement la nécessité d'assurer la continuité du pouvoir. Ainsi le *synklêtos* de Constantinople prolongea-t-il le *gêrousia* de Nicée, et l'on se servit indifféremment des deux mots pour désigner le sénat de Constantinople, bien que le terme consacré de *synklêtos* jouit d'une plus grande faveur. Le texte de Pachymère pourrait donc être interprété comme le constat du passage d'un régime à un autre régime et celui de la continuité des institutions ⁽⁵⁰⁾. Mais ce n'est, soulignons-le, qu'une hypothèse.

Le texte suggère une autre remarque. On peut se demander si tous les sénateurs ont accompagné le basileus ou certains seulement. Certes, Pachymère précise bien qu'il s'agit de *tout* le sénat. Mais, d'expérience, nous savons que cette expression n'est pas, malgré les apparences, sans ambiguïté. En effet, si les Latins ne conçoivent bien un groupe que lorsqu'ils ont pu en compter les membres, les Byzantins, et, en général, tous les peuples pouvant se réclamer de la civilisation syro-hellénique, adoptent le processus intellectuel inverse : un seul représente tout le monde. Quand il appartient à un groupe (ou à une corporation), le groupe se confond *en lui* ⁽⁵¹⁾. Par son action, il le révèle. Dans le récit versifié d'Ephraïm, Mouzalon est assassiné par le sénat (ἐπὶ γερούσιας), entendez par *des* sénateurs.

L'idée que nous pouvons nous faire du sénat, en 1261, répond à celle d'une institution dont la puissance est proportionnée au concours inappréciable qu'elle apporta au basileus dans sa conquête du trône. Il est clair que le rôle politique d'une telle assemblée ne saurait s'accommoder de l'absolutisme monarchique. C'est un principe qu'il faut poser. Or, une opinion très répandue veut que le sénat fut et demeura, immuablement,

(50) M.A. ANDREEVA soutient (in *Otcherki po koultoure viz.*, p. 32) que l'emploi du mot *γερούσια* est une innovation due à Pachymère.

Mais cela n'explique point l'emploi simultané des deux synonymes et la diffusion du mot *γερούσια* au XIV^e siècle.

(51) Autres thèmes bien connus et significatifs de cette civilisation syro-hellénique : celui du Roi-Dieu, celui du Sauveur.

une manière de conseil d'Etat. Cette affirmation trouve son origine au siècle dernier dans les écrits de Zachariae von Lingenthal⁽⁵²⁾. Elle a été souvent reprise par la suite, avec des nuances diverses⁽⁵³⁾. Isolés, deux auteurs s'inscrivaient apparemment en faux contre cette thèse. M. Hussey veut que le sénat ait « cessé de jouer un rôle comme corps actif » et le distingue du « conseil consultatif » (*sic*) de l'empereur, corps restreint et à la composition changeante⁽⁵⁴⁾. Le point de vue de M. Bratianu n'est guère différent : le sénat est « une conférence de hauts dignitaires dans l'obéissance du souverain et convoqués par lui à son gré et selon ses besoins »⁽⁵⁵⁾. Si l'intuition de M. Hussey, notamment, nous paraît bonne, il est regrettable que le facteur chronologique soit par lui, et, il faut bien en convenir, par un grand nombre de byzantinistes, dédaigné. Cette appréciation globale portant sur cinq ou six siècles ne vaut pas démonstration⁽⁵⁶⁾. Certains historiens, enfin, et non des moindres, Vasiliev, Ostrogorsky, Levchenko passent sous silence le sénat des derniers siècles.

Les textes, à vrai dire, paraissent justifier cette omission. Sous le règne de Michel VIII, de 1261 à 1282, aucune trace de l'activité *politique* du sénat ne peut être relevée. Ceci contraste singulièrement avec la place privilégiée qu'il occupa de 1258 à 1261, mais ne saurait nous surprendre. Trois raisons puissantes jouaient dans le sens de l'abaissement du sénat : le fonctionnement des institutions dans un contexte géographique et politique différent de celui de Nicée, la volonté du basileus de réduire tout contrôle réel ou supposé de son pouvoir, enfin la terrible ligne de cassure créée par la politique religieuse du Paléologue, qui laissa une grande partie de la noblesse dans la situation glorieuse et inconfortable de martyr de l'orthodoxie. L'appartenance à une classe sociale déterminée efface donc la participation à une assemblée d'Etat : phénomène très important que les derniers temps de l'empire de Nicée laissaient prévoir. Dans le combat qu'elle mène contre la politique d'union préco-

(52) ZACHARIAE, *op. cit.*, p. XII : « In Staatsangelegenheiten beruf der Kaiser zuweilen die höchsten Beamten und Würdenträger, mitunter auch die hohe Geistlichkeit zu einer Rathversammlung (synklêtos). »

(53) BURY, *Constit.*, p. 6 : « In the fact, the old Senate had coalesced with the Consistorium or imperial Council... » Cf. également, DIEHL, *Byzance*, p. 70, et *Grands Problèmes*, p. 81. BRÉHIER, *Institutions*, p. 183, croit que « le sénat conserva les mêmes attributions et montra la même activité jusqu'à la fin de l'empire » et « qu'il devint le seul Conseil d'Etat succédant à l'ancien Consilium Principis ». V. également RUNCIMAN, *Civ. Byz.*, p. 84. « L'Empereur... assisté par un petit conseil sorte de sous-comité officiel du sénat. » La nuance apportée par Runciman est intéressante, mais le caractère « officieux » de ce « sous-comité » ne nous permet pas de voir la nature exacte de ses rapports avec le sénat. En revanche, DÖLGER, *Byzanz.*, pp. 101-102, et TREITINGER, *op. cit.*, p. 251, n. 8 *in fine*, choisissent de s'en tenir à la thèse traditionnelle qu'adopte également J. VERPEAUX, *op. cit.*, p. 42.

(54) HUSSEY, *Monde de Byzance*, p. 111.

(55) BRATIANU, *Les Assemblées d'Etat*, in *A.C.I.E.B.* (1948), pp. 43 et 47-48.

(56) En vertu de cette vision esthétique précédemment dénoncée : le monde figé de Byzance. Il est certain que, pour atteindre un vaste public, de très nombreux ouvrages parus depuis un siècle ont adopté la forme plus aimable de la synthèse, au détriment de problèmes complexes et toujours pendants. Cela ne va pas sans danger, et incite, en tout cas, à la paresse intellectuelle.

nisée par Michel VIII, la haute noblesse, alliée au bas clergé et aux moines, est le vaincu d'aujourd'hui; elle sera le vainqueur de demain. En parallèle, son triomphe sous le règne d'Andronic II coïncide avec une résurgence du sénat, dont l'activité juridictionnelle est au moins aussi importante que le rôle purement politique. Cette coïncidence de la haute noblesse et du sénat nous paraît, seule, expliquer l'absolutisme des textes afférents au règne de Michel VIII. Cette hypothèse serait moins admissible si nous pouvions invoquer, comme précédemment, des témoignages sûrs en faveur du sénat.

Le trait le plus marquant du long règne d'Andronic II est la conjonction des sénateurs et des chefs militaires pour peser sur la volonté du basileus. Le principal bénéficiaire en fut, sur la fin du règne, le futur Andronic III, qui sut s'attirer les bonnes grâces des *synklêtikoi*. Ainsi, en avril 1321, Andronic le Jeune, qui avait fui en toute hâte Constantinople pour Andrinople, rencontra sur sa route, près du fleuve Mélas, de grands troupeaux de chevaux. Ils appartenaient pour partie à des militaires cantonnés à Constantinople, pour partie à des *synklêtikoi* et des notables constantinopolitains. Le comportement d'Andronic fut, en cette occasion tout à fait remarquable : non seulement il interdit que l'on dispersât ces chevaux, mais encore il conseilla à leurs gardiens de les ramener à Constantinople⁽⁵⁷⁾. Le désir de ménager les *synklêtikoi* et la garnison de Constantinople est donc évident. Sage précaution, et qui devait avoir sa récompense, car, l'année suivante, sénateurs et chefs militaires tentent de convaincre le basileus de conclure la paix avec son petit-fils⁽⁵⁸⁾. Le basileus, irrité, s'y refuse et, tout au contraire, ordonne au grand stratopédarque Manuel Tagaris de se lancer à la poursuite d'Andronic le Jeune. Tagaris, qui est aussi sénateur, élude la réponse, conseille la temporisation. Les sénateurs présents l'approuvent⁽⁵⁹⁾. On sait que, sous la pression des événements, le basileus dut renoncer à son projet⁽⁶⁰⁾. Mais il adoptera à nouveau, à la fin de son règne, une attitude intransigeante, en interdisant au patriarche, au haut clergé et aux sénateurs toute relation avec son petit-fils⁽⁶¹⁾. Il était trop tard : ce dernier avait gagné l'appui de l'armée et de nombreux *synklêtikoi*. Avec leur aide, il vainquit le vieil empereur. Aussi sut-il les récompenser : aux soldats, de l'argent; aux *synklêtikoi*, des honneurs⁽⁶²⁾. Cependant, Andronic II avait des fidèles au sein de cette classe sénatoriale qu'il avait favorisée : six *synklêtikoi* tentèrent d'assassiner Andronic III, qui fit preuve, à leur égard, de mansuétude⁽⁶³⁾. Mais le sénat se rallia, dans son ensemble et sans réticence, au nouveau basileus, qui ne cessa de leur manifester sa confiance.

(57) CANTAC., I, 90.

(58) Id., I, 128.

(59) Id., I, 92-93.

(60) Id., I, 182.

(61) Id., I, 225-226 (pour l'année 1327).

(62) Id., I, 287. Fait exceptionnel : la présence des plus hauts dignitaires du sénat est mentionnée lors du couronnement d'Andronic III; v. CANTAC., I, 196.

(63) Id., I, 292.

Et lorsqu'en 1330 Andronic, gravement malade, crut sa mort prochaine, il convoqua l'élite des sénateurs et les autres membres de la noblesse afin d'assurer sa succession ⁽⁶⁴⁾. Sa politique philosénatoriale était si manifeste que Cantacuzène croit bon de préciser que sa mort, survenue en 1341, fut déplorée *non seulement* par les sénateurs et les chefs militaires, mais aussi par tous les Byzantins ⁽⁶⁵⁾.

En fait, on peut se demander si le véritable instigateur de cette politique de classe et, dans une certaine mesure, de caste n'était pas le grand domestique lui-même. Il est certain que Cantacuzène, dès 1341, tentera d'asseoir son pouvoir sur les mêmes bases. Mais l'absence de légitimité rendait inévitables les divisions de l'opinion. Le sénat n'y échappa point. L'inimitié de la plupart de ses membres pour la personne même de Cantacuzène est connue. Calécas l'accrut encore par des allusions perfides et des promesses habilement ménagées ⁽⁶⁶⁾. Mais si la plupart des membres de l'assemblée sénatoriale choisirent le camp du patriarche et d'Apocaucos, une partie des *synklêtikoi* et de l'armée préféra celui de Cantacuzène ⁽⁶⁷⁾. Conséquence paradoxale, ces divisions majorèrent l'activité collégiale du sénat, en quelque sorte cristallisent l'assemblée.

Cantacuzène, en effet, après avoir évoqué le couronnement de Jean V Paléologue en 1341, et en avoir attribué la responsabilité au patriarche, à l'impératrice-mère et au sénat, note que, pendant les festivités, les dignitaires du sénat reçurent des titres en rapport avec leurs mérites respectifs, appréciés par l'impératrice-mère, le patriarche *et* le sénat ⁽⁶⁸⁾. Ce passage, à la construction syntaxique singulière, est fort curieux. Il est, en effet, étrange de voir ces hauts fonctionnaires, ces dignitaires, se donner de l'avancement dans la hiérarchie aulique. Il est clair que le patriarche Calécas et l'impératrice-mère ne pouvaient que confirmer ces promotions. La désorganisation du gouvernement impérial au lendemain de la mort d'Andronic III est ainsi clairement démontrée.

Mais quel était l'auteur de cette manœuvre politique, car c'en est une assurément ? Le nom d'Apocaucos vient naturellement sur les lèvres. Le mégaduc jouait contre Cantacuzène la carte de la légitimité. Il eut l'idée géniale de tabler sur le conservatisme et le goût historique des Byzantins. Il préconisait, en quelque sorte, un retour aux sources de l'histoire nationale. Le sénat avait sa place dans la combinaison. Apocaucos, lui-même sénateur, était mieux placé que quiconque pour discerner les faiblesses de l'institution, mais aussi ses possibilités. La faiblesse de l'assemblée, en d'autres temps sa force, résidait dans sa composition restreinte, qui la rendait influente et maniable. Influente par

(64) CANTAC., I, 393.

(65) Id., II, 13-14.

(66) Id., II, 19.

(67) Sur la présence de *synklêtikoi* aux côtés de Cantacuzène, v. par exemple, CANTAC., II, 153 ; III, 257.

Selon GRÉGORAS (II, 604), des membres de l'élite sénatoriale (οἱ τῆς συγκλήτου λογαδεις) furent parmi les premiers à rendre les honneurs impériaux à Cantacuzène.

(68) CANTAC., III, 218.

les hauts dignitaires et fonctionnaires qu'elle comprenait, nullement par son action collégiale. Maniable, car ces quelques dizaines d'hommes se laissaient couvrir d'honneurs et de titres. Mais ce beau projet d'Apocaucos de reconstituer l'unité du sénat à son profit fut rapidement déjoué. Trop de coteries existaient au sein de l'assemblée. M. Guiland, biographe d'Apocaucos, a cru même pouvoir déceler l'existence d'une faction sénatoriale hostile à celle du mégaduc. En 1344, Apocaucos n'avait pu remporter un succès définitif sur Cantacuzène. A la Cour de Constantinople, certains dignitaires conseillaient la négociation, et parmi eux le protosébaste Gabalas, qui, doué d'un beau talent d'orateur, exerçait, selon M. Guiland, une grande influence sur le sénat⁽⁶⁹⁾. Notre source est ici Grégoras, Cantacuzène gardant curieusement le silence. Or, le grand Byzantin apporte une précision intéressante. L'éloquence ornée de Gabalas agissait sur les conseillers d'Anne de Savoie *et* sur le sénat⁽⁷⁰⁾.

La prédominance revient ainsi à l'entourage d'Anne de Savoie. La distinction n'est pas sans importance, car, pour nous, l'activité *collégiale* et *spécifique* de l'assemblée et son importance réelle comme organe de gouvernement ne sont pas des plus évidentes.

La succession des crises politiques provoqua la formation de zones d'influence distinctes. Les provinces s'étaient prononcées pour Cantacuzène, Apocaucos avait pour lui Constantinople. Or, si la renommée du sénat s'étendait à l'empire, l'assemblée n'en demeurerait pas moins *essentiellement* constantinopolitaine. De plus, donner un regain de vie aux institutions de la Nouvelle Rome, c'était marquer, et de manière non équivoque, un très net retour à la centralisation administrative, en régression évidente depuis la fin du XIII^e siècle, et un moyen indirect, assurément à long terme, de reprendre en main les provinces. Le mégaduc avait admirablement vu le profit qu'il pouvait tirer de cette combinaison. Mais il en apercevait aussi le danger, celui d'être un jour débordé par ses propres amis ou en tout cas troublé dans ses combinaisons par des interventions aussi multiples qu'inopportunes. Il ressuscita l'institution sénatoriale, mais la transforma. Il en élargit, peut-être, le recrutement, mais, nous le verrons, de cet aspect des réformes plusieurs interprétations peuvent être données. Par ailleurs, et la souplesse d'Apocaucos force l'admiration, il essayait et parvenait à donner à la lutte contre Cantacuzène l'allure d'un soulèvement populaire et d'une opposition à l'inconstitutionnalité⁽⁷¹⁾. Il limita les pouvoirs du sénat et le confina dans une tâche purement administrative. Ainsi Octave en usa-t-il avec le sénat romain, nous apprend Grégoras⁽⁷²⁾.

(69) R. GUILLAND, *Alexios Apocaucos*, in *Revue du Lyonnais* (1921), p. 537.

(70) GRÉG., II, 696.

(71) On notera cependant la présence de *synklêtikoi* dans les rangs des tenants de Cantacuzène, aux côtés de nobles et de membres des classes moyennes, cf. CANTAC., III, 257. Ainsi vit-on cette conjonction étrange de la haute noblesse de la capitale et des masses populaires opposées à l'Union, certes moins étonnante de l'aristocratie et de la bourgeoisie provinciales. Au-delà, on peut distinguer l'antagonisme classique des sociétés urbaines et rurales.

(72) GRÉG., II, 606.

Cette attitude apparemment contradictoire d'Apocaucos s'explique aisément par le désir de conserver un subtil équilibre des forces : le sénat, un instrument utile, mais non un allié gênant. Ce fut, de la part d'Apocaucos, un exemple de cette *virtu* que louera Machiavel. Il est certain qu'habilement manœuvré le sénat joua un rôle intéressant, de 1341 à 1346, mais sans prendre l'initiative de quelque ordre que ce fût. La tentative d'Apocaucos échoua en définitive. Les interventions serbe et turque pesèrent d'un poids trop lourd dans la balance. Mais il est aussi évident qu'il n'avait pu détacher de la cause de Cantacuzène un nombre aussi grand de nobles qu'il l'eût souhaité. Il n'était, malgré tout, qu'un parvenu, et c'était chose impardonnable aux yeux de la haute société byzantine des derniers siècles. Mais, surtout, les divisions, les luttes intestines de l'assemblée sénatoriale avaient entravé son action. Sans doute ne lui fut-il pas difficile d'éliminer Gabalas, dont le sens politique n'était pas à la mesure de l'éloquence. Accusé par lui d'être un dangereux ambitieux, il riposta avec vigueur et contraignit le protosébaste à prendre l'habit monastique⁽⁷³⁾. La régente et le patriarche Calécas furent des adversaires de plus grande envergure, à la fois soutenus et poussés par les *synklêtikoi*. Etrange paradoxe, Apocaucos, apologiste du sénat et de la noblesse sénatoriale, sera sa victime⁽⁷⁴⁾. Certes, la politique du mégaduc avait été celle d'un homme seul. De ce fait, les organes « constitutionnels » consacrés par une antique tradition ne pouvaient détenir qu'un reflet du pouvoir et, en réalité, si Apocaucos écouta certains sénateurs, c'est qu'ils étaient de ses familiers, de ses proches, non parce qu'ils appartenaient à l'assemblée sénatoriale. Cette dernière n'a été, jusqu'à la mort d'Apocaucos, que le masque du pouvoir personnel. Cela condamne, sans rémission, les assertions de quelques historiens, dont Lécivain, que l'on connut mieux inspiré et qui, dans un élan d'enthousiasme peu justifié, affirmait que « le sénat est un des organes essentiels de l'empire au même titre que l'empereur, le Palais, l'armée, son mécontentement est chose dangereuse »⁽⁷⁵⁾. On peut se demander si la conscience collégiale du sénat n'a pas disparu avec les Comnènes. Il est indéniable, en revanche, qu'un très vif sentiment de classe habitait l'assemblée, mais on ne voit pas qu'elle ait, à l'exception des premiers temps de la régence de Michel VIII, traduit le désir d'exercer un pouvoir effectif. L'intérêt offert par l'étude du sénat est donc d'ordre *sociologique*.

Il est, du reste, un fait curieux : dans le traité *Des offices*, du pseudo-Codinos, on ne trouve *qu'une* mention de la participation du sénat aux

(73) GRÉG., II, 710 et 726 (pour l'année 1345).

(74) Les meurtriers d'Apocaucos étaient en effet, des membres de la haute noblesse incarcérés ; v. GRÉG., II, 730. Cantacuzène, de son côté, indique qu'Apocaucos fit emprisonner de nombreux *synklêtikoi* : CANTAC., II, 537. Or sa remarque se rapporte à l'année 1345, qui est celle de l'assassinat du mégaduc. Les deux textes se corroborent donc.

(75) LÉCRIVAIN, *Le Sénat romain*, pp. 229-237. Cf. également GRENIER, *Empire byz.* (t. II), p. 27.

cérémonies officielles, lors du couronnement de l'empereur⁽⁷⁶⁾. Encore s'agit-il d'une manifestation singulière et toute symbolique. Avant de se rendre au Triclinion, l'empereur dirige ses regards vers l'Augustaeon, où sont massés le peuple et l'armée; il s'arrête un instant et se laisse contempler, puis, sur son ordre, un sénateur jette dans la foule « ce que l'on appelle des épicombia »⁽⁷⁷⁾. Ainsi, le sénat *en tant que corps* est ignoré. Ceci contraste avec la place importante qu'il tient comme tel dans le *Livre des Cérémonies*.

D'autre part, il semble que les officiers et les dignitaires aient remplacé les membres du sénat lors des cérémonies officielles⁽⁷⁸⁾. Plusieurs raisons à cet effacement : une cause profonde, le déclin du corporatisme byzantin, dont nous verrons d'autres exemples, qui paraît coïncider avec une renaissance des conceptions individualistes et qui peut s'expliquer encore par l'influence des Cours occidentales. Dans ce cas, il n'est pas faux de dire que la Cour byzantine s'est, sous les Paléologues, quelque peu latinisée. Nous en trouverons de très nettes traces dans la titulature aulique et dans certains services publics. Une cause occasionnelle, mais non moins importante, réside dans le moment où fut composé le traité faussement attribué à Codinos. Sa rédaction, nous le savons déjà, est contemporaine du règne de Jean VI Cantacuzène et, par bien des traits, il présente les caractères d'un ouvrage de circonstance. Peut-être faudrait-il l'étudier de ce point de vue. En effet, l'importance accordée à la charge de grand domestique, dont Cantacuzène fut titulaire⁽⁷⁹⁾, contraste avec l'obscurité qui recouvre le sénat. On pourrait supposer également que Cantacuzène, dans les années qui suivirent sa victoire, voulut témoigner sa méfiance envers l'assemblée qui lui avait été hostile.

Nous touchons, avec ce passage du traité *Des offices*, à un aspect capital de l'activité sénatoriale : son caractère religieux, qui pose le problème de ses rapports avec l'Eglise. Pour beaucoup, le sénat et l'Eglise sont des « corps électoraux » que l'on retrouve présents dans toutes les circonstances importantes, mais ils ne sont que cela⁽⁸⁰⁾. La participation étroite du sénat à la vie religieuse est, de cette manière, insuffisamment soulignée. Les auteurs ecclésiastiques de l'époque des Paléologues sont moins laconiques. La qualification de *saint* attribuée par Acropolite au sénat⁽⁸¹⁾ est certes exceptionnelle, à la fin du XIII^e siècle, alors qu'elle était courante pendant les premiers siècles de l'empire, mais le sénat et ses membres n'en jouissent pas moins d'un prestige considérable auprès du clergé orthodoxe.

(76) Ps.-COD., *De off.*, chap. XVII, col. 104 B et 113 A.

(77) Sur les *épicombia*, v. la note de GRETSEY, sous le *De officialibus*, 395, et PASPATIS, *op. cit.*, pp. 73, 187, 192, 270.

(78) Sur la participation des dignitaires palatins aux cérémonies officielles, v. *infra*, titre II, chap. I, sect. III.

(79) Plusieurs chapitres sont consacrés au grand domesticate : chap. V, VI, VII, XVI.

(80) Cf., par exemple, GUILLAND, *Polit. intér.*, p. 110.

(81) ACROP., *Epitaphios de Jean III Vatatzès*, p. 14 : ὁ σευνή γερουσία.

Ainsi, le patriarche Arsène leur accorde-t-il une place dans ses écrits. Dans le *Privilège pour le monastère de Macrinitissos*, en date du 15 octobre 1257, il soutient la nécessité, pour tout un chacun, clerc, laïque ou sénateur, de se conformer aux règlements ecclésiastiques⁽⁸²⁾. Reprenant, quelques années plus tard, dans son *Testament*, l'exposé de ses griefs contre Michel VIII, Arsène le traite de « parjure » et adresse le même reproche au sénat, à l'armée et au peuple, qui avaient prêté le serment de conserver l'héritage du fils de Théodore II Lascaris⁽⁸³⁾. Arsène rappelle ensuite comment, en présence du sénat et des grands, il interdit l'entrée de Sainte-Sophie au basileus. Mais, en 1268, ce dernier parvient à faire déposer Arsène et se fait absoudre de ses crimes passés par le nouveau patriarche Joseph I. Le sénat est encore présent à la cérémonie d'absolution⁽⁸⁴⁾. Cette participation du sénat à la vie religieuse est encore affirmée dans les écrits du patriarche Athanase, précédemment évoqués, et notamment dans sa Lettre à Andronic II et sa *Didascalie au peuple chrétien*, Athanase, épris de justice, déplorait la corruption des laïcs, mais aussi des clercs et singulièrement des évêques. Si cet esprit, volontiers passionné, n'a pas brossé un tableau trop noir, quelles perspectives nous sont ouvertes sur la société byzantine de cette époque ! Le patriarche se plaint du manque d'humilité des évêques et s'écrie : « Si donc, nous, qui appartenons à l'Eglise, nous ne nous repentons pas, que peut-on espérer du sénat ? »⁽⁸⁵⁾. Et plus loin, à l'adresse d'Andronic II : « Les chrétiens commettent des sacrilèges, comme les Francs... une enquête sur place est nécessaire; si Ta Majesté connaît un évêque, un sénateur, un moine dont la conscience soit pure, qu'Elle lui ordonne de venir enquêter avec Nous. »⁽⁸⁶⁾. Cette faculté d'inquisition sénatoriale en matière de discipline ecclésiastique est justifiée par la participation des sénateurs aux conciles, voire aux synodes ordinaires. A la séance d'ouverture du 10 juin 1341, des sénateurs figuraient aux côtés d'Andronic III⁽⁸⁷⁾. Au mois d'août, ils entourent le grand domestique, et leur réprobation jointe à celle des évêques accable Akyndinos, le chantre de Barlaam⁽⁸⁸⁾. Ils participent encore, en février 1347, au synode qui confirma la déposition de Calécas⁽⁸⁹⁾. Le concile de 1351, dont nous connaissons toute l'importance, avait revêtu une solennité toute particulière : aussi *tout* le sénat était-il présent⁽⁹⁰⁾. Les sénateurs ne durent point rester

(82) ARSÈNE, *Privilège*, col. 944 D.

(83) Id., *Testament*, col. 949 A et B.

(84) PACHYM., I, 306-307. GRÉGORAS (I, 107-108), plus bref, ne mentionne que la présence du sénat. De même, le 6 août 1279, lorsque Jean Beccos recouvre le patriarcat, les sénateurs lui font cortège, v. PACHYM., I, 461.

(85) BANESCU, art. cité, p. 8.

(86) Id., *ibid.*

(87) GRÉG., I, 557-558.

(88) CANTAC., I, 556.

(89) Id., III, 23, et CALÉCAS, *Graeca sentent.*, in P.G., CL, col. 901 A.

(90) CANTAC., III, 168, et *Par. gr.* 1242, f° 2 r° : *Proemium adversus impiissimam Barlaam et Acyndini haeresim expositum Romanorum Cantacuzeno praesidente sanctissimo et oecumenico patriarcho domino sedentibus sacro synodo clarissimisque senatoribus.*

inactifs, car les renseignements les plus précis sur les débats sont fournis par un sénateur, le prostrator Phokrasès⁽⁹¹⁾, que M. Guillard désigne, à tort *semble-t-il*, comme un « membre du conseil »⁽⁹²⁾. L'*épitomé* de Phokrasès connut une grande audience : il prouve l'intérêt constant du sénat pour les affaires religieuses. Les rapports du patriarche et des sénateurs mériteraient une étude particulière, malgré les lacunes de notre documentation.

Athanase, paraît avoir entretenu de bonnes relations avec les sénateurs. Il est certain que sa première abdication, en 1293, fut facilitée par l'intervention d'un sénateur, qui s'interposa entre les évêques et le patriarche⁽⁹³⁾.

Le remarquable de ces textes d'Arsène et d'Athanase réside dans la place accordée aux sénateurs ou au sénat dans les énumérations. Place exceptionnelle, car si Arsène distingue le sénateur du clerc, il le distingue aussi du laïque, et il reconnaît ainsi une sorte de statut spécial. Athanase, pour sa part, est plus net encore : le sénateur est positivement assimilé au clerc ; il dispose d'un véritable pouvoir d'inquisition en matière de discipline religieuse. Il est nommé après l'évêque, mais avant le clerc et le moine. Comment s'en étonner ? Depuis le IV^e siècle, les sénateurs ont pris part à toutes les luttes religieuses, ils ont participé à bon nombre de conciles, dont celui de Chalcédoine, ce qui n'a pas laissé de surprendre de bons esprits⁽⁹⁴⁾. On a connu le sénat soutien de l'orthodoxie la plus stricte, on l'a vu figurer dans les processions. De l'événement le plus minime de la vie religieuse aux plus considérables (translation de reliques, fêtes des saints, mariages princiers), il n'a jamais été absent⁽⁹⁵⁾. Mais aussi, dans les *silentia* puis au sein des cours de justice, les hauts dignitaires de l'Eglise et les membres de l'assemblée sénatoriale siégèrent de concert⁽⁹⁶⁾. Certes, l'interdiction faite aux sénateurs de briguer le trône patriarcal demeure⁽⁹⁷⁾. Mais cette prohibition est, dans la pratique, déjouée. Ainsi, le sénateur et logothète du drome Jean Glykys devient-il patriarche de Constantinople en 1315⁽⁹⁸⁾.

Cette communion quasi mystique est encore hautement proclamée dans le discours du moine Arégu à Cantacuzène, en 1345. Devant les horreurs des guerres civiles, l'orateur exprime son dégoût : la volonté commune du sénat, de l'Eglise et de tous les « Romains », qui exige qu'on y mette fin⁽⁹⁹⁾.

(91) *Coils. gr.* 100, ffos 226 v^o-232 : 'Επίτομος κατὰ τὸ δύναντον διήγησι τῆς ἐπὶ τοῦ παλατίου ἐνώπιον τοῦ βασιλεὺς γενομένης διαλέξεως τοῦ Θεσσαλονίκης κοροῦ Γρηγορίου καὶ Γρηγοροῦ τοῦ φιλοσόφου συγγραφείσα παρὰ τινος τῶντῆς συγκλήτου λογάδων, παρὸ καὶ αὐτῆς τοῦ γεγονότος.

(92) GUILLAND, *Essai*, p. XXIX.

(93) ATHANASE, *Correspondance*, col. 500 A. Peut-être s'agit-il d'un membre de l'ordre sénatorial.

(94) Par exemple, LÉCRIVAIN, *op. cit.*, p. 234.

(95) Après que les Arsénites eussent obtenu que le corps d'Arsène fût transféré à Constantinople, la dépouille du patriarche fut accueillie aux portes de la capitale par le patriarche, le clergé, l'empereur et tout le sénat ; v. GRÉG., I, 167.

(96) Sur la participation des sénateurs aux synodes réunis pour juger des clercs, v. *infra*, p. 265, et E. CHRISTOPHILOPOULU, *Le Sénat de Constantinople*, pp. 98-99.

(97) GRÉG., I, 291.

(98) PHRANTZÈS, I, 6, 31, et EPHRAÏM, *Chronographie des Patriarches*, v. 10379.

(99) CANTAC., II, 515 : 'Αλλὰ πρῶτον μὲν ψήφισμα βούλομαι γενέσθαι καὶ πρόγραμμα κοινόν τῇ ἐκκλησίᾳ καὶ συγκλήτῳ καὶ συμπαντῶν κοινῇ Ρωμαίων.

L'union de l'Eglise et du sénat deviendra plus étroite encore. Au xv^e siècle, lors de l'investiture du patriarche, c'est un sénateur qui prononce la formule traditionnelle (*ménuma*) (100).

2. — STRUCTURE DE L'ASSEMBLÉE SÉNATORIALE

(COMPOSITION, ORGANISATION DES SÉANCES).

La composition de l'assemblée sénatoriale pose, en l'état de notre documentation, des problèmes apparemment insolubles. Comment devient-on sénateur ? Nous supposons, avec le Professeur Guillard, l'existence de « conditions d'âge, de résidence, de durée de services » (101), mais nous émettons, en outre, l'opinion que l'accès à l'assemblée pouvait être accordé à tout dignitaire d'un certain rang. La collation par l'empereur d'un titre d'un rang assez élevé devait emporter, pour son heureux bénéficiaire, la qualité de membre du sénat.

L'établissement d'une liste prosopographique des sénateurs constantinopolitains, toute incomplète qu'elle soit, permettra peut-être de vérifier notre hypothèse.

Nos recherches s'arrêtent en 1347, date du second couronnement de Cantacuzène (102).

Liste de membres du sénat de Constantinople (103).

1. *Georges Acropolite*, grand logothète (9);
2. *Théodore Mouzalon*, grand logothète (9), puis, en 1290, protovestiaire (5);
3. *Théodore Scoutariotès*, épi tòn dééséôn (44);
4. *Alexis Stratégopoulos*, grand domestique (7);
5. *N. Panaréto*s, procathimène du vestiaire (61);
6. *N. Berrhoiotès*, grand dierméneute (50);
7. *Nicéphore Choumnos*, épi tou kanikléiou (13) sur la plupart des listes sauf celle du pseudo-Codinos;
8. *Théodore Métochite*, grand logothète (9).
9. *Constantin Acropolite*, grand logothète (9);
10. *Démétrios Iatropoulos*, protoasécrits (32) (104);
11. *Jean Glycys*, logothète du drome (26);
12. *N. Rhimpsas*, préteur du peuple (38);
13. *N. Aploucheiros* (83) (105);
14. *Andronic Philès Paléologue*, grand stratopédarque (10), puis protostrator (8);
15. *Georges Choumnos*, épi tès trapézès (22), puis, en 1341, grand stratopédarque (10);

(100) Cf. BRÉHIER, *Recrutement des patriarches de Constantinople*, in *A.C.I.E.B.* (1948), pp. 221-228.

(101) GUILLAND, *Le Consulat dans l'empire byzantin*, in *Byz.* (1954), p. 573.

(102) Nous indiquons entre parenthèses le rang occupé par chaque dignité dans la hiérarchie aulique.

(103) Nous n'évoquons qu'une partie du *cursus honorum* d'Apocaucos, de Nicéphore Choumnos et de Théodore Métochite.

(104) Il nous paraît difficile de l'identifier au Démétrios Iatropoulos, qui était logothète tòn oikéakôn en 1260, bien que E. CHRISTOPHILOPOULU (*op. cit.*, p. 54) exprime l'avis contraire. Le protoasécrits Iatropoulos était, en revanche, certainement président d'un tribunal de Thessalonique en 1295.

(105) Nous ignorons sa titulature.

16. *Isaac Asen*, mégaduc (6), puis, en 1341, panhypersébaste (5);
17. *Alexios Apocaukos*, successivement amiral (48), parakimomène (16), mégaduc;
18. *Jean Cantacuzène*, grand domestique (4);
19. *Jean Gabalas*, grand drongaire (26), puis protosébaste (14) et grand logothète (9);
20. *Démétrios Tornikès*, pincerne (15);
21. *Jean Choumnos*, parakimomène du Grand Sceau (16) (106);
22. *N. Kinnamos*, mystique (28) ou (31) selon les listes. Pour la qualité de sénateur à ce dernier une incertitude demeure;
23. *Manuel Tagaris*, grand stratopédarque (10);
24. *Georges Phakrasès*, protostrator (8).

Il semble, en revanche, que doivent être écartés de cette liste :

- *Maxime Planude*, dont nous savons, sans autre précision, qu'il occupait une charge aulique, et que Kugeas range sans preuve parmi les *synklêtikoi* (107);
- Le grand logariaste *Cocalas* et le logothète de l'armée *Théodore Cabasilas*, qui sont vraisemblablement des *synklêtikoi*, malgré le silence des textes, invoqués par E. Christophilopoulou (108), mais dont nous n'avons aucune preuve, malgré l'assertion de cet auteur, qu'ils aient appartenu à l'assemblée sénatoriale;
- *Georges Sphrantzès Paléologue* appartient certainement à l'ordre sénatorial (109). Assassin du mégaduc Syrgiannès Paléologue Philanthropène, en 1334, il fut pour ce haut fait promu stratopédarque (110). Cet extraordinaire personnage, qui eût dû tenter la plume de Diehl, mourut en 1339, non sans avoir ourdi un complot contre la vie d'Andronic III. Il n'a vraisemblablement pas appartenu à l'assemblée sénatoriale.

L'énumération de ces sénateurs met en évidence leur appartenance aux plus hauts degrés de la hiérarchie aulique. On n'en peut toutefois rien conclure de définitif. L'historien ou le chroniqueur s'intéresse au personnage qui, par son importance, est en mesure de faire l'Histoire ou qui contribue, à l'image de la digue, à en contrarier le cours. Le premier rôle retient l'attention, suscite la pitié, l'admiration ou la colère, le chœur est une entité indissociable.

On voudra bien noter cependant qu'un sénateur, Panarétos, appartient au 61^e degré de la hiérarchie et que les autres appartiennent tous à l'un des soixante premiers degrés. On pourrait donc opérer un rapprochement et se demander si à certains degrés de la hiérarchie aulique ne correspondent des places dans l'assemblée (111). Si notre supposition était exacte,

(106) Cf. *Anecd. graeca*, I, 290. Nous ne comprenons pas les raisons pour lesquelles M. Verpeaux lui refusait la qualité de membre du sénat; v. J. VERPEAUX, *La famille de Choumnos*, in *BSL* (1959), p. 257, n. 40. Jean Choumnos est clairement désigné ὁ τῆς συνκλήτου. Ce qui est assurément mieux qu'une présomption.

(107) KUGÉAS, art. cité, loc. cit.

(108) CANTAC., I, 232, et I, 240 (et non I, 225-226, comme l'indique par erreur, CHRISTOPHILOPOULU, op. cit., p. 54).

(109) CANTAC., I, 451-457, et GRÉG., I, 497-501.

(110) Probablement stratopédarque *îôn monokaballôn*. Cette dignité occupait le 65^e rang d'une hiérarchie, qui, nous le verrons, en comprenait 90.

(111) Un argument supplémentaire pourrait être allégué dans ce sens. Au XIII^e siècle, l'exercice de certaines hautes fonctions entraînait *ipso facto* la qualité sénatoriale (v. BRÉHIER, *Institutions*, p. 155). Nous ne saurions affirmer avec certitude que ces *synklêtikoi* étaient membres de l'assemblée sénatoriale; néanmoins, l'hypothèse ne doit point être écartée. A noter que la confusion, dans la hiérarchie aulique, des dignités et des fonctions ne modifie pas les données du problème. L'appartenance à la hiérarchie entraîne, seule, selon nous, l'octroi de la dignité sénatoriale. L'exercice d'une fonction devient un phénomène tout à fait secondaire.

il faudrait dire qu'au moins certains titulaires des soixante premiers degrés de la hiérarchie étaient peut-être membres de l'assemblée sénatoriale. Le nombre des sénateurs s'accroîtrait ainsi passablement, puisqu'à certaines époques, sous le règne d'Andronic II par exemple, nous voyons plusieurs dignitaires ou fonctionnaires occuper le même degré dans la hiérarchie. C'est le cas du mégaduc ou du grand drongaire de la Veille, ce n'est peut-être pas celui du pincerne ou du protestrator. Il faut, d'ailleurs, tenir compte du fait que certaines hautes dignités, celle de grand domestique entre autres, sont accordées à des étrangers. On ne les saurait croire sénateurs effectifs, du moins peut-on imaginer qu'ils en ont le titre honorifique.

Nous supposons donc que les titulaires des soixante premiers degrés de la hiérarchie étaient sénateurs, ou certains d'entre eux ⁽¹¹²⁾. Un passage de Pachymère pourrait être interprété dans un sens extensif. L'historien conte, non sans ironie, comment Michel VIII s'entendait à récompenser, au début de son règne, les sénateurs : « Il honorait certains de charges à proportion de leurs mérites, à d'autres il faisait des cadeaux et à d'autres enfin des promesses. » ⁽¹¹³⁾. Trois remarques peuvent être faites à partir de ce texte. On pouvait, tout d'abord, être sénateur (membre de l'assemblée sénatoriale) sans occuper une place très importante dans la hiérarchie aulique. D'autre part, les dignités les plus hautes *devaient* être assez peu nombreuses, car le basileus se voit obligé de faire des cadeaux en nature aux sénateurs, en manière de compensation. Cela cadre assez bien avec le petit nombre constaté de titulaires d'offices importants. Enfin le basileus fait des promesses, de promotion sans doute, à défaut de cadeaux. Diverses interprétations sont possibles : un acte politique de Michel VIII pour s'assurer la docilité de personnages remuants ou, plus prosaïquement, une irrémédiable impécuniosité. Sans doute y a-t-il un peu de tout cela.

Cette union étroite de la dignité sénatoriale et des plus hauts degrés de la hiérarchie palatine est, du reste, attestée sous le règne d'Andronic II. En 1304, en effet, Roger de Flor abandonna la charge de mégaduc au profit de son lieutenant, Bérenger d'Entença. Le basileus accepta la novation ⁽¹¹⁴⁾. Bérenger se rendit à Constantinople, où se déroula, le 25 décembre 1304, la cérémonie. La solennité en fut grande et les assistants nombreux : des notables et le sénat au complet. La présence de ce dernier s'expliquait, en outre, par une circonstance particulière : Bérenger était, à la fois, « un nouveau sénateur et dignitaire » ⁽¹¹⁵⁾. Le chef catalan dut prêter serment de soumission et de fidélité au basileus. Il fut ensuite proclamé mégaduc

(112) Nous ne savons pas si les *synklêtikoi* précités portaient les titres que leur reconnaissent les sources, à l'époque de leur entrée au sénat.

(113) PACHYM., II, 97.

(114) Sur le mégaduc pendant le règne d'Andronic II, v. *infra*, p. 258 et ss.

(115) PACHYM., II, 498-499.

et reçut le bâton, insigne de sa dignité. « Car, écrit Pachymère, et c'est une innovation due à Andronic, des bâtons d'or et d'argent artistiquement travaillés sont remis à l'élite des sénateurs (τους τῆς γερουσίας πρωτίστους) le jour où ils prennent possession des dignités à eux attribuées » (116).

A prendre l'affirmation de Pachymère au pied de la lettre, cette innovation s'appliquerait dans des limites très strictes : aux membres du sénat qui font l'objet de promotion dans la hiérarchie aulique. Il faudrait donc admettre que Bérenger a été créé sénateur, puis mégaduc. Solution plausible si l'on admet que dans un laps de temps très court, une journée, le Catalan a reçu *successivement* les deux dignités. Cette interprétation éclairerait d'un jour nouveau l'une des voies d'accès à l'assemblée sénatoriale. Mais il faut bien voir qu'il s'agit du simple jeu de l'étiquette, car, si le nouveau dignitaire reçoit les insignes de sa dignité, ce n'est pas parce qu'il appartient au sénat, mais à cause de sa promotion dans la hiérarchie aulique. Un fait le prouve bien : les bâtons sont donnés à l'élite des sénateurs. Donc, la seule qualité sénatoriale n'entraîne pas l'octroi de cet insigne. Mais l'appartenance simultanée aux plus hauts degrés de la hiérarchie et à l'assemblée sénatoriale n'en est pas moins certaine (117).

En l'espèce, le titre de sénateur semble devoir être considéré comme purement honorifique et n'emportant point le droit de séance. On doit le rapprocher de certaines hautes fonctions accordées à des étrangers qui ne les exercent pas et les réduisent à de simples dignités (118).

L'accès de l'assemblée sénatoriale est-il, en outre, subordonné à la satisfaction d'une condition de cens ? Ce n'est pas impossible, bien que les textes gardent le silence le plus complet à ce sujet. Du moins est-il à peu près certain que les membres les plus fortunés de la classe sénatoriale voyaient bien des obstacles s'effacer devant eux. Mais il faut se garder de généraliser. Apocaucos était, à ses débuts, un tout petit fonctionnaire sans fortune.

Aussi, n'est-il point étonnant que ce même Apocaucos ait prétendu réformer l'assemblée sénatoriale. Il avait voulu, nous l'avons constaté,

(116) PACHYM., II, 498-499, et MONCADA, *Expéditions des Catalans et des Aragonais*, p. 117. On pourrait supposer que l'élite sénatoriale correspondait aux degrés les plus élevés de la hiérarchie, jusqu'au pincerne et au protosébaste, et les sénateurs « de seconde classe », aux dignitaires inférieurs. Ce qui n'est pas surprenant et rappelle, dans une certaine mesure, le sénat romain.

(117) Une preuve indirecte et supplémentaire est apportée par le pseudo-CODINOS (*De off.*, col. 28), qui, décrivant les insignes du mégaduc, évoque son bâton « avec des nœuds d'or incrusté et cordon d'argent enroulé ». Ce bâton est identique à celui du grand domestique (v. GUILLAND, *Etudes de titulature*, in *B.Z.*, 1951, p. 130). La description du pseudo-Codinios doit être rapprochée de celle de Pachymère. Un demi-siècle les sépare. Dans le traité *Des offices*, le bâton d'or et d'argent est un des insignes de deux hauts dignitaires, mais il n'est que cela, alors que, pour Pachymère, il était remis à des sénateurs, effectifs ou non, promus. Ainsi la dignité sénatoriale s'est-elle effacée assez rapidement derrière les plus hautes dignités palatines. Sur l'existence d'insignes sénatoriaux et, singulièrement, sur le scaramange, v. PACHYM., II, 504, et POSSEVINO, sous PACHYM., II, 717.

Meursius paraît reconnaître la qualité d'insigne sénatorial au scaramange (v. MEURSIUS, *Glossar. graeco-barb.*, p. 504). Du Cange garde, en revanche, le silence (v. DU CANGE, *Glossar.*, t. II, col. 1382).

(118) Tel n'est point l'avis d'E. Christopholopoulou, qui classe Bérenger d'Entença parmi les sénateurs effectifs ; v. CHRISTOPHOLOPOULOU, *op. cit.*, p. 54.

la confiner dans une tâche purement administrative. Mais, et peut-être touchons-nous là un point essentiel de la réforme, il désirait en modifier surtout la composition. Grégoras affirme : « Il a absolument transformé la dignité de membre de l'assemblée sénatoriale. »⁽¹¹⁹⁾ En quoi consiste cette transformation ? Grégoras encore l'explique de la manière la plus claire : le mégaduc accordait à *tous les nobles la qualité de sénateurs*⁽¹²⁰⁾. Selon M. Guillard, ce qu'Apocaucos accordait à la noblesse de race, *c'était le droit de séance au sénat*⁽¹²¹⁾. Si nous acceptons cette explication, il faudrait dire que tous les membres de l'ordre sénatorial deviennent membres de l'assemblée sénatoriale, car eux aussi sont des « eugèneis ». On comprend donc mal l'affirmation de M. Guillard, à moins qu'il n'identifie la noblesse avec la classe des *mégistanoi* ou la noblesse urbaine constituée par les *archontes* et leurs descendants. Ce serait donner une définition trop étroite et par là même inexacte. La noblesse ne doit pas être assimilée aux *dunatoi* ni réduite à la noblesse urbaine. Surtout ne doivent pas être exclus les sénateurs qui en constituent la fleur.

Ainsi, nous doutons que la réforme de 1342 ait eu la portée que lui reconnaît M. Guillard. Elle n'est mentionnée que par Grégoras, ce qui est pour le moins étrange étant donné son importance. Il faut remarquer, en outre, si nous adoptons la thèse de M. Guillard, qu'elle eût abouti à faire d'un corps restreint une manière de cohue aux formes incertaines, une assemblée élargie, au milieu du XIV^e siècle, à l'époque où le « corporatisme » byzantin était, selon le mot de M. Bratianu, en pleine décadence⁽¹²²⁾. L'interprétation que nous proposons de la réforme est différente : tous les nobles devaient recevoir le titre honorifique de membres du sénat de Constantinople, sans en avoir la réalité. En fait, le silence des textes postérieurs, l'antagonisme d'Apocaucos et de Cantacuzène, la mort assez rapide du premier, la victoire du second ont pu rendre inefficaces les décisions prises, mais rien ne nous permet d'affirmer qu'elles ont été appliquées : la terminologie traditionnelle est conservée, et le sénat joue un rôle nettement plus médiocre que sous la régence de Jean Calécas.

Organisation des séances.

L'organisation des séances de l'assemblée sénatoriale des premiers siècles est assez bien connue; nous ne disposons, en revanche, pour le XIII^e et le XIV^e siècle, que de très faibles indices. Ecartons tout d'abord les passages qui nous montrent le sénat dans son rôle juridictionnel. Notre attention se porte sur le rôle communément, quoique peut-être indûment,

(119) GRÉG., II, 606.

(120) Id., *ibid.*

(121) GUILLAND, art. cité, *loc. cit.*

(122) BRATIANU, art. cité, p. 47. Cette notion de corporatisme byzantin devrait d'ailleurs être nuancée. Nous nous proposons de consacrer une étude particulière à ce sujet complexe.

admis d'organe consultatif. Ces textes, au demeurant fort rares, sont afférents à une période très courte du XIV^e siècle, celle de la régence d'Anne de Savoie et du patriarche Calécas (1341-1346). Ces cinq années sont toutes remplies de situations exceptionnelles, contraires au droit public de l'empire. Il n'est donc pas certain que l'activité sénatoriale telle qu'elle apparaît *alors* réglée ait été la même tout au long des XIII^e et XIV^e siècles. Une autre observation porte sur nos sources et la créance qu'on leur peut accorder. Or Cantacuzène est notre principal témoin. Certes, toute hypercritique est vaine, mais l'apologétique n'est jamais absente des écrits du basileus. Phénomène tout à fait normal et dont l'importance ne serait que relative si les problèmes de l'objectivité de Cantacuzène et de l'organisation des séances de l'assemblée n'étaient étroitement liés, si le témoignage du basileus se trouvait corroboré ou infirmé par d'autres écrits. Mais ce n'est que très partiellement le cas, car, seul, Grégoras apporte un peu de lumière sur les rapports du sénat avec Apocaucos et Cantacuzène. La critique interne des passages des *Histoires* permet, en tout cas, de relever plusieurs formes, plusieurs types de séances.

Ainsi, en 1341, la basilissa Anne, le patriarche Calécas et le grand domestique Cantacuzène, entourés du sénat *et* des grands, reçurent une ambassade du tsar bulgare Jean Alexandre ⁽¹²³⁾. Ce dernier réclamait aux Byzantins le fils de Michel III Schichman, qui s'était réfugié à Constantinople. Jean Alexandre marquait, de manière non équivoque, le désir de voir son rival mis à mort. Un débat s'engagea au sein de l'assemblée. Intervinrent successivement : le patriarche Calécas, qui argua du droit d'asile; deux sénateurs, Georges Choumnos et Démétrios Tornikès, qui s'opposèrent sans proposer de solution. Cantacuzène feignait d'être malade et gardait le silence. La confusion devint générale. Anne de Savoie pressait le grand domestique de donner son avis. Cantacuzène prit enfin la parole, déclara qu'il se refusait à envisager la livraison du fugitif. Son avis emporta la décision, et les Bulgares ne revinrent plus à la charge ⁽¹²⁴⁾.

Quelles conclusions peut-on tirer de ce passage ? La composition de l'assemblée retient l'attention : elle est *plus large* que celle de l'assemblée sénatoriale au sens strict. On note la présence de dignitaires qui ne sont peut-être pas des sénateurs ⁽¹²⁵⁾. D'autre part, le patriarche y participe et donne le premier son avis. Ce rôle éminent du patriarche pourrait être justifié par la personnalité de Jean Calécas et sa place dans le

(123) CANTAC., II, 21. A noter la formule de Cantacuzène : Pour répondre à la requête bulgare « il fallait que le sénat se réunît avec la basilissa pour délibérer ».

(124) CANTAC., II, 58. Le refus byzantin constituait cependant une atteinte au principe de l'extradition, qui avait été formulé par plusieurs traités bulgaro-byzantins. Singulièrement par le traité de 716. Sur ce problème de l'extradition, v. M. de TAUBE, *L'apport de Byzance au développement du droit international occidental*, in *Rec. des cours de l'Académie de droit internat.*, t. 67 (1939), p. 286.

(125) Certains hauts fonctionnaires étaient-ils également présents ? Le récit de Cantacuzène ne permet pas de trancher avec certitude. Il serait cependant intéressant de connaître le nombre de titulaires de fonctions *effectives* participant à ces sortes d'assemblées.

gouvernement de la régence. Sans doute, cette explication comporte-t-elle une bonne part de vérité, mais on la doit compléter. Car la présence du patriarche de Constantinople n'a rien pour surprendre. Il y a de nombreux précédents dans l'histoire constitutionnelle byzantine. Précisément le patriarche s'est joint, dans le passé, à la réunion des dignitaires et du sénat. C'est le cas du *silentium et conventus* des premiers siècles⁽¹²⁶⁾. Le *silentium et conventus* s'opposait au *conventus* (réunion de l'assemblée sénatoriale), et au *silentium* (séance du consistoire impérial) dans ce sens qu'il les résumait. Le basileus recevait notamment les ambassades dans ces *silentia et conventus*. Le débat institué à l'occasion de la requête bulgare témoignerait donc d'un renouveau de ce type d'assemblée. Un argument supplémentaire résiderait dans le fait que la direction des débats est assurée par la basilissa. Sans prétendre trancher de la nature de cette assemblée, on peut donc relever sa ressemblance formelle avec le *silentium et conventus*. Le comportement de Cantacuzène, en cette circonstance, est significatif de ses rapports avec le sénat. Il garda, nous dit-il, un silence prudent avant de faire une intervention décisive. Sans doute pensait-il ainsi faire preuve d'habileté, car il insupportait ses collègues sénateurs, soit qu'ils l'enviassent, comme le suggère Doukas⁽¹²⁷⁾, ou qu'ils s'en défiassent. Cette « ruse » de Cantacuzène était, en somme, maladroite; Apocaucos avait une vision plus moderne de l'homme d'Etat : il suscitait plus qu'il n'agissait lui-même et se donnait les gants de respecter les formes légales tout en les dépouillant de leur signification.

Un autre passage des *Histoires*, précédemment étudié, évoque, en revanche et sans conteste, une séance de l'assemblée sénatoriale. On se souvient en effet, que le couronnement de Jean V Paléologue avait donné lieu à de magnifiques fêtes au cours desquelles d'importantes nominations furent décidées. Or, elles le furent, en la forme, par un *décret*⁽¹²⁸⁾. Le mot n'est pas sans ambiguïté si l'on se réfère au contexte politique. On pourrait penser qu'il s'agit d'une décision sénatoriale entérinée par la basilissa et le patriarche. Mais le sénat a perdu depuis longtemps tout pouvoir législatif. Il est difficile de penser qu'il l'a soudainement retrouvé. Aussi faut-il rejeter complètement cette interprétation. Il paraît plus vraisemblable de supposer que la basilissa décrète la promotion de tel dignitaire dont la candidature est à elle présentée par le sénat. Cela est si vrai que seule l'investiture impériale *parfait* la nomination. Juridiquement, l'intervention impériale est nécessaire, est nous pouvons bien dire qu'elle est aussi suffisante. L'analogie avec l'élection du patriarche de Constantinople s'impose à l'esprit. Est-ce à dire que le sénat ne prend aucune part à ces promotions ? Le passage des *Histoires* prouve le contraire.

(126) Le *silentium et conventus*, outre qu'il est chronologiquement très en deçà du champ de nos recherches, pose des problèmes complexes. E. CHRISTOPHILOPOULU a fait le point des recherches : *Silentium*, in *B.Z.* (1951), p. 79 et ss.

(127) DOUKAS, *Hist.*, pp. 8 et 12-13. V. aussi GRÉG., II, 598.

(128) CANTAC., II, 218

On propose ici une solution intermédiaire : le sénat présente à la basilissa la liste de ses membres qu'elle souhaite voir promus. En théorie, la basilissa pouvait refuser. En fait, la débilité du pouvoir la contraignait à accepter. Elle ne pouvait guère trouver d'appui, en effet, que dans la tradition constitutionnelle, dont le sénat était un élément. Il serait faux de soutenir que nous sommes en présence d'un dyarchie, mais le pouvoir réel, *pratiquement*, se dédouble. Il n'est pas certain, en dernière analyse, que ce soit pour le pouvoir impérial la pire des solutions. La basilissa ne pouvait ni ne voulait pas s'opposer à ces promotions, qui devaient, en principe, augmenter le nombre de ses fidèles.

Ainsi, *sur le seul plan juridique*, la décision appartenait indubitablement à la basilissa. Il faut, sur un autre plan, souligner la connexité de la dignité sénatoriale et de l'appartenance à la hiérarchie aulique, combien un avancement dans cette dernière est chose importante aux yeux des sénateurs. Paradoxalement, ce texte de Cantacuzène marque la tendance à l'effacement des organes collégiaux au profit des palatins, de l'entourage immédiat du prince. Sans doute doit-on remonter jusqu'à la conquête latine et peut-être même jusqu'aux Comnènes pour trouver le point de départ de cette évolution.

Présidence du sénat.

Il faut admettre notre ignorance et laisser un large blanc, sans garder trop d'espoir de le voir rempli. Une probabilité cependant : l'éparque, héritier du *Praefectus Urbis*, n'assure plus la présidence du sénat. Il n'exerce plus, dans la première partie du ^{xiv}^e siècle et sans doute depuis longtemps, de fonction. Sa place dans la hiérarchie est médiocre, ce qui est apparemment incompatible avec l'assomption d'un corps glorieux entre tous (129). Peut-être le panhypersébaste, désigné comme *synklêtou prôtos* dans une liste du ^{xiv}^e siècle, l'a-t-il remplacé (130), au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècle, mais rien n'est moins sûr. Enfin, ce rôle a pu être joué par le sénateur dont le grade était le plus élevé dans la hiérarchie, ou encore le basileus faisait-il convoquer l'assemblée par le plus haut dignitaire et membre de celle-ci (131).

Les palais du sénat.

Des trois palais du sénat, seul, celui de l'Augustaeon, dans la région première, avait survécu aux vicissitudes des temps. On admet généralement que le palais situé sur le forum de Constantin (132) et celui situé sur le

(129) Ps.-COD., *De off.*, col. 56. Il occupe, en effet, le 23^e ou le 25^e rang selon les listes.

(130) Ps.-COD., *De off.*, col. 216, v. 19.

(131) La convocation du sénat par Arsène, en 1258, intervient à l'occasion d'un événement exceptionnel : la mort du basileus. On n'en peut rien déduire sur le plan du droit commun.

(132) P. GILLES, *De topographia Constantinopoli*, p. 396, et DU CANGE, *Constantinopolis christiana*, t. II, p. 149, situent ce palais dans la sixième région. Il faut peut-être le localiser dans la septième région.

forum du Taurus (région huitième) furent incendiés en 462 (133). Faut-il admettre que, dans les derniers siècles de l'empire, les réunions du sénat se tenaient dans l'antique bâtisse de l'Augustaeon ? Nous avons quelques raisons d'en douter. Dès le VI^e siècle et les embellissements de Justinien, le palais de l'Augustaeon est devenu un musée et un sanctuaire. Codinos, dans la première partie du XIV^e siècle, ne le cite guère qu'à ce titre (134). Nous pouvons imaginer que l'on s'y rendait en procession, lors de certaines fêtes, de certaines cérémonies. Mais il est improbable que l'assemblée y tint ses réunions, surtout si l'on admet l'accroissement du nombre des sénateurs effectifs et la prédominance du service aulique sur les délibérations des organes collégiaux. Sans doute, à l'image des Commènes, les Paléologues réunissaient-ils le sénat au Palais impérial (135).

3. — LA CLASSE SÉNATORIALE.

Le seul fait incontestable, dans ce domaine laissé absolument libre aux hypothèses, est l'extension continue au cours des siècles de la classe sénatoriale, extension qui atteint son apogée à l'époque qui nous intéresse. En effet, de la fin du IV^e siècle à la fin du XI^e, le nombre des *synklêtikoi* est passé de 2.000 à 10.000 (136), si nous acceptons sans critique le témoignage des textes. A supposer, du reste, ces chiffres majorés, l'accroissement des effectifs sénatoriaux ne saurait faire de doute. Les causes en sont multiples. Les plus importantes résident dans la dévaluation et la multiplication, qui est connexe, des titres et dans la disparition de la double hiérarchie des dignités et des fonctions et son remplacement progressif, à partir du XII^e siècle, par une liste unique comprenant, en un désordre apparent, dignités et offices. La catégorie des *synklêtikoi*, mentionnée par le *Clétérologion* de Philothée (X^e siècle) a été absorbée dans la hiérarchie aulique. Il faut, bien entendu, noter la suppression, à partir du XI^e siècle, de nombreux offices et d'un grand nombre de titres propres à ces *synklêtikoi*, celui de *magistros*, par exemple. Il n'en reste pas moins que de très nombreux dignitaires ont dû garder leur qualité de *synklêtikoi*. Il semble logique d'affirmer que ceux qui ne l'avaient pas ont pu l'acquérir. Tout dignitaire appartient, peut-être, à l'ordre sénatorial, mais, sans doute, est-il faux de soutenir que tous les *synklêtikoi* sont des dignitaires ou qu'ils occupent les fonctions les plus importantes. Le caractère de classe dominante leur est cependant reconnu par des byzantinistes

(133) V. les textes cités par DU CANGE, *op. cit.*, pp. 144-146. Cf. également *Anonym. Banduri*, 16. Les ruines situées sur le Forum de Constantin existaient encore au X^e siècle, v. Constantin PORPHYROGÉNÈTE, *De aerim*, 404, et JANIN, *Constantinople byz.*, p. 155.

(134) COD., *De aedificiis*, p. 16. Cf. RICHTER, *Quellen der byz. Kunstgesch.*, p. 392 ; PASPATIS, *op. cit.*, pp. 74, 118 ; EBERSOLT, *Le grand Palais*, pp. 14, 24, et les travaux de Mordtmann et de Janin.

(135) ANNA COMMÈNE, *Alexiade*, t. I, pp. 70-71 et ss. (pour l'année 1082). Les sénateurs étaient alors convoqués aux Blachernes.

(136) Comparer THEMISTIOS, *De orat.*, XXXIV, et ATTALIOTE, *Hist.*, p. 275.

d'opinions aussi différentes que N. Iorga⁽¹³⁷⁾ ou D. Angelov, pour s'en tenir à deux éminents historiens balkaniques d'hier et d'aujourd'hui. Angelov, notamment, confond la noblesse sénatoriale avec l'aristocratie féodale et voit dans le sénat l'instrument de défense des intérêts féodaux⁽¹³⁸⁾. Cette thèse postule l'existence d'une féodalité byzantine, qui est loin, nous le verrons, d'être prouvée. Mais des rapports étroits n'en ont pas moins existé entre la détention par les *synklêtikoi* de propriétés foncières et l'influence de la classe sénatoriale. Or l'étude de la propriété foncière évoque le problème de la *pronoia*, que nous examinerons ultérieurement. En effet, les textes essentiels pour notre sujet concernent la détention de *pronoiai* par des *synklêtikoi*. La nature de la *pronoia* est discutée, moins que les conséquences qu'on en prétend tirer. Aussi nous bornerons-nous, pour l'instant, à une définition provisoire que nous approfondirons ultérieurement : à l'époque des Paléologues, et très précisément au début du règne de Michel III, la *pronoia* est une terre octroyée à titre précaire par le basileus à des sujets qu'il prétend récompenser. Cet octroi est soumis, en principe, à certaines conditions, à la prestation de certains services par le proniaire. Mais il n'apparaît point qu'il s'agisse d'une propriété de plein droit. Ainsi notera-t-on la coexistence de *pronoiai* et de propriétés héréditaires, sur lesquelles, il est vrai, nous sommes mal renseignés.

Toutefois, peu de temps avant la reconquête de Constantinople, Michel VIII, pour affermir l'enthousiasme de ses partisans et entraîner les indécis, opéra, si nous en croyons Pachymère, une réforme capitale : « Les *synklêtikoi*, il les gratifia tout particulièrement en leur attribuant des *pronoiai* ou en augmentant celles dont ils disposaient...; d'autre part, il rendit héréditaires les *pronoiai*. »⁽¹³⁹⁾ Ce texte trouve son pendant dans un passage de Cantacuzène⁽¹⁴⁰⁾. Vers les années 1340-1341, ce dernier, qui n'était que grand domestique, voulut punir les rapines d'un haut fonctionnaire Patrikiotès. Il fit appeler « un à un les *synklêtikoi* et les autres nobles, et les stratiotes aussi, et leur demanda l'étendue des *pronoiai* dont le basileus les avait gratifiés et s'ils bénéficiaient toujours de la même étendue de terre »⁽¹⁴¹⁾. Si la réponse était négative, il faisait verser la différence par Patrikiotès. Si la *pronoia* était intacte, les proniaires n'en recevaient pas moins une augmentation. Ces opérations durèrent quarante jours. Nous ne pouvons imaginer textes plus suggestifs. Les conséquences que l'on en peut tirer pour une plus juste appréciation d'une pseudo-féodalité byzantine sont de toute première importance (v. *infra*, p. 149). L'extension de la *pronoia* entre 1261 et 1340 retient tout d'abord

(137) IORGA, *Hist de la vie Byz.* (t. 444), p. 155.

(138) ANGELOV, *Viz. istor* (t. II), p. 58.

(139) PACHYM., II, 97. La traduction littérale étant : « ... Il rendit immortelles (athanatous) les *pronoiai*... »

(140) CANTAC., II, 63.

(141) Id., *ibid.*

l'attention. Son corollaire, l'accroissement du nombre des *synklêtikoi* détenteurs de *pronoiai*, n'est pas moins digne d'intérêt.

Sans doute, les *synklêtikoi* ne représentent-ils qu'une partie des *proniaires*, mais, semble-t-il, la plus importante. Pachymère montre avec clarté que la décision prise par Michel VIII de rendre héréditaires les *pronoiai* est étroitement liée à leur octroi à des *synklêtikoi*. Ces derniers occupent encore une place privilégiée dans l'énumération faite par Cantacuzène. Il serait hâtif d'en déduire qu'ils possèdent de réels moyens de pression sur le pouvoir central. Tout au contraire, les empiètements de l'administration impériale sur leurs *pronoiai* paraissent fréquents et, l'exemple de Patrikiotès le prouve, graves. Mais les *synklêtikoi* n'en constituent pas moins un groupe cohérent, soigneusement distingué par les auteurs des autres membres de cette noblesse dont ils font également partie. A ce titre, on peut présumer que leur rôle fut nécessairement important au sein de la société byzantine.

Ils forment assurément les cadres de l'armée, mais c'est également parmi eux que les basileis choisissent leurs confidents, leurs hommes de confiance, voire leurs ambassadeurs, dans une proportion sans doute variable selon les règnes et en rapport avec la personne même du basileus. Andronic II leur marqua sa prédilection et leur confia de délicates missions (142). La régence d'Anne de Savoie permit aux *synklêtikoi* de se montrer les agents zélés du pouvoir central. Nous inclinons à penser que les ambassadeurs choisis par l'impératrice et le sénat, et députés, en 1343, à Cantacuzène, étaient des *synklêtikoi* (143). Cette même année, Jean V Paléologue, malade, quitte Héraclée pour Constantinople. Sa suite est composée du patriarche et de *synklêtikoi* (144). Mais si la place des *synklêtikoi* au sein de la société byzantine fut grande, il est, cependant, impossible de déterminer leurs privilèges et leurs obligations (145). Les deux passages de l'*Hexabiblos* d'Harménopoulos qui pourraient être invoqués ne reflètent certainement pas l'état du droit contemporain (146). Les sénateurs, les membres de la classe sénatoriale disposent-ils, du point de vue du droit civil et au XIV^e siècle, d'un statut spécial ? La question reste posée, mais la réponse affirmative reste la plus vraisemblable.

Les sénateurs jouissaient, par ailleurs, de privilèges honorifiques : ils occupaient une place de choix dans les cérémonies. Leurs épouses en bénéficiaient également. Elles faisaient partie de la suite de la future

(142) CANTAC., I, 26, et la note de Niebuhr sous CANTAC., III, 383. Le passage concerne les rapports tendus d'Andronic II et de son petit-fils.

(143) Cette ambassade était composée de Georges Pepagoménos et de Synadénos, précédemment envoyé d'Apocaucos auprès du grand domestique. V. GRÉG., II, 444-445. Il n'est du reste pas impossible que ces deux personnages aient appartenu à l'assemblée sénatoriale. Nous les avons écartés, faute de preuve décisive, de la liste de ses membres.

(144) CANTAC., II, 432.

(145) Dans les lignes qui suivent, nos observations s'appliquent indifféremment aux membres de l'assemblée ou à ceux de l'ordre sénatorial. Cette confusion ne saurait emporter de graves conséquences.

(146) HARMÉNOPoulos, *Hexabiblos*, IV, 8, 8, et V, 8, 68. Mais Harménopoulos, auteur savant, est archaïsant, volontiers compilateur, et il le prouve ici. La source du premier texte se trouve dans le *Digeste* : D., VIII, 1, 9. Celle du second dans le *Code Justinien* : C.J., V, 6, 57, et *Basil.*, XLIV, 1, 42.

impératrice avant son mariage et partageaient cette prérogative avec d'autres femmes de la noblesse (147).

Les procès où les *synklêtikoi* sont impliqués relèvent apparemment de la juridiction sénatoriale.

En résumé, le sénat des derniers siècles végétait. Les régences, les règnes des souverains faibles procuraient aux sénateurs la brève illusion de détenir le pouvoir, ou une parcelle de pouvoir, mais leur manque de conviction idéologique et leur déloyauté les condamnaient à la médiocrité des repus. Ainsi les *synklêtikoi* soutiennent le patriarche Calécas, mais ils sont les premiers, pour complaire à Cantacuzène, à réclamer sa comparution devant le synode et sa démission (148). Mais, lorsque l'étoile de Cantacuzène pâlit, ils négligent ses avis, l'accablent, rejoignent Jean Paléologue (149).

Le génie d'Apocaucos tira un instant le sénat de l'oisiveté, pour l'accorder à ses desseins égoïstes, avant de laisser à l'Histoire le soin de le recouvrir de cette obscurité qui cache souvent la médiocrité (150). Cela ne saurait étonner. L'ère des institutions traditionnelles se termine. Les classes populaires commencent à prendre conscience de leur puissance. L'idée de légalité perd de sa force. La décadence de l'empire s'accélère.

SECTION II.

Le peuple.

Les interventions populaires dans la vie byzantine sont difficiles à interpréter. Le mot même de *peuple* (λαός) n'est pas sans ambiguïté. Il faut distinguer, de ce point de vue, les masses paysannes, au provincialisme toujours vif (151), de la classe populaire urbaine, dont les manifestations

(147) Ps.-COD., *De off.*, col. 121. La comparaison de ce passage avec celui identique du *Livre des Cérémonies* de Constantin PORPHYROGÉNÈTE (*De caerim.*, 46, 1 B) montre une nette diminution du rôle des *synklêtikai*.

(148) CANTAC., III, 23. Pour être plus précis : l'initiative en incombe aux évêques et aux sénateurs.

(149) *Id.*, III, 295. En 1354, une assemblée composée de *synklêtikoi* et de membres de la haute noblesse se tint dans le palais du grand logothète Métochite. Jean VI Cantacuzène, qui allait revêtir l'habit monastique, y assistait. On agita l'idée d'une expédition militaire pour libérer la Thrace envahie. Cantacuzène tenta d'en dissuader les assistants. Mais les plus jeunes, « téméraires et inintelligents », dédaignèrent ses avis. En réalité, les *synklêtikoi* paraissent avoir préféré manifester leur prudence ou leur hostilité à la personne du basileus.

(150) DÖLGER, rendant compte du livre d'E. CHRISTOPHIPOULOU, *Le sénat de Constantinople* (in *B.Z.*, 1951, p. 148), conçoit une organisation très souple du sénat, variable selon les basileis et les nécessités du moment. A notre sens, et bien que l'éminent byzantiniste n'en convienne pas de manière explicite, il s'agit bien là de la dégradation de l'institution sénatoriale. Le problème se pose en termes de décadence, non en termes d'évolution.

(151) En témoigne le soulèvement des montagnards de la région de Nicée, en juin 1262, contre Michel VIII. Traditionnellement attachés aux Lascaris, ils refusaient de reconnaître l'autorité du Paléologue (v. PACHYM., I, 194-201). M. Xanatalos majeure un peu l'importance de ce soulèvement, quand il le qualifie de « révolte du paysannat de l'Asie mineure » (v. XANALATOS, *Byzantinai Mélétoi*, p. 88).

procèdent tout à la fois de motifs économiques, sociaux et politiques. La sédition des Zélotes de Thessalonique en fournit un bon exemple. Le peuple de Constantinople joue le rôle constitutionnel que lui avait conféré la tradition, mais il a aussi une activité politique que les textes suggèrent plutôt qu'ils ne l'évoquent. Son étude pose de délicats problèmes qui retiendront tout d'abord notre attention.

1. — LE PEUPLE DE CONSTANTINOPLE.

Le rôle politique du peuple de Constantinople doit être distingué de celui des *dèmes*, qui était, au sens propre du mot, réglé. Mais les *dèmes* sont, au ^{xiv}^e siècle, en pleine décadence⁽¹⁵²⁾. La composition de ce *laos* constantinopolitain ne présente pas des caractères immuables. Il n'y a pas la classe populaire de la ville de Constantinople, qui participe aux affaires publiques, mais *des réunions composites* de membres de toutes les classes de la société. L'importance même de cette participation à la vie politique byzantine a été diversement appréciée. On s'accorde à reconnaître qu'elle fut grande sous certains règnes, et en particulier sous celui d'Andronic II. Ce basileus se serait même fréquemment inquiété de l'opinion de ses sujets⁽¹⁵³⁾. Mais, outre que l'on ne peut citer dans ce sens que trois exemples pour un règne de quarante-six ans, il apparaît que, dans ces trois occasions, nous avons successivement affaire à des fractions différentes de la population. On ne voit guère qu'un seul texte ayant une portée générale. Pachymère dit, en effet, que le basileus réunit, en 1296, le peuple dans l'Hippodrome, pour lui exposer les principes de sa réforme judiciaire⁽¹⁵⁴⁾. A notre avis, la seconde assemblée, qui se tint quelques jours plus tard et au cours de laquelle fut promulguée le chrysobulle portant réforme, était de composition plus restreinte. Elle eut, en effet, lieu dans le Palais de l'impératrice, ce qui limitait la participation plébéienne. A cette seconde réunion n'auraient pris part que des membres des classes privilégiées.

Un an plus tard, en 1297, le basileus convoqua une assemblée pour se défendre des accusations portées par un libellé injurieux. S'y rendent : les membres du clergé et le peuple⁽¹⁵⁵⁾. La lecture attentive du passage autorise une précision : les évêques et les moines sont présents. Mais on

(152) V. DIAKONOV, *Les dèmes et les factions à Byzance*, in *Viz. Vrem.* (1945), pp. 144-227, et BRATIANU, *Les Assemblées d'Etat en Europe orientale*, in *A.C.I.E.B.* (1948), p. 42.

Sur le rôle politique du peuple dans les premiers siècles de l'Empire, v. DIEHL, *Le Sénat et le peuple byzantin*, in *Byz.* (1924), pp. 201-210; BRATIANU, *La fin du régime des partis à Byzance*, in *R.H.S.E.E.* (1941), p. 49; BRÉHIER, *Institutions*, pp. 11 et 183-184, et surtout : MANOJLOVIC, *Le peuple de Constantinople de 400 à 800*, in *Byz.* (1936), pp. 617-716, et BURY, *The constitution of the later roman empire*, p. 1 et ss.

(153) Dans ce sens, BRÉHIER, *op. cit.*, p. 185.

(154) PACHYM., II, 236-237.

(155) *Id.*, II, 245. Andronic se défendit notamment de l'accusation de tyrannie contre lui lancée. Il se livra à un bel exercice de rhétorique, ce qui est bien dans les habitudes byzantines. Sans doute, Pachymère, qui n'est point Tite-Live, s'est-il borné à transcrire le discours du basileus. Le désir de justification d'Andronic traduit, en tout cas, bien moins la sérénité que la vulnérabilité du pouvoir impérial.

conçoit mal que les dignitaires et, plus généralement, des membres de la noblesse n'y aient pas participé, alors que des évêques sont mentionnés. La circonstance était telle que leur présence eût été tout à fait naturelle. Qu'en faut-il conclure ? On peut donner deux explications. Ou bien il va de soi que les *dunatoi* sont aux côtés du basileus, et le silence de Pachymère n'a point de signification, plus exactement on n'en peut rien déduire; ou bien ils sont agrégés, en l'occasion, à ce peuple. Et voilà qui pourrait nous faire douter de la rigueur de toute définition en notre matière, si nous ne connaissions déjà le caractère mouvant de celle-ci. Enfin, en 1307, la révolte des Catalans et le désastre d'Apros provoquèrent le plus grand désarroi à Constantinople. Andronic II essaya d'enrayer le début de panique et le découragement qui s'emparaient de tout un chacun, et singulièrement des membres des classes privilégiées de la société constantinopolitaine. Il convoqua donc, en juin 1307, des notables de la cité et leur tint un long discours (c'était son habitude), qui ne manquait pas d'une certaine habileté⁽¹⁵⁶⁾. Quant au peuple, il n'en est point fait mention. Mais, un peu plus tard, nous apprend Pachymère⁽¹⁵⁷⁾, le basileus, qui discernait les signes avant-coureurs de graves désordres populaires, fit rentrer des troupes dans la ville. Ainsi, les trois textes allégués le prouvent surabondamment, le basileus ne s'est pas adressé en ces circonstances (sauf peut-être en 1296) à toute la population de Constantinople, pas plus qu'il n'en a convoqué à ces assemblées la même fraction, par exemple celle que l'on a coutume d'appeler « la plèbe ». On ne peut donc tirer aucune conclusion. *Il est vraisemblable que l'occasion seule a dicté l'attitude impériale et le choix des auditeurs.* En tout cas, le rôle politique de ces assemblées est apparemment des plus minces. Les manifestations populaires spontanées sont moins rares, mais tout aussi peu suggestives. Elles intéressent, en leur majorité, la vie religieuse. Ainsi, en 1304, l'empereur, les moines et le peuple se rendent auprès d'Athanase retiré dans un monastère et le ramènent triomphalement à Constantinople⁽¹⁵⁸⁾. L'apathie politique du peuple de Constantinople s'explique assez bien. L'habitude en avait été prise sous le règne de Michel VIII. Le régime coercitif instauré par ce dernier laissait, par définition, peu de place aux initiatives populaires. Le basileus y gagna la défaveur accrue, de l'opinion publique. M. Xanatalos en découvre deux causes essentielles : le schisme des Arsénites, qui jeta un trouble profond dans le bas clergé, et, ajoutons-le, par incidence, au sein de la population de la capitale, et surtout la politique économique du gouvernement impérial, qui exacerba le mécontentement populaire⁽¹⁵⁹⁾. Cela

(156) PACHYM., II, 556-547. Ce terme de « notables » est d'ailleurs ambigu. Pachymère emploie le substantif *tō prôteuon*, qui signifie à peu près « tout ce qui tient les premiers rangs ». Désignait-on ainsi les riches marchands avec les membres de la noblesse et du clergé ? C'est probable, mais ce n'est pas certain.

(157) Id., *ibid.*

(158) Id., II, 368.

(159) XANALATOS, *op. cit.*, p. 58. Sur la politique économique des basileis, v. *infra*, p. 229 et ss.

est indéniable, mais il faut néanmoins convenir que les Constantinopolitains mettaient beaucoup de promptitude à laisser leurs engouements politiques prendre le pas sur leur rancune et leur aigreur nées de épreuves et de la disette. Qu'un beau chevalier comme Andronic III fasse son apparition, et Constantinople a pour lui les yeux de Chrysantza pour Bertrandos. La première réconciliation de l'impérial aïeul et de son petit-fils fut, à la fin de 1321, accueillie par les cris de liesse d'un grand concours du peuple. Mais ils ne saluaient qu'Andronic le Jeune, à en croire Cantacuzène ⁽¹⁶⁰⁾. La chose est probable. Aussi, lorsque, le 24 mai 1328, Andronic III, entré en vainqueur dans la capitale, remercie le peuple de Constantinople, pouvons-nous croire qu'il le fait avec quelque raison ⁽¹⁶¹⁾.

Son souvenir dut se conserver vivace, car, lorsqu'Apocaucos appelle les Constantinopolitains à prendre les armes pour défendre les droits du petit Jean V, il est entendu ⁽¹⁶²⁾. Cantacuzène, pour sa part, craignait et méprisait le peuple ⁽¹⁶³⁾. Il n'en réunit pas moins, dans le but d'affermir une autorité très contestée, un assez grand nombre d'assemblées populaires ⁽¹⁶⁴⁾. Néanmoins, il ne manqua pas de conseiller à la basilissa de s'appuyer de préférence sur les notables ⁽¹⁶⁵⁾, et quand il cherche, dans son *Histoire*, les raisons de sa chute, il ne sait s'il faut en imputer la responsabilité à quelques meneurs ou à la sottise criminelle de la foule ⁽¹⁶⁶⁾. La crise dénouée permet de voir enfin la nature exacte des rapports existant entre le basileus et le peuple de Constantinople : ils étaient fondés sur une méfiance réciproque.

Ainsi, le peuple de Constantinople, dont la part prise à l'élection des basileis avait été, au XIII^e et au XIV^e siècle des plus minces, en droit comme en fait, se revanchait-il en précipitant la perte de monarques au pouvoir mal assis, à l'autorité discutée. Certes, son action ne fut point toujours déterminante, mais elle n'en constitua pas moins un facteur de désagrégation du pouvoir central particulièrement important dans le temps où celui-ci, attaqué de toutes parts, était mal armé pour la riposte.

(160) CANTAC., I, 169.

(161) *Id.*, I, 322, 323. Le basileus ne rencontra aucune résistance et occupa la ville sans coup férir.

(162) *Id.*, II, 137-139; GRÉG., II, 608-609 : en fait, le peuple s'attaqua, dès 1341, aux amis de Cantacuzène et les contraignit à l'alternative de la fuite ou de la mort.

(163) Il évoquera la « déraison du peuple » (v. CANTAC., II, 613; v. également, III, 41). Ce dernier n'est, d'ailleurs, pour lui, que rarement le *laos*, dénomination abstraite, presque noble, mais plutôt le *dêmos*, réalité inharmonieuse. Cette répugnance est, notons-le, également partagée par Grégoras, qui juge, peut-être, en fonction des événements de Thessalonique (v., par ex. GRÉG., II, 720-721). Il est vrai, cependant, que Constantinople se rallia à Cantacuzène, en novembre 1347, non sans désordres (v. CANTAC., II, 545, et GRÉG., II, 854-856).

(164) CANTAC., III, 34.

(165) A son instigation, la basilissa répondra, en 1348, aux envoyés génois qui demandaient le désarmement de la flotte byzantine, qu'il était nécessaire qu'elle demandât non seulement l'avis des sénateurs, mais encore « de ceux qui étaient les plus avisés du peuple de Byzance » (GRÉG., II, 846 : ὅσοι τοῦ Βυζαντινῶν δήμου συνέτακτοι εἶναι ἔδοχον).

(166) CANTAC., III, 304-305. Sur les émeutes populaires qui accompagnèrent la chute de Cantacuzène, v. CANTAC., III, 290 et ss. (22 novembre 1354).

2. — THESSALONIQUE ET LES ZÉLOTES (167).

La révolte des Zélotes fut provoquée par l'annonce de l'accession de Cantacuzène au trône, et dirigée contre les nobles partisans de l'usurpateur. Cantacuzène soutient que la défense de la légitimité n'était qu'un prétexte, et l'insurrection l'expression d'une haine sociale⁽¹⁶⁸⁾. L'idée allait faire son chemin et les historiens provoquer sa fortune. Bien des questions restent cependant sans réponses. Le problème le moins irritant n'étant pas celui des rapports des Zélotes avec le gouvernement central.

Thessalonique était, en 1342, la seconde ville de l'empire, et sa population était particulièrement dense⁽¹⁶⁹⁾. Cette cité, aux contrastes de fortune accusés, était politiquement divisée. La régente comptait des partisans dans toutes les classes de la société, et son nom et celui de son fils étaient publiquement acclamés⁽¹⁷⁰⁾. Une partie de la noblesse et de la classe moyenne avaient choisi le parti de Cantacuzène⁽¹⁷¹⁾. Enfin, si les insurgés appartenaient surtout au milieu des marins et des artisans, on comptait également parmi eux des *mésoi*, et leurs chefs, les deux archontes de la cité, Michel Paléologue, lointain parent de Jean V, et Jean Apocaucos, fils du mégaduc, et grand primicier de surcroît, étaient des nobles⁽¹⁷²⁾. Il n'y a donc pas *a priori*, de clivage social qui sépare les insurgés de leurs victimes. En fait, il faut distinguer plusieurs périodes. De 1342 à 1345, les énergies thessaloniennes furent mobilisées contre l'usurpateur. L'usurpation justifiant ce « droit à la révolte » dont parlait Mommsen. La trahison punie du grand primicier Apocaucos, en 1345, donna en suite libre cours à de véritables haines de classe. Il apparaissait, en effet, que la trahison d'Apocaucos était celle des *dunatoi*, et qu'un véritable complot de la noblesse contre l'autorité légitime existait. Pendant deux ans, de 1345 à 1347, Thessalonique vécut sous un régime que l'on ne sait trop comment qualifier. Le terme d'*ochlocratie* avancé par Grégoras reflète au moins la confusion faite par les Byzantins entre les très réelles tendances démocratiques et les excès de toute sorte. Enfin, de 1347 à 1349, Thessalonique dispose d'une telle autonomie qu'on pourrait croire, avec Cantacuzène, qu'elle s'est constituée en Républi-

(167) Le meilleur exposé est celui de P. CHARANIS, *Internal strife at Byzantium*, in *Byz.* (1940-1941), p. 208 et ss. V. également F. DÖLGER, *Politische und geistige Strömungen im strebenden Byzanz*, in *Jahrb. der österr. byz. Gesellschaft* (1954), p. 9 et ss., et l'exposé classique de TAFRALI, *op. cit.*, p. 253 et ss.

(168) CANTAC., II, 177-179.

(169) *Id.*, II, 573, et Nicéphore CHOUMNOS, *Thessalon. Symbol.*, in *Anecdota graeca* (t. II), p. 143. On convient que la ville avait 200.000 habitants au ^xe siècle et seulement 40.000 en 1423. Elle n'en comptait plus que 7.000 en 1430 (v. ce point, TAFRALI, *op. cit.*, p. 15). BARKER (*op. cit.*, p. 184) donne, par erreur, 40.000 habitants en 1342. V. également BROWNING, *Komounata na zilotite v solun*, in *Istoritcheski Pregled* (1950), p. 512.

(170) GRÉG., II, 676.

(171) CANTAC., II, 393, 484, 525, 575, et GRÉG., II, 620. V. également Ch. DIEHL, *Journées révolutionnaires*, in *Revue de Paris* (1928), p. 154 et ss.

(172) Ils étaient également les représentants d'Anne de Savoie. Ajoutons que le mégaduc Alexios Apocaucos s'était rendu à Thessalonique et avait, si l'on en croit Cantacuzène, reconnu publiquement le régime des Zélotes (v. CANTAC., II, 257).

que⁽¹⁷³⁾. Mais la présence d'un représentant du pouvoir central, Alexis Métochite, aux côtés du chef des Zélotes, André Paléologue, autorise plus de nuances. Il est clair que tous les liens n'avaient pas été rompus avec la Cour de Constantinople. Aussi, la destruction, en 1350, du régime des Zélotes pourrait-elle bien avoir été provoquée par le rapprochement momentané de Jean V et de Cantacuzène.

Les influences subies par les Zélotes ne sont pas aisées à apprécier, et il faut se méfier, semble-t-il, des affirmations trop catégoriques. Il est certain, par exemple, que Thessalonique était légitimiste, barlaamite, et qu'elle manifesta son hostilité au monachisme⁽¹⁷⁴⁾. Mais cette dernière n'avait point le caractère général qu'on lui prête parfois. En fait, les moines athonites étaient hésychastes, et l'on jugeait qu'ils soutenaient, pour cette raison, la cause illégitime du grand domestique. Dans la haine de Cantacuzène était englobée celle de ses tenants. On convient, par ailleurs, aujourd'hui que la révolution gènoise de 1339, dirigée contre les oligarques et terminée au profit de Simon Boccanegra, n'a pas directement inspiré le mouvement thessalonicien. Tout au plus, des analogies existent-elles entre les deux révolutions⁽¹⁷⁵⁾. Toutefois, même si les événements de Gênes étaient connus de manière assez vague⁽¹⁷⁶⁾, on ne doit pas exclure qu'ils aient pu servir de stimulants. Les foules aiment les simplifications. Il est en tout cas vraisemblable que les événements de Thessalonique constituaient le dernier stade d'un processus difficile à décrire, mais auquel la lutte des villes pour l'acquisition des franchises pourrait bien donner tout son sens⁽¹⁷⁷⁾. Les byzantinistes adeptes du matérialisme historique proposent une autre interprétation. Les Zélotes auraient mené le combat contre les *féodaux*, affaiblis par leurs divisions internes. Leur échec s'expliquerait par la conjonction momentanée des *deux groupes féodaux* de Cantacuzène et de Jean V Paléologue⁽¹⁷⁸⁾. Le peuple, dans

(173) CANTAC., III, 105-107.

(174) Id., II, 570-571. V. également CHARANIS, art. cité, pp. 208-209. *Contra*, TAFRALI, *op. cit.*, p. 264, n. 2. Sur l'influence anti-hésychaste de Barlaam à Thessalonique, v. TATAKIS, *op. cit.*, p. 263.

(175) Sevtchenko a fait justement valoir contre Tafrali, la faiblesse de la colonie gènoise de Thessalonique et l'absence d'intervention de la République de Gênes pendant la guerre civile (v. I. SEVTCHEENKO, *The zealots revolution*, in *Hellénika*, 1953, pp. 603-617). V. HROCHOVA a accentué les critiques de Sevtchenko, en notant que la politique sans nuances des Zélotes s'oppose à celles des Républiques de Gênes et de Venise, dont les rapports avec l'empire furent éminemment variables. Elle constate que les circonstances de la Révolution gènoise étaient bien différentes de celles de la révolution thessalonicienne; en particulier, à Thessalonique, la condition de la classe moyenne était pire (v. V. HROCHOVA, *La révolution des Zélotes à Salonique*, in *BSL*, 1961, pp. 1-15. Cette intéressante étude fourmille malheureusement de termes impropres, et sa lecture est malaisée).

(176) GRÉG., II, 548, 687-688; CANTAC., III, 197.

(177) Démétrios Cydonès défend, au contraire, l'idée de l'étroite dépendance des villes par rapport au pouvoir central, dans une Lettre adressée à Cantacuzène (CYDONÈS, *Correspondance* (a. 1350), Lettre IV, p. 8. Καὶ ὡς πάντα μὲν ἡτηθήσεται ἔθνη, πᾶσαι δὲ παρὰ οὐ νόμους ἔξονται πόλεις, ἐνα δὲ γνώσονται πάντες δεσπότην.

(178) Dans ce sens, LEVTCHEENKO, *op. cit.*, p. 276, et HROCHOVA, art. cité, p. 14. Pour les historiens marxistes, les luttes sociales du XIV^e siècle ont provoqué la désintégration de l'appareil étatique byzantin. « C'est un devoir pour les historiens russes, écrit M. Levtschenko, de porter leur attention sur les manifestations de la lutte des classes dans le milieu du XIV^e siècle » (*Die Aufgaben der Byzantinistik in der Gegenwart*, p. 9). V. l'article du même auteur, in *Grande Encyclopédie soviétique* (trad. allemande), pp. 69-70. Les rapports antagonistes des villes et de la féodalité ont été étudiés par T.E. FRANCÈS, *La féodalité et les villes byzantines au XIII^e siècle*, in *BSL* (1955), p. 76 et ss.

son expression singulière thessalonicienne, se serait révolté contre les grands seigneurs féodaux, qui imposaient leurs volontés au basileus. Sous cette forme extrême, la thèse est inacceptable. Il est hasardeux de faire de Thessalonique un archétype de commune insurrectionnelle, alors que les liens l'unissant au gouvernement central, si lâches fussent-ils, n'ont pas été rompus. De plus, la description de ces grands féodaux détenant la réalité du pouvoir ne peut être admise sans réserves. ainsi que nous allons le voir.

CHAPITRE V

FÉODALITÉ BYZANTINE ?

L'existence d'une féodalité byzantine a le privilège de ne point faire de doute aux yeux de la grande majorité des historiens et singulièrement des byzantinistes. Moncada écrivait déjà, en 1623, qu'Andronic II donna « les provinces d'Asie en fiefs aux capitaines catalans et aragonais » (1). Au siècle dernier, Hopf, Krause, Gförer, Hertzberg, Bikèlas, Oman, Finlay et d'autres historiens encore emploient les expressions de *féodalité byzantine* et *féodaux byzantins*. Charles Diehl adoptait la même terminologie, encore apportait-il bien des nuances dans ses jugements (2). Plus généralement, les byzantinistes semblent pouvoir être classés en trois catégories. Certains s'attachent au problème de la féodalité, la féodalité byzantine étant l'expression particulière d'une macro-féodalité (3). D'autres donnent toute leur attention au phénomène féodal, mais au

(1) MONCADA, *Expéditions des Catalans et des Aragonais*, p. 138.

(2) DIEHL, avec son admirable esprit de synthèse, traite superbement de ce qu'il n'hésite pas à appeler « le péril féodal » (v. son *Byzance*, pp. 164-179). Il évoque la lutte des « puissants seigneurs féodaux contre le pouvoir central », puis constate « le triomphe de cette aristocratie féodale et militaire » (v. également *Grands problèmes de l'Histoire byzantine*, p. 181). Seulement, il ne précise ni les droits ni les obligations de ces *féodaux*, peut-être abusivement confondus avec la catégorie des *dunatoi*. En revanche, il cite une phrase de RAMBAUD (*L'empire grec au X^e siècle*, p. 259), d'après laquelle « les barons français trouvèrent en Morée une organisation semblable à celle qu'ils avaient laissée en Occident », mais il rectifie ou plutôt il nuance : « Il existe des différences entre la féodalité byzantine et la féodalité d'Occident... En Orient, il n'y a pas cette stricte hiérarchie existant dans la société féodale d'Occident. » (*Byzance*, p. 178.)

(3) Dans ce sens, Chapman, qui, traitant du gouvernement intérieur de l'empire sous Michel VIII, affirme l'existence d'une classe de nobles propriétaires fonciers, « sorte de féodalité que les Latins trouvèrent utile de conserver » (CHAPMAN, *op. cit.*, pp. 152-153). Cette « sorte de féodalité » témoigne d'une hésitation somme toute honorable, mais l'auteur assimile les *féodaux* avec les propriétaires fonciers, comme il confond ailleurs l'aristocratie avec la féodalité, sans en donner les raisons. La même imprécision se retrouve chez IORGA (v. *Latins et Grecs d'Orient*, in *B.Z.*, 1906, p. 187, et *Histoire de la vie byzantine*, t. III, p. 123) et chez Andréadès, qui, plus sybillin, voulait que l'empire « affectât un caractère féodal », tout en lui reconnaissant, non sans contradiction, « un certain caractère fédératif » (M.A. ANDRÉADÈS, *Le recrutement des fonctionnaires byzantins*, in *Mélanges Cornil* (t. I), pp. 19-20. V. également G. BRATIANU, *Les Assemblées d'Etat en Europe orientale*, in *A.C.I.E.B.* (1948), pp. 43-44, et *La fin du régime des partis à Byzance*, in *R.H.S.E.E.* (1941), pp. 49-50. Prudemment, certains historiens localisent la féodalité dans une ou plusieurs provinces de l'empire. C'est assez dire que, consciemment ou inconsciemment, ils la limitent. Pour Vasiliev, seules certaines parties de la Thessalie ont vu des relations féodales s'établir entre les riches et les petits propriétaires (v. A.A. VASILIEV, *Histoire de l'empire byzantin*, t. II, p. 383). M. Zakythinos, après s'être livré à un bref historique de la grande propriété terrienne du Péloponnèse, conclut qu'en remontant aux origines de cette grande propriété « on ne fait que considérer une forme du processus féodal », mais il convient aussitôt que « les termes féodalité et féodal sont employés ici dans une acception impropre mais commode »

niveau du *fief*, véritable microcosme (4). Enfin, de rares historiens refusent d'identifier la *pronoia* au fief et nient l'existence de la féodalité byzantine (5). La tentation est grande, et nombre de byzantinistes y ont cédé, de retrouver dans l'empire byzantin les familières institutions du Moyen Âge occidental. La doctrine, qui éprouvait les pires difficultés à donner de la féodalité byzantine une définition satisfaisante, a peut-être trop usé du dangereux raisonnement analogique, et d'éminents spécialistes de la féodalité occidentale ont pu justement condamner cette méthode (6). Seule une étude menée au niveau de la *pronoia*, dont il faudra préciser la structure et l'objet, paraît susceptible de donner une réponse à la question posée.

Le substantif *pronoia* trouve, sans doute, sa source dans le verbe $\pi\rho\upsilon\nu\epsilon\iota\nu$, qui signifie « prendre d'avance soin de » ou « veiller à ». Le sens premier de *pronoia* est donc : vigilance, prévoyance. La langue litté-

(D.A. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée*, t. II, p. 194, et sa note 2 ; v. également *Crise monétaire*, p. 59). Ajoutons que l'argument invoqué par M. Zakythinos de la découverte par les « Francs » de la féodalité byzantine n'est pas décisif. Il s'appuie, en effet, sur quelques passages du *Livre de la Conquête* et des *Assises de Romanie*, qui sont assez peu probants (v. *infra*, p. 153). Par ailleurs, les Croisés, en hommes du Moyen Âge, pouvaient fort bien prêter à autrui leur vision coutumière des choses et, sur la base d'analogies, découvrir des identités. Les voyageurs des XIV^e et XV^e siècles ne faisaient pas autrement. Il est, en revanche, indéniable que, sous la domination latine, la noblesse du Péloponnèse fut intégrée à la hiérarchie féodale franque (v. sur ce point A. Bon, *Les Français en Grèce au XIII^e siècle* [Résumé], in *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1947-1948, p. 259). Mais cet aspect du problème reste en dehors du champ de nos recherches.

(4) Bréhier voyait tantôt dans la *pronoia* « une sorte de fief viager », tantôt « un véritable fief » (BRÉHIER, *Institutions*, pp. 214, n. 2, et 386). Il traduisait ainsi de l'incertitude, et la féodalité ne faisait, du reste, de sa part, l'objet d'aucune étude. M. Dölger est plus nuancé. Il observe toutefois que le développement de l'institution de la *pronoia* est connexe à l'entrée des Latins dans l'armée et l'administration (v. F. DÖLGER, *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, pp. 226, 228, 271 ; v. également, *Die Frage des Grundeigentums*, p. 5, et *Sechs byzantinische Praktika*, pp. 1-40). Avec G. Rouillard, la féodalité byzantine n'est plus qu'une hypothèse séduisante, et la ressemblance entre la *pronoia* et le fief latin est loin d'être complète. Mais elle n'en reconnaissait pas moins qu'il s'agissait d'une institution de caractère féodal, tout en se refusant à croire qu'elle fût généralisée dès le début du XIII^e siècle (v. G. ROUILLARD, *La vie rurale dans l'empire byzantin*, p. 140).

(5) Après ZACHARIAE (*op. cit.*, p. 277), Mutavciév notait que l'existence même d'une hiérarchie féodale byzantine n'a jamais été établie, et il constatait justement l'absence d'un droit féodal byzantin (v. P. MUTAVCIEV, *Le problème de la féodalité à Byzance*, in *A.C.I.E.B.*, 1939, p. 43). M. le Professeur Lemerle a, de son côté, dénoncé à plusieurs reprises « le faux problème de la féodalité byzantine » (v. P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine*, p. 192 et ss. ; v. également C.R. du Livre d'A. BON, *Le Péloponnèse byzantin*, in *Byz.*, 1951, p. 348, et *Préface du Pour l'Histoire de la Féodalité byzantine*, de G. OSTROGORSKY, p. ix). Certains byzantinistes, enfin, excluent pratiquement le mot de féodalité de leurs exposés, tels Runciman et Hussey. Ce dernier (*op. cit.*, pp. 89-89) consacre cependant de longs développements à la *pronoia*.

(6) Ainsi Marc Bloch, qui citait la féodalité byzantine parmi les formes imparfaites de la féodalité et qui condamnait l'emploi abusif d'une expression « trop sonore pour ne pas avoir subi des déviations » (M. BLOCH, *Société féodale, gouvernement des classes*, pp. 242, 246). Dans le même sens, M. GANSHOF (*Qu'est-ce que la féodalité ?* p. 12) et M. BOUTRUCHE (*Seigneurie et féodalité*, t. I, p. 279-281). M. Perroy est plus affirmatif encore, qui note que « la *pronoia* n'est point l'équivalent du fief occidental, pas plus que l'*iqta* musulman ou le timar ottoman ». Tout au plus des analogies existent-elles entre eux, « mais trop superficielles pour qu'on puisse les englober sous une dénomination commune, sous peine d'enlever à cette dernière toute valeur précise » (E. PERROY, *La féodalité en France*, p. 1). Cette exigeante rigueur scientifique, si noble, si nécessaire, est moins en évidence chez H. Mitteis, qui admet l'existence d'une féodalité byzantine, bien qu'il la tienne pour rudimentaire et qu'il note l'absence du concept de fidélité (H. MITTEIS, *Der Staat des hohen Mittelalters*, p. 420, n. 3). Le rapprochement effectué par Mitteis entre la *pronoia* et le *beneficium* est, en outre, bien contestable.

raire l'utilise encore, au ^{xiv}^e siècle, avec cette signification et la langue juridique également (7). Mais le mot, par extension, a fini par désigner « ce qui est donné en garde ». Ainsi Acropolite évoquant la fuite de Baudouin II, dira que la *pronoia* de Constantin est justement retombée aux mains de l'empereur des Romains (8). Il s'agit, en fait, du dépôt remis par Dieu à Constantin et transmis à son successeur légitime. De même, le gouvernement impérial donna-t-il à certains individus des domaines en surveillance. Puis le mot, qui désignait l'acte de surveillance, finit par s'appliquer au domaine qui en faisait l'objet. On convient que le développement des *pronoiai*, qui avaient fait leur apparition dans la seconde moitié du ^{xi}^e siècle, est dû à l'ascension de la noblesse militaire sous les Comnènes. De fait, les détenteurs de *pronoiai* sont désignés sous le nom de *stratiotes* (9). L'institution fut très largement répandue au ^{xiii}^e siècle, et les *pronoiai* constituaient sous le règne de Michel VIII Paléologue sinon la totalité du moins la majorité des terres cultivées (10).

La nature juridique de la *πρόνοια*, le plus souvent appelée *οικονομία* dans les actes, pose des problèmes délicats et complexes. Il n'est nullement certain que les classifications proposées, dont l'intérêt est incontestable, traduisent correctement la diversité des situations et des rapports de droit. L'explication communément donnée, est qu'en concédant une *pronoia*, le basileus faisait une donation de droits incorporels. Le proniaire avait le droit de percevoir les revenus du bien à lui transféré, sous condition qu'il remplît le service féodal, essentiellement le service militaire. Le montant (*ποσότης*) de ces revenus variait selon l'importance de la dignité ou de la fonction assumée par le proniaire, et il était toujours évalué en argent (11). La *pronoia* était concédée par prostagma impérial et un *praktikon* était établi par les agents du fisc pour chaque *oikonomia*. La tradition (*παράδοσις*) de la *pronoia* était faite par le gouverneur provincial, mais aussi parfois par les agents du fisc et, en cas de litige, par un commissaire impérial (12). L'objet de la *pronoia* est le plus souvent une

(7) Par ex. CANTAC., II, 53; II, 311, et DELEHAYE, *Deux typica*, *Typicon A*, pp. 23, ligne 30; 24, ligne 1. V. également *Actes de Philothée*, n° X, 282.

(8) ACROP., *Chron.*, p. 183, ligne 18 : *Καὶ ταῦτα μὲν οὕτω ἐξυνέβη καὶ ἡ Κωνσταντίνου πρόνοια θεοῦ καὶ αὐθις ὑπὸ χειρὰ τοῦ βασιλέως τῶν Ρωμαίων ἐγένετο κατὰ λόγον δικαίων τε καὶ προσήκοντα.*

Acropolite emploiera également *pronoia* dans son sens courant de *vigilance*, *prévoyance*; cf. ACROP., *Chron.*, pp. 184, ligne 27; 185, ligne 1.

(9) V. G. OSTROGORSKY, *Le système de la pronoia à Byzance et en Serbie médiévale*, in *A.C.I.E.B.* (1948), pp. 181-182.

(10) G. Rouillard a pu relever les noms d'une vingtaine de proniaires parmi les voisins de huit villages appartenant à Lavra (G. ROUILLARD, *op. cit.*, p. 136). On peut faire des observations identiques à propos de Chilandar et des autres monastères athonites. Il est également certain que les *pronoiai* existaient en grand nombre dans l'empire de Nicée. Mais on ne peut en conclure avec H. GLYKATZI-ÄHRWEILER (*La concession des droits incorporels*, in *A.C.I.E.B.*, 1960, t. II, p. 113) que les terres concédées en *pronoia* formaient la totalité des terres cultivées dans le dernier tiers du ^{xiii}^e siècle. Le nombre et l'importance des possesseurs de biens patrimoniaux ne doivent pas être minorés.

(11) L'expression de *rente féodale* employée par OSTROGORSKY (art. cité, p. 185) peut prêter à confusion. La *pronoia* ne se confond ni avec le fief-rente, qui n'est jamais assis sur la terre, ni avec le *fief de soudée*, de l'Orient latin, qui semble être une expression particulière du fief-rente (v. sur ce point, M. SZCZANIECKI, *Essai sur les fiefs-rentes*, Paris, 1946, pp. 48-51). Il ne s'agit pas non plus d'une rente inféodée.

(12) La *παράδοσις* est le plus fréquemment faite par le gouverneur de la province (v. par ex., *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, n° 16, pp. 67-70, avril 1325; v. également

terre, mais il peut être également une saline ou une pêcherie⁽¹³⁾. Une distinction a été faite parmi les *pronoiai*, entre les *pronoiai* stratiotiques et les « apanages ». Les premières seraient des donations temporaires conditionnelles et toujours révocables par le basileus, les seconds des donations faites à titre héréditaire. La *posotès* des *pronoiai* stratiotiques serait fixe, celle des « apanages » pourrait être modifiée par l'octroi d'immunités à des personnes ou des biens, qui fiscalement ressortissaient à la compétence de l'apanagiste⁽¹⁴⁾. En résumé, le proniaire aurait été substitué au fisc en ce qui concerne la perception des revenus des biens donnés, mais ces derniers n'auraient pas cessé d'appartenir à l'Etat.

Cette interprétation n'est cependant pas satisfaisante pour la période qui nous intéresse. Un passage bien connu de Pachymère nous apprend en effet que Michel VIII rendit héréditaire les *pronoiai*⁽¹⁵⁾, et nous savons, par ailleurs, que les concessions de domaines importants à titre héréditaire (apanages) peuvent toujours être révoquées par le basileus ou amoindries par l'octroi d'immunités⁽¹⁶⁾. Cependant, à y regarder de près, les textes avancés ne paraissent point décisifs. La réforme de Michel VIII ne paraît pas avoir eu la portée générale qu'on est tenté de lui prêter⁽¹⁷⁾. Quatre ans plus tard, en 1264, un horismos impérial décide, en effet, qu'une *pronoia* appartient à l'Etat et qu'elle n'est pas la propriété héréditaire du proniaire⁽¹⁸⁾. En revanche, le basileus se réserve le droit de rendre héréditaire toute l'*oikonomia* ou une partie seulement de celle-ci, mais il s'agit bien évidemment de mesures individuelles⁽¹⁹⁾. D'ailleurs, le basileus n'hésite pas, en cas de nécessité, à réduire la *posotès* de l'*oikonomia* : ce qui se traduira dans la pratique par la saisie d'une partie de la *pronoia*⁽²⁰⁾. Il est vrai qu'il peut augmenter la *posotès* :

H. GLYKATZI-AHRWEILER, art. cité, p. 112). Mais les agents du fisc, peut-être par délégation, peuvent également remplir cet office (v. *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, n° 7, pp. 50-51, septembre 1317). Parfois, le basileus ordonne à un haut dignitaire de faire la tradition d'un bien, conformément aux termes d'un chrysobulle antérieur (v. l'horismos d'Andronic III d'août 1327, in *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, n° 22, pp. 81-84).

(13) M.M. (t. IV), pp. 239-244 (a. 1232-1234).

(14) V. H. GLYKATZI-AHRWEILER, art. cité, p. 112.

(15) PACHYM., II, 97.

(16) V. sur ce point, H. GLYKATZI-AHRWEILER, art. cité, *loc. cit.*

(17) M. OSTROGORSKY (*Grand Domaine*, p. 49) tient que cette réforme ne s'appliquait « qu'à des isolés probablement fort nombreux ». La portée de cette remarque nous échappe. Car si la réforme de Michel VIII ne s'applique pas à tous les proniaires (le texte de Pachymère faisant allusion à des agrandissements de *pronoiai* déjà existantes), on ne peut en déduire le principe du caractère héréditaire de la *pronoia*.

(18) L'horismos impérial tranche un litige survenu entre le monastère Saint-Jean-de-Patmos et les habitants du village de Malachion, qui avait été donné en *pronoia* à l'oncle de Michel VIII, Georges Comnène Ange (v. *R.K.O.R.*, t. III, n° 1912, p. 42).

(19) Les expressions les plus fréquemment employées sont : ὡς γονικόνθεν αὐτῷ διαφέρων, κατὰ λόγον γονικότητος. Parfois, les biens constituant l'*oikonomia* sont accordés en patrimoine au proniaire : ainsi un chrysobulle d'Andronic II (de novembre 1318) accorde à Georges Troulènes, en patrimoine, les terrains faisant partie de l'*oikonomia* qu'il possède dans la région de Serrès, pour une valeur de 1.600 *modioi* (v. *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, n° 8, pp. 52-53). Plus fréquemment, semble-t-il, est concédée, à titre de γονικόν, une partie de l'*oikonomia* (v. par exemple le chrysobulle d'Andronic II, de septembre 1307, en faveur d'Alexis Diplobatzès, in *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, n° 2, pp. 40-42).

(20) Le déplorable état des finances impériales induisit, en 1292, Andronic II à procéder à la saisie de la dixième partie des *pronoiai* (v. PACHYM., II, 209).

ce procédé a alors pour but de lui gagner des partisans, et pas nécessairement des soldats, aux seuls dépens des finances impériales (21). En tout cas, et la remarque vaut pour les apanages, le basileus peut toujours reprendre en sa main la *pronoia*, s'il a un grief sérieux à invoquer contre le proniaire (22). La doctrine contemporaine ne parvient pas toujours à résoudre ces contradictions. On soutient que la *pronoia* est la propriété héréditaire du proniaire, mais une propriété limitée, et même très limitée. Par ce trait, la *pronoia* se distinguerait du grand domaine (23). Mais peut-on dire du proniaire, qui ne peut aliéner sa *pronoia*, qu'il en est le propriétaire ? C'est au moins douteux, et une somme d'imprécisions ne constitue pas une précision. Parfois, on voit même le basileus disposer purement et simplement d'une partie de l'*oikonomia* qu'il a octroyée et ordonner aux agents du fisc de faire, en contrepartie, la tradition d'une certaine *posotès* en argent prise sur une autre *oikonomia*. En cas de refus du proniaire, le basileus passe outre et fait exécuter la tradition (24). Quant aux immunités, et singulièrement aux immunités fiscales, elles furent incontestablement importantes, du moins jusqu'aux mesures sévères d'Andronic II, mais elles n'en restaient pas moins à la discrétion du basileus, dont la libéralité variait selon les circonstances et les personnes (25). Sur ce point non plus, il n'y eut pas d'évolution irrésistible et entièrement favorable aux proniaires. Faut-il aller plus loin et admettre avec M. Ostrogorsky l'existence, dans certains cas, de démembrements de la puissance publique ? L'éminent byzantiniste fonde sa démonstration sur un seul praktikon de proniaire, les autres praktika étant des praktika monastiques. Il s'agit d'un praktikon dressé en 1333 par le prôtokynègos Jean Vatatzès, et selon lequel l'éparque Michel Monomaque recevait en *pronoia* les villages de Chantax et de Nisia, d'une *posotès* de 50 hyperpres. Monomaque disposait d'un véritable droit de basse justice sur les paysans (26). S'agit-il d'un exemple « typique », comme le veut M. Ostrogorsky ? C'est peu probable. Nous ne disposons que d'un seul document, et c'est une hypothèse bien fragile pour une hypothèse si neuve et si séduisante (27).

Le caractère féodal de la *pronoia* peut-il être déduit de la prestation par le proniaire de services féodaux, et en particulier du service militaire ?

(21) V. H. GLYKATZI-AHRWEILER, art. cité, p. 111, n. 48. Pour une interprétation du prostagma du 8 novembre 1272, qui augmenterait la *posotès* des *oikonomiai*, v. *infra*, p. 151.

(22) V. OSTROGORSKY, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, p. 132.

(23) Dans ce sens, OSTROGORSKY, *Histoire de l'Etat byzantin*, p. 504, n. 1.

(24) V. *Archives de Saint-Jean-Prodrôme*, n° 16, pp. 67-70 (prostagma d'Andronic II, d'avril 1325); n° 17, pp. 70-72 (prostagma d'Andronic II, de novembre 1325); n° 22, pp. 81-84 (horismos d'Andronic III, d'août 1327).

(25) V. *Actes de Zographou*, n° 23, pp. 51-59 (chrysobulle d'Andronic II, de septembre 1325). A noter qu'en matière pénale trois formes de l'aër étaient soustraites à l'immunité (v. sur ce point OSTROGORSKY, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, p. 116 et ss.).

(26) Ce praktikon, ce rôle, a été publié par M. OSTROGORSKY, *op. cit.*, p. 112 et ss.

(27) A supposer que le praktikon d'Alexis Rhaoûl, conservé comme le praktikon de Monomaque à Zographou et encore inédit, apporte une confirmation, il n'en serait pas pour autant décisif, ni sa portée générale : les actes de Zographou ne concernent, en effet, que des biens sis en Macédoine ou en Chalcidique.

On pourrait être tenté de le penser. Les actes rappellent parfois, mais pas toujours, peut-être parce que la coutume en était bien établie, que le proniaire doit la *douléia*, le service. A l'origine, par *douléia*, on entendait icontestablement le service militaire, et on trouve encore le mot avec cette signification dans un sigillion de Jean V Paléologue qui confirme, en 1341, à des soldats clazoménitains installés à Serrès la possession de leurs *pronoiai* (28). Sans doute, n'est-il pas interdit de supposer que la transformation des *pronoiai* en propriétés héréditaires était soumise à la promesse de la prestation du service militaire par le proniaire. Mais on peut également donner à la *douléia* une signification plus vaste en relation avec l'institution du serment, et qui a pu devenir une simple clause de style (29). En tout cas, il n'est point établi que le service militaire ait été requis de tous les proniaires. Certes, le prostagma bien connu de Michel VIII, en date du 8 novembre 1272, fait une place importante aux proniaires dans la défense de l'empire (30). Le basileus autorisait son fils Andronic II, qui venait d'être associé au trône, à accorder aux mercenaires une gratification de 24 hyperpres et aux proniaires une augmentation de la *posotès* de leurs *oikonomiai* de 36 hyperpres (31). La coexistence observée, dans ce prostagma, des mercenaires et des proniaires est apparemment liée à leur activité militaire commune. Toutefois, comme il faut bien rendre compte du rôle essentiel joué par les mercenaires dans l'armée byzantine et des plaintes des contemporains contre ce fléau nécessaire, on suppose que le proniaire pouvait se faire exempter du service militaire par le paiement d'une taxe analogue au droit d'écuage anglais (32). Le problème se résoudrait donc en une alternative : combler les vides de l'armée ou ceux des finances. Le versement de ces sommes de rachat aurait permis l'embauche de mercenaires. L'hypothèse est intéressante, mais bien des points restent fâcheusement obscurs. En particulier, nous ne savons quasiment rien de cette taxe « analogue à l'écuage anglais ».

(28) *Actes de Kutlumas*, n° 20, p. 90 et ss. (Sigillion de Jean V Paléologue de novembre 1342).

(29) Dans ce sens général du service dû par le sujet à l'empereur, v. CANTAC., III, 262. V. également *Archives de Saint-Jean-Prodome*, n° 28, p. 98, ligne 15 : Chrysobulle d'Andronic III, de mars 1333 ; *Actes de Chilandar*, n° 11, p. 29 (mai 1293). A noter que fréquemment dans les actes le mot *douléia* désigne la charge de l'administration fiscale (v. *Archives de Saint-Jean-Prodome*, n° 19, p. 76 : Prostagma d'Andronic II, de juillet 1326). Ainsi le gouverneur provincial peut-il, par délégation impériale, disposer des terres dépendant de sa *douléia* : v., sur ce point, H. GLYKATZI-AHRWEILER, art. cité, p. 112). Le mot *douléia* est également employé, par abréviation de χρηματική δουλεία, pour désigner le produit de la perception des impôts en espèces (v. *Archives de Saint-Jean-Prodome*, n° 29, p. 99, ligne 6 : Prostagma d'Andronic II, de juillet 1333).

(30) Ce prostagma a été édité par A. HEISENBERG, *Aus der Geschichte und Literatur*, pp. 70-75.

(31) Dans ce sens, E. STEIN, *Untersuchungen*, pp. 16-17 ; OSTROGORSKY, *Pour l'Histoire de la féodalité byzantine*, p. 97 ; ZAKYTHINOS, *Crise monétaire*, p. 60. En revanche, HEISENBERG (*op. cit.*, loc. cit.), EMEREAU (*Notes et Mélanges*, in *E.O.*, 1922, pp. 180-182) et BRÉHIER (*Institutions*, p. 401) estimaient que le prostagma avait eu pour objet de porter la *posotès* des *pronoiai* à un maximum de 36 hyperpres. Si l'on adoptait ce point de vue, il faudrait admettre que l'accroissement de la solde des mercenaires est proportionnellement supérieur à celui de la *posotès* des *pronoiai*, ce qui ne correspond pas exactement à la politique très favorable aux proniaires de Michel VIII.

(32) V. R. BOUTRUCHE, *op. cit.*, p. 279.

Etait-elle régulièrement perçue ? Les guerres civiles n'en ont-elles pas rendu la levée impossible ? Les proniaires pouvaient-ils s'en faire exempter ? Autant de questions qui n'ont point de réponse. Il y avait un plus sûr moyen d'enrichir le Trésor impérial, et Michel VIII notamment y recourut, c'était de diminuer la *posotès* des *oikonomiai* et de rendre fiscales de nombreuses terres (33). En fait, la participation des proniaires aux activités de l'armée byzantine paraît avoir été très variable selon les règnes. Faible sous Andronic II, elle fut en apparence plus importante avec Jean Cantacuzène. Selon ce dernier, les proniaires constituaient le gros de l'armée par lui dirigée contre les Turcs de Gallipoli (34). Mais, un peu plus tard, la composition de l'armée réunie par Cantacuzène à Didymotique est, en revanche, tout à fait hétérogène. On y dénombre des mercenaires, des *dunatôtéroï* et des contingents fournis par le sultan de Kotyaeum (35). Il est vraisemblable que l'ordre suivi dans l'énumération correspond à l'importance numérique des trois éléments constituant l'armée, et il est logique que les mercenaires y tiennent le premier rang. Mais, si nous admettons la coïncidence des *dunatoï* et des proniaires, il faut convenir que seuls les proniaires les plus puissants (les *dunatôtéroï*) prirent place dans l'armée du grand domestique, et nous ne pouvons mesurer l'importance de leur participation.

De toutes ces observations si contradictoires, une conclusion se dégage : il n'est pas certain que le service militaire, entendu comme service féodal, ait été sous les Paléologues la condition nécessaire de l'octroi des *pronoiai*. Cela ne signifie nullement, bien entendu, que le proniaire soit dispensé de concourir à la défense de l'empereur et de l'empire. Seulement, il agit, à notre avis, en dehors du cadre juridique créé par un engagement bilatéral.

Ainsi, voici un fief, qui n'est pas un fief, une propriété héréditaire, qui n'est peut-être pas héréditaire, une propriété illimitée, mais cependant limitée, protégée par des immunités que le basileus restreint à son gré. Voici encore un proniaire, peut-être soumis à un service militaire, qu'il accomplit ou qu'il n'accomplit pas, sans que l'on en sache exactement les raisons. Est-ce vraiment là cet âge d'or de l'aristocratie féodale byzantine salué par M. Ostrogorsky et d'autres bons auteurs ? On peut en douter, et une observation subsidiaire nous confirme dans cette opinion, elle concerne la découverte d'une pseudo-féodalité grecque par les Francs.

Les barons latins ont cru trouver en Grèce une féodalité préexistante. Comment en eût-il été autrement ? Le concept d'Etat unitaire était étranger à ces rudes conquérants ; ils n'en pouvaient, *a fortiori*, déceler les rouages. Leurs efforts ont tendu à faire prévaloir des formes juridiques qui leur étaient propres sur d'autres dont l'essence plus subtile leur échappait. Leur victoire fut rendue plus aisée par le renversement et l'élimination de

(33) PACHYM., I, 138.

(34) CANTAC., III, 10.

(35) Id., III, 11-12.

l'administration impériale. En bref, il n'y eut point de symbiose, mais une tentative latine d'assimilation des autochtones⁽³⁶⁾. La soumission des Grecs fut, en réalité, plus apparente que réelle. Ainsi distinguaient-ils la pronoia du fief franc, qu'ils désignaient par le mot *φύον*⁽³⁷⁾. Les Francs parvinrent néanmoins à enserrer la noblesse moréote dans les rets du droit féodal. Nous en trouvons de très nettes traces dans les *Assises de Romanie*, qui, par la date de leur rédaction, entre 1303 et 1330, constituent un document particulièrement précieux. La rubrique la plus importante est afférente au droit successoral. Son titre est le suivant : « Comment les fils ou les filles des feudataires grecs succèdent également dans les fiefs »⁽³⁸⁾. Un principe est, tout d'abord, posé : « les fils et les filles succèdent également dans les fiefs des feudataires grecs, *tenus de longue date* ». Puis un cas particulier est envisagé : une feudataire grecque épouse un Latin, les fils nés de cette union succéderont également au fief grec lorsqu'ils auront atteint l'âge légal⁽³⁹⁾. Dernière disposition : dans la demande de l'investiture, le délai de quarante jours ou d'un an ne peut porter préjudice à qui tient *les fiefs à la manière des Grecs*⁽⁴⁰⁾.

Ce passage ne nous paraît pas devoir apporter des arguments aux tenants de la féodalité byzantine. Deux idées peuvent être dégagées : la première est sans doute de ramener à l'unité des dispositions qui ont dû varier, en un siècle, selon la puissance, l'humeur et le ressort territorial où se mouvaient et sévissaient les barons francs. Nous croyons que les *Assises de Romanie* ont eu pour but de faire disparaître cette poussière de décisions naturellement contradictoires. La seconde idée apparaîtrait avec plus de netteté encore : les Francs, en petit nombre, ne pouvaient songer à anéantir la noblesse moréote; toute une politique matrimoniale se laisse deviner, qui, par le jeu des unions habilement ménagées, aboutit à l'accroissement du patrimoine franc. Un membre de phrase provoque cependant une réflexion plus attentive : « *à qui tient les fiefs à la manière des Grecs* ». Qu'est-ce à dire ? Nous croyons, étant donné le contexte, que la disposition s'applique aux fiefs tenus de *longue date* par les Grecs, en vertu de l'idée de la concentration progressive des fiefs dans les mains des Francs. Mais ces fiefs ne sont-ils pas d'anciennes *pronoiai* ? Il est difficile de répondre à cette question : les documents manquent et les points de comparaison. Il faudrait, en outre, apprécier cette *longue date* : veut-on signifier ainsi que les fiefs possédés doivent l'avoir été bien avant la conquête latine, ou peu après ? Le problème est difficile à résoudre. Le fait certain, en revanche, est le peu d'intérêt, le peu de clarté des autres passages des *Assises de Romanie* afférents à la noblesse moréote,

(36) La même remarque s'applique aux territoires annexés par les Vénitiens; v. THIRIET, *La Romanie vénitienne au Moyen Âge*, p. 110 et ss.

(37) Au pluriel *φύαλ*. Nombreux exemples dans la version grecque du *Livre de la Conquête*; v. également DU CANGE, *Glossar*. (t. II), col. 1674 et 1679.

(38) *Assises de Romanie*, § 138, p. 246.

(39) *Ibid.*, § 138, p. 247.

(40) *Ibid.*

aux *archontes* (41). Il n'est donc pas interdit de croire que l'institution du fief fut transplantée par la conquête franque et qu'elle disparut avec elle (42). Reste le cas des apanages, dont le nombre augmenta au ^{xiv}^e siècle, singulièrement sous le règne de Jean V Paléologue. L'apanage n'est pas toujours aisé à distinguer, dans les actes, de la *pronoia*. Théoriquement, le premier terme devrait s'appliquer à la concession d'un domaine important, d'une agglomération rurale ou urbaine (43). Mais les actes se bornent souvent à indiquer que des bourgs ont été concédés en *pronoia*, et il n'est pas toujours évident qu'ils aient été octroyés *κατα λόγον γονικόητος* (44). Enfin, les grands apanages du ^{xiv}^e siècle furent la conséquence inévitable du démembrement de l'empire, né des invasions et des impérialismes étrangers, et on sait que les basileis eurent beaucoup de mal à les imaginer, puis à les admettre (45). Mais le principe demeure que le basileus peut toujours révoquer la concession qu'il a faite, le privilège qu'il a octroyé. Ce fait prouve à l'évidence que le concept même de féodalité était étranger à l'âme byzantine. Le basileus est le maître des Romains. L'empire est sien. On n'imagine pas qu'il puisse en aliéner la plus petite partie, car il abdiquerait sa souveraineté et se trouverait ainsi en contradiction avec son essence, qui est *une*. C'est assez dire que l'existence d'une hiérarchie féodale, la possibilité de sous-inféodations sont ici proprement inconcevables. En outre, on ne voit pas que les rapports des proniaires entre eux et les rapports des proniaires et du basileus aient été réglés par un droit propre, un droit écrit du moins. Enfin, et de manière générale, la propriété monastique est aussi bien, sinon mieux, protégée que les possessions pronoiastiques, et, quand un litige intervient entre un monastère et un proniaire, le pouvoir central, tout débile qu'il soit, n'en prend pas moins souvent le parti du monastère (46). On s'accordera cependant à reconnaître que la *pronoia* revêt une importance économique et surtout sociale (47). Mais la diversité du régime des *pronoiai* interdit de les inclure dans un système consciemment élaboré. Le sentiment prévaut, cependant, qu'en dépit des apparences terminologiques le proniaire n'était que l'usufruitier des biens, dont le basileus restait le nu-propriétaire.

(41) *Assises de Romanie*, § 178, p. 271 (Comment la donation faite à un vilain vaut pour la vie du donateur), et § 194, p. 280 (Que doit-il être de la femme, vilaine ou libre qui contracte mariage ?).

(42) Dans ce sens, ZACHARIAE, *op. cit.*, p. 227 et s..

(43) V. H. GLYKATZI-AHRWEILER, art. cité, p. 113.

(44) *M.M.* (t. IV), p. 419, et *R.K.O.R.* (t. III), n° 2030, p. 71 (horismos de juillet 1277 : intéresse le protonobélissime Marmaras et sa *pronoia* de Tirnovo).

(45) GRÉG., I, 396 (réponse d'Andronic II à la suggestion de la basilissa Irène de multiplier les apanages. L'origine latine de la basilissa explique cette différence d'optique.) Au demeurant, les tendances séparatistes ne trouvèrent leur consécration que dans les années 1370-1371 (v. sur ce point, D.A. ZAKYTHINOS, *Despotat de Morée*, t. II, p. 74 et ss.).

(46) V., parmi beaucoup d'autres exemples, *Actes de Chilandar*, n° 95, p. 202 (décembre 1323), et *Diplômes grecs de Ménoikéion* (éd. A. Solovjev), in *Byz.* (1934), n° 18, p. 308 (datation incertaine : 1312 ou 1327).

(47) M. OSTROGORSKY (*Quelques problèmes*, p. 8 et ss.) adopte ainsi une position de repli : il existe un *fait* féodal, même non qualifié. Cette importance économique et sociale de la *pronoia* est également mise en évidence par M. Thiriet, adversaire déclaré de la féodalité byzantine (v. F. THIRIET, *op. cit.*, pp. 111-112).

TITRE II

L'ADMINISTRATION CENTRALE

« L'esprit byzantin est immuable, mais les formes byzantines qui recouvrent les réalités balkaniques, celles-là sont en continuuel changement... »

N. IORGA (*Définir Byzance*, in *B.Z.*, 1929-1930, p. 419).

L'effondrement de l'empire latin de Constantinople a surpris les Byzantins. Il ne les a pas tous réjouis. Les plus clairvoyants n'hésitaient pas à qualifier l'événement de néfaste. Isolé, le témoignage d'un Sennacherim n'en est pas moins significatif. On pouvait craindre, en effet, que les méthodes gouvernementales et administratives de l'empire de Nicée ne fussent point appropriées à l'empire byzantin retrouvé⁽¹⁾. Les problèmes posés au vainqueur étaient redoutables : les ruines et la désolation, le désarroi moral, le chaos économique et une régression démographique, en partie compensée, il est vrai, par l'établissement et la permanence de fortes colonies étrangères, telles les minorités bulgares de Thrace. Au cours des décennies suivantes, les invasions étrangères, les méfaits de la Compagnie catalane, les guerres civiles éprouvèrent durement les populations de Bithynie et de Thrace.

Les actes de la pratique sont les tristes reflets de ces épreuves. Ce ne sont que propriétés dont les exploitants ont fui, qui ont été dévastées par les incursions des pirates ou consciencieusement pillées par les Catalans⁽²⁾. Les tâches qui attendaient l'administration impériale étaient nombreuses, mais l'une d'elles prédominait : établir la sécurité dans les provinces. Tout naturellement, l'armée était contrainte à assumer des pouvoirs civils. L'ambiguïté était dangereuse, que telle circonstance justifiait ou telle autre condamnait. Il s'en fallait, du reste, que l'armée,

(1) La disparition de l'obstacle, du *défi* pour employer le mot de Toynbee, constitué par l'empire latin devait émousser l'ardeur des Byzantins et les offrir aux coups des Turcs. C'était l'idée développée par Sennacherim (PACHYM., II, 149). Il s'agit du protoasécrit Sennacherim.

(2) V., par ex., *Actes de Kutlumus*, n° 6, p. 47, ligne 18 (c. 1300), et n° 14 (a. 1328 ou 1343); *Actes de Kutlumus*, n° 23, p. 96, ligne 1 (c. 1350). Un acte de 1310 mettant fin à un litige entre Chilandar et Xéropotamou évoque les méfaits de la Compagnie catalane, v. MOSIN et SOVRE, *Supplementa ad acta Chilandari*, p. 17.

instrument du règne, fût adaptée aux difficultés du temps. La création, le développement, l'entretien de la puissance militaire étaient conditionnés par la prospérité économique et la bonne gestion des finances publiques. Or l'infortune des Byzantins voulut que les événements se précipitassent, sans leur laisser d'autres loisirs que celui d'improviser. Ils s'essouffaient à suivre le mouvement de l'Histoire. Par ailleurs, les basileis se montrèrent d'assez piteux administrateurs, soit qu'ils donnassent, par nécessité, trop de soin aux affaires extérieures, comme Michel VIII, soit que la médiocrité de leurs talents leur interdit de mener à terme des projets plus ou moins bien conçus, comme Andronic II. La dégradation constante de l'esprit public, l'affaiblissement des fortunes, la paupérisation accrue, la pratique fréquente, et souvent condamnée, de l'usure constituaient des facteurs de désordre et d'insubordination, à tout le moins, de troubles sociaux. La politique économique des basileis présentait, surtout, une contradiction fondamentale. Le monopole étatique constitue une règle qui souffre de nombreuses exceptions, voire d'innombrables violations.

La marine byzantine a disparu dans les tempêtes du siècle, et les basileis durent recourir aux services intéressés des grandes républiques de l'Italie. La fréquence des guerres civiles suscita, par ailleurs, dans l'empire, des clans nombreux. Les vainqueurs recompensèrent leurs partisans par l'octroi de privilèges, d'immunités. Les ressources des finances byzantines se raréfièrent, sans que la stabilité politique fût atteinte. La conjonction de ces périls ne laissa point cependant les basileis indifférents. Encore fallait-il que leurs ordres fussent exécutés, et d'abord par les hauts fonctionnaires. Ces derniers occupaient dans la société byzantine une place éminente, en rapport avec leur appartenance à la hiérarchie aulique. La hiérarchie des dignités et des fonctions est un phénomène spécifiquement byzantin. Elle revêt, sous les premiers Paléologues, la forme d'une liste sur laquelle les dignités et les fonctions sont confondues. Il est donc important de déterminer les fonctions effectivement assumées, de les distinguer de celles qui ne le sont point et des dignités (*chap. I*). Après avoir précisé la qualité, les devoirs et les droits du fonctionnaire, nous aborderons l'étude des grands services publics, étant admis que nous usons du mot *service public* dans son sens organique. L'organisation de ces services publics est inégalement rigide. Certains se distinguent par leur structure souple et tout empirique (*chap. II*).

Dans d'autres domaines, la désorganisation de l'administration byzantine est patente. Contre ce vice rédhibitoire, les efforts du pouvoir impérial, mal coordonnés, insuffisamment soutenus, furent voués à l'échec. Nous en chercherons les causes (*chap. III*). En regard, certains services publics furent fréquemment réformés. Les basileis, s'ils firent preuve de peu d'efficacité, manifestèrent souvent de la constance. Les caractéristiques et le sort de ces réformes sont riches d'enseignements (*chap. IV*).

CHAPITRE PREMIER

DIGNITÉS ET FONCTIONS

La connaissance de l'administration centrale byzantine est tributaire de sources qui décrivent la vie de la Cour de Constantinople. Ainsi découvrons-nous, non sans paradoxe, le fonctionnaire dans l'exercice de ses devoirs de courtisan. Plus précisément, la dignité aulique cache souvent la fonction. Il faut connaître la première pour déceler la seconde.

Les documents ne manquent point, qui font revivre, avec sécheresse ou prolixité, les noms mystérieux ou pittoresques de ces dignitaires. Le traité *Des offices*, faussement attribué à Codinos, restitue même le détail des cérémonies auliques. Mais cet ensemble de témoignages est fort hétérogène. Nos sources se contredisent souvent, et il est difficile de les situer chronologiquement. Telle sera notre première tâche. Nous tenterons ensuite de restituer l'image vraisemblable de la noblesse palatine (sect. I). Un essai de délimitation d'un cadre précis, dans lequel notre enquête sur les hauts fonctionnaires byzantins pourra être menée, sera ensuite tenté (1). Ces hauts fonctionnaires sont fort déconcertants. Certains sont oisifs, affirment les sources. Est-ce-à-dire que leurs fonctions étaient supprimées ? Il faut apprécier chaque cas avec beaucoup de soin et, si l'on ose dire, avec une balance sensible. Nombreuses et importantes sont les questions qui exigent une réponse : comment devient-on fonctionnaire ? Pourquoi cesse-t-on de l'être ? Peut-on acheter les offices ? Quels sont-ils ? Les peut-on cumuler ? Nous entendons n'apporter que des éléments de réponses, que des travaux ultérieurs permettront de compléter. Certaines hypothèses paraîtront hardies. Nous espérons que, dans la mesure où elles susciteront la critique, elles permettront d'atteindre à une vérité. Ce portrait du fonctionnaire byzantin requiert donc des retouches (sect. II). Mais certains personnages officiels paraissent être en marge du binôme,

(1) L'étude des insignes et des privilèges des dignitaires byzantins ne sera donc point ici approfondie. Elle dépasserait largement le but que nous nous sommes fixé. Sur ce point, on peut consulter avec profit les articles consacrés par le Professeur Guillard aux premiers chapitres du traité *Des offices*; v. GUILLAND, *Les chapitres relatifs aux fonctions des dignitaires du traité du Pseudo-Codinos : chapitres 5, 6, 7*, in *BSL* (1952-1953), pp. 223-257; *Sur les dignitaires du palais et les dignités de la Grande Eglise*, in *BSL* (1955), pp. 97-112.

peut-être artificiel, dignitaire-fonctionnaire. Le mésazon, qui souvent inspira la politique byzantine, est l'un de ceux-là. Il convient de préciser l'origine, la nature et l'étendue de ses attributions (sect. III).

SECTION PREMIÈRE.

Les sources et la noblesse de Cour.

Notre connaissance des dignités et des offices auliques byzantins de l'époque des premiers Paléologues est essentiellement fondée sur le traité *Des offices* du pseudo-Codinos et sur diverses listes dont les auteurs ne sont point tous connus. L'important est, pour nous, de dater au plus juste ces témoignages (2). En suivant la chronologie, nous étudierons successivement les différentes listes afférentes au règne d'Andronic II ou d'Andronic III (A); le traité *Des offices* du pseudo-Codinos, qui rend un compte exact de l'ordre hiérarchique des dignités et offices auliques sous le règne de Jean VI Cantacuzène (B). Nous mettrons également en évidence les différences parfois considérables existant entre ces listes (C). Enfin, le rôle joué par la noblesse byzantine dans le cadre de la Cour de Constantinople sera, par nos soins, apprécié (D).

A. — Listes afférentes au règne d'Andronic II et Andronic III (3).

La question la plus irritante que puisse provoquer l'étude des listes est la suivante : furent-elles le reflet exact d'une époque donnée ou le terme d'une tradition manuscrite intéressant des temps plus lointains ? On peut encore se demander si la documentation utilisée fut toujours de première main ou si la présence d'interpolations peut être relevée. L'essentiel de notre information est fourni par trois listes.

1. — LA LISTE DU PSEUDO-PHAKRASÈS.

Elle a, sans doute, été composée dans la dernière partie du règne d'Andronic II, soit entre 1321 et 1328 (4). Le grand logothète y occupe une place élevée, le 9^e rang, au lieu du 12^e dans la première partie du

(2) Nous reproduisons les listes, à l'exception de celle du pseudo-Codinos, en annexe, v. *Appendices I et II*.

(3) V. le précieux travail de J. VERPEAUX, *Liste des dignités et offices auliques byzantins des XIV^e et XV^e siècles*. (Thèse complémentaire Lettres dactylographiées Paris, 1957).

(4) L'attribution au parakimomène Phakrasès est douteuse. On ne connaît pas de parakimomène de ce nom sous les règnes d'Andronic II et d'Andronic III. Peut-être faut-il identifier ce personnage avec le prostotator, qui joua un rôle si important sous le règne de Jean VI Cantacuzène.

règne. Cette modification doit être rapprochée de la nomination à cet office du logothète du Trésor, Théodore Métochite; elle intervint, au plus tôt, à la fin de 1320, au plus tard, dans les premiers mois de 1321 (5). Notre liste est donc postérieure à cette dernière date, car elle tient compte de la réforme. Mais elle est certainement antérieure à 1332. On sait, en effet, que les deux basileis Andronic II et Andronic III décidèrent d'un commun accord de nommer Jean Cantacuzène grand domestique, en 1321-1322 (6). La hiérarchie ne fut modifiée que plus tard, car la liste qui tient compte de la réforme opérée au bénéfice du grand logothète ignore celle qui toucha le grand domestique. Cette dernière a pu intervenir après 1325, date du couronnement d'Andronic III, ou, mieux, après 1328, année de l'abdication d'Andronic II. La rédaction de cette liste peut donc être située entre 1321 et 1328. Nous trouvons un argument supplémentaire dans le long préambule de cette œuvre versifiée (de 148 vers). Quatre vers rappellent, de manière sonore les brillantes carrières de Choumnos et de Métochite (7). Or, le rôle politique de Métochite prit fin avec le triomphe d'Andronic III. Il serait inconcevable qu'un partisan ou un courtisan de ce basileus chantât le los du mésazon ennemi. Tout s'explique, au contraire, si l'on admet que la nomination de Métochite à la fonction de grand logothète fournit à l'auteur de la liste l'occasion de décerner un hommage habile au nouveau promu et à son prédécesseur, et de célébrer ainsi ces deux beaux talents. Les mauvaises relations entretenues par Choumnos, dans les dernières années de sa vie, et Métochite ne sauraient contredire sérieusement notre point de vue. Un lien particulièrement fort les unissait, celui de la fidélité au vieux souverain. Or, Choumnos mourut le 16 janvier 1327. Si l'éloge à eux adressé concernait des vivants, ce que nous croyons, on peut admettre que la rédaction de la liste, postérieure à 1320, est antérieure à 1327. Nous pouvons donc retenir les deux dates limites de 1321 et de 1326 (8).

2. — LA LISTE DU MOINE MATHIEU.

Elle présente des caractéristiques semblables à celles de la liste du pseudo-Phakrasès (9). Le grand logothète y occupe le 9^e rang et le grand domestique le 7^e rang. Mais le 4^e rang est occupé par le protovestiaire, alors que, dans la liste du pseudo-Phakrasès, ce privilège est réservé au

(5) GRÉG., I, 322.

(6) *Id.*, I, 351.

(7) *Liste du pseudo-Phakrasès* (sous ps-Cod., *De off.*, col. 239 et ss.), vv. 102-108.

(8) La date de 1271 retenue par BRÉHIER (*Institutions*, p. 138), fondée sur une mauvaise interprétation du mot *adespoton* est erronée. M. Verpeaux trouvait, par ailleurs, une raison d'incertitude dans le silence gardé par la liste sur l'épi tou kanikléiou, v. VERPEAUX, *op. cit.*, p. 32. Mais les autres listes, à l'exception de celle du moine Mathieu, qui place l'épi tou kanikléiou au 13^e rang, présentent la même caractéristique.

(9) *Coisl.* 2291 A et sous le pseudo-CODINOS, *De off.*, P.G., CLVII, col. 129 et ss. L'attribution de cette liste au moine Mathieu est probable, v. GUILLAND, *Etudes sur l'histoire administrative de l'empire byzantin*, in *R.E.B.* (1948), p. 57, et VERPEAUX, *op. cit.*, p. 13.

panhypersébaste. La place occupée dans la hiérarchie par le grand logothète permet de situer la rédaction de cette liste après 1320. Nous savons que la rétrogradation du protovestiaire au bénéfice du panhypersébaste est le fait d'Andronic III⁽¹⁰⁾. Si le panhypersébaste est précédé du protovestiaire dans la liste du moine Mathieu, il faut en conclure que la réforme opérée par Andronic III au bénéfice du grand domestique n'avait pas eu lieu. On doit donc situer la rédaction de la liste entre 1328 et 1332⁽¹¹⁾.

3. — L'INDEX DE L'APPENDICE A L'HEXABIBLOS DE CONSTANTIN HARMÉNOPOULOS.

Les deux manuscrits les plus anciens de l'index de l'*Appendice* à l'*Hexabiblos* datent respectivement de 1351 et de 1359. Peut-être Harménopoulos en est-il l'auteur ? Ce n'est pas certain. La ressemblance de la liste proposée par l'index avec les listes précédentes est, en tout cas, très remarquable. Le grand logothète et le grand domestique, notamment, y occupent la même place. On pourrait donc admettre que la liste ait été rédigée entre 1321 et 1328. M. Verpeaux proposait l'époque de la régence d'Anne de Savoie (1341-1347), « période où l'ordre hiérarchique existant avant les modifications introduites en faveur de Cantacuzène a été remis en vigueur »⁽¹²⁾. Ce n'est pas très convaincant. Comment un écrivain pouvait-il évoquer, sous le règne de Jean VI Cantacuzène, une réalité si désagréable au souverain régnant ? L'intérêt d'une telle entreprise ne se justifierait que par un souci archéologique ou le désir évident de déplaire à l'empereur. Observons, par ailleurs, que la liste du pseudo-Codinos, contemporaine du règne de Cantacuzène, place le grand domestique à sa véritable place, la 4^e⁽¹³⁾. Les listes postérieures en tiennent également compte.

En fait, on peut imaginer que des listes analogues à celle de l'index de l'*Appendice* à l'*Hexabiblos* durent circuler dans les diverses parties de l'empire et que les copistes se souciaient assez peu de leur mise à jour. Or, nous savons qu'Harménopoulos était lui-même dignitaire⁽¹⁴⁾. S'il est bien l'auteur de la liste, une telle méconnaissance de la hiérarchie aulique est surprenante. Par ailleurs, si le grand domestique avait été rétrogradé au 9^e rang sous la régence d'Anne de Savoie, Grégoras ou Cantacuzène auraient mentionné cette réforme importante. Il n'en est rien. En définitive, la liste de l'index dut, selon nous, être rédigée à la fin du règne d'Andronic II, et l'intervention de copistes, plats imitateurs, explique sa survie, en dépit de sa péremption.

(10) Ps.-Cod., *De off.*, col. 31 A.

(11) La contradiction apparente qui réside dans l'attribution au panhypersébaste des insignes de l'éparque et la rétrogradation de ce haut dignitaire ne peut s'expliquer que par une modification postérieure de la liste.

(12) VERPEAUX, *op. cit.*, p. 61.

(13) V. *infra*, p. 162.

(14) PHILOTHÉE, *Encomion*, in *P.G.*, CLIV, col. 821 : il semble avoir porté le titre de sébaste.

B. — Le traité Des offices du pseudo-Codinos.

S'il est prouvé que l'auteur du traité *Des offices* n'était point Georges Codinos, la date de la rédaction de l'ouvrage est encore discutée⁽¹⁵⁾. Les allusions très nettes aux réformes de Michel VIII et Andronic III permettent de la situer après le règne de ce dernier basileus, peut-être sous celui de Jean VI Cantacuzène. Le caractère pointilleux de l'étiquette, si peu conforme à ce que nous savons d'Andronic III, marquerait bien, au contraire, le souci de l'usurpateur de restaurer et de rénover le cérémonial aulique dans son intégrité. A notre avis, deux arguments supplémentaires peuvent être apportés en faveur de cette hypothèse. Le premier réside dans le grand nombre des passages consacrés au grand domesticat, charge jadis assumée par Cantacuzène⁽¹⁶⁾. Cette délicate flatterie n'aurait pu, bien entendu, être adressée à l'usurpateur pendant la régence d'Anne de Savoie. Un second argument est, peut-être, plus solide encore. La description du couronnement impérial par le pseudo-Codinos est littéralement identique à celle donnée par Cantacuzène du couronnement d'Andronic III. Cette coïncidence n'est, évidemment, pas seulement provoquée par l'identité de l'événement décrit. Ainsi, l'auteur du traité *Des offices* devrait, peut-être, être recherché dans l'entourage immédiat du souverain. Ajoutons que l'allusion faite, à propos de l'épi tou kanikléiou, à Nicéphore Choumnos laisse supposer que le souvenir du mésazon d'Andronic II était encore dans toutes les mémoires. Il est clair également que la dignité de préposé à l'écritoire (ὁ ἐπὶ τοῦ κανικλείου) n'avait plus, après Choumnos, été portée par un homme de talent, de sorte que l'on ignorait la place par lui occupée dans la hiérarchie⁽¹⁷⁾. Par ailleurs, dans certaines listes proposées par des manuscrits du xv^e, l'épi tou kanikléiou est omis⁽¹⁸⁾. Cette dignité a donc pu disparaître avant la fin du xiv^e siècle. Nous savons, en effet, qu'un certain Manuel Ange portait ce titre entre 1354 et 1370⁽¹⁹⁾. L'évocation de Choumnos et l'importance accordée au grand domesticat

(15) BRÉHIER, *op. cit.*, p. 137, n. 3. Les auteurs modernes retiennent des dates assez proches les unes des autres. Seul, M. Guiland estime que le traité « date de la première moitié du xiv^e siècle », v. GUILLAND, *H.G. (M.A.)* (t. IX), p. 381. Bréhier jugeait la seconde moitié du xiv^e siècle comme époque probable de la rédaction, v. BRÉHIER, *op. cit.*, *loc. cit.* Mais la raison par lui invoquée ne paraît pas décisive : le silence gardé par le pseudo-Codinos sur les basileis postérieurs à Jean VI Cantacuzène ne permet nullement de trancher que le traité a été composé sous le règne de Jean VI Cantacuzène. On peut très bien supposer qu'aucune réforme importante n'a été faite après le règne d'Andronic III et que les différences existant entre la liste du pseudo-Codinos et les listes postérieures s'expliquent par la dévalorisation de certains titres. M. Ostrogorsky pense que l'ouvrage « a dû être composé sous Jean VI Cantacuzène ou peu de temps après » (v. OSTROGORSKY, *Histoire de l'Etat byzantin*, p. 497). Mais il ne justifie pas son affirmation, de même que le P. Laurent, pour lequel la date de 1355 doit être retenue ; v. LAURENT, *Recherches sur le Grand Baioulos*, in *E.E.* (1953), pp. 193-205.

(16) De très nombreux chapitres en témoignent : notamment les chapitres V, VI, VII, XVI.

(17) PS.-COD., *De off.*, col. 33 C : Επὶ τοῦ κανικλείου ἦν ὁ συμπενθερος τοῦ βασιλέως ὁ χοῦμνος, καὶ οὕτε εἰς παράστασιν ἐστάθη ποτὲ οὕτε εἰς ἀπασιμὸν παρεγγίνετο διὰ καὶ ἦν ὁ ὅπως αὐτοῦ ἀνεπίγνωτος.

(18) Par ex., *Paris*, gr. 1743 et *Vatic. gr.* 952. Sur ce dernier manuscrit, v. VERPEAUX, *op. cit.*, p. 73 et ss.

(19) CANTAC., III, 291.

permettent de penser que la date de la rédaction du traité doit être proche de 1354, et rattachée au règne de Jean VI Cantacuzène. Ce n'est qu'une probabilité.

La répugnance de Cantacuzène pour les Gênois, est, en effet, bien connue. Or, la description d'un certain nombre de cérémonies auliques fait apparaître au premier rang le podestat génois de Galata ou de Péra. Mieux, les Vénitiens sont, de toute évidence, considérés avec méfiance (20). En revanche, à partir de 1353-1354, les Gênois se sont accordés avec Jean V Paléologue aux dépens de Cantacuzène. Il est peu vraisemblable, si le traité avait été rédigé à cette époque, que les Gênois aient occupé une place aussi flatteuse.

Tout devient compréhensible, au contraire, si l'on admet que le traité a été rédigé *après* la chute de Cantacuzène, mais peu après : peut-être entre 1355 et 1360. L'auteur s'est-il servi d'un canevas plus ancien ? Si la réponse était positive, les contradictions les plus irritantes disparaîtraient.

La liste du pseudo-Codinos comprend 79 titulaires de dignités ou d'offices auxquels il faut ajouter l'épi tou kanikléiou et le grand baioulos, dont les offices paraissent rendre l'auteur du traité perplexe.

Nous reproduisons ci-contre cette liste.

LISTE DES DIGNITÉS ET OFFICES AULIQUES (21).

- | | |
|-----------------------------------|--|
| 1. Despote. | 28. Protoasécrités. |
| 2. Sébastocrator. | 29. Epi tou stratou. |
| 3. César. | 30. Mystique. |
| 4. Grand domestique. | 31. Domestique des scholes. |
| 5. Panhypersébaste. | 32. Grand drongaire de la flotte. |
| 6. Protovestiaire. | 33. Primicier de la Cour. |
| 7. Mégaduc. | 34. Protospathaire. |
| 8. Protostrator. | 35. Grand archonte. |
| 9. Grand stratopédarque. | 36. Tatas de la Cour. |
| 10. Grand primicier. | 37. Grands tzaousioi. |
| 11. Grand connétable. | 38. Prêteur du peuple. |
| 12. Grand logothète. | 39. Logothète des domaines privés. |
| 13. Protosébaste. | 40. Grand logariaste. |
| 14. Pincerne. | 41. Grand veneur. |
| 15. Curopalate. | 42. Porte-écu. |
| 16. Parakimomène du sceau. | 43. Amiral. |
| 17. Parakimomène de la chambre. | 44. Maître de requêtes. |
| 18. Logothète du Trésor. | 45. Questeur. |
| 19. Protovestiarite. | 46. Grand adnoumiaste. |
| 20. Domestique de la table. | 47. Logothète de l'armée. |
| 21. Préposé à la table. | 48. Premier fauconnier. |
| 22. Grand papias. | 49. Logothète des troupeaux. |
| 23. Eparque. | 50. Grand dierméneute. |
| 24. Grand drongaire de la Veille. | 51. Acolythe. |
| 25. Grand hétairiearque. | 52. Juge de l'armée. |
| 26. Grand chartulaire. | 53. Archonte de l'escorte militaire (de l'empereur). |
| 27. Logothète de la course. | |

(20) V. *infra*, p. 171.

(21) Ps.-Cod., *De off.*, col. 29 et ss.

- | | |
|---|--|
| 54. Protoallagator. | 68. Stratopédarque des artilleurs. |
| 55. Grand dioécète. | 69. Procathimène de la Chalcè. |
| 56. Orphanotrophe. | 70. Procathimène des Blachernes. |
| 57. Protonotaire. | 71. Domestique des thèmes orientaux. |
| 58. Epi tôn anamnèsôn. | 72. Domestique des thèmes occidentaux. |
| 59. Domestique des remparts. | 73. Grand myrtaïtès. |
| 60. Procathimène de la chambre. | 74. Premier comte. |
| 61. Procathimène du vestiaire. | 75. Papias. |
| 62. Vestiarios. | 76. Drongaire. |
| 63. Hétaireiarque. | 77. Sébaste. |
| 64. Logariaste de la Cour. | 78. Myrtaïtès. |
| 65. Stratopédarque des Mourtatoi. | 79. Procathimènes des villes. |
| 66. Stratopédarque des Tzacones. | 80. Epi tou kanikléiou. |
| 67. Stratopédarque des cavaliers titulaires d'un seul cheval. | 81. Grand baioulos. |

C. — Les variations entre les diverses listes.

Les différentes listes présentent la remarquable caractéristique suivante : aucune n'est identique aux autres. Des variations considérables existent non seulement dans celles du xv^e siècle par rapport à celles du xiv^e, mais aussi entre les diverses listes du xiv^e siècle.

En prenant la liste du pseudo-Codinos comme archétype et en la comparant aux autres listes, nous constatons des omissions et des additions. L'ordre hiérarchique est parfois bouleversé, toujours modifié. Compte tenu du fait que les manuscrits du xv^e siècle peuvent souvent traduire la réalité aulique de la fin du xiv^e, nous étudierons les variations des listes dans les sources particulières à chacun de ces siècles, puis nous chercherons la ou les causes de ces mutations. Dans la première moitié du xiv^e siècle, la hiérarchie subit de sérieuses modifications internes. Nous en avons vu des traces dans les plus hauts degrés. Encore la rétrogradation ou la progression des dignitaires n'était-elles pas d'une ampleur extrême. Mais l'examen de l'ensemble des listes prouve qu'elles touchent un grand nombre d'offices et de dignités.

La comparaison de la liste du pseudo-Codinos et celle du moine Mathieu permet certaines constatations. Le nombre des hiérarques est de 70 (au lieu de 81) dans la première⁽²²⁾, de 90 dans la seconde. Cette différence numérique considérable s'explique malaisément. A titre d'exemple, nous présentons en juxtaposition des dignités, du 10^e au 26^e degré, telles que les mentionnent la liste du moine Mathieu et celle du pseudo-Codinos⁽²³⁾.

(22) Bréhier compte, par erreur, 76 hiérarques. V. BRÉHIER, *op. cit.*, p. 137.

(23) Si l'on met à part l'épi tou kanikléiou et le grand baioulos, la liste du moine Mathieu comporte 9 dignités ou fonctions ignorées du pseudo-Codinos, savoir : l'archidiaconos (45), l'actuaire (49), le juge de velum (54), le dikaiofylax (57), le vestiariite (81), le juge du secrétion (85), les rhabdoukoi (86), les kaballarioi (87). La liste du moine Mathieu est éditée en annexe du traité *Des offices*, in P.G., CLVI, col. 236-238, et la liste du pseudo-Phakrasès, col. 239-242.

Liste du moine Mathieu.

10. Grand stratopédarque.
11. Grand primicier.
12. Grand connétable.
13. Epi tou kanikléiou.
14. Protosébaste.
15. Pincerne.
16. Parakimomène du grand sceau.
17. Parakimomène de la chambre.
18. Grand baioulos.
19. Curopalate.
20. Protovestiarite.
21. Domestique de la table.
22. Préposé à la table.
23. Logothète du Trésor.
24. Grand papias.
25. Eparque.
26. Grand drongaire de la Veille.

Liste du pseudo-Codinos.

10. Grand primicier.
11. Grand connétable.
12. Grand logothète.
13. Protosébaste.
14. Pincerne.
15. Curopalate.
16. Parakimomène du grand sceau.
17. Parakimomène de la chambre.
18. Logothète du Trésor.
19. Protovestiarite.
20. Domestique de la table.
21. Préposé à la table.
22. Grand Papias.
23. Eparque.
24. Grand drongaire de la Veille.
25. Grand hétéairearque.
26. Grand chartulaire.

Si l'on excepte les deux parakimomènes (de la chambre et du grand sceau), aucun hiérarque n'occupe la même place dans les deux listes. Les différences sont plus importantes pour les degrés inférieurs de la hiérarchie (24). Plus surprenantes encore sont les places accordées par la liste du moine Mathieu à l'épi tou kanikléiou et au grand baioulos, si l'on veut bien se rappeler que le pseudo-Codinos déclare ignorer la place occupée par chacun de ces dignitaires. Il y a là un mystère qu'il faut essayer d'éclaircir. Une trentaine d'années sépare, nous le savons déjà, les deux listes.

Le cas de l'épi tou kanikléiou offre moins de difficultés. L'illustration donnée à cette office par Choumnos suffit à expliquer la place éminente que lui assignent les plus anciennes listes. Le silence du pseudo-Codinos est plus difficile à justifier. On eût compris que l'épi tou kanikléiou eût été considérablement rétrogradé dans la hiérarchie, mais ce mutisme ? Il est cependant révélateur de la psychologie byzantine. On pourrait imaginer, en effet, que tout dignitaire ou officier intégré à la hiérarchie se soumettait à des règles d'avancement plus ou moins rapide, en corrélation avec la faveur que lui manifestait l'empereur et en rapport également avec les modifications de la hiérarchie décidées par la volonté souveraine. Ce point de vue serait, à notre avis, sinon inexact, du moins incomplet : l'économie de la hiérarchie dépend également de la personnalité des hiérarques. Ainsi, Choumnos, mésazon d'Andronic II et épi tou kanikléiou, n'a nul besoin de titres plus flatteurs si l'office dont il est titulaire occupe un rang convenable dans la hiérarchie et heureusement proportionné à sa haute fonction de mésazon. Choumnos, allié à la famille impériale, joue un rôle politique important. Aussi est-il naturel que l'épi tou kanikléiou

(24) Ainsi, le grand dioécète occupe le 79^e rang de la liste du moine Mathieu, le 68^e rang dans la liste du pseudo-Phakrasès, le 55^e dans celle du pseudo-Codinos, le proto-allagator respectivement le 63^e, le 59^e et le 43^e rang, ou encore l'hétéairearque, le 82^e, le 75^e et le 63^e rang.

tienne sur les listes du règne d'Andronic II la 13^e place. Que Choumnos disparaisse, le personnage titré épî tou kanikléiou n'occupe plus dans le gouvernement de l'empire un rang aussi considérable; l'importance de la dignité ou de l'office décroît, dans la mesure où l'activité politique ou aulique de son titulaire cesse. Et cela avec d'autant plus de rapidité que le titre nobiliaire repose sur une dignité ou sur une fonction peu importante. Le grand domesticaat bénéficia de la fortune de l'un de ces titulaires, Jean Cantacuzène, mais ne disparut point, car il s'agit d'un office, d'une fonction primordiale, qui ne cessa d'être exercée. On comprend mieux, dès lors, que la composition des listes fût perpétuellement altérée. L'incertitude du pseudo-Codinos à l'égard de l'épî tou kanikléiou peut être ainsi expliquée. Mais son ignorance du grand baioulos est, elle, tout à fait surprenante. Car ce dernier occupe le 18^e rang dans la liste du moine Mathieu, le 17^e dans celle du pseudo-Phakrasès (25). Il s'agit donc d'un hiérarque important, dont le rôle était, par ailleurs, connu. Meursius, il y a trois siècles et demi, manifestait déjà son étonnement : « *Itaque Μέγας βαΐουλος sine dubio is dictus fuit, qui imperatoris filios instituebat. Mirum est hoc ignorasse Codinum.* » (26). L'origine latine du mot ne faisait point de doute. Le mot baioulos n'étant que la transposition grecque du *baiulus*. Les sources latines du Moyen Age affirment que ce dernier était essentiellement chargé de l'éducation des princes. Cette définition paraît trop rigide. On voit, au IX^e siècle il est vrai, un *baiulus* calabrais disposant de pouvoirs militaires spéciaux (27). Le *baiulus* semble également parfois avoir joué un rôle politique, ainsi en Sicile, vers 1250 (28). A Byzance, pour autant que nous puissions le savoir, le grand baioulos assumait, pour employer le mot du P. Laurent, les fonctions de « gouverneur des enfants impériaux » (29). Les exemples connus sont pour la plupart afférents au XI^e siècle, on ne peut donc généraliser : il semble bien qu'à cette époque le titre de grand baioulos devenait honorifique à la majorité de l'enfant et que le port pouvait être cumulé avec l'assomption d'une fonction réelle (30). Qu'en était-il au XIV^e siècle ? Ce personnage devait alors bénéficier de la faveur du basileus, puisqu'il figure, sous le règne d'Andronic II, parmi les hauts dignitaires. On ne comprend pas, dans ces conditions, les raisons pour lesquelles une si brutale disgrâce eût frappé un officier dont la charge présente les caractères de la permanence. Stein pensait qu'il avait été remplacé par le *tatas tès aulès* (31). Son affirmation n'a point de bases sérieuses. Le *tatas tès*

(25) Il appartenait à la quatrième pentade, qui portait les insignes et la couleur de la troisième.

(26) MEURSIUS, *op. cit.*, p. 66, et DU CANGE, *op. cit.*, t. I, col. 168. Le baioulos ne doit point être confondu avec le baile vénitien que les Byzantins appelaient μπαΐουλος.

(27) LUP. PROTOSPATH, in *M.G.Ss* (t. V), p. 52.

(28) Le *baiulus* de Sicile et de Calabre était, en 1250, Pietro Ruffo di Calabria. Sur le *bajulatus*, v. N. di JAMSILLA, *Historia de rebus gestis Fridericus II imperatoris* (Napoli, 1770), p. 24 et ss.

(29) V. LAURENT, *ὁ μέγας βαΐουλος*, in *E.E.* (1953), p. 200.

(30) *Id.*, art. cité, p. 205.

(31) STEIN, *op. cit.*, p. 45, n. 1.

aulès apparaît dans l'empire de Nicée. La signification de ce curieux titre est assez générale⁽³²⁾ pour qu'on soit tenté de voir dans ce fonctionnaire aux attributions imprécises autre chose que le précepteur des enfants impériaux. D'ailleurs, la place que lui accordent dans la hiérarchie les différentes listes est constamment médiocre, la 36^e, et non la 35^e, comme le veut le P. Laurent⁽³³⁾. Si le tatas tès aulès avait supplanté le grand baioulos, tout porte à croire qu'il eût sérieusement progressé dans la hiérarchie. Ce n'est pas le cas. Enfin, si certains manuscrits du xv^e siècle (tel le *Paris. gr.* 1783) ne mentionnent plus le grand baioulos, ils ne font pas plus état du tatas tès aulès. La décadence, si décadence il y eut, frappa donc également ces deux officiers. Chose singulière, le grand baioulos s'effaça dans la hiérarchie vraisemblablement sous le règne d'Andronic III, dans le temps où l'influence latine continue de se faire sentir à la Cour, et alors que l'origine latine de la fonction eut dû protéger son titulaire plus que tout autre ! Faut-il croire que la régence d'Anne de Savoie et la longue guerre civile ont désorganisé les services auliques et que le grand baioulos en fut la principale victime ? C'est, malgré tout, peu probable. En réalité, le pseudo-Codinos déclare ignorer quelle place occupe le grand baioulos, *mais il sait qu'il en occupe une*⁽³⁴⁾. Il est évident qu'elle ne saurait être élevée, le pseudo-Codinos ne marquerait point de l'embarras. Mais faut-il pour autant la placer dans les derniers degrés. C'est bien improbable. Le recul est certain, mais nous ne pouvons croire, au contraire du P. Laurent, que la décadence ait été complète. Des raisons particulières, par exemple la personnalité d'un grand baioulos, ont pu motiver cet abaissement, qui, à notre sens, n'était point, sous les premiers Paléologues, complet.

Une dignité singulière est celle de *kaballarios*, dont l'origine latine est évidente et qui connut une décadence assez rapide. Elle n'est guère mentionnée que par deux listes de l'époque d'Andronic II, dont celle du moine Mathieu. Son rang, le 87^e, est des plus médiocres. Il précède, cependant, le sébaste, qui occupe le 88^e rang. Le kaballarios est assurément la simple transposition byzantine du chevalier franc⁽³⁵⁾. Il s'agit d'une véritable cristallisation de vertus héroïques en une dignité que les nécessités du service aulique ne justifiaient point. Comment expliquer l'apparition du kaballarios dans la titulature byzantine ? Il ne découle pas directement, à notre avis, de la domination latine. Stein pensait que le titre s'appliquait aux Latins en service à la Cour impériale, et, de fait, le mot est, dans la liste du moine Mathieu, employé au pluriel, ce qui

(32) On sait que l'orthographe exacte est la suivante : Τὰ τῆς αὐλῆς ἐπιμελούμενος v., sur ce point, BRÉHIER, *op. cit.*, p. 146. Pachymère note qu'un Tzamlakon, alors tatas tès aulès fut mis avec deux autres dignitaires au service d'Andronic II, lors de son mariage avec Anne de Hongrie, en 1272 (v. PACHYM., I, 319). Ce rôle de précepteur n'apparaît pas, c'est le moins qu'on en puisse dire, avec évidence. Sur l'identification de ce Tzamlakon avec le grand connétable Michel Kaballarios ou avec le domestique de la table, Alexis Tzamlakon, v. BANESCU, *Peut-on identifier le Zambclacus des Documents ragusains ?* in *M.D.* (t. I), p. 31-36.

(33) LAURENT, art. cité, p. 203.

(34) Ps.-COD., *De off.*, col. 33 ; ωσαύτως καὶ τοῦ μεγάλου βασιούλου ανεπίγνωστος

(35) V. STEIN, *op. cit.*, p. 31.

implique une certaine diffusion⁽³⁶⁾. Cette dignité aurait été octroyée, par la suite, aux Byzantins de souche. Nous croyons que l'influence de Yolande de Montferrat et de son entourage fut, en l'occurrence, décisive⁽³⁷⁾. Aussi la disparition du kaballarios dans les listes postérieures pourrait-elle s'expliquer par une réaction contre les coutumes occidentales⁽³⁸⁾.

Les modifications apportées à la hiérarchie, dans la première partie du XIV^e siècle, étaient donc sérieuses, mais le mot de bouleversement n'est pas trop fort pour qualifier l'état des listes contenues dans certains manuscrits du XV^e siècle. Nombreux sont, en effet, les offices et les dignités qui ont disparu en quelques décennies, sans que l'on en puisse dire la raison. Nous en présentons l'énumération, en juxtaposant deux listes extraites de manuscrits du XV^e siècle⁽³⁹⁾.

Paris. gr. 1783.

Vatic. gr. 952.

1. Epi tou kanikléiou (13 M).
2. Grand baioulos (18 M-17 Ph).
3. Epi tès trapézès (22-21-21).
4. Hypatos tòn philosophòn (29 M).
5. Protospathaire (37-35-34).
6. Grand archonte (38-36-35).
7. Tatas tès aulès (39-39-36).
8. Archonte de l'allagion (83-76-53).
9. Dikaiophylax (57 Ph).
10. Epi tòn anamnéséon (69-57-58).
11. Sébaste (88-78-77).
12. Actuaire (49 M-80 Ph).
13. Nomophylax (80 M).
14. Vestiarite (81 M).
15. Kritès tòn sékrètôn (85 M).
16. Rhabdoukoi (86 M).
17. Kaballarioi (87 M).
18. Comtes.

1. Epi tou kanikléiou (13 M).
2. Hypatos tòn philosophòn (29 M).
3. Juge du velum (54 M-50 Ph).
4. Actuaire (49 M-80 Ph).
5. Vestiarite (81 M).
6. Kaballarioi (87 M).

(36) STEIN, *op. cit.*, p. 31, n. 5. Ainsi Banescu estimait-il que le patronyme Tzamlakon était d'origine occidentale, parce que généralement accompagné du mot *kaballarios* (v. BANESCU, art. cité, pp. 31-35). Ce n'est pas certain. Il est en tout cas indéniable que le mot était déjà employé sous le règne de Michel VIII : Pachymère appelle, en effet, le grand connétable Michel Tzamlakon, tué au service de Michel VIII, ὁ καβαλλάριος Μιχαήλ (PACHYM., I, 411).

(37) Cette latinisation de la Cour trouve son reflet dans la famille impériale elle-même. Ainsi, Théodore Paléologue, le second fils d'Andronic II et de Yolande de Montferrat, ne quittera guère son marquisat de Montferrat que pour un court séjour de deux ans (de 1316 à 1318) à Constantinople. Grégoras pourra justement reprocher au jeune prince de s'être laissé latiniser (GRÉG., I, 396). Théodore Paléologue est l'auteur d'un ennuyeux traité, traduit sous le titre d'*Enseignements* par Jean de VIGNAY au XIV^e siècle. Dans ce méchant ouvrage de morale, Théodore Paléologue montre cependant une bonne connaissance des écrivains byzantins de son temps, en dépit d'une violente et injuste attaque contre Théodore Métochite (v. sur ce point, C. KNOWLES, *Les « Enseignements » de Théodore Paléologue*, in *Byz.*, 1952, pp. 389-394). Le grief fait à Théodore Paléologue pouvait, du reste, être également adressé à Andronic III, dont le goût des tournois était unanimement blâmé.

(38) De très nombreux patronymes byzantins restèrent cependant précédés du mot *kyr*, transformé en *sy* (οὐρ), traduction normale du *stre* ou du *ser*. Le mot *sy* était souvent confondu avec le prénom des dignitaires. C'est vraisemblablement le cas pour Syrgiannès Paléologue Philanthropène, pourtant d'origine coumane, et de Kyrmanuel Mésopotamites (mentionné in *Actes de l'Athos*, t. V, p. 276 : pour l'année 1343).

(39) Les chiffres indiqués entre parenthèses évoquent, dans l'ordre, la place occupée par la dignité ou la fonction, dans la liste du moine Mathieu, celle du pseudo-Phakrasès,

Une première constatation s'impose : les offices ou les dignités ignorés des listes du ^{xv}^e siècle appartiennent aux degrés moyens ou inférieurs de la hiérarchie. Il faut toutefois reconnaître que l'absence de l'épi très trapézès, qui occupe une place enviable dans les listes du ^{xiv}^e, s'explique mal. Il est un second point qui mérite qu'on s'y attarde. Certains offices ignorés avaient dans le passé constamment progressé dans la hiérarchie. Le cas de l'archonte de l'allagion est, à cet égard, typique, mais il y en a d'autres : ceux de l'épi tôn anamnéséôn, du grand archonte, du protopathaire. Ces officiers et ces dignitaires occupaient, au terme d'une évolution assez lente, vers 1355-1360, un rang moyen dans la hiérarchie. Il faut croire qu'un mouvement inverse s'est dessiné dans la dernière partie du siècle, peut-être en rapport avec l'appauvrissement de la Cour des Paléologues et le manque d'éclat du service aulique.

Une troisième remarque peut être faite. Certaines dignités avaient depuis longtemps disparu. Ainsi, l'actuaire ⁽⁴⁰⁾ occupe le 49^e rang dans la liste du moine Mathieu, le 80^e dans celle du pseudo-Phakrasès, mais il est ignoré de la liste du pseudo-Codinos. C'est un déclin extrêmement rapide, comme celui du vestiarite. Mais il y a mieux : les kaballarioi et les rhabdoukoi, qui ne sont pas mentionnés dans la liste du pseudo-Phakrasès, occupent un rang des plus médiocres dans celle du moine Mathieu et sont ignorés de celle du pseudo-Codinos. Il est difficile de tenir pour certain qu'il s'agit du terme d'une évolution.

Les listes font, par ailleurs, mention de titres qu'on eût pu croire à tout jamais disparus : ainsi la dignité de protonobélissime ⁽⁴¹⁾. Ceci est tout à fait intéressant. Le protonobélissime, haut dignitaire de la Cour des Commènes, disparut, en effet, avec la conquête latine. Mais cette disparition ne fut que temporaire ⁽⁴²⁾. Des documents de la pratique témoignent de son existence en 1277 ; à la fin du ^{xiii}^e siècle, et en 1313 ⁽⁴³⁾. Il apparaît donc que si Michel VIII restaura ce titre jadis si glorieux, cette restauration ne fut point, bien que Stein ait pensé le contraire ⁽⁴⁴⁾, éphémère. Les *Régestes* du sénat de Venise font allusion, en 1341, à un « Georges protovelissimo », dans lequel on pourrait voir un protonobé-

enfin, dans celle du pseudo-Codinos. Si une seule ou deux de ces listes en font état, nous faisons suivre le rang occupé par la dignité ou la fonction par l'initiale du nom de l'auteur « M » pour le moine Mathieu ; « Ph » pour le pseudo-Phakrasès.

⁽⁴⁰⁾ L'actuaire semble avoir été, au ^{xiii}^e siècle, le premier médecin de la Cour. Chose curieuse, cependant, ce mot désignait, à l'époque méso-byzantine, le chef des fonctionnaires de l'Hippodrome. Stein admet, sans discussion, la continuité des dénominations (v. STEIN, *op. cit.*, p. 45). La question devrait, peut-être, être réévaluée.

⁽⁴¹⁾ Elle est mentionnée dans le *Paris. gr.* 1783.

⁽⁴²⁾ Contrairement à ce que soutenait Dölger, dans le premier état de sa doctrine (v. DÖLGER, *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo*, in *A.U.*, 1925, p. 29). Il a révisé son opinion par la suite (v. DÖLGER, in *B.Z.*, 1940, p. 519).

⁽⁴³⁾ V. l'horismos de juillet (?) 1277, in *M.M.* (t. IV), p. 419, et in *R.K.O.R.* (t. III), n° 2030, p. 71. Mention est faite au protonobélissime Marmaras, à qui est octroyé, en *pronoia*, le bourg de Tirnovo. V., pour la fin du ^{xiii}^e siècle, le *Testament de Théodore Ibéropoulos*, in *B.Z.* (1896), p. 114. Mention du protonobélissime Dermokaïtès. Ce nom était assez répandu. V. également *Actes de Kutlumas*, n° 8, p. 52, ligne 11 (1313). Il s'agit du protonobélissime Chariton.

⁽⁴⁴⁾ STEIN, in *B.Z.* (1929), p. 100.

lissime (45). Il faudrait donc admettre la survie de ce titre au milieu du xiv^e siècle. Le silence des listes contemporaines devient alors incompréhensible. On fait état cependant de la rareté des sources et du fait que l'origine géographique de chaque protonobélissime mentionné est très précisément indiquée pour conclure que, dans chaque ville des thèmes d'Europe, existait un protonobélissime (46). On en déduit que ce dignitaire était devenu un fonctionnaire sinon provincial, du moins urbain. L'hypothèse est séduisante, mais fragile.

La localisation géographique des protonobélismes n'est pas un argument décisif : il est appuyé sur trop peu de témoignages. En outre, si l'on peut concevoir qu'un dignitaire se soit transformé en fonctionnaire, encore qu'il s'agisse d'un haut dignitaire, il est beaucoup plus difficile d'expliquer sa réapparition dans la hiérarchie aulique à la fin du xiv^e. La place occupée dans celle-ci par les fonctionnaires urbains fut toujours médiocre (47). On ne voit pas pourquoi les protonobélismes feraient exception. Si l'on admet, au contraire, que le protonobélissime est resté un dignitaire, sa réintégration dans la hiérarchie pose beaucoup moins de problèmes. On peut même supposer qu'il assumait, à l'occasion et non en règle générale, certaines fonctions, dont rien n'indique qu'elles furent spécifiquement urbaines, qui ont pu être aussi bien militaires que civiles. A Byzance, et sous les premiers Paléologues, le danger, auquel il fallait parer, a nécessité le choix d'hommes de talent, qu'ils fussent dignitaires ou fonctionnaires. Dans une certaine mesure, l'occasion a créé la fonction, et l'expérience l'a rendue caduque ou l'a maintenue. La réintégration du protonobélissime dans la hiérarchie est donc, peut-être et une fois encore due à des circonstances particulières (48).

Ce caractère essentiellement mouvant de la hiérarchie trouve également sa traduction dans les retouches apportées à l'ordre des plus hauts degrés.

(45) *Régestes* du sénat de Venise (29 janvier 1341), p. 45. Le baile de Nègrepont était chargé de trancher un différend survenu entre un certain Michel Chressoverti et Georges protovelissimo, « originaire d'Athènes et à présent citoyen de Nègrepont ». Mais ce « protovelissimo » pourrait bien désigner un patronyme, issu du port de cette dignité par un ancêtre lointain. De toute façon, il ne peut s'agir d'un fonctionnaire.

(46) V. LAURENT, *Le protonobélissimat à l'époque des Paléologues*, in E.O. (1939), pp. 362-364. Marmaras était protonobélissime de Démétrios ; Dermokaitès, d'Achrida ; Chariton, de Serrès. Mais il y a quelque contradiction semble-t-il à relever le petit nombre d'actes de la pratique mentionnant des protonobélismes et à soutenir que toutes les villes des thèmes d'Europe en ont connu un. Il est exact que les protocoles des actes de l'époque des Paléologues n'accordent qu'une brève mention aux fonctionnaires civils. Mais faut-il en conclure que tous les personnages appelés protonobélismes sont des fonctionnaires et que beaucoup d'actes perdus les évoquaient, voire que ces actes, par leur généralité purement hypothétique, prouvent leur qualité de fonctionnaires urbains ? En vérité, cet argument *a silentio* est naturellement faible. Curieux fonctionnaire, dont les fonctions nous demeurent inconnues et sur lequel les textes restent muets.

(47) Les procathimènes des villes occupent le 79^e rang dans la liste du pseudo-Codinos, le 89^e dans celle du moine Mathieu. Ils sont ignorés de la liste du pseudo-Phakrasès.

(48) La présence dans la liste du *Paris. gr.* 1783 de nobélismes ne laisse pas de surprendre. On n'en connaissait guère de mention depuis la liste de 1157. Nous émettons l'hypothèse que la revalorisation de la dignité de protonobélissime a entraîné la résurgence d'une dignité inférieure. Le cas était fréquent : protovestiaire et vestiarios, protovestiarite et vestiarite, protosébaste et sébaste. Mais ce nobélissime n'a rien de commun avec le nobélissime de l'époque des Comnènes.

A l'époque du protovestiarite Georges Phrantzès, vers 1450, le grand logothète occupe le 9^e rang, au lieu du 12^e dans la liste du pseudo-Codinos; le grand stratopédarque, le 10^e, au lieu du 11^e; le grand primicier, le 11^e, au lieu du 10^e; le grand connétable, le 12^e, au lieu du 11^e.

Mais ces variantes sont de peu d'importance. Les principales victimes des réformes successives ou plus sûrement de la rigueur des temps ont été les fonctionnaires subalternes et les dignitaires inférieurs. Mais ils n'ont point été remplacés, et l'on ne saurait y voir un signe de santé politique. Il est très remarquable que, dans le temps où la hiérarchie aulique s'appauvissait ainsi de hauts dignitaires ecclésiastiques y pénètrent, comme si les fonctions civiles ne trouvaient plus d'hommes de valeur capables de les assumer (49).

Ainsi, le désordre présenté par les différentes listes traduit à la fois l'évolution de la politique impériale, en butte aux plus dures contraintes, et la grande faculté d'adaptation des Byzantins, qui subissaient ou dominaient les événements, mais y étaient toujours sensibles.

D. — La noblesse Byzantine et le cérémonial de la Cour de Constantinople.

Les hiérarques byzantins semblent avoir été, au moins sur le plan du cérémonial aulique, répartis en deux classes : les offices et les dignités étant confondus. Mais, seul, le pseudo-Codinos nous donne cette précieuse indication. Il serait imprudent d'en tirer des conclusions trop générales. De quoi s'agit-il ? Le chapitre VII du traité *Des offices* est afférent au service de la Table impériale. Avec une minutie extraordinaire, le pseudo-Codinos établit le rang de préséance, dans lequel les dignitaires sont admis en présence du basileus en cette occasion. Il énumère ceux qui peuvent assister au repas impérial et ceux qui ne le peuvent point. La cérémonie commence par ce cri : « Longue vie au basileus ! » poussé par le protovestiarite, à défaut de ce dernier par le grand hétéaireiarque, ou, si celui-ci est absent, par le primicier de la Cour (50). Tous les dignitaires auliques imitent le protovestiarite; ils sont ensuite admis à pénétrer dans le Triklion, dans l'ordre suivant :

1^o Le podestat des Gênois de Galata, des nobles gênois, et les dignitaires byzantins, jusqu'au grand drongaire de la flotte;

(49) Tels le mégas protopapas, le lampadarios et le protopsaltès mentionnés par le *Vatic. gr.* 952. A noter que, si le pseudo-Codinos ne mentionnait point dans sa liste de hauts dignitaires ecclésiastiques, il consacrait à ces derniers le chapitre I du traité *Des offices*. On convient, par ailleurs, que le dikaiophylax, qui occupe le 57^e rang dans la liste du pseudo-Phakrasès, était un clerc, comme l'archidiaconos, qui occupait le 45^e rang dans la liste du moine Mathieu. V. sur ce point, STEIN, *op. cit.*, p. 46, n. 4, et p. 47.

(50) Ps.-Cod., *De off.*, col. 73 B.

- 2° D'autres dignitaires, jusqu'au logothète des troupeaux;
- 3° Le consul des Pisans;
- 4° Le consul des Anconitains;
- 5° Les Vénitiens, mais ils restent sur le seuil (51);
- 6° Les Varanges, qui forment leurs vœux en anglais, et les Vardoriotes, qui les expriment en persan;
- 7° Les officiers de la garde.

Puis le domestique de la table, ou à son défaut le préposé à la table, procède à l'appel nominatif des dignitaires. Il en est ainsi jusqu'au logothète des troupeaux. Tous les dignitaires, du grand domestique au logothète des troupeaux, sont admis à rester : *ils constituent la première classe de la noblesse aulique* (52). Le pseudo-Codinos n'en indique pas les raisons, mais en note plutôt les effets, en particulier les conséquences vestimentaires (53). Cette première classe comprend donc 49 dignités et offices, puisque le logothète des troupeaux occupe le 49^e rang dans la hiérarchie, une hiérarchie qui comporte 79 ou 81 degrés. La seconde classe, composée de 30 ou de 32 dignités et offices, ne balancerait donc pas numériquement la première. Mais, à y regarder de plus près, la première classe ne forme nullement une entité indissociable et peut être subdivisée. En effet, les dignitaires occupant les 32 premiers degrés de la hiérarchie, jusqu'au grand drongaire de la flotte, paraissent avoir disposé d'un privilège honorifique qui les mettait au même rang que le podestat génois, personnage de toute première importance. Ainsi la noblesse aulique se répartit-elle en trois groupes, étant admis que la *summa divisio* est fournie par le 49^e degré de la hiérarchie. La composition de ces trois groupes peut être ainsi résumée :

Première classe.

- a) Du grand domestique (4) au grand drongaire de la flotte (32);
- b) Du primicier de la Cour (33) au logothète des troupeaux (49).

Deuxième classe.

- Du grand dierméneute (50) aux procathimènes des villes (79).

Les groupes sont donc composés respectivement de 29, 17 et 30 dignités et offices. Une manière d'équilibre est ainsi réalisée. Les motifs de ces divisions demeurent cependant obscurs. Il est possible qu'elles aient été inspirées par certaines modalités de la collation des dignités. Le *Clétérologion* de Philothée distinguait, au x^e siècle, les dignités par brevet des dignités par édits. La première catégorie comprenait 18 dignitaires. A chacun d'eux le basileus avait remis le brevet et les insignes propres

(51) Ps.-Cod., *De off.*, col. 73 D.

(52) Id., *ibid.*, col. 76 A : Καὶ ἐπεὶ δὴ ὁ μὲν μέγας δομestικός προαπέρχεται μετὰ τῆς τάξεως τῶν ἀρχόντων.

(53) Id., *ibid.*, col. 76 A et B.

à leur grade. La deuxième catégorie était composée, en réalité, de fonctionnaires. Ces offices, au nombre de 60, étaient répartis en plusieurs classes. Cette double échelle des fonctions et des dignités a incontestablement disparu au ^{xiv}^e siècle. Bréhier affirmait même qu'à l'exception du despote, du sébastocrator et du César on ignorait « comment étaient conférées les autres dignités » (54). Les sources byzantines sont, il est vrai, muettes. Mais il n'en est pas de même des sources étrangères. Deux passages de Muntaner sont, à cet égard, d'un précieux secours. Ils évoquent l'élévation au mégaducat successivement de Roger de Flor et de Bérenger d'Entença. Le chroniqueur décrit la promotion de Roger de Flor en ces termes : « L'empereur envoya à Frère Roger le titre de mégaduc par *une bulle d'or signée de lui*. Il lui fit aussi porter le bâton de mégaduc et le chapeau, car tous les officiers de Romanie ont un chapeau particulier et nul autre n'ose en porter de semblable. » (55). Par la suite, Bérenger d'Entença rejoignit Roger à Constantinople. Ce dernier pria Andronic II d'accepter que, lui, Roger donnât à Bérenger le mégaducat et le chapeau à son frère d'armes « afin que de là en avant il soit Mégaduc » (56). Le basileus accéda à la demande du chef catalan : « Ainsi le lendemain, devant l'empereur et toute la Cour, le Mégaduc ôta de dessus sa tête le chapeau de Mégaduc et le plaça sur la tête de Bérenger et *puis lui donna le bâton, le sceau et la bannière du mégaducat*, de quoi chacun s'émerveilla. » (57).

Ainsi le mégaduc, qui occupait le 7^e rang dans la hiérarchie, était nommé par chrysobulle, et Muntaner ajoute une précision intéressante : *par un chrysobulle signé de l'empereur*. Notre chroniqueur sait bien de quoi il parle : tous les chrysobulles ne sont point signés par le basileus, la bulle d'or n'est point appendue à tous. Ce qui permet d'exclure le chrysobullon sigillion et le chrysobullos horismos. Il s'agit donc d'un chrosybullos logos, une charte ayant un caractère de solennité particulièrement marqué. On peut objecter que l'octroi de titres byzantins à des étrangers n'obéissait peut-être pas aux mêmes formalités que celles auxquelles était soumise la collation des dignités aux Byzantins. Il semble bien, cependant, que Muntaner ait relevé l'assimilation complète de l'ethnikos, devenu haut dignitaire byzantin, quand il note que Roger a reçu le bâton et le chapeau de mégaduc, « car tous les officiers de Romanie (l'empire byzantin) ont un chapeau particulier ». Le chef catalan était donc reconnu comme haut dignitaire *byzantin*. On en peut déduire, semble-t-il, que le chrysobulle était l'acte juridique par lequel cette qualité était reconnue. L'octroi de toute dignité était-il soumis à cette condition de forme ? Nous ne le pensons pas et croyons que seuls les dignitaires d'un certain rang y étaient

(54) BRÉHIER, *op. cit.*, p. 145. Sur la promotion du despote, du César et du sébastocrator, v. *infra*, p. 175.

(55) MUNTANER, *Chron.*, pp. 134-135.

(56) *Id.*, *ibid.*, pp. 162-163.

(57) *Id.*, *ibid.*

soumis. Peut-être appartenaien-t-ils au premier groupe de la noblesse aulique, composé de 29 hauts dignitaires⁽⁵⁸⁾. On sait que le grand drongaire de la flotte était le dernier des grands chefs de l'armée byzantine⁽⁵⁹⁾.

La délimitation du deuxième et du troisième groupe est aussi difficile à expliquer. Tout au plus peut-on remarquer que le logothète des troupeaux, jadis chargé de la remonte de la cavalerie byzantine, n'était plus, au XIV^e siècle, qu'un fonctionnaire oisif⁽⁶⁰⁾, en fait un dignitaire⁽⁶¹⁾, alors que ses suivants dans la hiérarchie, le grand dierméneute (50) et le juge de l'armée (52), sont des fonctionnaires et que l'acolythe (51) commandait, pour sa part, les primiciers des Varanges. Le logothète des troupeaux a donc pu être le dernier des dignitaires auliques importants. Les officiers qui le suivent dans la hiérarchie assument des fonctions subalternes. Ainsi le critère de la discrimination opérée par le pseudo-Codinos entre le premier et le second groupe résiderait dans les modalités auxquelles obéissait l'octroi des plus hautes dignités. L'existence du troisième groupe résulterait de la frontière existant entre une dignité aulique de moyenne importance et une fonction effective de moyenne importance également. Il faut convenir que, dans la majorité des cérémonies auliques, ces nuances ne sont point nettement indiquées. Le pseudo-Codinos, quand il précise un point d'étiquette, mentionne le rôle éminent joué, en chaque occasion, par un ou plusieurs hauts dignitaires, mais dans ses descriptions l'ensemble de la noblesse aulique paraît n'être souvent qu'un témoin passif. Il faut cependant opérer une distinction fondée sur le caractère solennel des cérémonies. Ainsi lorsque l'empereur entre dans sa bonne ville, un dignitaire doit prendre la bride de son cheval et guider le basileus jusqu'au Palais, ou tout autre endroit de son choix. Quel est ce dignitaire ? Le protostrator, à son défaut le grand chartulaire, ou, si celui-ci est absent, un membre de la haute noblesse qui est parmi les assistants⁽⁶²⁾. On observera que le protostrator et le grand chartulaire occupent respectivement le 8^e et le 26^e rang sur la liste du pseudo-Codinos. Le membre de la haute noblesse qui pourrait être substitué au grand chartulaire défaillant devait appartenir à l'un des degrés les plus proches de celui occupé par le grand chartulaire. Il est remarquable, en outre, que les titulaires de dignités ou d'offices soient indifféremment appelés *archontes* par le pseudo-Codinos, et les plus hauts dignitaires ou officiers, « ceux qui occupent le plus haut rang parmi les archontes ».

(58) Cette première classe pourrait correspondre à la formule du pseudo-CODINOS (*De off.*, col. 53 A).

(59) V. *infra*, p. 258.

(60) Ps.-COD., *De off.*, col. 32.

(61) V. STEIN, *op. cit.*, p. 40.

(62) Ps.-COD., *De off.*, col. 49 A : ἀπὸ τῶν καθευρεθέντων ἀρχόντων ὁ ἐντιμότερος.

A noter que la fonction de grand chartulaire n'est pas de guider le cheval du basileus. Il ne bénéficie de cette prérogative qu'après le protostrator. *Contra*, GUILLAND, in *H.G. (M.A.)* (t. IX), p. 382.

Les archontes forment donc la noblesse palatine, dont les membres appartiennent à la hiérarchie aulique. Ainsi, le primicier de la Cour assigne-t-il à chaque archonte la place particulière à son rang ⁽⁶³⁾. Le mot *archonte* désigne donc un membre de la noblesse dignitaire ou officier, quand il participe à la vie aulique ⁽⁶⁴⁾. Le pseudo-Codinos oppose cependant les archontes aux courtisans (οἱ ἐν τῇ αὐλῇ) ⁽⁶⁵⁾. Mais s'il les distingue, en certaine occasion, des stratèges, on n'en peut déduire qu'il oppose les dignitaires civils aux dignitaires militaires ⁽⁶⁶⁾. Il est vraisemblable que les stratèges étaient adjoints aux dignitaires, dont faisaient partie les chefs de l'armée byzantine. L'archonte est donc également un hiérarque d'une certaine importance. Le contraste est réel avec la noblesse nicéenne, bien qu'Andreeva ait soutenu la continuité des institutions nicéennes et byzantines ⁽⁶⁷⁾. On sait, en effet, que, dans l'empire de Nicée, les courtisans auraient été répartis en quatre classes, dont la première était celle des mégistanoi ⁽⁶⁸⁾. On désignait par ce mot tous les membres de la haute noblesse, contre lesquels Théodore II Lascaris mena un si rude combat, et les parents du basileus. Il paraît probable que ces mégistanoi doivent être confondus avec cette élite des archontes, mentionnée par le pseudo-Codinos.

Les distinctions faites par le protocole nicéen, telles qu'elles peuvent être déduites des sources, semblent avoir été abolies sous les premiers Paléologues.

Désir de simplification ou confusion et appauvrissement terminologique ? Nous penchons pour la seconde hypothèse. Il est certain, en tout cas, qu'une véritable conscience de classe dépassait le cadre aulique ⁽⁶⁹⁾. L'étude des fonctions et des hauts fonctionnaires byzantins nous permettra de relever d'autres manifestations de cet état d'esprit.

SECTION II.

Officiers et offices.

L'octroi d'une dignité ou d'une fonction a longtemps été considéré par les Byzantins comme un sacrement. La présence du patriarche à la cérémonie d'investiture accentuait ce critère, qui est, au XIV^e siècle, très atténué : il n'intéresse plus que les trois premiers hiérarques. Il s'agit du

(63) Ps.-Cod., *De off.*, col. 56 C (chap. V).

(64) V., également ps.-Cod., *De off.*, col. 64 AB, 68 C, 69 C, 72 A, 73 A, 73 C, 76 D, 80 A, 81 A, 81 D, 88 D.

(65) Id., *ibid.*, col. 81 C (chap. VII).

(66) Id., *ibid.*, col. 100 A, 101 A et D.

(67) ANDREEVA, *Otchourki*, p. 16.

(68) ANDREEVA, *op. cit.*, p. 113.

(69) Cantacuzène distingue les *eugéneis* des *eugénesteroi* (v. CANTAC., II, 246, 247). Peut-être doit-on identifier ces derniers avec l'élite sénatoriale (v. PACHYM., I, 484). Mais ce dernier ne confond-il pas, ailleurs, les *mégistanoi* avec les *eugéneis* (v. PACHYM., I, 260) ?

despote, du sébastocrator et du César. Encore, la collation des dignités paraît-elle avoir obéi, en ces occasions, à des formes simplifiées, le patriarche étant absent. Le basileus prononçait la formule : « Ma Majesté te promeut despote (ou sébastocrator, ou César). » Il imposait ensuite le stéphanos ⁽⁷⁰⁾. Une source italienne postérieure nous présente, cependant, une vue bien différente des choses. Jean Musacchi, dans son *Historia della casa Musacchia*, composée après 1516 ⁽⁷¹⁾, se livre au commentaire suivant, qu'il paraît intéressant de citer intégralement : « Anco voglio, che sappiate li tituli del imperio di Costantinopoli, dico che foro cinque li principali; in primo l'imperadore; il secondo titolo, che se donava, era despota, che questo vol dire appresso Greci tanto com'a dire appresso Latini Rè e era unto a sacratio come si fà all'Rè... Il terzo titolo era savastocrator. Il quarto titolo era Magascissate ⁽⁷²⁾, il quinto era Pagnipersevastò, benchè questi dopo di Despota sono officij della corte i maggiori, com'ho detto, e quando se parleva ad alcuni delli sopradetti cinque, se le donava titola de sacra maestà... » ⁽⁷³⁾. Ainsi, les trois premiers hiérarques, auxquels il faut ajouter le grand domestique et le panhypersébaste, appartiennent souvent à la famille impériale et détiennent des privilèges qui les mettent réellement hors de pair ⁽⁷⁴⁾.

Quel contraste avec les autres dignitaires et fonctionnaires ! Que l'octroi des dignités et des fonctions fût un acte essentiellement civil, on n'en disconvient point, mais on ne peut croire qu'il s'agit d'un acte *purement* civil ⁽⁷⁵⁾. Les fonctionnaires byzantins sont, en effet, les exécutants d'un pouvoir inspiré : l'iconographie en témoigne ⁽⁷⁶⁾. Mais ils ne sont pas aisés à connaître, ces officiers ! Notre enquête porte sur l'administration centrale, dont font partie des hauts fonctionnaires, également hiérarques, et sur lesquels le pseudo-Codinos donne de précieux renseignements.

Nous établirons, tout d'abord, une liste aussi exacte que possible des hauts fonctionnaires effectifs appartenant à la hiérarchie aulique (A). La question qui se pose ensuite est celle de savoir comment on devient fonc-

(70) Ps.-Cod., *De off.*, col. 99-101.

(71) Selon HOPF (*Chroniques gréco-romanes*, p. 531), Jean Musacchi mourut peu après 1510. La date de la rédaction de l'*Historia* pourrait donc être fixée, selon notre auteur, vers 1510. Mais nous possédons un élément de datation plus précis dans un passage de l'*Historia* auquel Hopf ne paraît pas avoir prêté l'attention nécessaire. Musacchi notait que les bannières de certains hauts dignitaires portaient l'aigle bicéphale en diverses couleurs et il ajoutait : « come chiaramente è noto nella libreria del Papa composta per un Greco Gemisto » (*Historia*, p. 294). Or, nous savons que ce Gémisthe s'appelait en réalité Jean et que son *Protrepticon* et *Pronesticon*, dédié à Léon X, parut à Ancône, en janvier 1516. Ce qui recule encore la date de rédaction de l'*Historia*.

(72) Il s'agit du grand domestique.

(73) *Historia della casa Musacchia*, in HOPF, *op. cit.*, p. 294.

(74) Le pseudo-Codinos note, par exemple, que les privilèges du César sont comparables à ceux du basileus (ps.-Cod., *De off.*, col. 28-30). Il reçoit les acclamations, se tient aux côtés de l'empereur, dont le trône est légèrement exhaussé. Il signe à l'encre verte (le basileus signant à l'encre rouge) : « César de notre Empire ». Il s'assied à la Table impériale. Certains de ses droits sont vraiment régaliens : il lève les impôts, procède à des confiscations, exerce un droit de haute justice. V. MUNTANER, *Chron.*, pp. 164-165. V. également GUILLAND, *Le César*, in *O.C.P.* (1947), p. 183 et ss.

(75) Comme le pense EBERSOLT (*Mélanges*, p. 76).

(76) V. GRABAR, *L'empereur byzantin*, p. 118.

tionnaire, et, subsidiairement, si ce dernier possède un statut (B). Ajoutons que le titulaire de l'office peut en être privé dans certaines circonstances (C). Les hauts fonctionnaires n'ont pas toujours exercé des fonctions très précises, et, c'est un point intéressant, de gouvernements provinciaux et urbains leur furent souvent confiés (D). Enfin les sources mentionnent souvent des *oikéioi*. Il convient de rechercher si l'*oikéios* était un dignitaire ou un fonctionnaire (E).

A. — Fonctionnaires effectifs et fonctionnaires oisifs.

Le pseudo-Codinos fait suivre chaque nom d'officier ou de dignitaire d'un commentaire de longueur inégale, par lequel il précise la nature de la fonction ou de la dignité aulique. Il faut donc déterminer la place tenue par les fonctionnaires dans la hiérarchie. Une première constatation s'impose. Dans de nombreux cas, la mention d'un hiérarque est suivie de la remarque : « Il n'exerce aucune fonction. »

Il faut bien s'entendre sur la signification de cette dernière expression. Il est bien évident qu'il ne peut s'agir du service dans le Palais, car, à ce compte, de nombreux dignitaires assument un service aulique quand ils règlent le cérémonial. Mais si l'on admet que le Palais est devenu, non « l'unique institution administrative de l'empire », mais le lieu naturel de réunion des hauts fonctionnaires, on peut tenir l'expression « service aulique » pour bonne. Cette observation faite, l'ignorance de l'auteur du traité *Des offices* surprend. S'il note brutalement que tel hiérarque n'exerce point de fonction, il ajoute parfois qu'il en exerçait une, mais il ne sait laquelle⁽⁷⁷⁾. En sorte que le concept de fonction a seul survécu au naufrage de ses attributions. Il lui arrive aussi d'être sybillin : « la fonction du mystique découle en son nom même »⁽⁷⁸⁾. Du moins nous donne-t-il une description parfaitement nette, voire brutale, de l'administration centrale byzantine, vue sous l'angle des très hauts fonctionnaires. Procédant par élimination, nous énumérerons tout d'abord les fonctionnaires oisifs, puis nous dresserons la liste des officiers actifs.

1. — LISTE DES OFFICIERS OISIFS⁽⁷⁹⁾.

- | | |
|-------------------------|-------------------------------------|
| 1. Despote (1). | 7. Logothète du Trésor public (18). |
| 2. Sébastocrator (2). | 8. Grand papias (22). |
| 3. César (3). | 9. Eparque (23). |
| 4. Panhypersébaste (4). | 10. Logothète de la course (27). |
| 5. Protosébaste (13). | 11. Domestique des scholes (31). |
| 6. Curopalate (15). | 12. Protospathaire (34). |

(77) V. ps.-Cod., *De off.*, col. 53 A et 60 B : à propos du logothète des troupeaux et du curopalate.

(78) *Ib.*, *ibid.*, col. 56. Goar voyait en lui une sorte de « conseiller privé » ; v. GOAR, sous le *De officialibus*, col. 294 : « *Mysticus est senator secretioris consilii, qui Germanis geheimer Rat.* » Nous en faisons, pour notre part, un secrétaire du basileus.

(79) Nous indiquons entre parenthèses le rang occupé par ces hiérarques dans la liste du pseudo-Codinos.

- | | |
|-------------------------------------|------------------------------|
| 13. Grand archonte (35). | 21. Grand dioécète (55). |
| 14. Tatas tès aulès (36). | 22. Orphanotrophe (56). |
| 15. Préteur du peuple (38). | 23. Epi tòn anamnèsèdñ (58). |
| 16. Logothète du Trésor privé (39). | 24. Grand myrtaitès (73). |
| 17. Grand logariaste (40). | 25. Sébaste (77). |
| 18. Questeur (45). | 26. Myrtaitès (78). |
| 19. Logothète de l'armée (47). | 27. Grand baïoulos. |
| 20. Logothète des troupeaux (49). | |

Les officiers oisifs constituent le tiers des hiérarques. C'est une proportion considérable. Mais l'épithète « oisif » est trompeuse. Sous les Paléologues, le sébastocrator et, à un degré moindre, le panhypersébaste eurent fréquemment de hauts commandements militaires, au point que leurs adversaires latins établissent une corrélation entre le port du titre de sébastocrator et le commandement en chef de l'armée byzantine. Les sources donnent trop peu de renseignements sur le curopalate, le préteur du peuple, le questeur, le grand myrtaitès, le myrtaitès, pour que les hypothèses émises à leur propos ne soient fragiles. Pour le grand myrtaitès et le myrtaitès, notamment, on ne peut rien affirmer avec certitude⁽⁸⁰⁾. Peu de noms de curopalates sont connus : il semble qu'il s'agisse, en réalité, d'une haute dignité assez chichement accordée⁽⁸¹⁾. Les cas du questeur et du préteur du peuple sont différents.

Le questeur est généralement considéré comme un simple dignitaire. Il est cependant remarquable que ces trois hauts fonctionnaires que furent Choumnos, Atzymès et Apocaukos aient, à un moment de leur carrière, porté ce titre. La place occupée par le questeur dans la hiérarchie n'est pas très élevée, mais le titulaire de la questure est proche de l'empereur. Il a des relations : le petit poème adressé par Philè, poète de Cour, à Atzymès en témoigne⁽⁸²⁾. On lui confie des missions importantes dont la nature varie. Choumnos participe à des ambassades. En 1290-1291, il remet au monastère de Zographou, en application d'un chrysobulle impérial, la terre de Lozikion, d'une superficie de 400 modioi⁽⁸³⁾. Ce *paradotikon gramma* se trouvait, selon un manuscrit serbe du XIV^e siècle, dans les archives de Chilandar⁽⁸⁴⁾. Sans doute Choumnos a-t-il rempli d'autres missions de ce genre, et on peut penser qu'avec sa longue expérience de fonctionnaire Apocaukos en fut également chargé.

Si le questeur n'a pas d'attributions précises, il démontre une activité incessante et aux formes multiples. La frontière des dignités et des fonctions apparaît ainsi des plus imprécises. Nous en aurons d'autres preuves.

(80) V. STEIN, *op. cit.*, p. 46, Mention d'un grand myrtaitès Georges Corésios sous le ps.-Cod., *De off.*, col. 227.

(81) Sur le curopalate Humbertopoulos, v. *infra*, p. 199.

(82) Atzymès, comme Choumnos (v. CHOUMNOS, *Lettre à Mouzalon* [c. 1292], in *Anecd. nova*, pp. 81 et 112-117), souffrait de la goutte. Le poème de Philè constitue une variation sur ce thème ; v. PHILÈ, *Carmina* (t. II), *Append.*, LVII, p. 419. La dédicace du poème est : Τοῦ φιλή πρὸς τὸν κοίεστορα τὸν Ἀΰμ. ἀγγουνα τὸν πόδα.

(83) *Actes de Zographou*, n° XIII, p. 33. Dölger propose une date antérieure à 1289 ; v. DÖLGER, in *R.K.O.R.* (t. III), n° 2024, p. 67. M. Verpeaux défendait la date de 1291, v. VERPEAUX, *Nicéphore Choumnos*, p. 33, n. 5.

(84) V. SOLOVJEV, *Inventaire des documents byzantins de Chilandar selon un manuscrit serbe du XIV^e siècle*, in *Ann. Inst. Kondakov* (1938), p. 34.

Le cas du préteur du peuple (encore appelé « préteur du peuple de Romanie ») est différent. Il est possible qu'il s'agisse d'un fonctionnaire subordonné au grand dierméneute, au grand interprète⁽⁸⁵⁾. Notons cependant que Ballistarios, grand dierméneute en août 1349, fut promu « préteur du peuple de Romanie » en septembre de la même année⁽⁸⁶⁾. Le grand dierméneute occupant le 50^e rang dans la liste du pseudo-Codinos et le préteur du peuple, le 38^e rang, on peut supposer que le second n'est point subordonné au premier.

La participation d'un préteur du peuple, Nicolas Sigéros, à une ambassade députée par Cantacuzène après de la curie avignonnaise, en 1348, s'explique peut-être par cette raison⁽⁸⁷⁾. On peut craindre, cependant, que les déductions tirées ne le soient qu'à partir d'analogies. Sans doute, Ballistarios, comme Sigéros, ont été grands dierméneutes avant d'avoir été promus préteurs du peuple⁽⁸⁸⁾, mais il n'est nullement certain qu'un lien étroit existe entre ces deux offices, et la présence du préteur du peuple parmi les interprètes byzantins, telle qu'elle est relevée par le baile vénitien, n'est peut-être qu'accidentelle⁽⁸⁹⁾. De toute façon, le préteur du peuple semble, malgré l'indication du pseudo-Codinos, avoir exercé une fonction. Il en est de même de l'orphanotrophe, dont le rang hiérarchique est des plus médiocres. Pour Stein, pour Bréhier, il n'est cependant plus au XIV^e siècle qu'un simple dignitaire⁽⁹⁰⁾. Il est vraisemblable qu'il n'avait plus, dès la fin du XIII^e siècle, la charge des orphelinats de la capitale⁽⁹¹⁾. Ceux-ci ont dû être gérés, comme à Thessalonique, par des ecclésiastiques. En revanche, certains orphanotrophes, comme Léon Bardalès, ont rempli des missions diplomatiques⁽⁹²⁾ et d'autres, comme Manuel Chogérès, ou Tryphon Kédrenos, des tâches purement administratives⁽⁹³⁾. Il est même possible qu'ils aient eu des attributions financières, si nous en croyons une poésie de Manuel Philé⁽⁹⁴⁾. Mais rien n'indique que tous les orphanotrophes, sous tous les règnes, en aient détenu de semblables.

(85) Selon Guiland, le préteur du peuple est un « fonctionnaire rattaché au grand dierméneute » ; v. GUILLAND, in *H.G.(M.A.)* (t. IX), p. 384. Stein est plus imprécis : « Betrachtlich höheren Rang hat der praitor tou dè mou, dessen Zusammenhang mit den Dolmetschern wie aus anderen Zeugnissen » (STEIN, *op. cit.*, p. 36). Mais il lui attribue, sur la foi de sources vénitiennes, le premier rang parmi les interprètes.

(86) *M.M.* (t. III), p. 111, et *M.M.* (t. III), p. 125 et ss.

(87) CANTAC., III, 53. Halecki appelle, on ne sait pourquoi, ce préteur du peuple : « grand préteur ». V. HALECKI, *Un empereur de Byzance à Rome*, p. 17.

(88) V. STEIN, *op. cit.*, p. 36, n. 3.

(89) *M.M.* (t. IV), *op. cit.*, p. 276.

(90) STEIN, *op. cit.*, p. 34, et BRÉHIER, *op. cit.*, p. 526.

(91) Pachymère évoque les « anciens orphelinats » (v. PACHYM., I, 284).

(92) V. *infra*, p. 220. Ce Léon Bardalès connu de Pachymère sous le nom de Léon l'orphanotrophe, fut le collègue d'ambassade de Maxime Planude, avec lequel il resta en correspondance (v. PLANUDE, *Epist.*, [éd. Treu], pp. 200-202, [c. 1300]). Il était neveu (*anèpsios*) de Théodore Métochite et connut une carrière brillante. Il fut nommé protoasécète avant 1321.

(93) Tryphon Kédrenos signe un praktikon délivré à Iviron à la fin du règne d'Andronic. Il est mentionné avec son titre dans un chrysobullon sigillion de 1321, v. *Actes de Kullumus*, n° 10, p. 59. Manuel Chogérès, familier de Jean V Paléologue, est l'un des deux fonctionnaires qui, sur l'ordre impérial, attribuent à Démétrios Cocalas des biens dans la région de Thessalonique ; v. *Actes de Chilandar*, n° 154.

(94) PHILÉ, *Carmen ined.* (éd. Martini), pp. 43, 59 : il est désigné sous le nom de « gardien du Trésor impérial » (τῶν βασιλικῶν χρηματῶν). Toute la question est de savoir s'il l'était au titre d'orphanotrophe.

Il semble bien, en revanche, que le protospathaire, qui occupe un rang moyen dans la dynastie, ne soit qu'un dignitaire. Le petit nombre de protospathaires connu sous les premiers Paléologues, les mentions sèches qui en sont faites, ne contredisent point cette impression⁽⁹⁵⁾. La même remarque s'applique au grand archonte, qui occupe le degré suivant dans la hiérarchie. Il était le chef de l'escorte impériale avant que l'archonte de l'allagion ne lui fût substitué. Ses fonctions palatines sont hypothétiques. Les cas du grand logariate, de l'épi tòn anamnéséon et du grand dioécète peuvent être groupés : tous trois appartiennent aux degrés intermédiaires de la hiérarchie. Le grand logariaste, qui jouait un rôle important sous les Anges, paraît avoir perdu toute influence sous les Paléologues⁽⁹⁶⁾ et être devenu un simple dignitaire. L'épi tòn anamnéséon, qui avait eu pour tâche d'attirer l'attention du basileus sur ces sujets méritants, afin qu'ils fussent récompensés⁽⁹⁷⁾, paraît n'avoir point manifesté d'activité administrative définie. On notera cependant qu'un épi tòn anamnéséon, Spanopoulos, devint mésazon⁽⁹⁸⁾. Le grand dioécète, enfin, n'est plus au ^{xiv}^e siècle qu'un dignitaire, mais auquel ses qualités personnelles permettent, à l'occasion, de remplir certaines missions diplomatiques⁽⁹⁹⁾. Il s'agissait d'une dignité moins dépréciée qu'on ne le croit⁽¹⁰⁰⁾, puisque Glabas, grand dioécète après 1330 et correspondant de Grégoras, est juge général à Thessalonique en 1338⁽¹⁰¹⁾. Nous connaissons déjà le sort réservé au grand baioulos et au tatas tès aulès. Ceux de l'éparque et du domestique des scholes sont évoqués plus loin⁽¹⁰²⁾. Deux groupes de fonctionnaires oisifs restent à étudier : celui formé par les logothètes (logothète du Trésor public, de la course, du Trésor privé, de l'armée, des troupeaux) et celui constitué par le panhypersébaste, le protosébaste, le sébaste.

Malgré l'affirmation du pseudo-Codinos, le logothète du Trésor public et le logothète du Trésor privé semblent être des fonctionnaires des finances en activité, du moins jusqu'au début du ^{xiv}^e siècle. Le logothète de l'armée n'est apparemment qu'un dignitaire, mais il exerce parfois, peut-être à titre personnel, une fonction juridictionnelle. Pour le logothète de la course et le logothète des troupeaux, la question est plus difficile à trancher. En principe, les attributions du logothète de la course (direction des postes et des relations extérieures) ont été transmises au grand

(95) Mention d'un certain André, protospathaire et logariaste du grand kouratorion, in *Actes de Kuitlumis*, n° V, p. 45. Un protagma d'Andronic III est adressé au protospathaire Andronic Cantacuzène (v. SOLOVJEV, *Diplômes grecs*, in *Byz.*, 1934, p. 304, n° 8). Ce document est cependant qualifié d'horismos par le professeur Lemerle, qui le date d'août 1325 (v. LEMERLE, *Philippe*, p. 226, n. 1).

(96) Parmi les grands logariastes, Georges Acropolite et Cocalas (v. CANTAC., I, 232). V. DÖLGER, *Beiträge*, p. 19.

(97) MEURSIUS, *op. cit.*, p. 27; DU CANGE, *Glossar.* (t. 1), col. 70. Sur l'épi tòn anamnéséon, comme successeur de l'épi tòn kriséon, v. STEIN, *op. cit.*, p. 38, An. 3.

(98) CANTAC., II, 99.

(99) V. *infra*, p. 217.

(100) V. STEIN, *op. cit.*, p. 29, n. 1, critiqué par le P. LAURENT, *Sceaux byz. inédits*, in *E.O.* (1933), p. 35, n. 5; v. également GUILLAND, in *H.G.(M.A.)* (t. IX), p. 383.

(101) *M.M.* (t. I), p. 177.

(102) Sur l'éparque, v. *infra*, p. 210 et sur le domestique des scholes, v. *infra*, p. 238.

logothète, qui dirige, souvent avec le basileus, la diplomatie byzantine⁽¹⁰³⁾. Mais le logothète n'était pas un simple dignitaire, puisque nous le voyons exercer la charge de *képhalatikeyôn*, c'est-à-dire qu'il avait la charge de la police d'une cité⁽¹⁰⁴⁾. A la fin du XIII^e siècle, par ailleurs, le logothète de la course Métiopoulos confirme, au nom du basileus Andronic II, au monastère de Chilandar la possession de ses terres et privilèges⁽¹⁰⁵⁾. Le titre fut porté, toujours sous le règne d'Andronic II, par Jean Glycis, le correspondant de Planude⁽¹⁰⁶⁾ et de Gabras⁽¹⁰⁷⁾, le futur patriarche de Constantinople⁽¹⁰⁸⁾. Les sources ne mentionnent pas de logothète de la course sous Andronic III. Il est probable que ce logothète n'était plus qu'un dignitaire, que l'empereur a pu employer à des tâches administratives.

Quant au logothète des troupeaux, dont le rôle a dû être important sous l'empire de Nicée⁽¹⁰⁹⁾, il paraît avoir perdu de son importance avec la conquête par les Turcs de l'Asie Mineure. Le dernier personnage à avoir illustré cette dignité fut Jean Phkrasès, à la fin du XIII^e siècle⁽¹¹⁰⁾. Le logothète des troupeaux n'était plus, au XIV^e siècle, qu'un dignitaire.

Les titres de panhypersébaste, de protosébaste et de sébaste furent parmi les plus recherchés de l'empire. Mais, de cette échelle hiérarchique et superlative, tous les échelons ne sont point égaux. La dignité de panhypersébaste est rarement accordée et portée. Elle ne l'est, en tout cas, que par les membres de familles royales⁽¹¹¹⁾. Gretser comparait le protosébaste au *comes palatinus*⁽¹¹²⁾. La comparaison, à tout prendre, n'est pas inexacte. Leur rang hiérarchique, le 14^e, est élevé, mais il n'est pas inconciliable avec le nombre des titulaires, qui est grand. Les protosébastes se rencontrent dans les meilleures familles de Byzance⁽¹¹³⁾ : Paléologue⁽¹¹⁴⁾, Tarchaniotès⁽¹¹⁵⁾, Rhaoûl⁽¹¹⁶⁾, Métochite⁽¹¹⁷⁾. D'autres proto-

(103) V. SCHLUMBERGER, *Sigillographie byz.*, p. 528. Le sceau du protospathaire et logothète de la course Léon doit être daté du début du XIII^e siècle, v. SCHLUMBERGER, *op. cit.*, p. 530. V. également STEIN, *op. cit.*, p. 34, et DÖLGER, *Beiträge*, p. 23.

(104) *M.M.* (t. IV), pp. 366, 388, 390 (a. 1268).

(105) *Actes de Chilandar*, n° 13, p. 33, ligne 76 (janvier 1299).

(106) PLANUDE, *Epist.*, n° XXIII, p. 40.

(107) GABRAS, *Epist.*, nos 4, 10, 35, 85.

(108) GRÉG., I, 193, 270, et PHRANTZÈS, *Chron.*, p. 31, ligne 20.

(109) V. le contresing du logothète des troupeaux Hagiothéodoritès sur le prostagma annonçant aux villes de l'empire la mort de Théodore II Lascaris ; v. *R.K.O.R.* (t. III), n° 1852, p. 29.

(110) V. PLANUDE, *Epist.*, n° 111, pp. 7-8, le commentaire de Treu, p. 197, et STEIN, *op. cit.*, p. 40.

(111) Comme Jean Paléologue et Calothétos, fils d'Orkhan (v. CANTAC., III, 322).

(112) GRETZER, sous le *De officialibus*, col. 200.

(113) Marie Commène Lascarine, épouse d'un protosébaste, est mentionnée dans un horisme de juillet 1259, v. *R.K.O.R.* (t. III), n° 1876, p. 35.

(114) Par ex., Constantin Paléologue, qui entretenait de mauvais rapports avec Apocaucos (v. CANTAC., II, 256).

(115) Le prénom de ce Tarchaniotès est inconnu. Il était frère du pincerne Alexis Philanthropène. Planude lui adresse de nombreuses lettres ; v. PLANUDE, *Epist.*, n° LV, p. 71, et nos LVII, LIX, LXXV (cette dernière lettre fut adressée après 1293). On peut identifier ce Tarchaniotès soit à Ange Tarchaniotès, le futur grand stratopédarque, soit à Georges Tarchaniotès. La première hypothèse est la plus vraisemblable.

(116) *Actes de Kuilumus*, n° 20, p. 90 (a. 1342) ; *Actes de Chilandar*, n° 132, p. 276 (mai 1343).

(117) Alexis Métochite, protosébaste en 1349 (v. CANTAC., III, 104).

séastes moins connus n'en sont pas moins intéressants, par exemple Léon Calothétos⁽¹¹⁸⁾. Le protoséaste est, à n'en point douter, un dignitaire utilisé par l'empereur pour certaines missions. Le titre de séaste, l'un des derniers de la hiérarchie, fut très libéralement accordé sous les premiers Paléologues. L'établissement d'une liste prosopographique montrerait la large diffusion de ce titre dans la société byzantine⁽¹¹⁹⁾. Les fonctionnaires provinciaux en furent les principaux bénéficiaires, et singulièrement les fonctionnaires des finances⁽¹²⁰⁾.

Ainsi, l'étude des attributions et de l'activité de ces fonctionnaires oisifs induit à des conclusions plus nuancées que l'affirmation brutale du traité *Des offices*, n'aurait pu le laisser croire. A vrai dire, beaucoup de ces fonctionnaires oisifs sont des dignitaires, car le fait qu'ils n'exercent point de fonction ne signifie nullement qu'ils n'en aient exercé une. Cette remarque vaut pour bon nombre d'entre eux. En revanche, certains dignitaires remplissent sur l'ordre de l'empereur les missions les plus diverses, et se conduisent même en contrôleurs de l'administration. Ce qui, à la limite, ne les différencie guère des officiers actifs, qui requièrent maintenant notre attention.

2. — LISTE DES OFFICIERS ACTIFS.

- | | |
|---|--|
| 1. Grand domestique (4). | 15. Protonotaire (57). |
| 2. Mégaduc (7). | 16. Domestique des remparts (59). |
| 3. Protostrator (8). | 17. Logariaste de la Cour (64). |
| 4. Grand stratopédarque (9). | 18. Stratopédarque des Mourtatoi (65). |
| 5. Grand connétable (11). | 19. Stratopédarque des Tacones (66). |
| 6. Grand logothète (12). | 20. Stratopédarque des cavaliers titulaires d'un seul cheval (67). |
| 7. Grand drongaire de la Veille (24). | 21. Stratopédarque des artilleurs (68). |
| 8. Protoasécritis (28). | 22. Procathimène de la Chalcè (69). |
| 9. Mystique (30). | 23. Procathimène des Blachernes (70). |
| 10. Maître des requêtes (o épi tòn déèsèon) (44). | 24. Domestique des thèmes orientaux (71). |
| 11. Grand adnoumiaste (46). | 25. Domestique des thèmes occidentaux (72). |
| 12. Grand dierméneute (50). | 26. Procathimènes des villes (79). |
| 13. Acolythe (51). | 27. Epi tou kanikléiou. |
| 14. Juge de l'armée (52). | |

Le nombre des officiers actifs⁽²⁷⁾ est exactement le même que celui des officiers oisifs. Plus de la moitié d'entre eux assument des fonctions militaires ou en rapport avec l'armée : grand domestique, mégaduc,

(118) Ce Léon Calothétos était un riche exportateur de blé, dont les marchandises avaient été saisies par les agents de la Sérénissime; v. *Régestes* du sénat de Venise, n° 68, p. 237 (2 mars 1350).

(119) Nous pensons éditer prochainement une première liste de séastes afférente aux règnes de Michel VIII et d'Andronic II.

(120) Mais les gouverneurs des îles, voire certains fonctionnaires urbains, portent également ce titre. Comme exemple des premiers, le sébaste Paul Monogianis, gouverneur de Cérigo en 1293, et désigné comme « *homo imperatoris* (oikéios ?) et *capitaneus loci Cedrigi* », v. CHILAS, *Chronicon Monasterii S. Theodori in Cythera insula siti*, in HOFER, *op. cit.*, pp. 346-355. Nombre de séastes sont également désignés comme *oikéioi*; v., *infra*, p. 201.

protostrator, grand stratopédarque, Grand connétable, grand drongaire de la Veille, grand adnoumiaste, acolythe, domestique des remparts, les stratopédarques et le juge de l'armée. Ceci marque bien la prépondérance de l'élément militaire sur l'élément civil, dans l'empire assiégé. Ceux des hiérarques qui occupent un rang élevé dans la hiérarchie sont les officiers généraux de l'empire. L'étendue exacte de leurs fonctions sera appréciée ultérieurement.

De ces officiers, dont nous étudierons par le menu l'activité, il faut marquer la double appartenance au Palais et à l'administration de l'empire. La coïncidence de la première et de la seconde est d'autant moins évidente que la structure de l'Etat centralisé perd de sa force. Néanmoins, l'officier actif est également un palatin tenu à un service aulique. Ce trait ne permet pas de différencier nettement les fonctionnaires actifs des simples dignitaires, qui sont écartés du champ de notre étude, avec la réserve suivante que le dignitaire est souvent chargé de missions fort délicates et afférentes aux problèmes les plus divers. Par ailleurs, il semble que le pseudo-Codinos ne rende pas un compte tout à fait exact de la réalité, car certains dignitaires sont apparemment des fonctionnaires, à tout le moins des officiers; c'est le cas de l'amiral, qui occupe le 43^e degré de la hiérarchie et qui a exercé des commandement effectifs. C'est encore celui du procathimène du vestiaire, dont l'appartenance à l'administration des finances paraît établie ⁽¹²¹⁾. La frontière entre les officiers oisifs, les officiers actifs, et les dignitaires est des plus sinueuses, voire des plus imprécises. Mais il n'est pas certain que les offices tendent de plus en plus à se transformer en dignités oisives ⁽¹²²⁾. En réalité, on peut mettre en évidence le mouvement inverse et relever bon nombre de dignitaires qui se manifestent à l'occasion comme officiers. Mais n'est-ce point le propre des Etats décadents que les domaines de compétence des fonctionnaires subissent des empiètements incessants, au point qu'on n'en puisse plus reconstituer le dessin originel ?

B. — Recrutement et statut des officiers et des dignitaires.

Le basileus a seul le pouvoir de modifier la hiérarchie aulique. L'idée est clairement exprimée dans le pseudo-Codinos ⁽¹²³⁾. C'est dire qu'il dispose seul du droit de nommer des officiers ou des dignitaires et de leur accorder, selon son bon plaisir, un rang dont il fera varier l'importance. L'histoire des dignités et des offices byzantins est, la constatation n'est qu'à peine paradoxale, celle de l'humeur des basileis. On voit ailleurs les officiers élevés ou retranchés de la Cour. A Byzance, c'est

(121) V. *infra*, p. 236.

(122) Dans ce sens, V. GUILLAND, *Observations*, in *R.E.B.* (1954), p. 63. Il va de soi que les offices valent également comme titres nobiliaires, mais pas seulement comme titres nobiliaires.

(123) Ps.-Cod., *De off.*, col. 7-8.

également le sort des dignités et des fonctions. Les mutations s'opèrent sur un double plan : les nominations des hauts fonctionnaires, qui, seules, nous intéressent ici, dépendent de la volonté du souverain. Mais elles sont soumises à certaines conditions. Une condition d'âge, d'abord, si nous en croyons un passage de Pachymère, au demeurant assez peu explicite (124). L'âge requis était « l'âge d'homme », sans autre précision.

La source première des nominations aux dignités et aux offices est la prestation de service (125). Mais les promotions successives émanent de la seule volonté du prince. De plus, sous les Commènes, le titre nobiliaire était distinct de l'office assumé. Sous les Paléologues, il n'en va plus de même. L'office et la dignité sont collatifs de noblesse. Il y a, apparemment, à ce principe une exception fort étrange. Les patrices ont disparu au XI^e siècle (126) : on trouve cependant mention, dans un acte de Chilandar, d'un patrice, Manuel Ange, qu'on doit peut-être identifier avec un épi tou kanikléiou du même nom (127). S'il en était ainsi, on ne pourrait s'expliquer comment ce personnage, haut dignitaire quarante ans plus tard, porte un titre qui ne figure pas dans la hiérarchie. Mais, répétons-le, il s'agit d'une exception. Le patriciat est, peut-être, une équivalence littéraire de l'*eugenéia*. Les femmes d'officiers ou de dignitaires portent le titre de leurs maris : drouggaria, pinkernnisa. Les épouses des sénateurs sont désignées par l'expression *synklétikai*. En tout cas, les offices ne sont point héréditaires ni transmissibles. La pratique assouplit ces principes rigoureux. Si le basileus tient compte des services à lui rendus par ses sujets, il récompense également, par des nominations dans la hiérarchie, les étrangers, les *ethnikoi*, qui prêtent leurs bras à la défense de l'empire.

La collation des titres nobiliaires à des étrangers était traditionnelle à Byzance. L'empereur voulait récompenser de fidèles serviteurs ou encore marquer, de manière toute diplomatique, sa faveur aux représentants des plus grandes familles étrangères. Il faut néanmoins opérer une discrimination entre les titres spécifiquement byzantins et ceux adoptés par les royaumes voisins à l'image de Byzance. Ces dignités conférées aux princes exotiques, les Byzantins n'en avaient point perdu le souvenir, mais ils commettent, à ce propos, de singulières confusions. Grégoras prétend donner plusieurs exemples du goût des princes étrangers pour les titres byzantins : un prince russe aurait reçu la dignité de préposé à la Table impériale des mains de Constantin le Grand, des princes grecs auraient été promus mégaduc et grand primicier (128). C'est un fort beau conte, d'où l'Histoire est absente (129). Mais il faut en retenir que les titres byzantins furent longtemps appréciés des princes slaves. Ils l'étaient, bien entendu, comme dignités.

(124) PACHYM., I, 63-64.

(125) V. sur ce point GUILLAND, *Observations*, in *R.E.B.* (1954), pp. 58-68.

(126) V. DIEHL, *De la signification du titre de proèdre*, in *Mél. Schlumberger*, p. 117.

(127) *Actes de Chilandar*, n° 23, p. 50 (a. 1306).

(128) GRÉG., I, 239.

(129) V. REGEL, *Analekta*, p. LXXXI.

Sous les premiers Paléologues, les sources, malgré Grégoras, nous donnent une impression bien différente. C'est que les princes voisins ne se contentaient plus de retrancher de l'empire des territoires entiers. Ils ont pris la titulature du basileus byzantin. C'est le cas du kral, c'est aussi celui du sultan Mâlik-Nasir⁽¹³⁰⁾. Il est vrai qu'en revanche le basileus maintient des prétentions qu'il ne peut soutenir⁽¹³¹⁾. L'apparition dans les pays slaves d'une hiérarchie et d'une titulature d'inspiration byzantine satisfaisaient les vanités nationales. Les basileis ne conférèrent point toujours des titres auliques à des étrangers de grande naissance. Les Paléologues prétendirent surtout récompenser les services rendus⁽¹³²⁾, voire des services à rendre. Les nationalités de ces *ethnikoi* étaient des plus variées, souvent en rapport direct avec la composition pluriraciale des contingents de mercenaires. On trouvait parmi eux surtout des Latins, et parmi eux, au premier rang, les chefs catalans et aragonais. La promotion de Roger de Flor vaut d'être contée. Muntaner place dans sa bouche un discours très vraisemblable : « Je sais qu'il (Andronic II) a besoin de ce secours, car les Turcs lui ont pris plus de trente journées de pays et avec aucune autre troupe il ne fera autant qu'avec les Catalans et les Aragonnais, et surtout avec ceux-ci qui ont fait cette guerre contre le roi Charles. »⁽¹³³⁾.

Roger décida de proposer ses services au basileus et mit incontinent son projet à exécution. Il fit appareiller une galère et dépêcha deux chevaliers à Constantinople, avec les instructions suivantes : les émissaires devaient demander pour le chef catalan une épouse, en la personne de Marie, nièce de l'empereur et fille de Jean II Asen, le titre de mégaduc, quatre mois de solde d'avance et « la même solde pour tout le temps où ils voudraient rester »⁽¹³⁴⁾. Il est significatif que les deux premières requêtes aient été satisfaites, sans barguigner, par l'empereur, alors même que la troisième n'allait pas tarder à provoquer de sérieuses difficultés.

Le contrepoint de ces demandes exorbitantes était l'irrespect manifesté par le postulant, comme par ses lieutenants, envers les titres auxquels ils semblaient attacher du prix⁽¹³⁵⁾. Mais la faiblesse byzantine permettait toutes les audaces, toutes les insolences. Les deux principaux lieutenants de Roger obtinrent le mégaducat : Bérenger d'Entença, en 1304⁽¹³⁶⁾, Fernand Ximénès, en 1307. Dans le même temps, Ferran d'Aunès était successivement promu amiral, en 1303, à l'instigation de Roger⁽¹³⁷⁾, puis

(130) V. la titulature extraordinaire de Mâlik-Nasir, dans la Lettre par lui adressée à Andronic III au sujet du patriarche Lazare, in REGEL, *Analekta*, pp. 57-58.

(131) V. la Lettre adressée par Andronic III à Mâlik-Nasir. Le basileus y fait notamment état de ses prétentions sur la Russie (v. CANTAC., III, 94, et REGEL, *op. cit.*, p. XL).

(132) Sur la collation du titre de grand domestique à Guillaume de VILLEHARDOUIN, v. *infra*, p. 239.

(133) MUNTANER, *Chron.*, p. 130. Il s'agit de Charles d'Anjou.

(134) *Id.*, *ibid.*, p. 131.

(135) V. GUILLAND, *La collation des titres byz.*, in R.E.B. (1946), p. 33.

(136) PACHYM., II, 498-499.

(137) MUNTANER, *Chron.*, p. 141

domestique des scholes⁽¹³⁸⁾. Nos quatre catalans sont, avant tout, des marins. Les offices qui leur sont conférés consacrent leurs talents particuliers. Un latin avait, du reste, déjà porté le titre de mégaduc, sous Michel VIII : il s'agit du fameux Licario. Andronic invoquera ce précédent pour justifier les nominations successives des chefs catalans. Ce Licario avait amené à l'empereur de bonnes troupes, composées d'habitants de l'île de Nègrepont, à lui tout dévoués⁽¹³⁹⁾. Michel VIII en fit son mégaduc et apparemment jugea cette promotion insuffisante, puisqu'il lui fit don de l'île de Nègrepont et que 200 chevaliers furent chargés de le servir⁽¹⁴⁰⁾. *L'Istoria del regno di Romania* mentionne encore un mégaduc latin du nom de Paul Navigaioso, auquel Michel VIII aurait offert 60.000 hyperpères pour qu'il rende son château⁽¹⁴¹⁾. Mais il s'agit certainement d'une confusion du chroniqueur. Si les Latins furent surtout de grands officiers de la marine impériale, d'autres furent pourvus de hautes dignités auliques et assumèrent des fonctions civiles importantes. Tel le Latin Godefroi, grand veneur, gouverneur de la région de Mésouthinia et favori d'Andronic III⁽¹⁴²⁾, ou encore ce Domenico Manio, que les sources littéraires ignorent, mais qu'un sceau nous révèle avec la titulature d'éparque, de questeur et d'éphore⁽¹⁴³⁾. Après les Latins, les transfuges turcs, de bonne naissance s'entend, occupent une place importante. Ainsi, en 1261, Michel VIII accorde à deux d'entre eux, deux frères, le droit d'asile. Il promeut l'un, Basilikos, parakimomène de la chambre⁽¹⁴⁴⁾, et l'autre Basilskos, grand hétaireiarque⁽¹⁴⁵⁾. Cette liste pourrait être encore allongée de Bulgares et de Serbes. Mais on voit suffisamment toute l'importance de cette infiltration étrangère dans les plus hautes dignités et les plus hautes fonctions. Ces conséquences ont surtout été graves sur le plan militaire, bien que certains étrangers se fussent agrégés, comme Ferran d'Aunès, à la vie byzantine, mais ils constituent des exceptions. C'est un plaisant paradoxe de la civilisation byzantine, sous les premiers Paléologues, que le courant nationaliste, très réel dans les écrits du temps, achoppât sur les obstacles quotidiens, administratifs et militaires. Les Byzantins défendaient avec fougue leurs idées et leur patrie, mais ils laissaient à des étrangers le soin de les protéger. Ce danger fut encore aggravé par la pratique de la vénalité des charges.

La vénalité des charges n'a jamais été inconnue des Byzantins⁽¹⁴⁶⁾. Mais le phénomène paraissait n'avoir qu'une portée limitée. L'affermage des impôts, sous les Comnènes, lui donna de l'ampleur. Sous la dynastie des Anges, on vendait les charges, selon Nicétas Choniates, « comme on

(138) PACHYM., II, 593, 635.

(139) *Istoria*, p. 122.

(140) *Ibid.*, p. 123, 125-126.

(141) *Ibid.*, p. 124.

(142) CANTAC., I, 341.

(143) V. LAURENT, *Les bulles métriques*, in *Hellénika* (1935), n° 681, p. 49.

(144) Peut-être, était-il eunuque. Il joua, au moins une fois, le rôle de bourreau (PACHYM., I, 487).

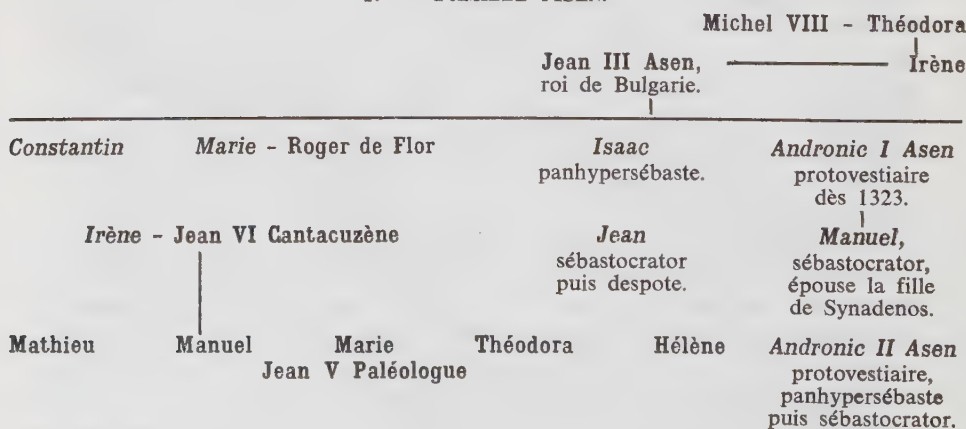
(145) PACHYM., I, 454.

(146) V. ANDRÉADES, *Recrutement des fonctionnaires byz.*, in *M. Co.*, pp. 19-20.

achète des fruits au marché » (147). Le mal survécut à la domination latine. Magistros, nous le savons déjà, s'en plaignait amèrement. Il avait assurément de bonnes raisons de le faire, car la vente des charges urbaines et provinciales donnait lieu à de honteux et de fréquents trafics. Les plus hauts dignitaires ne dédaignaient pas de s'y prêter, tel un Métochite ou un Cantacuzène (148). Les conséquences en étaient désastreuses sur le plan de l'administration, ainsi que l'a bien vu Pachymère : l'empire était vendu au plus offrant (149). Il reste que les protestations des contemporains semblent n'avoir eu que peu d'échos. C'est que la vente des offices alimentait un trésor impérial peu à l'aise. On ne peut chiffrer la part de sa contribution (150). De plus, les finances byzantines ne durent pas être les seules bénéficiaires de ce fructueux trafic. L'entourage de l'empereur dut en avoir sa part. Si les textes n'insistent pas trop sur cette question, peut-être est-ce par prudence, mais aussi par habitude.

Si la vénalité des charges était une pratique connue et déplorée des Byzantins, il ne semble point cependant que les offices de rang élevé aient été transmissibles. Nous n'en concluons pas que ceux de rang inférieur l'aient tous été. Une tendance très nette peut être décelée : la haute noblesse des mégistanoi accapare de génération en génération des dignités ou les offices les plus élevés de la hiérarchie aulique. Un chef de famille est-il parent (*συμπένθερος*) de l'empereur, ses descendants sont assurés d'un sort brillant (151). Souvent, ils auront le même *cursus honorum*, en sorte que l'office ou la dignité, théoriquement transmissible, l'est en réalité. Nous en donnerons plusieurs exemples choisis dans les grandes familles byzantines : Asen, Tornik, Tarchaniotès, Choumnos. Nous limitons, répétons-le, notre enquête à l'époque des premiers Paléologues.

1. — FAMILLE ASEN.



(147) CHONIATÈS, *Hist.*, III, 7.

(148) GRÉG., I, 302, 425-427. Mais les critiques faites à Métochite l'ont été par ses ennemis, et après sa chute.

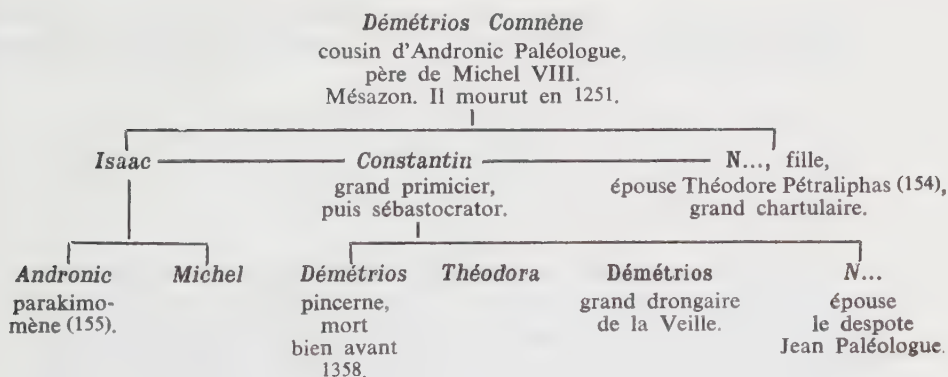
(149) PACHYM., II, 229.

(150) V. ZAKYTHINOS, *Crise monétaire*, p. 78.

(151) Sur le *συμπένθερος*, v. DU CANGE, *Glossar.* (t. II), col. 1478.

Ainsi, l'ascendance doublement royale d'Andronic I Asen emporte les conséquences les plus favorables. Ses fils obtiennent deux des titres les plus élevés de la hiérarchie, celui de protovestiaire et celui de sébastocrator. Mieux, de sages mariages politiques allient les Asanès aux Cantacuzènes et, une seconde fois, aux Paléologues. Aussi verra-t-on le sébastocrator Jean Asen parvenir à la plus haute des dignités, rarement accordée, celle de despote. Son frère Manuel restera, bien qu'il s'en dépitât, sébastocrator ⁽¹⁵²⁾. Le fils de Manuel, Andronic II Asen, obtiendra également ce titre élevé, après avoir été promu successivement protovestiaire et panhypersébaste ⁽¹⁵³⁾. Il apparaît donc que le *cursus honorum* des membres de cette grande famille était singulièrement facilité et que l'assomption de certaines charges importantes et le port de titres enviés leur revenaient de droit. A un degré moindre, les mêmes remarques s'appliquent à la famille de Tornik.

2. — FAMILLE DE TORNIK.



Cette branche de la dynastie des Bagratides de Taron, émigrée à Byzance depuis plusieurs siècles, a donc connu une illustration particulière ⁽¹⁵⁶⁾. Constantin, déjà grand primicier sous Jean III Vatatzès, nommé sébastocrator vers 1261, joua un rôle de premier plan dans la première partie du règne de Michel VIII et assumait notamment le gouvernement de Constantinople. Nous voyons une fois encore comment, par le jeu d'une

(152) CANTAC., III, 23, 196; GRÉG., II, 797.

(153) Id., III, 293.

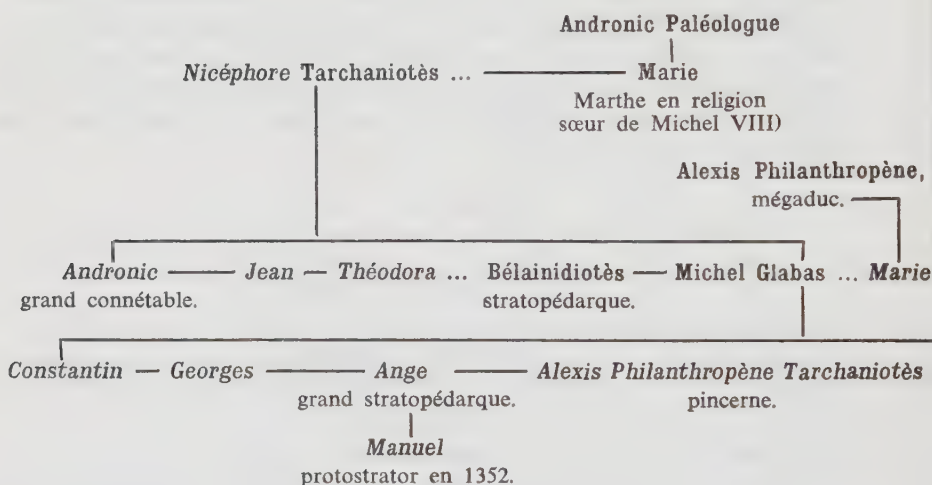
(154) A ne pas confondre avec le protovestiaire Jean Rhaoûl, également nommé Pétraliphas.

(155) V. DELEHAYE, *Typicon*, A, p. 934.

(156) V. N. ADONTZ, *Les Taronites à Byzance*, in *Byz.* (1936), pp. 21-42.

politique matrimoniale intelligente, les hauts dignitaires byzantins accrurent leur puissance et permirent à leur lignée d'avoir une part non négligeable des honneurs et des profits dispensés par le pouvoir impérial.

3. — FAMILLE TARCHANIOTÈS.



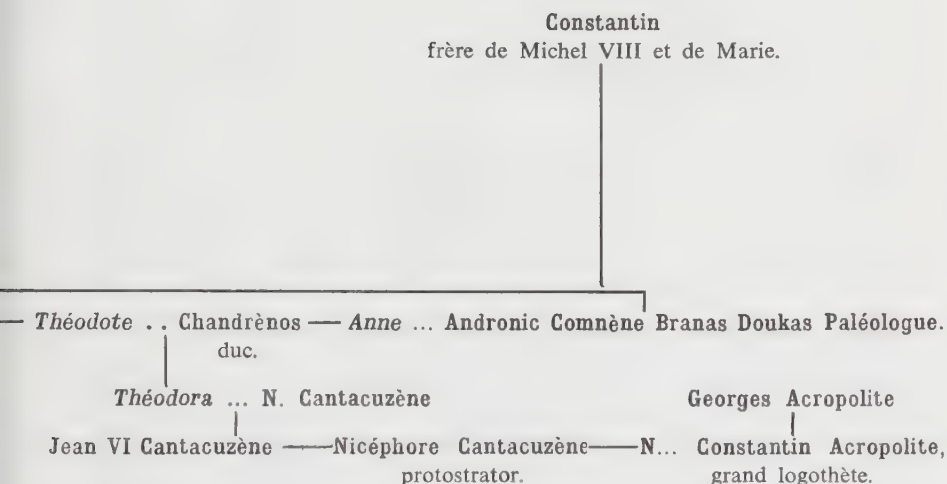
Cette famille d'ambitieux magnifiques, à l'image d'Alexis Philanthropène Tarchaniotès⁽¹⁵⁷⁾, s'illustra sous les règnes de Michel VIII et d'Andronic II. Les Tarchaniotès appartenaient, de toute évidence, à ce que l'on pourrait appeler, sans anachronisme, la noblesse d'épée. De fait, nous trouvons, au fil des générations successives, de hauts dignitaires assumant essentiellement des fonctions militaires. Une manière de spécialisation s'est instituée, qui eut des conséquences fort graves pour le pouvoir impérial. Les Tarchaniotès, alliés aux plus grandes familles de l'empire, et doublement à la dynastie régnante des Paléologues, avaient fini par considérer l'armée comme leur propriété.

Si la trahison n'avait pas eu raison de la révolte d'Alexis Philanthropène Tarchaniotès, en 1296⁽¹⁵⁸⁾, nul doute que la dynastie des Paléologues eût couru les plus grands périls. Mais l'empire avait un tel besoin d'hommes

(157) Il avait pris, selon un usage bien établi au XIII^e siècle, le nom de mère, qui lui permettait de se réclamer de son grand-père, le célèbre chef de la marine byzantine, sous le règne de Michel VIII, le mégaduc Alexis Philanthropène ; v. *infra*, p. 258.

(158) PACHYM., II, 230.

de guerre éprouvés qu'Andronic III, après Andronic II, recourt aux précieux services du vieil homme de guerre, dont une cruelle mutilation n'avait point éteint l'ardeur⁽¹⁵⁹⁾. La vocation de certaines familles à assumer de hautes responsabilités était donc, une fois encore, reconnue.



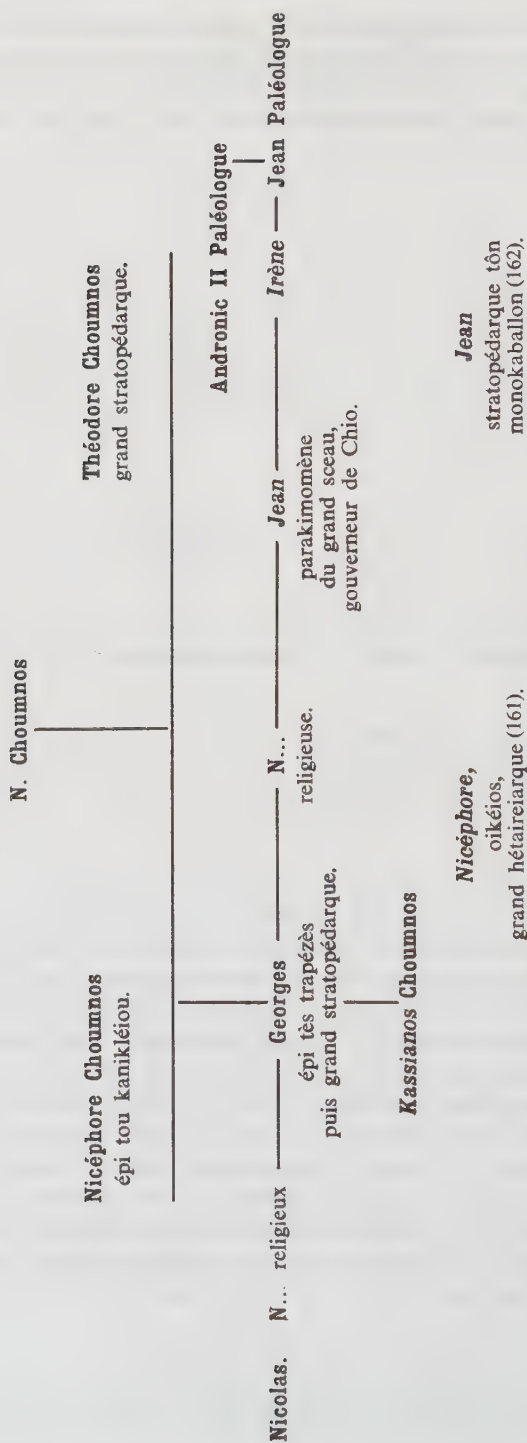
4. — FAMILLE CHOUMNOS (160).

Les ancêtres du mésazon d'Andronic II avaient, si nous en croyons l'épi tou kanikléiou lui-même, bien servi leurs maîtres impériaux. Mais c'est à Nicéphore Choumnos que la famille des Choumnoi doit sa plus brillante illustration et sa fortune. L'épi tou kanikléiou, bon époux et bon père, veilla soigneusement à l'établissement de ses enfants. Le mariage de sa fille Irène avec le despote Jean Paléologue est une espèce de chef-d'œuvre politique malheureusement compromis par la mort prématurée de l'époux de la Choumnaina. Tous ses descendants connus occupent, en tout cas, des places enviables dans la hiérarchie. A certains, nous le verrons, furent même confiés des gouvernements importants. Une fois encore, c'est par l'apparement à la famille régnante que les familles de parvenus comme celles de la grande noblesse byzantine acquirent de l'influence et des

(159) Il avait été aveuglé à l'instigation du protovestiarite Libadarios; v. PACHYM., II, 223, 226.

(160) V. J. VERPEAUX, *La famille Choumnos*, in BSL (1959), pp. 256-261.

La Famille Choumnos.



(161) Fils du grand stratopédarque Georges ou du parakimomène Jean.

(162) Fils du grand stratopédarque Georges ou du parakimomène Jean.

situations, les conservent et les accroissent. Le fondement de cette politique réside bien entendu dans la valeur personnelle d'un ministre habile. Mais cette explication est insuffisante.

La fragilité des dynasties byzantines paraît ainsi établie, pour qu'elles éprouvent le besoin de s'allier à la noblesse des grands propriétaires, ou à celle des hauts dignitaires auliques. Les grandes familles byzantines recherchent des alliances flatteuses et une place dans le gouvernement de l'empire, les basileis se choisissent des partisans. Chose curieuse, la plupart des patronymes célèbres : Asen, Tarchaniotès, Tornik et même Choumnos, sont d'origine étrangère, et, pour certains, leur hellénisation est relativement récente (XI^e-XII^e siècle). La remarque est plaisante, si l'on veut bien se souvenir que la *Rhomaïs* se veut hellénique et ne manque point, au XIV^e siècle, de chanter sa grécité dans les œuvres de ses poètes et de ses historiens.

La grande noblesse accapara donc les fonctions importantes, qu'elle estimait lui revenir de droit. C'est un sentiment que l'Etat byzantin des premiers siècles paraissait ignorer. Aussi de quel mépris est accablé le laborieux personnage arrivé, par fortune et par son talent, aux hautes charges de l'Etat ! La lecture de Cantacuzène est, à cet égard, instructive. Il traduit la haine bien sentie que lui inspire Apocaucos par des sarcasmes incessants sur l'obscurité de la naissance du mégaduc⁽¹⁶³⁾. Ce dernier avait gravi tous les degrés de la hiérarchie. On sait qu'il avait débuté médiocrement, au service d'Andronic Asen. On le retrouve ensuite domestique des thèmes orientaux, office qui tient le 71^e rang dans la liste du pseudo-Codinos, puis il devient épheure des salines impériales⁽¹⁶⁴⁾. Il occupe des fonctions urbaines en 1320⁽¹⁶⁵⁾. Il est possible qu'il ait été alors nommé questeur⁽¹⁶⁶⁾, ce dernier occupe le 45^e rang dans la liste du pseudo-Codinos.

Toutefois, il est vraisemblable qu'Apocaucos a porté, avant sa nomination à la questure, et pendant peu de temps, le titre de grand dioécète⁽¹⁶⁷⁾. Ses bons rapports avec Cantacuzène lui permirent d'accéder au titre d'amiral. Le gouvernement de Constantinople et des îles lui fut également donné. L'amiral n'occupe que le 43^e degré de la hiérarchie. Apocaucos s'abrege de nombreux degrés et parvient, à une date qui nous est impossible de préciser, certainement sous le règne d'Andronic III, à la dignité de parakimomène, vraisemblablement de parakimomène du grand sceau. Il porta longtemps ce titre, jusqu'à ce que le couronnement de Jean V Paléologue lui permit d'accéder au mégaducat, en 1341. Chose

(163) CANTAC., II, 89, 153.

(164) Id., II, 279.

(165) Id., I, 26.

(166) Lambecius, dans son histoire de la Bibliothèque de Vienne, mentionne un manuscrit grec (*Joannis actuarii epitome sive compendium totius artis medicae*) dédié : τῷ παρακοιμωμένῳ τῷ Αποκαύκῳ τῷ κοιλάτορι χρηματισάντι μεγάλῳ Δυσκί. (Lambecius, *Biblioth. caesar.*, t. IV, col. 256); v. également BORDIER, *Description*, p. 233.

(167) CANTAC., II, 5.

curieuse, Cantacuzène l'appelle indifféremment *parakimomène* ou *mégaduc* (168). Peut-être par dédain, et pour montrer qu'il tenait pour nulle et non avenue la promotion de 1341. Ainsi Apocaucos porta au moins huit titres. Il lui fallut vingt-cinq ans, au moins, pour parvenir à la consécration du mégaduc. Sa carrière n'en était pas moins exceptionnelle. Il est intéressant de la comparer à celles de deux Byzantins, Michel Tarchaniotès Glabas et Alexis Philanthropène, son beau-père. Michel Tarchaniotès, né vers 1240, fut nommé successivement primicier de la Cour (33° degré), grand papias (22° degré), pincerne (15° degré), grand connétable (12° degré), grand primicier (11° degré). A la fin de son règne, Michel VIII le nomme protovestiaire, mais surtout place cette dignité au 4° degré de la hiérarchie (169). En 1282, Michel Tarchaniotès est, à 42 ans, l'un des premiers personnages de l'empire. L'avènement d'Andronic II eut pour étrange résultat la promotion de Tarchaniotès à un office, dont le degré dans la hiérarchie était inférieur à celui du protovestiaire, celui de protostrator. Ce mystère est aisé à dissiper : Andronic II avait rétabli l'ordre hiérarchique existant avant la réforme de Michel VIII. La carrière de Tarchaniotès ne devait pas s'arrêter là. Protostrator en 1293, il refuse le titre de César (170), mais reçoit, à la fin du siècle, celui de mégaduc. Cette longue carrière s'est tout entière inscrite dans les plus hauts degrés de la hiérarchie aulique. Mais, au contraire d'Apocaucos, Michel Tarchaniotès a mis une quarantaine d'années pour atteindre le mégaduc. Il a également porté huit titres (171). C'est l'exemple même d'un avancement régulier, celui d'un serviteur loyal et de bonne race. Son beau-père, Alexis Philanthropène, connut un sort un peu différent. Nous ignorons sa carrière sous les Lascaris. Mais il est nommé protostrator en 1261 (172). Il se couvre de gloire en divers combats, mais ne reçoit le mégaduc qu'après 1271, date à laquelle il est encore attesté comme protostrator. Sa promotion fut donc assez lente. Ainsi, ces trois hommes qui voient leur carrière couronnée par leur promotion au mégaduc, y sont parvenus par des voies bien différentes et qui résument assez bien, semble-t-il, toutes celles que durent emprunter les dignitaires byzantins : l'administration, la cour, l'armée. En principe, les grands officiers et les hauts dignitaires sont en petit nombre. Ceci s'explique fort bien par le rôle exceptionnel et, littéralement hors de pair, joué par eux dans les affaires de l'Etat ou le service aulique. Le mégaduc commande en chef la flotte : il ne peut y avoir plusieurs mégaducs, en vertu d'une conception toute unitaire du commandement en chef. Alexis Philanthropène ne sera nommé mégaduc

(168) V. par ex., CANTAC., II, 545 (a. 1345), et *Régestes* du sénat de Venise, p. 46 (15 mars 1341).

(169) Ps.-Cod., *De off.*, col. 29.

(170) Par scrupule, affirme PACHYMÈRE (II, 68).

(171) Il porta, en outre, celui de curopalate, si nous en croyons Pachymère. Cette promotion serait antérieure à celle de grand papias. On en conclut généralement que le grand papias devait occuper dans la hiérarchie une place très supérieure à celle que lui prête la liste du moine Mathieu, la 24°. V. PLANUDE, *Epist.*, n° XXIV, p. 41.

(172) PACHYM., I, 206, 209.

qu'à la mort du mégaduc titulaire, Michel Lascaris⁽¹⁷³⁾. Le grand domestique est le chef de l'armée byzantine : il n'y aura jamais qu'un grand domestique à la fois. Jean Paléologue, grand domestique, est promu César, puis despote. Alexis Stratégopoulos lui succède à la tête de l'armée. Il est, à son tour, promu César; Alexis Philé est, alors, nommé grand domestique⁽¹⁷⁴⁾. On pourrait ainsi multiplier les exemples⁽¹⁷⁵⁾. Mais il y a à ce principe deux sortes d'exceptions. Certaines hautes fonctions sont conférées à des étrangers, elles n'ont plus, alors, sauf exceptions, que valeur de dignité. En outre, certains offices ont nécessité plusieurs titulaires, essentiellement ceux qui se rattachent au service des armées : protostrators, grands tzaousioi⁽¹⁷⁶⁾. Par ailleurs, on observera que certaines dignités d'un rang élevé ont été conférées à plusieurs personnes sous certains règnes. C'est le cas du despote et celui du sébastocrator⁽¹⁷⁷⁾. Ce n'est point celui du panhypersébaste, sans que l'on s'en explique la raison. Le nombre des offices ne changeait guère, celui des officiers augmentait. L'assomption de nombreuses charges par des dignitaires complique un peu plus le problème, car il semble que, sous les premiers Paléologues, le cumul des dignités et des offices ait été possible. Ainsi, pour ne citer que quelques cas, choisis sous différents règnes, Constantin Chadénos est désigné, en 1259, comme pansébaste sébaste protohiérakarios (grand fauconnier)⁽¹⁷⁸⁾. Manuel Batrachonitès est mentionné dans un acte de Chilandar comme pansébaste sébaste oikéios grand adnoumiaste⁽¹⁷⁹⁾. Un Nicéphore Choumnos, qui n'est point le mésazon d'Andronic II, est appelé pansébaste sébaste et actuaire, et Momitzilos, si nous interprétons bien Cantacuzène, despote et sébastocrator⁽¹⁸⁰⁾. Mais ce dernier cas est vraiment exceptionnel, à notre connaissance, dans l'histoire de la titulature sous les premiers Paléologues. Dans la plupart des cas, une dignité de faible rang, comme celle de sébaste, est adjointe à un office subalterne qui occupe une place intermédiaire dans la hiérarchie : ainsi le pansébaste sébaste oikéios Kassandrénos est également logariaste de la Cour⁽¹⁸¹⁾. On pourrait citer un grand nombre d'exemples analogues⁽¹⁸²⁾. Notons que la dignité est mentionnée la première. Cette distinction faite par les actes de la pratique et certains textes littéraires est intéressante à noter, car elle contredit parfois le commentaire donné par le pseudo-Codinos, qui qualifie une

(173) V. GUILLAND, *Etudes de titulature et de prosopographie, byz.*, in *B.Z.* (1951), p. 130 et ss.

(174) V. *infra*, p. 238.

(175) C'est encore le cas du grand logothète, de l'épi tou kanikléiou, du grand baïoulos.

(176) Ps.-Cod., *De off.*, col. 32.

(177) *Ib.*, *ibid.*, col. 6.

(178) *R.K.O.R.* (t. III), n° 1878, p. 35 (juillet 1259).

(179) *Actes de Chilandar*, n° 14, p. 35 (c. 1300).

(180) *Actes de Philothée*, n° XXVIII, p. 67 (février 1330), et CANTAC., II, 433.

(181) *Actes de Chilandar*, n° 41, p. 105 (mars 1319).

(182) Par ex., le sébaste protovestiarite Georges Zagaronmatès; v. *R.K.O.R.* (t. III), n° 1797, p. 1918, et LAURENT, in *Hellénika* (1933), p. 227.

dignité ou un office. Telle dignité a donc pu se transformer en fonction, avant de subir l'opération inverse. A Byzance, ont surtout de l'importance les cas d'espèces, et le haut fonctionnaire se définit par rapport à la hiérarchie aulique.

Si nous tentons de dépasser la sécheresse des actes de la pratique en recourant aux sources littéraires, quelques détails intéressants permettent de préciser un peu le portrait moral du fonctionnaire byzantin et, sinon ses méthodes de travail, du moins l'ambiance dans laquelle il travaille. La *Conspiration de Jean Prochyta* (sic) nous montre les secrétaires de l'empereur, sans doute s'agit-il des mystiques, logés dans une haute tour du Palais et y exerçant leurs activités⁽¹⁸³⁾. Le fait est intéressant, car il révèle la dépendance étroite du personnel impérial à l'égard du maître. L'attitude du fonctionnaire byzantin à l'étranger n'est pas moins digne d'intérêt. A en croire Cydonès, un nationalisme farouche est le doublet naturel d'une orthodoxie stricte, et le fonctionnaire doit s'en inspirer. Dans une Lettre adressée, avant 1347, à Euthymios, ambassadeur auprès du pape, il manifeste la crainte qu'Euthymios ne soit incité par les Latins à trahir sa foi orthodoxe, car « s'il cède à la nécessité et que, dans l'intérêt de l'ambassade, il lui dit (au pape) : « Béatitude, Sainteté, » Pasteur commun, Père, Vicaire », c'est une trahison envers la foi » (184). On voit bien les limites d'une telle attitude : une foi intransigeante, qui suscite la xénophobie et, par contraste, beaucoup de faiblesse dans les affaires du siècle. Après avoir dessiné à grands traits le portrait du fonctionnaire byzantin, il faut accorder de l'attention à ce personnage mal connu et qui cependant joua souvent un rôle important dans l'histoire byzantine : l'eunuque.

Les eunuques avaient longtemps tenu une place de choix dans le gouvernement et l'administration de l'empire. Ils avaient également, à l'image de Narsès, commandé des armées. Leur rôle n'avait pourtant cessé de décroître à partir du x^e siècle. Mais, ils restaient souvent des dignitaires palatins et à ce titre exerçaient des charges auliques importantes. Il est possible que la conquête latine fit d'eux des objets de mépris⁽¹⁸⁵⁾. Mais les Byzantins étaient trop habitués à eux pour qu'ils s'en déprissent aisément. Les eunuques continuent à figurer avec bonheur dans les guerres, soit qu'ils servent de confidents et de messagers, comme l'eunuque que le sébastocrator Théodore dépêche à son frère, le despote Michel II d'Epire à la veille de la bataille de Pélagonie⁽¹⁸⁶⁾, ou encore qu'ils

(183) *Conspiration de Jean Prochyta*, in *Chroniques étrangères*, éd. Buchon, p. 737. Jean de Procida, ce conspirateur impénitent, se réfugia à la Cour de Michel VIII Paléologue en 1279. Il gagna l'amitié de deux dignitaires et réussit à se faire présenter au basileus « comme connaissant bien les affaires du roi Charles d'Anjou ». Il semble bien que le protocole se soit assoupli, car Procida n'éprouve que peu de difficultés à obtenir audience. Nous avons au moins un autre témoignage dans ce sens : v. *Histoire de Mar Jabalaha III et du moine Rabban Çama*, p. 55 et ss.

(184) CYDONÈS, *Correspondance*, Lettre I (avant 1347), p. 1.

(185) Dans ce sens, GUILLAND, *Les eunuques dans l'empire byzantin*, in *R.E.B.*, (1944), p. 224.

(186) *Chronique de Morée*, p. 57.

commandent des corps de troupes souvent importants. Ainsi, Andronic (Enopolita, sous Michel VIII, simple tatas de la Cour prend une part importante à la bataille de Belgrade (187). Il est vrai que nous ne trouvons plus, au XIV^e siècle, de noms d'eunuques parmi les généraux byzantins. Mais il n'est pas impossible qu'ils aient assumé des commandements subalternes. En revanche, nombre de dignitaires furent des eunuques. La plus haute dignité qu'ils pussent briguer avec succès était celle de parakimomène, à notre sens celle de parakimomène de la chambre, qui occupe un rang élevé, le 16^e, dans la liste du pseudo-Codinos (188).

Mais l'eunuque peut occuper un rang moins brillant, celui de procathimène de la chambre, subordonné au parakimomène de la chambre. Il n'en joue pas moins à l'occasion un rôle politique important.

Ainsi, l'eunuque Callicrénites, procathimène de la chambre, est député, avec Théolopte de Philadelphie, par Andronic II auprès de son petit-fils (189). Il semble que les eunuques aient également tenu une grande place à la Cour d'Anne de Savoie (190). Il n'ont donc pas absolument disparu de la vie politique byzantine, mais leur rôle est essentiellement occulte.

C. — La perte des titres et des fonctions.

L'empereur nomme les hauts fonctionnaires et leur accorde un titre nobiliaire. C'est dire que la perte de ce titre et de cette fonction dépend essentiellement de la volonté impériale. Mais celle-ci peut emprunter deux formes. L'empereur décide de décharger tel fonctionnaire de sa tâche, sur proposition de celui-ci, ou il punit un sujet, dont il suspecte, à bon droit, la fidélité. Les exemples qui ressortissent à la première catégorie sont plus rares, mais on en compte de célèbres. Ainsi, après la prise de Constantinople, en 1261, l'enseignement supérieur était dans un tel état d'abandon que plus d'un, dans l'entourage de l'empereur, en avait l'âme attristée. C'était le cas du grand logothète Georges Acropolite. Grégoire de Chypre affirme « qu'il en avait le cœur navré et désirait y remédier, selon la nature de ses forces » (191). L'empereur le sut et, ajoute Grégoire de Chypre, « il le déchargea de ses fonctions publiques et il permit d'y porter remède » (192). En 1304, Roger de Flor renonce au mégaducat, au bénéfice de son lieutenant Bérenger d'Entença. L'empereur accepte de confirmer (193). La décision de certains très hauts dignitaires,

(187) V. *supra*, n. 162.

(188) Le parakimoménat se divisait en deux charges : le parakimomène du sceau apposait le sceau impérial sur les lettres adressées par le basileus aux membres de sa famille, aux patriarches et aux plus hauts dignitaires (v. ps.-Cod., *De off.*, col. 34). Le parakimomène de la chambre avait sous ses ordres les pages (*paidopouloi*) et les chambriers (*kottônoríoi*).

(189) CANTAC., I, 94-95 (a. 1321). Un autre procathimène de la Chambre, Chatzicès, fut peut-être eunuque ; v. PACHYM., II, 576 (a. 1308).

(190) CANTAC., II, 223.

(191) *Autobiographie* de GRÉGOIRE DE CHYPRE, in LAMEERE, *op. cit.*, p. 184.

(192) *Ibid.*

(193) V. PACHYM., I, 498-499.

tel le despote Jean Paléologue, d'abandonner les insignes de leurs dignités, n'a pu avoir de conséquences juridiques (194). Seule, l'expression de la volonté impériale est susceptible de les provoquer (195).

La fidélité au prince malheureux entraînait la perte des titres et des fonctions; l'inaMOVIBILITÉ est un concept inconnu des Byzantins, ainsi Métochite perd-il sa charge de grand logothète à la chute d'Andronic II (196). Les conséquences de la perte des titres et des fonctions sont extrêmement graves : le port des insignes est défendu, celui du titre interdit (197). La participation aux cérémonies auliques cesse. M. Guiland estime, cependant, que la déchéance des dignités auliques ne provoquait pas la cessation des fonctions. Il donne l'exemple du grand hetaireiarque Nestongos Doukas, déchu de son titre, mais qui garda néanmoins le gouvernement de la province de Magnésie avant qu'il ne fût rétabli dans sa dignité (198). Mais c'est un cas exceptionnel. Si on l'interprétait strictement, il faudrait convenir que la perte des dignités est une sanction légère, toute temporaire, en bref une menace. Nous avons dix exemples du contraire. Il est préférable de croire que Nestongos Doukas fit amende honorable après avoir été privé de sa dignité, qu'il pût pour cette raison conserver son gouvernement et retrouver les bonnes grâces du basileus. Il est clair, une fois encore, que les nominations et les destitutions de hauts fonctionnaires ne dépendent que de l'empereur (199).

La dernière cause, la plus normale, de la perte d'un titre est la promotion à une dignité ou à un office occupant un degré supérieur dans la hiérarchie. Dans ce cas, le hiérarque porte les insignes que lui confèrent son nouveau titre. S'il s'agit d'un officier d'un haut rang, on mentionnera parfois le titre de son ancien office, en le faisant précéder du mot « ex »; ainsi Roger de Flor, promu César, est désigné par Pachymère comme *ex-mégaduc*.

D. — Rapports des gouverneurs des villes et de provinces avec la hiérarchie aulique et l'administration centrale.

L'appartenance des gouverneurs de villes ou de provinces à la hiérarchie aulique est incontestée. Encore, cette haute fonction ne suffisait-elle plus à provoquer la collation d'une dignité de rang enviable (200). Mais, en

(194) PACHYM., I, 321, 335-337.

(195) Ce droit impérial de promouvoir ou de déchoir, implicitement reconnu dans le pseudo-Codinos s'accorde assez mal avec l'inaMOVIBILITÉ des dignités, reconnue comme un principe par M. GUILLAND, *La collation des titres*, in *R.E.B.* (1946), p. 24. En réalité, comme les titres émanent du basileus, ils ne peuvent être des droits *pour* leurs porteurs.

(196) GRÉG., I, 476.

(197) La suppression du couvre-chef en est la marque essentielle; v. PACHYM., I, 487.

(198) PACHYM., II, 428, 432, 502 (a. 1306). Il doit vraisemblablement le distinguer d'Alexis Doukas Nestongos, pincerne en 1267. V. également PACHYM., II, 502.

(199) Ainsi, Alexis Rhaoul est-il purement et simplement destitué par Théodore II Lascaris et remplacé par Georges Mouzalon (v. PACHYM., I, 23).

(200) Nous ne voyons pas très bien les raisons sur lesquelles Bréhier s'est appuyé pour affirmer que les « gouverneurs de villes sont mentionnés par le pseudo-Codinos à la fin de sa liste hiérarchique comme occupant le rang auquel leur donnait droit leur titre aulique » (BRÉHIER, *op. cit.*, p. 147).

vérité, le problème est mal posé, et il faut renverser l'ordre des facteurs. Ces gouverneurs, indifféremment appelés ducs ou archontes, n'ont pas toujours porté des titres recherchés⁽²⁰¹⁾. Il faudrait peut-être distinguer, à cet égard, le règne de Michel VIII et ceux de ses successeurs. Nous possédons les noms de trois gouverneurs du thème de Thrakésion, sous le règne de Michel VIII : Théodore Kalothétos, en 1259⁽²⁰²⁾; Théodore Krybitsiotès, en 1260⁽²⁰³⁾, et Phocas Autoréianos, en 1277⁽²⁰⁴⁾. La titulature de Krybitsiotès est inconnue, mais Kalothétos est titré sébaste et Autoréianos est appelé *grammatikos*, c'est-à-dire une manière de chef de bureau de la chancellerie impériale subordonné au grand logothète. Ces petits dignitaires ou ces fonctionnaires subalternes assument cependant des responsabilités importantes. Cela est étonnant, mais il ne faut sans doute point généraliser. Ainsi, les premiers gouverneurs de Thessalonique après la Restauration, Constantin Tornikès et Alexis Doukas Nestongos⁽²⁰⁵⁾, portaient respectivement le titre de sébastocrator et celui de pincerne. Nous savons déjà, il est vrai, que Thessalonique était chère au cœur des Paléologues. Les règnes des successeurs de Michel VIII sont, par fortune, plus riches en témoignages. Une liste, non exhaustive, des gouverneurs de villes et de provinces mérite d'être dressée, même si elle ne permet que des remarques toutes provisoires et susceptibles d'être corrigées par l'établissement d'autres listes.

Nous nous proposons seulement de rechercher dans quelle mesure les gouverneurs étaient recrutés parmi les fonctionnaires effectifs, les officiers oisifs et les dignitaires auliques.

LISTE DES GOUVERNEURS DE VILLES ET DE PROVINCES.

1. Théodore Tsimpéas, gouverneur de Thessalonique.
2. N. Philarètos, gouverneur de Thessalonique.
3. Manuel Doucas Lascaris, domestique des scholes, gouverneur de Thessalonique.
4. Nicéphore Choumnos, épi tou kanikléiou, gouverneur de Thessalonique.
5. Constantin Paléologue, despote, gouverneur de Thessalonique (206).
6. Jean Paléologue, panhypersébaste puis César, gouverneur de Thessalonique (207).
7. Démétrios Asen, gouverneur de Thessalonique (208).
8. Théodore Choumnos, grand stratopédarque, gouverneur de Thessalonique (209).
9. Syrgiannès Paléologue Philanthropène, pincerne puis Mégaduc, successivement gouverneur d'une province macédonienne, puis de Thessalonique (210).

(201) La dénomination de duc est plus fréquente au XIII^e siècle, celle d'archonte au XIV^e, et surtout dans les œuvres littéraires, mais il y a des exceptions (v. CANTAC., II, 543). On employait également les dénominations suivantes : *épitrope* et *dioécète* (par ex., pour Constantin Paléologue, despote et gouverneur de Thessalonique sous Andronic III), *épargne*, mais ce mot est plus rare, et surtout *képhalè*.

(202) R.K.O.R. (t. III), n. 1871, 1873, 1879, p. 34 (deux horismoi et un prostagma de mai, juin et juillet 1259).

(203) *Ibid.*, n. 1884, p. 36 (mars 1260).

(204) *Ibid.*, n. 2025, p. 68 (mars 1277).

(205) ZACHARIAE, *Jus graeco-romanum* (t. III), p. xx (a. 1267).

(206) CANTAC., I, 129.

(207) *Id.*, I, 211.

(208) GRÉG., I, 396.

(209) GRÉG., I, 408-409; CANTAC., I, 268 (a. 1328). Peut-être était-il le frère de l'épi tou kanikléiou.

(210) GRÉG., I, 497-498, et PHILÈ, *Carmina*, I, 244-245, 247; II, 147, 240.

10. Théodore Synadènos, prostotrator, gouverneur de Thessalonique (211).
11. Constantin Monomaque, éparque, gouverneur de Thessalonique (212).
12. Jean Apocaucos, grand primicier, gouverneur de Thessalonique (213).
13. Andronic Cantacuzène, grand chartulaire, gouverneur du thème de Boléron-Mosynopolis (214).
14. Manuel Libèros, gouverneur du thème de Strymon.
15. Léon Acropolite, gouverneur du thème du Strymon (215).
16. Jean Tarchaniotès, domestique (des scholes ?), gouverneur de Boléron et Serrès (216).
17. Démétrios Ange Métochite, gouverneur de Serrès.
18. Alexis Tzamlakon, grand papias, gouverneur de Serrès (a. 1326), puis gouverneur de Didymotique avec
19. N. Tarchaniotès, protostrator (217).
20. Humbertopoulos, curopalate, gouverneur de Mésembrie (218).
21. Andronic Asen, protovestiaire, gouverneur du Péloponnèse.
22. André Mouriskos, hyparque *tou stratiôtikou* gouverneur de Ténèdos (219).
23. N. Kassianos, grand primicier, gouverneur de la région de Mésiothina (220).
24. Godefroi, grand veneur, gouverneur de la région de Mésiothina (221).
25. Andronic Paléologue, protovestiaire, gouverneur de Bérat (222).
26. Manuel Cantacuzène, fils du basileus, gouverneur de Bérat, jusqu'en 1346 (223).
27. Nicéphore Basilikos, grand primicier, gouverneur de Mélènik (224).
28. Michel Lascaris Métochite, fils du mésazon, gouverneur de Mélènik (225).
29. Manuel Apocaucos, second fils du mégaduc, gouverneur d'Andrinople (226).
30. Jean Ange, pincerne, gouverneur d'Acarnanie (227).
31. N. Phakrasès, grand primicier, gouverneur de Sélymbrie (228).
32. Georges Philanthropène, grand hétairesiarque, gouverneur de Lemnos (229).
33. Michel Asen, fils de Jean Alexandre, gouverneur de Lesbos (230).
34. Jean Choumnos, parakimomène du grand sceau, gouverneur de Chio.
35. Alexis Philanthropène, pincerne, gouverneur de Lesbos.
36. Tzyrapès, sébaste, gouverneur de Lemnos.
37. Théodore Padriates, gouverneur de Lemnos.
38. Doukas Nestongos, grand hétairesiarque, gouverneur de la province de Magnésie.

NOTA. — Nous avons omis dans cette liste le nom du basileus Michel IX Paléologue, qui assura le gouvernement de Thessalonique en 1320 (v. GRÉG., I, 277-278).

-
- (211) CANTAC., II, 197.
 - (212) Id., I, 473, 511.
 - (213) Id., I, 569-570, et *supra*, p. 143.
 - (214) *Prostagma* d'Andronic II (a. 1322), in SOLOVJEV, *Encore un recueil de diplômes grecs de Ménoikéion*, in *Byz.* (1936), p. 73, et in *M.M.* (t. V), pp. 133-134.
 - (215) *M.M.* (t. V), p. 119.
 - (216) V. GUILLOU, *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, pp. 84-85.
 - (217) CANTAC., III, 237 (a. 1352).
 - (218) PACHYM., II, 80, et R. JANIN, *Les Francs au service des Byzantins*, in *E.O.* (1930), p. 71.
 - (219) André Mourikos avait également la charge du vestiarius impérial (v. CANTAC., II, 556, 573, 583). Promu amiral en 1308, il fut blessé peu après (v. CANTAC., II, 607).
 - (220) La région de Mésiothina constitue la bordure asiatique du Bosphore. Sur Kassianos, v. PACHYM., II, 618.
 - (221) CANTAC., I, 341 (c. 1329). Ce Godefroi (Kontophrès) était un Latin (V. IORGA, *Hist. de la vie byz.*, t. III, p. 188).
 - (222) CANTAC., I, 211, 260 (a. 1326).
 - (223) V. LOENERTZ, *Note sur la lettre de Démétrios Cydonès*, in *B.Z.* (1951), p. 405 et ss.
 - (224) Basilikos demeura gouverneur de Mélènik jusqu'en 1332, v. *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, p. 95.
 - (225) Il avait précédé Basilikos dans le gouvernement de Mélènik (v. LEMERLE, *Philippe et la Macédoine*, p. 194, n. 7).
 - (226) CANTAC., II, 486.
 - (227) CANTAC., II, 147.
 - (228) GRÉG., II, 627.
 - (229) *Actes de Lavra* (éd. Laurent), in *Hellénika* (1933), p. 224, n° 544.
 - (230) Une poésie de Nicéphore Grégoras, de vingt-cinq distiques élégiaques, est

Cette liste met en évidence certaines constantes qui méritent d'être soulignées. La fréquence avec laquelle reviennent les noms des membres des grandes familles (Paléologue, Cantacuzène, Asen, Philanthropène et, à un degré moindre, Tarchaniotès, Tzamlakon) est remarquable. Les descendants des puissants du jour (Choumnos, Métochite, Apocaucos) sont abondamment pourvus en gouvernorats. Les hommes de confiance des basileis constituent la troisième catégorie : Humbertopoulos, Mouriskos, Godefroi, Phakrasès.

Il est donc clair que le choix des gouverneurs des villes et de provinces obéissait à des préoccupations essentiellement politiques. Mais les élus possédaient-ils une formation qui les préparât à remplir des tâches aussi nombreuses que complexes ? Leur appartenance à la hiérarchie aulique permet de relever d'importants indices.

Les gouverneurs peuvent être répartis en trois classes, selon le rang que leur titulature leur accorde dans la hiérarchie :

1° La première comprend le despote et le César, de très hauts dignitaires, proches du trône et de l'empereur régnant (231).

2° La seconde est composée des officiers actifs : le mégaduc (7), le protostrator (8), le grand stratopédarque (9), l'épi tou kanikléiou (13), le grand hétairiarque (25) (232).

3° La troisième, la plus nombreuse, est celle des officiers oisifs : le grand papias (22), l'éparque (23), le domestique des scholes (31). Elle comprend surtout des dignitaires qui assurent cependant un service aulique : le grand primicier (10), le pincerne (14), le grand chartulaire (26), le grand veneur (41).

On peut s'étonner que l'échanson (le pincerne) ou le grand veneur, ou encore cette manière de grand chambellan, le grand primicier, soient désignés pour assumer des fonctions auxquelles rien ne paraissait les préparer. Ce serait une vue bien simpliste, qui méconnaîtrait la complexe réalité byzantine. Nous observons, tout d'abord, que, parmi les cinq officiers actifs, trois exercent de hauts commandements militaires (le mégaduc, le protostrator, le grand stratopédarque), un a des attributions de police, le grand hétairiarque, l'épi tou kanikléiou enfin appartient à la chancellerie impériale. Ces officiers actifs sont donc, dans leur majorité, des militaires. Qu'en est-il des officiers oisifs et, plus généralement

adressée à Irène Paléologine, sœur de Jean Paléologue et veuve de Michel Asen. V. l'édition de G. MERCATI, *Sulle poesie di Niceforo Gregora*, in *Bessarione* (1918), pp. 90-98, et surtout les vv. 21-22, p. 95 : *καὶ σφεας ἄγω νήσου ἐκ Λεσβοιο νέκυας τῆς ἡγεῖτο πόσις τοῦ κρατοῦντος δροῖς*.

(231) M. Guiland les classe, cependant, parmi les fonctionnaires oisifs : v. GUILLAND, *Observations sur la liste des dignitaires du Pseudo-Codinos*, in *R.E.B.* (1954), p. 58.

(232) Peut-être, l'*hyparque tou stratiôtikou* était-il un fonctionnaire actif, à moins qu'on ne doive l'identifier au *logothète tou stratiôtikou*, officier oisif. En tout cas, Mouriskos avait la charge du *vestiarium*, ce qui indique une participation active à l'administration des finances.

des dignitaires ? Nous les voyons participer à plus d'une bataille et à d'innombrables combats (233).

Il paraît donc clair que les basileis ont également recruté les gouverneurs parmi les militaires de carrière ou les dignitaires qui avaient su se montrer chefs de guerre avisés. Les intérêts politiques se doublaient naturellement de préoccupations stratégiques. Mais les provinces n'y gagnaient sans doute qu'une sécurité relative, car on peut imaginer que ces rudes hommes de guerre ou ces grands seigneurs ambitieux étaient assez peu soucieux des injustices ou des exactions subies par les populations. Ce mal était sans doute nécessaire, mais il n'est pas sûr qu'il ait contribué à maintenir les liens des provinces avec l'administration centrale. De toute façon, la centralisation étatique s'atténuait sans cesse. Si les gouverneurs étaient demeurés longtemps dans leurs fonctions, sans doute eussent-ils pu faire œuvre utile. Mais ils n'en eurent pas apparemment l'occasion. Prenons l'exemple de Thessalonique : en moins de trente-cinq années (de 1310 à 1345), on ne compte pas moins de onze gouverneurs. Encore ce chiffre ne paraît-il point limitatif. Faut-il y voir un effet de la prudence impériale, que les exemples du despote Constantin et du César Jean Paléologue justifieraient assez (234). Mais les frontières partout menacées, le déferlement des envahisseurs serbes, bulgares, turcs enfin, ont réclamé la présence des meilleurs chefs de l'armée byzantine dans les endroits les plus divers. De fréquentes promotions dans la hiérarchie ont encore accru cette instabilité.

Il reste que les gouverneurs byzantins paraissent avoir mieux connu les subtilités de la Cour ou le maniement des armes que les difficultés de l'administration des finances ou les problèmes posés par la reddition de la justice. Or, leurs pouvoirs étaient en ces matières fort étendus. Ils avaient même la faculté d'accorder des privilèges aux villes, sous réserve de la confirmation impériale (235). La tentation était réelle d'abuser de ces pouvoirs exorbitants, et les gouverneurs ne semblent pas y avoir toujours résisté.

E. — L'oikéios.

Il y a peu de textes de la pratique, voire de monuments littéraires, où ne soit mentionné avec une certaine fréquence le mot *oikéios*. Ce qualificatif est d'évidence accordé à un personnage qui jouit de la bienveillance impériale. Il peut s'agir d'un haut dignitaire. Ainsi, Monomaque, le gouverneur de Thessalonique, est désigné comme « oikéios et éparque »

(233) L'histoire des gouverneurs de Thessalonique sous les règnes d'Andronic II, d'Andronic III et de Jean VI Cantacuzène est toute traversée de péripéties militaires : v. le rôle d'Andronic Asen au cours de la guerre des deux Andronics (GRÉG., I, 395, et ss.), ou encore celui de Syrgiannès ou de Synadènos.

(234) Sur les projets de Jean Paléologue, v. CANTAC., I, 211, et GRÉG., I, 79.

(235) V. TAFRALI, *Thessalonique au XIV^e siècle*, p. 48.

dans un acte de Zographou⁽²³⁶⁾. Il en est de même du grand veneur Jean Batatzès⁽²³⁷⁾, du pansébaste sébaste et grand adnoumiaste Manuel Batrachonitès, sous le règne d'Andronic II⁽²³⁸⁾. Jean Sélagitès, duc de Mélanoudios, était également oikéios, ainsi que l'atteste un acte de 1262⁽²³⁹⁾. Mais les dignitaires de rang plus modeste ont également droit à cette épithète : ainsi le pansébaste sébaste et logariaste tès aulès Kassandrénos, voire les titulaires d'une dignité inférieure et fort répandue, celle de sébaste⁽²⁴⁰⁾. Certains oikéioi sont mentionnés, sans que l'on sache s'ils sont dignitaires ou fonctionnaires oisifs. Leur nombre est assurément élevé⁽²⁴¹⁾. L'épithète d'oikéios (et celle d'*oikéakos*) était donc libéralement accordée. Il est bien évident qu'elle ne traduisait aucun lien de parenté entre l'intéressé et le basileus ou la famille impériale. On a pu même soutenir que des liens étroits ne s'étaient point formés entre l'oikéios et son maître⁽²⁴²⁾. L'affirmation est contestable, car l'oikéios fait partie de l'entourage du basileus; il peut le voir et lui parler. Il est, en somme, son homme de confiance. Ce n'est donc pas un personnage insignifiant que l'oikéios ! Et, si l'épithète est répandue, il paraît assez injuste de soutenir qu'elle était banale. Les actes de la pratique marquent souvent du respect à son égard. Voici, Jean Mankaphas, oikéios de la basilissa Théodora, femme de Michel VIII. Quand les documents évoquent les actes par lui passés, ils ne manquent jamais de souligner qu'il s'agit de l'oikéios « de la très pieuse Augusta »⁽²⁴³⁾.

Le lien de fidélité qui unissait les « oikéioi » à leurs maîtres ne s'en relâchait pas moins, à l'occasion. Ainsi, un oikéios de Cantacuzène, du nom de Michel, se réfugia-t-il, en 1342, auprès du kral serbe⁽²⁴⁴⁾. L'oikéios est donc, incontestablement, un dignitaire dont l'appartenance à la hiérarchie n'est point toujours certaine. Mais les rapports étroits qu'il entretenait avec l'empereur faisaient de lui un membre non négligeable de la noblesse aulique.

(236) *Actes de Zographou*, n° XXXII, p. 74 (a. 1342).

(237) V. CANTAC., II, 475.

(238) *Actes de Chilandar*, n° 14, p. 35 (a. 1300).

(239) Chrysobulle de sept. 1262, in *M.M.* (t. VI), n° LXXXVI, p. 213.

(240) *Actes de Chilandar*, n° 90, p. 105 (mars 1319), et *Actes de Zographou*, n° XXIV, pp. 52-53 (août 1326).

(241) *Synodicae constitutiones*, in *P.G.*, CLII, col. 1264 (c. 1341), et *Archives de Saint-Jean-Prodrôme*, pp. 75-79. Les actes mentionnent quelques noms d'oikéioi; Georges Troulénos, Nicolas Théologitès, Théodore Paléologue, Manuel Théologitès, Préakotzélos, Margaritès.

(242) Dans ce sens, P. LEMERLE, *Un chrysobulle d'Andronic II Paléologue pour le monastère de Karakala*, in *B.C.H.* (1936), p. 439, à propos d'un oikéios dont la parenté impériale paraît évidente, sans qu'on en puisse déterminer le degré : Constantin Comnène Lascaris. V. également, GUILLAND, *Etudes sur l'hist. administrative*, in *Byz.* (1955-1957), p. 682.

(243) Horismos de Théodora Paléologue, in *M.M.* (t. VI), n° LXXX, p. 204-205.

(244) CANTAC., II, 257-258 (a. 1342). Autre oikéios de Cantacuzène, Manuel : v. CANTAC., II, 311. Quant à l'*oikéakos*, il assurait le service de la maison privée du basileus.

SECTION III.

Un cas particulier : le mésazon.

Le mésazon (μεσάζων) est mentionné dès le XI^e siècle dans l'*Alexiade* d'Anne Comnène (245). Doukas, au XV^e siècle, prouve sa survie (246). Nous savons encore que l'empire de Trébizonde connaissait un grand mésazon. Mais quel office assumait ce grand personnage ? Etait-il, vraiment, un fonctionnaire ou un haut dignitaire ? A ces questions, Du Cange a, depuis longtemps, répondu. Dans son *Glossarium*, il définit ainsi les mésazontes : « *Dicti qui in aula imperatoris primas obtinent, Rerum ministri apud manilium quivus scilicet velut sequestris principes res suas peragunt.* » Il ajoute que le mésastikion (μεσαστίκιον) est la charge, la fonction, l'office du mésazon, et que cette fonction est adjointe à celle de grand logothète (247). Dans ses grandes lignes, le jugement de Du Cange a été repris par la postérité. Pour Stein, par exemple, le mésazon est l'intermédiaire majeur entre le souverain et ses sujets; il exerce les plus hautes fonctions civiles, et son rôle est, de beaucoup de points de vue, analogue à celui du Premier ministre des modernes monarchies absolues, dont le domaine de compétence n'est point strictement limité (248).

Le point de vue de M. Guiland est un peu différent, qui compare le mésazon aux anciens paradynastes « sortes de vice-empereurs temporaires qui représentaient l'empereur dans les actes de la vie publique » (249). Pour M. Beck, l'assimilation du mésazon au grand vizir est complète (250). Les obscurités n'en demeurent pas moins nombreuses, qui concernent la nature et l'étendue exacte des attributions du mésazon. C'est tout le mérite de M. Beck et de M. Verpeaux d'avoir évoqué, à plusieurs reprises (251), ces difficultés et d'en avoir résolu quelques-unes, sans que l'on puisse dire toutefois que leurs démonstrations soient absolument convaincantes.

Le mésazon est-il un fonctionnaire ou un dignitaire ? Nous tenterons, tout d'abord, de répondre à cette question. Nous déterminerons ensuite le rôle joué par ce haut personnage.

(245) ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, II, 275.

(246) DOUKAS, *Hist.*, 125.

(247) DU CANGE, *Glossar.* (t. II), col. 909 et col. 910 : « ... nam logothetae adjuncta erat μεσάζωντος functio, ut qui continuo regi adesset, ejusque mandata exciperet et dictaret »).

(248) STEIN, *op. cit.*, p. 39. Stein affirmait que la fonction de mésazon pouvait être confiée, surtout au grand logothète, mais aussi au logothète de la course et à l'épi tou kanikléiou.

(249) GUILLAND, *Le protovestiarite Georges Phrantzès*, in *R.E.B.* (1948), p. 52.

(250) H.G. BECK, *Theodoros Metochitès*, p. 12.

(251) *Id.*, *Der byz. Ministerpräsident*, in *B.Z.* (1955), pp. 309-338, et C.R. VERPEAUX, in *BSL* (1956), pp. 387-389; J. VERPEAUX, *Contribution à l'étude de l'administration byzantine* : δ μεσάζων, in *BSL* (1955), pp. 270-296, et in *Nicéphore Choumnos*, p. 42.

L'institution du mésazon a connu, au cours des XIII^e et XIV^e siècles, une diffusion qui dépassait largement le cadre byzantin. On la trouvait certes dans l'empire de Trébizonde et le despotat de Morée, mais aussi chez les peuples voisins de la Nouvelle Rome. Ainsi le kral serbe députa-t-il à Michel VIII son mésazon, Georges⁽²⁵²⁾.

Le mésazon était-il fonctionnaire ? Niebuhr le croyait⁽²⁵³⁾. Il est pourtant ignoré de la liste du pseudo-Codinos et des autres listes.

Mais Goar interprétait le passage du traité *Des offices* afférent aux attributions du grand logothète et faisait du *mésastikion* l'une d'elles⁽²⁵⁴⁾. En toute logique, il faudrait dire que tous les mésazontes étaient aussi grands logothètes si tous ceux-ci avaient le *mésastikion*, qui est l'apanage du mésazon, dans leurs attributions.

Or, nous connaissons le nom de la plupart des mésazontes sous les premiers Paléologues. S'ils étaient tous grands logothètes, toute incertitude devrait disparaître. Nous en donnons ici la liste. Nous faisons suivre le nom de chaque mésazon de sa titulature, de la titulature portée dans le temps où il exerçait son *mésastikion*⁽²⁵⁵⁾.

LISTE DES MÉSAZONTES.

1. *Théodore Mouzalon*, protosébaste, grand logothète, puis protovestiaire, en 1291 (256).
2. *Nicéphore Choumnos*, mésazon de 1294 à 1310-1315, mystikos (30), puis épi tou kanikléiou (c. 1295) (257).
3. *Théodore Métochite*, mésazon de 1310-1315 à 1328; logothète du Trésor public (18), puis, en 1321, grand logothète (12) (258).
4. *Jean Cantacuzène*, grand domestique
et :
5. *Alexis Apocaucos*, parakimomène du sceau (16) et mégaduc (7).
6. *Georges Spanopoulos*, épi tôn anamnéséôn (58) et mésazon en 1340-1341 (259).

(252) PACHYM., I, 352 : πέμπεται, μὲν πρέσβυς ἐκεῖθεν ὁ καὶ μεσάζων ἐκεῖνων Γεώργιος τοῦ νομα

(253) NIEBUHR, sous PACHYM., II, 892 : « mesazon, nomen magistratus ».

(254) Ps.-Cod., *De off.*, col 52 : καὶ τοῦτο μὲν ἴδιον τοῦ μεγάλου λογοθέτου ὑπηρετήμα. V. GOAR, sous Ps.-Cod., *De off.*, col. 258.

(255) Nous indiquons entre parenthèses la place occupée par le titre dans la liste du pseudo-Codinos.

(256) PACHYM., I, 153. Il est vrai que dans un acte de 1293, le contreseing de Mouzalon figure la titulature suivante : δια τοῦ πρωτοσεβαστου καὶ πρωτοβεσθιαριου καὶ μεγάλου λογοθέτου V. in *M.M.* (t. IV), p. 272. Cela ne laisse pas de surprendre, puisque les différentes places occupées par ces titres et fonctions sont respectivement, la treizième, la sixième et la douzième. On pouvait s'attendre à une progression hiérarchique qui eût placé le titre de protovestiaire au dernier rang. Faut-il croire que la hiérarchie aulique a perdu de son importance ? Le cumul des dignités est, sans doute, l'explication la plus plausible. De fait, Choumnos est mentionné dans un acte de Chilandar (a. 1310), comme pansébaste et épi tou kanikléiou. Encore faut-il remarquer que le titre de protovestiaire fut le dernier à être accordé à Mouzalon et qu'il ne devrait pas occuper dans l'énumération une place intermédiaire. On pourrait donc penser que Mouzalon entendait mettre en évidence sa haute titulature (protosébaste et protovestiaire) et les hautes fonctions par lui exercées.

(257) Nicéphore Choumnos était encore épi tou kanikléiou et gouverneur de Thessalonique en 1310 ; v. in *Supplementa ad acta graeca Chilandarii*, de MOSIN, et SOVRE, n° 11, pp. 15-17 (a. 1310). V. également CANTAC., I, 14.

(258) GRÉG., I, 271, et BECK, *op. cit.*, p. 12.

(259) CANTAC., I, 339 ; II, 90-91 et 99. Spanopoulos, protovestiaire en 1348, sera l'un des deux ambassadeurs de Cantacuzène auprès de la cour d'Avignon ; v. CANTAC., III, 53.

7. *Jean Méliténotes*, titulature inconnue, mésazon en 1340-1341.
8. *Jean Gabalas*, mésazon de 1342 à 1344; protosébaste (13) ou (14) selon les listes, en 1342; grand logothète (12) en 1344. Disgracié à la fin de cette même année 1344, à l'instigation d'Apocaucos (260).
9. *Démétrios Cydonès*, mésazon de 1347 à 1354, titulature inconnue (261).

Ainsi, à l'exception de Théodore Métochite et de Jean Gabalas, les mésazontes successifs n'étaient point, en même temps, grands logothètes. Il est vrai que Métochite ne fut nommé grand logothète qu'en 1321 (262), et Jean Gabalas qu'en 1344. La connexité de la qualification de mésazon et de la fonction de grand logothète n'est donc nullement établie sur le plan de la titulature. On objecte, par ailleurs, que l'une des attributions du grand logothète était la surveillance des services de l'ancienne préfecture de la ville, comprenant les services des bâtiments officiels de la *Μέση* ou rue centrale et ceux de l'*ἀστική*, c'est-à-dire ceux de la ville et de ses faubourgs. Ces attributions municipales auraient été ôtées au grand logothète par Andronic III et confiées au protostrator (263). Mais, à lire attentivement Cantacuzène, il semble bien qu'il s'agisse non d'une réforme de la structure administrative, mais bien d'une disposition d'ordre politique et militaire. En 1328, le jeune basileus venait de l'emporter définitivement sur son grand-père, qui avait entraîné le mésazon Théodore Métochite dans sa chute (264). Mais des menaces subsistaient toujours. Un manuscrit inédit fait écho aux bruits de l'empoisonnement du basileus (265). On ne peut donc admettre que la décision d'Andronic III ait été dictée par la seule volonté de porter un coup à l'ancienne administration. Tout d'abord, le gouvernement de la capitale ne fut point, sous les premiers Paléologues, confié à des fonctionnaires d'un degré déterminé. L'opportunité et l'intérêt politique commandaient le choix, plus que la titulature ou le caractère administratif marqué de la fonction. Dans cette optique, la décision d'Andronic III n'a pas constitué une réforme. Rien n'indique, d'ailleurs, qu'il faille confondre le *mésastikion* avec le gouvernement de la capitale. Ce serait prendre la partie pour le tout. Enfin, nous n'avons pas la preuve que Métochite, en l'occurrence, avait exercé des fonctions municipales au titre de grand logothète. A l'inverse, il n'est pas exclu que le mésazon, nommé grand logothète, assumât, outre son rôle de mésazon, les fonctions particulières au grand logothète. Mais c'est un tout autre problème.

Les liens existant entre le mésazon et la hiérarchie aulique n'en sont

(260) CANTAC., III, 36, 72-73, 80, et GRÉG., II, 359. Gabalas était, au mois de janvier 1342, mésazon d'Anne de Savoie. Le P. Loenertz a identifié, de manière fort probante à notre sens, le protosébaste Gabalas, devenu grand logothète, au grand logothète Jean Rhaoûl, mentionné dans un acte athonite de 1344 (*M.M.*, t. VI, 23), et auquel STEIN (*op. cit.*, p. 40) accordait une existence propre; v. LOENERTZ, *Lettres de Grégoire Acyndine*, in *O.C.P.* (1957), p. 129.

(261) CANTAC., III, 285.

(262) GRÉGORAS (I, 271) le mentionne comme mésazon dès 1315.

(263) CANTAC., I, 312 (a. 1328). V. également STEIN, *op. cit.*, p. 36.

(264) BECK., *op. cit.*, p. 15.

(265) *Coislin* 135, f° 1 v° : note sur l'empoisonnement du basileus, 22 septembre indict. XII (septembre 1328).

pas moins certains. La titulature de la plupart des mésazontes est fort élevée. Mais cette règle souffre des exceptions notables. L'épi tou kanikléiou, nous le savons, se laisse malaisément situer sur les diverses listes. L'épi tôn anamnéséôn occupe le 58^e rang. Nous ignorons la titulature de Cydonès et de Mélitèniotès. On ne peut même pas dire que le mésazon progresse plus aisément dans la hiérarchie que les autres dignitaires. Choumnos restera épi tou kanikléiou jusqu'à sa chute, et Métochite demeurera de longues années logothète du Trésor public. Le critère du choix du mésazon réside en réalité dans la confiance du basileus envers un individu déterminé. Encore ce dernier la doit-il souvent partager avec d'autres mésazontes. Sans doute, la collégialité n'était pas la règle, bien que Du Cange semble avoir pensé le contraire. Mais les sources mentionnent fréquemment deux mésazontes : Cantacuzène et Apocaucos, Spanopoulos et Mélitèniotès, Gabalas et Apocaucos. Ce bicéphalisme correspond à une période de troubles graves où chacun se défiait de tous. En réalité, l'un des mésazontes l'emportait en influence sur l'autre. Cantacuzène le prouve, qui affirme que le mésazon Apocaucos ne prenait de décision importante qu'après l'avoir consulté (266). Or Cantacuzène n'était alors que grand domestique, et Apocaucos était ainsi soumis à un double contrôle. Sous la régence d'Anne de Savoie, Apocaucos et Gabalas sont les chefs de deux factions rivales (267). Cette synarchie n'aura qu'une durée éphémère et se terminera par l'élimination de Gabalas.

Le choix et l'origine des mésazontes déterminent ainsi l'importance du rôle par eux joué, qui est, avant tout, celui du confident de l'empereur, dont il a le secret. Sa ressemblance avec le premier ministre de la monarchie espagnole à son apogée est évidente. Tout le monde le supplie d'intervenir auprès du basileus. Écoutons Cydonès : « Il y en avait qui venaient pour me voir aux premières heures du jour et restaient à la porte du Palais jusqu'à l'après-midi; ils suppliaient les portiers de me faire savoir qu'ils étaient là et ils se croyaient heureux rien que de savoir que j'avais su qu'ils étaient à ma porte. » (268). Les pitoyables requérants frappaient à la bonne porte. Les attributions du mésazon étaient vastes. Financières et économiques : il gérait les biens de l'empereur, ce qui était théoriquement la tâche du logothète tôn oikéakôn. Il assurait la direction de la chancellerie, privilège qui revenait au grand logothète. En outre, il dépouillait la correspondance du basileus, ce qui a pu être une attribution du mystikos. Il avait également sous ses ordres les interprètes qui recevaient les requêtes des étrangers, ce qui théoriquement eût dû intéresser le grand dierméneute. Nous savons que ces interprètes étaient si inférieurs à leur tâche que Cydonès, lui-même, dut apprendre le latin avec un dominicain (269). Enfin, le mésazon est le conseiller écouté du

(266) CANTAC., II, 90.

(267) Id., II, 223.

(268) CYDONÈS, *Oratio ad Joannem Cantacuzenum*, p. 288, et LOENERTZ, *Note sur une Lettre de Cydonès*, in *B.Z.* (1951), pp. 405-408.

(269) V. M. JUGIE, *Démétrios Cydonès et la théologie à Byzance aux XIV^e et XV^e siècles*, in *E.O.* (1928), p. 390.

basileus, ou de la basilissa : le rôle de Cantacuzène et de Gabalas est, de ce point de vue, connu. L'extrême étendue de ce domaine de compétence paraît à beaucoup inexplicable. Aussi cherche-t-on dans l'histoire byzantine un précédent. Le mésazon n'est pas très différent du logothète tòn sékrétôn, dont il est séparé par deux siècles (270). Mais le rôle juridictionnel du mésazon n'est pas aussi évident. En définitive, les attributions du mésazon sont de trois ordres :

a) *Consultatif*. — Il est, à cet égard, le successeur, de l'*oikonomos tòn koinôn* nicéen (encore appelé *mésiteuôn*).

b) *Législatif*. — Il a le droit de contresigner et de promulguer les décrets impériaux (271).

c) *Financier*. — Il décide des dépenses après autorisation impériale.

Qui ne voit que le rôle consultatif et politique du mésazon l'emportait sur tous les autres, parce qu'il procédait de la nature même du mésazon choisi. Qu'il soit logothète de la course, du Trésor public ou du Trésor privé ou encore grand logothète n'ajoute rien à ses pouvoirs. Dans une certaine mesure, ceux-ci sont toutefois précisés. Il est cependant exagéré d'affirmer que les logothètes ne sont plus que des dignitaires (272), sous prétexte que le mésazon exerce ses pouvoirs dans leurs domaines de compétence respectifs.

Il est difficile d'apprécier si les fonctions du mésazon, institution quasi permanente, étaient parfaitement définies une fois pour toutes. Elles ont, en effet, varié à la mesure du crédit personnel, et point toujours constant, de chacun de ces conseillers omnipotents. L'exemple d'Apocaucos, celui de Cantacuzène, celui de Gabalas, enfin, illustrent la seconde interprétation.

Ainsi, la personnalité du mésazon a défini l'étendue réelle de ses pouvoirs (273).

(270) V. DIEHL, *Un haut fonctionnaire byzantin : le logothète*, in *M.I.*, pp. 217-227, et surtout pp. 219-224.

(271) Cf. DÖLGER, *Chronologisches und Prosopographisches zur byz. Geschichte des XIII^{ten} Jahrh.*, in *B.Z.* (1927), p. 295.

(272) V., par ex., VERPEAUX, in *BSL* (1956), p. 388.

(273) Fait à noter, les mésazontes parvinrent tous fort jeunes à ce poste privilégié : Choumnos et Métochite vers 40 ans, de même qu'Apocaucos. Cantacuzène, Cydonès, Spanopoulos avaient un peu plus de 30 ans.

CHAPITRE II

SERVICES PUBLICS A ORGANISATION SOUPLE

L'improvisation est la qualité la moins aisément reconnue aux Byzantins. Il faut cependant se rendre à l'évidence : tous les services publics de l'empire ne présentent pas le degré de rigidité que devrait naturellement leur conférer le caractère centralisé de l'Etat. Sans doute, les causes en sont-elles diverses. Les querelles dynastiques ont entraîné des proscriptions, provoqué la chute et l'élimination d'hommes de valeur, mais c'est un phénomène général dont on peut croire qu'il eût dû avoir des conséquences irréversibles dans tous les domaines. Ce n'est pas le cas, nous le savons. La conjonction de la crise politique et de la crise économique posa des problèmes d'une gravité exceptionnelle, auxquels une administration démembrée et affaiblie ne pouvait apporter de réponses satisfaisantes. L'effort d'imagination dont les Byzantins firent alors preuve mérite de l'attention. L'administration, et, singulièrement, l'approvisionnement de la capitale, Constantinople, témoignent de cette ingéniosité (A). Mais la nécessité ne fut point la seule à susciter ces formules souples; le gouvernement impérial se choisit des représentants auprès des puissances étrangères, en fonction de talents éprouvés, mais aussi à la mesure des interlocuteurs désignés. Le choix des ambassadeurs est fait *intuitu personae*, mais la composition des ambassades est, elle, le fruit d'un dosage savant, prudent et variable, selon les lieux et les circonstances (B).

A. — Constantinople.

Constantinople n'était plus, au début du ^{xiv}^e siècle, la ville opulente qui arrachait des cris d'admiration à un Robert de Clari, à un Villehardouin. Elle avait durement souffert de l'occupation latine. Les palais étaient plus rares, de nombreuses maisons tombaient en ruine ⁽¹⁾. Mais la ville était toujours belle, noble et d'aspect imposant, telle que la décrira,

(1) V. EBERSOLT, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, p. 252.

bien des années plus tard, le Münichois Schiltberger (2). Mais l'enceinte imposante ne contenait que peu d'habitants, et le récit d'Etienne de Novgorod qui nous montre en 1350 la foule se pressant dans les rues et les voyageurs ébahis suivant, avec peine, un guide obligeant, ne doit point induire en erreur (3). Constantinople s'est dépeuplée. Dans quelle mesure ? Il est difficile de l'établir, car la population de la capitale a fait l'objet d'estimations dont les résultats sont variables, voire franchement contradictoires. La cause principale réside dans la pauvreté des sources et, pour l'époque des Paléologues, dans leur absence. Ainsi, pour Andréadès, auteur d'une étude classique, le nombre des habitants, de la fin du XII^e siècle à 1453, passe de 800.000 à 140.000, soit une diminution en pourcentage d'environ 80 % (4). Lot retient, pour le même temps, les deux chiffres limites de 250.000 et de 40.000 (5). Les travaux plus récents de M. Schneider (6) et M. Jacoby (7) aboutissent à des résultats sensiblement différents. Il apparaît que le chiffre de 500.000 habitants, au XII^e siècle, est excessif. Celui de 40.000 pour le XV^e siècle ne saurait, par ailleurs, être admis : il est sensiblement inférieur à la réalité. La population de Constantinople, en 1453, était certainement supérieure à 60.000 habitants (8). Qu'en était-il dans la première moitié du XIV^e siècle ? Nous sommes réduits aux conjectures. Plusieurs éléments d'appréciation peuvent être retenus. L'effort de repeuplement de la capitale par Michel VIII, attesté par Acropolite, est l'un d'entre eux (9). L'afflux des réfugiés bithyniens et thraces dut encore augmenter de manière sensible le nombre des habitants de la cité (10). Mais le point important est de déterminer le chiffre de la population de Constantinople à la veille de la reconquête par Michel VIII Paléologue. Si l'on admet, ce que nous croyons, que la domination latine avait entraîné l'exode des grandes familles, puis un affaissement démographique prolongé, on peut retenir comme hypothèse de travail le chiffre de 100.000 habitants avant 1261. Ce chiffre a sans doute varié dans des limites larges, mais non point très larges, jusqu'à la chute de Cantacuzène, moins d'un siècle plus tard. En sorte que, sous les premiers Paléologues, il dut être égal ou supérieur à 150.000, mais toutefois inférieur à 200.000.

(2) V. *Reisen des Johannes Schiltberger in Europa, Asia u. Afrika* (éd. K.F. Neumann), München, 1859, p. 136 : « Constantinopel ist gar ein schöne grosse stat und wol gepuwet und ist wol zehen wälsche mil umb sangen in der rinckmur, und hat fünfftzehen hundert turen darinn. Und die stat ist drycket und das mer hat die zwen teil umb fangen. » V. également, p. 137 et ss.

(3) Etienne de NOVGOROD, in B. de KHITRIVO, *Itinéraires russes*, p. 116.

(4) A. ANDRÉADÈS, *La population de Constantinople*, in *Métron* (1920), pp. 102-106. Andréadès propose deux autres chiffres limites : 1 million et 200.000 âmes, en se basant, pour ce dernier chiffre, sur le témoignage de Tetaldi. V. également ANDRÉADÈS, in *Parnassos* (1918), p. 258. L'ouvrage de J. BELOCH, *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt* (Leipzig 1886) n'intéresse point notre sujet.

(5) F. LOT, *L'art militaire et les armées au Moyen Age* (t. II), p. 236, n. 1, Paris, 1946.

(6) A.M. SCHNEIDER, *Die Bevölkerung Konstantinopels in XV Jahrh.*, pp. 233-244.

(7) D. JACOBY, *La population de Constantinople à l'époque byzantine*, in *Byz.* (1961), pp. 81-109. L'étude est surtout consacrée aux premiers siècles de l'empire. V. cependant la bibliographie exhaustive donnée par M. JACOBY, art. cité, p. 83, n. 1.

(8) V. SCHNEIDER, *op. cit.*, p. 236, et JACOBY, art. cité, p. 109.

(9) ACROP., *Chron.*, p. 186, et GEANAKOPOLOS, *Emperor Michael Palaeologus*, pp. 123-125.

(10) V. les textes cités par JANIN, *La Thrace byzantine*, in *E.O.* (1921), pp. 317-318.

Dans la seconde moitié du siècle, le nombre des habitants ne cessa de diminuer, du fait des conquêtes turques qui arrêterent l'exode provincial et d'une probable régression démographique. Vers la fin du XIV^e siècle, le nombre des habitants dut être revenu au niveau de 1260, soit environ 100.000 âmes au moins, 120.000 ou 130.000 au plus. Mais quelle était la part active de cette population ? Pour Ibn Batoutah, la capitale ne compte guère que des moines et des membres du clergé séculier⁽¹¹⁾. Ainsi, la Constantinople des Paléologues ressemblait-elle, sur plus d'un point, à la Rome pontificale. On y trouvait, semble-t-il, la même foule d'oisifs et de pauvres hères, superstitieux et crédules, auditeurs assidus des sorciers et autres pythonisses, au point que les patriarches demandèrent aux bras séculiers de mettre fin à ces pratiques abominables, ainsi Jean XIV Calécas à la fin du règne d'Andronic III⁽¹²⁾. La nuit tombée, le règne des voleurs et des coupe-jarrets commençait, et l'on sait qu'Andronic II tenta en vain d'enrayer le mal⁽¹³⁾. Mais, surtout, le contraste était net entre la colonie gènoise de Galata, florissante, riche et ayant tiré le meilleur profit des privilèges concédés par Michel VIII, et la grande masse des Byzantins, appauvris et affamés. Car le problème essentiel de la capitale est là : elle est peu et mal approvisionnée, et fort dépendante de l'extérieur.

La politique économique des basileis doit être incriminée, et nous verrons les justes reproches qui lui peuvent être adressés, mais le cas particulier de Constantinople doit, au préalable, retenir notre attention. Le prix du blé ne cessa de monter. Les 100 mesures (*modioi*) valaient 15 hyperpres, en 1333, 18, en 1336, 21, en 1346, 25 en 1347⁽¹⁴⁾. Encore s'agit-il de l'exportation du blé crétois vers Venise et les comptoirs vénitiens, c'est-à-dire vers des clients solvables. En dépit des dettes par lui contractées, le gouvernement impérial prétendait imposer un système de taxation, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'était que peu réaliste. On le voit, dans le même temps, exiger un *commercium* élevé sur le blé acheté dans les territoires sous la domination turque, réserver la vente du vin à Constantinople aux seuls autochtones et se refuser à payer une dette de 10.000 ducats, malgré les instances pressantes du baile vénitien⁽¹⁵⁾. C'était le terme d'une longue suite d'erreurs. Sans doute Michel VIII avait-il introduit dans le traité de Nymphaeum, passé avec les Gènois, une clause qui soumettait l'exportation des céréales byzantines, singulièrement vers l'Italie à l'autorisation impériale. Mais cette licence d'exportation (*praeceptum domini imperatoris signatum de manibus ejusdem*), le gouvernement impérial ne l'accorda point chiche-

(11) Ibn BATOUTAH, *Voyage* (t. II), p. 432. Le voyage d'Ibn Batoutah vers Constantinople fut effectué entre 1330 et 1334.

(12) V. *Synodicae constitutiones*, in *P.G.*, CLII, col. 1230-1232 (a. 1339).

(13) V. Nicéphon Calliste XANTHOPOULOS, *Dédidace*, col. 592 B.

(14) *Régestes* du sénat de Venise, pp. 28 (6 février 1333), 36 (20 février 1336), 59 (12 avril 1346), 60 (9-15 février 1347). Les prix semblent ensuite se stabiliser quelque peu, puisque les 100 mesures de blé sont également estimées 25 hyperpres en 1349.

(15) *Régestes* du sénat de Venise, pp. 54 (15 mars 1344), 56 (24 janvier 1345).

ment. Ce n'était, à vrai dire, un privilège impérial qu'en apparence, les dignitaires de tout grade pouvaient le conférer. Ils ne s'en privèrent point⁽¹⁶⁾. La corruption des fonctionnaires fit le reste. Aussi les mesures de contingentement et de taxation prises par Michel VIII furent-elles insuffisantes. En outre, l'affaiblissement militaire de l'empire sous le règne d'Andronic II rendit inefficaces les différentes clauses protectionnistes insérées par l'empereur dans les traités passés, particulièrement avec Venise. En 1324, on trouve encore, dans l'un de ces traités, une clause qui soumet l'exportation du blé à la condition que le *modius* ne vaudrait pas plus d'un hyperpère⁽¹⁷⁾. Toutes ces dispositions restèrent lettre morte. Et la disette sévissait à Constantinople. Nous avons, sur ce point, l'important témoignage du patriarche Athanase, relatif à la période 1304-1310. La correspondance du patriarche et surtout ses lettres à Andronic II sont pleines de cris d'alarme. Nous savons que, sur l'initiative d'Athanase, de grands chaudrons avaient été placés dans les différents quartiers de la capitale, véritable création des soupes populaires, et que des distributions de vivres avaient lieu à son instigation⁽¹⁸⁾.

Pour lutter contre la famine et l'insécurité, les dispositions prises par l'administration de la capitale étaient nettement insuffisantes. Cela pose le problème de la structure et de l'efficacité des services urbains. Il faut reconnaître que, pour notre époque, les documents fournissent peu de renseignements. On peut cependant tenir pour certaine l'existence d'une hiérarchie à la tête de laquelle se trouvait le préfet de Constantinople. L'institution préfectorale souffre, comme beaucoup d'institutions byzantines, d'une indéniable ambiguïté terminologique. On convient généralement, à la suite du pseudo-Codinos, que *l'éparque* n'exerçait plus, dans la première moitié du XIV^e siècle, aucune fonction effective⁽¹⁹⁾. Son rang, le 23^e ou le 25^e selon les listes, est, par ailleurs, médiocre et lui interdirait d'assumer une charge aussi importante⁽²⁰⁾. Il est évident que l'on confond l'éparchie avec l'assomption du gouvernement de Constantinople. Le fait qu'un éparque, Constantin Monomaque, ait assuré le gouvernement de Thessalonique pourrait certes prêter à confusion⁽²¹⁾. Mais les textes opèrent une nette discrimination. Cantacuzène évoque le gouverneur de la capitale par *ἄρχων τοῦ Κωνσταντινουπόλεως*⁽²²⁾, et Grégoras marque bien qu'Apocaucos était administrateur et gouverneur (*διοικητής καὶ ἐπίτροπος*) de Constantinople et des Iles⁽²³⁾. L'éparchie et la préfecture de Constantinople sont donc deux choses bien distinctes. Mais à quelles règles obéissait le choix du gouverneur de la capitale ? On peut croire que les très hauts dignitaires et les membres de la famille impériale

(16) V. BRATIANU, *Etudes byz.*, p. 156 et ss.

(17) Ce traité renouvelait les trêves conclues en 1302 et 1310, v. *infra*, p. 230.

(18) *Vie du patriarche Athanase* (éd. Delehaye), in *M.A.H.* (t. XVII).

(19) Ps.-Cod., *De off.*, col. 30.

(20) PACHYM., I, 508.

(21) Sur Monomaque, v. CANTAC., II, 190-191 (a. 1341), 228 (a. 1342).

(22) CANTAC., I, 312.

(23) GRÉG., II, .

étaient désignés, par préférence, mais à ce principe il y eut sans doute des exceptions. Nous connaissons, au moins, un membre de la famille impériale qui assuma cette charge : en 1348, la basilissa Irène désigna son fils, le despote Manuel, pour occuper ce poste⁽²⁴⁾. Mais c'est un haut dignitaire, le sébastocrator Constantin Tornikès, fils du mésazon Démétrios Commène Tornikès, qui est le gouverneur de la capitale entre 1264 et 1270⁽²⁵⁾, et un protostrator, Synadènos, à qui est confiée cette charge en 1328⁽²⁶⁾. Ces dignitaires occupent respectivement le 2^e et le 8^e rang dans la liste du pseudo-Codinos⁽²⁷⁾, mais Apocaucos n'était qu'amiral, 43^e rang dans la liste du pseudo-Codinos, lorsqu'il fut nommé gouverneur de Constantinople, à l'instigation de Cantacuzène, dix ans après Synadènos⁽²⁸⁾. En réalité, on peut penser que le souci politique et l'inquiétude dynastique jouèrent un rôle décisif dans la nomination des gouverneurs. Le choix d'Apocaucos témoigne des préoccupations de Cantacuzène, celui du despote Jean Paléologue, époux d'Irène-Eulogie Choumnaina, de celles d'Andronic II⁽²⁹⁾. Le gouvernement de Constantinople ne saurait donc être conçu comme une sinécure. Les problèmes politiques prenaient souvent, du reste, le pas sur les problèmes administratifs. Ainsi, sur ordre de l'empereur Michel VIII, le sébastocrator Constantin Tornikès doit-il détruire, au cours de l'été 1264, les demeures de Jean Beccos et du grand économiste Théodore Xiphilin, et conduire ces deux personnages enchaînés au Palais impérial⁽³⁰⁾. L'autorité appartenait-elle, dans la capitale, aux *képhalati-keuontès*, ainsi qu'une requête adressée par le patriarche Calécas à deux personnages portant ce titre tendrait à le prouver⁽³¹⁾ ? Leurs attributions semblent pouvoir être déduites des termes mêmes de la Lettre du patriarche, qui requiert l'appui du pouvoir impérial pour mettre fin aux pratiques des magiciens, qui troublaient les consciences et la paix publique. Cette tâche relève, à l'évidence, de la police de la cité. Il est, sans doute, possible de rapprocher les *képhalati-keuontès* de Constantinople, des *képhalati-keuontès kastrou* qui assuraient à Thessalonique la police de la ville, en tant que commandants militaires de la place⁽³²⁾. Mais il faut, peut-

(24) GRÉG., II, 848-849 (a. 1348).

(25) PACHYM., I, 223-224 et 228. V. également, N. ADONTZ, *Les Taronites à Byzance*, in *Byz.* (1936), pp. 21-42.

(26) GRÉG., I, 432 (a. 1328). Synadènos est mentionné dans un acte de Kutlumas de 1328 (ou 1343), v. *Actes de Kutlumas*, n° 14, pp. 68-69, et CANTAC., I, 312 (a. 1328).

(27) PS.-COD., *De off.*, col. 29.

(28) GRÉG., II, 605 (a. 1341), mais la nomination d'Apocaucos doit être un peu antérieure à cette date.

(29) PACHYM., II, 378-379 (a. 1303). Cette année est celle du mariage d'Irène-Eulogie avec le despote Jean. Selon GRÉGORAS (I, 241), le despote mourut en 1307 (v. VERPEAUX, *Nicéphore Choumnos*, p. 48, n. 4) et non en 1308, comme le pense le P. LAURENT, *Une princesse byzantine au cloître*, in *E.O.* (1930), p. 41 et ss. Sa nomination à la préfecture de la capitale n'a pu donc intervenir en 1307, comme le pense le P. Laurent, mais bien en 1306.

(30) R.K.O.R. (t. III), n° 1929, p. 46.

(31) Jean CALÉCAS, *Synodicae constitutiones*, in *P.G.*, CLII, col. 1230. La requête est adressée à l'épî tès trapézès Georges Choumnos et au grand drongaire de la Veille Démétrios Tornikès (οἱ κεφαλαιτικεῦντες εἰς τὴν θεοφύλακτον θεοδόξαστον καὶ θεομεγάλυντον Κωνσταντινούπολιν). V. également, LOENERTZ, *Dix-huit Lettres de Grégoire Acyndine*, in *O.C.P.* (1957), p. 126; n. 3.

(32) V. TAFRALI, *Thessalonique au XIV^e siècle*, p. 52.

être, aller plus loin. En effet, ailleurs, les *képhalatikeyontès* sont en réalité des *képhalai* munis des pleins pouvoirs. Sous le règne d'Andronic II, le grand tzaousios Alexis Tzamlakon est le gouverneur de la ville de Serrès, des *kastra* et de la région de Popolia, et un horismos impérial lui a confié la charge de l'administration fiscale (33). On peut donc se demander si les deux *képhalatikeyontès* auxquels le patriarche adressait sa requête n'étaient pas, en réalité, les gouverneurs de Constantinople. La réunion dans leurs mains des pouvoirs civils et militaires pourrait être expliquée par des circonstances exceptionnelles (34).

A un degré inférieur de la hiérarchie, les démarques paraissent avoir joué un rôle politique et administratif. Apocaucos souleva les démarques contre Cantacuzène en 1341, et ce sont eux encore qui provoquèrent la chute du basileus en 1354 (35). Le rôle des démarques dans le cérémonial aulique est connu; celui qu'ils jouèrent dans l'administration urbaine l'est moins. Il est évident que leur influence les prédisposait à cette tâche. Il est non moins évident que le pouvoir impérial entendait les contrôler de fort près. Ainsi le patriarche Athanase prie le basileus Andronic II de désigner un dignitaire spécialement chargé des questions d'approvisionnement, et il propose un nom, celui du sébaste Dermokaïtes, auquel il souhaite voir adjoindre deux démarques, Antiochitès et Ploumès (36). La nécessité de faire participer les notables de la capitale à l'administration de leur cité était donc vivement ressentie. Il est difficile d'apprécier la mesure dans laquelle satisfaction leur fut donnée. Mais il est clair qu'au niveau des gouverneurs, des *képhalai* et des démarques les problèmes politiques se posaient avant les problèmes administratifs. Cette politisation des fonctionnaires ne laissait, pour résoudre les problèmes quotidiens, que des moyens de fortune dont on peut s'étonner qu'ils n'aient point compromis la sécurité de la capitale.

B. — Le service diplomatique.

L'action diplomatique tint une place de choix dans le gouvernement de l'empire byzantin pendant près d'un millénaire. On s'accorde à recon-

(33) *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, n° 19, pp. 74-76 (Prostagma d'Andronic II, de juillet 1326); n° 20, pp. 77-78 (Prostagma d'Andronic III, de juillet 1326). L'identification des *képhalatikeyontès* aux *képhalai* est faite dans un horismos de Stefan Douchan (de septembre 1345), in *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, n° 38, pp. 122-123; v. également un chrysobulle de ce kral, in *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, n° 39, pp. 124-131 (octobre 1345).

(34) A noter que l'épi tès trapézès et le grand drongaire de la Veille, qui occupent respectivement le 81^e et le 24^e rang dans la hiérarchie, ont souvent rempli de hautes fonctions militaires. Les deux *képhalatikeyontès* semblent également avoir eu un pouvoir juridictionnel (v. GUILLAND, *Contribution à l'histoire administrative de l'empire byzantin*, in *B.Z.*, 1950, p. 354).

(35) GRÉG., II, 608.

(36) ATHANASE, *Correspondance*, *Sup. gr.* 516, f° 225 v°. Nous avons volontairement omis dans notre exposé l'étude des attributions des petits fonctionnaires urbains; le cas d'Apocaucos, à ses débuts, eût été cependant intéressant à évoquer, ainsi que celle de la garnison de Constantinople.

naître le caractère conservateur de la diplomatie byzantine. L'organisation de cette dernière suscite, en revanche, de nombreuses questions : quels étaient les critères du choix des ambassadeurs ? Avaient-ils une formation spéciale ? Quelles étaient leurs qualifications ? Disposaient-ils de pouvoirs étendus, voire de pleins pouvoirs ? (37). Les réponses données sont aussi catégoriques que laconiques. Une opinion assez largement répandue veut que Byzance, à l'image des Etats occidentaux, n'ait point connu d'organisme dirigeant la politique extérieure et que ce rôle ait été réservé au conseil du basileus (38). Parfois, tout en reconnaissant que nous sommes mal renseignés sur l'organisation de la diplomatie byzantine, on tient pour certain que le « ministre des Affaires étrangères » de l'empire fut le logothète du drome, puis, sous les Paléologues, le grand logothète (39). Cette affirmation doit être nuancée. Sous Michel VIII, le véritable chef de la diplomatie byzantine fut le basileus lui-même, assisté, un temps durant, il est vrai, par le grand logothète Georges Acropolite. Avec Andronic II, la situation se compliqua. Le rôle de l'épi tou kanikléiou Choumnos fut primordial, celui du grand logothète Constantin Acropolite effacé. Par la suite, le grand logothète Théodore Métochite eut effectivement la haute main sur les affaires extérieures. En ce qui concerne plus généralement le personnel diplomatique, les sources donnent des renseignements nombreux et précis pour les premiers siècles. Il n'en est pas de même pour la basse époque (40). Toutefois, et bien que leur permanence ne soit établie que pour la fin du xiv^e siècle, les ambassades présentaient plus d'un point commun. Les ambassadeurs, qu'ils fussent ambassadeurs extraordinaire (πρέσβεις μέγιστοι) ou simples envoyés diplomatiques (πρέσβεις), étaient recrutés parmi les courtisans ou les familiers du basileus. Il s'agissait de lettrés, voire de professeurs, à la grande science et que distinguait leur éloquence fleurie (41).

Surtout, la permanence de certaines formes éveille notre attention : on rencontre rarement un seul ambassadeur accompagné de ses collaborateurs. Le plus souvent, les ambassadeurs sont au nombre de deux. En

(37) V. surtout M. de TAUBE, art. cité, p. 258 et ss.; G. KOLIAS, *βυζαντινή Διπλωματία* in *πολιτική Ἐπιθεώρησης*, t. III (1946), pp. 59-68; N. KALOMENOS, *Ἡ Διπλωματία*, Athènes, 1938; D. OBOLSKY, *The principles and Methods of byzantine Diplomacy*, in *A.C.I.E.B.*, t. I (1960), pp. 45-61. En dépit de ces intéressants travaux, la structure de l'appareil diplomatique byzantin est encore mal connue et les monographies par règne font défaut; v. les remarques de MM. ZAKYTHINOS et G. MORAVCSIK sur le rapport de D. Obolensky, in *A.C.I.E.B.*, t. I (1960), pp. 301-311 et 313-319.

(38) V. GANSHOF, *Moyen Age*, pp. 266, 274, 278, et BRÉHIER, *op. cit.*, p. 304 et ss. Bréhier affirmait que les ambassadeurs « étaient des dignitaires que leurs fonctions n'avaient nullement préparés à leur service ». En fait, bon nombre de ces dignitaires étaient des fonctionnaires exerçant effectivement une fonction, ce qui est en relation avec cet autre phénomène, l'empiètement du domaine de compétence de certains fonctionnaires par d'autres fonctionnaires.

(39) V. STEIN, *Untersuchungen*, pp. 34-35; GUILLAND, in *H.G.M.A.* (t. IX), p. 383; M. de TAUBE, art. cité, pp. 259-260. RUNCIMAN (*Civilisation byz.*, p. 163) traite la question d'un point de vue très général. En particulier, la place accordée aux deux derniers siècles de l'empire est des plus minces.

(40) V. M. de TAUBE, art. cité, pp. 268-272.

(41) V. notamment, KRAUSE, *op. cit.*, p. 255 et ss.

outre, les mêmes noms reviennent assez fréquemment. Nous tenterons ultérieurement une explication. Pour l'instant, nous nous contenterons d'étayer notre opinion par quelques exemples. La politique extérieure a joué un rôle prépondérant sous le règne de Michel VIII Paléologue. Aussi les ambassades furent-elles nombreuses, et nous pouvons tout à loisir en étudier la composition.

Bien avant la prise de Constantinople sur les Latins, Michel Paléologue, alors empereur associé à Jean Lascaris, avait entrepris une campagne diplomatique de grande envergure pour tenter d'isoler les Latins et leurs alliés. C'est ainsi qu'en 1258 l'épi tou kanikléiou Nicéphore

TABLEAU I.

Composition des ambassades byzantines sous le règne
de Michel VIII Paléologue (1258-1282).

	DE 1258 A 1270			DE 1270 A 1282			TO- TAUX
	un	deux et plus	inconnu	un	deux et plus	inconnu	
Rome		5		3	4		12
Gênes		1					5
Venise	1	1	2			1	4
Egypte	2	1	3		2	2	10
Trébizonde				1	2	4 (?)	7
Bulgarie	1				1	1	3
Sultanat de Kiptschak	1	1					2
Khanat mongol de Perse	1	1		1			3
Tatars						2	2
Serbie	1	1					1
Hongrie	1				1		1
Duché de Néopatras			1			1	2
Aragon			1				1
France					1		1
Achaïe							1
Empire							1
TOTAUX	8	11	8	5	11	13	56

NOTA. — un : ambassade comprenant un seul membre; deux et plus = ambassade comprenant deux ou plus de deux membres; inconnu = composition de l'ambassade inconnue.

Alyattès fut envoyé auprès de Manfred « en vue d'acquérir son amitié » (42). Dans le même temps, un ambassadeur aveugle, Théodore Philès, était chargé d'offrir des concessions territoriales au prince d'Achaïe, Guillaume de Villehardouin, pour l'inciter à conserver la neutralité (43). Au début

(42) *R.K.O.R.* (t. III), p. 34, n° 1862.

(43) *ACROP., Chron.*, pp. 163, ligne 18; 165, ligne 10. Cf. également GEANAKOPOLOS, *Greco-latin relations*, in *D.O.P.* (1953), p. 118.

de l'hiver de 1260, le grand logothète Georges Acropolite est député auprès du tsar bulgare Constantin Tich Asen (44).

L'activité diplomatique byzantine s'accrut considérablement à partir de 1261, année du second couronnement de Michel VIII. Une liste, même et nécessairement incomplète, des ambassades fait apparaître certaines constantes qu'il convient de souligner. Il est remarquable que sur cinquante-trois cas relevés de 1261 à 1282 (voir tableau I), plus de la moitié, trente et un, intéressent l'Egypte d'une part, et, d'autre part, Gênes, Venise et Rome. Une étude plus poussée est particulièrement instructive.

L'Egypte accueille six ambassades byzantines entre 1261 et 1268 et quatre entre 1272 et 1282. La coïncidence avec le long règne de dix-sept ans du sultan mamluk Baïbars (de 1260 à 1277). Personnage puissant et cruel, Baïbars entretint, si nous en croyons son biographe Maqrizi, de bons rapports avec le Paléologue. Mais, de soudaines tempêtes gâtaient cette sérénité. Ainsi, en 1264, le basileus retint sur ses terres, par un habile stratagème, les ambassadeurs envoyés par Baïbars à Berekh, sultan de Kiptschak (45). Simple application d'un vieux principe de gouvernement : éviter la constitution de coalitions étrangères trop puissantes. Mais Baïbars ressentit vivement l'offense, trancha que le basileus avait violé ses serments et, avec une logique que n'eût point désavouée un Byzantin, dépêcha vers Michel VIII « un moine, philosophe grec, un prêtre et un évêque pour signaler à ce monarque son excommunication » (46). La chose était, en soi, assez plaisante, mais le malentendu fâcheux. Le basileus s'attacha, avec son habileté coutumière, à le dissiper. De 1264 à 1267, il ne députa pas moins de quatre ambassades auprès de Baïbars. Et la parole de ces envoyés était apaisante et leurs mains chargées de présents... Quelle était la composition de ces ambassades ? Plusieurs types peuvent être distingués. Soit qu'elles se résument en un seul envoyé, comme ce fut, peut-être, le cas en 1263 (47), et, certainement, en 1265, avec le moine Germain (48). Nous avons déjà rencontré ce type d'ambassade au début du règne de Michel VIII. Nous proposons de l'appeler « monocéphale », en raison de sa caractéristique.

Nous qualifions de *bicéphales* les ambassades comprenant deux ambassadeurs et de *plurales* celles en comprenant plus de deux. Il est évident que le basileus désignait l'un de ses familiers pour une mission de confiance particulièrement délicate, en rapport avec la situation toujours

(44) R.K.O.R. (t. III), p. 36, n° 1888, et ACROP., *Chron.*, p. 132, ligne 16.

(45) MAQRIZI, *Hist. de sultans maml.*, t. I, 1^{re} partie, p. 240.

(46) *Id.*, *ibid.*, p. 211. Il faut également noter que dans la relation d'Ebn-Ferat il est question « des envoyés de l'empereur Lascaris » (*sic*) : v. MAQRIZI, *op. cit.*, p. 215, n. 96.

(47) *Id.*, *ibid.*

(48) *Id.*, *ibid.*, t. I, 2^e partie, p. 19 : « Au mois de Dhoul'hidja, on vit arriver le moine Kermanos (Germanos) chargé d'une lettre de l'empereur Lascaris. » Ce Germain est-il le futur patriarche Germain II, exalté le 25 mai 1265 ? Ce n'est pas impossible, car nous verrons quelques témoignages de l'activité diplomatique postérieure de cet itinérant et curieux personnage.

compromise de l'empire. Celle-ci évoluait-elle plus favorablement, le retour aux ambassades d'apparat bicéphales ou plurales s'opérait. Les ambassades, elles-mêmes, devenaient plus rares. Ainsi les relations égypto-byzantines se normalisèrent à partir de 1267. Nous ne notons dès lors, et jusqu'en 1282, mais peut-être le fait est-il dû aux lacunes de notre documentation, que quatre ambassades, dont deux au moins sont bicéphales. Nous ignorons la composition des deux autres; elles comprenaient vraisemblablement plusieurs ambassadeurs. Survint la mort de Baïbars, le difficile équilibre réalisé par le Paléologue parut menacé. Aussi, au printemps de 1281 et au début de 1282, les ambassades se succédèrent-elles auprès du nouveau sultan, Mançur Qalâûn, pour l'induire à renouveler les traités passés par son prédécesseur⁽⁴⁹⁾. On assortit ces nouveaux engagements de serments de fidélité réciproques⁽⁵⁰⁾. La composition plurielle des deux dernières ambassades ne fait point de doute et s'explique par la solennité et le caractère religieux de l'acte.

Si l'intérêt porté par le basileus à l'Egypte est conforme à une tradition pluriséculaire, l'activité de la diplomatie byzantine en Egypte n'en est pas moins extraordinaire et atteste l'existence d'une politique africaine de Michel VIII Paléologue⁽⁵¹⁾. Le grand nombre d'ambassades envoyées par le basileus en Italie nous surprend moins. Au-delà de l'unité géographique italienne, nous découvrons trois centres d'intérêt diplomatiques : Rome, Venise et Gênes.

L'objet de ces ambassades diffère, selon leurs destinations respectives. Notre but n'est point de reprendre ici les brillants exposés de Heyd, G. Bratianu et plus récemment M. Thiriet. Nous nous attacherons essentiellement à l'étude morphologique de ces ambassades. La politique religieuse du Paléologue a suscité l'échange de nombreuses missions diplomatiques entre la Curie romaine et la Cour de Constantinople. Nous en relevons au moins douze de 1261 à 1282, dont au moins cinq⁽⁵²⁾ entre 1261 et 1267, et sept, entre 1272 et 1280. Les ambassades de la première période sont toutes bicéphales ou plurales. Ainsi les hypogrammateis Niképhoritzès et Maxime Alybardès sont-ils dépêchés en août 1261 au pape Alexandre IV⁽⁵³⁾. Au cours de l'été 1262, le basileus adresse au pape Urbain IV des lettres qu'il confie à un moine, Maxime Alybardès, et à deux laïcs, Andronic Mouzalon et Michel Abalantès⁽⁵⁴⁾. Ces ambassades à composition plurielle et mixte paraissent être des archétypes. Celles qui se succédèrent durant toute l'année 1267 n'en devaient pas

(49) *R.K.O.R.* (t. III), p. 74, nos 2052 et 2062.

(50) MAQRIZI, *op. cit.*, t. I, 3^e partie, p. 47.

(51) Sur les relations politiques de Byzance et de l'Egypte musulmane, v. la communication de M. Canard au VI^e congrès international d'Etudes byzantines, in *A.C.I.E.B.* (1939), pp. 7-8 (résumé). V. également, M.H. LAURENT, *Le Bienheureux Innocent V*, p. 275 et sa note 83, et p. 84. L'exposé le plus complet est celui de VERNADSKIJ, *Relations entre la Horde d'Or, l'Egypte et Byzance sous Michel VIII Paléologue* (en russe), in *Sem. Kondak*. (1927), pp. 73-84.

(52) Ce chiffre constitue un minimum.

(53) *R.K.O.R.* (t. III), p. 40, n^o 1899.

(54) *Ibid.* (t. III), p. 42, n^o 1911.

différer⁽⁵⁵⁾. Il est certain que deux hauts dignitaires ecclésiastiques faisaient partie de l'une d'elles : le métropolite de Sardes Andronic et l'évêque de Cyzique Théodore⁽⁵⁶⁾.

Les années qui ont immédiatement précédé ou suivi le concile de Lyon ont vu naturellement se multiplier les échanges d'ambassades. Le trait remarquable, dans cette seconde période, est l'égale importance numérique des ambassades monocéphales, bicéphales ou plurales. Ainsi, en 1272, au cours de l'automne 1273, et en juin 1280. Dans le second cas, il s'agit d'un dignitaire laïc⁽⁵⁷⁾, dans le troisième, d'un dignitaire ecclésiastique⁽⁵⁸⁾. Nous ignorons tout du premier ambassadeur⁽⁵⁹⁾. Les ambassades bicéphales ou plurales sont mieux connues. La délégation byzantine au concile de Lyon comprenait : l'ex-patriarche Germain, le métropolite de Nicée Théophane, le grand logothète Georges Acropolite, le procathimène du vestiaire Panarètos et le grand dierméneute Georges Tzimiskès⁽⁶⁰⁾. Ambassade à composition mixte, où les dignitaires ecclésiastiques et laïcs sont à peu près en égal nombre. Il en fut de même, l'année suivante, en 1275, les deux envoyés byzantins auprès du pape Grégoire X, puis, par suite du décès de ce dernier, auprès d'Innocent V, sont un clerc, l'archidiacre Georges Métochite et un laïc, faisant fonction d'interprète et connu sous le seul nom de Théodore⁽⁶¹⁾. La présence de ce dernier pourrait s'expliquer par l'absence d'un collège d'interprètes auprès de la Curie. Les envoyés étrangers se seraient trouvés dans l'obligation de se faire accompagner de leurs propres interprètes. Il n'est toutefois pas impossible que Théodore ait joué un rôle non exclusivement technique.

Les mêmes caractéristiques se retrouvent dans l'ambassade qui, en 1277, apporta au pape Jean XXI des Lettres du basileus⁽⁶²⁾. Six personnes la composaient : trois dignitaires ecclésiastiques, le métropolite de Cyzique (Théodore Scoutariotès), le chartophylax et archidiacre de Sainte-Sophie (Constantin Méliténiotès), l'épi tòn dééséôn et archidiacre de Sainte-Sophie (Georges Métochite) et trois laïcs, le logothète des domaines privés Ange, Andronic Mosgodos et un troisième personnage dont nous ne connaissons que le prénom, Jean.

Enfin, en 1280, le métropolite d'Héraclée Léon et Théophane, métro-

(55) Nous ne connaissons point le nombre exact des ambassades byzantines vers Rome pour l'année 1267. Deux sont attestées : *R.K.O.R.* (t. III), p. 50, nos 1942 et 1943. Il y en eut vraisemblablement une autre. Il semble préférable de souscrire au chiffre de trois, que paraissent commander la lenteur et les difficultés des voyages maritimes et terrestres.

(56) *R.K.O.R.* (t. III), p. 50, n° 1943.

(57) *R.K.O.R.* (t. III), p. 60, n° 2002. Il s'agit d'un grand connétable, dont nous ignorons le nom.

(58) L'envoyé du basileus était le domestikos de Sainte-Sophie, Merkurios : *R.K.O.R.* (t. III), p. 73, n° 2045, et *PACHYM.*, I, 475.

(59) *R.K.O.R.* (t. III), p. 59, n° 1986.

(60) *Ibid.* (t. III), p. 63, nos 2006, 2007 et 2009.

(61) V. M.H. LAURENT, *op. cit.*, pp. 136-153. Cet auteur qualifie Théodore de « grand intendant » ; c'est une transposition un peu libre : Théodore était, en effet, grand dioécète. Sur cette fonction, v. ps.-COD., *De off.*, col. 65.

(62) *R.K.O.R.* (t. III), p. 70, n° 2029.

polite de Nicée, participent à une ambassade auprès de Martin IV ⁽⁶³⁾. Bien différentes par leur objet, les ambassades byzantines auprès des républiques gênoises et vénitiennes sont identiques, ou peu s'en faut, par leur composition et même par le nombre de leurs participants : cinq vers Gênes, quatre vers Venise de 1261 à 1282.

A Gênes, trois ambassades byzantines de 1261 à 1270 et deux de 1270 à 1282. Dans la première période, une ambassade monocéphale en 1267, une plurale en 1261 et une à composition inconnue en 1269 ⁽⁶⁴⁾. L'ambassade de 1261 est remarquable par la personnalité de ses membres : le parakimomène du grand sceau, oncle de l'empereur, Isaac Doukas, l'archidiacre de Sainte-Sophie, Léon, Théodore Krybitzotès et Mourzouphle ⁽⁶⁵⁾. Dans la seconde période, deux ambassades à composition inconnue ⁽⁶⁶⁾, en 1272 et 1275.

A Venise, trois ambassades de 1264 à 1268, une en 1272-1273. Dans la première période : une ambassade monocéphale en 1264 ⁽⁶⁷⁾; une ambassade bicéphale, composée de Georges Tzimiskès Viskontès et de Grégoire Kalodoukas, en avril 1268; enfin, une ambassade à composition inconnue, vraisemblablement plurale, en juin 1265 ⁽⁶⁸⁾. Dans la seconde période, une ambassade à composition inconnue en 1272-1273 ⁽⁶⁹⁾. La politique orientale du basileus n'est pas l'aspect le moins important de sa diplomatie. L'Asie Mineure y occupe une place de choix.

L'empire de Trébizonde fut un des grands soucis de la fin du règne de Michel VIII. De 1280 à 1282, on ne compte pas moins de sept ambassades, encore ce chiffre paraît-il être au-dessous de la réalité ⁽⁷⁰⁾. Sans doute, toutes n'ont pas le même objet, ni ne présentent le même intérêt : les négociations menées pour conclure une union matrimoniale avantageuse y tiennent, de toute évidence, une grande place. Cette constatation est soutenue par la qualité des envoyés byzantins : soit le grand logothète Georges Acropolite et le grand économiste de Sainte-Sophie Jean Xiphilin, soit le logothète des domaines privés Iatropoulos et un archidiacre de Sainte-Sophie ⁽⁷¹⁾, soit enfin, mais la chose est moins sûre, Grégoire de Chypre et le grand logothète Georges Acropolite ⁽⁷²⁾. Ambassades bicéphales, on le voit, et à composition mixte, dont nous avons déjà trouvé de si nombreux exemples.

Le basileus accorda, d'autre part, un intérêt tout particulier au khanat mongol de Perse; il dépêcha au khan Hülagü et à son successeur Abaqa

(63) *R.K.O.R.* (t. III), p. 73, n° 2049.

(64) *Ibid.* (t. III), p. 50, n° 1940, et p. 53, n° 1967.

(65) *Ibid.* (t. III), p. 38, n° 1892.

(66) *Ibid.* (t. III), p. 60, n° 1991.

(67) *Ibid.* (t. III), p. 46, n° 1928.

(68) *Ibid.* (t. III), p. 54, n° 1961 et p. 49, n° 1936.

(69) *Ibid.* (t. III), p. 60, n° 1936.

(70) Si l'on peut tenir pour vraisemblable l'existence de deux ambassades à composition inconnue, pour l'année 1280 (*R.K.O.R.*, t. III, p. 72, n° 2043), il y eut probablement plus de trois ambassades, entre le mois de septembre et le mois de décembre 1281, à en croire PACHYMÈRE (I, 532).

(71) PACHYM., I, 521-522, et *R.K.O.R.* (t. III), p. 74, n° 2051.

(72) V. DÖLGER, sous *R.K.O.R.* (t. III), p. 74, n° 2050.

ses hommes de confiance. Aussi les ambassades monocéphales sont-elles plus nombreuses : en 1261, l'archimandrite du pantocrator Théodose de Villehardouin, le futur patriarche melkite d'Antioche Théodose V et, en 1275, le tout jeune dignitaire, le mystikos Nicéphore Choumnos⁽⁷³⁾. Nous trouvons, il est vrai, dans l'intervalle, en février 1265, une ambassade bicéphale composée de Théodose de Villehardouin, déjà cité, et du patriarche melkite d'Antioche, Euthyme, auquel il succédera en 1275⁽⁷⁴⁾.

C'est à un épisode particulièrement douloureux du règne du Michel VIII que ressortissent les deux ambassades, à composition inconnue, envoyées au général des Tatars de la Russie méridionale, Nogai-Khan. Si la première se laisse assez difficilement situer, en 1271, ou plutôt en 1272, comme le propose Ostrogorsky⁽⁷⁵⁾, la seconde appartient incontestablement aux derniers mois du règne du basileus (été 1282)⁽⁷⁶⁾.

Dans ses rapports avec les princes balkaniques, le Paléologue semble s'être surtout préoccupé de conclure de nombreux mariages politiques : ainsi, l'ambassade dépêchée, en septembre 1271, au roi de Hongrie Etienne V, et qui était composée de l'ex-patriarche Germain et du mégaduc Lascaris⁽⁷⁷⁾. De hauts dignitaires ecclésiastiques, le patriarche Joseph, le chartophylax de Sainte-Sophie Jean Beccos et l'archevêque de Trajanopolis, Cydomènès, accompagnent la princesse byzantine Anne à la Cour du kral serbe Stefan Ouros (1268)⁽⁷⁸⁾. Identique devait être la composition de l'ambassade qui, en 1278, va quérir le futur tsar bulgare Jean III Asen, le ramène à Constantinople, où il épousera la princesse Irène, fille du basileus⁽⁷⁹⁾. La composition d'autres ambassades plurales, vers la Bulgarie en 1270 ou le duché de Néopatras en 1268 et en 1274, est attestée⁽⁸⁰⁾.

En marge de ces députations, dont la fréquence est assez grande, se situent deux ambassades : l'une dépêchée en 1269 au roi Jaime I d'Aragon, et dont nous ignorons tout⁽⁸¹⁾, et l'autre, l'année suivante, au roi Saint Louis, qui avait établi son camp sous Tunis⁽⁸²⁾. Elle comprenait deux clercs : Jean Beccos, alors chartophylax de la Grande Eglise, et Constantin Méliténiotès.

Pour être plus discrète, la diplomatie d'Andronic II, contrairement à ce que l'on croit souvent, n'en a pas moins été fort active. La composition des ambassades n'offre pas exactement les mêmes caractéristiques que sous

(73) *R.K.O.R.* (t. III), p. 40, n° 1900, et GRÉGOIRE DE CHYPRE, *Epist.*, Lettre XLII. Sur des problèmes soulevés par cette ambassade, v. VERPEAUX, *op. cit.*, pp. 33-34.

(74) *R.K.O.R.* (t. III), p. 47, n° 1932. Sur Hülagü, v. notamment SIRARPIE DER NER-SESSIAN, *The armenian chronicle of the constable Smpad*, in *D.O.P.* (1959), pp. 143-168, surtout pp. 165-168.

(75) *R.K.O.R.* (t. III), p. 57, n° 1977, et OSTROGORSKY, *Hist. de l'Etat byz.*, p. 483, n. 2.

(76) GRÉG., I, 149.

(77) *R.K.O.R.* (t. III), p. 58, n° 1982.

(78) PACHYM., I, 351.

(79) PACHYM., I, 438-439, et *R.K.O.R.* (t. III), p. 71, n° 2035.

(80) *R.K.O.R.* (t. III), p. 55, n° 1969 ; v. également PACHYM., I, 308, et *R.K.O.R.* (t. III), p. 53, n° 1959, et p. 64, n° 2010.

(81) *R.K.O.R.* (t. III), p. 54, n° 1966.

(82) *Ibid.* (t. III), p. 55, n° 1968. Sur l'objet de l'ambassade, v. BRÉHIER, *Une ambassade byzantine*, in *Mél. Iorga*, pp. 139-146.

le règne précédent. Une tendance très générale aux ambassades bicéphales et monocéphales se dessine. On peut en trouver deux raisons : la personnalité même d'Andronic II, qui emploie ses confidents à des missions délicates, et l'appauvrissement de l'empire, qui limite le nombre des ambassades d'apparat, ambassades plurales.

Il est clair, en outre, que le basileus tente de poursuivre l'ondoyante politique paternelle.

Maqrizi ne note, cependant, d'ambassade byzantine en Egypte qu'en 1285 (83). Encore remarque-t-il, avec dédain, que les présents de « Lascaris » sont nettement plus médiocres que ceux de l'empereur et que ceux des Gênois, dont les envoyés respectifs venaient de se succéder à la Cour du sultan (84). Ce dernier, Qâlaun, n'en entretenait pas moins des relations, que l'on peut croire bonnes, avec Andronic. Selon Maqrizi, la Cour de Lascaris était un lieu d'exil pour les personnages gênants et importants, ainsi les deux fils de Melik-Dâher-Baïbars, en 1291 (85). Les échanges d'ambassades entre l'Egypte et Byzance durent, en tout cas, se normaliser, bien que les textes relatifs au règne du sultan Qâlaun soient, sur ce point, muets. Nous savons, cependant, que, le sultan ayant ordonné la fermeture des églises en Egypte pendant une année (1300-1301), des ambassades « envoyés par Lascaris, empereur des Francs » (86), vinrent demander la levée de cette mesure. Dans sa bonté, le sultan daigna ordonner la réouverture de quatre églises (87).

Si nous ignorons la forme des ambassades députées au sultan ou au général tatar Nogaï et à ses successeurs (88), la quasi-totalité des autres ressortit aux types connus, monocéphale et bicéphale. Dans les deux cas, les envoyés appartiennent souvent aux degrés intermédiaires de la hiérarchie aulique ou de la hiérarchie ecclésiastique (v. tableau II). En 1295, ce sont deux laïcs, l'épi tôn dééséôn Jean Glykys et le logothète des domaines privés Théodore Métochite, qui sont successivement envoyés à Chypre, puis en Arménie (89). En 1297, en revanche, un moine, Maxime Planude, et un laïc, Léon l'Orphanotrophe, constituent la députation byzantine auprès du sénat vénitien (90). Puis nos sources nous signalent Théodore Métochite, devenu logothète tou génikou, comme ambassadeur unique auprès de la Cour de Serbie en 1298 (91).

(83) Le même Maqrizi avait signalé l'accession d'Andronic au trône, en ces termes : « L'empereur de Constantinople, dont le véritable nom était Michel, mourut à cette même époque et eut pour successeur son fils Doukas. » (MAQRIZI, *op. cit.*, t. I, 3^e partie, pp. 61-62). La composition de l'ambassade de 1285 est inconnue, peut-être était-elle bicéphale ?

(84) MAQRIZI, *op. cit.*, t. I, 3^e partie, p. 81.

(85) Id., *ibid.*, t. I, 3^e partie, p. 139.

(86) Cette confusion de titulature est d'autant plus surprenante que Maqrizi avait, antérieurement, fait la distinction.

(87) MAQRIZI, *op. cit.*, t. II, 4^e partie, p. 180.

(88) PACHYM., II, 535 (fin de l'année 1307).

(89) PACHYM., II, 205.

(90) Id., II, 243.

(91) SATHAS, *Més. Bibl.* (t. I), pp. 154-195. Métochite se rendit cinq fois en Serbie au cours des années 1298-1299.

La fin du règne ne dément pas ses prémices. En 1322, les envoyés byzantins auprès du tzar bulgare sont le grand stratopédarque Andronic Paléologue et Jean Aplespharès ⁽⁹²⁾. En 1324, un Chypriote, l'épi tou stratou Jean de Tzeplet et le parakimomène Tornikès sont chargés de traiter la question du mariage d'Andronic le Jeune avec Anne de Savoie ⁽⁹³⁾. Nicéphore Grégoras a, de son côté, laissé une relation très pittoresque d'une ambassade à laquelle il a participé auprès du kral serbe Etienne Detchanski en 1325-1326. Cette lettre, adressée à Andronic

TABLEAU II.

Participation des laïques et des clercs aux ambassades Byzantines de 1295 à 1350 ⁽⁹⁴⁾.

	1295-1300	1320-1328		1341-1345		1345-1350	TOTAUX
		A	B	A	B		
Laïques	4	6	2	4	1	4 (95)	21
Clercs	1		4	1	4	1	11
TOTAUX	5	6	6	5	5	5	32

REMARQUE PRÉLIMINAIRE. — Nous désignons par la lettre A les ambassades envoyées vers les pays étrangers et par la lettre B celles échangées par les antagonistes durant les guerres civiles.

Certains dignitaires ont participé à deux ambassades. Tel est le cas de :

- Théodore Métochite;
- N. Tornikès;
- Georges Loukas;
- Macaire, métropolite de Thessalonique.

Nous les avons comptés deux fois. La lecture du tableau montre que le rôle des clercs a grandi pendant la période des guerres civiles. Cette simple vue d'ensemble, nécessitée par les lacunes des textes, nous permet de chiffrer, avec vraisemblance, la participation des laïques aux deux tiers, celle des clercs au tiers.

Zaridas, présente un grand intérêt. Elle révèle l'existence d'une ambassade plurale. Grégoras rappelle à son correspondant les causes et les buts du voyage, qu'il décrit enfin ⁽⁹⁶⁾. Nous apprenons ainsi que des ambas-

(92) CANTAC., I, 187.

(93) Id., I, 195.

(94) Nos sondages ne portent que sur de courtes périodes, de cinq ou dix ans, choisies en raison de la richesse, relative, de la documentation s'y rapportant.

(95) Nous avons tenu compte de l'ambassade du protovestiarite Spanopoulos et du préteur du peuple Sigéros auprès du pape Clément VI, en 1347 (CANTAC., III, 53), de celle de Jean Rhountzérios auprès du tzar bulgare, en 1327-1328 (CANTAC., I, 298), mais non d'une ambassade également dépêchée au tzar bulgare en 1343, et de composition inconnue (CANTAC., II, 423). Les cinq ambassades de Métochite en Serbie ont été, en revanche, ramenées à l'unité, que réclamait leur objet.

(96) GRÉG., *Correspondance*, Lettre XII, pp. 30-50.

sadeurs, dont le nombre ne nous est pas communiqué, et parmi lesquels se trouvait Grégoras, ont quitté Constantinople. A Amphipolis, sur le Strymon, la petite troupe s'enrichit de deux personnages d'importance, qui s'agrégèrent à l'ambassade : Kassandrènos⁽⁹⁷⁾ et Tornikès⁽⁹⁸⁾. Grégoras note, à leur sujet, qu'il s'agit « *d'hommes depuis longtemps entraînés à ces missions et déjà avancés en âge* »⁽⁹⁹⁾. En fait, c'est avec ces deux fonctionnaires, surtout avec Tornikès, que le kral discuta de l'objet de l'ambassade⁽¹⁰⁰⁾. Ainsi cette dernière a-t-elle été dirigée par deux de ses membres, alors qu'il y avait, au moins, cinq ambassadeurs disposant théoriquement des mêmes prérogatives. Ces deux hommes possédaient, en effet, une expérience diplomatique très précieuse. Il est donc clair que nous sommes en présence de *fonctionnaires* délégués à une mission lointaine, non en vertu de leur qualité de lettrés (bien que la plupart des fonctionnaires byzantins fussent fort cultivés), mais bien grâce à leurs remarquables qualités professionnelles et à leur habitude des « postes » diplomatiques les plus divers.

L'antagonisme des deux Andronic a suscité de nombreuses tentatives de médiation et l'envoi de plusieurs ambassades entre les parties litigantes. Sous la réserve qu'il s'agit d'une affaire strictement interne et que le qualificatif de *médiateur* est préférable à celui d'ambassadeur, nous pouvons répéter les observations déjà faites. Les ambassades sont le plus souvent bicéphales et à composition mixte (un clerc, un laïc). Mais le rôle joué par les dignitaires ecclésiastiques ne cesse de grandir. En 1321, l'archevêque de Philadelphie, l'ami de Choumnos⁽¹⁰¹⁾, Théolepte, est adjoint à un dignitaire laïc, le procathimène tou koitônos Callicrénitès⁽¹⁰²⁾, et tous deux sont délégués par Andronic II auprès d'Andronic le Jeune en vue de trouver un terrain d'entente possible⁽¹⁰³⁾. L'année suivante, Isaac, protos de l'Athos, est chargé de la même mission⁽¹⁰⁴⁾. Quelques années plus tard, en 1326, le dikaiophylax Grégoire Kleidas et l'évêque Niphon se rendent à Sélymbrie et exposent à Andronic III, afin qu'il s'en justifie, les griefs de son grand-père⁽¹⁰⁵⁾. Mais c'est un laïc, Georges Pépagomènos, qui est en revanche député, l'année suivante, par Andronic III auprès du vieux basileus⁽¹⁰⁶⁾.

(97) Peut-être, faut-il identifier ce Kassandrènos avec le logoriaste tès aulès, du même nom, mentionné dans un acte d'Andronic II en faveur de Chilandar ; v. *Actes de Chilandar*, p. 105, n° 41 (mars 1319).

(98) A ne pas confondre avec le grand connétable Michel Tornikès, qui joua un si grand rôle au cours de la lutte entre les deux Andronic.

(99) GRÉG., *Correspondance*, Lettre citée, p. 32. Ainsi Tornikès avait fait, l'année précédente, partie d'une ambassade auprès de la Cour de Savoie. Le personnel diplomatique ne devait donc pas être très nombreux.

(100) *Id.*, *ibid.*, et p. 46.

(101) Sur les rapports de Théolepte et de Choumnos, v. J. VERPEAUX, *op. cit.*, notamment, pp. 37, 40-47-48.

(102) Fait rare au XIV^e siècle, cet ambassadeur était un eunuque.

(103) CANTAC., I, 94-95.

(104) *Id.*, I, 152, 165-166.

(105) *Id.*, I, 215 ; v. aussi GUILLAND, in *Byz.* (1927-1928), pp. 265-302.

(106) CANTAC., I, 297.

Plus curieux sont les épisodes de la lutte entre la régente Anne de Savoie et le mégaduc Apocaucos, d'une part, et le grand domestique Cantacuzène, d'autre part. Les offres de paix étaient nombreuses, et l'on se servait dans chaque camp des mêmes émissaires. Ainsi du 17 octobre 1341 au mois de juillet 1342, l'higoumène de Lavra, Macaire, s'efforce, à l'instigation de Cantacuzène, de convaincre Anne de Savoie de cesser les hostilités. Il était accompagné de dignitaires laïcs qui semblent avoir eu rang égal au sein de l'ambassade. Puis Macaire est nommé métropolite de Thessalonique (automne 1342) ⁽¹⁰⁷⁾. Il rend compte à Cantacuzène de la mission à lui confiée ⁽¹⁰⁸⁾, mais il ne tarde pas à abandonner le camp du grand domestique. Apocaucos songe alors à l'utiliser, et le dépêche, à la fin de 1342, auprès du kral de Serbie, Stefan Douchan. De même, et c'est un exemple plus intéressant encore, Apocaucos proposa, en 1344, d'envoyer à Jean Cantacuzène deux ambassades, l'une au nom de la Cour, l'autre au nom du clergé. Le sacellaire Michel Cabasilas fut choisi comme député du clergé avec le métropolite de Philippoli ⁽¹⁰⁹⁾. Or, trois années plus tard, exactement en 1347, lors de la prise de Constantinople par Jean Cantacuzène, les mêmes personnages sont désignés par l'heureux vainqueur pour porter des propositions de capitulation à la régente.

En réalité, les antagonistes, surtout pendant les années cruciales 1341-1343, ne cessèrent point d'échanger des émissaires, comme l'évêque Macris ⁽¹¹⁰⁾ ou le domestique de la basilissa Tzyrakès ⁽¹¹¹⁾ pour Anne de Savoie, ou Jean Chrysobergès, pour Cantacuzène, dont il était l'ami ⁽¹¹²⁾. Mais ces tentatives de conciliation, sincères ou non, n'empêchaient nullement les adversaires de chercher des appuis hors de l'empire. Ainsi voit-on le panhypersébaste Isaac Asen implorer l'aide de Suleiman, « satrape » de Phrygie, contre Cantacuzène ⁽¹¹³⁾, et ce dernier déléguer des ambassadeurs auprès du kral de Serbie ⁽¹¹⁴⁾, auprès d'Orkhan ⁽¹¹⁵⁾, voire à la Cour de l'émir Oumour ⁽¹¹⁶⁾. Il est vrai que, dans le même temps, la régente tente, avec un bonheur inégal, de convaincre Oumour de lui apporter son

(107) Sur les circonstances de la nomination de Macaire, v. TAFRALI, *Thessalonique des origines au XIV^e siècle*, pp. 294-296.

(108) CANTAC., II, 306-308. Il était accompagné de Georges Loukas, un fidèle d'Anne de Savoie.

(109) Sur ce point, les développements intéressants de S. SALAVILLE, *Cabasilas, le Sacellaire et Nicolas Cabasilas*, in *E.O.* (1936), pp. 421-428. Il s'agit du sacellaire du patriarche. Ce Michel Cabasilas doit, d'autre part, être distingué de Nil Cabasilas, dont le véritable patronyme est Choumnos et dont le rôle dans la dédition de Thessalonique à Cantacuzène est connu.

(110) CANTAC., II, 435.

(111) *Id.*, II, 144.

(112) *Id.*, II, 468. Sur l'impavidité de Chrysobergès devant les menaces des conseillers de la régente, v. CANTAC., II, 472-473.

(113) V. CANTAC., II, 507. Selon CANTACUZÈNE (II, 544), Asen était l'homme de confiance de la basilissa. Il est, en tout cas, certain qu'il eut la haute main sur les affaires importantes, après la mort d'Apocaucos.

(114) CANTAC., II, 82.

(115) *Id.*, II, 66.

(116) *Id.*, II, 383.

soutien (117). Ces dernières ambassades furent de type monocéphale (118).

L'usurpation de Cantacuzène paraît avoir eu de fâcheuses conséquences sur le choix des ambassadeurs. Le personnel diplomatique chevronné tenait pour Jean V Paléologue. Méfiant, Cantacuzène a dû hésiter à employer ces vieux serviteurs loyalistes, qui, de leur côté, devaient répugner à servir un maître illégitime. Et, comme l'empire éprouve de sérieux revers, les démarches byzantines sont accueillies sans bienveillance. Du moins la forme des ambassades n'est-elle point modifiée. Plurale, celle reçue par le kral serbe Douchan, en 1348 (119), ou bicéphale, celle dépêchée par le basileus, la même année, au sultan d'Egypte. Les participants à cette dernière ambassade ne manquent pas d'éclat. Un laïc, Manuel Sergopoulos, qui appartient certainement à la noblesse, et le patriarche Lazare, personnalité fort contestée (120). En 1350, en revanche, un seul ambassadeur est envoyé par le basileus à Venise. Il y reçoit un accueil sans chaleur, se plaint de l'irrespect témoigné au basileus par le baile vénitien, est écouté distraitemment et reçoit de vagues assurances (121).

L'énumération nullement exhaustive, à laquelle nous nous sommes livré permet quelques remarques. L'existence de certaines constantes retient notamment l'attention. La fréquente participation du clergé à ces ambassades est l'une d'elles. Il faut y voir, à notre avis, une nouvelle et éclatante manifestation du rôle primordial joué par l'Eglise. Les théologiens subtils et les fins lettrés, qui n'étaient pas rares dans le clergé byzantin, étaient naturellement les mieux préparés aux délicates missions, qui, étant donné la faiblesse de l'empire, nécessitaient surtout de la souplesse et de l'entregent. Mais le clergé était aussi le garant de la pureté byzantine, de l'orthodoxie, et l'intransigeance dogmatique se conciliait parfois mal avec la conception réaliste des buts politiques poursuivis. Les relations romano-byzantines en témoignent.

Autre fait remarquable : nos diplomates sont chevronnés. Il n'est pas certain que leur avancement fût, au sens propre du mot, réglé, mais il est clair que la continuité de la politique extérieure byzantine supposait également la permanence d'un personnel diplomatique qualifié. Ce dernier était probablement restreint : la fréquence avec laquelle reviennent dans nos sources les mêmes noms tendrait, du moins, à le prouver. Dans une large mesure, on peut tenir pour probable que l'organisation du service diplomatique byzantin était essentiellement le fruit d'une expérience

(117) CANTAC., II, 395 et 414.

(118) L'ambassadeur byzantin n'était autre que Georges Loukas, qui avait participé aux tentatives de conciliation avec Cantacuzène.

(119) GRÉG., II, 834.

(120) CANTAC., III, 90, 92-93. L'objet de l'ambassade était de prier le sultan de rétablir Lazare sur le trône patriarcal de Jérusalem. Regel ne paraît pas avoir remarqué que Lazare faisait également partie de l'ambassade, dans le but évident de plaider sa propre cause ; v. REGEL, *Analekta*, p. XXXIX.

(121) *Régestes* du sénat de Venise (2 mars 1350), n° 237, p. 68 : Réponses aux demandes présentées par l'ambassadeur byzantin.

pluriséculaire. Peut-être sa structure était-elle moins rigide que dans les premiers siècles de l'empire ⁽¹²²⁾. Il faut incriminer, semble-t-il, la faiblesse du pouvoir impérial sous les Paléologues et la corruption de l'esprit public. Le caractère bicéphale de nombreuses députations paraît devoir être admis, de ce point de vue, comme un principe auquel de nombreuses exceptions pouvaient être apportées. Le danger que pouvait constituer un ambassadeur, voire un plénipotentiaire, surtout s'il s'agissait d'un dignitaire ou d'un fonctionnaire important, a été vivement ressenti par le pouvoir central, et, de fait, les exemples de duplicité ne manquèrent point, en vertu de cette conception très lâche que les Byzantins eurent toujours du devoir de fidélité. Avec la dualité des agents, ce danger était sinon exclu, du moins atténué.

(122) V. sur ce point, M. de TAUBE, art. cité, pp. 260, 309 et ss.; v. également, OBOLENSKY, art. cité, pp. 48-51.

CHAPITRE III

LES SERVICES PUBLICS DÉSORGANISÉS

Dans une lettre adressée, en 1353, au despote Manuel Cantacuzène, Cydonès décrit la situation dramatique de l'empire : « A l'intérieur de l'empire, les citoyens, non pas les premiers venus, mais bien aussi ceux qui passent pour les plus influents au Palais impérial, se révoltent, se querellent et se disputent pour occuper les premières places, menacent de passer à l'ennemi et d'assiéger avec lui sa patrie et ses amis. » (1). L'ambition des princes ne le cède en rien à celles des dignitaires (2) : elle s'appuie, pour triompher, sur les « Barbares » (Turcs). La situation extérieure de l'empire est aussi mauvaise : pour arrêter les attaques des Barbares, il faut leur payer tribut. Comme leur cupidité est grande, le Trésor est sans cesse vide, et les citoyens sont lourdement imposés. Et Cydonès de conclure sur cette remarque désabusée : « Et cela durera jusqu'au jour où le Barbare cessera d'être cupide. » (3). L'état de l'administration byzantine se peut déduire de ce triste tableau. La guerre dévaste l'empire et désorganise l'administration, et tout d'abord la chancellerie byzantine, dont le domaine de compétence, théoriquement intact, est sans cesse restreint et l'efficacité affaiblie (sect. I). La situation des finances est simplement catastrophique : les recettes diminuent considérablement dans le temps où les dépenses s'accroissent, et ceci en dépit d'une fiscalité très lourde (sect. II). Ces dépenses étaient indispensables pour suspendre les coups des envahisseurs, et elles l'étaient d'autant plus que les Byzantins ne leur pouvaient opposer des forces sérieuses. Ainsi était posé le problème de l'armée (sect. III). L'enchaînement était fatal : l'empire ne constitue plus une puissance militaire, et ses ressources insuffisantes lui interdisent de lever et d'équiper des armées, d'autant que le réservoir d'hommes constitué par l'Asie Mineure fut perdu dès le début du XIV^e siècle.

Tout concourt au déclin. Et cependant, par la grâce d'un passé prestigieux, cette ombre d'administration a maintenu l'apparence de l'Etat. Et

(1) CYDONÈS, *Correspondance*, Lettre au despote Manuel Cantacuzène, n° 5, pp. 10-13.

(2) *Ib.*, *ibid.*, p. 12.

(3) *Ib.*, *ibid.*

ce jeu d'illusions a duré près de deux siècles ! C'est que Byzance n'a jamais manqué d'hommes de talents, fût-ce dans l'adversité. Elle n'a plus d'armée, mais elle engendre un Alexis Philanthropène. Plus de finances, mais Cantacuzène ressuscite la marine impériale ! La valeur de ses individualités et les divisions de l'adversaire expliquent la survie du glorieux vieil empire.

SECTION PREMIÈRE.

La chancellerie.

Les décisions impériales constituaient l'aboutissement d'une véritable division du travail entre deux organismes distincts : le collège des secrétaires de l'empereur, que Bréhier proposait d'appeler le « cabinet impérial », et la chancellerie impériale, constituée en bureaux (secrétariats). Le mystique est une manière de secrétaire particulier du basileus (4).

Nous savons déjà que les secrétaires de l'empereur devaient être assez nombreux. Il n'est pas certain que le mystique fût leur chef, comme le pensait Verpeaux (5). On relève, du reste, les noms de plusieurs mystiques, sous certains règnes, comme sous celui d'Andronic II. Ce serait un argument insuffisant. Mais on le peut étayer par la remarque suivante : l'appartenance au cabinet impérial devait, par elle-même, entraîner la collation d'une dignité, qui devait occuper un rang moyen dans la hiérarchie (6). Ce devait être le point de départ d'une brillante carrière, administrative et aulique. Il est, en outre, évident que le basileus n'emploie point pour ces tâches des néophytes. Choumnos, mystique de 1292 à 1295, exerçait auparavant les fonctions de questeur. Si nous ignorons la carrière de Démétrios Cavašilas, les différentes lettres à lui adressées par Nicéphore Grégoras prouvent qu'il s'agissait d'un homme d'expérience et connaissant son monde (7). Le mystique voit l'empereur tous les jours : il peut ainsi intervenir au bénéfice de ses amis et ne s'en prive point. Il dispose donc d'une certaine influence : il est possible que Cavašilas, mystique sous Andronic II, le soit également resté sous Andronic III et Jean VI Cantacuzène. Ce n'est pas certain (8). Par ailleurs, il peut être chargé de missions spéciales, d'ordre administratif ou diplomatique. Il ne s'agit donc point d'un personnage uniquement sédentaire, et strictement attaché à sa fonction, mais bien plutôt d'un dignitaire confident de l'empereur et qui a sa carrière à faire.

(4) STEIN, *op. cit.*, p. 38, n. 2.

(5) VERPEAUX, *Nicéphore Choumnos*, p. 38.

(6) V. GOAR, sous le *De officialibus*, col. 193, et ps.-COD., *De off.*, col. 32.

(7) V. GRÉG., *Correspondance*, Lettre à D. Cavašilas, n° 7, pp. 18-23.

(8) La lettre adressée par Grégoras à Cavašilas, après 1351, permet de supposer que ce dernier avait gardé de l'influence à la Cour de Cantacuzène ; v. GRÉG., *op. cit.*, Lettre à Cavašilas, n° 155, pp. 247-250.

La chancellerie.

L'organisation de la chancellerie impériale n'a apparemment pas subi de modifications depuis l'époque des Comnènes. L'épi tôn dééséon transmet toujours au basileus les requêtes à lui adressées. Il en fait une analyse détaillée et propose à la signature impériale les décisions favorables qui lui semblent devoir être prises⁽⁹⁾. Mais son rôle est, en réalité, plus complexe et, dans une certaine mesure, moins précis. Il ne se contente pas, en effet, de fournir des éléments d'information : il fait parvenir les ordres impériaux aux gouverneurs, aux hauts fonctionnaires, voire aux membres de la famille impériale⁽¹⁰⁾. Il participe, enfin, de manière effective, à la politique extérieure de l'empire⁽¹¹⁾. Toutefois, il n'est pas certain que ces multiples activités découlent de la nature même des fonctions exercées. Elles ont augmenté ou diminué selon la situation personnelle de l'épi tôn dééséon à la Cour. Rien n'est plus contraire à la conception moderne de la fonction, comme, de manière plus générale, à la définition stricte du fonctionnaire dans un Etat fortement centralisé. La remarque est également vraie pour l'épi tou kanikléiou, dont l'importance n'a cessé de grandir depuis le XII^e siècle. Cette charge brilla, on le sait, d'un éclat particulier avec Nicéphore Choumnos. L'épi tou kanikléiou ne se contente pas de rédiger les diplômes impériaux, comme le voulait Bréhier⁽¹²⁾, il lui arrive de les contresigner; ce fut le cas de Nicéphore Choumnos. Il est douteux, cependant, que ce contreseing ait été apposé par Choumnos au titre d'épi tou kanikléiou.

Le contreseing est plutôt le corollaire naturel d'une situation éminente dans le gouvernement de l'empire : le mésazon la possède quelle que soit la charge dont il est titulaire.

Un fonctionnaire a cependant été détaché de la chancellerie impériale et n'a plus, vraisemblablement, que des attributions juridictionnelles : le protoasécritès⁽¹³⁾. Si mal connue qu'elle soit, la chancellerie impériale paraît avoir conservé dans ses grandes lignes, sous les premiers Paléologues, son organisation de l'époque des Comnènes. Son fonctionnement pose, en revanche, un grand nombre de problèmes. Le nombre élevé des chartes rédigées par la chancellerie impériale ne doit pas induire en erreur. Les chrysobulles étaient, par le fait même de la désorganisation de l'administration provinciale, imprécis : les droits réels étaient souvent mal établis. L'occupation serbe en Macédoine et les prétentions impérialistes du kral créèrent des situations juridiques d'une extrême complexité. Le rôle des monastères athonites est, dans la première partie du XIV^e siècle, tout à fait significatif : ils devaient, en théorie, apporter au kral, afin qu'il

(9) STEIN, *op. cit.*, p. 38 et sa note 2.

(10) V. par ex., *Actes de l'Athos* (t. V), 1, 135.

(11) V. R.K.O.R. (t. III), n° 2029, p. 70 (avril 1277).

(12) BRÉHIER, *op. cit.*, p. 168.

(13) V. *infra*, p. 263.

les confirmât, les chartes impériales antérieures. En fait, ils semblent, ce fut surtout le cas du monastère de Xéropotamou et de celui de Chilandar, avoir rédigé un grand nombre de diplômes portant concession d'immunités ou mention de donations⁽¹⁴⁾. En sorte que l'efficacité de l'administration des finances byzantines, par exemple, apparaît au travers d'un prisme déformant.

SECTION II.

Les finances.

L'empire byzantin ne fut plus une grande puissance quand le commerce de Constantinople cessa de lui appartenir, et ses fruits ne furent plus recueillis par les Byzantins. Le problème commercial était compliqué d'un problème monétaire. Ce déclin économique a simplifié et désorganisé l'administration centrale des finances.

A. — L'économie et les finances de l'empire byzantin sous les premiers Paléologues.

En 1334, le voyageur Ibn Batoutah, séjournant à Constantinople, notait que « l'or de ce pays qu'on appelle albebarah n'est point bon »⁽¹⁵⁾. Quelques années plus tard, Cantacuzène renchérit : « Il n'y a plus d'argent nulle part, les réserves ont été dépensées, les bijoux impériaux vendus et les impôts ne rentrent plus. Le pays est complètement ruiné »⁽¹⁶⁾. Ces deux témoignages résument à merveille l'état des finances byzantines : une monnaie dépréciée, un déséquilibre grave entre les dépenses et les recettes, une fiscalité inefficace..

A Byzance, le monométallisme était la règle et l'or, l'étalon. Sa principale unité fut, à partir du XIII^e siècle, l'hyperpère. Son altération, contrairement à ce que pensait Andréadès⁽¹⁷⁾, semble avoir commencé au lendemain de la prise de Constantinople sur les Latins. Pachymère l'explique par la nécessité où se trouvait Michel VIII de rembourser ses créanciers italiens⁽¹⁸⁾. Sous les premiers Paléologues, douze types d'hyperpère sont connus. La proportion d'or fin décroît au fil des règnes. Sur 24 carats, on n'en compte que 14 d'or fin sous Michel VIII, puis 13 1/2 et 11 1/2

(14) V. MOSIN, *Chancellerie grecque des rois serbes*, in *A.C.I.E.B.* (1936), t. II, p. 79, et in *A.C.I.E.B.* (1939), t. I, pp. 225-226 ; v. également DÖLGER (à propos du monastère d'Ivion), in *Hellénika* (1938), pp. 207-219, et ROUILLARD-ZAKYTHINOS, *Un faux chrysobulle d'Andronic II donné à Lavra*, in *Byz.* (1938), pp. 1-7.

(15) Cité par BRATIANU, *L'hyperpère byzantin*, in *M.D.* (t. I), p. 41.

(16) CANTAC., II, 99.

(17) A. ANDRÉADÈS, *De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'empire byzantin*, in *Byz.* (1924), pp. 75-115.

(18) PACHYM., II, 493-494.

sous Andronic II, 11 enfin sous Andronic III. La valeur métallique passe de 8,83 en 1300, à 7,57 vers 1320, et à 7,18 vers 1333 (19). Vers la fin du règne d'Andronic III, il semble même que la monnaie d'or ait fait place à la monnaie d'argent, au demeurant fort belle, que la régence d'Anne de Savoie a pu également connaître. La marche vers le monométallisme fondé sur l'étalon argent était commencée. Car s'il est vrai que des pièces d'or de bon aloi circulaient encore sous le règne d'Andronic II, le marché connaissait alors surtout des hyperpères de très mauvais aloi, avec un fort alliage de cuivre. De manière générale, et à l'exception de la période 1325-1328, l'hyperpère fut de mauvais aloi. Il lui était difficile, dans ces conditions, de rivaliser avec le ducat vénitien. En 1308, l'hyperpère vaut, selon Muntaner, 10 sous barcelonnais (20), et, vingt ans plus tard, on obtient 100 deniers tournois pour une hyperpère (21). Fait significatif : les Vénitiens réclament aux Byzantins, au milieu du xiv^e siècle, le remboursement de leurs créances en ducats vénitiens (22). Le pouvoir d'achat de l'hyperpère décroissait dans le même temps. Les clauses des traités passés entre Venise et Byzance, en 1265 et 1285, montrent que le prix du muid de blé est passé, en vingt ans, d'un demi-hyperpère à un hyperpère (23). Le renouvellement de ces traités en 1310, 1342, 1349 indique que ce chiffre d'un hyperpère fut maintenu, et l'article 198 du Code Douchan contient la même indication (24). Ce prix, généralement adopté, paraît élevé. Andréadès objectait cependant « que la puissance de l'argent était plus grande qu'aujourd'hui et que le prix du blé à Byzance différait peu de celui de 1914 ». Mais les exemples qu'il donne de cette puissance de l'argent sont afférents au x^e siècle (25), et son affirmation est trop brutale pour être indiscutable. En réalité, la variation du prix du blé entre 1265 et 1285 s'explique par l'altération de l'hyperpère à la fin du règne de Michel VIII et au début de celui d'Andronic II. Ainsi, et c'était un premier désavantage, la monnaie byzantine est une monnaie faible (26). Il s'en ajoutait un second, qui était connexe, celui de l'impécuniosité chronique du pouvoir impérial. Nous sommes ainsi induits à estimer l'état des dépenses et des recettes. La première, et de loin la plus importante des dépenses de l'Etat, était constituée par le remboursement des dettes contractées. L'empire était, au xiv^e siècle, une espèce de débiteur universel. Ses créanciers principaux, la Sérénissime de Venise et la République de Gênes, s'entendaient fort bien à défendre leurs intérêts. Ainsi le traité vénéto-byzantin, ratifié le 7 mars 1303, men-

(19) V. ZAKYTHINOS, *Crise monétaire*, p. 10.

(20) MUNTANER, *Chron.*, p. 188.

(21) *Régestes* du sénat de Venise, p. 47, n. 1. A la même époque l'hyperpère vaut un demi-ducats vénitien. V. STEIN, in *Vierteljahrsch.* (1928), p. 161.

(22) V., par ex., *Régestes* du sénat de Venise, pp. 53, 60.

(23) V. ROMANIN, *Storia documentata*, p. 273 et ss.

(24) St. NOVAKOVIC, *Le prix normal du blé pendant le Moyen Age et le Code de Stephan Douchan, empereur des Serbes*, in *Archiv. für slav. Philol.* (1905), pp. 173-175.

(25) ANDRÉADÈS, art. cité, pp. 101-104.

(26) Elle l'est d'autant plus que les Etats nés de son démembrement, comme l'empire de Trébizonde, et peut-être des despotats possédaient leurs monnaies propres.

tionne-t-il une dette de 24.000 hyperpères que les Byzantins s'engagent à payer dans les plus brefs délais aux représentants de la Sérénissime (27). En 1329 et en 1330, le baile vénitien réclame au basileus 4.000 hyperpères, soulte de l'indemnité versée pour les dommages subis par les Vénitiens dans l'empire (28). Onze ans plus tard, à la mort d'Andronic III, l'ambassadeur Pietro di Canale réclame 19.000 hyperpères au nouveau basileus, non encore couronné (29). La même requête est réitérée en 1342 (30). Les Vénitiens mettaient tous leurs soins à réclamer leur dû à l'époque où la trêve conclue avec l'empire arrivait à expiration. Le 4 février 1348, le baile vénitien reçoit l'ordre de réclamer à Jean VI Cantacuzène et à Jean V Paléologue le remboursement de 30.000 ducats, sans lequel les bijoux et les gages seraient vendus (31). La même exigence est formulée, à plusieurs reprises, en 1349, année du renouvellement de la trêve (32). Comme le dédain marqué par les Vénitiens au basileus s'explique bien ! Les Gênois, de leur côté, avaient tiré de substantiels avantages territoriaux et commerciaux du traité de Nymphaeum : mainmise sur Smyrne, nouvelles propriétés octroyées à la colonie gènoise de Constantinople. Débiteurs insolvables, les basileis le furent également envers leurs mercenaires. La révolte de Philanthropène a été provoquée par le mécontentement de mercenaires irrégulièrement payés. Roger de Flor offrit ses services à Andronic II sous certaines conditions. L'une d'elles était que la solde des routiers fût régulièrement payée de quatre mois en quatre mois (33). Andronic donna son acceptation et dépêcha Théodore Choumnos, avec 33.000 hyperpères et le brevet de César, auprès du chef catalan (34). Mais le basileus paya ses mercenaires avec des hyperpères de si mauvais aloi que les Catalans se croiront dupés et qu'Andronic sera contraint d'imposer le cours forcé (35). Ce n'était qu'un palliatif. Aussi, en 1305, le basileus aurait-il, si nous en croyons Muntaner, promis à Roger « de lui donner l'Anatolie et toutes les îles de la Romanie », à condition de ne plus verser de solde aux routiers (36). L'anecdote fût-elle fausse, elle révélerait encore dans quel esprit les Occidentaux jugeaient cet empire accablé et cet empereur aux abois. La troisième source des dépenses, qui ne cessa de prendre de l'importance, résidait dans les tributs versés aux envahisseurs, singulièrement aux conquérants turcs (37). Cydonès,

(27) *Istoria del regno di Romania*, p. 134.

(28) *Régestes* du sénat de Venise, sind. du 3 juillet 1329 et mars 1330, pp. 23-24.

(29) *Régestes* du sénat de Venise, p. 47. En 1335 et 1338, une dette de 15.000 hyperpères arrivée à échéance est vainement réclamée au basileus ; v. *Régestes* du sénat de Venise, p. 49 (18 mars 1342).

(30) *Régestes* du sénat de Venise, p. 49 (18 mars 1342).

(31) *Régestes* du sénat de Venise, p. 63. L'emprunt avait été fait par le gouvernement de la régence (v. *M.M.*, t. III, pp. 124-125, 140). Les joyaux ne furent jamais restitués.

(32) W. HEYD, *Le commerce du Levant au Moyen-Orient* (t. I), p. 427 et ss.

(33) MUNTANER, *Chron.*, p. 133. Il était également prévu que le routier quittant son service recevrait son dû et la paie de deux mois du retour.

(34) PACHYM., II, 508-509.

(35) V. BRATIANU, art. cité, p. 45.

(36) MUNTANER, *Chron.*, p. 165.

(37) GRÉG., I, 317.

après Grégoras, note que « les Barbares (Turcs) se sont emparés de tout à l'extérieur et sont la cause directe de toutes les misères de la ville : ils lui imposent des tributs si lourds que l'ensemble des revenus publics ne suffirait pas à les acquitter » (38). Mais d'autres facteurs avaient également leur importance. Parmi eux, les hauts revenus et la cupidité des hauts fonctionnaires. En 1340, Apocaukos reçoit le gouvernement des îles et 100.000 hyperpères (39).

Par contraste, les recettes subissaient une baisse spectaculaire. Les invasions et les péripéties des guerres civiles en sont, de l'avis de Grégoras et de Cantacuzène, les principales responsables (40). Mais la guerre civile des deux Andronic a eu, surtout, une conséquence grave : pour se gagner des partisans, les antagonistes n'hésitèrent pas à accorder un grand nombre d'immunités fiscales, dont beaucoup d'actes de la pratique portent témoignage. Sur qui pouvait peser cette fiscalité que l'on est tenté de qualifier d'abusive, tant les impôts directs étaient nombreux (41). Les lacunes de notre documentation ne permettent point de répondre avec certitude. La vanité de ces impositions est, en revanche, évidente. Tout y concourrait. Les registres du fisc avaient vraisemblablement disparu avec la conquête latine. Les titres de propriété avaient souvent été détruits. Les recensements des terres sous les premiers Paléologues prouvent, par leur fréquence, que les basileis tentaient d'asseoir les impositions sur des bases moins mouvantes (42). Mais ces efforts étaient remis en question par les entreprises belliqueuses de remuants voisins. Ajoutez à cela d'innombrables contestations de propriété et les méthodes rudimentaires d'arpentage des recenseurs (apographeis) (43). Les agents du fisc parvenaient-ils à établir une assiette bien approximative, ils trouvaient des terres dépeuplées et dévastées, comme en Thrace ou en Macédoine. Tous les efforts d'Andronic III pour en retirer quelques subsides aboutiront à un échec (44). Sans doute, Andronic II avait-il restreint les concessions d'immunités et remplacé les impôts en espèces par un impôt en nature (45). Mais les résultats favorables d'une telle mesure n'augmentèrent point sensiblement les recettes, qui atteignaient seulement 1 million d'hyperpères par an sous le règne d'Andronic II, contre près de 8 millions sous les Comnènes (46). La part des impôts indirects était des plus modestes. Le paiement du commercium par les Gênois admettait de nombreuses exemptions (47). De fait, les revenus annuels de la douane gènoise de

(38) CYDONÈS, *Correspondance*, n° 5, p. 11.

(39) CANTAC., I, 540. V. également ZAKYTHINOS, *op. cit.*, p. 84.

(40) GRÉG., II, 789; CANTAC., III, 33.

(41) V. leur liste in BRÉHIER, *op. cit.*, pp. 273-275.

(42) V. G. ROUILLARD, *Recensement des terres sous les premiers Paléologues*, in *Byz.* (1937), pp. 105-118.

(43) DÖLGER, *Beiträge*, p. 83 et ss.

(44) GRÉG., I, 524.

(45) PACHYM., II, 493.

(46) ZAKYTHINOS, *op. cit.*, p. 85 et ss.

(47) Une anecdote éclaire bien cette prépondérance économique des Gênois ; comme les Catalans s'approprièrent à piller la colonie gènoise de Péra, Andronic II les arrêta, et,

Galata s'élevaient à 200.000 hyperpères, ceux de la douane constantino-politaine à 30.000 hyperpères (48). Deux autres « postes » sont difficiles à estimer, faute de documents. Le produit de la vente des charges administratives est impossible à calculer : il n'est pas certain que le Trésor impérial en fût le principal bénéficiaire. Quant aux ressources tirées des domaines impériaux, elles étaient apparemment des plus modestes. Ainsi, les problèmes de politique intérieure ont aggravé la situation des finances byzantines. Mais il faut aussi accuser les Byzantins d'avoir sacrifié à la facilité par de fréquents recours aux emprunts à l'étranger.

B. — L'administration centrale des finances.

Le *vestiarium* impérial constituait, au XIV^e siècle, l'administration centrale des finances byzantines. Le fait n'est pas sérieusement contesté (49). On convient même que l'expression *basilikôn taméiôn* et sa variante *tamiai tôn koinôn chrématôn*, que l'on trouve chez Cantacuzène, désignent le *vestiarium* (50), que les actes de la pratique appellent, du reste, par son nom (51). L'accord se fait moins aisément sur l'organisation du *vestiarium*. Ce mot désignait, en premier lieu, le local situé dans le Palais où étaient entreposés les bijoux, la vaisselle d'or et d'argent, les précieux habits impériaux (52). Mais ce *vestiarium*, encore appelé *vestiarium* privé, doit être distingué du *vestiarium* public, qui a survécu au *sakellion* et constitue l'administration des finances proprement dite. Celle-ci présente tous les caractères d'une complexité typiquement byzantine. L'empire a longtemps connu un contrôleur général des finances. Sous les premiers Paléologues, une évolution se dessine. De celle-ci, deux interprétations ont été données. L'une s'appuie essentiellement sur le pseudo-Codinos, l'autre sur les actes de la pratique. Nous devons décider si une troisième interprétation peut être retenue. Pour Bréhier, le *logothète tou génikou* dirigeait l'administration de l'impôt public « à Nicée et sous les premiers Paléologues », mais il est devenu, à la fin du XIII^e siècle, un simple fonctionnaire subalterne, et ses attributions ont été recueillies par le grand *logothète*, avant que celui-ci ne devînt, à l'époque du pseudo-Codinos, un simple dignitaire occupant le 18^e rang dans la hiérarchie (53).

Le P. Laurent avait, par anticipation, répondu à cette thèse.

Selon lui, le *logothète tou génikou* demeura un officier actif. Premier

s'adressant à Roger de Flor : « Mon fils, allez à vos gens et faites-les revenir. S'ils ravagent Péra, l'empire est détruit car les Gênois ont beaucoup de choses à nous, aux barons et autres personnes de l'empire. » (MUNTANER, *Chron.*, p. 139).

Sur le *commercium*, v. DANSTRUP, *Indirect Taxation*, in *Classica et Mediaevalia* (1946), p. 165 et ss.

(48) GRÉG., II, 842.

(49) V. DÖLGER, *Beiträge*, p. 30.

(50) CANTAC., I, 55, 279 ; II, 99.

(51) *Actes de Kuitlûmus*, n° 5, p. 45 (a. 1292).

(52) V. D.F. BELIAEV, *Byzantina* (t. I), pp. 175-176.

(53) BRÉHIER, *op. cit.*, pp. 276-277. Bréhier reprend, du reste, la thèse de DÖLGER (*Beiträge*, p. 20 et ss.).

point : Georges Acropolite, Théodore Mouzalon et Théodore Métochite furent, avant d'être nommés grands logothètes, logothètes tou génikou, et, avant d'être logothètes tou génikou, ils avaient été logothètes des troupes. Le grand logothète étant le chef de la chancellerie impériale, les autres fonctions sont également effectives (54). Second point : le logothète tou génikou instrumentait en cette qualité. Nous possédons le contreseing du logothète tou génikou Théodore Mouzalon au dos d'un chrysobulle de 1277 : Mouzalon porte son titre et la dignité de sébaste (55). L'influence de Mouzalon, logothète du Trésor, est, par ailleurs, mise en évidence par Grégoras (56). Enfin, le P. Laurent note qu'un acte de Kutlumus d'octobre 1375, se référant à une décision du juge général Matarangos, en date de février 1341, en confirme les dispositions, notamment pour cette raison que *le logothète du Trésor n'a pris aucun arrêté contraire* (57).

Les arguments avancés par le P. Laurent ne semblent pas tous d'égale valeur. Sans doute, les trois grands logothètes par lui cités furent-ils auparavant logothètes tou génikou. On peut même ajouter un nom à cette liste, celui du grand logothète Constantin Acropolite (58). Mais si le grand logothète fut un haut fonctionnaire, faut-il en déduire qu'il l'a toujours été ? Ce n'est pas certain, car, nous le savons, les fonctions se sont souvent muées en dignités. La remarque vaut pour le logothète tou génikou. Il faudrait admettre que Georges Acropolite, logothète tou génikou avant 1260, était, à cette date, un fonctionnaire effectif et qu'il en fut de même, quarante ans plus tard, de Théodore Métochite. Merveilleuse continuité, mais aussi surprenante stabilité ! Ajoutons que des similitudes ne constituent pas des preuves ; Métochite est devenu de logothète tou génikou, grand logothète (59). Mais nous n'avons aucune preuve que les deux Acropolite et Mouzalon n'aient pas occupé des degrés intermédiaires dans la hiérarchie et, à supposer qu'ils l'aient fait, que ces degrés eussent été les mêmes pour tous.

L'existence du contreseing du logothète tou génikou sur un chrysobulle de Michel VIII établit seulement sa qualité de fonctionnaire effectif *en 1277* (60). Nous en convenons volontiers. Mais l'argument peut être aisément réduit. Les contreseings de logothètes tou génikou sont pratiquement ignorés des actes officiels après le début du XIV^e siècle. De telle

(54) LAURENT, in *B.Z.* (1933), p. 345, et *Le logothète du Trésor sous les premiers Paléologues*, in *E.O.* (1939), p. 354-370.

(55) *R.K.O.R.* (t. III), n° 2026, p. 70.

(56) LAURENT, *Le logothète du Trésor*, p. 369.

(57) LAURENT, art. cité, p. 370.

(58) Constantin Acropolite fut également logothète tou génikou ; v. PLANUDE, *Epist.*, h° XCIV, p. 122, ligne 70. Diverses lettres de Grégoire de Chypre le désignent par ce titre.

(59) V. BECK, *Theodoros Metochitès*, p. 8 et ss.

(60) Notons que de nombreux chrysobulles de cette même année 1277 portent le contreseing de Constantin Acropolite au titre de grand logothète ; v. *R.K.O.R.* (t. III), n° 2031, p. 71 (juillet 1277), et *Actes de Chilandar*, n° 18, p. 19. Mais l'influence de Constantin Acropolite fut toujours faible. En fait, Mouzalon se conduisit en véritable mésazon.

sorte que la personnalité de Mouzalon pourrait expliquer la présence du contreseing aussi bien que sa qualité de fonctionnaire. Nous savons, en outre, que, dès la fin du XIII^e siècle, les titulaires des offices les plus divers assumaient des fonctions qui dépassaient largement leurs domaines de compétence. Nous n'en pouvons conclure cependant qu'ils instrumentaient avec la qualité de la fonction dont ils portaient le titre. Le troisième argument, connexe au second, peut être également repoussé si nous admettons que la personnalité de Mouzalon et son crédit définissaient, seuls, l'étendue de ses attributions. Le dernier texte invoqué est plus troublant, car il faudrait admettre que le logothète tou génikou était encore un fonctionnaire actif et important une dizaine d'années avant que le pseudo-Codinos déclare tout ignorer de ses fonctions⁽⁶¹⁾. Ce n'est pas absolument inconcevable. Nous aurions ainsi une autre preuve de l'ampleur de la désorganisation de l'administration byzantine. De toute façon, le rôle de haut fonctionnaire des finances imparti au logothète tou génikou n'apparaît point avec netteté.

Pour Bréhier, l'optique était bien différente. Les fonctions se muaient, en peu de temps, en dignités. Elles perdaient leur substance. Ainsi, le contrôleur des finances était, à la fin du XIII^e siècle, le grand logothète, devenu vraisemblablement sous Andronic III un haut dignitaire. On peut se demander, toutefois, si le grand logothète a eu, sous les premiers Paléologues, une activité financière spécifique. A notre avis, celle-ci apparaît surtout à travers la charge de mésazon; nous avons vu que le *mésastikion* était assez artificiellement rattaché par le pseudo-Codinos aux attributions du grand logothète. On convient, après Diehl⁽⁶²⁾, que le grand logothète est l'héritier direct du logothète tòn secréton de l'époque des Comnènes et du logothète de la course. Diehl identifie, un peu hâtivement semble-t-il, le logothète tòn secréton au mésazon⁽⁶³⁾. Nous croyons que la charge de grand logothète cessa d'être effective, à la chute de Théodore Métochite, tant il est vrai qu'à Byzance la qualité de fonction se déduit de l'activité d'un individu. Les mésazontes ont donc hérité des attributions financières du grand logothète, c'est-à-dire que tout fonctionnaire ou dignitaire assumant la charge de mésazon disposait du domaine de compétence qui avait été celui du logothète tou génikou et du grand logothète. Sous la régence d'Anne de Savoie, le contrôle des finances publiques n'appartient plus à un fonctionnaire déterminé. C'est dire que l'administration des finances est dangereusement simplifiée.

L'organisation du *vestiarium* lui-même nous en fournit une autre preuve. Le *protovestiarite* est théoriquement à la tête des *vestiarites* et du *vestiarium*⁽⁶⁴⁾. Mais ce n'est qu'une apparence : aucune source du XIV^e siècle

(61) V. *supra*, p. 176.

(62) Ch. DIEHL, *Un haut fonctionnaire : le logothète*, in *M.I.*, pp. 217-227. V. également STEIN, in *Vierteljahrsch.* (1928), p. 166.

(63) DIEHL, art. cité, p. 224.

(64) Le *protovestiarite* doit être distingué du *protovestiaire* (ou *protovestiaris*), qui est un dignitaire, assumant toutefois des fonctions strictement auliques. Le titre était

n'attribue au protovestiarite des attributions financières. Il est avant tout un dignitaire qui occupe un rang élevé dans la hiérarchie, le 19^e, et qui joue un rôle important dans les cérémonies auliques. Cependant, son origine militaire est encore apparente au XIV^e siècle : Libadarios, protovestiarite et grand stratopédarque, est l'un des chefs de l'armée byzantine, avec Alexis Philanthropène, en 1296 (65). Le protovestiarite Caruanitès est tué au combat, en 1259 (66). D'autres protovestiarites, également gouverneurs de villes, exercent, à l'occasion, des fonctions militaires : ainsi Andronic Cantacuzène est gouverneur de Serrès, en 1327. Un autre protovestiarite, Diplobatazès, gouverneur de Berrhoia, doit faire face, sur ordre du basileus Jean VI Cantacuzène, au retour offensif du kral (67). Le protovestiarite n'est plus, à la fin du XIV^e siècle, qu'un dignitaire aulique de moyenne importance, mais dont les attributions financières sont incertaines. Le véritable chef de l'administration des finances paraît avoir été le procathimène du vestiaire (68). Et cependant son rang dans la hiérarchie est des plus médiocre : le 71^e dans la liste du pseudo-Phakrasès, le 61^e dans celle du pseudo-Codinos. Les textes ne mentionnent, par ailleurs, son existence que de manière tout à fait exceptionnelle (69). Ainsi ce fonctionnaire important occuperait un rang inférieur à celui d'un modeste dignitaire oisif, comme l'orphanotrophe ! Quant aux vestiarites, il est difficile d'apprécier exactement leurs attributions : ils sont parfois mentionnés par des actes de la pratique, mais non point en tant que fonctionnaires des finances (70).

Les fonctionnaires provinciaux des finances sont exclus du champ de nos recherches. Les domaines privés du basileus et de la basilissa eurent vraisemblablement, et en dépit des faibles ressources qu'on en tirait, une administration propre (71). Toutefois, le logothète tòn oikéakôn semble être revenu un simple dignitaire que l'empereur charge, à l'occasion, de missions importantes (72).

surtout porté par les membres des familles impériales ; v. EBERSOLT, *Fonctions et dignités du vestiarium byzantin*, in *M.D.* (t. I), pp. 85-89, et surtout p. 85, n. 12. Toutefois, nous avons quelques raisons de douter que le protovestiaire assumât réellement une charge aulique (dans ce sens, v. DÖLGER, *op. cit.*, p. 32).

(65) V. PACHYM., II, 210, 231. Nous ne croyons pas, cependant, et au contraire d'EBERSOLT (art. cité, *loc. cit.*) qu'il était toujours « pourvu d'un commandement militaire ».

(66) ACROP., *Chron.*, p. 159, ligne 20.

(67) CANTAC., III, 135.

(68) V. DÖLGER, *op. cit.*, p. 32. Le procathimène du vestiaire ne doit pas être confondu avec le procathimène des thèmes, fonctionnaire provincial des finances, souvent cité avec les apographeis, et dont de nombreux sceaux nous sont parvenus ; v. par ex. le sceau de Léon Kolagnomos, procathimène de Drama, sous Andronic II (v. LAURENT, *Sceaux byzantins*, in *E.O.*, 1930, p. 315 et ss., et *Bulles métriques*, in *Hellénika*, 1932, n° 309, p. 164).

(69) PHILÈ, *Carmina* (t. II), pp. 224 et 228.

(70) Constantin Rentakès, vestiarite en 1259, au bénéfice de qui est rendu un horismos de Michel VIII (*M.M.*, t. I, n° XXVII, p. 80).

(71) Basile Sébastophoros, juge de l'hippodrome, est mentionné comme logariaste des biens de la despoina, dans un acte de Zographou de juin 1342 ; v. *Actes de Zographou*, n° XXXV, p. 83.

(72) Sur le logothète tòn oikéakôn, v. DÖLGER, *op. cit.*, p. 45 ; v. également BOMPAIRE, *Les archives byzantines de Xéropotamou*, in *Byz.* (1953), pp. 121-128.

Devant ce tableau effrayant, l'étonnement causé par la longue survie de l'empire augmente encore. Une meilleure connaissance de l'armée byzantine dissipera, peut-être, notre surprise.

SECTION III.

L'armée.

La perte de l'Asie Mineure a frappé d'un coup mortel l'empire byzantin. L'infiltration des Seldjouquides, puis celle des Osmanlis, fit disparaître l'hellénisme de cette terre de vieille civilisation. Certaines cités se soumirent sans lutte, d'autres, mieux protégées par leur situation géographique, comme Brousse, Nicomédie, Sardes, Magnésie, Philadelphie, Héraclée ou Smyrne, résistèrent plus longtemps (73). Que le pouvoir impérial n'ait pu mettre à la raison ce qui avait été des bandes avant de devenir des armées, cela surprend au premier abord. On comprend mal encore que les frontières aient été violées aussi souvent et que les envahisseurs n'aient pas toujours rencontré une opposition vigoureuse. Cette constatation est la condamnation de l'armée byzantine. La structure de l'armée mérite d'être soigneusement analysée. Les problèmes peuvent être sérieux. L'organisation du haut commandement est peut-être moins immuable qu'on ne le croit (A). Les effectifs des armées byzantines sont difficiles à estimer : leur affaiblissement numérique est cependant certain (B). Certaines faiblesses, d'ordre tactique et stratégique, peuvent également être dénoncées (C).

A. — Le haut commandement.

Le *Livre de la Conquête* fait, à propos du haut commandement byzantin, une remarque qui traduit bien de l'étonnement : « l'empereur ne laissait nul de ces chapitaines passer l'année qu'il ne les changeast » (74). Les apparences hiérarchiques semblaient cependant respectées. Le commandement en chef était, théoriquement, toujours exercé par le grand domestique : « le grant domestico qui chapitaines estoit et chief sur tout l'ost de l'empereor » (75). L'unité de commandement paraissait donc assurée par ce haut personnage, que les Francs comparaient au grand sénéchal (76). La réalité était un peu différente. Il y avait à cela plusieurs raisons. Il advenait que le basileus se mit, lui-même, à la tête de l'armée;

(73) PACHYM., I, 312, et WÄCHTER, *Der Verfall des Griechentums in Kleinasien*, p. 24.
V. également la bonne synthèse de G. STADTMÜLLER, *Geschichte Südosteuropas*, p. 216.

(74) *Livre de la Conquête*, p. 240.

(75) *Ibid.*, p. 250.

(76) *Ibid.*, p. 117.

ce fut le cas notamment de Michel IX, d'Andronic III, de Jean VI Cantacuzène, voire de Jean V Paléologue. Le grand domestique devenait alors un grand officier aux attributions mal définies, une manière de commandant en second. L'expression de chef d'état-major, proposée par Stein, paraît en tout cas un peu forte (77). Une deuxième cause d'incertitude résidait dans la nature même du grand domesticat. Était-ce une dignité ou une fonction ? Il participe de l'une et de l'autre. Sans doute a-t-il hérité des attributions du domestique des scholes, qui n'est plus, au ^{xiv}^e siècle, qu'un dignitaire (78) et qui disparaîtra au ^{xv}^e siècle. En outre, les attributions *militaires* du domestique d'Orient et du domestique d'Occident ont disparu, et ceux-ci semblent être devenus, bien que l'on ait soutenu le contraire (79), de simples fonctionnaires des finances. S'ils ont gardé une activité militaire, elle dut être bien faible. Il est donc probable que le grand domestique s'est superposé à eux, car le grand domesticat est une charge essentiellement militaire. Rien n'est plus significatif, à cet égard, que le privilège du grand domestique de recueillir le cinquième du butin, comme l'empereur. Il apparaît que les grands domestiques ont souvent assumé un véritable généralissimat : ainsi Jean Paléologue, Alexis Stratégopoulos, Jean Sénachérin, Jean Cantacuzène. Parfois ils furent chargés de missions aux buts plus limités mais cependant plus dangereuses : Alexis Rhaoûl est tué par les mercenaires alains révoltés qu'il tentait, d'apaiser (80).

Bien des points restent, cependant, obscurs. Les grands domestiques sont peu nombreux : onze recensés entre 1258 et 1355, dont quatre sous le règne de Michel VIII (81), cinq sous celui d'Andronic II (82), deux sous celui d'Andronic III (83). Par ailleurs, certains d'entre eux, comme Jean Paléologue et Stratégopoulos, n'ont exercé leur office que peu de temps, ayant fait l'objet de flatteuses promotions. En revanche, Jean Cantacuzène restera dix-neuf ans grand domestique.

Le grand domestique n'est, du reste, pas seulement un grand chef militaire. Il tient le premier rang dans les cérémonies auliques. Il est souvent fortuné : c'est un riche propriétaire terrien. Jean Cantacuzène est attesté comme ktêtor en 1332. Andronic III confirme la donation à Chilandar du monastère de Saint-Michel, à Ctíp, faite par son fondateur, le

(77) STEIN, *op. cit.*, p. 53.

(78) Ps.-Cod., *De off.*, col. 10, et GUILLAND, *Etudes*, in *R.E.B.* (1950), p. 51 ; v. également STEIN, *op. cit.*, p. 52.

(79) V. LAURENT, *Complément*, in *E.O.* (1938), pp. 65-72. Le fait que Michel Atzymès, dont la carrière se situe sous le règne d'Andronic II, ait été domestique des thèmes avant d'avoir été promu grand domestique ne prouve rien, sinon que son *cursus honorum* nous est mal connu. On ne peut expliquer comment le domestique des thèmes d'Orient, qui occupe le 71^e degré des différentes listes, a pu passer sans transition au 7^e ou au 4^e rang. Nous n'avons pas d'autre exemple de promotion aussi foudroyante. En fait, il existe une véritable solution de continuité entre les deux titres.

(80) PACHYM., II, 319-321, et DÖLGER, in *B.Z.* (1940), p. 125.

(81) Jean Paléologue, Alexis Stratégopoulos, Alexis Philè, Guillaume de Villehardouin.

(82) Jean Sénachérin, Michel Atzymès, Alexis Rhaoûl, Théodore Comnène Ange, Michel Tarchaniotès Glabas.

(83) Jean Cantacuzène, Etienne Chrélès.

grand domestique Chrélès⁽⁸⁴⁾. En une occasion, le titre est conféré à un étranger, qui n'est pas précisément un allié de l'empire, à Guillaume de Villehardouin. Celui-ci, prisonnier après la bataille de Pélagonie, avait pu se faire libérer en cédant à Michel VIII les quatre forteresses de Monemvasie, de Mistra, de Maina et de Hiérakion. En contrepartie, le basileus lui octroya le grand domesticat, après lui avoir fait prêter serment, et le rendit à l'Achaïe⁽⁸⁵⁾. Selon la *Chronique de Morée*, Guillaume aurait prêté serment par nécessité, et avec la ferme intention de ne le point respecter⁽⁸⁶⁾. L'intention de Michel VIII n'était nullement, on le pense bien, de donner le commandement de ses troupes à Villehardouin. Il y avait, du reste, à cette époque (en 1262), un grand domestique en exercice, Alexis Philè. La règle voulait qu'il n'y eût point plusieurs grands domestiques simultanément, ce qui eût paru contradictoire⁽⁸⁷⁾. Dans le cas de Villehardouin, le titre est purement honorifique. On voit que l'octroi du grand domesticat n'entraînait pas nécessairement l'exercice de la charge de commandant en chef.

Les grands domestiques se sont, du reste, succédé en de courts laps de temps : on dénombre quatre grands domestiques entre 1258 et 1262. Mais les sources paraissent ignorer s'il y en eut pendant de longues périodes, comme dans les dernières années du règne de Michel VIII. Les armées byzantines se sont, cependant, battues sans interruption, et il a bien fallu qu'elles fussent commandées. Les officiers généraux subordonnés au grand domestique ont-ils joué ce rôle ? Nous envisagerons successivement le cas du grand drongaire de la Veille, de l'épi tou stratou, du grand adnoumiaste, du protostrator, du grand stratopédarque et du grand connétable.

Le grand drongaire de la Veille est directement subordonné au grand domestique⁽⁸⁸⁾. Son rôle est, en apparence, important : il ordonne les rondes diurnes et nocturnes, et dirige les éclaireurs de l'armée⁽⁸⁹⁾. Mais, si l'on omet Nicéphore Bryennios, qui, avec 2.000 hommes, prend Ochrida au nom d'Andronic III⁽⁹⁰⁾, on ne voit pas de grand drongaire de la Veille qui ait eu une activité militaire importante⁽⁹¹⁾. Les grands drongaires de la Veille sont, peut-être, devenus de hauts dignitaires, qui participent, à l'occasion, à l'administration de la justice, mais, semble-t-il, à titre personnel. Il semble que cette dignité ait été particulièrement prisée des grandes familles byzantines (Mouzalon, Tornik, Philè).

(84) *Actes de Chilandar*, n° 131, p. 275 (a. 1333 ou 1341).

(85) *Chronique de Morée*, p. 68, § 119.

(86) *Ibid.*

(87) Cependant, Etienne Chrélès et Jean Cantacuzène semblent avoir porté simultanément ce titre. Mais Chrélès a pu recevoir une autre promotion.

(88) Ps.-Cod., *De off.*, col. 10.

(89) Ps.-Cod., *De off.*, col. 86. V. également STEIN, *op. cit.*, p. 52.

(90) CANTAC., I, 277 ; II, 118-119.

(91) Andronic Énopolita ne fut nommé grand drongaire de la Veille, qu'après la bataille de Belgrade (1281), où il avait été un des chefs de l'armée byzantine, v. PACHYM., II, 107.

L'épi tou stratou présente quelques traits communs avec le grand drongaire de la Veille, dont il est très proche dans la hiérarchie (92). Le pseudo-Codinos affirme que sa tâche essentielle est de choisir les étapes de l'armée, avec l'assentiment du grand domestique, et de préparer les campements de l'armée (93). Il s'agit donc d'un officier. Mais il n'exerce pas toujours les fonctions auxquelles il avait été nommé, car nous voyons l'épi tou stratou Doukas commander, en cette qualité, un corps de troupes et un autre épi tou stratou, Sénachérin, commander une flotte (94). La carrière de Maroulès est particulièrement brillante : il fut, en effet, nommé successivement grand archonte, épi tou stratou et mégaduc (95). L'épi tou stratou Jean de Tzeplet participa à une ambassade (96). Dans l'ensemble, les liens de l'épi tou stratou avec l'armée sont plus étroits que ceux du grand drongaire de la Veille. On ne peut donc dire qu'il s'agit essentiellement d'une dignité.

Le grand adnoumiaste est le dernier des officiers généraux à être directement subordonné au grand domestique. Il était, en quelque sorte, le contrôleur général de l'armée : il tenait à jour la liste des effectifs et procédait à l'appel des hommes. Aucune des questions d'équipement ne devait lui être étrangère (97). Son rang dans la hiérarchie est moyen, le 46^e, ce qui peut expliquer la simultanéité de plusieurs grands adnoumiastes. Mais les actes de la pratique comme les sources littéraires ne nous montrent point le grand adnoumiaste dans l'exercice de ses fonctions militaires. Il est chargé, comme Michel Néokaisarités, de défendre les droits de Chilandar contre les revendications d'Esphigménou (98). On le voit figurer, comme Manuel Batrachonités, dans de nombreux actes accordant des privilèges à certains monastères (99). Il semble donc bien que, dès le début du XIV^e siècle, le grand adnoumiaste ne fût qu'un dignitaire, attaché au service personnel du basileus.

Le cas du *protostrator* est tout à fait différent. Il appartient à l'un des plus hauts degrés de la hiérarchie, le 8^e. A ce titre, il tient, nous l'avons vu, un rôle important dans le cérémonial aulique, mais il commande aussi, en principe, la cavalerie légère, les patrouilles, l'avant-garde (100). Les

(92) Il occupe le 29^e rang et le grand drongaire de la Veille le 24^e, dans la liste du pseudo-Codinos.

(93) Ps.-COD., *De off.*, col. 86.

(94) PACHYM., II, 624, et CANTAC., II, 77.

(95) PACHYM., II, 417, 587.

(96) CANTAC., I, 195.

(97) Ps.-COD., *De off.*, col. 40, 85; MEURSIUS, *Glossar. graeco-barb.*, pp. 9-10, et GOAR sous le ps-COD., *De off.*, col. 198. V. également STEIN, *op. cit.*, p. 53, et surtout GUILLAND, *Sur quelques grands dignitaires byz. du XIV^e siècle*, in *Tomos C. Harmenopoulou*, pp. 179-183.

(98) *Actes de Chilandar*, n^o 103, p. 214, et n^o 104, p. 215 (déc. 1324).

(99) *Ibid.*, n^o 14, p. 35 (c. 1300), et, dans un acte de Chilandar disparu, v. SOLOVJEV, *Inventaire*, in *Ann. Instit. Kondakov* (1938), pp. 31-47. V. également Jean ANGE, mentionné, in *Actes de Chilandar*, n^o 32, p. 73.

(100) Ps.-COD., *De off.*, col. 32; v. également, *op. cit.*, p. 53; HEISENBERG, *op. cit.*, p. 58; v. LAURENT, in *E.O.* (1932), p. 433, et in *B.Z.* (1033), p. 349 et ss., et GUILLAND, *Etudes de titulature*, in *R.E.B.* (1949), pp. 156-175.

sources nous présentent de lui plusieurs images. Ce cavalier commande une partie de la flotte impériale, comme Phakiolatos ⁽¹⁰¹⁾, voire toute la flotte, comme Alexis Philanthropène ⁽¹⁰²⁾. Il lui arrive aussi de diriger une armée, comme Théodore Synadènos, qui sera gouverneur de Constantinople et protovestiaire ⁽¹⁰³⁾. L'institution du protostrator était, en tout cas, répandue : nous en relevons la trace dans la principauté de Morée ⁽¹⁰⁴⁾. Nous trouvons, par ailleurs, plusieurs protostrators portant ce titre simultanément, ce qui est rare pour les offices occupant un degré élevé dans la hiérarchie ⁽¹⁰⁵⁾. Certains étrangers de marque, comme Tsasimpaxis, l'ont également été ⁽¹⁰⁶⁾. Le champ des attributions du protostrator a, peut-être, été plus vaste encore, puisque quelques actes administratifs portent le contreseing de protostrators ⁽¹⁰⁷⁾. Il est certain, en tout cas, que le protostrator a déployé une activité militaire considérable, dépassant largement le cadre des attributions que lui assignait le pseudo-Codinos.

Ce dernier décrit le grand stratopédarque, comme une manière d'intendant général de l'armée ⁽¹⁰⁸⁾. Cette tâche n'eût pas suffi à faire de cet officier, apparu sous les règnes des empereurs de Nicée, un hiérarque d'une telle importance qu'il occupât le 9^e degré de la hiérarchie. Mais, si les textes littéraires ignorent le rôle militaire du grand stratopédarque, ils lui accordent une place souvent importante dans le conseil de l'empereur et le gouvernement de l'empire, ainsi pour Manuel Tagaris ⁽¹⁰⁹⁾. On trouve parmi eux les membres des familles apparentées aux dynasties régnantes ou ayant régné : Comnène et Paléologue ⁽¹¹⁰⁾.

Après le protostrator et le grand stratopédarque, le grand connétable est le hiérarque le plus important; il occupe le 11^e rang dans la liste du pseudo-Codinos. Ses attributions sont imprécises. Selon un acte patriarcal de l'époque des Paléologues un grand connétable, parent de l'empereur,

(101) Phakiolatos commandait trois trirèmes. Il fut défait par les Gênois, v. CANTAC., III, 63, 74-76.

(102) PACHYM., I, 206, 209, 337. Il s'agit du futur mégaduc, non de son petit-fils le pincerne.

(103) GRÉG., I, 432; CANTAC., I, 312; v. également *Actes de Kutlumas*, n° 14, pp. 68-69 (a. 1328) et DELEHAYE, *Typicon A*, 82, ligne 12, et 150; enfin, v. *Actes de Chilandar*, n° 123, p. 256 (24 décembre 1331).

(104) La *Cronaca di Morea* (p. 456) mentionne le protostrator Jean de Passava.

(105) Surtout sous le règne de Michel VIII, ce qui compenserait le petit nombre de grands domestiques connus. Parmi les protostrators sous ce règne : Alexis Philanthropène, Michel Sénachérîm (à ne pas confondre avec le grand domestique Jean Sénachérîm), Michel Stratégopoulos (à ne pas confondre avec son père, le César Alexis).

(106) PACHYM., I, 466-467.

(107) V. par exemple un horismos de Michel VIII, contresigné par Michel Sénachérîm, in *R.K.O.R.* (t. III), n° 1943, p. 43. L'acte de Chilandar n° 63 (disparu) mentionnait le nom d'un protostrator, v. SOLOVJEV, art. cité, *loc. cit.*

(108) Ps.-Cod., *De off.*, col. 33 B.

(109) Toutefois, Manuel Tagaris dirigea un corps de troupes contre les Turcs d'Orkhan, en 1330. Sur ce Manuel Tagaris, qu'il ne faut pas confondre avec un autre grand stratopédarque Georges Tagaris (v. CANTAC., II, 591), v. CANTAC., I, 329. Le grand stratopédarque Sénachérîm Ange exerça également un commandement; v. GRÉG., I, 255, et PACHYM., II, 603.

(110) Sur l'existence d'un grand stratopédarque Synadènos allié aux Comnènes, v. DELEHAYE, *Typicon A*, p. 245, et *Istoria del regno di Romania*, p. 121, et sa note 2. Sur le grand stratopédarque Andronic Paléologue, v. CANTAC., I, 187.

était investi « dans l'Occident de hauts pouvoirs tant militaires qu'administratifs et judiciaires » (111). Il s'agissait, en tout cas, d'un personnage considérable, bien que la personnalité du titulaire eût sans doute plus d'importance que le titre lui-même. Licario, nommé grand connétable, reçoit Euripos, et 200 chevaliers lui sont donnés pour le servir (112). On sait que Michel VIII a porté ce titre avant d'accéder à l'empire. Jean Paléologue, fils du grand stratopédarque Comnène Synadènos, fut également grand connétable (113). Le grand connétable participa en personne à de nombreux combats, à l'exemple de Michel Monomaque, d'Alexis Cabasilas ou de Michel « Kaballarios », de la famille de Tzamlakon, qui est tué dans la guerre contre Jean le Bâtard (114).

Au terme de cette brève étude sur les officiers généraux byzantins, il faut bien conclure à une confusion extrême. Seuls le grand domestique et, à un degré moindre, le protostrator et l'épi tou stratou paraissent s'être consacrés à des tâches essentiellement militaires. Mais que dire des autres ? Les juge-t-on officiers actifs, on a dix preuves qu'il s'agit de dignitaires; les croit-on dignitaires, on les voit chargés de fonctions souvent importantes. En réalité, le dénominateur commun des officiers généraux était la volonté du basileus de les voir se conduire comme tels. Le bon plaisir du prince prend le pas sur les nécessités logiques de l'Etat centralisé; le courtisan est substitué au fonctionnaire. Aussi le commandement effectif de corps de troupes est-il confié à des dignitaires de rangs divers, mais qui ont tous la confiance de l'empereur. Le sébastocrator en est l'exemple le plus brillant. Ainsi, la *Cronaca di Morea* narre que Théodore, frère du despote de l'Arta, se réfugia à la Cour de Michel VIII, qui « lui remit la dignité de sébastocrator et le fit capitaine de toute son armée ».

Détinrent les mêmes prérogatives, Gavrilopoulos et Andronic Asen (116). Parmi les dignitaires d'un rang moins élevé, nous relevons des domestiques de la table (117), des pincernes (118), des grands papiai (119) et même un grand veneur (120). Par ailleurs, des officiers supérieurs, mais occupant un rang moyen ou inférieur dans la hiérarchie, ont souvent commandé des corps d'armée, voire des armées. Ainsi, le grand tzaousios Umberto-poulos et le grand hétairesarque Doukas sont les commandants de l'armée

(111) ASTRUC, *Un acte patriarcal de l'époque des Paléologues*, in *Mélanges Grégoire* (t. IV), p. 22.

(112) R.K.O.R. (t. III), n° 2042, p. 72.

(113) DELEHAYE, *Typicon A*, pp. 82, ligne 12, et 91, ligne 14.

(114) CANTAC., I, 509; II, 356, 368, 372, 380; PACHYM., I, 411.

(115) *Cronaca di Morea*, p. 55, et *Istoria*, p. 106. Sur l'étymologie du mot *sébastocrator*, v. l'explication proposée par Jean MUSACCHI, in *Hist. della casa Musacchia*, p. 279.

(116) CANTAC., I, 473; III, 287, 293. Momitzilos fut, pour sa part, promu sébastocrator après un brillant succès sur Cantacuzène.

(117) Par ex., Phocas Maroulès, v. CANTAC., I, 255, et Philanthropène, lors de sa défense de Magnésie, v. PACHYM., II, 400.

(118) Ainsi Alexis Philanthropène, v. CANTAC., p. 479.

(119) Ainsi Alexis Tzamlakon et Constantin Paléologue, v. CANTAC., I, 262, 267, 439-440, 465.

(120) *Chronique de Morée*, p. 145 (a. 1325).

dirigée par Michel IX contre les Catalans, en 1307 ⁽¹²¹⁾. La même année, le grand primicier Kassianos et le grand hétairoiarque Doukas, exercent conjointement leur commandement ⁽¹²²⁾. Autre exemple, le grand hétairoiarque Exotrokhos attaque avec 300 cavaliers la cavalerie d'Orkhan à Pélécanon ⁽¹²³⁾. Exceptionnellement, on voit un officier très spécialisé, le stratopédarque des artilleurs, exercer un commandement, malheureux du reste, contre les Turcs d'Orkhan, en 1304 ⁽¹²⁴⁾.

Ainsi, le basileus et le grand domestique assuraient l'unité plus théorique que réelle du haut commandement byzantin. Les généraux byzantins donnent souvent l'impression d'avoir été livrés à eux-mêmes. A cette désorganisation du haut commandement correspond l'insuffisance et la faible qualité des effectifs.

B. — Les effectifs.

Les historiens de l'art militaire ont toujours éprouvé les pires difficultés pour chiffrer les armées du Moyen Age. Il va sans dire que l'armée byzantine n'échappe pas à la règle. Les supputations les plus fantaisistes le disputent à une totale imprécision. La confrontation des sources étrangères et byzantines offre des résultats à peine plus satisfaisants. De manière générale, cependant, les écrivains byzantins témoignent d'une plus grande modération dans leurs calculs, et, quand il leur arrive, la chose est fréquente, de majorer les effectifs, ils le font sciemment, dans un but apologétique ou panégyrique. L'armée byzantine des XIII^e et XIV^e siècles possède, de toute évidence, deux caractéristiques. D'une part, elle n'a cessé de s'affaiblir numériquement, d'autre part, par un phénomène de compensation, l'hétérogénéité de sa composition, n'a cessé de s'accroître. L'appel aux mercenaires prit notamment une ampleur vraiment extraordinaire. Nous en chercherons les raisons. Un plan chronologique sera, à cet égard, d'un précieux secours.

Les tentatives de Michel VIII pour séparer, par la voie diplomatique, le despote d'Epire de son allié le prince d'Archaïe avaient échoué. Il fallut recourir aux armes. La coalition des forces épirotes et franques était tout à fait propre à ruiner les projets du Paléologue. Après quelques escarmouches, qui tournèrent à l'avantage des Byzantins, le sort de la bataille se joua sur le champ de bataille de Pélagonie. Quelles étaient les forces en présence ? Celles des coalisés sont assez bien connues. Michel VIII, dans son *Autobiographie* ⁽¹²⁵⁾, rappelle qu'il vainquit, au début de son règne,

(121) PACHYM., II, 543.

(122) Id., II, 524.

(123) CANTAC., I, 215 ; II, 118-119. En 1328, Exotrokhos et le grand drongaire Bryennios sont envoyés avec 2.000 cavaliers contre le Bulgare Boesilas ; v. CANTAC., I, 277.

(124) PACHYM., II, 414. Des étrangers de marque ont parfois exercé de hauts commandements dans l'armée byzantine, par ex. le roi d'Arménie, Syrgès de Lusignan ; v. CANTAC., I, 288-289 ; II, 292-293.

(125) *Autobiographie* de Michel VIII, in CHAPMAN, *op. cit.*, p. 171.

le despote et ses alliés, qu'il énumère : des Allemands, des Siciliens, des Italiens de la Pouille, des Grecs de Béotie, d'Eubée, du Péloponnèse.

Le basileus ajoute que leur nombre était « grand », que leur puissance était plus grande que leur nombre et enfin que seule la cupidité les poussait (126).

La *Chronique de Morée* affirme que le despote disposait de 26.000 hommes et Guillaume d'Achaïe, de 20.000 hommes (127). Nous atteindrions ainsi le chiffre considérable de 46.000 hommes. Les sources byzantines, par ailleurs contradictoires, procèdent à des estimations plus sévères. Le contingent sicilien envoyé par Manfred à son gendre était de 400 hommes d'armes, selon Acropolite, de 3.000 cavaliers selon Pachymère (128). Le chiffre donné par Acropolite est confirmé par l'*Istoria del regno di Romania* (129). Si le contingent germano-sicilien, épine dorsale de l'armée des coalisés, ne comprenait que 400 hommes, chiffre très vraisemblable, le chiffre global de 46.000 hommes ne saurait être admis. Celui de 20.000 combattants fournirait un maximum. Les effectifs byzantins sont encore plus difficiles à apprécier. Michel VIII n'affirme pas qu'ils étaient très inférieurs à ceux des coalisés. La supériorité numérique des coalisés ne semble donc pas avoir été considérable. La *Chronique de Morée* fait cependant, à ce sujet, un conte extraordinaire. Le sébastocrator Jean aurait disposé de 8.000 mercenaires, 12.000 cavaliers, 40.000 fantassins, au total 60.000 hommes. Mieux, il aurait prévenu le despote Michel qu'il disposait de 4.000 Allemands, 10.000 mercenaires, 100.000 cavaliers et fantassins ! Ces chiffres relèvent de la plus pure fantaisie, mais il y a quelque chose à en retenir : la forte participation des contingents étrangers. Toujours à propos des effectifs byzantins à la veille de la bataille de Palégonie, la *Chronique de Morée* énumère les différentes troupes étrangères placées sous le commandement du duc de Carinthie : 1.000 Allemands, 2.000 Hongrois, 1.000 Serbes, 4.000 Alains et Coumans, au total 8.000 hommes (130). La version italienne donne des chiffres bien différents : 8.000 Coumans, 3.000 Allemands, 3 *squadre* de Hongrois, de Serbes et de Bulgares, 3 *squadre* de Grecs et de Turcs (131). La présence des Turcs dans les rangs byzantins, à cette époque, est attestée également par Sanudo l'Ancien (132). Par ailleurs, il semble que le gros de la cavalerie byzantine était composée d'Allemands et de Coumans (133). L'armée byzantine devait être alors assez nombreuse. Michel VIII chercha encore à la renforcer. Il fit appel, ceci est significatif, à 5.000 mercenaires turcs (134). Et cepen-

(126) CHAPMAN, *op. cit.*

(127) *Chronique de Morée*, p. 57.

(128) ACROP., *Chron.*, 168, et PACHYM., I, 83.

(129) *Istoria*, p. 107.

(130) *Chronique de Morée*, p. 54.

(131) *Cronaca di Morea*, p. 442.

(132) SANUDO L'ANCIEN, in *Istoria del regno di Romania*, p. 116.

(133) GEANAKOPOLOS, art. cité, in *D.O.P.* (1953), p. 124. La cavalerie des coalisés était également composée de cataphractes allemands, v. PACHYM., I, 83, et DENDIAS, *Le roi Manfred de Sicile et la bataille de Pélagonie*, in *M.D.* (t. I), p. 57 et ss.

(134) *Cronaca di Morea*, p. 441.

dant, remarque le *Livre de la Conquête*, Michel VIII était « le plus grand guerrier du Monde », et la *Chronique de Morée* ajoute que le basileus était « très puissant en galères et en gens » (135). Le Paléologue ne craint point d'envoyer un de ses généraux, le futur César Jean Paléologue en Thrace, avec seulement 800 Bythiniens (136).

Pour Spandoni, qui écrit moins de trois siècles plus tard, les forces de Stratégopoulos se montaient à 50.000 hommes ! (137). Les ressources de l'empire en soldats étaient cependant limitées. La campagne de 1263-1264 en témoigne : bien commencée pour les Byzantins, elle se termina par le désastre de Makri-Plagi, dont les causes immédiates sont tout à fait significatives. Jean Paléologue, alors grand domestique, était assisté de Cantacuzène, le grand-père du futur empereur, et commandait l'armée byzantine. Il reçut en renfort le parakimomène Makrénos, avec 5.000 Grecs et 5.000 Turcs (138). La *Chronique de Morée* donne des chiffres plus faibles (139). Après les succès initiaux, les Byzantins éprouvèrent de sérieux revers dans le Péloponnèse. Le grand domestique réunit toutes ses troupes à Corinthe. Son armée comprenait alors, selon le *Livre de la Conquête*, 6.000 cavaliers et 10.000 fantassins (140). Ces soldats n'étaient pas tous d'égale valeur. Les Turcs, qui formaient un important contingent, représentaient l'élément le plus combattif (141). Le grand domestique commit la faute de leur imputer les échecs précédents et refusa de leur verser la solde promise. Entraînés par leur chef Mélik, ils désertèrent et gagnèrent au nombre de 1.500 le camp ennemi. Leur défection fut, en grande partie, la cause du désastre de Makri-Plagi (142). Cependant les sources latines notent la présence de 10.000 Byzantins, plus exactement de « gent d'armes dou Levant, Thurqs, Comains et Grex », dans la région de Monemvasie, en 1271-1272 (143). Le témoignage selon lequel 30.000 cavaliers byzantins étaient engagés en Thrace, en 1275, est sujet à caution (144). Douteuse également est la participation de 10.000 fantassins à une campagne contre la Bulgarie, en 1279 (145). Il faudrait, en effet, supposer l'existence de réserves considérables. Or, peu d'années après, en 1284, Andronic II fut contraint, nous le savons, de saisir la dixième partie des *pronoiai* pour lever une petite armée rapidement décimée. Puis les invasions se multiplièrent, et Andronic II n'eut d'autre

(135) *Livre de la Conquête*, p. 124, et *Chronique de Morée*, p. 69.

(136) V. MILIARIKIS, *Empire de Nicée*, p. 589.

(137) SPANDONI, in *Hist. della casa Musacchia*, p. 316.

(138) *Livre de la Conquête*, p. 124.

(139) Trois mille Turcs et trois mille Grecs (v. *Chronique de Morée*, p. 75). V. également le chrysobulle de 1264, qui enjoint aux Tzacones du Péloponnèse de rejoindre les rangs de Makrénos, in *R.K.O.R.* (t. III), n° 1907, p. 41. Sur les Tzacones et les Gas-moules nés de Francs et de femmes grecques, v. DU CANGE, *Glossar.* (t. I), col. 1560.

(140) *Chronique de Morée*, p. 78.

(141) *Livre de la Conquête*, p. 135 : « Li Turc qui estoient la meillour gent et le plus vaillant qu'il (Jean Paléologue) eust dans tout son ost. »

(142) *Chronique de Morée*, p. 80.

(143) *Ibid.*, p. 142.

(144) *Istoria*, p. 121.

(145) PACHYM., I, 466.

ressource que d'enrôler des mercenaires d'origines diverses : Alains (146), Coumans, Crétois (147), Turcopoules, Turcs, voire Serbes et Latins (148). Mais ces mercenaires étaient irrégulièrement et mal payés. Les mutineries furent nombreuses. Les mercenaires latins par exemple, poussèrent Alexis Philanthropène à la révolte (149). Leur solidité au combat était, du reste, souvent douteuse : les 16.000 Alains du Caucase, empruntés au sultan de Kieetschak, le khan tatar Nogai, furent impuissants à arrêter les attaques turques (150). En 1301, la situation paraissait désespérée. Les offres de services du Catalan Roger de Flor, qui était essentiellement un marin, furent accueillies avec enthousiasme (151). A son départ pour Constantinople, Roger disposait de 36 navires, dont 18 galères, et de 6.500 hommes que Muntaner répartit ainsi : 1.500 cavaliers, 4.000 Almogavars (Catalans), 1.000 hommes à pied (152). Muntaner, encore, présente pour l'année 1304 un tableau que l'on peut croire exact, dans ses grandes lignes, des forces byzantines. Michel IX, avec 12.000 cavaliers et 5.000 fantassins, aurait fait piteuse figure devant les Turcs d'Anatolie, alors que Roger, disposant seulement de 1.500 cavaliers et de 4.000 fantassins, se couvrirait de gloire (153). Ainsi l'ensemble des forces byzantine et catalane aurait été de 22.500 hommes, chiffre élevé mais non invraisemblable. Par malheur, Muntaner, se contredit dans plusieurs passages postérieurs. Après avoir évoqué « la trahison » de Michel IX et l'assassinat de Roger de Flor, il en vient au récit des combats qui opposèrent les Catalans aux Byzantins, pendant les années 1306, 1307, 1308, et donne une énumération fort détaillée des pertes byzantines. A Gallipoli, celles-ci se seraient élevées à 6.000 cavaliers et à 20.000 fantassins. A Apros, 2.000 cavaliers auraient été tués, ainsi que d'innombrables fantassins. Dans les combats disputés autour de Constantinople, 600 cavaliers et 2.000 fantassins auraient mordu la poussière. Les Alains, de leur côté, auraient perdu 2.000 cavaliers et 5.000 fantassins. Enfin, dans divers combats, les Byzantins auraient eu 3.000 morts (154). Au total, et en

(146) Les Alains étaient issus d'un mélange entre anciens et nouveaux Danubiens, v. IORGA, *Hist. de la vie byz.* (t. III), p. 163.

(147) PACHYM., II, p. 337 et ss.

(148) Les Latins (italiens) sont expressément mentionnés par PACHYMÈRE (I, 55, 82). Faut-il rappeler que la garde du trésor de Magnésie, dans l'empire de Nicée, était assurée par les hallebardiers « celtes », v. PACHYM., I, 71. Quant aux Varanges, qui composent une partie de la garde impériale, on doit croire qu'ils étaient anglo-saxons ; v. A.A. VASILIEV, *The Anglo-saxon immigration to Byzantium*, in *Ann. Inst. Kondakov* (1937), pp. 59-60. Ils bénéficiaient d'un statut spécial, v. ps.-COD., *De off.*, col. 57 BC, et CANTAC., I, 319. Leur rôle important dans le cérémonial est connu : armés de haches, ils précédaient l'empereur. Leur chef, l'acolythe, appartenait à la hiérarchie aulique. V. GUILLAND, art. cité, in *R.E.B.* (1960), pp. 79-80. Les Vardariotes, autre corps de la garde impériale, étaient d'origine persane. Nous ignorons celle des « Vigiles ».

(149) Ce fut le cas des Alains, qui, en 1303, massacrèrent le grand domestique Alexis Rhaoûl, v. PACHYM., II, 319, et II, 315.

(150) GRÉG., I, 364.

(151) MONCADA, *Expédit.*, p. 20, et MUNTANER, *Chron.*, p. 137. L'auteur souligne l'insatisfaction des Gênois ; v. également p. 139.

(152) MUNTANER, *Chron.*, p. 136.

(153) ID., *ibid.*, p. 140.

(154) ID., *ibid.*, p. 199.

défalquant les pertes de l'infanterie byzantine lors de la journée d'Apros, les pertes byzantines se seraient élevées à 10.600 cavaliers et 30.000 fantassins au moins; en réalité, avec les victimes d'Apros, plus de 50.000 hommes. On ne peut évidemment concevoir que le pouvoir impérial, qui accepte, quatre ans plus tôt, comme une aubaine, les offres de service de Roger de Flor, dispose de telles réserves d'hommes, qu'il eût été, par ailleurs, incapable d'entretenir. Par contraste, Muntaner donne une liste fort brève des pertes catalanes à Apros : 9 hommes à cheval et 27 hommes à pied ⁽¹⁵⁵⁾. Muntaner a-t-il employé un simple procédé de propagande ? Peut-être, bien que, dans nombre de batailles, les vainqueurs éprouvent de très faibles pertes et les vaincus de considérables. Notons cependant que Muntaner mentionne la présence de « tous les écrivains de l'armée » auprès de lui, en sorte « qu'en nul temps ni en aucune heure, aucun de ceux qui étaient de l'armée ne savait combien nous étions, excepté moi; et je tenais registre des chevaux armés et non armés et des hommes à pied que chacun prenait avec lui » ⁽¹⁵⁶⁾. Les pertes catalanes ont donc pu être minimisées, mais pas très minimisées, car Muntaner avait dans ses registres un élément d'information qu'il pouvait travestir, mais dont il devait psychologiquement tenir compte. A l'égard des Byzantins, les chiffres lui manquent; nous entrons dans le domaine de la fable. Muntaner rejoint ici les chroniques de la bataille de Nicopolis ⁽¹⁵⁷⁾. Il est impossible de savoir comment il a procédé au comput des pertes byzantines. Peut-être s'élevaient-elles au tiers du chiffre proposé par lui. Le total serait encore impressionnant. Les sources byzantines sont moins prolixes, si ce n'est à propos de la bataille d'Apros. Mais elles ne donnent point d'indication numérique. Si les effectifs catalans, après la capture de Béranger d'Entença, se montaient à 1.404 hommes ⁽¹⁵⁸⁾ en 1307, et si l'on tient compte des pertes qu'ils subirent du fait de Michel IX, il faudrait admettre qu'environ 3.000 hommes ont battu constamment des troupes vingt fois supérieures. Cette fréquence et cette disproportion sont difficilement concevables. Mais une certaine différence numérique n'en existait pas moins, et la valeur des Catalans dut faire le reste. Il n'en reste pas moins que, sur la base des renseignements fournis par les sources pour les trois années, les effectifs byzantins seraient restés au niveau de 50.000 hommes. Si l'on veut bien se rappeler l'état des finances impériales à la même époque, il est clair qu'un tel compte ne peut correspondre à la réalité. Le projet de réforme de l'armée prêté à Andronic II, vers la fin de son règne, témoigne d'ambitions fort modestes. Le basileus voulait, selon Grégoras, instituer une armée per-

(155) MUNTANER, *Chron.*, p. 187.

(156) Id., *ibid.*, p. 196.

(157) V. LOT, *L'art militaire* (t. II), p. 217 et ss. La *Chronique de Morée* (p. 116) donne des chiffres tout aussi étonnants : Rocafort, vengeant Roger de Flor, aurait tué plus de 30.000 Byzantins.

(158) V. MONCADA, *Expédit.*, p. 203; Grégoras propose le chiffre de 3.000 hommes, v. GRÉG., I, 80.

manente de 3.000 hommes, dont 1.000 cavaliers en Bythinie et 2.000 fantassins en Thrace et en Macédoine. Ils auraient été appuyés par vingt galères. Ce plan échoua ⁽¹⁵⁹⁾, car les excédents de recettes, si rares, se transformaient en tributs versés aux Turcs ⁽¹⁶⁰⁾. On se demande, dans ces conditions, comment Andronic III, dans la lutte qui l'opposa à son grand-père, put réunir 30.000 hommes et les faire marcher sur Constantinople ⁽¹⁶¹⁾. Ils auraient même été précédés d'une avant-garde de 1.300 fantassins d'élite. Si l'on ajoute à ces effectifs les forces d'Andronic II, qui ne leur furent pas très inférieures ⁽¹⁶²⁾, nous atteignons un chiffre considérable, qui contredit le bon sens le plus élémentaire. Il est étrange, dans ces conditions, que pour repousser les 8.000 Turcs d'Orkhan, le gouverneur de la région de Mésothinia, Godefroi, ne puisse placer sous le commandement d'Andronic III qu'un petit nombre de soldats mal aguerris ⁽¹⁶³⁾.

Les effectifs de l'armée byzantine sous les règnes d'Andronic III et de Jean VI Cantacuzène ont toutefois fait l'objet d'estimations plus précises. En 1342, deux *oikéioi* de Cantacuzène, les domestiques d'Occident Comitopoulos et Batatzès, ont 1.000 fantassins et archers sous leurs ordres ⁽¹⁶⁴⁾. L'année suivante, Cantacuzène dispose de 5.000 fantassins et de 300 cavaliers; il est vrai que l'émir Oumour lui fournit 6.000 Turcs, soldats d'élite ⁽¹⁶⁵⁾. En fait, la proportion des mercenaires ne cessa de s'accroître. Ainsi, le kral serbe dépêche-t-il à Cantacuzène des cataphractes allemands ⁽¹⁶⁶⁾. Cependant, Jean VI, conscient de ce danger, tente de donner une base plus nationale à son armée. Peut-être fit-il, nous l'avons vu, appel aux proniaires, en tout cas aux plus puissants. Mais l'essentiel de son armée restait formée de mercenaires ⁽¹⁶⁷⁾. Mais cela ne suffit pas à donner de la solidité à ses troupes, qui demeurèrent peu nombreuses. En 1348, Mathieu Cantacuzène dispose de 300 cavaliers et de 500 fantassins ⁽¹⁶⁸⁾. L'année suivante, l'armée byzantine, 3.000 hommes au total, renforcée d'auxiliaires thraces et turcs, se débande au premier contact ⁽¹⁶⁹⁾. La fin du règne de Cantacuzène met en évidence l'état lamentable de l'armée ⁽¹⁷⁰⁾. Mais rien n'est plus significatif que la lettre adressée, le 15 décembre 1355, par Jean V Paléologue au pape Innocent VI. Le

(159) Ostrogorsky, semble admettre que le plan fut mis à exécution; v. OSTROGORSKY, *Hist. de l'Etat byz.*, p. 507. La lecture de Grégoras ne permet pas de l'affirmer, v. GRÉG., I, 318.

(160) Ainsi les troupes byzantines de Brousse obtinrent-elles des assiégeants turcs le droit d'évacuer la ville, moyennant le versement de 30.000 hyperpères, v. HAMMER, *Hist.*, p. 102.

(161) CANTAC., I, 255.

(162) Id., I, 261.

(163) Id., I, 210-211. Andronic III et Cantacuzène ne peuvent opposer aux Osmanlis, en 1329, que 2.000 hommes. Sur l'issue de la bataille, v. LAMPROS, *Chron. brèves*, n° 26, 4.

(164) CANTAC., II, 282.

(165) Id., II, 58, 195, 253, 403-404.

(166) Id., II, 354-356. Cantacuzène ordonna par ailleurs que la solde des mercenaires fût versée exactement et avec régularité. Il punit les prévaricateurs, comme Patrikiotès.

(168) GRÉG., II, 836-838.

(169) GRÉG., II, 865.

(170) CANTAC., III, 296 (a. 1354).

basileus assurait le pontife romain de sa fidélité et de celle de ses sujets, puis en venait à l'essentiel et réclamait au pape « trois galères, quinze « uscheria », quarante cavaliers et cent autres cavaliers et mille hommes de pied pour tenir tête aux Turcs et ramener ceux-ci à l'obéissance de l'Eglise romaine » (171). Existe-t-il une plus pitoyable déchéance et rien de plus émouvant que cette requête angoissée.

Ainsi les effectifs byzantins semblent, malgré l'imprécision des textes, avoir constamment baissé depuis le règne de Michel VIII. Dans le même temps, la proportion des mercenaires augmentait (172). L'armée byzantine est moins que jamais, sous les premiers Paléologues, nationale. Elle est, de plus, très mal structurée. Elle présente encore de nombreuses faiblesses.

C. — Faiblesses de l'armée byzantine.

Les règnes des premiers Paléologues sont pleins de rumeurs d'invasions, de dévastations réelles ou supposées. Le règne de Michel VIII débute par une campagne contre les Turcs Seldjoukides, dont, c'est un paradoxe de plus, un grand nombre sert dans les rangs byzantins (173). Pendant plusieurs décennies, de nombreuses générations de Byzantins furent élevés dans un climat de guerre perpétuelle. Rien ne leur paraissait impossible. Au printemps de 1341, Grégoire Acyndine annonce l'attaque prochaine de la Thrace par 60.000 Mongols sous le commandement d'Ozbeg (174). Elle n'eut jamais lieu, mais les Byzantins l'attendaient avec fatalisme. La guerre, portée chez l'ennemi par Michel VIII, est subie par Andronic III. Toute l'histoire de l'armée byzantine, sous les premiers Paléologues, tient dans cette évolution.

Ce déclin tient assurément à plusieurs causes. Il est certain, par exemple, que les vexations infligées aux *akritai* par Michel VIII, puis leur massacre sur l'ordre de ce même basileus, privèrent les frontières de leurs défenseurs (175). Les *akritai*, les successeurs des *limitanei*, assuraient notam-

(171) Lettre de Jean V Paléologue à Innocent VI, in P. WENZEL, *Directorium ad litteras imperatorum orientis*, in Bessarione (1899), p. 254 : « *Quod deducto ejus filio in manibus pontificis, teneatur pontifex ad imperatorem mittere uscheria XV, cum equitibus quadringentis aliisque centum equitibus in navibus cum mille peditibus, ut possit pugnare contra Turcos et Graecos, eosque reducere ad obedientiam Ecclesiae romanae.* »

(172) Il semble que le commandement byzantin les préférât aux nationaux. Ainsi, à la veille de la bataille de Palégonie, Michel VIII réunit un conseil de guerre pour délibérer sur les moyens à employer contre le despote et le prince d'Achaïe. Conseil lui fut donné de faire appel aux mercenaires étrangers. Voici la réponse du Paléologue, selon le *Livre de la Conquête* (p. 97) : « (l'empereur) loa moult son conseil et le pris assés, car il lui sembla que par ceste voye il porroit bien contrèster contre ses ennemis et deffendre son pays ». Ce discours est tout à fait vraisemblable et témoigne d'un faux sens réaliste que les basileis semblent avoir, peu ou prou, partagé.

(173) HOLOBOLOS, *Orat.*, p. 43, ligne 17. V. également P. WIRTH, *Von der Schlacht von Pelagonia bis zur Wiedereroberung Konstantinopels*, in B.Z. (1962), pp. 30-37.

(174) R.J. LOENERTZ, *Dix-huit lettres de Grégoire Acyndine*, in O.C.P. (1957), n° 4, pp. 122-124. Les *Chroniques brèves* mentionnent les incursions turques en Europe; sur la première descente, v. LAMPROS-AMANTOS, *Chron. brèves*, n° 36. Sur les *chroniques brèves*; v. LOENERTZ, *Etudes sur les Chroniques brèves*, in O.C.P. (1958), pp. 155-164.

(175) PACHYM., I, 18-19.

ment la défense des régions orientales de l'empire, sans cesse menacées et réduites. L'effort de rénovation de Jean III Vatatzès, fut anéanti pour des raisons de politique intérieure : Michel VIII aurait réparti entre les grands propriétaires et les proniaires les terres ôtées aux *akritai*. La chose est probable : le basileus entendant récompenser ses tenants. Mais il est téméraire d'en conclure que les grands propriétaires ont, de plus en plus, dicté leurs lois aux basileis ⁽¹⁷⁶⁾. D'ailleurs, le système des *akritai* fut, avec des nuances, transposé en Europe et singulièrement dans le Péloponèse, pour faire échec aux Francs : l'expérience dura moins d'un siècle ⁽¹⁷⁷⁾. Les basileus mirent beaucoup d'entêtement à négliger le danger osmanli. Or, dès le début du xiv^e siècle, l'Anatolie était presque tout entière tombée dans les mains des Turcs. Quand la mainmise de ceux-ci sur la Bythinie fut assurée, le sort de l'empire fut joué. Si le système des *akritai* avait été maintenu, la résistance eût sans doute été plus longue. L'introduction en Asie Mineure de Coumans et d'Alains ne donna pas, en effet, les résultats escomptés ⁽¹⁷⁸⁾. Mais la perte des provinces asiatiques eut des conséquences fort graves : les difficultés de remonte de la cavalerie byzantine s'accrurent considérablement. La cavalerie avait toujours tenu une place importante dans l'armée byzantine. Elle paraît s'être inspirée, sous les premiers Paléologues, dans une mesure qui reste à déterminer, de la cavalerie franque. Les miniatures représentent le cavalier byzantin en cotte de mailles, le chef coiffé d'un casque à visière mobile, et protégé par un petit bouclier rond ou ovale ⁽¹⁷⁹⁾. Lefebvre Des Noëttes estimait que les Byzantins restaient attachés à l'armement, à l'escrime et la tactique équestre des anciens : par exemple, le javelot est lancé ou dardé ⁽¹⁸⁰⁾. Ce trait aurait rapproché les Byzantins de leurs voisins slaves, Turcs et Persans, et les aurait différenciés des seuls Serbes, plus influencés par l'Occident ⁽¹⁸¹⁾. Toutefois le *Skylitzès* de Madrid montre un cavalier byzantin, la lance en arrêt sous le bras, à la manière latine. Nous savons par ailleurs que la mode des tournois fut introduite dans l'empire dans la première moitié du xiv^e siècle. Deux sorties de tactiques équestre ont dû coexister pendant un assez long temps : les charges de cavalerie à l'occidentale, la lance à l'arrêt, et les archers à cheval criblant de flèches l'infanterie adverse, à l'image des Parthes. Dans le manuscrit d'Olym-

(176) Tel est cependant l'avis de Darko, partisan de l'existence d'une féodalité byzantine ; v. E. DARKO, *la militarizzazione dell'impero romano*, in *Atti del V Congresso internaz. di studi biz.* (1939), p. 98.

(177) *Id.*, *ibid.*

(178) V. C.W. OMAN, *The byz. empire*, p. 313 (vieilli cependant) et, du même auteur, *A history of the art of war*, p. 226, n. 1.

(179) V. BORDIER, *Descript.*, p. 237, et *Paris. gr.* 135, ff^{os} 147 v^o, 165 r^o, 225 v^o et 121 v^o, 134 v^o, 144 v^o, 146 r^o.

(180) LEFEBVRE DES NOËTTES, *L'attelage et le cheval de selle*, pp. 247-248.

(181) Le seul psautier serbe, du xiii^e siècle, mentionné par LEFEBVRE DES NOËTTES (*op. cit.*, fig. 355) ne suffirait pas à emporter la conviction. L'influence occidentale que l'on découvre dans les scènes de ce manuscrit pourrait avoir été d'abord réfléchie par Byzance. On notera, en tout cas, qu'une pierre tombale, conservée à la *Galerija fresaka* de Belgrade, représente deux cavaliers se chargeant la lance à l'arrêt.

piodore, qui date de 1368 (182), des cavaliers sont représentés coiffés de turbans et montés sur de petits chevaux de couleur claire. Ils sont armés de *longues* lances et de cimenterres. Sont-ce des Turcs ? C'est possible. Il est peu probable, en revanche, que ces lances aient pu être dardées, ce qui impliquerait une évolution tactique plus généralisée qu'on ne le croit. Il semble, en tout cas, que les cavaliers byzantins, de plus en plus mal montés, furent de mauvais manœuvriers. La cavalerie coumane au alaine se brisa fréquemment contre la cavalerie franque ou l'infanterie catalane. A la bataille d'Apros, l'aile gauche byzantine, composée de cavaliers turcs et alains échoue contre l'aile droite catalane, également formée de cavaliers; celle-ci contre-attaque, disperse l'aile droite byzantine, se rabat vers le centre, qui subit en même temps une attaque frontale. Les cavaliers byzantins paraissent avoir mieux été armés pour l'offensive que pour la défensive, étant desservis par leurs boucliers trop courts (183). Le fréquent recours aux mercenaires allemands constituant la cavalerie lourde s'explique donc. En somme, les Byzantins ne surent pas choisir une tactique déterminée, tirant le meilleur parti d'une cavalerie nombreuse. Ceci pose sur un plan plus général des problèmes tactiques et stratégiques.

Les Byzantins ont, semble-t-il, préféré les actions de détail, les coups de main où se manifestait leur astuce, aux grandes attaques classiques en rase campagne. Guillaume de Villehardouin disait fort justement à Charles d'Anjou qu'il ne fallait pas combattre Conradin « à la française », « mais con le astuzie levantine al modo de Grechi e Turchi » (184). La ruse était une qualité nécessaire au chef comme au soldat. Cydonès dira « qu'on pouvait tromper les ennemis, que les lois de la guerre le disaient » (185). Encore fallait-il que ces artifices fussent, pour ainsi dire, disciplinés et généralisés. Les basileis ne le surent point toujours. Michel VIII avait des qualités de chef de guerre, mais son successeur, remarque Spandoni : « il figlio Andronico io quale non fù della militar disciplina del padre e questa discratia permesse Dio per li nostri peccati » (186). La médiocrité de chefs, souvent braves, s'augmentait ainsi de l'absence de conceptions stratégiques claires, de la faiblesse des moyens financiers et enfin du caractère hétérogène de cette mosaïque, l'armée byzantine.

(182) BORDIER, *op. cit.*, p. 235 et ss.

(183) Les fantassins étaient, au contraire, protégés par de grands boucliers, v. GRÉG., II, 860.

(184) *Cronaca di Morea*, p. 454. Un exemple de cette ruse byzantine : la prise du château de Calamata par Sgouromalis, v. *Livre de la Conquête*, pp. 294-295. Le *Livre de la Conquête* (p. 365) remarque encore que si le premier choc des Byzantins est violent, ces derniers se décontenaient vite.

(185) CYDONÈS, *Correspondance*, Lettre à Andronic IV (c. 1376-1378), n° 24, p. 56, ligne 37.

(186) SPANDONI, in *Hist. della Casa Musacchia*, p. 318. A comparer avec le jugement de MUNTANER (*Chron.*, p. 144) sur les Byzantins : « Dieu a tellement versé ses fléaux sur les Grecs que tout homme peut en triompher et cela provient de deux péchés : l'orgueil incommensurable et l'absence de charité. »

CHAPITRE IV

LES SERVICES PUBLICS RÉORGANISÉS

En dépit de l'adversité, les basileis firent quelques tentatives louables pour assurer l'indépendance de leur empire à l'égard de l'étranger et pour faire régner dans l'Etat un ordre protégé par une justice efficace et intègre. Les tentatives de restauration de la marine byzantine témoignent de la volonté de renouer avec la glorieuse tradition maritime, que l'on eût pu croire perdue (sect. I). La corruption et les désordres nés des guerres et de leurs dévastations constituaient des maux chroniques, que certains basileis tentèrent à plusieurs reprises et avec un bonheur médiocre de faire disparaître (sect. II). Les échecs enregistrés mettent à nu certains vices de l'organisation gouvernementale byzantine.

SECTION PREMIÈRE.

La marine.

« La flotte est l'orgueil de la Romanie. » (1). Ce mot de Cécauménos a, aux XIII^e et XIV^e siècles, une singulière résonance. La naissance de la puissance maritime vénitienne, son développement n'avaient pas tardé, dès la seconde moitié du XII^e siècle, à faire pièce aux prétentions byzantines (2). Au XIII^e siècle, les Républiques italiennes dominent la Méditerranée, imposent leurs marchandises, achètent au meilleur prix. Tout le jeu diplomatique de certains basileis, d'opposer les Gênois aux Vénitiens, et les Vénitiens aux Pisans, fut impuissant à secouer le joug. On put croire, enfin, après le désastre de 1204, que la « Romanie » avait cessé d'être une puissance militaire. Les empereurs de Nicée durent par nécessité donner la priorité aux problèmes de terre ferme. L'empire latin s'accommodait, de son côté, peu ou prou, des exigences italiennes. Mais une nou-

(1) CÉCAUMÉNOS, *Stratég.*, p. 101.

(2) V. NEUMANN, *Die byz. Marine*, in *H.Z.* (1898), pp. 1-23 (l'étude s'arrête à la fin du XII^e siècle).

velle force apparaissait, comme elle l'avait souvent fait depuis des millénaires, à intervalles irréguliers, celle des corsaires. Ils tiraient le meilleur parti du caractère turbulent que Cantacuzène reconnaît aux marins byzantins, en fait aux marins orientaux (3). Les transfuges de toutes les armées du temps s'y retrouvaient : le Byzantin côtoyait le Turc, l'Italien, le Tatar. Fait remarquable : ils avaient, le plus souvent, servi dans les armées de terre et s'étaient improvisés marins.

Ces corsaires vendaient, la pratique était courante, leurs services aux plus offrants. Ainsi la flotte turque qui occupe Ténédos, sous le règne d'Andronic II, est, selon Pachymère, composée de déserteurs et de corsaires (4). Ces derniers trouvaient dans les îles des retraites inexpugnables qui leur servaient de bases pour les expéditions futures. Leurs exactions étaient innombrables. Aussi, dès son avènement, Michel VIII marqua-t-il sa volonté de les réduire. Mais, au-delà de ce projet de simple police, l'empereur prétendait assurer à l'empire un noyau de flotte, gage d'indépendance. L'histoire de la marine byzantine sous les premiers Paléologues se résume en trois étapes : renaissance sous le règne de Michel VIII, déclin sous celui d'Andronic II, survie sous celui de Jean VI Cantacuzène.

La construction de la flotte posa à Michel VIII des problèmes techniques complexes, et tout d'abord un problème de recrutement. On sait que les habitants de la partie européenne de l'empire observèrent dans la lutte latino-byzantine une stricte neutralité (5). Les premiers équipages byzantins furent donc formés de Tzacones et de Gasmoules, métis franco-grecs (6). Pour assurer le commandement, l'empereur disposa, par bonheur, de chefs de grande valeur : un Jean Tarchaniotès, qui organisa la flotte, un Alexis Philanthropène ou un Licario, qui la menèrent à la victoire. Les corsaires subirent le premier choc. Michel VIII, dans son *Autobiographie*, décrit l'événement en ces termes : « Nous purgeâmes de la mer tous les pirates qui s'y trouvaient, leur enlevant dans la mer Egée à peu près tous les navires qu'ils avaient reçus peu d'années auparavant... » (7). C'était un succès, mais c'était un succès provisoire, puisqu'en 1275, rapporte l'*Istoria del regno di Romania*, les corsaires « causent les plus grands dommages aux Grecs, et font de nombreux captifs, pour plus de 50.000 hyperpères d'or » (8). Il faut, une fois encore, dépêcher la flotte impériale à la recherche de ces insaisissables adversaires. Elle parvint cependant à les joindre : 2.000 corsaires auraient été tués (9). Il est certain que de telles expéditions durent se répéter souvent et aboutir à des succès tout aussi provisoires. La reconstitution de la marine byzantine

(3) CANTAC., II, 575.

(4) PACHYM., II, 337-344.

(5) Id., I, 110.

(6) Id., *ibid.*

(7) *Autobiographie* de MICHEL VIII, in CHAPMAN, *op. cit.*, p. 173.

(8) *Istoria*, p. 120.

(9) *Ibid.*, pp. 146-147.

s'opéra en tout cas sur un rythme surprenant : vers 1262, elle comprend 50 ou 60 vaisseaux montés par 3.000 ou 3.500 hommes⁽¹⁰⁾. L'Eubée est par elle réduite : « Quant à ses trières devenues assez nombreuses pour former une flotte importante, notre glorieuse victoire n'en laisse qu'une seule pour annoncer la défaite. »⁽¹¹⁾. Il est à noter que ce succès n'est nullement le fruit d'une stratégie navale : pour les Byzantins, seul le succès terrestre est déterminant. La flotte doit appuyer l'armée et les marins devenir, à l'occasion, fantassins ou cavaliers. Ce passage de l'*Autobiographie* de Michel VIII est, à cet égard, significatif : « Les princes de Thèbes et d'Eubée furent battus par une partie de nos marins qui avaient débarqué et combattaient à cheval. »⁽¹²⁾. Ce n'est pas un exemple unique. Mais ce trait est particulièrement significatif des difficultés qu'eurent les Byzantins pour s'adapter aux conditions particulières de la guerre sur mer. La flotte s'accroissait cependant, puisque, vers 1275, on ne comptait pas moins de 80 navires⁽¹³⁾. De quel type étaient ces navires ? Dans l'ensemble, il dut s'agir de trirèmes, soit que les Byzantins les aient eux-mêmes construits, soit qu'ils les aient achetés aux Génois ou aux Vénitiens. Un manuscrit florentin du xv^e siècle donne les dimensions exactes de la galère subtile de guerre : elle mesurait 40 m. 18 de longueur, 5 m. 20 de largeur et 2 m. 06 de hauteur, et comprenait 150 avirons nagés par 150 rameurs à trois rameurs par banc⁽¹⁴⁾. A Venise, au xiv^e siècle, une galère portait 235 hommes⁽¹⁵⁾. Il est évident que la trière byzantine n'en pouvait porter plus, puis qu'elle s'inspirait du modèle le plus répandu⁽¹⁶⁾. Ces remarques sont importantes, car elles nous permettront d'apprécier justement les énumérations fantaisistes auxquelles se plaisaient les chroniqueurs du temps.

Ainsi, lorsque l'*Istoria del regno* affirme que le basileus garnit ses 80 galères de bons soldats grâce auxquels il vainc les Négropontins, il faudrait admettre que la flotte byzantine comprenait au moins 16.000 hommes, dont 4.000 fantassins, si nous accordons un minimum de 50 soldats

(10) *Cronaca di Morea*, p. 75.

(11) *Autobiographie*, de MICHEL VIII, p. 173.

(12) *Ibid.*, p. 174.

(13) *Istoria del regno*, pp. 121-122.

(14) V. FINCATI, *Les trirèmes*, in SERRE, *Les marines de guerre de l'Antiquité et du Moyen Age*, p. 156 et ss.

(15) En 1349, quatre galères vénitiennes furent équipées et montées par 200 soldats croates, v. *Règistes* du sénat de Venise, p. 67 (24 novembre 1349). Si l'on admet que ces 200 soldats étaient répartis entre les quatre navires, chaque galère devait porter 200 hommes. La réponse de l'ambassadeur vénitien au pape Clément VI, en 1342, porte que « trente bonnes galères montées par 200 hommes suffisent contre les Turcs ». V. *Règistes* du sénat de Venise (10 juin 1342), p. 49. Ce chiffre de 200 hommes constitue donc un maximum.

(16) A Gênes, en 1344, l'office de Gazarie, constate que la galère construite par « Messer Spinola de Sancta Luccha » était « belle, de bonnes mesures et tout à fait apte à bien naviguer » et prescrit que toutes les galères qui, à l'avenir, armeraient pour la Syrie, la Roumanie, la Sicile et à l'Occident d'icelle comprendraient les mêmes mesures, qui sont celles que nous donnons dans le texte. Les Byzantins se servaient donc de ce type de galère qui a pu subir, selon les temps et les lieux, des modifications, v. FINCATI, *op. cit.*, p. 171.

par bateau⁽¹⁷⁾. L'existence d'une force aussi considérable est, il faut en convenir, bien improbable. La puissance de la marine militaire byzantine, sous Michel VIII, est un fait certain, mais il faut en apprécier l'ampleur strictement. La conduite de ces marins dans les batailles est caractéristique : Pachymère décrit les Byzantins munis de petits papiers oints de l'huile sainte et bénis par le patriarche, sur le point d'affronter la flotte sicilienne⁽¹⁸⁾.

La marine de guerre byzantine était cependant une réalité. On s'explique mal, dans ces conditions, que le successeur de Michel VIII ait cru bon de s'en dispenser⁽¹⁹⁾. Certes, on ne retient plus l'explication proposée par Montesquieu, qui voulait que le basileus eût abandonné la marine « parce qu'on l'assura que Dieu étoit si content de son zèle pour la paix de l'Eglise que ses ennemis n'oseroient l'attaquer »⁽²⁰⁾. On invoque bien plutôt l'état des finances impériales pour justifier une telle mesure : Andronic « s'en serait remis à la puissance militaire de ses alliés génois pour assurer la défense de l'empire »⁽²¹⁾. Cette explication est plus satisfaisante. Mais elle ne tient point compte du fait que la flotte byzantine n'a jamais absolument disparu. Ainsi, en 1292, la flotte envoyée par l'empereur contre le despote de l'Arta comprend 40 galères, dont une partie seulement est génoise⁽²²⁾. Et si Ferran d'Aunès est l'amiral de la flotte byzantine, c'est que le mégaduc Roger de Flor veut que les galères soient commandées par les chefs expérimentés qu'il a amenés avec lui⁽²³⁾. Cela n'implique nullement que toutes les galères fussent catalanes. Dans l'esprit de Roger, les galères devaient jouer un rôle déterminant : il voulait que « quand il ferait avec son armée quelque expédition sur terre, les galères se trouvassent en un lieu désigné, munies de vivres et de provisions fraîches »⁽²⁴⁾. La flotte sert d'appui tactique : c'est sa tâche essentielle. Elle s'entend moins à attaquer les escadres adverses. La tactique préconisée par Roger donna de bons résultats : « Tout fut si bien ordonné par lui que personne n'aurait pu mieux faire; ainsi, au moyen des galères, il se procurait des îles et des autres terres et plages, tout ce qui était nécessaire à lui et à sa troupe. »⁽²⁵⁾. La brouille du gouvernement impérial et de ses mercenaires catalans priva, sans doute, la flotte byzantine de bons vaisseaux et de capitaines expérimentés. Mais elle ne l'anéantit point. Nous notons, en effet, qu'en 1308 7 galères impériales se joignirent aux 17 galères génoises de Spinola. Toutefois, fait remarquable, ces 7 galères sont

(17) PACHYM., I, 508.

(18) V. GRÉG., I, 274-276.

(19) V. GRÉG., I, 274-276.

(20) MONTESQUIEU, *Considérations*, p. 179.

(21) V. HERTZBERG, *Gesch.*, p. 447 et ss., et OSTROGORSKY, *Hist. de l'Etat byz.*, p. 504.

(22) *Cronaca di Morea*, p. 100 : « Et pasado algun tiempo, pot de la Arta, et ordeno et fizo venir galeas de Genoueses et de las suyas de Constantinople, tantas que huuo XXXX galeas. »

(23) MUNTANER, *Chron.*, p. 141.

(24) *Id.*, *ibid.*

(25) *Id.*, *ibid.*

commandées par un Gênois⁽²⁶⁾. Si l'importance numérique de la flotte byzantine a diminué, on ne saurait donc dire que cette dernière a disparu. A notre sens, une grave crise d'effectifs fournit la meilleure explication de ce déclin. A la même époque, Yolande de Montferrat offre au kral Milutin d'équiper 100 trières⁽²⁷⁾. Or, ce renseignement est fourni par Grégoras, qui n'a cessé de souligner le désordre des finances byzantines. Il y a là une contradiction surprenante. Il faut croire que la situation économique et financière de l'empire se détériora entre 1308 et 1321. A cette dernière date, on s'en souvient, le projet d'Andronic II d'appuyer son armée permanente de 3.000 hommes sur une force navale de 20 galères n'avait pu voir le jour. A la fin du règne d'Andronic II, la situation militaire de l'empire s'était aggravée : il était naturel que la marine impériale en pâtît⁽²⁸⁾. Du moins devait-il rester un embryon de flotte puisque, peu après son accession au trône, Andronic III ordonne à la flotte impériale de s'emparer de l'île de Chio et est obéi⁽²⁹⁾. Quelques années plus tard, le pincerne Alexis Philanthropène repousse les attaques de la flotte turque contre l'île de Mitylène⁽³⁰⁾. Il est vraisemblable qu'il disposait de quelques vaisseaux. L'effort de reconstitution d'une flotte puissante est, en tout cas, sous le règne d'Andronic III, certain. Peut-être fût-ce à l'instigation de Cantacuzène, qui semble avoir toujours porté de l'attention aux choses de la mer⁽³¹⁾. La longue guerre civile qui opposa l'usurpateur au gouvernement de la régente ruina tous ces efforts. En 1342, le mégaduc Apocaucos quitte l'Eubée, avec 70 navires, et se dirige vers Thessalonique, où il pénètre sans opposition⁽³²⁾. Ces 60 navires, s'il s'agit bien de galères, constituent une force indéniable. Selon les critères par nous retenus, le total des effectifs commandés par Apocaucos dépasserait 10.000 hommes. C'est un chiffre considérable. L'année suivante le mégaduc effectue un retour offensif sur Thessalonique, et il dispose, selon Cantacuzène, de 70 trières appuyées de 32 navires turcs⁽³³⁾. Les chiffres sont, pour Grégoras, un peu différents : 50 trières byzantines et 22 navires turcs⁽³⁴⁾. Il faut croire que leur nombre a été cependant majoré ou qu'ils furent les victimes des péripéties de la guerre civile, à laquelle ils ne cessèrent de participer⁽³⁵⁾, car la marine byzantine paraît avoir, en 1347,

(26) MUNTANER, *Chron.*, p. 203, et PACHYM., II, 573. Ce Gênois paraît avoir eu rang d'amiral.

(27) GRÉG., I, 241. V. également H. CONSTANTINIDI-BIBIKOU, *Yolande de Montferrat, impératrice de Byzance*, in *Hellénisme contemp.* (1950), p. 434.

(28) PHRANTZÈS, *Hist.*, p. 32-33.

(29) GRÉG., I, 438.

(30) *Id.*, *Correspondance*, Lettre 47, pp. 166-172.

(31) Cantacuzène contribua, avec d'autres *dunatoi*, à la construction de navires, en 1341; v. CANTAC., II, 58, 81.

(32) CANTAC., II, 243, 333 (a. 1342). Grégoras propose un chiffre inférieur d'une vingtaine d'unités, v. GRÉG., II, 634.

(33) CANTAC., II, 357.

(34) GRÉG., II, 639, 670-672.

(35) V. notamment CANTAC., II, 419-421 (a. 1343); III, 42, 63, 68-69 (a. 1347); GRÉG., II, 766-767 (a. 1346).

disparu. En 1348, Cantacuzène convoque les Byzantins en une assemblée, et les blâme d'avoir laissé, par négligence, détruire la flotte⁽³⁶⁾. Il proposa un emprunt, dont le produit serait destiné à la reconstituer. Il ne recueillit que 50.000 hyperpères, mais réussit à constituer une flottille de 14 galères⁽³⁷⁾. Mais voici un témoignage contradictoire; vers 1350, le moine Etienne de Novgorod séjourne à Constantinople et en donne une description très minutieuse, dont un passage est essentiel : « De l'Hippodrome on passe devant Cantoscopie, là est la superbe et très grande porte en fer et grillage de la ville; si la mer est agitée, jusqu'à *trois cents galères* y trouvent place; ces galères ont les unes deux cents et les autres trois cents rames. Ces vaisseaux sont employés au transport des troupes; si le vent est contraire, ils ne peuvent avancer et doivent attendre le beau temps. »⁽³⁸⁾. Notez que notre voyageur évoque la présence de galères et non de vaisseaux marchands, dont on sait que 200 mouillèrent à Constantinople après que Cantacuzène eut abaissé les tarifs douaniers⁽³⁹⁾. Ces galères ne pouvaient être gènoises ni toutes vénitiennes. Par ailleurs, à supposer que les galères ne fussent point au nombre de 300, il appert du récit d'Etienne qu'un très grand nombre devait se trouver au mouillage. De toute façon, l'effort de rénovation byzantin s'est poursuivi au cours des années 1349 et 1350. Nous savons, par exemple, que, sur requête de Jean VI Cantacuzène, présentée par Giovanni Dolfín et Bertuccio Loredan, le sénat de Venise autorisa, le 7 mars 1349, l'exportation d'armes et de matériel naval destiné à la flotte byzantine⁽⁴⁰⁾. Tant d'efforts furent réduits à néant dans la journée du 13 février 1352. Les 14 galères impériales qui s'étaient jointes aux 75 galères vénitiennes et catalanes furent mises en déroute, après une sanglante bataille, par les 64 galères gènoises de Paganino Doria. Les Byzantins perdirent 2 galères⁽⁴¹⁾. En 1354, la situation de la flotte était, à nouveau, devenue lamentable⁽⁴²⁾. L'année suivante, Jean V Paléologue supplia Innocent VI de lui fournir 3 galères⁽⁴³⁾. C'était la fin d'un rêve longtemps caressé. Du moins, certains basileis ont eu le mérite d'avoir compris que l'indépendance de l'empire était liée à l'existence d'une marine forte. L'égoïsme des *dunatoi* et les difficultés de recrutement eurent cependant raison des plus louables projets. Mais les Byzantins, de manière plus générale, ne surent point créer un commandement efficace et organisé de la flotte. L'introduction des Catalans dans l'empire avait, cependant, paru donner au haut commandement sa forme définitive.

(36) GRÉG., II, 854-856.

(37) CANTAC., III, 80, et KOUKOULÈS, *Vie et civil. byz.* (t. VI), pp. 126-130. V. également, MURATORI, *Annali d'Italia* (t. VII), pp. 278-279 (13 fév. 1352).

(38) *Itinéraires russes*, pp. 120-121.

(39) CANTAC., III, 81.

(40) *Régestes* du sénat de Venise, p. 66.

(41) MURATORI, *op. cit.*, p. 278.

(42) CANTAC., III, 283, 286.

(43) V. *supra*, p. 249.

Cela ne laisse pas de surprendre, si l'on observe que, selon de bons auteurs, il n'y avait plus, à cette époque, de marine byzantine ! La hiérarchie des officiers de la flotte était la suivante : mégaduc, ou grand amiral de la flotte ; grand drongaire de la flotte, amiral ; drongaires ou comtes. Ces derniers étaient assez semblables à nos capitaines de vaisseaux. L'apparition de l'amiral dans le commandement de la hiérarchie aulique était due aux Catalans, qui s'inspiraient de l'organisation du commandement des marines occidentales. Mais, dans la pratique, il s'en fallait que cette rigueur hiérarchique fût observée. Le mégaduc commande bien, en principe, la marine impériale⁽⁴⁴⁾, mais, sous Michel VIII, il s'agit d'un vieil homme malade, Michel Lascaris, qui est plus apte à participer à des ambassades⁽⁴⁵⁾ qu'à assumer des responsabilités militaires. Le commandement effectif est, alors, exercé par un officier de cavalerie, le protostrator Alexis Philanthropène. Dans le but de régulariser cette situation, Philanthropène sera promu mégaduc, à la mort de Michel Lascaris. A y regarder de plus près, peu nombreux sont les mégaducs qui ont exercé le commandement effectif de la flotte, qualité pourtant reconnue par le pseudo-Codinos⁽⁴⁶⁾. Si, par exception, les textes mentionnent leur présence pendant une bataille navale, ils paraissent n'avoir le commandement que d'une partie de la flotte : ainsi le mégaduc Tzamlakon, frère du grand papias, commande une partie seulement des 14 galères qui attaquent les Gênois de Galata, l'autre partie étant commandée par le protostrator Phakiolatos. Dans la plupart des cas, les mégaducs commandent des armées ou des corps d'armée : c'est le cas de Syrgiannès Paléologue Philanthropène⁽⁴⁷⁾. Apocaukos, qui fut amiral avant d'être nommé mégaduc, s'est conduit en une occasion au moins, nous l'avons vu, comme un véritable généralissime. Mais, pour d'autres mégaducs, tel Isaac Asen, avant qu'il fût nommé panhypersébaste, il s'agit apparemment d'une simple dignité⁽⁴⁸⁾.

Le grand drongaire de la flotte, qui occupe le 32^e rang dans la liste du pseudo-Codinos, avait été, sous les Commènes, le chef suprême de la flotte⁽⁴⁹⁾. Les textes en connaissent un certain nombre⁽⁵⁰⁾. Mais il est toujours malaisé de les distinguer des grands drongaires de la Veille. Le

(44) Pour Moncada, le mégaduc est « une charge qui correspond chez nous à celle de général de mer et qui comptait parmi les plus grandes dignités de l'empire » ; v. MONCADA, *op. cit.*, p. 34.

(45) R.K.O.R. (t. III), n° 1982, p. 58 (a. 1271-1272).

(46) Ps.-Cod., *De off.*, col. 48 C.

(47) V. *supra*, p. 197.

(48) Asen fut promu panhypersébaste lors du couronnement de Jean V Paléologue, en novembre 1341.

(49) STEIN, *op. cit.*, p. 57.

(50) V. ps.-Cod., *De off.*, col. 36. Sur la mort du grand drongaire de la flotte Mouzalon, v. MONCADA, *op. cit.*, p. 46. Jean Gabalas fut, peut-être, grand drongaire de la flotte ; v. CANTAC., III, 112 (a. 1341) ; il n'est pas certain qu'on doive l'identifier au grand drongaire de la flotte qui fut le correspondant de Grégoras, v. GRÉG., *Correspondance*, Lettre 89, p. 112. Un autre grand drongaire, prénommé Nicéphore, mentionné dans un acte de Zographou, était peut-être un grand drongaire de la flotte, v. *Actes de Zographou*, n° XXXV, p. 83 et ss. (a. 1342).

grand drongaire de la flotte était essentiellement un dignitaire (51). L'amiral, à partir du début du XIV^e siècle, semble, au contraire, jouer un rôle plus actif. Quant aux drongaires ou aux comtes, peu de textes les mentionnent (52). Leur rang dans la hiérarchie, le 76^e, est des plus médiocres.

En définitive, le commandement de la marine ne présentait que les apparences de la rigueur et de la solidité. Tout dignitaire possédant la confiance de l'empereur peut y participer. Cantacuzène dira simplement de Constantin Tarchaniotès qu'il était le « chef des trières impériales » (53). Une fois encore, l'officier était détaché de l'office.

SECTION II.

La justice.

L'organisation et le fonctionnement des tribunaux byzantins sous les premiers Paléologues sont mieux connus depuis les travaux de valeur qui leur ont été consacrés par M. le Professeur Lemerle et M. Sevtchenko (54). Il s'en faut cependant que toutes les recherches aient porté leurs fruits. Nous ignorons, en particulier, le détail de la procédure suivie devant ces tribunaux et même l'étendue exacte de leur domaine de compétence. C'est assez dire que notre tableau de la justice byzantine sous les premiers Paléologues nécessite plus d'une retouche. Néanmoins, les grandes lignes de l'organisation judiciaire apparaissent avec assez de netteté pour qu'une brève synthèse soit tentée.

L'empereur est le juge par excellence. Sur ce point, la doctrine n'a jamais varié. C'est-à-dire que la justice rendue par les tribunaux l'est par délégation impériale, et que l'empereur peut attirer devant lui toute cause. La permanence de ce principe comporte des conséquences tout à fait remarquables en matière de justice politique. A l'époque des Paléologues, la fréquence des réformes de l'organisation judiciaire est significative. Dans le passé, les basileis avaient pu vouloir adapter les institutions aux nécessités du temps. A notre époque, un esprit différent les anime. Les juridictions concurrentes rendent des décisions contradictoires qui aboutissent à des dénis de justice. L'empereur est contraint de faire trancher les litiges par de hauts commissaires, qui sont indiffé-

(51) V. GUILLAND, *Etudes de titulatures*, in B.Z. (1951), p. 219 et ss.

(52) Ps.-COD., *De off.*, col. 28 B; v. par ex., *Actes de Philothée*, n° X, p. 30, ligne 14.

(53) CANTAC., III, 221, 233 (a. 1352).

(54) P. LEMERLE, *Le Juge général des Grecs*, in *Mémorial Louis Petit*, pp. 292-316; *Recherches sur les institutions judiciaires à l'époque des Paléologues*, in *Mélanges* (t. I), pp. 369-384; I. SEVTCHENKO, *Léon Bardalès et les Juges généraux*, in *Byz.* (1949), pp. 247-259. V. également les importants articles consacrés par Angelov au même sujet : ANGELOV, in *Godisnik de l'Université de Sofia. Faculté d'Histoire et de Philol.* (t. XLI, 1-84) et (t. XLIII, 1-76) (résumés en allemand).

remment de hauts dignitaires ou des fonctionnaires que rien ne prédispose à l'exercice d'une fonction juridictionnelle et qui appartiennent à l'ordre civil aussi bien qu'à l'ordre militaire. Ce désordre, en partie né de la domination latine, fut aggravé par l'instabilité politique de l'empire. Mais les basileis devaient encore lutter contre un mal redoutable et généralisé : la corruption des juges, à laquelle les difficultés économiques et l'affaiblissement de l'esprit public donnèrent une exceptionnelle ampleur. Une justice efficace et des juges intègres : tels furent les buts que les réformes impériales s'efforcèrent d'atteindre. Les basileis utilisèrent, avec constance, deux procédés pour parvenir à leurs fins : ils simplifièrent l'organisation judiciaire, en instituant, à Constantinople, un tribunal impérial, dont la compétence est quasiment générale (A). Mais l'Eglise, par la grande autorité morale de certains de ses membres, joue dans le gouvernement de l'empire un rôle déterminant. Les basileis ont dû associer les évêques aux réformes par eux décidées de l'administration de la justice. En outre, le tribunal patriarcal voit son activité croître dans la mesure où les louables tentatives gouvernementales n'aboutirent qu'à des échecs (B). Enfin, des juridictions d'exception ont survécu : l'intervention directe du basileus dans certains procès politiques en est une preuve notable (C). Les tribunaux mixtes provinciaux demeurent hors du champ de nos recherches.

A. — Le tribunal impérial.

Par sa novelle de mars 1166, Manuel Comnène avait assoupli l'organisation judiciaire de l'empire : les tribunaux de Constantinople avaient notamment été répartis en quatre sections, dont les domaines de compétence étaient parfaitement délimités⁽⁵⁵⁾. Cette institution ne survécut sans doute pas à la conquête latine. On peut penser que, comme plus tard sous la domination turque, le tribunal patriarcal dut connaître, au moins en matière civile, de la plupart des causes. Un document sigillographique nous permet de croire, en tous cas, que le tribunal (secrèton) impérial avait bien disparu après 1204, et qu'il fut rétabli par Michel VIII Paléologue à une date qu'il est impossible de préciser, mais qui est sans doute antérieure à 1270⁽⁵⁶⁾. Toutefois, il s'agissait moins d'une restauration que d'une institution nouvelle, car, selon Pachymère, Michel VIII voulait mettre à la tête de ce tribunal « incorruptible » le protoascrètis, qui n'était dans le système des Comnènes qu'un président de section⁽⁵⁷⁾. Ce qui nous permet de croire que cette première réforme de Michel VIII était inspirée par un désir d'unification, encore que ce secrèton n'ait pu avoir à ses yeux que la valeur d'une ébauche.

(55) V. BRÉHIER, *op. cit.*, p. 230 et ss.

(56) La légende de ce molybdulle a été éditée par le P. LAURENT, *Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine*, in *Hellénika* (1935), n° 723, p. 59.

(57) PACHYM., I, 92.

Il faut croire que le tribunal s'acquît une exécrable réputation, car, en 1296, Andronic II se vit contraint d'en modifier complètement la structure⁽⁵⁸⁾. Pachymère laisse entendre que la vénalité des juges avait complètement discrédité l'institution⁽⁵⁹⁾. Supprima-t-il l'ancien tribunal de l'Hippodrome, comme le pensait L. Petit⁽⁶⁰⁾ ? Ce n'est pas certain. Nous trouvons dans les actes de la pratique mention d'un petit dignitaire qui porte également le nom de juge de l'Hippodrome⁽⁶¹⁾. On peut donc supposer que ce tribunal a conservé une compétence réduite, à moins que seul le titre ait survécu à la suppression du tribunal. Les circonstances de la réforme de 1296 sont parfaitement connues. Andronic II, à l'occasion d'un événement extraordinaire⁽⁶²⁾, réunit le peuple dans l'Hippodrome et lui annonça la constitution d'un tribunal de douze membres, composé en partie de sénateurs⁽⁶³⁾ et en partie de clercs. Ces juges seraient tenus de juger en toute indépendance et avec intégrité. La solennité de l'assemblée, le ton des promesses faites permet d'imaginer tous les excès dont avait pu se rendre coupable l'ancien tribunal. Peu de jours après, note Pachymère, un chrysobulle était promulgué, portant nomination des douze juges, remarquables par leur sagesse et leur connaissance des lois⁽⁶⁴⁾. Ces sages n'en furent pas moins astreints à prêter serment. Toutefois, ajoute Pachymère en un raccourci saisissant, ce tribunal ne dura pas longtemps : il disparut « comme meurent les sons d'une cithare aux cordes fatiguées »⁽⁶⁵⁾. On peut s'étonner d'une si brusque disparition, qu'expliquerait, cependant, son caractère vraiment exceptionnel : les décisions ne devaient être prises qu'à l'unanimité. Elles s'imposaient alors à tous : aucun appel n'était possible. Mais le tribunal pouvait réformer ses jugements par une décision également prise à l'unanimité et avec la signature de tous les juges. C'était une procédure particulièrement lourde et inapte à traiter les affaires les plus simples avec la rapidité nécessaire. Il semble bien, en effet, que le tribunal des douze ait eu la même compétence extrêmement étendue de l'ancien tribunal impérial, c'est-à-dire que seuls les délits de peu d'importance ressortissaient à la compétence des magistrats municipaux. Il est à noter que les traités passés avec différentes puissances accordaient à leurs ressortissants certaines garanties⁽⁶⁶⁾. Ainsi l'accord vénéto-byzantin de 1265 prévoit : « 1° ... que les offenses faites par les Vénitiens aux Grecs seraient jugées par le baile ou le recteur; 2° ... que les homicides seraient de la compétence du tri-

(58) V. LEMERLE, *Le Juge général des Grecs*, pp. 296-297.

(59) PACHYM., II, 236.

(60) L. PETIT, *La réforme judiciaire d'Andronic II Paléologue*, in *E.O.* (1906), pp. 135-136.

(61) V. *supra*, p. 236, n. 71.

(62) Il s'agissait d'un tremblement de terre.

(63) Selon M. Lemerle, certains des juges étaient des laïques de « rang sénatorial », v. LEMERLE, art. cit. En l'espèce, il nous semble que ces *synklêtikoi* sont bien des sénateurs (v. *infra*).

(64) PACHYM., II, 297.

(65) Id., *ibid.*

(66) V. LEMERLE, *Recherches*, pp. 369-370.

bunal impérial; mais si un Vénitien tuait un autre Vénitien *hors de Constantinople*, il serait jugé par le baile » (67). L'étranger n'était donc pratiquement attiré devant le tribunal impérial que dans le seul cas de meurtre, et encore avec certaines réserves. C'est donc un régime très favorable, dont on peut penser qu'il a été plus imposé aux basileis que concédé par eux.

Cette large compétence du tribunal impérial, le tribunal des douze, sans doute, en hérita. Mais il y a un aspect de la réforme d'Andronic II qui paraît avoir été négligé : la participation de l'élément sénatorial à la nouvelle institution mérite, en effet, d'être relevée. On peut se demander si le basileus ne s'est pas contenté de ressusciter les anciennes attributions juridictionnelles du sénat, qui dépassaient, dans les premiers siècles de l'empire, largement le cadre de la justice politique. Peut-être Andronic II a-t-il constitué une espèce de sous-comité du sénat, formé des plus hauts dignitaires de cette assemblée, auxquels se seraient adjoints, comme il arriva souvent dans le passé, des ecclésiastiques. Il s'agirait moins d'une innovation que d'une rénovation. Dans ce cas, on pourrait admettre que le tribunal a survécu, *mais* que l'autorité de ses jugements a été vite contestée. Nous pourrions ainsi concilier la remarque de Pachymère concernant la brève existence du tribunal avec les témoignages d'une survie apparemment incompréhensible. Il n'est cependant pas impossible que le tribunal impérial supprimé par Andronic II ait été, par ses soins, rétabli. Encore peut-on croire que les sources eussent mentionné cet événement. Il est certain, en revanche, que les juges se laissèrent corrompre, vice rédhibitoire, comme par le passé. Aussi Andronic III prétendit-il, en 1329, mettre fin à cette vénalité par la création d'un tribunal composé de quatre juges généraux, dont un évêque (68). Il les institua au cours d'une magnifique cérémonie, qui se déroula à Sainte-Sophie. C'était presque un symbole. La participation des clercs à la justice civile ne fut jamais plus manifeste que dans ce tribunal. Il ne devait y avoir qu'un évêque; il y eut également un archidiacre : Grégoire Kleidas. Parmi les juges généraux, on relève encore les noms de plusieurs évêques, Joseph d'Apros, Métrophane de Mélénik, Macaire de Philadelphie, surtout, qui signa, le quatrième, le Tome synodal contre Barlaam et Acyndine (69).

La compétence de ces juges généraux était pratiquement universelle : *ratione personae*, les dignitaires et les personnes attachées au service de

(67) ROMANIN, *Storia documentata* (t. II), p. 275 et ss.

(68) GRÉG., I, 437 et ss.

(69) Parmi les laïques : Nicolas Matarangos (*M.M.*, I, 195, a. 1340); v. également, *Actes d'Esphigménou*, n° VIII, et surtout la fameuse décision de 1341, par laquelle Matarangos décidait que le terrain de Klopotica appartenait au couvent du Christ Sauveur à Serrès, in *Actes de Kuthumus*, n° 19, p. 89. Autre juge général, le grand diocète Glabas, correspondant de Grégoras, v. *Actes de Zographou*, n° IV, et in *M.M.*, I, 177. Un autre juge général, le fameux Constantin Harménopoulos, semble avoir été spécialement affecté à Thessalonique, v. *Actes de Chilandar*, n° 134, p. 282 (a. 1345). Le cas de Bardalès doit être réservé.

l'empereur lui étaient soumis; ils devront même corriger les actes injustes de l'empereur (on devine qu'il s'agissait d'une formule). Tous les fonctionnaires devaient obtempérer à leurs ordres, sous peine de destitution. *Ratione materiae*, ils connaissaient en dernier ressort de toutes les causes. Mais de collégiale et sédentaire, l'institution devint rapidement itinérante, et la collégialité ne fut plus que de principe ⁽⁷⁰⁾. Sans doute, aucune décision des juges généraux ne pouvait être annulée, sauf par le juge général qui avait fait l'acte ou l'un de ses collègues, mais la multiplicité des affaires rendit nécessaire que les juges généraux se partageassent la besogne et fissent, à tour de rôle, des tournées dans les provinces. Peu à peu, des tribunaux de juges généraux apparurent dans les grandes villes, comme à Thessalonique, et s'y fixèrent. L'institution, en perdant son caractère sédentaire, y gagna peut-être en efficacité, mais il fut vite apparent que les juges généraux, moins strictement contrôlés, se laissaient aussi aisément corrompre que leurs prédécesseurs, Grégoras l'affirme, de manière très explicite ⁽⁷¹⁾. Le scandale fut public, et c'est à une véritable cérémonie de purification qu'Andronic III convia les quatre juges généraux : ils comparurent en 1337 devant un synode d'évêques et de clercs réuni dans Sainte-Sophie. Tout Byzantin put faire la preuve de ses accusations, et celles-ci devaient être fondées, car trois juges sur quatre, dont l'évêque d'Apros Joseph, furent reconnus coupables, durent restituer les sommes recueillies et perdirent leurs charges. Comment expliquer la compétence du synode en une telle affaire ? Il semble que la violation du serment prêté par les juges généraux justifie la compétence du tribunal ecclésiastique ⁽⁷²⁾. Ainsi le seul garant de la justice des hommes était-il constitué par l'émanation de la justice divine. C'était un aveu éclatant de l'incapacité du pouvoir séculier à faire respecter les lois civiles. L'institution des juges généraux survécut, sans doute, à cette dure semonce, mais il est fort probable que, l'orage passé, les mauvaises habitudes reprirent le dessus et que les juges byzantins s'appliquèrent à donner le reflet le plus exact de la décadence morale du vieil empire. Un problème particulier reste à résoudre, celui de la place du protoasécrits parmi les juges généraux.

Pour M. Sevtschenko, le protoasécrits aurait conservé son indépendance dans son tribunal, le secrétion, envahi par les juges généraux. Sans doute, il rendrait la justice avec eux, mais son statut serait un peu différent. Cette hypothèse repose sur deux bases fragiles. Il n'est pas prouvé que le protoasécrits condamné, en 1337, avec les autres juges généraux, ait porté lui-même ce titre ⁽⁷³⁾. Par ailleurs, le pseudo-Codinos fait suivre le nom du protoasécrits du commentaire suivant : « Son nom l'indique, il

(70) V. LEMERLE, art. cité, p. 375 et ss.

(71) GRÉG., I, 536.

(72) Sur le rôle du serment, v. GRÉG., I, 437-438.

(73) SEVTSCHENKO, art. cité, p. 257 et ss.

est le premier des juges, mais parfois par un horismos impérial, d'autres d'un rang supérieur au sien rendent justice avec lui. » (74).

Le premier argument est un argument *a silentio* dont la faiblesse est évidente. Il est plus logique de présumer que Bardalès, condamné avec les autres juges généraux, fut lui-même juge général, que de retenir l'hypothèse inverse. Quant au passage du pseudo-Codinos, il faut l'interpréter strictement. Il reflète incontestablement l'état de l'administration impériale vers 1355. Il est très possible qu'à cette époque le protoasécritès ait retrouvé une partie de ses attributions. Mais rien ne prouve qu'il en était de même vers 1335, époque où Bardalès exerçait ses activités. Si le commentaire du pseudo-Codinos s'appliquait également à cette époque, il faudrait admettre que les juges généraux avaient dès les premières années de l'institution cessé de juger en collège, ce qui est contredit par les sources.

La démonstration de M. Sevtchenko ne paraît donc point convaincante.

B. — Le tribunal patriarcal.

L'importance prise par le tribunal patriarcal dans l'administration de la justice est un aspect significatif du rôle grandissant joué par l'Eglise dans le gouvernement de l'empire. Le patriarche convoquait un synode auquel prenaient part, par délégation impériale, de hauts dignitaires laïques. Le caractère le plus singulier de ces synodes est l'hétérogénéité de leur composition. Il semble qu'ils aient recueilli les attributions judiciaires de certaines institutions et de hauts fonctionnaires.

Prenons la décision synodale de 1337, qui condamne les rebelles d'Epire et absout certains ecclésiastiques. Mention est faite de la présence de l'épi très trapézès Georges Choumnos, du grand drongaire N. Tornikès, d'un protoallagator oikéios du basileus, d'archimandrites et de kathigoumènes (75). Mention est encore faite d'un éparque, des grands adnoumiastes Hyaléas et Cocalas, du juge de l'armée Sénachérin, du grand dioécète et juge général Glabas. Cette réunion de dignitaires et de fonctionnaires a une raison qui est très précisément énoncée par le Préambule de l'acte, « en présence des membres du sénat » (dont les noms suivent). Le dispositif indique que la cause a été débattue « devant le sénat » (76) et, plus loin, qu'elle a été jugée par les clercs et les membres de la noblesse sénatoriale réunis (77). Ainsi, l'activité juridictionnelle du sénat apparaît-elle derrière celle du synode. Mais elle s'est, pour ainsi dire fractionnée, en devenant celle des sénateurs, vraisemblablement des sénateurs appartenant aux plus hauts degrés de la hiérarchie. Il semble même

(74) Ps.-Cod., *De off.*, col. 36.

(75) *Synodicae constitutiones*, in P.G., CLII, col. 1218 et ss., et in M.M., I, 176.

(76) *Ibid.*, col. 1222 B.

(77) On notera que les sénateurs sont ici désignés par l'expression *synklêtikôn archontôn*. V. *Synodicae constitutiones*, col. 1223 A.

qu'une nuance supplémentaire puisse être apportée : les sénateurs paraissent instruire l'affaire, peut-être parce qu'ils possédaient une expérience juridique plus éprouvée. Dans le second acte, les dignitaires jugent l'affaire non en leur qualité de sénateurs, mais parce qu'ils exercent également une charge. Ainsi, Jean XIV Calécas convoque-t-il à un synode, en 1339, les *képhalatikeyontès* Georges Choumnos et Démétrios Tornikès⁽⁷⁸⁾, qui avaient pris part au jugement de 1337. Notons que Tornikès était grand drongaire de la Veille, ce même grand drongaire de la Veille qui, au XII^e siècle, possédait une compétence en matière civile. Il est cependant clair que Tornikès doit sa participation au synode à sa qualité de *képhalatikeyôn*. Ainsi le synode réalisait-il la synthèse de toutes les juridictions, dont certaines étaient tombées en désuétude. Mais il est remarquable que le patriarche le convoque, le préside et soit, en quelque sorte, l'élément majeur de l'administration de la justice. En tout cas, la participation des hauts dignitaires ou des hauts fonctionnaires à ces sortes de synodes paraît n'avoir jamais cessé⁽⁷⁹⁾.

C. — Les juridictions d'exception.

La plus haute des juridictions d'exception est celle du basileus en matière de justice politique. D'autres sont plus modestes, nous citerons le cas du juge de l'armée, qui est une sorte de prévôt.

Le basileus se saisit des affaires les plus graves qui constituent des crimes de lèse-majesté (*apistia*), dont une acception très large est donnée⁽⁸⁰⁾. Il juge en présence de la Cour; les sources précisent parfois que des dignitaires ecclésiastiques participent au procès⁽⁸¹⁾. Il semble même que l'empereur soit, dans les cas les plus graves, assisté du patriarche et du sénat, qu'il a convoqués. Ainsi, en 1322, Andronic II, devant le refus de son petit fils de se soumettre, décide, en présence du sénat et du patriarche, de le réduire à merci, de le faire enchaîner et jeter en prison⁽⁸²⁾. En 1327, Andronic III, prétendra présenter sa défense devant le patriarche et une assemblée populaire⁽⁸³⁾. Mais, dans l'entre-temps, les deux basileis provisoirement réconciliés avaient procédé au jugement de Syrgiannès. Cantacuzène décrit la scène; il nous montre le basileus et son

(78) *Constit. synod.*, col. 1230-1231, et in *M.M.*, I, 188.

(79) *Ibid.*, col. 1235-1236, 1256-1257, 1264, C. 1310 A. Cantacuzène mentionne même la participation du logothète de l'armée Théodore Cabasilas et du grand logariaste Cocalas à l'un de ces synodes, en 1327 (v. CANTAC., I, 240, a. 1327). Rien ne justifierait leur présence, si ce n'est, peut-être, leur titre de sénateur. Sur la part prise par le grand logothète Mouzalon au synode qui condamne Beccos, v. PACHYM., II, 25.

(80) Elle concerne toutes les atteintes à la personne de l'empereur, à la famille impériale, mais aussi, par extension, aux personnes protégées par le basileus, à celles qui sont à son service. *Ratione materiae*, le refus d'exécuter les décisions du basileus, une hétérodoxie affirmée sont également qualifiés crime de lèse-majesté. Cette énumération n'est naturellement point limitative.

(81) CANTAC., I, 226.

(82) *Id.*, I, 13.

(83) *Id.*, I, 228.

petit-fils entourés de membres de la noblesse aulique⁽⁸⁴⁾. Syrgiannès comparait : on lui fait grief d'avoir voulu assassiner Andronic II et se faire proclamer empereur. Il le nie. Les débats se prolongent et le basileus commence à s'irriter. Le futur Andronic III a un comportement embarrassé : il n'opine pas franchement pour une peine déterminée. Son grand-père parle le dernier : il juge. Syrgiannès, condamné à la détention à vie, sera enchaîné à une colonne⁽⁸⁵⁾. C'est un exemple rare de magnanimité, que justifient, peut-être, des raisons politiques. Michel VIII montrait moins de latitudinarisme. Sous son règne, nombreux furent les hauts dignitaires à être arrêtés, sur son ordre, et condamnés sans jugement. Le parakimomène de la chambre, Makrènos, avait été fait prisonnier au cours d'une expédition dans le Péloponnèse. On l'accusa d'avoir trahi. Michel l'échangea contre quelques prisonniers de marque et le fit inconscient aveugler⁽⁸⁶⁾. Le protostrator Andronic et son neveu Jean Paléologue Cantacuzène avaient refusé de souscrire aux décisions du second concile de Lyon; le basileus les fit arrêter, aveugler et bannir sans autre forme de procès⁽⁸⁷⁾. Leurs cas ne sont pas très différents de ceux de Macaire, dit « la Colombe » et de Lazare Gorianitès, arrêtés par le mégaduc Licario pour avoir refusé l'Union avec Rome et qui furent également aveuglés⁽⁸⁸⁾. Ce même Macaire participera, simple effet des vicissitudes politiques, à un colloque avec Andronic II quelques années plus tard⁽⁸⁹⁾. Les droits des accusés étaient, on le voit, sous les premiers Paléologues, assez mal protégés. Cependant les règnes d'Andronic III et de Jean VI Cantacuzène paraissent avoir présenté moins d'arbitraire. La sévérité des peines, la plus légère étant la confiscation des biens et la plus lourde l'aveuglement, était justement redoutée. La fréquence avec laquelle l'aveuglement était prononcé provoquait la terreur. Le *Livre de la Conquête* note que, vers 1295, un seigneur grec de Morée avait mis à mal, par erreur, Gui de Charpigny, seigneur de Vostitza. Les gens du coupable s'affolèrent : « Si ne savait que, car il avait grant doute li chapitaines des Grex ne le mandast à l'empereor et que l'empereor ne le fit aveugler. »⁽⁹⁰⁾. Ainsi, les crimes politiques ou comportant des conséquences politiques sont punis avec la plus extrême rigueur; il n'est pas certain qu'il en fût toujours ainsi des crimes de droit commun.

Nous évoquerons enfin, brièvement, la juridiction du juge de l'armée, qui accompagne l'empereur lorsque ce dernier fait campagne. Le juge de l'armée, tout petit dignitaire⁽⁹¹⁾, tranche tous les litiges opposant les sol-

(84) CANTAC., I, 171.

(85) Id., I, 172.

(86) PACHYM., I, 206-207, 209, 214.

(87) Ce fut également le sort du pincerne Manuel Rhaoûl et de son frère Isaac; v. PACHYM., I, 484-485.

(88) PACHYM., I, 489; II, 59.

(89) Id., II, 354.

(90) *Livre de la Conquête*, p. 271.

(91) Il n'occupe que le 52^e rang, v. ps.-Cod., *De off.*, col. 40. V. également STEIN, *op. cit.*, p. 56.

dat, et dont l'objet est soit le butin, soit les armes ou les chevaux⁽⁹²⁾. Ses attributions ont été, en réalité, infiniment plus vastes; il connaît des procès opposant un monastère à des particuliers⁽⁹³⁾ et paraît même avoir été chargé d'assurer le versement d'indemnités dues aux ressortissants vénitiens pour les dommages par eux subis⁽⁹⁴⁾. Ils sont parfois mentionnés dans des décisions synodales⁽⁹⁵⁾. Les noms de plusieurs juges de l'armée nous sont parvenus. Nous possédons notamment le sceau de Constantin Cheilas, mentionné dans deux actes de 1293 et 1294⁽⁹⁶⁾. D'autres noms sont bien connus : ceux d'Alexis Diplobatzès, mentionné dans plusieurs actes du début du xiv^e siècle⁽⁹⁷⁾, et de Sénachérin, déjà cité dans l'acte synodal de 1337.

Il ne semble pas que les juges de l'armée aient été mieux protégés des tentations, si nous en croyons l'exemple de Maurophoros, dont la fonction nous est parvenue précédée de l'épithète « infidèle »⁽⁹⁸⁾. S'il nous fallait résumer en une phrase l'état de la justice byzantine, nous dirions qu'il reflète bien celui de toute l'administration : *toute trace de spécialisation semble avoir disparu*. En outre, si l'Eglise y prend une part de plus en plus grande, c'est vraisemblablement qu'elle comptait dans son sein un plus grand nombre d'individus instruits ou, à tout le moins, présumés intègres.

(92) STEIN, *op. cit.*, et GUILLAND, *Etudes*, in *R.E.B.* (1960), pp. 90-92.

(93) *M.M.*, IV, 178.

(94) GUILLAND, art. cité, p. 90.

(95) V. *supra*, p. 264.

(96) V. LAURENT, *Bulles métriques*, in *Hellénika* (1931), n° 58, p. 214, et in *Collection Orghidan*, p. 97; v. également *M.M.*, IV, 178, et *M.M.*, IV, 272-273.

(97) V. *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, p. 40, et SATHAS, *Mes. Bibl.* (t. I), pp. 240-241. Michel Sophrianos, juge de l'armée du Péloponnèse, est également mentionné, in *M.M.*, III, p. 101.

(98) V. DÖLGER, *Aus der Schatzkammer*, pp. 43 (a. 1344) et 216 (a. 1348).

CONCLUSION

Notre quête des institutions publiques byzantines de la basse époque est terminée. Ses résultats n'ont pas la netteté des certitudes rassurantes. Le grand empire est devenu un petit Etat, avec toutes les difficultés d'adaptation que cette transformation suppose, et le basileus n'est plus qu'un prince modeste, l'ennemi dérisoire de voisins avides d'espaces et de bonnes terres. A l'intérieur, l'échec de la politique d'union avec Rome eut de graves conséquences. Il était tout à fait contraire à la logique byzantine que le basileus échouât dans ses entreprises. L'empereur *vaincu* ne pouvait avoir raison, et son hétérodoxie en était assurément la cause : il n'était plus, dans un sens très profond, inspiré. L'Eglise devenait, en revanche, le seul défenseur de la foi traditionnelle. C'était un véritable schisme que la dissociation de l'image de l'empereur de celle de l'Eglise. Sur un plan plus général, du reste, le basileus n'apparaissait plus avec les caractères exemplaires que la tradition lui prêtait. Il était l'empereur « toujours vainqueur », mais il ne remportait plus de victoires, et on le moquait. Sans doute, le conservatisme national s'opposait-il à toute modification sérieuse de la théorie constitutionnelle, mais une subtile évolution de l'esprit public en rapport avec les transformations de la mentalité byzantine n'en est pas moins perceptible. Il est remarquable, à cet égard, que le *xiv*^e siècle connaisse tout à la fois le triomphe de l'hésychasme et la renaissance du scepticisme. Pour beaucoup, les éloquentes références à la *politéia* antique n'avaient plus d'écho, et le seul lien commun était celui de l'orthodoxie. Néanmoins, le basileus représentait encore un principe d'ordre souverain dont on continuait à subir l'attrait, et les Byzantins prétendirent toujours continuer à vivre leur glorieux passé. Mais les moyens manquaient pour soutenir ce rôle, et l'Etat centralisé n'était plus que l'ombre de lui-même. Il n'en donnait pas moins, par l'effet d'une extraordinaire force d'inertie historique, l'illusion de la permanence et de l'efficacité, et l'empire ne cessa point d'être une source d'inspirations et d'imitations pour ses puissants voisins. Les Némanyides et les Asanès ne se contentaient point d'emprunter à la Cour de Constantinople son cérémonial. Les fresques de Prizren, de Studenici ou de Lesnovo représentent le kral serbe avec tous les attributs du basileus byzantin ⁽¹⁾, et le

(1) En 1346, le kral complète sa ressemblance avec le basileus en nommant un patriarche.

zar bulgare Jean-Alexandre fait suivre certaines miniatures le représentant avec les insignes impériaux de la légende « Jean-Alexandre, empereur des Bulgares et des Grecs ». Les Serbes et les Bulgares avaient également adopté la terminologie administrative byzantine, et l'on trouve un sébastokrator, un prahtor, un logotet serbes, un primikiur, un logothet, un kastrofilak, un kétépan bulgares, parmi beaucoup de dignités et d'offices dont l'origine grecque est évidente. Sans doute, les Serbes eurent-ils plus que les Bulgares le sentiment de leur originalité. La substitution par Stefan Douchan des Serbes aux Grecs à la Cour et dans l'Administration révèle, de ce point de vue, la volonté de contenir l'influence byzantine dans des limites strictes. La politique nationale serbe se heurtait ainsi plus qu'elle ne se combinait avec la vision unitaire que traduisait le Code Douchan⁽²⁾. En revanche, les rudes boyards bulgares ne cessèrent point de se frotter d'hellénisme à la Cour de Preslav, comme à celle de Tarnovo. L'art de la miniature, le tracé et l'ornementation des villes, comme l'organisation de la chancellerie et d'une Administration des finances, cependant rudimentaire, portent le témoignage de cette influence dont l'absence d'une véritable Histoire nationale compensée par la traduction de certaines œuvres byzantines importantes constitue une nouvelle preuve.

Ainsi, Byzance se survivait-elle en léguant à ses ambitieux voisins, outre l'idée d'Etat, les formes élémentaires mais indispensables d'une Administration plus évoluée et les fruits précieux d'une civilisation millénaire.

(2) Douchan tenta cependant, semble-t-il, pour rassurer les grands propriétaires byzantins, la synthèse provisoire de l'élément grec et de l'élément serbe. Ainsi, la participation de la noblesse thessalienne à la diète de Skoplje est-elle attestée par l'article 52 du Code Douchan.

APPENDICE I

LISTE DU PSEUDO-PHAKRASÈS

1. Despote.
2. Sébastocrator.
3. César.
4. Panhypersébate.
5. Protovestiaire.
6. Mégaduc.
7. Grand domestique.
8. Protostrator.
9. Grand logothète.
10. Grand stratopédarque.
11. Grand primicier.
12. Grand connétable.
13. Protosébate.
14. Pincerne.
15. Parakimomène du sceau.
16. Prakimomène de la chambre.
17. Grand baioulos.
18. Curopalate.
19. Protovestiarite.
20. Domestique de la table.
21. Préposé à la table (épi tès trapézès).
22. Logothète du Trésor (logothète tou génikou).
23. Grand papias.
24. Eparque.
25. Grand drongaire de la Veille.
26. Grand hétairiarque.
27. Logothète de la course (ou du drome).
28. Grand chartulaire.
29. Mystique.
30. Protoasécrits.
31. Epi tou stratou.
32. Grand drongaire de la flotte.
33. Domestique des scholes.
34. Primicier de la Cour.
35. Protospathaire.
36. Grand archonte.
37. Grand tzaousios.
38. Préteur du peuple.
39. Tatas tès aulès.
40. Logothète du Trésor privé (ou tòn oikéakôn).
41. Grand logariaste.
42. Scoutérios.
43. Grand veneur.
44. Amiral.
45. Epi tòn déèséôn.
46. Grand adnoumiaste.
47. Questeur.
48. Logothète de l'armée (ou tou stratiôtikou).
49. Grand fauconnier.
50. Juge du velum.
51. Grand dierméneute.
52. Logothète des troupeaux (ou tòn agelôn).
53. Acolythe.
54. Orphanotrophe.
55. Protonotaire.
56. Juge de l'armée.
57. Epi tòn anamnéséôn.
58. Domestique des remparts.
59. Protoallagator.
60. Vestiaris.
61. Stratopédarque des cavaliers n'ayant qu'un seul cheval (ou tòn monokaballôn).
62. Stratopédarque des Mourtatoi.
63. Stratopédarque des artilleurs (ou tòn Tzaggarotorôn).
64. Stratopédarque des Tzacones.
65. Procathimène de la chambre.
66. Procathimène du vestiaire.
67. Logariaste de la Cour.
68. Grand diocète.
69. Procathimène des Blachernes.
70. Procathimène de la Chalcè.
71. Domestique des thèmes d'Orient.
72. Domestique des thèmes d'Occident.
73. Protocomte.
74. Papias.
75. Hétairiarque.
76. Archonte de l'allagion.
77. Grand myrtaitès.
78. Sébaste.
79. Drongaire.
80. Actuaire.

APPENDICE II

LISTE DU MOINE MATHIEU

1. Despote.
2. Sébastocrator.
3. César.
4. Panhypersébate.
5. Protovestiaire.
6. Mégaduc.
7. Grand domestique.
8. Protostrator.
9. Grand logothète.
10. Grand stratopédarque.
11. Grand primicier.
12. Grand connétable.
13. Epi tou kanikléiou.
14. Protosébate.
15. Pincerne.
16. Parakimomène du sceau.
17. Parakimomène de la chambre.
18. Grand baioulos.
19. Curopalate.
20. Protovestiarite.
21. Domestique de la table.
22. Préposé à la table.
23. Logothète du Trésor.
24. Grand papias.
25. Eparque.
26. Grand drongaire de la Veille.
27. Grand hetairiarque.
28. Logothète de la course.
29. Consul des philosophes (hypatos tòn philosophôn).
31. Mystique.
32. Protoasécritès.
33. Epi tou stratou.
34. Grand drongaire de la flotte.
35. Domestique des scholes.
36. Primicier de la Cour.
37. Protospathaire.
38. Grand archonte.
39. Tatas tès aulès.
40. Grand tzaousios.
41. Préteur du peuple.
42. Logothète du Trésor privé.
43. Grand logariaste.
44. Epi tòn dééséôn.
45. Archidiacre.
46. Scoutèrios.
47. Grand veneur.
48. Amiral.
49. Actuaire.
50. Grand adnoumiaste.
51. Questeur.
52. Logothète de l'armée.
53. Grand fauconnier.
54. Juge du velum.
55. Grand dierméneute.
56. Logothète des troupeaux.
57. Dikaiofylax.
58. Acolythe.
59. Orphanotrophe.
60. Protonotaire.
61. Juge de l'armée.
62. Domestique des remparts.
63. Protoallagator.
64. Vestiarite.
65. Stratopédarque des cavaliers n'ayant qu'un seul cheval.
66. Stratopédarque des Mourtatoi.
67. Stratopédarque des artilleurs.
68. Stratopédarque des Tzacones.
69. Stratopédarque des artilleurs.
70. Epi tòn anamnéséôn.
71. Procathimène de la chambre.
72. Procathimène du vestiaire.
73. Domestique de tous les thèmes.
74. Protocomte de la flotte.
75. Domestique des thèmes orientaux.
76. Domestique des thèmes occidentaux.
77. Procathimène du Grand Palais.
78. Procathimène des Blachernes.
79. Logariaste de la Cour.
80. Grand dioécète.
81. Nomophylax.
82. Vestiarite.
83. Hétairiarque.
84. Archonte de l'allagion.
85. Grand myrtaitès.
86. Juge du secrèton.
87. Rhabdoukoi.
88. Kaballarioi.
89. Sébastes.
90. Procathimène.
91. Drongaire de la flotte.

BIBLIOGRAPHIE

REVUES, MÉLANGES, COLLECTIONS, DICTIONNAIRES

Abréviations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Compte rendu de séances	A.I.C.R.
Actes des Congrès internationaux des Etudes byzantines.	A.C.I.E.B.
American numismatic Society. Notes	A.N.S.
Annales. Economies. Sociétés. Civilisations	Ann.
Annales de l'Institut Kondakov et Seminarium Kondakovianum	Ann. Instit. Kondak. Sem. Kondak.
Annales de l'Institut oriental de l'Université d'Alger	A.I.O.A.
Annales du Centre universitaire méditerranéen	A.C.U.M.
Annales Ecclesiastici. Baronius. Lucca. 1728	A.E.B.
Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientale de l'Université de Bruxelles	A.I.O.B.
Archiv für slavische Philologie	
Archiv für Urkundenforschung	A.U.
Archives de l'Orient chrétien	A.O.C.
Archives de l'Orient latin	A.O.L.
Atti della Societa Ligure di Storia patria	
Bessarione	
Bibliothèque de l'Ecole des Chartes	B.E.C.
Bulletin de Correspondance hellénique	B.C.H.
Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale.	
Bulletin de la Section historique de l'Académie roumaine.	B.H.A.R.
Byzantina Métabyzantina	
Byzantinische Neugriechische Jahrbücher	Byz. Neug. Jahrb.
Byzantinische Zeitschrift	B.Z.
Byzantinisches Archiv	B.A.
Byzantinoslavica	B.S.L.
Byzantion	Byz.
Byzantis	
Cambridge medieval History (t. IV)	
Classica et mediaevalla	
Collection byzantine (Association Guillaume-Budé)	C.B.B.
Corpus scriptorum historiae byzantinae. Bonn, 1828-1843.	C.B.
Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastique ..	D.H.G.E.
Dictionnaire de Théologie catholique	D.Th.C.
Dumbarton Oaks Papers	D.O.P.

Ecclesiae graeca Monumenta, 2 ^e éd. Cotelier, 1672-1686.	E.G.R.
Epêtêris étairéias Byzantôn spoudôn	E.E.
Ephémêris daco-romana	E.D.
Etudes byzantines (contin. Revue des Etudes byzantines) .	E.B.
Gnômon	
Hellênika	
Hermeneus	
Histoire générale (G. Glotz). Moyen Age	H.G.M.A.
Historische Zeitschrift	H.Z.
Jahresberichte der Geschichte	
Journal of theological Studies	J. of T.S.
Klio	
Mansi. Amplissima Collectio Conciliorum	M.C.
Mélanges Cornil, Paris, 1926	M.Co.
Mélanges d'Archéologie et d'Histoire publiés par l'Ecole française de Rome	M.A.H.
Mélanges Grégoire, Bruxelles, 1953	M.G.
Mélanges Halphen. 1950	
Mélanges Iorga. Paris, 1933	M.I.
Mélanges Kondakov. Prague, 1926	M.K.
Mélanges Le Bras, 2 v. Paris, 1965	M.L.B.
Mélanges Lot. Paris, 1925	
Mélanges Schlumberger, 1924	M.S.
Mémoires de l'Académie de Belgique	M.A.B.
Mémoires de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg	
Mémorial Louis Petit	
Miklosisch et Muller. Acta et Diplomata graeca medii Aevi. 6 v. Athènes, 1860-1890	
Miscellanea Mercati	
Moyen Age (Le)	M.A.
Néos Héliéomnémon	N.H.
Nouvelle Revue d'Histoire du Droit	N.R.H.D.
Numismatische Zeitschrift	Nüm Zeitschr.
Oriens christianus	O.C.
Orientalia christiana. Periodica	O.C.P.
Osterreichische Byzantinische Gesellschaft	
Patrologiae Cursus completus Migne. Series graeco-latina.	P.G.
Patrologiae Cursus completus Migne. Series latina	P.L.
Peuples et Civilisations	P.C.
Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches (III Teil), éd. Dölger, 1932	R.K.O.R.
Revue archéologique	R.A.
Revue de l'Orient chrétien	R.O.C.
Revue de Numismatique	
Revue des Etudes byzantines	R.E.B.
Revue des Etudes grecques	R.E.G.

Revue des Sciences politiques	
Revue du Lyonnais	
Revue historique	R.H.
Revue internationale des Etudes balkaniques	R.I.E.B.
Saeculum	
Slavonic Review	
Speculum	
Studi bizantini e neollenici. Istituto per l'Europa orientale	
Tafel et Thomas. Urkunden zur älteren Handels- und Staatengeschichte der Republik Venedig (Fontes Rerum austriacarum, II). Wien, 1856-1857	T. Th.
Traditio	
Universitas	
Vizantiiski Vremennik	Viz. Vrem.
Wiener Studien	
Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft ..	
Zeitschrift für allgemeine Geschichte	

SOURCES CONSULTÉES

I. — *Manuscripts.*

1. — ATHANASE, patriarche. — *Correspondance*. Paris, B.N. gr. 135, sup. gr. 516, fol. 210 et 55.
2. — THÉODORE II LASCARIS. — *Traité des devoirs*. Paris, B.N. gr. 3648; sup. gr. 37.
3. — PALAMAS (Gr.). — *Seconde lettre à Macaire*. Paris, B.N. Coisl. gr. 99, fol. 178.
4. — PHAKRASÈS (G.). — *Epitomos*. Paris, B.N. Coisl. gr. 100.
5. — CODINOS (pseudo-). — *De officialibus palatii Constantinopoli*. Paris, B.N. gr. 1783; gr. 1360.
6. — *Note sur l'empoisonnement du basileus*. Paris, B.N. Coisl. 135, fol. 1.

II. — *Sources imprimées.*

A. — *Actes de la pratique.*

Actes d'Esphigménou. *Viz. Vrem.*, 1905.
Actes de Chilandar. *Viz. Vrem.*, 1911.
Actes de Kutlumus. Paris (éd. Lemerle), 1945.
Actes de Philothée. *Viz. Vrem.*, 1913.
Jus graeco-romanum, éd. Zépos. Athènes, 1931.
Jus graeco-romanum, éd. Zachariae von Lingenthal.
Archives de Saint-Jean-Prodrome, éd. Guillou, Paris, 1955.

B. — *Sources littéraires.*

a) *Sources byzantines.*

1. — ACROPOLITE (Georges). — *Chronique*, éd. Heisenberg, Leipzig, 1903, 2 vol.
2. — *Anecdota nova*, éd. Boissonade (J.-F.), Paris, 1844.
3. — ARSÈNE, patriarche. — *Privilegium pro monasterio SS. Delparae Macrinissae*, in *P.G.*, CXL, 939-967; *Testamentum*, in *P.G.*, CXL, 939-967.
- 3 bis. — BANESCU (N.). — *Le patriarche Athanase et Andronic II*, in *B.H.A.R.*, 1942, pp. 1-29.
4. — BOMPAIRE (J.). — *Les archives de Xéropotamou*, in *Byz.*, 1953, pp. 121-128.
- 4 bis. — BRYENNIOI. — *Opera omnia*, éd. Bulgaris, t. III, pp. 119-123.
5. — CANTACUZÈNE (J.). — *Histoires*, in *C.B.*
6. — CHALKONDYLÈS (Laonikos). — *Histoires*, in *C.B.*
7. — *Chronique de Morée* (version grecque), éd. J. Schmitt, Londres, 1904.
8. — CODINOS (pseudo-). — *De Officialibus palatii*, in *P.G.*, CLVII.

9. — *Constitutiones synodicae*, in *P.G.*, CLII.
10. — DÉMÉTRIUS CYDONÈS. — *Correspondance*, éd. Cammelli, Paris, 1930; éd. Loenertz, Città del vaticano, 1956 (*Studi e testi*, 186).
11. — DOUKAS. — *Chronique universelle*, in *P.G.*, CLVII.
12. — EPHRAÏM. — *Chronique*, in *C.B.*, 1840.
13. — *Epirotica*, éd. Bekker, in *C.B.*
14. — GRÉGOIRE ACYNDINE. — *Lettres* (analysées et annotées par Loenertz), in *O.C.P.*, 1957, pp. 114-144.
15. — GRÉGOIRE DE CHYPRE. — *Autobiographie*, éd. Lameere, in *La tradition des manuscrits de la correspondance de Grégoire de Chypre*, Bruxelles, 1937, p. 175 et ss.
16. — GRÉGORAS (Nicéphore). — *Histoire romaine*, in *C.B.* 1829-1845 (3 vol.); *Correspondance*, éd. Guiland, in *C.B.* 1927; *Epistulae*, XC, in *E.D.*, 1924, pp. 239-377.
17. — HARMÉNOPOULOS (Constantin). — *Hexabiblos*, éd. E. Heimbach, Leipzig, 1851.
- 17 bis. — *Hèllènika anekdota*, éd. Sathas (I), Athènes, 1867.
18. — *Historia politika et patriarchaka Constantinoupoleos*, éd. Bekker, in *C.B.*, 1849.
- 18 bis. — HOLOBOS (M.). — *Panegerico inedito per Michele VIII Paleologo*, éd. L. Previale, in *B.Z.*, 1942, pp. 1-50.
19. — JUGIE (M.). — *Typicon du monastère du Prodrome*, in *Byz.*, 1937.
20. — MICHEL VIII PALÉOLOGUE. — *Autobiographie*, éd. Chapman, in *Michel Paléologue*, pp. 167-177.
— *Lettera inedita al pontifica Clementi IV*, éd. N. Festa, in *Bessarione*, 1899, pp. 42-57.
- 20 bis. — MILLET (G.). — *Inscriptions de l'Athos*, Paris, 1904.
- 20 ter. — MOSIN et SOVRE. — *Supplementa ad acta Chilandari*, Ljubliana, 1948.
21. — NICÉPHORE BLEMMYDÈS. — *Opera*, in *P.G.*, CXLII.
22. — NICÉPHORE CALLISTE XANTHOPOULOS. — *Histoire ecclésiastique*, in *P.G.*, CXLV.
23. — NICÉPHORE CHOUMNOS. — *Encomia*, in *Anecdota graeca* (II); *Réquisitoire contre Niphon*, in *Anecdota graeca* (V).
24. — PACHYMÈRE (G.). — *Histoire*, éd. Bekker, in *C.B.*, 1833.
25. — PHILÈ (Manuel). — *Carmina*, éd. Miller, Paris, 1855-1857, 2 vol.; *Carmina inedita*, éd. Martini, Naples, 1900.
26. — PHILOTHÉE. — *Encomion*, in *P.G.*, CLIV.
27. — PHRANTZÈS (George). — *Chronique*, éd. Papadopoulos, Leipzig, 1935.
28. — PLANUDE (Maxime). — *Epistulae*, éd. M. Treu, Breslau, 1890.
29. — *Rhetores graeci*, éd. Ch. Waltz, Stuttgart, 1832-1836, 9 vol.
30. — SYMÉON DE THESSALONIQUE. — *Opera*, in *P.G.*, CLV.
31. — *Synopsis chronike*, éd. Sathas, in *B.M.A.*, 1894.
32. — THÉODORE MÉTOCHITE. — *Miscellanea philosophica et historica*, éd. C.G. Müller et T. Kiessling, Leipzig, 1821.
33. — THOMAS MAGISTROS. — *Opera*, in *P.G.*, CXLV, col. 447-548.
34. — *Vie du patriarche Athanase*, éd. H. Delahaye, in *M.A.H.*, 1897, pp. 39-75.

b) Sources étrangères.

1. — ABOUL FARADJ (Gregorius BAR HEBRAEUS). — *Chronicon ecclesiasticum*, éd. J. B. Abeloos et T. J. Lamy, Louvain, 1872-1877; 3 vol.

2. — BERTRANDON DE LA BROQUIÈRE. — *Voyage d'outre-mer*, éd. Ch. Schefer, Paris, 1892.
 3. — *Chronique de Morée* (version française), éd. J. Longnon, Paris, 1911 (version italienne), in HOPF, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873.
 4. — *Chroniques étrangères*, éd. J. Buchon, Paris, 1840.
 5. — *Histoire du Mar Jabalaha III et du moine Rabban Çauma*, éd. J. B. Chabot, Paris, 1895.
 6. — MAQRIZI. — *Histoire des sultans mamlouks d'Egypte*, Paris, 1837.
 7. — MUNTANER (Ramon). — *Chronica*, éd. Buchon, in *Chroniques étrangères*, Paris, 1840.
 8. — RECOURA (G.). — *Storia documentata de Venezia*, t. II. Venise, 1854.
 9. — *Les Assises de Romanie*, Pais., 1930.
-

AUTEURS

- ADONTZ (N.). — *Les Taronites à Byzance*, in *Byz.*, 1936, pp. 21-42.
- ANDREADÈS (M. A.). — *De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'Empire byzantin*, in *Byz.*, 1924, pp. 75-115.
- *La population de Constantinople*, in *Métron.*, 1920, pp. 102-106.
- *Le recrutement des fonctionnaires byzantins*, in *M. Co*, Paris, 1926, pp. 17-40.
- ANDREEVA (M.). — *O Ceremonii « prokipsis »*, in *Sem. Kondak.*, 1927, pp. 157-173.
- *Otcherki po koultoure vizantijskogo dvora*, v. XIII, v. Prague, 1927.
- *Le rite du couronnement des tsars et des empereurs russes comparé au rite byzantin*, in *A.C.I.E.B.* (1939), pp. 15-17.
- ANGELOV (D.). — *Histoire de Byzance* (en bulgare), Sofia, 1952.
- ASTRUC (Ch.). — *Un acte patriarcal de l'époque des Paléologues*, in *M.G.* (t. IV), Bruxelles, 1953, pp. 19-38.
- BANDURI (A.). — *Imperium orientale sive antiquitates Constantinopolitanae*, Venise, 1729.
- BELIAEV (D. F.). — *Byzantina* (t. I), Saint-Pétersbourg, 1891.
- BARKER (E.). — *Social and political thought in Byzantium*, Oxford, 1957.
- BATIFFOL (P.). — Voir BRÉHIER (L.).
- BECK (H. G.). — *Der Byzantinische Ministerpräsident*, in *B.Z.*, 1955, pp. 309-338 (C.R. par VERPEAUX, in *B.S.L.*, 1956, pp. 387-389).
- *Theodoros Metochites*, München, 1952.
- BIKÉLAS (D.). — *Les Grecs au Moyen Age*, Paris, 1878.
- BLOCH (M.). — *Les rois thaumaturges*, Paris, 1961 (2^e éd.).
- BON (A.). — *Les Français en Grèce au XIII^e siècle*, in *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1947-1948, p. 259.
- *Le Péloponèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1948 (Thèse) (C.R. par LEMERLE, in *Byz.*, 1951, pp. 341-353).
- BORDIER (H.). — *Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1883.
- BOUTRICHU (R.). — *Seigneurie et féodalité*, t. I, Paris, 1959.
- BRATIANU (G.). — *Démocratie dans le lexique byzantin à l'époque des Paléologues*, in *A.O.C.*, 1948, pp. 32-40.
- *Les assemblées d'Etat en Europe orientale au Moyen Age et l'influence du régime politique byzantin*, in *A.C.I.E.B.* (1948), pp. 35-56.
- *Etudes byzantines*, Paris, 1938.
- *L'hyperpère byzantin et la monnaie d'or*, in *M.D.* (I), pp. 37-48.
- *Privilèges et franchises municipales dans l'Empire byzantin*, Paris-Bucarest, 1936.
- *La fin du régime des partis à Byzance*, in *R.H.S.E.E.*, 1941, p. 49 et ss.
- BRÉHIER (L.). — *L'enseignement à Byzance*, in *R.H.Ph. R.*, 1941, pp. 34-70.
- *Le recrutement des patriarches de Constantinople pendant la période byzantine*, in *A.C.I.E.B.* (1948), pp. 221-228.
- *Hiereus et Basileus*, in *Mémorial Louis Petit*, 1948, pp. 41-45.
- *Les institutions du monde byzantin*, Paris, 1949-1951, 3 vol.
- BRÉHIER (L.) et BATIFFOL (P.). — *Les survivances du culte impérial romain*, Paris, 1920.

- BRÉHIER (L.). — *Une ambassade byzantine au camp de saint Louis*, in *M.I.*, pp. 139-146.
- BRIGHTMAN (F. E.). — *Byzantine imperial coronations*, in *J. of. T.S.*, 1901, pp. 359-392.
- BURY (J. B.). — *The Constitution of the later Roman Empire*, Cambridge, 1910.
- CANDAL (N.). — *La Confesion de fe antipalamita de Gregorio Acindino*, in *O.C.P.*, 1959, pp. 215-264.
- CHAPMAN (C.). — *Michel VIII Paléologue*, Paris, 1926.
- CHARANIS (P.). — *International strife in Byzantium during the XIV^e century*, in *Byz.*, 1940-1941, pp. 208-230.
- *On the Social Structure and Economic organization of the Byzantine Empire in the Thirteenth Century and Later*, in *B.S.L.* (1951), p. 94 et ss.
- CHRISTOPHIPOULOU (A.). — *Le Sénat de Constantinople* (en grec), Athènes, 1949.
- CLERQ (Ch. de). — *Dix siècles d'histoire byzantine*, Paris-Bruxelles, 1946.
- COLOCOTRONIS (V.). — *La Macédoine et l'hellénisme*, Paris, 1919.
- COMNÈNE (J.). — *Vita Joannis Cantacuzeni* (éd. C. Loparev), Petropoli, 1888.
- CONSTANTINIDI-BIBIKOU (H.). — *Yolande de Montferrat, impératrice de Byzance*, in *Hellénisme contemporain*, 1950, p. 434 et ss.
- DANSTRUP (J.). — *Indirect taxation at Byzantium*, in *Classica et Mediaevalia*, 1946, pp. 139-167.
- DARKO (E.). — *La Militarizzazione dell'Impero romano*, in *Atti del V Congresso internaz. di studi biz.*, 1939, pp. 818-899.
- DENDIAS (M.). — *Le roi Manfred de Sicile et la bataille de Pélagonie*, in *M.D.* (t. I), pp. 55-60.
- *Etudes sur le gouvernement et l'administration byzantine*, in *Studi bizantini e neoellenici*, 1936, p. 145 et ss.
- DENNIS (G. I.). — *The Deposition of the Patriarch John Calecas*, in *Jahrb. d. österr. byz. Gesellsch.*, 1960, pp. 50-55.
- DER NERSESSIAN (Sirapie). — *The Armenian chronicle of the constable Smpad or the « royal historian »*, in *D.O.P.*, 1959, pp. 143-168.
- DIEHL (Ch.). — *Byzance*, Paris, 1920.
- *La civilisation balkanique à l'époque byzantine*, in *R.I.E.B.*, 1936, pp. 349-361.
- *Etudes byzantines*, Paris, 1905.
- *Figures byzantines*, Paris, 1906.
- *Grands problèmes de l'histoire byzantine*, Paris, 1947.
- *Introduction à l'histoire de Byzance*, in *R.A.*, 1900, pp. 45-65.
- *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910.
- *De la signification du titre de proèdre*, in *M.S.*, Paris, 1924, p. 117 et ss.
- *Un haut fonctionnaire byzantin : le logothète*, in *M.I.*, pp. 217-227.
- DIMITRIEV-PETROVITCH (K.). — *Aperçus des antiquités du Mont Athos* (en russe), Saint-Pétersbourg, 1864.
- DÖLGER (F.). — *Beiträge zur byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10 und 11 Jahrh.*, in *B.A.* (Heft 9), 1927.
- *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, München, 1952.
- *Chronologisches u. prosopographisches zur byzantinischen Geschichte des XIII Jahrhunderts*, in *B.Z.*, 1927, pp. 291-320.
- *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo*, in *A.U.*, 1929, pp. 1-65.
- *Johannes VI Kantakuzenos als dynastischer Legitimist*, in *Ann. Inst. Kondak.*, 1938, pp. 19-30.
- *Sechs byzantinische Praktika*, München, 1949.
- DRASEKE (L.). — *Kantakuzeno's Urteil über Gregoras*, in *B.Z.*, 1901, pp. 106-127.
- DU CANGE (C.). — *Histoire de l'Empire de Constantinople sous les empereurs français*, Paris, 1657.
- *Historia Byzantina, commentario illustrata*, Paris, 1680.

- DU CANGE (C.). — *De Imperatorum Constantinopolitanarum seu inferioris aevi vel imperii ubi vocant numismatibus dissertatio*, Roma, 1755.
— *Glossarium mediae et infimae greccitatis*, Lyon, 1688.
- DU FRESNE CANOYER (P.). — *Voyage au Levant* (1573), Paris, 1897.
- EBERSOLT (J.). — *Les arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923.
— *Catalogue des sceaux byzantins*, Paris, 1922.
— *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, Paris, 1918.
— *Fonctions et dignités du Vestarium byzantin*, in *M.D.*, t. I, 1930, pp. 85-89.
— *Mélanges d'histoire et d'archéologie*, in *R.H.R.*, 1917, pp. 3-105.
— *La miniature byzantine*, Paris, 1926.
- EMEREAU (C.). — *Notes et Mélanges*, in *E.O.*, 1922, pp. 176-182.
- ENGEL (A.). — *Traité de numismatique*, t. II et III, Paris, 1894 et 1905.
- FERRADOU (A.). — *Des biens des monastères à Byzance*, Bordeaux, 1896 (Thèse de Droit).
- FRANCES (T. E.). — *La féodalité et les villes byzantines au XIII^e et au XIV^e siècle*, in *B.S.L.*, 1955, p. 76 et ss.
- GALAVARI (G.). — *The Symbolism of the Imperial costume as displayed on byzantine coins*, in *A.N.S.*, 1958, pp. 99-117.
- GANSHOF (F. L.). — *Histoire des Relations internationales*, t. I, Bruxelles, 1958.
— *Qu'est-ce que la féodalité?* Bruxelles, 1957.
- GARDNER (A.). — *The Lascarids of Nicaea*, Londres, 1912.
- GASQUET (A.). — *De l'autorité impériale en matière religieuse*, Clermont-Ferrand, 1879.
- GEANAKOPOLOS (D. J.). — *Greco-latin relations on the Eve of the byzantine restoration : the battle of Pelagonia*, in *D.O.P.*, 1953, p. 99 et ss.
- GIBBON (E.). — *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* (trad. GUIZOT), t. XII, Paris, 1819, pp. 158-162.
- GLYKATZI-AHRWEILER (H.). — *La concession des droits incorporels*, in *A.C.I.E.B.* (1960), t. II, pp. 111-116.
- GRABAR (A.). — *L'empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1936 (publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, n° 75).
- GRECU (V.). — *Pour une meilleure connaissance de l'historien Doukas*, in *Mémorial Louis Petit*, 1948, pp. 128-141.
- GRENIER (P.). — *L'Empire byzantin*, Paris, 1904.
- GRETSEK (J.). — *Podonipton seu Pedilavium*, s.l.n.d., paginé 295-344.
- GROUSSET (R.). — *L'Empire du Levant*, Paris, 1949.
— *Histoire de l'Arménie*, Paris, 1947.
- GUILLAND (R.). — *Alexios Apocaucos*, in *Revue du Lyonnais*, 1921, p. 537 et ss.
— *Les chapitres relatifs aux fonctions des dignitaires du traité du pseudo-Codinos* : chap. v-vi-vii, in *B.S.L.*, 1952-1953, pp. 223-257.
— *La collation et la perte des titres nobiliaires*, in *R.E.B.*, 1946, pp. 24-71.
— *Contribution à l'histoire administrative de l'Empire byzantin : le drongaire et le grand drongaire de la veille*, in *B.Z.*, 1950, pp. 340-365.
— *Contribution à l'histoire administrative et à la prosopographie de l'Empire byzantin : les domestiques des thèmes d'Orient et des thèmes d'Occident*, in *A.C.I.E.B.*, 1958, pp. 206-211.
— *Essai sur Nicéphore Grégoras*, Paris, 1926 (Thèse de Lettres).
— *Etudes byzantines*, Paris, 1959.
— *Etudes de titulature byzantine : les titres auliques réservés aux eunuques*, in *R.E.B.*, 1955, pp. 50-84; 1956, pp. 122-157.
— *Etudes de titulature et de prosopographie : le protostrator*, in *R.E.B.*, 1949, pp. 156-179.
— *Etudes de titulature et de prosopographie byzantine. Les chefs de la marine byzantine : le drongaire de la flotte, le grand drongaire de la flotte, le mégaduc*, in *B.Z.*, 1951, pp. 212-240.

- GUILLAND (R.). — *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin*, in *B.Z.*, 1949, pp. 99-111; *Byz.*, 1956, pp. 545-578 et 697-711; *R.E.B.*, 1960, pp. 79-95.
- *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin : le domestique des scholes*, in *R.E.B.*, 1950, pp. 5-63.
- *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin : le stratopédarque et le grand stratopédarque*, in *B.Z.*, 1953, pp. 63-90.
- *Le grand domesticat à Byzance*, in *E.O.*, 1938, pp. 53-64.
- *Observations sur la liste des dignitaires du pseudo-Codinos*, in *R.E.B.*, 1954, pp. 58-68.
- *Sur les dignitaires du palais et les dignités de la grande Eglise du pseudo-Codinos* : chap. I-IV, VIII-XIII, in *B.S.L.*, 1954; chap. XIV-XV, XVII, XXII, in *B.S.L.*, 1955, pp. 97-112.
- *Sur quelques dignitaires byzantins du XIV^e siècle*, in *Tomos C. Harménopoulou*. Thessalonique, 1952, p. 194 et ss.
- HALECKI (O.). — *Un empereur de Byzance à Rome*, Varsovie, 1930.
- HAMMER (J. Von). — *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1835.
- HEGEL (G. W. F.). — *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Paris, 1946.
- HEISENBERG (A.). — *Aus der Geschichte u. Literatur der Palaiologenzzeit*, München, 1921.
- HERTZBERG (C. F.). — *Geschichte der Byzantiner und des osmanischen Reiches bis gegen Ende des 16 Jahrhunderts*, Berlin, 1883.
- HESSELING (C.). — *Essai sur la civilisation byzantine*, Paris, 1907.
- HEYD (W.). — *Le commerce du Levant au Moyen Age*, t. I, Leipzig, 1885.
- HOPF (C.). — *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873.
- HROCHOVA (V.). — *La Révolution des Zélotes à Salonique*, in *B.S.L.*, 1961, pp. 1-15.
- HUNGER (H.). — *Byzantinische Geisteswelt*, Baden-Baden, 1958.
- *Johannes Chortasmenos, ein byzantinischer Intellektueller der späten Palaiologenzzeit*, in *Wiener Studien*, 1957, pp. 153-163.
- HUSSEY (J.-M.). — *Le Monde de Byzance*, Paris, 1958.
- IORGA (N.). — *Les Balkans et l'Empire byzantin*, in *R.I.E.B.*, 1936, pp. 371-379.
- *Définir Byzance*, in *B.Z.*, 1929-1930, pp. 416-420.
- *Etudes byzantines*, Bucarest, 1939-1940, 2 vol.
- *Formes byzantines et réalités balkaniques*, Bucarest-Paris, 1922.
- *Histoire de la vie byzantine*, t. III, Bucarest, 1934.
- *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe*, in *B.Z.*, 1906, pp. 179-222.
- *Quelques observations sur l'histoire de Byzance*, in *B.Z.*, 1928, pp. 273-278.
- JACOBY (D.). — *La population de Constantinople à l'époque byzantine*, in *Byz.*, 1961, pp. 81-109.
- JANIN (R.). — *Les Eglises orientales et les rites orientaux*, Paris, 1922.
- *Les Francs au service des Byzantins*, in *E.O.*, 1930, pp. 62-72.
- *La Thrace byzantine*, in *E.O.*, 1921, pp. 46-47; 317 et ss.
- JANNARIS (A. N.). — *Catépan* (en grec), in *B.Z.*, 1901, pp. 204-207.
- JIRECEK (C.). — *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, Vienne, 1904, 3 vol.
- JOANNOU (P.). — *Joannes XIV Kalekas Patriarch v. Kpel unedierte Rede zur Krönung Joannes V*, in *O.C.P.*, 1961, pp. 38-45.
- JUGIE (M.). — *L'éloge de Mathieu Cantacuzène*, in *E.O.*, 1910, pp. 338-343.
- *Le schisme byzantin*, Paris, 1941.
- KALLIGAS (P.). — *Mélanges et discours* (en grec), Athènes, 1882.
- KALOMENOS (N.). — *La diplomatie* (en grec), Athènes, 1938.
- KERI-BORGIA (F.). — *Imperatores Orientis*, Tirnovo, 1744.
- KHITROVO (B. de). — *Itinéraires russes en Orient*, Genève, 1889.

- KNOWLES (C.). — *Les « Enseignements » de Théodore Paléologue*, in *Byz.*, 1952, pp. 389-314.
- KOLIAS (G.). — *Diplomatie byzantine* (en grec), in *Politikè Epitheorèsis*, 1946, pp. 59-68.
- KONDAKOV (N.). — *Emaux byzantins*, Francfort-sur-Main, 1892.
- KOUKOULÈS (Ph.). — *Vie et civilisation byzantines*, t. VI (en grec), Athènes, 1957.
- KUGEAS (N.). — *Analekta Planudea*, in *B.Z.*, 1909, p. 109 et ss.
- LABBÉ (P.). — *De Byzantinae Historiae scriptoribus*, Venise, 1729.
- LAMBECIUS (P.). — *Commentariorum de bibliotheca caesarea vindobonensi*, 4 v., Vindobonae, 1776-1782.
- LAMBROS (S.). — *Empereurs byzantins*, Athènes, 1911.
- LAURENT (M. H.). — *Le Bienheureux Innocent V*, in *Misc. Mercati.*, Città del Vaticano, 1946 (*Studi e testi*, n° 123).
- *Les Bulles métriques*, in *Héllènika*, 1932, p. 167.
- *Les Bulles métriques dans la sigillographie byzantine*, in *Héllènika*, 1933, p. 223; 1935, p. 49.
- *La collection Orghidan*, Paris, 1952.
- *Complément à l'étude de R. Guiland sur le grand domestique*, in *E.O.*, 1938, pp. 65-72.
- *Le protonobélissimat à l'époque des Paléologues*, in *E.O.*, 1939, pp. 362-364 (C.R. par DOLGER, in *B.Z.*, 1940, p. 519).
- *Le logothète du Trésor sous les premiers Paléologues*, in *E.O.*, 1939, pp. 364-370.
- *Recherches sur le grand baioulos*, in *E.E.*, 1953, pp. 193-205.
- *Sur le protostrator*, in *Byz.*, 1933, pp. 349-350.
- *Une princesse byzantine au cloître*, in *E.O.*, 1930, pp. 29-60.
- LEFEBVRE DES NOËTTES (R. J.). — *L'attelage : le cheval de selle à travers les âges*, Paris, 1931. 2 vol.
- LEMERLE (P.). — *Le juge général des Grecs*, in *Mémorial Louis Petit*, 1948, pp. 292-316.
- *Privilège du despote d'Epire : Thomas I, pour le Vénitien Jacques Contareno*, in *B.Z.*, 1951, pp. 389-396.
- *Recherches sur les institutions judiciaires à l'époque des Paléologues*, in *M.G.*, t. IV, Bruxelles, 1949.
- LEVTCHENKO (M. V.). — *Die Aufgaben der Byzantinistik in der Gegenwart. Aus der Sowjet Byzantinistik. Ein Auswartes prinzipieller Beiträge*, Berlin, 1956.
- *Byzance, des origines à 1453*, Paris, 1949.
- *Etudes sur les Chroniques brèves byzantines*, in *O.C.P.*, 1958, pp. 155-164.
- *Note sur une lettre de Demetrius Cydonès*, in *B.Z.*, 1951, pp. 405-408.
- LOENERTZ (R. J.). — *Les recueils de lettres de Démétrius Cydonès*, Città del Vaticano, 1947 (*Studi e Testi*, n° 131).
- LONGUET (H.). — *Die unedierten byzantinischen Münzen des Wiener Kabinettes*, in *Nüm. Zeitschr.*, 1957, pp. 28-57.
- LOT (F.). — *L'art militaire au Moyen Age*, t. II, Paris, 1946.
- MALAFOSSE (J. de). — *La part du mort à Byzance*, in *M.L.B.*, t. II, pp. 1311-1316.
- MARCELLUS (Ch. de). — *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris, 1860.
- MARROU (H. I.). — *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, 1950.
- MEIBOM (H.). — *Andronici ejus nominis secundi imperatoris constantinopolitani Aurea Bulla data*, Helmstadt, 1614.
- MERCATI (S. L.). — *Sulle poesie di Niceforo Gregora*, in *Bessarione*, 1918, pp. 90-98.
- MEURSIUS (J.). — *Glossarium graeco-barbarum*, Lugduni Batavorum, 1614.
- MEYENDORFF (J.). — *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959 (Thèse de Lettres).

- MEYER (P.). — *Die Haupturkunden für die Geschichte des Athosklösters*, Leipzig, 1894.
- MONCADA (F. de). — *Expédition des Catalans et des Arragonais*, Paris, 1828.
- MONTESQUIEU. — *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, Amsterdam, 1789.
- MORANVILLE (H.). — *Les projets de Charles de Valois sur l'Empire de Constantinople*, in *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1890.
- MORAVCSIK (G.). — *Byzantinoturcica*, t. I, Berlin, 1958.
- MURALT (E. von). — *Beiträgen zur alten Literatur*, Saint-Pétersbourg, 1844.
— *Essai de chronographie byzantine*, 1057-1453, Bâle et Genève, 1871.
— *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale publique*, Saint-Pétersbourg, 1864.
- MURATORI (L. A.). — *Annali d'Italia*, t. VII, Milan, 1744.
- MUTAVCIEV (P.). — *Le problème de la féodalité à Byzance*, in *A.C.I.E.B.*, 1939, pp. 43-44.
- NEUMANN (C.). — *Die byzantinische Marine*, in *H.Z.*, 1898, pp. 1-23.
- NOVAKOVIC (S.). — *Le prix normal du blé pendant le Moyen Age et le Code de Stephan Dusan, empereur des Serbes*, in *Archiv. für slav. philol.*, 1905, pp. 173-175.
- OECONOMOS (L.). — *L'Etat intellectuel et moral des Byzantins au XIV^e s.*, in *M.D.* (t. I), p. 231 et ss.
- OBOLENSKY (D.). — *The principles and methods of the byzantine Diplomacy*, in *A.C.I.E.B.*, t. I, 1960, pp. 45-61.
- OHNSORGE (W.). — *Abendland und Byzanz*, Weimar, 1958.
- OMAN (C. W.). — *The byzantine Empire*, Londres, 1892.
— *An History of the art of war*, Londres, 1898.
- OSTROGORSKY (G.). — *Zum Stratiordienst des Herrschers*, in *Sem. Kondak.*, 1935, pp. 187-204.
— *Die Entwicklung der Kaiseridee in Spiegel der byzantinischen Krönungsordnungen*, in *A.C.I.E.B.*, 1936, p. 299 et ss.
— *Agrarian Conditions in the Byzantine Empire in the Middle Ages*, in *The Cambridge Economic History of Europe*, I (1942), pp. 194-223, 579-583.
— *Le grand domaine dans l'Empire byzantin*, in *Le Domaine*, Rec. Soc. Jean Bodin, 1949, pp. 35-48.
— *Etienne Dusan et la noblesse serbe*, in *B.Z.*, 1952, pp. 151-159.
— *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954.
— *Histoire de l'Etat byzantin* (trad. Gouillard), Paris, 1956.
— *The byzantine emperor and the hierarchical order*, in *Slavonic Review*, 1956, pp. 1-14.
- PAILLARD (A.). — *Histoire de la transmission du pouvoir impérial à Rome et à Constantinople*, Paris, 1875.
- PANTERA (P.). — *L'armata navale*, Rome, 1614.
- PARGOIRE (J.). — *Les Almogavares en Orient*, in *E.O.*, 1902, pp. 387-390.
- PARISOT (V.). — *Cantacuzène, homme d'Etat et historien*, Paris, 1845.
- PASPATIS (A. G.). — *Byzantinai Mélétaï*, Constantinople, 1877.
— *Ta Byzantina Anaktora*, Athènes, 1885.
- PERDINIA (P.). — *De vita et moribus Beatae Elisabethae Lusitaniae reginae historia*. Coloniae Agrippinae, 1609.
- PERROY (E.). — *La féodalité en France*, Cours de Licence, Paris, s.d.
- PETRIDES (S.). — *Le lavement des pieds, le Jeudi saint, dans l'Eglise grecque*, in *E.O.*, 1901, pp. 326-330.
- PETIT (L.). — *La réforme judiciaire d'Andronic II Paléologue*, in *E.O.*, 1906, pp. 134-138.

- PHILIPPSON (A.). — *Das byzantinische Reich als geographische Erscheinung*, Leiden, 1959.
- PIRENNE (H.). — *Histoire économique de l'Occident médiéval*, Bruxelles, 1951.
- POUPARDIN (R.). — *L'onction impériale*, in *M.A.*, 1905, pp. 113-126.
- ROMANIN (S.). — *Storia documentata di Venezia* (t. II), Venise, 1854.
- ROUILLARD (G.). — *La vie rurale dans l'Empire byzantin*, Paris, 1953.
- ROYOU (J. C.). — *Histoire du Bas-Empire* (t. IV), Paris, 1803.
- RUNCIMAN (S.). — *La civilisation byzantine*, Paris, 1952.
- SALAVILLE (S.). — *Cabasilas le Sacellaire et Nicolas Cabasilas*, in *E.O.*, 1936, pp. 421-428.
- SATHAS (C.). — *Mesaionikè Bibliothèkè* (t. I), Venise, 1872.
- SCHILTBERGER (J.). — *Reisen in Europa, Asia, und Afrika*, München, 1859.
- SCHLUMBERGER (G.). — *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884.
- SCHNEIDER (A. M.). — *Die Bevölkerung Konstantinopels im XV Jahrhundert*, in *Nachricht. v. der Akad. d. Wiss. in Göttingen, Phil. hist. Kl.*, 1949, pp. 223-244.
- SERRE (P.). — *Les marines de guerre de l'Antiquité et du Moyen Age*, Paris, 2 vol., 1885-1891.
- SEVTCHENKO (I.). — *Léon Bardalès et les juges généraux*, in *Byz.*, 1949, pp. 247-259 (C.R. par DÖLGER, in *B.Z.*, 1950, p. 447).
— *The Zealots revolution*, in *Hellénika*, 1953, pp. 603-617.
- SINOGOWITZ (B.). — *Die Begriffe Reich, Macht und Herrschaft im byzantinische Kulturbereich*, in *Saeculum*, 1953, pp. 450-455.
— *Die byzantinische Rechtsgeschichte im Spiegel der neuen Scheinungen*, in *Saeculum*, 1952, pp. 313-333.
- SOLOVJEV (A.). — *Les archontes grecs dans l'Empire d'Etienne Douchan*, in *A.C.I.E.B.*, 1930, pp. 151-152.
— *Les archontes grecs dans l'Empire serbe*, in *B.S.L.*, 1930, p. 286 et ss.
— *Diplômes grecs de Monoikeion attribués aux souverains byzantins et serbes*, in *Byz.*, 1934, p. 304 et ss.
— *Les emblèmes héraldiques de Byzance*, in *Sem. Kondak.*, 1935, pp. 119-164.
— *Encore un recueil de diplômes grecs de Menoikeion*, in *Byz.*, 1936, pp. 59-75.
— *Inventory des documents byzantins de Chilandar selon un manuscrit serbe du XIV^e siècle*, in *Ann. Inst. Kondak.*, 1938, pp. 31-47.
- SPANDONI-CANTACUZÈNE (Th.). — *Petit traité de l'origine des Turcs*, Paris, 1896.
- SPINELLI (M.). — *Giornale*, Naples, 1770.
- STEIN (E.). — *Post-consulat et autocratoria*, in *Mél. Bidez* (t. II), 1934, pp. 869-912.
— *Untersuchungen*, in *Mitteilungen zur osmanischen Geschichte* (t. II), Hanovre, 1924.
- SVORONOS (N.). — *Le serment de fidélité au Basileus*, in *A.C.I.E.B.*, 1948, pp. 193-197.
— *Le serment de fidélité à l'Empereur byzantin et sa signification constitutionnelle*, in *R.E.B.*, 1951, pp. 106-142.
- TAFRALI (O.). — *Thessalonique au XIV^e siècle*, Paris, 1913.
— *Thessalonique des origines au XIV^e siècle*, Paris, 1919.
- TATAKIS (B.). — *La philosophie byzantine*, Paris, 1949 (Histoire de la Philosophie de Bréhier, 2^e fasc. suppl.).
- TAUBE (M. de). — *L'apport de Byzance au développement du droit international occidental*, in *Académie de droit international, Recueil des cours*, t. 67, 1939, pp. 233-339.
- THIRIET (F.). — *Régestes du Sénat de Venise*, Paris, 1959.
— *La Romanie vénitienne au Moyen Age*, Paris, 1959 (Thèse de Lettres).
- TREITINGER (O.). — *Die oströmische Kaiser und Reichsidee*, Darmstadt, 1956.

- TREU (M.). — *Die Gesandtschaftsreisen des Rhetors Theodolus Magistros*, in *Jahrb. für class. Philologie. Suppl., B.D.*, 1900.
- TURCHI (N.). — *Civiltà bizantina*, Turin, 1915.
- VALDENBERG (V.). — *Notes sur l'oraison funèbre de Jean Vatatzès*, in *B.Z.*, 1929-1930, pp. 91-95.
- VASILIEV (A. A.). — *The Anglo-saxon immigration to Byzantium*, in *Ann. Inst. Kondak.*, 1937, pp. 59-60.
Histoire de l'Empire byzantin, Paris, 1932, 2 vol.
- VERPEAUX (J.). — *Contribution à l'étude de l'administration byzantine*
 in *B.S.L.*, 1955, pp. 270-296.
 — *Liste des dignités et offices antiques byzantins des XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1957 (Thèse de Lettres).
 — *Nicéphore Choumnos, homme d'Etat et humaniste byzantin*, Paris, 1959 (Thèse Lettres).
 — *La famille Choumnos*, in *B.S.L.*, 1959, pp. 252-266.
- WÄCHTER (A.). — *Der Verfall des Griechentums in Kleinasien im XIV Jahrhundert*, Leipzig, 1903.
- WENZEL (P.). — *Directorium ad litteras imperatorum orientis*, in *Bessarione*, 1899, pp. 249-258.
- WIRIH (P.). — *Von der Schlacht von Pelagonia bis zur Wiedereroberung Konstantinopels*, in *B.Z.*, 1962, pp. 30-37.
 — *Zur Liste der Patriarchen von Konstantinopel u. Alexandria*, in *O.C.*, 1961, pp. 128-129.
- XANALATOS (D. A.). — *Byzantinai Mèlètai*, Athènes, 1950.
- ZACHARIAE VON LINGENTHAL (C. E.). — *Geschichte des griechisch-römischen Rechts*, Aalen, 1955.
- ZAKYTHINOS (D. A.). — *Crise monétaire et crise économique à Byzance au XIII^e et au XIV^e siècle*, Athènes, 1948.
 — *Le Despotat grec de Morée*, Paris, 1932; Athènes, 1953, 2 vol.
 — *Byzance* (en grec), Athènes, 1951.
- ZAKYTHINOS (D. A.) et ROUILLARD (G.). — *Un faux chrysobulle d'Andronic II Paléologue donné à Lavra*, in *Byz.*, 1938, pp. 1-7.
- ZANANIRI (G.). — *Histoire de l'Eglise byzantine*, Paris, 1954.

LISTE DES APPENDICES ET DES TABLEAUX

	Pages
TABLEAU I.	
Composition des ambassades byzantines sous le règne de Michel VIII Paléologue (1258-1282)	214
TABLEAU II.	
Participation des laïques et des clercs aux ambassades Byzantines de 1295 à 1350	221
APPENDICE I.	
Liste du pseudo-Phakrasès	271
APPENDICE II.	
Liste du moine Mathieu	272

TABLE DES MATIERES

	Pages
PREFACE	3
INTRODUCTION	7

TITRE PREMIER

LE GOUVERNEMENT DE L'EMPIRE

CHAPITRE PREMIER. — THEORICIENS ET THEORIES DE L'ETAT	13
SECTION PREMIÈRE. — Le pouvoir impérial et la doctrine traditionnelle	14
A. <i>Correspondances et œuvres de circonstance</i>	15
B. <i>Les traités</i>	22
1. La « statue impériale », de Nicéphore Blemmydès	22
2. Le cas de Thomas Magistros	24
3. Théodore Métochite, homme d'Etat et homme de lettres ...	35
SECTION II. — Les idées politiques de Théodore II Lascaris et de Manuel Moschopoulos	38
SECTION III. — Le régime des Zélotes et l'idée démocratique dans l'empire byzantin au XIV ^e siècle	42
CHAPITRE II. — LES SOURCES DU POUVOIR IMPERIAL	47
SECTION PREMIÈRE. — L'élection	48
1. L'élévation sur le pavois et les acclamations	49
2. Elections et usurpations	52
SECTION II. — L'association et le principe héréditaire	54
1. L'association à l'empire	54
2. Le principe héréditaire	60
3. Les régences	64
SECTION III. — Le couronnement	69
1. Le sacre	69
2. L'imposition de la couronne impériale	73

	Pages
CHAPITRE III. — L'EXERCICE DU POUVOIR IMPÉRIAL	80
SECTION PREMIÈRE. — L'empereur « toujours vainqueur »	81
1. Symbolique de la victoire impériale	81
2. Du basileus vainqueur au basileus vaincu	83
SECTION II. — L'empereur très orthodoxe	85
A. <i>Survie et métamorphoses du culte impérial</i>	86
1. La proskynésis	87
2. Le péripatos	90
3. La symbolique des insignes et des vêtements impériaux	91
B. <i>Le basileus exerce-t-il une fonction sacerdotale ?</i>	95
C. <i>La présidence des conciles</i>	100
CHAPITRE IV. — LE SENAT ET LE PEUPLE DANS LA VIE POLITIQUE BYZANTINE	109
SECTION PREMIÈRE. — Le Sénat	112
1. L'assemblée sénatoriale et le gouvernement de l'empire	113
2. Structure de l'assemblée sénatoriale (composition, organisa- tion des séances)	128
3. La classe sénatoriale	136
SECTION II. — Le peuple	139
1. Le peuple de Constantinople	140
2. Thessalonique et les Zélotés	143
CHAPITRE V. — FEODALITE BYZANTINE ?	146

TITRE II

L'ADMINISTRATION CENTRALE

CHAPITRE PREMIER. — DIGNITES ET FONCTIONS	157
SECTION PREMIÈRE. — Les sources et la noblesse de Cour	158
A. <i>Listes afférentes au règne d'Andronic II et Andronic III</i>	158
1. La liste du pseudo-Phakrasès	158
2. La liste du moine Mathieu	159
3. L'index de l'appendice à l'Hexabiblos de Constantin Har- ménopoulos	160

	Pages
B. <i>La liste des offices du pseudo-Codinos</i>	161
C. <i>Les variations entre les diverses listes</i>	163
D. <i>La noblesse byzantine et le cérémonial de la Cour de Constantinople</i>	170
SECTION II. — Officiers et offices	174
A. <i>Fonctionnaires effectifs et fonctionnaires oisifs</i>	176
1. <i>Liste des officiers oisifs</i>	176
2. <i>Liste des officiers actifs</i>	181
B. <i>Recrutement et statut des officiers et des dignitaires</i>	182
1. <i>Famille Asen</i>	186
2. <i>Famille de Tornik</i>	187
3. <i>Famille Tarchaniotès</i>	188
4. <i>Famille Choumnos</i>	189
C. <i>La perte des titres et des fonctions</i>	195
D. <i>Rapports des gouverneurs des villes et de provinces avec la hiérarchie aulique et l'administration centrale</i>	196
E. <i>L'oikéios</i>	200
SECTION III. — Un cas particulier : le mésazon	202
CHAPITRE II. — SERVICES PUBLICS A ORGANISATION SOUPLE	207
A. <i>Constantinople</i>	207
B. <i>Le service diplomatique</i>	212
CHAPITRE III. — LES SERVICES PUBLICS DESORGANISES ..	226
SECTION PREMIÈRE. — La chancellerie	227
SECTION II. — Les finances	229
A. <i>L'économie et les finances de l'empire byzantin sous les premiers Paléologues</i>	229
B. <i>L'administration centrale des finances</i>	233
SECTION III. — L'armée	237
A. <i>Le haut commandement</i>	237
B. <i>Les effectifs</i>	243
C. <i>Faiblesse de l'armée byzantine</i>	249

CHAPITRE IV. — LES SERVICES PUBLICS REORGANISES . . .	252
SECTION PREMIÈRE. — La marine	252
SECTION II. — La justice	259
A. <i>Le tribunal impérial</i>	260
B. <i>Le tribunal patriarcal</i>	264
C. <i>Les juridictions d'exception</i>	265
CONCLUSION	269
BIBLIOGRAPHIE :	
Revues, mélanges, collections, dictionnaires. Abréviations	273
Sources consultées	277
Auteurs	281
LISTE DES APPENDICES ET DES TABLEAUX	289
TABLE DES MATIERES	290

Imprimé en France. — Imprimeries **DELMAS**,
6, place St-Christoly, à Bordeaux.
Dépôt légal 1967 (4^e trimestre).
